© Institut Français d'Études Anatoliennes, Istanbul

Première impression: 1988

Publié par
DIVIT MATBAACILIK VE YAYINCILIK A.Ş.
Hayriye Cad. Çorlu Apt. Kat: 2 - Galatasaray - Istanbul
Tel: 151 43 54 Telex: 24463 Hipo Tr
Telefax: 1496959 Turkey

ISBN: 2—906053-06-6

Dépôt légal: avril 1988

ISBN 975-7524-00-X

Imprimé en Turquie par
İSTANBUL MATBAASI
İ.M.Ç. 2. Blok No. 2274, Unkapanı, İstanbul
Tel: 522 85 87 - 526 41 83

PRÉFACE

J'ai publié en 1968 une *Pre-ottoman Turkey*[1] que m'avait demandée l'éditeur anglais, mais pour laquelle il avait été réservé mon droit de donner une version française plus approfondie et annotée[2]. Celle-ci existait d'une certaine manière, au moins pour les chapitres événementiels, dans une rédaction de 1949 dont je m'étais servi en 1968, mais qui était un peu trop juvénile; et, si détaillées qu'aient été toutes les notes prises pour les autres chapitres, elles m'ont été elles aussi fort utiles en 1968 mais ne pouvaient correspondre encore pleinement au projet que j'avais formé pour la version française approfondie. Malheureusement, m'étant laissé entraîner à des recherches toutes différentes, mon travail sur la Turquie préottomane a été considérablement retardé, si bien qu'il s'est trouvé compliqué encore naturellement par la parution dans l'intervalle d'un certain nombre de nouveaux travaux. Je crois qu'à mon âge, il vaut mieux sans prétention donner sans attendre ce que je peux dès maintenant, plutôt que de promettre un volume "définitif" qui risquerait de ne voir jamais le jour. Ce que je publie aujourd'hui ne correspond pas tout à fait à la version anglaise de 1968. J'ai pratiquement presque supprimé l'introduction relative aux Turcs d'Asie Centrale et aux Grands Seldjuqides, quitte à réintroduire dans l'exposé sur les Turcs d'Asie Mineure certains passages nécessaires à la compréhension de l'histoire de ces derniers. Pour le reste, par contre, je l'ai annoté, vérifié et développé, surtout les parties d'histoire sociale et institutionnelle et j'ai bien entendu modernisé la bibliogra-

1) *Pre-ottoman Turkey*, Sidgwick & Jackson, Londres 1968.
2) *Op. cit.*, préface p. xvii et le Copyright p. iv.

phie. Les chapitres concernant la vie artistique seront probablement remis à un fascicule annexe auquel auront contribué un ou deux plus jeunes collègues à cet égard plus aptes que moi. Je ne sais s'il me sera donné de faire sur le XIV[e] siècle le fascicule dès longtemps préparé, mais tout de même inachevé. De ce que je donne, je dois dire que je me sens moins sûr qu'en 1968; cela peut servir de base de discussion, mais je prie qu'on ne le prenne pas pour plus.

Les Turcs ont joué dans l'histoire générale du Moyen Âge et des temps modernes un rôle considérable. Les développements de leur histoire les ont cependant, dans les derniers temps, opposés à la plupart des peuples européens, voire aux autres peuples musulmans arabes ou iraniens. Il en a résulté que les historiens occidentaux ont en général abordé l'histoire turque avec des préjugés hostiles, et tendu à minimiser ou à peindre en noir tout ce que les Turcs ont fait. Par une réaction bien compréhensible, les historiens turcs, surtout à mesure que se constituait la Turquie nationale moderne, ont souvent exagéré les côtés positifs de cette histoire. L'objectivité exige, quels que soient par ailleurs nos sentiments, que nous fassions litière des préjugés des uns ou des autres et essayions de construire l'histoire qui nous incombe avec un esprit rigoureusement scientifique et avec le maximum de documentation possible.

A cet égard, un grand progrès a été réalisé au milieu de ce siècle, lorsqu'ont été ouvertes aux savants les Archives ottomanes qui ne le cèdent guère en richesse aux archives européennes. Certes, elles ne deviennent considérables qu'à partir du XVI[e] siècle; elles ne sont pas pour autant négligeables pour les derniers siècles de notre Moyen Âge. Quels que soient les progrès réalisés aussi ces derniers temps dans d'autres pays musulmans, les Turcs se trouvent donc pour nous dans une situation particulièrement favorable. À une condition cependant, qui est, pour ceux qui ne les connaissent pas de naissance, d'apprendre les langues dans lesquelles sont rédigés nos documents ou les travaux contemporains. On est un peu étonné de constater que les ouvrages qui ont longtemps fait autorité ont été rédigés par des savants qui n'avaient aucune notion de turc...

Il est de mode aujourd'hui de mépriser l'histoire événementielle. Il n'est pas plus question pour l'histoire de l'Orient que pour celle de l'Occident d'y revenir dans l'esprit d'autrefois. Il n'en reste pas moins que ni pour l'Orient ni pour l'Occident on ne peut dissocier les uns des autres les divers aspects de l'histoire; et, quoiqu'il en soit, nous sommes bien obligés de partir des sources telles qu'elles sont et non telles que nous voudrions qu'elles soient. Nous devons essayer de voir au travers d'elles ce qu'elles ne nous disent pas explicitement, mais nous n'avons pas à les refouler. J'espère que le lecteur verra dans quel esprit d'interconnexion nous avons essayé de présenter nos exposés.

Lorsqu'on parle Turcs en histoire, on entend le plus souvent l'empire Ottoman en raison du rôle considérable qu'il a joué dans le passé des peuples musulmans et de l'Europe chrétienne du sud-est, si bien qu'on appelle parfois Turcs des gens qui ne le sont que très partiellement et qu'on pense peu à ceux des Turcs qui n'ont pas été ottomans. Ceux d'Asie Centrale et d'Europe orientale ne sont guère connus que des spécialistes, et ceux qui, en Asie occidentale et en Méditerranée ont devancé les Ottomans, ne sont connus que dans la mesure où ils ont interféré avec les Iraniens, les Byzantins et les Croisés; ils n'ont été que très insuffisamment étudiés pour eux-mêmes. Les ottomanisants bien souvent commencent leurs recherches des origines, si modestes soient-elles, de la dynastie ottomane comme si à ce moment elle jouait un rôle essentiel dans le monde environnant et beaucoup ont l'air de croire qu'il n'y a pas eu dans leur voisinage d'autres Turcs plus importants. Certes, quelques savants ont commencé à réagir, mais bien peu ont souligné que les autres Turcs avaient leur originalité, et qu'ils ne tendaient pas forcément à être incorporés, même s'ils l'ont finalement été, dans l'empire Ottoman. L'existence de la Turquie moderne attire l'attention sur la partie la plus turque des territoires concernés en cette période, mais sans que les auteurs aient toujours avec une suffisante précision placé nos Turcs d'Asie Mineure, avec les liens et les coupures nécessaires, dans le monde environnant. C'est à aider à ce travil que vise le présent livre qui, faut-il le dire, ne sera pas une conclusion.

Le territoire étudié correspond en gros à celui de l'Anatolie byzantine, donc à l'exclusion des territoires de la haute-Mésopotamie qui ont été par la suite intégrés dans le territoire turc, mais qui avaient depuis des siècles fait partie du monde arabe et qui, même sous domination turque maintenant, continuaient à vivre dans la tradition de ces pays et dans d'autres principautés que celles des Turcs d'Asie Mineure[3].

Avant d'entreprendre ces exposés, ce m'est un agréable devoir de remercier tous ceux qui m'ont aidé, sans oublier ceux, dont plusieurs, morts, que j'ai cités dans la préface de l'édition anglaise; la version française m'a été rendue possible grâce à la compréhension combinée de l'Institut Français d'Études Anatoliennes d'Istanbul et de son directeur, mon ami Jean-Louis Bacqué-Grammont. Enfin, la mise au point de cet ouvrage n'aurait pu être réalisée sans le dévouement compétent de Thérèse Naud.

3) C'est donc par une erreur d'optique que Vryonis (*op. cit.* n. 38 et Bibliographie) intègre dans ses exposés les régions d'Édesse (Urfa) ou d'Amîd (Diyâr Bekir).

INTRODUCTION

HISTOIRE SOMMAIRE DES TURCS AVANT LA TURQUIE

Les Turcs qui ont donné son nom à la Turquie nouvelle ne sont qu'une branche d'un groupe de populations qui, sous ce nom ou d'autres, sont répandues dans de vastes espaces à travers une grande partie de l'Asie centrale et occidentale ainsi que de l'Europe orientale. Ceux que nous avons à étudier ici sont issus du complexe des Oghuz, pasteurs nomades moutonniers et cavaliers qui, au X[e] siècle de notre ère, occupaient les steppes s'étendant des pentes occidentales de l'Altaï à la basse-Volga au sud de la forêt sibérienne. À la différence de certains de leurs cousins qui, plus à l'est ou plus à l'ouest, avaient été en contact avec les civilisations romano-byzantine d'une part, chinoise d'autre part, les Oghuz en étaient restés relativement à l'écart, mais depuis deux ou trois siècles ils se trouvaient au sud en rapport avec des soldats, des marchands ou des religieux venant du monde de l'Islam. Vers la fin du X[e] siècle les groupes principaux de ces Oghuz se convertissent au moins extérieurement à l'Islam, et sont dès lors connus sous le nom de Turcomans; ils s'étendent progressivement jusqu'aux confins de l'Iran qui relevaient de l'État samanide puis ghaznévide. En 1040, sous la conduite des Seldjuqides, ils infligent aux Ghaznévides la défaite décisive de Dandânqân, qui du coup ouvrit aux vainqueurs toutes les steppes du plateau iranien[1]. En Iran sévissaient depuis plusieurs générations des conflits religieux entre musulmans sunnites et shi'ites, et certaines aristocraties sunnites se plaignaient du laxisme du régime sous lequel elles avaient vécu. C'était probablement sous l'influence de docteurs issus de ces milieux que les Seldjuqides, sinon tous les Turcs, avaient

1) Il suffit de renvoyer ici à la bibliographie générale de ce volume.

embrassé l'Islam. Sans doute pensa-t-on dans ces milieux qu'il y avait intérêt à s'entendre avec les nouveaux venus, ce qui pouvait aider aussi à éviter leurs pillages. Il est certain d'autre part qu'au cours de toute leur histoire, les cavaliers nomades turcs se montraient supérieurs aux armées régulières qui leur étaient opposées. Parvenus aux portes de l'Iraq, les Turcs se trouvaient dans un pays que ne déchiraient pas moins les luttes religieuses. Autour du Califat "protégé" par les Buyides shi'ites, les sunnites pensèrent à appeler les Turcs également sunnites. En 1055, le chef des Seldjuqides, Tughrul-Beg, sans coup férir entrait à Bagdad où il reçut officiellement le titre de Sultan, avec la mission de récupérer l'Asie occidentale arabe et, au-delà, l'Égypte, où régnait le califat ismâ'îlien des Fatimides[2]

1058
EI2.X.553a-b

Telle était du moins la politique califale, et telle était celle de Tughrul-Beg, pour autant qu'il voulait apparaître comme le redresseur des traditions de l'Islam orthodoxe, le détenteur légitime donc de l'autorité sur l'ensemble des musulmans. Il y avait aussi cependant d'autres éléments dans le comportement qu'il souhaitait ou devait avoir. Parmi les vieilles traditions musulmanes, il y avait eu la guerre sainte contre l'empire chrétien Byzantin. Au XI[e] siècle, elle s'était presque totalement estompée, sans cependant que le souvenir en eût disparu; la réveiller était augmenter le prestige du nouveau sultan, en particulier auprès des populations des confins syro-mésopotamiens. D'une certaine manière cette attitude se rattachait aux traditions de razzias des Turcs islamisés d'Asie Centrale, héritiers des *ghâzîs* musulmans d'Asie Centrale, contre les Turcs paysans antérieurs —même si cet héritage était plus explicité dans la langue des intellectuels religieux que dans la masse des Turcomans. Ceux-ci, en tous cas, n'avaient pas de peine à retourner leurs razzias sur un autre front, et Tughrul lui-même ne devait pas être complètement étranger à cet esprit. Mais quoi qu'il en fût, il savait bien que sa force, pour quelque politique que ce fût, résidait dans ses Turcomans. Ceux-ci s'adaptaient mal aux campagnes en pays trop chaud pour leurs bêtes et où le pillage contre les musulmans était interdit, ainsi que d'emmener avec eux leur famille. Ils se massaient en Adharbaydjân, sur la route traditionnelle des invasions aboutissant, à travers l'Arménie, en Asie Mineure. Ils n'avaient pas été longs à découvrir qu'ils pouvaient pénétrer au-delà de la frontière arméno-byzantine, et en ramener du butin avant que les lourdes troupes des forte-

2) À partir d'ici on trouvera les références utiles dans mon article "La première pénétration turque en Asie Mineure", dans *Byzantion*, 1948, reproduit dans mes *Turco-byzantina*, Londres 1974 (Variorum Reprints), I, à compléter par les articles 2 et 3 qui le suivent.

resses eussent pu les intercepter. Tughrul cependant ne pouvait parfois que les laisser faire. Mais cela présentait pour lui-même un danger: que ces bandes prissent l'habitude d'être de plus en plus autonomes, voire d'accueillir contre lui des rebelles fuyards. Cependant, Tughrul n'avait aucun désir d'annexer un quelconque territoire de l'éternel empire de Rûm. Mais il devait se montrer auprès de ses Turcomans, et pouvait tout de même faire campagne pour réannexer d'anciennes places musulmanes récemment conquises par les Byzantins. D'où la diversité des attaques sur l'Arménie et au-delà, sur l'arrière-pays de Trébizonde et le cours supérieur des deux Euphrate; et finalement une campagne de Tughrul lui-même contre Manzikert à laquelle, il faut bien le dire, il n'apporta pas grande persévérance. Les discordes intérieures à Byzance ouvrent progressivement la voie à de nouvelles bandes que les divers partis appellent contre leurs rivaux[3].

Tughrul meurt en 1063. Son successeur, son neveu Alp-Arslân, pour réaffirmer son autorité, accentue l'orientation turcomane de sa politique, en faisant campagne personnellement contre la métropole arménienne d'Ani et les confins géorgiens attaqués encore une fois quatre ans plus tard. Pendant ce temps continuent les incursions profondes vers l'ouest, bien que le gouvernement byzantin peu compréhensif essaie toujours de les écarter par la diplomatie[4]. Les bandes conduites par des chefs officiels, tel Gümüshtegin, longent de préférence la frontière syro-mésopotamienne de l'empire Byzantin mais d'autres, comme Afshin qui a tué Gümüshtegin, pénètrent en plein pays grec, dévastent la Cappadoce, atteignent même Amorium sur le plateau anatolien avant de faire leur jonction avec d'autres Turcs entre temps engagés par le prince arabe d'Alep[5].

Cependant, à Constantinople, le parti civil au pouvoir depuis quelque vingt ans devait céder la place au général Romain Diogène qui décide d'organiser une vigoureuse réaction militaire pour en finir avec

3) "Pénétration...", p. 23 *sq.*; Attaliatès, 78-82; Mathieu, 111, 115-125; *Zubdat al-tawârikh*, éd. M. Iqbâl; Brosset, *Géorgie*; Bundarî, *Abrégé de l'histoire des Seldjuqides de Imâd al-dîn al-Isfahânî*, éd. Houtsma, *Recueil* II, 31; Sibt b. al-Djawzî, ms. Paris, 98v°-99v°; Aristakès, 139; Bar Hebr., 216-218. Sur les incursions turques en Arménie ajouter à l'ancienne bibliographie, K.N. Yuzbashian, "Les Daylémites dans l'Histoire d'Aristakès Lastivertc'i", *Palestinskiy Sbornik* VII/70, p. 146-151 et J.G. Agadzanov, K.N. Yuzbashian, "Contribution à l'histoire des incursions turques en Arménie", *Pal. Sb.* XIII/7, 1965, p. 144-159.

4) "Pénétration...", 24. Ajouter mon art. dans *Bedi Kartlisa*, XLI-XLII, 1962, p. 87; D.K. Kouymijian, "Mxit'ar (Mkhitar) of Ani on the rise of the Seljuqs", *Rev. Ét. Arméniennes*, VI, 1969.

5) "Pénétration...", 25; Mathieu, 130-133, 156-7; Bar Hebr., 217-218; Ibn al-Azraq, 143-144; 'Azîmî, *Chronique abrégée*, an 451; Kamâl al-dîn, *Zubda* (Histoire d'Alep), éd. S. Dahan, I-12; Attal., 93, 105, 121.

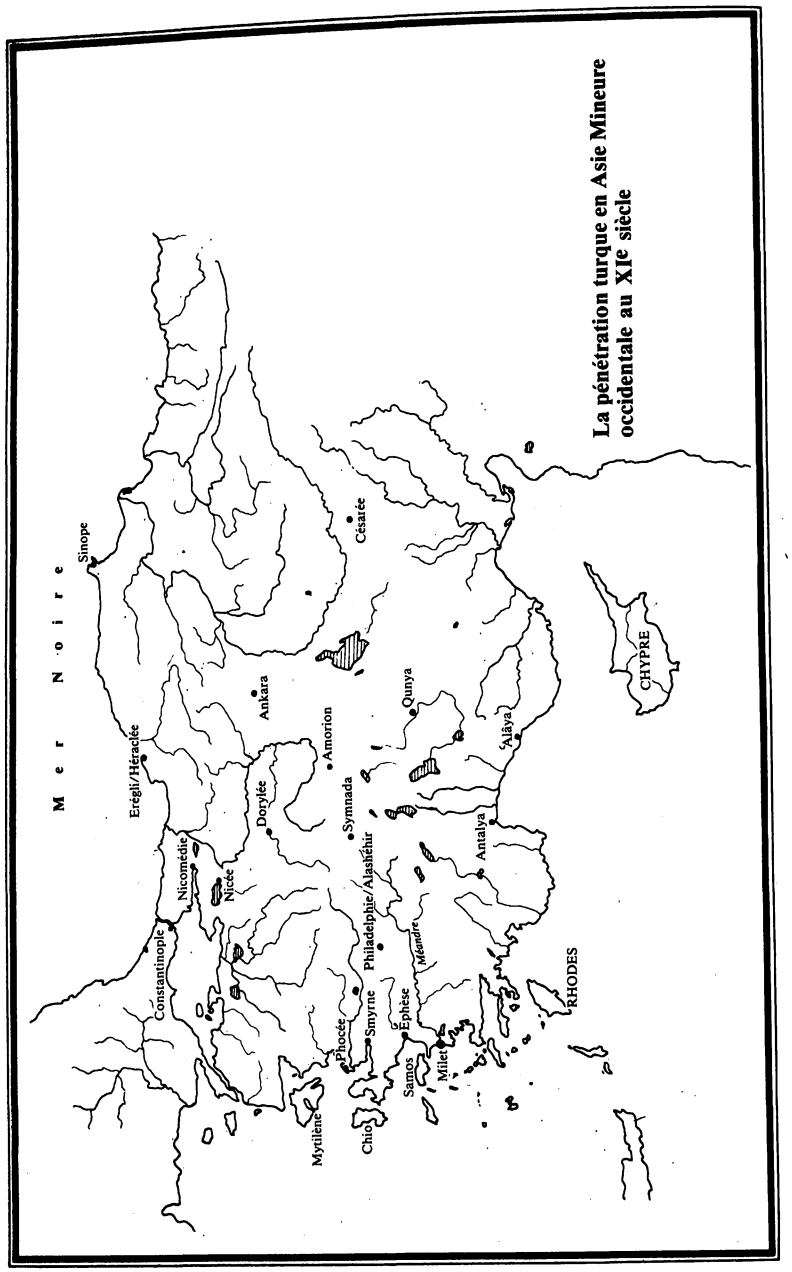
l'envahisseur[6]. La chose est compliquée par l'état même de désolation des régions qu'il lui faut traverser et par le caractère composite d'une armée formée surtout de mercenaires; elle paraît cependant lui être facilitée par le fait qu'Alp-Arslân, renouant avec les directives califales, s'oriente au même moment vers la Syrie pour de là probablement s'en prendre à l'Égypte même. Il est cependant prévenu à temps pour regrouper des troupes surtout légères à opposer en Anatolie orientale à l'armée de Romain Diogène. La rencontre eut lieu près de Manzikert en août 1071 et aboutit à une écrasante défaite pour Byzance; pour la première fois dans l'histoire, un empereur byzantin était fait prisonnier par une armée musulmane[7].

6) "Pénétration...". 27, spécialement n.3; ʿAẓîmî. *Chronique abrégée*. éd. Cahen (*J.A.* 1938, p. 390), an 461; Ibn al-Qalânisî, éd. Amedroz, 98; Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, X, 40-42; Kamâl al-dîn, I-12; Sibt, 99r°, 118v°, 154v°, 159v°; Ibn al-Djawzî, *Muntaẓam*, éd. Hyderabad, dernier volume, 254; Bar Hebr., 217; Attal., 105-119; Mathieu, 161-2; Michel, 168-170; Skylitzès, 403; Bundarî, 8, 28; Rawandî, Râhat al-sudûr, éd. M. Qazwînî dans *Gibb Memorial Studies*, Londres, 85; Bryenne, 32, 117.

7) Voir mon article "La campagne de Manzikert", dans *Byzantion*, 1934, dont la partie valable est reproduite dans mes *Turco-byzantina*, II.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA TURQUIE AVANT LES MONGOLS (1071-1243)



INSTALLATION DES TURCS EN ASIE MINEURE DES ORIGINES À 1107

La bataille de Manzikert peut être considérée comme l'acte de naissance de la Turquie. Non qu'Alp-Arslân eût désiré conquérir l'Asie Mineure byzantine: il libéra son auguste captif moyennant rançon, promesse d'alliance et quelques rectifications de frontières; il ne considérait pas que l'on pût supprimer l'empire de "Rûm" et ne voyait sans doute pas d'un mauvais œil que les Grecs, laissés libres de combattre les Turcomans sur leur territoire, l'aidassent ainsi à limiter le danger que ceux-ci présentaient pour lui-même. Cependant, la conquête de l'Anatolie eut lieu. Aucune armature administrative ni militaire n'était en état de s'y opposer, même si les Turcomans eux-mêmes n'avaient encore à ce moment aucune visée politique précise. Rien ne les obligeait plus à retourner en Orient les butins accumulés. Les Byzantins eux-mêmes les faisaient pénétrer plus loin qu'ils n'eussent voulu, leur ouvraient des places qu'ils n'auraient peut-être pas enlevées pour leur lutte partis contre partis. Au surplus, dans la moitié orientale de l'Anatolie les populations majoritaires n'étaient pas grecques mais arméniennes ou monophysites, peu attachées à l'empire Romain, et parfois constatant l'impuissance des armées chrétiennes, préféraient se soumettre tant bien que mal à l'envahisseur.

La désorganisation de l'Anatolie byzantine et l'organisation encore primaire des Turcomans expliquent que les chroniqueurs de cette période aient été dans l'incapacité de nous en rapporter les faits même majeurs. Ceux de l'année 1073 que nous connaissons à peu près en donneront une bonne idée. Cette année Roussel de Bailleul, chef des mercenaires francs, envoyé avec Isaac Comnène combattre les Turcs vers Césarée/Kayseri, abandonne son chef qui est alors capturé par les Turcs et dont le frère Alexis

a grand 'peine à ramener l'armée à l'ouest d'Ankara. Contre Roussel, l'empereur Michel VII envoie son oncle Doukas que Roussel prend et dont il fait un prétendant contre Michel. Alors, celui-ci appelle la bande turque d'Artuq[8]. Près de Nicomédie, Roussel et Doukas sont pris mais, contre Byzance, Roussel est libéré par Artuq et se retire vers l'est. Alexis Comnène achète un autre chef turc pour se faire livrer Roussel vers Amasya. Ce qui ne signifie pas que la route vers l'ouest soit libre, car Alexis doit à grand'peine, pour l'éviter, aller s'embarquer à Héraclée. En même temps, des Turcs sont signalés près de Milet et de Trébizonde.

Nous ne savons pas grand'chose de ce qui s'est passé dans ces régions dans les cinq ou six années suivantes[9]; nous pouvons seulement être sûrs que les bandes turques y sont restées, parfois mêlées à des contingents francs (normands) ou arméniens, restes de l'armée byzantine mais s'arrangeant avec les Turcs. Mais c'est par ailleurs pendant cette période qu'apparaissent sur le flanc sud de l'Anatolie les fils de Qutlumush dont l'un allait être l'ancêtre de toute la lignée seldjuqide de Rûm. Leur père Qutlumush avait été le chef d'une des branches seldjuqides souvent révolté contre ses cousins; il avait été exécuté par eux. Nous ne savons pas ce qu'il était advenu de ses quatre fils pendant le sultanat d'Alp-Arslân, mais une tradition semi-légendaire, qui paraît confirmée par les événements subséquents, nous les montre sur le moyen-Euphrate en une sorte de semi-captivité. Au moment de la mort d'Alp-Arslân (1073), ils trouvèrent moyen de s'échapper, à moins que ce ne fût le jeune nouveau souverain Malik Shâh qui, pour les pacifier, leur ait concédé quelque pouvoir de ce côté[10]. Quoi qu'il en soit, un certain nombre de Turcomans se groupèrent maintenant autour d'eux, au point de devenir un élément non négligeable de la politique régionale. En 1075, le Turcoman Atsız, maître de la Palestine, en conflit avec l'Égypte et avec un rival sur la côte libanaise, eut affaire à une coalition de ce rival et des troupes de deux des Seldjuqides fils de Qutlumush appelés par lui[11];

8) "Pénétration..", 33; Sibt, 148r°; Attal., 189-199; Anne Comnène (Bonn), 15-17; Bryenne, 57-95.

9) Ibn al-Qal., 113, signale en 472/1079 la destruction d'une bande de Turcs *ghâzîs* en Anatolie. Nous ne traitons ici que des événements survenus en Asie Mineure propre. Mais on ne saurait les dissocier totalement de ceux qui survinrent en haute-Mésopotamie et en Syrie. Sur ceux-ci, voir, depuis ma "Première pénétration...", la thèse de Zakkar sur les *Mirdasides* (en arabe), Damas 1972, celle de Th. Bianquis soutenue en Sorbonne en 1984, et, plus partiellement, des articles (en turc) de Ali Sevim sur Hârûn b. Khân dans *Belleten* 1979 et sur la Syrie de l'entrée des Turcs à la mort de Tutush.

10) Mon article "Qutlumush et ses fils avant l'Asie Mineure", dans *Der Islam* 39, 1964 ou, *Turco-byzantina*, 5.

11) Il faut malgré Köprülü, *Belleten* 1953, p. 475, conserver la forme Qutlumush ou Qutulmush, et non Qutalmüsh, la forme traditionnelle étant attestée par les alphabets à voyelles, grec, arménien, latin etc.

il les battit, et affichant sa loyauté envers Malik Shâh, les lui envoya prisonniers. Les deux autres fils, restés en arrière, se replièrent sur l'Anatolie méridionale, où leur qualité de Seldjuqides les aida sans doute à se reconstituer une force sérieuse et quasi officielle; mais leur attitude en 1075 et dans les années suivantes prouve qu'ils étaient encore des adversaires des Grands Seldjuqides[12]. De nouveau, les querelles byzantines contribuèrent à leur fortune. En 1078, le général Nicéphore Botaniate, révolté contre l'empereur Michel VII, vide l'Asie Mineure de tout ce qui y restait de troupes byzantines. Par l'entremise de la famille des Comnène, il gagne à sa cause Erisghen/Chrysosculos, un parent de Malik Shâh, enfui à Constantinople et devenu byzantin[13]. Contre Botaniate, Michel fait appel aux fils de Qutlumush; Botaniate leur échappe et, par l'entremise d'Erisghen, les retourne en sa faveur. Ils lui prêtent fidélité comme à leur souverain, et les voici sacrés byzantins. Bien entendu, ils restent indépendants avec cette circonstance aggravante pour Byzance qu'ils tiennent tout le pays autour de Nicée et la rive asiatique du Bosphore. Ils n'en partiront plus; car Botaniate, devenu empereur, doit lutter contre Bryenne révolté en Europe et, pour le combattre, se fait envoyer des secours par les fils de Qutlumush qu'il doit naturellement payer. Peu après, en Asie se révolte Nicéphore Mélissène, appuyé presque uniquement sur des Turcs; il gagne à son tour les fils de Qutlumush: peu leur importe le parti puisque, des deux côtés, le profit est le même. Mélissène leur ouvre des villes qu'ils n'avaient pas pu occuper, et dont ils se font désormais des bases d'opérations. L'avènement d'Alexis Comnène, un révolté lui aussi, pour le moment n'y change rien, car il a affaire en Europe à une attaque normande et contre elle appelle nos mêmes Turcs[14].

Naturellement, en tout cela, rien qui soit d'accord avec des instructions de Malik Shâh. Celui-ci n'a aucun intérêt à voir ses dangereux cousins acquérir une puissance quelconque. Au contraire, il envoie demander à Constantinople la capture et la remise des deux fils de Qutlumush survivants, Manṣûr et Sulaymân, demande appuyée par une armée aux ordres de son général Bursuq. Bursuq tue Manṣûr, mais ne peut rien contre Su-

12) "Pénétration...", 35-36 d'après Sibt b. al-Djawzî maintenant édité par Ali Sevim, p. 171, et étudié par le même. Ibn Muyassar, *Annales d'Égypte*, éd. Massé, Le Caire 1920,22 (Nouvelle éd. toute récente, Ayman Fuad Sayyid, Le Caire 1983); ʿIzz al-dîn b. Shaddâd, *Aʿlâq*, éd.-trad. Anne-Marie Eddé, 1984; ʿAẓîmî, an 516/1122; Mathieu, 211; Michel, 179.

13) Sur la lecture incertaine de ce nom, "Pénétration..", 27, n.3.

14) "Pénétration..", 43; Bryenne, 117-119, 130-144, 158-160; Attaliatès, *pas.* 215-306; Anne Comnène, 25, 90, 109, 171, 178-181, 191, 299; Bar Hebr., 227. Les rapports des Turcs avec Alexis Comnène pendant tout son règne sont étudiés par Ferd. Chalandon, *Alexis Ier Comnène*, Paris 1907.

une armée, de nouveau aux ordres de Bursuq, précédée d'un ambassa-
laymân et ses hommes. L'usage se prend vers ce moment, sans rien d'offi-
ciel, d'appeler Sulaymân "sultan": en somme les Grecs ont fait un sultan
turc dans l'empire Byzantin[15].

Néanmoins, Sulaymân doit savoir que pour garder sa puissance fraî-
che il est aventuré trop à l'ouest et doit garder ses relations avec les Turco-
mans de l'est anatolien; il se retourne donc vers l'est, mais, là encore, aidé
par sa position nouvelle plus ou moins claire de lieutenant byzantin. Alexis
Comnène n'est pas mécontent de l'encourager pour l'éloigner et pour liqui-
der la principauté arménienne de Philarète (Taurus et Syrie du Nord) qui
avait aidé ses rivaux. Sulaymân passe en Cilicie puis enlève Antioche
(décembre 1084). Nous n'avons pas à le suivre là, mais seulement à souli-
gner deux faits symptomatiques: pour lui désigner un *cadi* en Cilicie, il
s'adresse au prince de Tripoli, un shî'ite hostile aux Grands Seldjuqides;
et à Antioche il favorise les chrétiens indigènes contre l'Eglise byzantine
mal vue[16]. Malheureusement pour lui, il ne peut s'empêcher d'être
entraîné dans les querelles syriennes; il y trouva la mort en 1086. Malik
Shâh, sans peine, occupa presque toute la Syrie-Palestine[17].

Il pouvait donc, après une longue période d'apparent désintéresse-
ment, s'occuper de l'Asie Mineure où la puissance de Sulaymân, toujours
hostile, n'avait pu que lui porter ombrage. Ce dernier, en s'éloignant de
l'ouest anatolien, y avait laissé des lieutenants tels que Abû'l-Qâsim sur
les Détroits, et Ḥasan Buldadjî[18] dans le Taurus central et en Cappadoce.
Alexis Comnène, jouant des uns contres les autres[19], essayait de contenir
les activités de ces Turcs sur les Détroits et la côte égéenne[20]. Malik Shâh,
sans s'aventurer lui-même en Asie Mineure, s'appliquait à constituer de
l'Adharbaydjân au moyen-Euphrate une base solide pour les interventions
de ses lieutenants Sarhang-Savtegin puis Bûzân, etc. Vers 1090, il envoya

15) Bar Hebr., 227; Bryenne, 160; Anne, 178.

16) "Pénétration...", 45; ʿAzîmî, an 476; Sibt, 184r°v°; Ibn abî Tayyî dans ʿIzz al-dîn b. Shaddâd, *Aʿlâq*; Ibn al-Shinneh, *Les perles d'or*, trad. Sauvaget, 211; Ibn al-Athîr, 89; Kamâl, II 87-88; Michel, 173-4; Mathieu, 187; Anne Comnène, 300.

17) "Pénétration...", 47-48; Anne, 300; Sibt, 187v°-189v°, 192v°; ʿAzîmî, Ibn al-Qal. et Ibn Hamdûn (*Tadhkira*, inédit), ans 478-479; Ibn al-Athîr, X 90-91, 96-98; Kamâl, II 89-92; Michel, 179; Mathieu, 190.

18) C'est peut-être de lui que reste le nom de la partie du Taurus encore appelée Hasan-Dâgh.

19) Son principal auxiliaire est l'homme que les sources grecques appellent Tatikios, peut-être un Turc d'Europe byzantinisé, que les Croisés, à cause d'une blessure qui lui avait arraché le nez, connaîtront sous le nom de Tatin l'Esnasé.

20) Sur l'insécurité des campagnes du côté européen même, voir *La vie de St Cyrille le Philéote*, éd. trad. de Étienne Sargologos, Bruxelles 1964.

deur chargé d'offrir à Alexis, moyennant son alliance, le retrait des Turcs de toutes les régions côtières. Alexis n'eut pas confiance, et sans doute distinguait mal les Turcs dépendant de Malik Shâh et les autres; il acheta l'ambassadeur dont il fit un duc byzantin: position équivoque qui lui permit de se faire remettre Sinope au nom du sultan mais, lorsqu'arriva Bursuq, il le considéra comme un envahisseur plus dangereux qu'Abû'l-Qâsim, agréa la demande de réconciliation de ce dernier, qu'il reçut à Constantinople, et le secourut à Nicée contre Bursuq, qui dut se retirer.

Malik Shâh ne devait cependant pas renoncer à la soumission des Turcs d'Asie Mineure avec l'aide d'Alexis, seul moyen d'y parvenir à cette distance. Il ne convoitait aucun territoire byzantin mais se considérait comme le chef de tous les Turcs, où qu'ils fussent. En 1092, Malik Shâh envoie en Anatolie Bûzân avec la double mission de réduire Abû'l-Qâsim et d'offrir à Alexis une alliance scellée par le mariage d'un fils du sultan avec une fille du basileus: Byzance récupèrerait tous les territoires laissés à Sulaymân, et le sultan enverrait à Alexis tous les secours militaires dont celui-ci pourrait avoir besoin. Abû'l-Qâsim décida d'aller faire sa paix avec Malik Shâh, mais sur le chemin, fut pris et étranglé. Alexis, en tant que chrétien ne pouvait accepter le mariage proposé, mais répondit poliment au sultan par l'envoi d'une ambassade réciproque. Malheureusement, avant qu'elle eût atteint Malik Shâh, celui-ci était mort; l'armée sultanale abandonna l'Anatolie[21]. À vrai dire, la situation dans le pays ne changea guère. Ḥasan Buldadjî hérita de Nicée. Le jeune fils de Sulaymân, Qilidj-Arslân, capturé naguère à Antioche, s'échappe et regroupe autour de lui tous les Turcs hier sujets de son père. Si lui-même paraît s'occuper surtout d'assurer ses liaisons orientales, ses lieutenants, tels Il-Khân le Beglerbeg et surtout Tshaqa[22], avec l'aide plus ou moins libre de marins indigènes occupent les grands ports et les îles égéennes: Clazomène, Phocée, Smyrne, Chio, Mitylène, Samos. Alexis parvient à lui reprendre ces places, non à couper court à ses activités de pirate sur les Dardanelles, d'autant plus redoutables qu'elles lui permettent d'entrer en relations avec les Turcs pétchénègues d'Europe qui investissent alors Constantinople. Alexis a recours alors à la ruse: il fait la paix avec Qilidj-Arslân et lui fait craindre l'ambition de Buldadjî devenu son beau-père; Qilidj invite ce dernier à un banquet, où il le fait tuer, sans qu'il en résulte au total grand changement.

21) Source pratiquement unique, Anne Comnène, 302-320, 361, 423-435; Mathieu, 208; Kamâl, II 99-100; "Pénétration", 51-52.

22) L'importance de ce dernier est attestée par le fait que son souvenir subsiste dans le récit semi-légendaire du *Dânishmendnâmeh* (voir *infra* p.335); peut-être faudrait-il tirer une conclusion voisine un peu plus tôt, pour Qarategin de Sinope.

Si bientôt n'étaient pas arrivés les Croisés, peut-être les Turcs auraient-ils constitué sur les côtes des principautés analogues à celles qui devaient voir le jour au XIV[e] siècle; l'attachement manifesté à la conservation de Nicée montre aussi le rôle que les Turcs entendaient jouer dans les affaires byzantines. Au même moment, les querelles qui opposaient les successeurs de Malik Shâh compromettaient leurs interventions en Asie Mineure.

C'est probablement dans cette même période que s'ébauchent en marge des possessions des Seldjuqides d'Iran, zones que commande alors quelque peu le Seldjuqide Yâqûtî, puis son fils Ismâ'îl, d'autres principautés dont nous entendons alors parler pour la première fois: peut-être pas tout à fait encore celles des Saltuqides d'Erzerûm ni des Mangudjaqides d'Erzindjân[23], bien que la légende familiale les ait fait déjà assister à la bataille de Manzikert, mais à coup sûr celle de Dânishmend.

Nous ne savons pas du tout quand ni comment a commencé à se constituer la "principauté" de Dânishmend. Nous n'entendons parler de la famille explicitement que vers 1095, à la veille de la Croisade dont les narrateurs nous font connaître le dit Dânishmend[24]. Le nom, étymologiquement persan, évoque une sorte de chef socio-religieux, et il est difficile de croire malgré des légendes tardives qu'un chef de Turcomans ait pu être autre chose qu'un Turcoman. Mais nous ne savons même pas clairement la chronologie des premières activités de la famille. Il est vraisemblable que Dânishmend, de son nom propre Taylu, est celui qui devait mourir en 1104. Son successeur est appelé tantôt Gümüshtegin, nom turc, ou Muḥammad, nom arabe, ou Amîr Ghâzî qui évoque ses qualités guerrières. Ils sont établis dans l'Asie Mineure centrale de Sîwâs à la Cappadoce, peut-être à Ankara. Car, si les Turcomans sont encore assez peu sédentarisés, ils tendent quand même à se grouper régionalement sous un ou deux grands chefs. L'opposition à Qilidj-Arslân tient moins à la nature de leurs troupes, à cette époque turcomanes de part et d'autre, mais à ce que Qilidj-Arslân établit ses prétentions, souvent d'ailleurs reconnues, sur sa qualité de Seldjuqide qui, malgré son hostilité envers les autres Seldjuqides, lui suggère d'essayer de se créer une armature politique du type irano-turc comme celle du sultanat de ses cousins. Cette relative opposition n'empêche pas

23) Voir *infra*, p.51 *sq*.

24) "Pénétration...", 46 et note 2, 47, 58, note 3 et 59; *E.I.*[2], art. *Dânishmend*. Je ne sais s'il y a un intérêt à mentionner ici le manuscrit de Berlin 9730 qui mentionne une histoire de la dynastie, *Tâlûwiya al-Urtuqiya*, par un auteur de XVII[e] siècle. Ibn Hamdûn nomme Dânishmend en 495.

que les deux familles se soient liées par mariage[25]. Dânishmend sera, en dehors du Seldjuqide, le seul grand chef turc connu des chroniqueurs des Croisés. Quant à Qilidj-Arslân, ils l'appellent "Soliman", comme son père, bien que les Arabes n'attestent pas ce double nom.

C'est dans la région du Taurus central que se côtoient les hommes de Qilidj-Arslân et ceux de Dânishmend, qui s'interpénètrent volontiers sans qu'on puisse encore tracer entre eux de frontières. L'un et l'autre prince aspirent à la possession ou à la reprise de Malatya/Mélitène, principal nœud routier et stratégique de l'Anatolie orientale, conduisant aussi vers la haute-Mésopotamie. C'est de ce côté que Qilidj-Arslân dirige son activité, car il ne peut encore attacher qu'une importance réduite aux régions égéennes et des Détroits, et ne cherche pas à se brouiller avec Alexis Comnène, donc, d'une certaine manière, il tient l'Anatolie du sud-ouest; certes, il a laissé à Nicée femme, enfants, trésors, mais autant comme base de sécurité que comme "capitale". C'est dans ces conditions qu'il entend parler de l'arrivée des Croisés, auxquels il n'a d'ailleurs aucune raison d'attacher d'abord plus d'importance qu'aux contingents normands que les Turcs connaissent depuis longtemps dans le pays, tantôt comme adversaires, tantôt comme complices[26]. On sait comment l'impatience des hommes de Pierre l'Ermite les a fait massacrer par les Turcs de Nicée dès 1096, ce qui contribue à maintenir parmi eux l'idée que la Croisade n'est pas chose sérieuse; la Croisade proprement dite peut donc traverser le Bosphore et atteindre Nicée sans que Qilidj-Arslân ait été prévenu à temps pour pouvoir sauver ni la ville ni sa famille, celle-ci d'ailleurs bien traitée par les Byzantins qui savaient pouvoir avoir besoin d'eux à l'avenir comme dans le passé. Qilidj-Arslân essaya alors d'intercepter la marche des Croisés à leur entrée sur le plateau anatolien près de Dorylée, avec des secours obtenus de Dânishmend[27]. La bataille fut très dure, mais finalement il fut battu et renonça à défendre l'ouest anatolien: après tout, les Turcs étaient encore semi-nomades, et pour eux, être refoulés ou dispersés ne signifiait pas être détruits, pas plus que la marche des Francs à travers le plateau

25) Les traditions tardives et semi-populaires, conformes aux vieilles habitudes turques d'Asie Centrale, présentent Dânishmend comme chef de l'armée de Qilidj-Arslân (Ibn al-Qal., an 493 ?).

26) Voir les Histoires des Croisades, en particulier celles de Grousset, Runciman, Prawer etc., et de l'Université de Philadelphie et Wisconsin. On pourrait s'étonner de voir les Byzantins demander des secours francs contre les Turcs alors qu'ils ont eux-mêmes souvent appelés des Turcs contre des rivaux; à vrai dire ils avaient depuis quelque temps des Turcs dans leurs armées et il est certain qu'à cette époque ils ne considéraient pas les Turcs, même momentanément ennemis, comme de véritables allogènes inassimilables.

27) Ajouter aux bibliographies classiques Ibn al-Qalânisî 134.

ne signifiait pour eux la volonté d'occuper le pays; les Grecs même derrière eux ne pouvaient remettre la main que sur les vallées occidentales. Les escarmouches qui se produisirent lorsque les Francs abordèrent le Taurus, où les Turcs essayaient de détruire quelques seigneuries arméniennes, ne modifièrent pas le cours des choses. Les Croisés se dirigèrent vers Antioche et Édesse, qu'ils devaient conquérir; elles appartenaient bien à des Turcs, mais à ceux qui dépendaient du sultanat des héritiers de Malik Shâh; jamais les Turcs d'Anatolie n'essayèrent de les secourir.

Dânishmend avait été beaucoup moins atteint que Qilidj-Arslân par le passage des Croisés et était resté en état de reprendre l'attaque sur Malatya où, peut-être un moment sous une très vague suzeraineté de Sulaymân ou Qilidj-Arslân, s'était maintenu ou réinstallé le gouverneur arménobyzantin, Gabriel[28]. Celui-ci appela à son secours un des chefs croisés, Bohémond, devenu prince d'Antioche et aventuré vers Marʿash pour réduire quelques seigneurs arméniens locaux, comme un peu plus au nord le faisait de son côté Dânishmend. Bohémond s'engagea imprudemment sur la route de Malatya et fut surpris par une troupe turcomane de Dânishmend, qui l'expédia vers Néocésarée/Niksâr, cependant que deux évêques arméniens étaient tués. Malatya fut pourtant encore sauvée par un renfort de Baudouin d'Édesse, mais elle devait succomber définitivement en 1102.

Dans l'intervalle, Dânishmend avait été rappelé vers l'ouest par l'approche d'une nouvelle croisade qui, cette fois, avait choisi de pénétrer au cœur de l'Anatolie par la route du nord; les nouveaux Croisés y furent exterminés. D'autres corps avaient cependant repris la route des Croisés de 1097, mais Qilidj-Arslân, instruit par l'expérience, avait fait le désert devant eux sans vraiment les affronter, et eux aussi furent décimés finalement près d'Eregli[29].

Dânishmend, cependant, n'était pas sans savoir que Bohémond était depuis longtemps l'adversaire d'Alexis Comnène et qu'il s'était assuré la possession d'Antioche en violation de la promesse qu'il lui avait faite. Dès lors, Alexis considéra la lutte contre Bohémond comme plus importante que la lutte contre les Turcs qui ne tenaient que l'intérieur du pays sans

28) Pour cela et les événements sui ants voir ma *Syrie du Nord,* p. 230 *sq.*, en particulier pour les intrigues du chef arménien Kogh-Vasil. En 1112 Kybistra/Eregli, avec des Turcs, est encore aux Arméniens. C'est aussi dans ces régions que se situent les querelles obscures entre les Arméniens, fils de Mandalé, (Mathieu, 80 *sq.*; Vartan, *J.A.* 1860, trad. Dulaurier, 103· Orbelian, *Histoire de Siounik,* II, 63-64).

29) Voir les Histoires des Croisades citées *supra,* n.26 et *Syrie du Nord.* p. 231.

y avoir encore organisé un véritable pouvoir. Il offrit à Dânishmend de payer la rançon de Bohémond à condition qu'il le lui livrât. Qilidj-Arslân, considérant sans doute Dânishmend comme un subordonné, réclama une part de la rançon; alors, Bohémond sut convaincre Dânishmend de préférer la rançon offerte par Baudouin d'Édesse et l'alliance franque contre Qilidj-Arslân[30]. Ce dernier s'était rapproché d'Alexis Comnène, qu'il avait laissé détruire le dernier nid turc sur la mer Égée (Tangriperme/Tangrivermish) à Smyrne et Éphèse, restées à l'écart des Croisés[31]; d'autre part, il lui promettait des secours contre tout ennemi éventuel. Bohémond retournait en Europe pour organiser une expédition anti-byzantine, et débarqua en effet en Épire en 1107; Qilidj-Arslân envoya à Alexis le corps turc promis[32].

En 1104, Dânishmend était mort[33]. Il dut y avoir quelques difficultés pour sa succession et. en 1106, Qilidj-Arslân avait occupé Malatya. C'est alors qu'il se laissa tenter par des appels venus de haute-Mésopotamie. Là, des émirs du sultan Muḥammad s'étaient soulevés contre lui; la proximité de Qilidj-Arslân, qu'ils savaient héréditairement ennemi des Grands Seldjuqides, leur parut une occasion à saisir. Qilidj-Arslân connaissait évidemment la vieille rivalité entre les deux branches de la famille. À la différence des Turcomans établis en Asie Mineure, il ne renonçait pas sans doute à l'idée de garder le contact avec les bases de son peuple en Iran et d'intervenir dans les querelles entre ses cousins. Il s'avança jusqu'à Mossul. Muhammad cependant avait rallié ses partisans, pendant que Qilidj-Arslân était affaibli par l'absence du contingent envoyé à Alexis Comnène. Une bataille se livra sur le Khâbûr, affluent de gauche de l'Euphrate; Qilidj-Arslân fut tué, son fils Shâhânshâh fait prisonnier (juin 1107)[34].

Cette date marque un tournant dans l'histoire de l'Asie Mineure, et il faut nous arrêter un instant pour voir quel avait été le bilan dans cette première phase.

Un point est que nous sommes arrivés au terme d'une première vague de peuplement turc: à des exceptions mineures près, il n'y en aura plus

30) Dânishmend obtient la libération de la fille de Yâghî-Bâsân, le gouverneur d'Antioche combattu par les Croisés de Bohémond et qui représentait les Grands Seldjuqides; cela signifierait-il des rapports entre Dânishmend et ceux-ci?

31) *Syrie du Nord,* d'après Anne Comnène, p. 234 *sq.*

32) Chalandon, *Alexis Ier Comnène,* cité *supra,* n.14

33) Voir *supra* p.16.

34) *Syrie du Nord,* p. 248.

d'autres jusqu'à l'invasion mongole du XIII[e] siècle. Dans une certaine mesure, les Turcomans désormais installés sur le sol anatolien sont répartis entre trois ou quatre obédiences, surtout les Seldjuqides et les Dânishmendites, mais sans qu'il y ait encore entre eux et leurs princes de liens organiques bien précis[35]. Si leurs territoires de pâture sont limités, la grosse majorité d'entre eux reste des pasteurs semi-nomades et, sauf quelques garnisons dans les villes qui importent à leurs princes[36], ils sont encore avant tout hommes du plat pays. L'agriculture est aux mains des indigènes, mais elle a beaucoup souffert par suite des déprédations des envahisseurs et de la fuite d'une bonne part des paysans, surtout d'Anatolie occidentale d'où au moins les plus aisés d'entre eux peuvent atteindre les territoires byzantins; des efforts seront faits, une fois le temps des désordres passé, pour les retenir ou les rappeler, mais ce processus n'en est qu'à ses tout débuts. Les Turcomans sont attirés par les zones frontalières qu'ils peuvent piller; les lettrés couvrent cette activité d'une couleur de guerre sainte en les appelant *ghâzîs*, mais eux-mêmes se désignent surtout dans ces zones comme *uç (ûdj)* frontaliers = grec *akritai*, que nous retrouverons[37]. Il est évidemment impossible de proposer un chiffre pour le nombre des immigrants et par conséquent la proportion du peuplement turc nouveau; également impossible de déterminer le degré à ce moment de la ruine ou de l'activité subsistante dans le pays[38]. Il faut seulement dire que l'évolution dans l'empire Byzantin vers la grande propriété exploitée pour l'élevage avait dû quelque peu faciliter l'établissement du nouveau venu. Il faut d'ailleurs apparemment considérer comme au total moins perturbée l'Asie Mineure orientale, où les Arméniens sont restés nombreux et, les premiers moments passés, semblent s'être tant bien que mal accommodés de la domination nouvelle. Nous retrouverons toutes ces questions plus tard, lorsque la documentation permettra de les traiter avec un peu plus de précision.

Une distinction fondamentale doit être faite entre nos Turcs d'Asie Mineure et ceux qui, plus au sud, occupent les territoires arabes traditionnels. La frontière, si vague soit-elle, correspond à peu près à celle qu'avait

35) On verra par la suite apparaître quelques groupes dépourvus de toute obédience explicite.

36) Après Nicée, Qunya, nouvelle "capitale" de Qilidj-Arslân, et dans ses derniers mois Malatya où il avait amené sa femme et un fils, témoignent de l'importance qu'il donnait désormais à cette place.

37) Voir *infra* II[e] Partie, p.107.

38) Voir le livre de Sp. Vryonis Jr., *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamisation from the Eleventh through the Fifteenth Century*, 1971, et mon compte rendu dans *IJMES* 1972.

eue jusque-là l'empire Byzantin et à celle de la Turquie moderne. Au nord en Asie Mineure, quels que soient les éléments indigènes, il y a un peuplement turc complet; au sud une occupation militaire sans véritable peuplement[39]. La Djézireh (Mésopotamie supérieure) est une zone intermédiaire, occupée par des Turcomans soumis pour la plupart à la dynastie des Artuqides[40] mais ceux-ci avaient été de fidèles serviteurs des Grands Seldjuqides et laissaient subsister pour l'essentiel les structures d'une province parmi les plus riches du monde arabo-musulman traditionnel. Les Turcs du nord, par contre, savaient qu'ils étaient dans le territoire de Rûm/empire Romain-Byzantin, même si cela devait de moins en moins signifier une quelconque dépendance. Le mot de *Rûm* après avoir désigné les chrétiens byzantins ou les chrétiens étrangers en général allait bientôt désigner le pays des Turcs d'Asie Mineure.

39) La cause principale est la présence d'autres pasteurs bédouins et kurdes, et l'inadaptation du chameau turc au climat trop chaud de la Syrie et de la Mésopotamie

40) Voir *infra*, ch.3.

CHAPITRE 2

ACTIVITÉ TURQUE À L'OUEST SOUS SHÂHÂNSHÂH

Les événements qui suivent la mort de Qilidj-Arslân mettent en pleine lumière les divers facteurs que l'ont vient de dégager. Elle entraîne un affaiblissement temporaire de la dynastie, qui est mis à profit d'une part par les Turcomans pour reprendre les razzias aux frontières, d'autre part par le sultan Muḥammad, pour la dernière intervention qu'un Seldjuqide d'Iran ait faite en Asie Mineure: deux phénomènes qui peuvent un moment se conjuguer, puisque Muḥammad justement organise alors un vaste effort contre les chrétiens de Syrie qui, mené au nom de l'idéal de la guerre sainte, peut s'étendre à la lutte contre les Byzantins, en même temps qu'il fournit la meilleure chance, d'un côté comme de l'autre, de ramener dans l'obéissance des chefs indociles[41].

Des razzias turcomanes, nous en connaissons dès la fin de 1107 puis en 1108, contre les Franco-Arméniens de Cilicie, de Pertousd (près Marᶜash), de Ḥiṣn Manṣûr (Adiyaman)[42]; là est capturé par le seigneur arménien de haute-Syrie Kogh-Vasil un "Sultan d'Arménie" qui est sans doute le Saltuqide d'Erzerûm, ᶜAlî[43]. En 1109-10, d'autres razzias nous sont

41) Mon "Diyâr Bakr", *J.A.* 1935, 230 *sq.*; *Syrie du Nord*, 247 *sq.*; "Pénétration", 57; dans *Tar. Seldj.*: le refroidissement des émirs djaziréens envers Qilidj-Arslân à la veille du désastre du Khâbûs est présenté comme une trahison, 17v°/37.

42) Mathieu d'Edesse, 83-84.

43) Cf. "Pénetration", 57, n.3. Ce ne peut être le futur Shâh Armin Suqmân al-Qutbî, qui n'avait sans doute pas encore pris ce titre, et en tous cas guerroyait alors au service de Muhammad en Mésopotamie.

connues, cette fois contre les Byzantins de l'ouest, à Lampé (sud de l'Hellespont), Smyrne, Pergame, Kalbiân, envoyées par Ḥasan de "Cappadoce" peut-être "régent", et qui lui-même attaque Philadelphie (Alashéhir); bandes isolées que le général byzantin Philokalès détruit ou refoule[44].

L'intervention de Muḥammad est, elle, facilitée par les circonstances de la succession de Qilidj-Arslân. A Malatya, le pouvoir est exercé, au nom de son jeune fils Tughril-Arslân, par la mère de celui-ci, remariée successivement à plusieurs chefs, promus *atabegs* de l'enfant[45], et finalement, en 1113, à l'Artuqide Balak, en train de conquérir le Khanzit; auparavant, elle avait envoyé au sultan Muḥammad le second *atabeg* accusé d'intrigues avec des ennemis, et fait entreprendre à ses Turcs des expéditions contre les Franco-Arméniens du Djahân et de haute-Cilicie, en liaison avec celles qu'envoie contre eux Muḥammad en Syrie[46].

Quant au domaine seldjuqide principal, autour de Qunya, depuis que le fils aîné de Qilidj-Arslân avait trouvé la mort au cours d'une bataille contre Gümüshtegin le Dânishmendite[47], on pouvait en considérer comme héritier le second fils de Qilidj-Arslân, Shâhânshâh. Mais, dans le désastre mésopotamien, celui-ci avait été fait prisonnier. Un de ses cousins exerça le pouvoir. Un parti cependant envoya un *faqîh* hanéfite négocier avec le sultan Muḥammad sa libération, en faisant valoir l'utilité de sa présence pour la guerre aux Infidèles[48]. Libéré plutôt que, selon un autre récit[49], évadé, Shâhânshâh en tous cas, en 1109, revint, et mit à mort son cousin[50].

La suite des faits suggère que Muḥammad avait à cette occasion fait reconnaître par Shâhânshâh une certaine suzeraineté. C'était le moment où Muḥammad envoyait une armée attaquer les Francs en Syrie. Un autre contingent sultanal se joignit aux Turcs d'Anatolie pour reprendre, comme prévu, la guerre contre les Byzantins. On attaqua Philadelphie, mais le

44) Anne, XIV-1: cf. Chalandon, *Alexis...*, 254-255.

45) Michel le Syrien, 194, 200, nomme "Pizmish", puis Il-Arslân, qui a tué le premier, et un troisième, anonyme.

46) Mathieu, 95; Michel, 200.

47) Michel, 194; Orderic Vital cité *Syrie du Nord*, 235, n.23; c'est par erreur que Michel l'appelle ᶜArab, puisque, d'accord avec d'autres sources, il reparlera de cet ᶜArab en 1125.

48) Ibn al-Furât, ms. de Vienne, I, 27v°.

49) Ibn al-Qal., 158, qui l'appelle Malik-Shâh.

50) "Asan Katoukh", dit Anne Comnène, XV, 6; bien qu'elle ne lui donne pas ailleurs le second nom, serait-ce Ḥasan de Cappadoce, dont on expliquerait le rôle en 1109-10, et dont on n'entend plus parler ensuite? Il pourrait être le fils de ce Buldadjî, jadis maître de la Cappadoce, et frère d'Abû'l-Qâsim, dont Qilidj-Arslân avait épousé la fille ("Pénétration", 45, 46, 52).

Byzantin Constantin Gavras battit les Turcs près de Kelbiân (1111)[51]. À vrai dire, Muḥammad et Alexis Comnène étant l'un et l'autre en guerre contre les Francs, la guerre entre eux était paradoxale. Dès 1110, l'empereur byzantin avait envoyé un ambassadeur à Muḥammad pour l'encourager à la guerre contre les Francs[52]; en 1112, en Anatolie, des négociations de paix eurent lieu entre ambassadeurs de Muḥammad et Alexis[53]. Muḥammad devait mourir sans nouvelle intervention, après ses échecs syriens, en 1118, et son successeur être hors d'état de s'occuper des affaires d'Anatolie.

La paix conclue dans ces conditions ne signifie naturellement aucune interruption de la guerre entre Turcs de Shâhânshâh et Grecs. L'émir "Koutogmès" (Kutlumush?... doghmush?), l'"archisatrape" *(beglerbeg)* Muḥammad, ancien gouverneur de Nicée pour Qilidj-Arslân, et qui avait connu là Eumathios Kamitzès, maintenant gouverneur pour Alexis, l'"archisatrape" Monolykès, donné plus tard comme un vieux et sage conseiller de Shâhânshâh, attaquent en 1113 Lopadion, Poimanenon, Parion, Abydos, sur les Dardanelles, Adramytion, sur la Mer Égée et capturent Kamitzès. À côté de leurs Turcomans combattent, selon Anne, des "Musulmans venus de Karmè", Alexis leur coupe la retraite près de Kutâyeh et les bat[54]. Cela n'empêche pas le même Monolykès de réapparaître en 1116 devant Nicée et Poimanenon, et Shâhânshâh lui-même de reprendre la campagne avec des troupes rassemblées de partout[55]. Alexis s'est, dans ces conditions, convaincu de la nécessité de renoncer à ses vaines campagnes lointaines de Cilicie et de Syrie, et de s'attaquer à l'ennemi proche. Il veut le frapper au cœur et conduit une expédition par Dorylée, Kedrea, Polybotos, enfin Philomélion, où commandait "Pouchéas"[56], cependant que

51) Chalandon, *Alexis*, 264.

52) Ibn al-Qal., 171.

53) Anne, XIV-3, difficile à suivre dans ce passage où elle paraît s'embrouiller entre Muḥammad, qu'elle appelle aussi du titre, d'ailleurs normal, de Shâhânshâh (Saysan), le distinguant de Shâhânshâh de Rûm seulement par le titre de sultan, alors qu'elle appelle l'autre, un instant auparavant, émir. Au même moment des Turcs attaquent la haute-Cilicie (Mathieu, 104).

54) Anne, XIV-5 et XV-8. À la même date, des Turcs sont à Stamirra (Anamur? côte isaurienne) (Albert d'Aix, XII-5).

55) De Khurâsân (Iran) et Alep, dit Anne, ce qui dans les circonstances politiques d'alors, ne peut être pris à la lettre: tout au plus, et encore, pourrait-il s'agir de bandes autonomes. Anne appelle successivement Shâhânshâh Soliman, Qilidj-Arslân, Saysan: confusion peut-être, mais il est aussi possible que le prince ait porté les trois noms (turc, arabe et titre); des exemples semblables ne manquent pas.

56) Je ne sais s'il y a lieu de proposer un rapprochement avec Boessas ou Boessach (Abû Isḥâq) connu des Croisés (Albert d'Aix, IV-10; Foucher de Chartres, I-19) comme chef, avec "Amasa", d'une tribu ("secta turcorum") du pays de Niz (Ani?) vers le Khurâsân (Iran)?

les Turcs se dérobent classiquement en ravageant le pays. N'envisageant pas de pouvoir l'occuper solidement, Alexis en évacue la population chrétienne. Shâhânshâh et "Monolykès" le poursuivent, mais sont battus à Anapoun[57].

Ici se situe un événement caractéristique: Shâhânshâh demande la paix, a avec Alexis une entrevue où, s'il faut en croire Anne Comnène, non seulement ses "satrapes" et Monolykès "adorent" le basileus, mais où lui-même saute à terre en signe de respect, et selon l'usage est relevé par Alexis; il aurait admis de laisser à l'empire "Romain" ses limites du temps de Romain Diogène, ses Turcs se retirant au-delà et promettant de n'en plus inquiéter les frontières: clauses évidemment impossibles, mais au travers desquelles, conformément à la tradition byzantine, il faut voir du moins une reconnaissance d'éminente souveraineté reconnue sur l'Anatolie à Byzance par Shâhânshâh comme par ses prédécesseurs, et, en pratique, une alliance renouant avec la politique de son père[58]. Mais c'est justement celle-ci dont sans doute les Turcomans ne voulaient pas: pendant son absence, un soulèvement porte au pouvoir son frère Masʿûd[59], en vain Alexis prévient son hôte, lui offre des renforts; malgré l'accueil favorable que lui fait, en raison de son alliance grecque, la population chrétienne de Tyragin, Shâhânshâh, par la trahison de "Pouchéas", est pris, aveuglé, puis étranglé[60].

Aussi la paix ne se rétablit-elle pas avec Byzance, et, au lendemain de la mort d'Alexis Comnène (1118), on retrouve les Turcs infiltrés sur le haut-Méandre, maîtres de Laodicée et de Sozopolis, et interceptant la route d'Antâlya, par conséquent les communications byzantines avec la Cilicie et la Syrie[61]. Jean Comnène enlève en 1119 Laodicée à un nommé Alpikhara ou Pikhara (Abî'l-Khayr?)[62], en 1120 Sozopolis et Hiérakorpyhitès sur la route d'Antâlya, faisant fortifier ses conquêtes en vue d'une sûre réannexion[63]. Aucune réaction n'est signalée de Masʿûd, qui, comme

57) Anne, XV, 1-5; Zonaras, éd. Bonn, XVIII-26.

58) Anne, XV, 6; Mich., 194.

59) Mich., 195; c'est de lui que sous son titre de *Ghâzî* a parlé Michel juste auparavant, mais il le confond souvent avec des homonymes (p. 204, avec Ilghâzî de Diyâr Bakr); or Anne, XV, 6, nomme comme chef de la révolte un "Ghâzî" qui, d'après elle, est fils de "Asan Katoukh" *(supra* n.50) et il ne semble pas qu'elle nomme jamais Gümüshtegin (en tous cas pas sous le nom de Ghâzî); les bons rapports ultérieurs de Masʿûd avec Gümüshtegin sont certains.

60) Par un "satrape" du nom d'"Elegmèn" (Anne, XV, 6; cf. Mich., 195).

61) Dans la région de Stamirra (côte anatolienne en face de Chypre), des pélerins signalent des Turcs dès 1113 (Albert d'Aix, XII, 5).

62) Kinnamos, 1, 2, p. 5-6; Nikétas, 17.

63) Kinn., p. 6-7; Nik., 19; Prodrome dans Migne, CXXXIII, 1382, cf. Chalandon, *Jean et Manuel Comnène*, p. 37 *sq.*, 47 *sq.*

ses prédécesseurs, évitait sans doute les rencontres avec les fortes armées.

La paix ne se rétablit pas non plus à l'est entre Malatya et les Franco-Arméniens. Ceux-ci avaient profité de la révolte de Masʿûd pour remettre la main sur le Djahân: Tughrïl-Arslân, en liaison avec les opérations de Balak sur l'Euphrate[64], les en expulse, cette fois définitivement, en dépit de raids de représailles vers Malatya. Un autre Seldjuqide, Dawlab, trouve la mort sur les confins syriens, en combattant le Franc Guillaume de 'Azâz en accord avec le chef des Artuqides Ilghâzî[65].

64) Cf. mon "Diyâr Bakr", *op. cit.*, p. 238-239.

65) Mich., 205; ʿAẓîmî, an 516; Kamâl al-Dîn, *Histoire d'Alep*, dans *Historiens Orientaux des Croisades*, III, 433.

ESSOR DÂNISHMENDITE ET REDRESSEMENT BYZANTIN

Le renversement de Shâhânshâh est suivi d'un essor des Dânishmendites. C'est vers l'est surtout que se tourne en ce moment leur activité. Tughrïl-Arslân et Balak ayant envahi le territoire de Mangudjaq, en représailles d'un raid de celui-ci en 1118, il va à Trébizonde chercher le secours du duc byzantin Constantin Gavras (1120); alors Balak appelle Gümüshtegin: Gavras et Mangudjaq sont pris, le second, gendre du Dânishmendite, peut-être aussitôt libéré, le premier rançonné 30 000 dinars[66]. Puis à la mort de Balak (1124), une querelle éclate, pour le partage de la succession, entre Tughrïl-Arslân et le cousin de Balak, Sulaymân de Mayâfâriqîn, fils de l'Artuqide Ilghâzî, oncle de Balak, puis Timurtash, frère et successeur de Sulaymân à Mayâfâriqîn; Tughrïl occupe Gargar et Masara sur l'Euphrate. De cette situation profite Gümüshtegin, qui, fort de l'assentiment de Masʿûd dont il est le beau-père et le protecteur, attaque Malatya; en vain la princesse-mère envoie-t-elle Tughrïl-Arslân appeler les Francs, retenus par le siège d'Alep, et essaye-t-elle d'augmenter ses ressources en pressurant les notables: en décembre 1124, la ville fait de nouveau partie de l'État dânishmendite. Le Khanzit ayant échu entre temps à un cousin de Timurtash, Dâûd, des hostilités éclatent entre ce dernier et Gümüshtegin, qui conserve Masara; là se retire la mère de Tughrïl-Arslân

66) Références dans "Diyâr Bakr", *loc. cit.*

qui, lui, essaye encore d'inquiéter la région[67].

Mais il s'ensuit une période de troubles parmi les Turcs d'Anatolie dont les divers chefs intriguent avec les Chrétiens environnants. Contre Masʿûd, qu'il accuse de trahison envers leur famille, se révolte son frère ʿArab; Masʿûd doit s'enfuir à Constantinople, où Jean Comnène lui donne de quoi réunir une armée, grâce à laquelle, allié à Gümüshtegin, il réduit ʿArab à fuir chez le prince arménien de haute-Cilicie Thoros (1125 ou 1126). Revenu l'année suivante à la tête de Turcs et d'Arméniens, ʿArab capture successivement le fils de Gümüshtegin, Muḥammad de Masara, puis l'émir Yûnis, fils du précédent; Gümüshtegin cependant reprend Comana et délivre son fils; ʿArab met peut-être à mort un autre fils de Gümüshtegin, Yagan; après une série de dures hostilités, ʿArab à son tour doit s'enfuir chez les Grecs, où il meurt. Masʿûd recouvre donc son trône; mais c'est Gümüshtegin le personnage le plus puissant d'Anatolie[68]

Ces troubles ont recréé pour les Byzantins, avec des partenaires variés, la situation du temps de Qilidj-Arslân, et les dissensions intestines des Turcs mettaient le territoire grec à l'abri d'incursions graves. Bientôt il est vrai, en sens inverse, on trouve les Turcs sollicités par des révoltés byzantins comme au XI[e] siècle. Déjà en 1129 ou 1130, Gümüshtegin, peut-être par représailles contre des secours donnés à ʿArab, envahit le littoral pontique, où un gouverneur grec, Cassianos, se soumet à lui sans dure résistance[69]. L'année suivante, c'est le propre frère de Jean Comnène, Isaac, qui, à la suite d'un complot manqué, s'enfuit chez Gümüshtegin; passé de là à Trébizonde, il revient ensuite chez Gümüshtegin, passe chez Léon I[er], qui vient de succéder à Thoros et qui lui donne sa fille avec Misîs et Adana en dot, fait un voyage à Jérusalem, se brouille avec son beau-père, fuit chez Masʿûd, et ne fera sa paix avec Jean qu'en 1140, après avoir

67) Mich., 219-220, 225; *Chron. Anon. Syr.*, trad. Abuna, 64/§285; Math., 143; ʿAẓîmî, an 519; Gargar fut reprise par son ancien seigneur arménien, auquel Balak l'avait enlevée (Math., 140); de même un moment en 1133 Masara (Sempad, *R.H.C.* Arm., 615). Selon ʿAẓîmî, an 518, des hostilités auraient eu lieu près de Bitlis entre Tughril et Dâûd fils de Suqmân d'Akhlât, mais ou il y a confusion avec Dâûd l'Artuqide, ou il s'agit d'un moment antérieur à l'établissement de celui-ci au Khanzit.

68) Mich., 223-224; ce doit être par confusion entre Masʿûd et ʿArab que ʿAẓîmî, an 520, dit que "Mas'ûd, roi de Qunya, livra bataille au fils de Dânishmend, et prit les campagnes de Constantinople". Cependant Mich. n'est pas non plus très sûr, car p. 237 il attribue à Muḥammad, fils de Gümüshtegin, après son avènement le meurtre de Yagan que p. 224 il fait tuer par 'Arab. Souvenir semi-légendaire de la rivalité de 'Arab et Masʿûd dans le *Tar. Seldj.*, 17v°/37.

69) Mich., 227; Prodrome-Migne, 1378.

excité contre lui tous ses ennemis chrétiens ou turcs. A son tour un peu plus tard, le fils d'Isaac s'en ira chez Masʿûd et, lui, se convertira à l'Islam, et épousera une fille du Seldjuqide[70]. Toutefois, il ne s'agit pas de révoltes dans l'empire Byzantin et ces affaires ne compromettent pas la force militaire de Jean Comnène.

Quant à Gümüshtegin, voulant se venger des Arméniens alliés de ʿArab, il profite de la mort de Thoros (1129) pour envahir la Cilicie; fortuitement il y rencontre, près de Misîs, le prince franc d'Antioche Bohémond II, lui aussi brouillé avec les Arméniens, lui inflige une défaite où ce jeune prince trouve la mort, et envoie sa tête au Calife (février 1130)[71]. Par une nouvelle campagne en 1131, il oblige le frère et successeur de Thoros, Léon, à promettre tribut et abstention de tout acte hostile, puis s'en prend au comté d'Édesse, par la province de Marʿash[72]. Il a attaqué diverses places dont Symnada[73]. Il est fréquemment accompagné de Masʿûd[74], qui est son gendre, son pupille et légitime son pouvoir. Au début de 1135, Calife et sultan lui enverront le titre et les insignes de roi *(malik)*, avec investiture officielle des "pays du nord"[75].

Il les a peut-être demandés en raison des attaques de Jean Comnène qui, longtemps détourné des affaires d'Asie par des menaces en Europe, décide maintenant de combattre la nouvelle puissance. Partant (1132) d'un point d'appui sur le Rhyndakos, qu'il avait fait fortifier, il entre en Paphlagonie, enlève Qastamûnî, traverse même un moment l'Halys, et obtient, s'il faut en croire Prodrome, la soumission d'une série d'émirs, Tughril d'Amasya, Alp-Arslân de Gangres, dont les noms paraissent seldjuqides, "Prachimos", "El-Eldin", "Elpenkous" (Alp-kush?), "Tzykès", "Kalinoklès", "Ansararis", "Aydoghdu", tous inconnus, et Inal, peut-être identique au fils de Gümüshtegin de ce nom connu par une monnaie[76]. Mais dès l'hiver 1132-33, Gümüshtegin avait repris Qastamûnî[77].

70) Mich., 230; Nik., 42-43, 48, 72; Prodrome, éd. Papadimitriou 144; cf. Chalandon, p. 15 n.2, p. 37 n.5, p. 152 n.8, p. 179 n.6.

71) Guillaume de Tyr, XIII 27; Orderic Vital, IV 267; Romuald, *MGSS* XIV 420; Mich., 227; *Chron. Anon. Syr.*, trad. Tritton, *JRAS* 1933, 98-99; 'Aẓîmî et Ibn Hamdûn, an 524; Ibn al-Athîr, X 468.

72) Mich., 230, 232; *Chron. An. Syr., ibidem*, 100; Guill. Tyr, XIV 3.

73) Mich., 230.

74) *Ibid.*

75) Mich., 233, 237. Michel, *ibid.*, parle aussi vers ce moment du siège de Zinin et d'Albara sur le littoral pontique par Gümüshtegin et Masʿûd réunis.

76) "Pénétration", 58 n.3 (pas de lieu de frappe).

77) Kinn., 13-14; Nik., 25-26 et 28; Mich., 232-234; Prodr.-Migne, 1375-1384.

Là-dessus (hiver 1134-35), Gümüshtegin meurt. Son fils Muḥammad a beau prendre pour lui les insignes royaux réservés à son père, et faire exécuter un de ses frères, un autre, 'Ayn al-Dawla se révolte dans le Djahân, d'où il ne sera chassé que deux ans plus tard, et se réfugiera auprès de Joscelin d'Édesse[78]. En même temps, Muḥammad se dispute avec Masʿûd le Seldjuqide, et Jean Comnène parvient à attirer celui-ci dans son alliance. Grâce à quoi il peut conduire une armée byzantine récupérer Qastamûnî, et conquérir pour la première fois Gangres, où un certain nombre de musulmans s'engagent à son service. Il avait, au milieu de l'expédition, couru un sérieux danger, Muḥammad ayant, par des concessions, regagné Masʿûd, dont le contingent avait alors abandonné les rangs grecs[79]. Néanmoins Muḥammad détourna son activité vers Kaysûn[80] et Jean Comnène jugea sa frontière suffisamment dégagée de ce côté pour entreprendre sa mémorable expédition vers la Cilicie et la Syrie, ce qui amena Muhammad à interrompre son expédition de Kaysûn.

Naturellement, Muḥammad et Masʿûd, maintenant réalliés, font des incursions sur les lignes de communications byzantines en Cilicie (1137-38)[81] et Muḥammad met à profit l'absence des Grecs pour attaquer à nouveau le "pays de Cassianos"; sans doute est-ce aussi dans cette période qu'il reprend Gangres[82], repénètre sur le Sangarios[83]. Événements qui sont une des raisons du retour de Jean Comnène à Constantinople. Muḥammad conduit alors de nouveaux raids vers Kaysûn et le Taurus au nord de la Cilicie; et les Turcs de Malatya sont, dans les années suivantes, particulièrement agressifs, sur les confins nord du comté d'Édesse[84]. Dans l'hiver 1139-1140, Jean Comnène, qui a rétabli le pouvoir direct de Byzance à Trébizonde, va attaquer par la côte pontique Niksâr, que Muḥammad vient de refortifier, mais, gêné par la désertion des fils d'Isaac Comnène, se retire[85]. L'an suivant, il conduit une nouvelle expédition, celle-ci pour dégager Sozopolis attaquée par les Turcs et, sur la route

78) Mich., 236-237 qui ici (mais non p. 253 *sq.)* nomme ʿAyn al-Dawla Dawlab. Le frère tué est appelé par lui Yagan, mais cf. *supra*, n.68 et *infra*, n.88.

79) Kinn., 14-15; Nik., 27-29; Prodrome dans Chalandon, 88 n. 4, 89 n.4, 90 n.3.

80) Math., 146.

81) Mich., 247-248; *Chron. An. Syr.*, 60-61/§278-279; Sempad, 617; Nik., 42.

82) Mich., 248: Nik., 29.

83) Nik., 44; Prodr., 1344-1346.

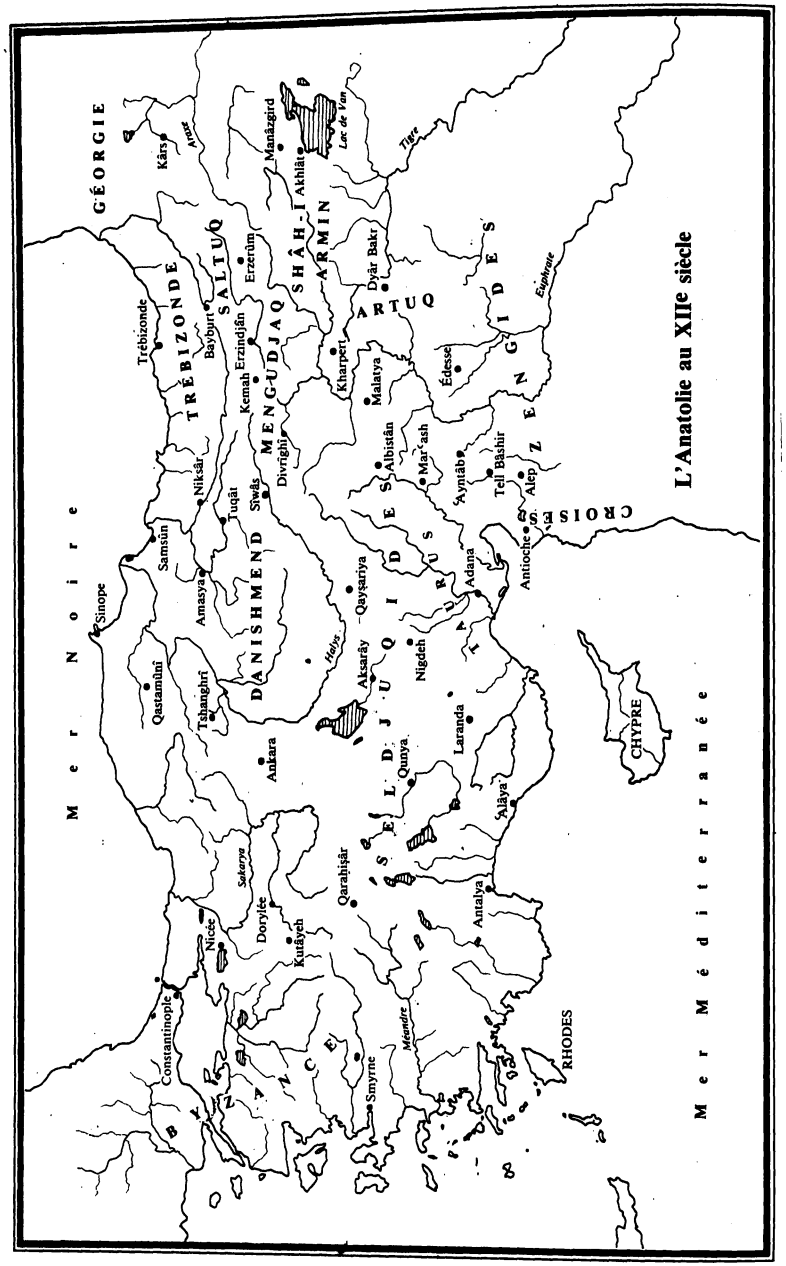
84) Mich., 248; Grégoire le Prêtre, 153; Sempad, 517.

85) Nik., 47-48; Kinn., 20; Mich., 249 et Ibn al-Athîr, XI, 52 *(Historiens Or. Crois.* I, 438) paraissent dater cette guerre de 1141; le second parle d'une victoire musulmane. ʿAẓîmî en 534/1139 signale une victoire des "Bâdûkiya" (Nâvukiya?) sur lesquels cf. mes "Tribus turques d'Asie occidentale..." dans *WZKM* 1952.

d'Antâlya, renforcer les frontaliers du lac Karalis (auj. de Beyshehir)[86]. A ce moment meurt Muḥammad[87].

86) Nik., 50; Kinn., 22.

87) Entre août 1140 et août 1141 selon Ibn Qal., 275 et ʿAẓîmî, an 536; entre août 1141 et août 1142 selon Ibn Hamdûn, an 537 (d'où Ibn al-Athîr, XI, 61) et Ibn al-Furât, II, 136v°; entre octobre 1142 et octobre 1143 selon Mich., 253 dont la chronologie nous a déjà paru en avance d'un an; en 1143 pour Grégoire, 15; vraisemblablement avant la campagne de Jean Comnène en Cilicie (milieu 1142), que cette mort permit.



DISLOCATION DES DÂNISHMENDITES: SELDJUQIDES ENTRE BYZANCE ET NÛR AL-DÎN

Cette mort entraîne en Asie Mineure un renversement dans le rapport de puissance entre Dânishmendites et Seldjuqides, car l'unité du royaume de Muḥammad ne lui survit pas. Contre son fils Dhû'l-Nûn se révoltent les deux frères du défunt, Yâghî-Bâsân[88], gouverneur de Sîwâs, qui épouse la veuve de Muḥammad, et ᶜAyn al-Dawla qui, malgré un renfort envoyé par Yâghî-Bâsân, revient de chez les Francs, aidé du frère de Dhû'l-Nûn, Yûnis, seigneur de Masara, et par les habitants de Malatya, et met la main sur cette ville et sur Arka. Puis les deux frères se réconcilient, et ᶜAyn al-Dawla occupe le Djahân. Dhû'l-Nûn est réduit à s'enfuir à Symnada. Masᶜûd prend parti pour son neveu, menace Sîwâs, engage des pourparlers séparés avec ᶜAyn al-Dawla par l'entremise de sa nièce, femme de ᶜAyn al-Dawla, puis, n'obtenant pas satisfaction, assiège Malatya (été 1143) et occupe le Djahân (1144); il se rapproche de Yâghî-Bâsân avec lequel il assiège de nouveau Malatya et agrée une demande de secours de l'Artuqide Qara-Arslân, menacé par Zenghî[89]. En ce moment incertain, Masᶜûd a d'autre part enlevé à Yâghî-Bâsân Ankara, Gangres, et les confins byzantins de cette province[90].

88) La lecture Yâghî-Bâsân est attestée par les monnaies et inscriptions contre les formes Yâghî-Arslân, Yaᶜqûb-Arslân, etc, données par Ibn al-Athîr, et les chroniqueurs chrétiens. Sur les derniers Dânishmendites voir maintenant N. Oïkonomides, "Les Danishmendites entre Byzance et Bagdad et le Sultanat d'Iconium", *Revue Numismatique*, 6ᵉ section, XXV, 1983.

89) Michel, 253-4, 258; Kinn., 39; Aqsarâyî, 29, dit Dhû'l-Nûn malade.

90) Grég., 176; Ibn al-Athîr, XI, 61; cf. Chalandon, 245.

Naturellement, ces conflits interfèrent avec la situation du côté de Byzance. Là les Turcs ont eu la chance que, peu après Muḥammad, Jean Comnène à son tour soit mort, en Cilicie (avril 1143). Manuel, son fils, rentre à Byzance, ayant en cours de route réoccupé sur les Turcs Prakana, en amont de Séleucie, et libéré son frère Andronic et le gendre de celui-ci, capturés au cours d'une partie de chasse lors du départ de Cilicie[91]. L'année suivante, il repousse des Turcs aventurés dans la région de Malangia et Pitheca, sur le Sangarios, au sud-est de Nicée[92]. D'autres Turcs, d'obédience seldjuqide (?), avaient repris Prakana; d'autres pillé le Méandre vers Kelbiân. De bons rapports —une nouveauté— se sont noués temporairement entre Yâghî-Bâsân et Manuel Comnène contre l'ennemi commun Masᶜûd. En 1146, Manuel entreprend une campagne nouvelle, en direction de Qunya; par le Méandre il gagne Philomélion, près de laquelle il gagne une bataille où est tué le chef turc "Kheyr(ès)", puis Andrachmân, Andrianapolis (Doghanḥiṣâr), Gayta[93], enfin marche sur Qunya. Masᶜûd est sorti de la ville, divisant ses troupes en deux corps entre Qunya et Kawâla[94], et s'est réconcilié avec le Dânishmendite, dont il attend des renforts. Des combats de détail se livrent dans le Tribrelitzèmân (Tshivreli-Tshemân)[95], au cours duquel sont capturés "Pharcous", l'échanson de Masᶜûd, et Gavras[96], un chef d'origine grecque mais élevé chez les Turcs et gouverneur pour eux d'une province. Manuel, n'ayant pu détruire l'armée ennemie, méprisant cependant des ouvertures de paix dans lesquelles joue peut-être un rôle la femme turque de son cousin Jean Comnène passé aux Turcs, se retire, refoulant en route, du pays du Méandre, la bande d'un certain "Rama". Peut-être préparait-il une nouvelle campagne lorsqu'est annoncée la Seconde Croisade. Il accepte alors volontiers les offres de paix, moyennant restitution de Prakana, que lui apporte, de la part de Masᶜûd, un des généraux de celui-ci, Sulaymân[97].

Les Grecs n'ayant apporté aucune aide aux Croisés, et au contraire excitant les Turcs contre eux, ceux-ci ne coururent dans cet événement aucun risque grave. Évitant comme toujours les grandes batailles, ils harcelèrent les armées occidentales. Celle de Conrad II marchait directement vers Qunya par le trajet de la Première Croisade; près de Dorylée, un chef turc "Manplanès" les attira dans une embûche, d'où ils échappèrent à grand' peine. Parvenus à Philomélion épuisés, ils durent rebrousser chemin dans les plus dures conditions, traqués par les archers turcs. L'armée de Louis VII, un peu plus tard, plus prudemment, coupa vers Antâlya, mais les Turcs ne l'en inquiétèrent pas moins dans le Val de Kelbiân, puis au passage du Méandre, et la harcelèrent, plus ou moins aidés par les Grecs, jusqu'à son embarquement à Antâlya[98].

La paix avec les Grecs survécut au départ des Francs. Aussi est-ce vers le sud-est que peut maintenant se retourner Masᶜûd. Dès avant la Croisade peut-être, il a fait inquiéter Marᶜash par son fils Qilidj-Arslân[99]. Au lendemain de la Croisade, le Prince d'Antioche Raymond, en représailles, effectue un raid vers le nord[100]. C'est dans ces conditions que des relations se nouent entre Masᶜûd et le Prince d'Alep, l'illustre Nûr al-dîn, chacun acceptant volontiers l'aide que peut constituer contre les Francs une opération de l'autre, mais cherchant à annexer de leurs dépouilles le plus vite possible les régions proches de la sphère d'action de l'autre, de façon à prévenir tout débordement sur la sienne.

Nûr al-dîn avait opéré une première diversion, en accord avec Masᶜûd en 1148. En 1149, Nûr al-dîn inflige aux Francs d'Antioche un désastre où Raymond d'Antioche trouve la mort. Alors l'action des deux souverains s'amplifie. Pour la première fois, au-delà du Djahân, on voit naître la politique seldjuqide d'entrée en haute-Syrie, qui se développera par la suite, et établira entre les nomades musulmans d'Asie Mineure et de Syrie ces contacts que les conquêtes de Sulaymân, fils de Qutlumush, soixante-dix ans plus tôt avaient amorcés, mais que la constitution des États nés de la Première Croisade avait interrompus pour un demi-siècle. Dès l'été 1149, Masᶜûd occupe Marᶜash, dont les habitants francs, bien qu'ayant obtenu de se retirer à Antioche, sont en route massacrés par des Turcs. Puis il occupe sur les confins syriens Sâm et Dulûk, inquiète Tell-Bâshir, chef-lieu de ce qui, sur la rive droite de l'Euphrate, subsistait du Comté d'Édesse; l'arrivée d'un renfort franc envoyé de Jérusalem, la médiation de Nûr al-dîn qui, tout en ayant expédié à Masᶜûd le secours requis par ce dernier, cherchait à limiter son action, amenèrent une trêve, moyen-

91) Nik., 68.
92) Nik., 71; Kinn., 36.
93) Route normale Philomélion-Qunya (Ramsay, *Hist. Geogr. of Asia Minor,* 359).
94) Kawâla, place stratégique importante au Moyen-Âge, l'actuelle Tshigil.
95) Tshemân = prairie; *tshivreli* serait-il à rapprocher de Tshigil? On admirera que le nom soit donné dans un auteur byzantin déjà sous forme turque; Kinn. dit de même qu'Andrashmân est un nom "persan" (= turc).
96) Sur Gavras voir *infra* p.45 et p.170 n.149.
97) Nik., 72; Kinn., 38-63, 66; "Rama" représente-t-il un ᶜAbd al-Rahmân? Récit héroïque dans *Tar. Seldj.*, 18r°/38.
98) Eudes de Deuil dans Migne, *Patr. Lat.*, CLXXXV, 1254 *sq*; Nik., 88-95; Kinn., 80-84. D'après Eudes, 3000 (sic) Francs seraient entrés au service des Turcs, sans cependant renier leur foi.
99) Michel, 275; Ibn al-Furât, II, 158v°.
100) Ibn al-Furât, II, 194v°.

nant un tribut[101]. Mais en 1150, Joscelin de Tell-Bâshir ayant été capturé par des Turcomans de Syrie, l'attaque est reprise. Masᶜûd et Nûr al-dîn entreprennent ensemble le siège de Tell-Bâshir, et concluent de la donner au second, comme dot d'une fille du premier, que le prince syrien épousait pour sceller leur accord; il est vrai que Masᶜûd prétexta alors une révolte pour laisser son futur gendre effectuer seul la conquête qui profiterait à lui seul, si bien qu'il y renonça; en réalité Masᶜûd occupe, plus au nord, Kaysûn, Behesnî, Raᶜbân, Marzbân, et, marquant bien l'importance qu'il attachait à ces nouveaux territoires, il en constitua un apanage au bénéfice de son fils et héritier présomptif Qilidj-Arslân[102]. Les Francs, quasi encerclés, décidèrent alors de céder Tell-Bâshir à Manuel Comnène heureux d ce qu'il considérait comme une occasion de reprendre pied en Syrie, et se retirèrent vers Antioche, harcelés par les troupes seldjuqides et alépines; mais en 1151, tandis que les troupes de Nûr al-dîn faisaient capituler les Grecs à Tell-Bâshir, Masᶜûd occupait ᶜAyn-Tâb. Le partage des possessions franques entre Euphrate et Syrie était achevé[103].

Là-dessus, ᶜAyn al-Dawla de Malatya, qui avait de son côté attaqué les Arméniens en amont de Samosate[104], étant mort, son fils Dhû'l-Qarnayn refuse, sur le conseil de Yâghî-Bâsân, de se soumettre à Masᶜûd, qui le lui demande. Mais Masᶜûd, par des menaces, obtint l'acquiescement de Yâghî-Bâsân, auquel il donna sa fille, et attaqua Malatya; imploré par la mère du jeune homme, qui est sa belle-sœur, il se contente d'un hommage personnel du prince (1152); la princesse cependant pressure la population et, excitée par les devineresses dont elle s'entoure, se brouille avec son fils, et est expulsée par un soulèvement des chefs turcs[105].

En Anatolie, les rapports une fois de plus s'étaient gâtés entre Byzantins et Dânishmendites. Yâghî-Bâsân s'en était pris aux districts pontiques littoraux de Oïnaion (Unye) et Pauraè (Bafra) autour de Samsûn[106]. Par contre, avec Masᶜûd, on ne voit pas que l'affaire de Tell-Bâshir ait compromis durablement les relations de Manuel. C'est à son instigation déjà peut-être[107] que Masᶜûd envahit en 1153 la Cilicie où l'Arménien roupénien Thoros se constituait une principauté aux dépens des Grecs; cette fois

101) Cf. ma *Syrie du Nord,* p. 385 et n.13 et 14.
102) *Syrie du Nord,* 387 et n.20.
103) *Syrie du Nord,* 388-9 et n.24 et 25. Souvenir dans *Tar. Seldj.*, 18r°/38.
104) *Chron. An. Syr.*, 76/§299.
105) Michel, 305.
106) Michel, 297; Kinn., 276.
107) Ainsi Grég., 169; selon Bar Hebr., 280, ce fut Thoros qui eut l'initiative, par une attaque vers la Cappadoce.

il se laissa gagner à un accord avec le prince arménien[108], et peut-être est-ce vers ce moment que sont enlevés aux Grecs (par des Turcomans?) Panura et Sybila, sur la route de Séleucie (Selefké) à Laranda (Qaramân) par Mût. Mais c'est sûrement sur la demande de Manuel qu'il envahit de nouveau la Cilicie en 1154, avec son fils Qilidj-Arslân; campagne peu heureuse d'ailleurs, car le corps d'un certain Yaᶜqûb, aventuré vers Alexandrette, s'y fait détruire par le frère de Thoros, Sdéphané, renforcé de Templiers, et, tandis que lui-même assiège Til-Hamdûn, les moustiques et le climat déclenchent sur ses hommes et ses bêtes une épidémie qui l'obliga à se retirer. Dix mois plus tard, après un règne relativement long de trente-neuf ans, il mourait (vers avril 1155)[109].

L'avènement de Qilidj-Arslân qui devait régner à peu près le même temps, commença par les usuels conflits familiaux, que la division parallèle entre les Dânishmendites empêcha de devenir dangereux. Le nouveau sultan se défit d'un de ses frères, ainsi que du "principal ministre Baghdayn (?)", du Grand Cadi et des chefs qui le soutenaient, mais un autre frère, Shâhânshâh, était réfugié dans son domaine de Gangres (Tshanghri) et Ancyre (Ankara), que lui avait donné Masᶜûd, et marié à une princesse dânishmendite. Yâghî-Bâsân prit parti activement pour Shâhânshâh, et attaqua la région de Larissa[110], puis du Djahân. En même temps il sollicitait une intervention de Nûr al-dîn qui, trop heureux d'écarter un rival de Syrie, enlevait ᶜAyn-Tâb, Dulûk, Marzbân. Et une vive effervescence se manifestait parmi les populations chrétiennes récemment annexées de la province de Kaysûn, avec l'aide desquelles le frère de Thoros, Sdéphané, pouvait un moment enlever Pertousd, près de Marᶜash, et conduire un raid jusqu'à Behesnî. Mais Qilidj-Arslân parvint à faire la paix avec Yâghî-Bâsân par l'entremise des "imâms", on ne nous dit pas à quelles conditions. Il se mit à l'abri d'une intervention de Manuel Comnène en lui rendant, à la demande d'un ambassadeur, les places d'Isaurie qu'il avait occupées, en même temps que Yâghî-Bâsân promettait de son côté de respecter l'alliance byzantine. En 1157, Qilidj-Arslân pouvait venir rétablir son autorité sur la province de Kaysûn, qu'il se conciliait par une politique de tolérence succédant aux maladresses des gouverneurs antérieurs.

108) Mêmes sources et Sempad, 620.
109) Grég., 171 et 176; Michel arménien, 347 (Bar Hebr., 281). Sur la date de la mort de Masᶜûd, cf. Chalandon, 431 n.5.
110) En aval de Tzamandon selon Ramsay (317 et carte), entre Tzamandon et Divrighi selon Honigmann *(Die Ostgrenze des byzantinishen Reiches von 363 bis 1071,* 1935, 64-65).

Et il proposait à Thoros, à Renaud d'Antioche, à Baudouin de Jérusalem, une coalition contre Nûr al-dîn[111].

Seulement, sur ces entrefaites, Manuel Comnène décidait de conduire une expédition qui, par-delà l'Anatolie, devait rétablir la domination ou la suzeraineté byzantine en Cilicie ou en Syrie du Nord, selon le programme de ses deux prédécesseurs. Sur sa route, qui contourne les possessions officielles seldjuqides, il ne se heurte qu'à de faibles bandes turcomanes autonomes, qu'il disperse, en Petite-Phrygie[112]. Pendant son séjour à Antioche, (début 1159), entre autres ambassades, il en reçut une de Yâghî-Bâsân[113]. Aucune hostilité ne se produisit avec Qilidj-Arslân. Mais Manuel restait désireux de se prémunir contre lui, et renonça à l'expédition qu'il avait promise aux Francs contre Nûr al-dîn en échange d'une alliance contre Qilidj-Arslân que le prince d'Alep, toujours inquiet de sentir ce dernier empiéter sur ses confins septentrionaux, lui accorda bien volontiers[114]. Sur le chemin du retour, Manuel, pressé de rentrer à Constantinople où des intrigues s'étaient peut-être nouées en son absence, traversa le territoire seldjuqide. Des Turcs de Laranda, sur la frontière, persuadés qu'il allait attaquer Qunya, se sauvèrent; lorsqu'il fut avéré que Manuel n'avait pas de projet hostile, d'autres le ravitaillèrent; mais alors qu'il allait, vers Kutâyeh, rentrer en territoire byzantin, de nouveau des bandes frontalières essayèrent, en vain d'ailleurs, de l'assaillir par derrière[115] Si bien que quelques mois plus tard (fin 1159), Manuel, ordonnant à ses lieutenants de conduire des opérations synchroniques contre les bandes de leur voisinage, conduisait lui-même une expédition de représailles sur le haut-Rhyndakos et vers Dorylée. Et ce fut en vain que Qilidj-Arslân lui envoya à Pylae en Bithynie, où il s'était replié ensuite, une ambassade destinée à dégager sa responsabilité et à renouer l'accord[116].

De fait, ayant assuré ses positions en Cilicie et en Syrie, Manuel était décidé à reprendre une politique d'intervention active contre Qilidj-Arslân. La tâche lui était facilitée par la reprise de la guerre entre ce dernier et Yâghî-Bâsân, liée à la continuation des dissensions entre Dânishmendites. Vers 1158, on signale des hostilités de Qilidj-Arslân, allié à Dhû'l-Nûn

111) Ibn Qal., éd. Amedroz, 332-334; Usâma, *K. al-I'tibar*, éd. Hitti, 611, trad. Miquel, p. 137; Ibn al-Furât, III, 26v°; Nik., 152; Kinn., IV 16; Grég., 176-183; Mich. arm., 352 (Bar Hebr., 281). C'est à tort qu'Ibn al-Furât attribue à cette date à Nûr al-dîn l'occupation de Mar'ash et Behesnî.

112) Kinn., 179.

113) Kinn., 183.

114) *Syrie du Nord*, 403 n.13.

115) Nik., 144; Kinn., 190-191.

116) Kinn., 191-194.

de Sîwas et Qayṣariya, contre Yâghî-Bâsân. Une réconciliation temporaire paraît être suivie d'une nouvelle tension, lorsque vers la fin de 1160 meurt Dhû'l-Qarnayn de Malatya, auquel Yâghî-Bâsân installe comme successeur son jeune neveu Muḥammad; en même temps que, selon Qilidj-Arslân, il cherchait à se défaire, par un meurtre, de lui-même pour le remplacer par son frère Shâhânshâh. Une nouvelle guerre éclatait, où, peut-être du côté du Djahân, Qilidj-Arslân était battu[117]. Au même moment, Nûr al-dîn, dont le frère Amîr-Amîrân, rebelle malheureux[118], se réfugiait chez Qilidj-Arslân, enlevait à celui-ci Behesnî, Kaysûn, Ra'bân, et Mar-'ash, avec l'aide d'un gouverneur qui capitula pour garder son gouvernement. C'était donc dans de bonnes conditions que Manuel Comnène pouvait reprendre une politique active en Anatolie[119]

Dans l'hiver 1160-1161, il conduisit une expédition du côté de Philadelphie et du haut-Méandre, où le chef turc Sulaymân, tout en le faisant harceler, envoyait négocier un de ses parents, "Poupakès" (Abû Bakr ?), qui avait jadis peut-être servi dans l'armée byzantine; mais l'empereur parti, les Turcs reparurent, prirent une localité (non localisée) du nom de Philéta, et ravagèrent le pays de Laodicée en Petite-Phrygie[120]. Il était clair que des opérations locales de ce genre ne pouvaient suffire à fermer une frontière quasi-déserte à des bandes autonomes. Il fallait frapper un plus grand coup. Pour cela, Manuel renouait ses rapports anciens avec Shâhânshâh d'Ankara et avec Yâghî-Bâsân, qu'il excitait à rentrer en lice: ce qui sans doute est à mettre en rapport avec les hostilités ci-dessus indiquées entre Yâghî-Bâsân et Qilidj-Arslân. En même temps, Manuel faisait chercher par son général Kontostephanos les contingents que les Arméniens de Cilicie et les Francs de Syrie avaient dû en 1159 lui promettre, et qui en chemin battirent un corps seldjuqide[121]. Alors Qilidj-Arslân négocia. Il reconnut les acquisitions de Nûr al-dîn, dont la femme, sœur de Qilidj-Arslân, vint renouer la paix entre les deux princes[122]. Au Dânishmendite, qui venait de le battre, il reconnut le Djahân, peut-être d'autres places à Shâhânshâh[123]. À Manuel il fit offrir la restitution de ses prisonniers, puis,

117) Kinn., 200; Nik., 153; Grég., 194; Michel arm., 352, 354, 355 (Bar Hebr., 285-286).

118) Sur Amîr-Amîrân, *Syrie du Nord*, 399 et n.9.

119) Grég., 194; Ibn al-Athîr, XI 209; Ibn al-Furât, 125r°; Sibt b. al-Djawzî, an 558; Guill. de Tyr, 866; Mich. arm., 353. Nous avons conservé un poème du vizir égyptien Tala'i' b. Ruzzik adressé à Qilidj-Arslân pour l'exhorter au combat contre Nûr al-dîn, cité par Abû Shâma et Ibn Wâsil.

120) Kinn., 195-198.

121) Nik., 153; Kinn., 200.

122) Ibn al-Furât, 148r°.

123) Grég., 194; Kinn., 200.

après l'échec contre Kontostephanos, de respecter et faire respecter par ses sujets les frontières grecques, de rendre les villes prises, de combattre les ennemis de l'empire, de lui fournir un contingent: alliance dont le dernier article pouvait rapporter des subsides, et dont le premier était forcément verbal[124]. Puis, après avoir envoyé à Constantinople son "chancelier Christophe" pour couper court aux intrigues persistantes de ses adversaires avec Manuel, Qilidj-Arslân se résolut à une démarche considérable, en allant en personne trouver le basileus à Constantinople..

La réception fut organisée avec le faste habituel à Byzance en ce genre de solennités: faste destiné à impressionner le "barbare" en même temps qu'à faire éclater aux yeux des sujets de la capitale la soumission de l'ennemi d'hier et le triomphe de la politique impériale. Le séjour dura quatre-vingts jours, au cours desquels furent prodigués fêtes et jeux, où les musulmans, entre autres Amîr-Amîrân[125], s'appliquèrent à faire de leur côté admirer leurs prouesses; et Manuel écrasa son hôte sous le poids de cadeaux somptueux. Le traité négocié précédemment fut renforcé par la garantie des chefs turcs qui avaient accompagné leur souverain à Constantinople, tandis que d'autres faisaient demander à Manuel de les réconcilier avec lui. Qilidj Arslân, selon Nikétas, aurait promis de rendre Sîwâs, ce qui, si ce n'est une simple phrase, ne devait guère s'entendre dans son esprit que de la donner à un chef se reconnaissant comme lui vassal byzantin[126].

Au prix de quelques envois de renforts (par exemple contre les Hongrois en 1167)[127] et surtout d'une satisfaction accordée à ce prestige dont Qilidj-Arslân devait savoir Manuel et les politiques byzantins en général si friands, le prince seldjuqide s'était en fait assuré, outre des subsides, la sécurité sur sa frontière occidentale. Constantin Gavras[128], envoyé recevoir les restitutions et parts des conquêtes promises, n'obtint que des réponses évasives; mais l'activité de Manuel en Europe, qui l'absorba plusieurs années, garantira en fait, quelle que soit la conduite turque, la durée de l'abstention byzantine. Dès lors il devient possible à Qilidj-Arslân d'engager fermement la lutte contre ses rivaux. Yâghî-Bâsân avait reconnu le jeune Muḥammad à Malatya, mais non renoncé à s'étendre, vers l'est puisque cela devenait difficile vers l'ouest. Appelé par le seigneur d'Amîd que menaçait l'artuqide Qara-Arslân de Khartpert, il allait, bien que beau-père de

124) Kinn., 200; cf. Chalandon, 462.

125) Sur le séjour de celui-ci, cf. ma "Chronique chiite..." dans *Comptes rendus Acad. Inscr.* 1935.

126) Kinn., 204 *sq.*; Nik., 154 *sq.*; cf. Chalandon, 463-466.

127) Kinn., 272.

128) Membre de la famille byzantino-anatolienne sur laquelle voir *infra*.

ce dernier, ravager la région de Shamash-Kazak, ce qui le mettait également en conflit, de façon, semble-t-il, assez nouvelle, avec le prince mangudjaqide de Kamâkh, lequel, dans la guerre, est tué[129]. Il était également en guerre, de nouveau, avec Dhû'l-Nûn[130]; mais celui-ci vaincu, dût sans doute entrer dans le parti de Yâghî-Bâsân, car nous voyons Qilidj-Arslân attaquer en même temps lui et Yâghî-Bâsân, du côté de Sîwâs[131]. Il s'était contre eux allié avec le Saltuqide d'Erzerûm, qui lui avait envoyé sa fille; mais Yâghî-Bâsân l'avait enlevée et mariée à Dhû'l-Nûn; dans la guerre il fut battu, et demandait des secours à Manuel Comnène quand Yâghî-Bâsân mourut.

L'attaque de Qilidj-Arslân contre les Dânishmendites fut servie par la destinée: en 1164, Yâghî-Bâsân, séjournant chez son allié Shâhânshâh à Tshanghri, mourut. Il fut remplacé, directement ou non, par Ismâ'îl, fils d'Ibrâhîm, frère du défunt, qui épousa sa veuve[132]. Mais au Djahân avait été proclamé un certain Maḥmûd fils de Mahdî inconnu, peut-être sans rapport aucun avec la famille dânishmendite[133]. Qilidj-Arslân profita de cette division nouvelle. Dès 1164, réconcilié avec Dhû'l-Nûn, il annexait le Djahân avec Albistân, pendant que l'Arménien Thoros ravageait plus au sud la province de Mar'ash[134]. Mais quatre ans plus tard, Qilidj-Arslân rompait de nouveau avec Dhû'l-Nûn et lui enlevait tous ses États[135]. En 1169 il éliminait d'Ankara et Tshanghri son frère Shâhânshâh, malgré sa qualité probable de vassal byzantin, et le réduisit à l'exil[136]. Seuls restaient en face de Qilidj-Arslân Ismâ'îl réduit à Sîwâs, et, excentrique, le prince de Malatya. Encore ce dernier, le jeune Afrîdûn, successeur de son frère Abû'l-Qâsim (lui-même remplaçant de Muḥammad qu'avait chassé en 1169 une révolte des chefs militaires) mort accidentellement en 1171, ne fut-il sauvé en cette année d'une attaque de Qilidj-Arslân que grâce à l'appui traditionnel de l'Artuqide de Ḥiṣn-Kayfâ, Nûr al-dîn Muḥammad, dont

129) Mich., 320, armén., 357-8 (Bar Hebr., 287).

130) Mich. arm., 357; Ibn al-Athîr, XI 209 *(Hist. Crois. Or.*, 544).

131) Ibn al-Athîr, *ibid.*; Nik., 159 qui, dès ce moment, fait enlever Qayṣariya à Dhû'l-Nûn par Qilidj-Arslân, ce qui n'eut lieu qu'en 1168.

132) Hézarfenn (cité par Casanova, *Revue Numis.*, XII, p. 445) lui donne comme successeur son fils Djamal-Ghâzî, puis Ibrâhîm, puis Ismâ'îl en 1168, alors que Michel (arm., 358, Bar Hebr., 288) contemporain, ne connaît que, tout de suite, Ismâ'îl. Celui-ci était bien, comme en fait foi une monnaie (Casanova, *Rev. Num.* 1896, p. 229), fils d'un frère de Yâghî-Bâsân, Ibrâhîm, qu'Ibn al-Athîr, 209, fait succéder à Yâghî-Bâsân. Voir maintenant Oïkonomides, cité *supra*, n.88.

133) Mich. arm., 359.

134) Mich. arm., 360 (Bar Hebr., 289).

135) Mich. arm., 366 (Bar Hebr., 293).

136) Bar Hebr., 293; Kinn., 291.

il avait épousé une sœur d'abord fiancée à son frère, et qui lui envoie en renfort le commandant de Khartpert Saᶜd al-dîn[137].

Les princes dépossédés ou menacés par Qilidj-Arslân, ne pouvant compter sur un appui efficace de Byzance, se tournèrent vers Nûr al-dîn. Jusqu'alors, celui-ci, subordonnant toutes ses entreprises à la défense de son lieutenant Shîrkûh en Égypte contre les Francs, avait évité les complications au nord, et même rendu à Qilidj-Arslân vers 1166 ou 67, Marᶜash, Kaysûn et Behesnî[138]. Mais, à partir de 1171, l'Égypte est conquise et définitivement assurée, entre les mains de Saladin, le neveu de Shîrkûh, contre les entreprises chrétiennes. Or, naturellement, Nûr al-dîn voit d'un mauvais œil l'accroissement de puissance de son voisin septentrional, et ses récentes victoires ont considérablement accrû son prestige et ses moyens d'action. Shâhânshâh, qui a vainement sollicité Manuel[139], et Dhû'l-Nûn, sont auprès de lui, Afrîdûn sollicite son secours. Nûr al-dîn organise une vaste coalition de ses vassaux: son neveu de Mossul, les Artuqides de Ḥiṣn-Kayfâ et de Mardîn, l'Arménien Mleh qui venait avec son aide d'expulser les Byzantins de Cilicie, s'adjoignirent à des troupes des États propres de Nûr al-dîn, et durent aller se rassembler autour d'Ismâᶜîl à Sîwâs: première intervention, et pour soixante ans unique, de Syro-mésopotamiens au cœur de l'Asie Mineure. Qilidj-Arslân, à la fin de 1171, parvint, de Qayṣariya, à éviter le combat, acceptant de négocier, de libérer les prisonniers de Malatya, de donner une pension à Shâhânshâh, mais refusa de rendre les principautés conquises, et, comme on lui demandait la libération des sept enfants de Shâhânshâh qu'il avait capturés, en fit, dit-on, tuer et rôtir un, en l'avertissant que les autres auraient le même sort s'il ne se retirait pas[140]. Là-dessus, l'hiver dût contraindre les coalisés à se retirer; leur séjour ayant provoqué une famine à Sîwâs, la population se souleva, massacra Ismâᶜîl, sa femme, ses enfants, cinq de ses esclaves. Au début de 1172, Dhû'l-Nûn, alors à Damas, fut appelé pour recueillir la succession, et arriva avec un nouveau contingent fourni par Nûr al-dîn[141]. Vers le même moment probablement, la veuve de Yâghî-Bâsân (et d'Ismâᶜîl si la date n'est pas plus haute) négocia à Amasya la venue de Dhû'l-Nûn, mais fut massacrée par la population, et Qilidj-Arslân occupa la ville[142]. Puis naturellement le Seldjuqide se mit en devoir d'attaquer Dhû'l-Nûn à Sîwâs. Nûr al-dîn se mit alors personnellement en campagne (1173), accompagné de Gogh-Arslân, un oncle de Qilidj-Arslân qui, jadis gouverneur de Kaysûn, en avait été dépossédé par son neveu[143]. Il occupa une nouvelle fois Marᶜash, Behesnî, Kaysûn, Raᶜbân, Marzbân, puis franchit le Taurus et, sur le haut-Djihân, en Cappadoce, rencontra l'armée seldjuqide; il s'était fait donner par le Calife l'investiture officielle de tous les États de Qilidj-Arslân. Celui-ci, comme toujours en cas de grand danger, négocia, et Nûr al-dîn, peu désireux de rester trop longtemps si loin de ses États syriens, s'y prêta. Il fut convenu que Qilidj-Arslân laisserait Sîwâs à Dhû'l-Nûn sous la suzeraineté de Nûr al-dîn, qui laissa dans la ville une garnison et un administrateur d'origine chrétienne, ex-ministre de son neveu de Mossul, ᶜAbd al-Masîh; peut-être Ankara était-elle rendue aussi à Shâhânshâh; et Qilidj-Arslân devait se dédommager en reprenant la guerre contre les Byzantins[144]

Effectivement, de ce côté les relations peu à peu se tendirent. Depuis la visite de Qilidj-Arslân à Constantinople, elles avaient été officiellement correctes. Certes le Seldjuqide n'avait rien restitué de ses conquêtes, mais l'avait-on vraiment escompté? Les violations de frontières par les bandes turcomanes n'avaient pas cessé, par exemple dans la Pentapole, près de Sandykli; en une année non déterminée, elles avaient même sacqué Laodicée encore sans fortifications; mais il ne s'agissait pas de politique seldjuqide. Lors d'un raid dans la Pentapole, qui provoque une venue de Manuel, le chef turc officiel voisin, Sulaymân, celui que nous y avons vu en 1160, fait expliquer à l'empereur qu'il s'agit d'initiatives étrangères à sa volonté et à celle de Qilidj-Arslân, et en dédommagement offre des chevaux de race. Les difficultés étaient réglées à l'amiable, et la correspondance entre les deux souverains se maintint courtoise. Pour encourager Qilidj-Arslân à persévérer dans cette voie, fût-ce contre ses propres sujets, Manuel lui prodiguait les cadeaux. Que le prince seldjuqide ait prêté l'oreille à des intrigues de comploteurs byzantins, et déployé peu d'ardeur à sévir contre les Turcomans, est vraisemblable; qu'il ait, selon ce que lui fait dire Nikétas, constaté que, plus les siens faisaient de mal aux Grecs, plus il en recevait de cadeaux, il se peut. Du moins, lorsque les troupes byzantines effectuaient des opérations de représailles contre les Turcomans nomadisant en territoire grec, ne les défendait-il pas. Et progressivement Manuel, par la construction d'une série de fortifications à Pergame, Chliara,

137) Mich., 336, 343, 346; Nik., 161, croit que l'émir de Malatya a été expulsé.
138) *Syrie du Nord,* 411.
139) Nik., 161.
140) Mich., 346.
141) Mich., 349.
142) Nik., 260.
143) Peut-être celui qui avait capitulé en 1160 ?
144) Mich., 350, Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, XI 257, *(Hist. Crois. Or.,* 591-3); Aqs., 30; *Syrie du Nord,* 415.

Adramytion, put-il peu à peu restaurer en ces pays une certaine sécurité qui se traduisit par ce que les paysans en payèrent de nouveau l'impôt et que le pays fut plus tard un élément solide du petit empire de Nicée[145]. Qilidj-Arslân avait d'autre part envoyé à Manuel les renforts promis contre les Hongrois en 1167[146]. Ce n'était pas pour rien que Nûr al-dîn lui reprochait de ne pas combattre les Grecs[147]. Tout cela lui avait peu coûté, rapporté force présents, et permis de commencer l'unification de l'Asie Mineure à son profit avec un succès qu'interrompit seul le secours extérieur de Nûr al-dîn. Pour Byzance, il est vrai, les bases d'attaque étaient mieux organisées.

L'accord de 1173 entre musulmans donna l'impression à Constantinople d'une coalition antibyzantine entre Nûr al-dîn, Qilidj-Arslân, Shâhânshâh et Mleh, et de fait Qilidj-Arslân, aux premiers éclaircissements demandés par Manuel, répondit, par une allusion évidente aux reproches de Nûr al-dîn et à l'investiture que celui-ci avait reçue de Bagdad, que sa politique pacifique à l'égard de Byzance l'avait brouillé avec le Calife et les musulmans. Mais Manuel s'étant avancé jusqu'à Philadelphie avec l'intention clairement affirmée d'attaquer si le traité n'était pas confirmé, pour le moment Qilidj-Arslân s'inclina[148].

Là-dessus Nûr al-dîn mourut (1174). Les adversaires de Qilidj-Arslân, que soutenaient seuls le prestige ou les renforts du prince syrien, n'essayèrent même pas de résister. ʿAbd al-Masîh se sauva à Mossul, Dhû'l-Nûn et Shâhânshâh à Constantinople. Leurs possessions commencèrent d'être occupées, sans coup férir, par Qilidj-Arslân[149].

À ce moment Manuel, sollicité par les princes évincés, se trouvait pour la première fois en état d'intervenir sérieusement, et voyait dans la mort de Nûr al-dîn celle moins d'un adversaire que d'un allié possible de Qilidj-Arslân, un encouragement donc à une politique plus ferme. Dans l'hiver 1174-1175, il réclama la restitution des villes jadis promises; le prince seldjuqide, qui n'avait pas encore occupé toutes les places de Shâhânshâh et de Dhû'l-Nûn, conçoit une fructueuse manœuvre; il demande, pour prendre livraison des villes, l'envoi d'un corps grec, que conduisit Alexis

145) Nik., 161-164, 193-194; Laodicée aussi fut fortifiée on ne sait quand.
146) Kinn., 266-7, 272.
147) Ibn al-Athîr, XI-257 *(Hist. Crois.,* 592).
148) Kinn., 289-291.
149) Ibn al-Athîr, *Atabegs,* 292 = *Kâmil,* 259, 269 *(Hist. Crois.* 592, 610); Ibn al-Azraq, 197r°, 200r°; Mich., 357; d'après *Chron. anon. syr.*, an 1489 (1178), Shâhânshâh, après Myrioképhalon, devait être accusé d'intrigues et expulsé de Constantinople, et, réfugié à Lattakié (Syrie), y être arrêté par Bohémond III, p. 141/§471.

d'Aulps, et alors, promettant du secours aux villes menacées, leur fait reconnaître son autorité[150]. Même chose advint à Amasya, où les partisans de Shâhânshâh appelèrent ce dernier, et où Manuel envoya, sur sa demande, sous Michel Gavras, les troupes de Paphlagonie et de Trébizonde: Shâhânshâh par l'ouest devait l'y rejoindre, mais fut mis en fuite en route par Qilidj-Arslân, si bien que Gavras n'osa pas entrer à Amasya dont Qilidj-Arslân prit possession[151]. Mais cette fois Manuel n'était plus disposé à se laisser jouer, et entreprit de grands préparatifs. A la frontière turque, comme asile aux populations et bases militaires, il fit reconstruire et fortifier Dorylée et Sublaion, non sans avoir dû, de la première, refouler par une série de combats les Turcomans nomadisant dans son circuit[152]. Dans l'hiver 1175-1176, Qilidj-Arslân inquiet lui envoya son conseiller Gavras (distinct du précédent, mais peut-être identique à celui que nous avons vu au service de Masʿûd en 1146) demander le renouvellement des traités: en vain. Manuel rassemblait des troupes et approvisionnements de tout l'empire pour une grande campagne, qui ne devait sans doute dans sa pensée être que la première d'une série d'entreprises conduites, en liaison avec les Francs de Syrie, contre les princes musulmans dans leur ensemble[153].

L'attaque devait se faire sur plusieurs fronts. Une armée paphlagonienne, sous Andronic Vatatzès, devait aller, avec Dhû'l-Nûn, attaquer Niksâr, où l'on espérait avoir l'aide d'anciens sujets de ce prince. Mais les assiégés semèrent la zizanie entre Dhû'l-Nûn et Vatatzès, et infligèrent aux Grecs un désastre où Vatatzès perdit la vie. Pendant ce temps Manuel même conduisait l'armée principale, qui, du haut-Méandre, devait atteindre Qunya. De Soublaion, il s'engagea dans le défilé de Myrioképhalon. Qilidj-Arslân fit de nouvelles ouvertures de paix, auxquelles, malgré l'avis de chefs sensibles à la difficulté de faire passer une armée aussi lourde dans un pays aussi difficile et ravagé, il fut répondu que la paix serait dictée à Qunya. Le prince seldjuqide avait eu le temps de son côté de rassembler des troupes de tous ses États. Le défilé était étroit, et l'armée grecque étirée sur une grande longueur. Qilidj-Arslân établit les siens en embuscade sur les hauteurs des deux côtés, et attaqua. Il coupa l'armée ennemie en deux tronçons, que les cadavres de bêtes et les débris des véhicules empêchèrent de se rejoindre, massacra l'arrière-garde dont Manuel s'enfuit, et cerna le reste de l'armée, rejoint par l'empereur, sur une colline où il s'était retranché. Les Grecs et les Turcomans s'attendaient à la reprise des hostilités à l'aube;

150) Kinn., 292-293.
151) Kinn., 293, 295-296.
152) Kinn., 295-297.
153) Chalandon, 505-506.

mais Gavras, de la part de Qilidj-Arslân, fit offrir à Manuel la paix, moyennant un tribut et la destruction des forteresses de Dorylée et Soublaion. Manuel, trop heureux, accepta, et les débris de l'armée byzantine se retirèrent (automne 1176)[154].

La victoire turque de Myrioképhalon était à certains égards une réplique, à un siècle de distance, de celle de Manâzgird (Manzikert). Assurément, elle ne se traduisit pas pour les Turcomans par de nouveaux gains immédiats de territoires, et l'on s'est demandé pourquoi Qilidj-Arslân ne l'avait pas plus exploitée. Du moins les bandes turcomanes purent-elles continuer à nomadiser dans les territoires que Manuel avait prétendu leur interdire, et à le piller à l'occasion. En 1177, un groupe conduit par l'"Atabeg" —c'est-à-dire sans doute l'émir *ispahsalâr-atabeg* Badr al-dîn Shâhânshâh b. Arslân-Doghmush connu par des inscriptions dans la ville dânishmendite de Niksâr— qui avait ravagé la vallée du Méandre jusqu'à la mer, fut en partie détruit par Jean Vatatzès au retour[155]; un autre groupe surprit un corps byzantin qui cherchait à rétablir la sécurité du pays par l'occupation de Kharax à l'est de Khonas et de Laodicée; à la fin de 1179 dans la région de Claudiopolis sur le Billaios en Bithynie, d'autres Turcomans furent repoussés par Manuel accouru en personne. Il n'y a aucun doute que les incursions, en général, continuèrent. Surtout, Myrioképhalon signifiait que tout espoir pour Byzance de récupérer en fait les territoires asiatiques auxquels théoriquement elle n'avait jamais renoncé s'écroulait, a fortiori de jouer un grand rôle dans la politique syrienne; elle signifiait qu'il y avait désormais en Anatolie un État turc définitif et complètement indépendant[156].

Si Qilidj-Arslân n'a pas poussé plus loin son avantage, c'est qu'au fond cette guerre, imposée par l'attaque byzantine, ne correspondait pas à sa vraie politique. Sans doute ne considérait-il pas comme utile la conquête de pays ruinés, comme facile l'atteinte stable du littoral égéen, qui aurait pu provoquer des secours chrétiens. En face des Turcomans, qu'il lui suffisait de pouvoir y envoyer, et au milieu de populations chrétiennes et elles, contrairement à celles de Cappadoce et d'Arménie, moralement

154) Kinn., 300, qui malheureusement est perdu à partir de cette date; Mich., 369; Nik., 233-248; lettre de Manuel à Henri II, dans Roger de Hoveden, éd. Stubbs, II 102; Guill. de Tyr, XXI, 12. Brèves mentions dans la plupart des chroniques de toutes langues. *Chron. syr.* 137-38/466-68. Voir maintenant R.J. Lilie "Die Schlacht von Myriokephalon," *Revue des Ét. Byzantines* 35/1977, 257-275.

155) *R.C.E.A.*, 3348, 3376, 3377. L' "Atabeg" est tué. Son tombeau à Niksâr est daté de 578/1182.

156) Nik., 251, 254, 257; cf. Chalandon, 514-515; Wittek, "Von der byzantinischen..." *Byzantion* X, p. 26, n. 1 et 2 (continuée p. 27).

liées, du moins en partie, à Byzance, avait-il le sentiment que plus de conquêtes auraient renforcé sa puissance? La question fondamentale, pour lui comme elle le fut pour ses successeurs, que nous connaissons mieux, devait être de parfaire l'unification intérieure de l'Asie Mineure, de jouer un rôle croissant dans la politique musulmane, en Arménie, en Syrie, en Mésopotamie: toutes choses dont l'aurait détourné une trop grande activité à l'ouest.

Au lendemain de Myrioképhalon, nous le voyons effectivement tourner de nouveau son attention vers l'est. En 1175, Afrîdûn de Malatya avait été tué par son frère Muḥammad, celui qui avait été jadis chassé par une révolte et depuis lors avait vécu chez Nûr al-dîn, chez les Francs, chez Qilidj-Arslân qui lui avait donné Héraclée, avait essayé de reconquérir Malatya, été capturé par Nûr al-dîn, mais été libéré à sa mort, et cette fois réoccupa la ville. Mais, une mauvaise récolte le rendant de nouveau impopulaire, à la fin de 1177 il remet Malatya à Qilidj-Arslân, qui réalisa ainsi enfin le désir de toujours de son père et de lui de tenir la clé du haut-Euphrate[157]. À la même époque, la lutte qui oppose en Syrie du nord et en haute-Mésopotamie les princes de la famille de Nûr al-dîn à l'ambition conquérante du nouveau maître de l'Égypte, Saladin, est pour Qilidj-Arslân une nouvelle occasion d'intervenir sur les confins syriens. Pendant un demi-siècle les princes d'Alep, menacés du sud, joueront ainsi de l'appui seldjuqide. En 1179, Qilidj-Arslân attaque Ra'bân, que le prince d'Alep avait dû céder à Saladin[158]. L'année suivante, Nûr al-dîn Muḥammad de Ḥiṣn-Kayfâ ayant répudié sa femme, fille de Qilidj-Arslân, il s'ensuit un conflit entre les deux princes, et le premier fait appel à Saladin, qui à son secours, envahit les États seldjuqides jusqu'au nord de Behesnî; Qilidj-Arslân est obligé d'accepter un compromis, en échange duquel Saladin l'aide à tirer vengeance de torts causés par l'Arménien de Cilicie Roupen à des Turcomans des confins anatoliens[159]

La mort de Manuel Comnène (1180) et les troubles qui la suivirent renforcèrent naturellement la position des Turcs. Sous Alexis II (1180-1183) et Andronic I^er^ (1183-1185), Qilidj-Arslân fit ravager une fois de plus le pays de Kutâyeh, et la ville même ne devait pas tarder à succomber; au lendemain de l'avènement d'Isaac Ange, le pays de Kelbiân, au nord du

157) Mich., 362-364, 373; *Tar. Seldj.* appelle Muḥammad Bâbâ (18v°/39).

158) Mich., 383; 'Imâd al-dîn dans Abû Shâma 211; Behâ al-dîn Ibn Shaddâd, *Vie de Saladin*, *R.H.C.Or.* III, 65.

159) 'Imâd al-dîn et Ibn Shaddâd, *ibid.*; Mich., 388. Ibn Djubayr rencontra cette princesse en pélerinage à Bagdad en 1182 (éd. Wright, trad. Gaudefroy-Demombynes, 264); la princesse est morte à Bagdad (voir inscription funéraire dans le voyage de Niebuhr et la poésie funéraire de Ibn al-Ta'âwîdhî, *Diwân*, éd. Margoliouth, 222).

bas-Méandre, est à son tour dévasté, sur son ordre, par un chef du nom de Sâmî. Sozopolis, qui n'était plus qu'un ilôt grec en pays turcoman, succombe aussi, dès le temps d'Alexis ou d'Andronic; elle va devenir, sous le nom de Burghlu (aujourd'hui Uluburlu), le centre de l'administration seldjuqide pour le sud-ouest anatolien. Les Grecs accentuaient eux-mêmes l'audace des Turcs: à Nicée, les habitants appelaient en renfort contre Andronic des Turcs qui, il est vrai, entraînés dans la chute de la ville, furent empalés autour de ses remparts. À Philadelphie, Jean Vatatzès était l'ennemi d'Andronic; vers le début du règne d'Isaac Ange, la ville était tombée aux mains d'un certain Mangaphas; on voit mal s'il est bien l'un des "trois frères" qui, selon Michel le Syrien, s'étaient emparés de cette ville vers 1184 avec l'aide de troupes turques. Mais, dans une lettre que Qilidj-Arslân adresse à Michel le Syrien, semble-t-il, en 1185, il parle de l'hommage que vint lui faire un prince de Philadelphie, auquel il donna un secours massif, qui lui permit d'écraser l'empereur. C'est en rapport avec ces faits que la lettre de Qilidj-Arslân met les vastes conquêtes "de pays jamais occupés par les Turcs", allant "juqu'à la mer", avec la place de "Diadion", qu'il annonce au patriarche jacobite. Nikétas nous dit en effet que Qilidj-Arslân menaça longuement Antâlya, et "Diadion" est évidemment Dûdân qu'Ibn Bîbî connaît à une étape d'Antâlya, sur la route de Qunya. C'est enfin certainement dans cette période qu'il faut mettre le commencement de la poussée, dont on ne peut suivre les détails, qui amène les Turcomans, dans le sud-ouest anatolien, jusqu'aux côtes de Lycie, où ils seront au début du siècle suivant. Barberousse en 1190 trouvera encore Laodicée grecque, mais comme dernière place, et dans un pays infesté de Turcomans[160].

160) Mich., 394-395; Nik., 340, 364, 371, 481, 522. Pour Dûdân, Ibn Bîbî dans Houtsma, IV, 35. Sur l'expansion turcomane en ces régions et cette période, cf. Wittek dans *Byzantion*, X, p. 26-28 et 34. Pour être complet, il faudrait signaler l'attitude de Qilidj-Arslân envers le rebelle byzantin Isaac Comnène en Cilicie. Cf. ma thèse.

L'ASIE MINEURE ORIENTALE AU XII[e] SIÈCLE

Dans tout ce qui précède on aura remarqué qu'il n'est à peu près nulle part question de l'Anatolie orientale. Cela peut tenir pour une part à l'état de la documentation, elle-même liée à une situation locale éloignée de tous les grands centres politiques tant soit peut acculturés. A vrai dire, dans la mesure où cela a un sens, il est difficile de savoir si les maîtres d'Erzindjân et d'Erzerûm se plaçaient en théorie dans la mouvance du sultan d'Iran (d'Adharbaydjân)[161], mais il est plus vraisemblable qu'avec le développement du Sultanat de Rûm ils se soient placés dans la sienne. Cependant nous devons, autant que faire se peut, parler de ces deux principautés, d'une part parce qu'elles seront même incorporées à l'Etat de Rûm, comme leur territoire l'avait auparavant été à l'empire Byzantin, et que la suite des faits devait montrer, jusqu'à la Turquie de nos jours, que cette incorporation était solide; de toute manière, le voisinage impliquait des rapports, bons ou mauvais, que la suite de l'histoire devait montrer définitifs.

On connaît extrêmement mal l'histoire des principautés d'Erzindjân (les Mangudjaqides) et d'Erzerûm (les Saltuqides)[162] avant leur incorporation à l'État seldjuqide. D'après la généalogie que se donnent les princes

161) À la fin du XI[e] siècle, les Grands Seldjuqides avaient attribué la région "et tout au-delà", à un de leurs cousins, Yâqûtî, puis à un fils de celui-ci, Ismâ'îl. Peut-être Saltuq et Mangudjaq étaient-ils à leur service (voir "Pénétration" p. 23 n.3).

162) Sur les Saltuqides en général voir maintenant Faruk Sümer, "Saltuklular", *Selçuklu Araştırmaları Dergisi*, III 1971.

d'Erzerûm du XII[e] siècle ils descendraient d'un Abû'l-Qasm dont nous ne pouvons même pas affirmer l'existence historique. Son fils (?) ʿAlî est attesté en 496/1103 comme maître d'Erzerûm d'où il va à ʿAkhlât se mettre au service du sultan Grand Seldjuqide Muḥammad, réfugié là à la suite d'une défaite subie contre son cousin Barkyaruq. Il semble cité aussi vers cette époque au plus tard dans Mkhitar d'Aïrivank qui l'appelle ʿAlî Armeni-Arslân. Un peu plus tard, Orderic Vital connaît "ʿAlî, roi des Mèdes" allié de l'Artuqide Balaq qui lui envoie en cadeau des prisonniers francs. Il est curieux de constater que lors de la campagne d'Ilghâzî contre les Géorgiens, bien que celui-ci passe à Erzerûm, on ne mentionne pas notre ʿAlî[163].

C'est par contre surtout à l'occasion de luttes contre les Géorgiens que nous entendons parler de son fils et successeur Saltuq. Ce dernier avait une fille qui vers 1130 épousa le Shâh-i-Armin Sukman II d'Akhlât; en 543/1148-49 cette princesse devait faire le Pélerinage[164]. En 1153 ou 54, Saltuq fut en conflit avec les Géorgiens en raison de révoltes à Ani, sans doute encouragées par ceux-ci et qui risquaient d'aboutir à l'expulsion de sa vieille famille princière musulmane; Saltuq fut battu et pris mais racheté par l'entremise de la Shâhbânû sa fille[165]. En 1164, le Seldjuqide de Rûm Qilidj-Arslân II, désireux de nouer une alliance avec Saltuq, contre le Dânishmendite Yâghî-Bâsân, sollicita la main d'une fille de Saltuq; mais celle-ci fut en route capturée par Yâghî-Bâsân et mariée de force à son neveu Dhû'l-Nûn[166]. D'autre part, une inscription à la citadelle d'Erzerûm mentionne un Diya al-dîn Inandj Yabghu Alp Tughrïl Beg, fils de Muẓaffar Ghâzî, fils d'Abû'l-Qasm[167].

Du temps de Saltuq, mort en *radjab* 563/mai 1168[168], et de son fils Abû'l-Fatḥ Muḥammad datent quelques monnaies de cuivre intéressantes[169], comme celles des principautés voisines, non seulement par leur

163) Ibn al-Athîr, X 247a; Mkhitar, *supra* n.4, 90; Orderic, 247 *sq.* Pour la campagne d'Ilghâzî voir mon "Diyârbakr".

164) Vartan cité dans Brosset, *Géorgie...* I, 2 Add. p. 246. Ibn al-Azraq, 172 v°.

165) Samuel d'Ani, an 1154; Ibn al-Athîr, XI-125 (an 548/1153-54) *(Hist. Crois.,* 491), et XI-185 (an 556/1161). Ibn al-Azraq cité dans Ibn al-Qal., éd. Amedroz, 328. Il est possible qu'il y ait un doublé dans Ibn al-Athîr qui semble rapporter le même fait à ces deux dates (en 1156 les Géorgiens ont effectivement pris Ani). C'est peut-être de ces faits qu'il s'agit dans Grégoire le Prêtre (cité Brosset, 457), pour lequel le Shâh-i-Armin d'Akhlât aurait envoyé du secours contre les Géorgiens à son beau-père le Saltuqide Malik Ṣâḥib (?).

166) Ibn al-Athîr, XI-209 *(Hist. Crois.,* 543) (an 560/1165; mais Yâghî-Bâsân mourut en 1164).

167) *RCEA,* n° 3202. Neveu de ʿAlî? Ou Muẓaffar = ʿAlî?

168) D'après le contemporain Ibn al-Azraq.

169) Ahmed Tevhid, n° 92 et 93. A. Launois, "Monnaies musulmanes d'Erzerum et de Khwarezm", *Revue Numismatique,* VIe S., 2, 1959-60.

fidélité à des types byzantins (Saint Georges), mais par l'orthographe du nom, donné par toutes les chroniques comme Saltuq, ici par contre Salduq; elles portent en surcharge les noms des sultans iraniens Masʿûd et Tughrïl, ce qui signifie que les Saltuqides de ce temps se considèrent encore comme de quelque façon dans l'orbite des Grands Seldjuqides.

Du fils de Saltuq, Muḥammad, on ne connaît que les rapports qu'il eut avec les Géorgiens. Son fils Muẓaffar al-dîn se rangea parmi les prétendants à la main de la jeune reine de Géorgie Thamar; il dut se contenter d'une princesse "du sang" illégitime. Peu après, le mari choisi par Thamar, David, sacquait Erzerûm défendue par un Nâṣir al-dîn Qizil-Arslân identique à Muḥammad d'après la monnaie étudiée ci-dessus[170]. Celui-ci dut mourir avant 593/1197, où nous le trouvons remplacé par Abû Manṣûr[171], qu'Ibn Bîbî connaît encore en 597/1201 où il fut renversé par le Seldjuqide de Rûm Rukn al-dîn[172]. Muḥammad et Abû Manṣûr, dans une inscription pompeuse, se désignent comme les fondateurs de la nouvelle grande mosquée d'Erzerûm. Il est intéressant de constater que là comme ailleurs se montre l'oubli des titres turcs anciens: ils ne se donnent plus que des titres arabes traditionnels[173].

Nous ne connaissons pas mieux l'histoire des Mangudjaqides d'Erzindjân, Koghonya et Divrighi. La première mention de l'éponyme de la famille, Mangudjaq, ne remonte pas au lendemain de Manzikert, comme l'ont imaginé les complaisants auteurs tardifs, mais seulement à 1118, où, de Kamâkh, il est en guerre contre Malatya. Comme le Seldjuqide de cette ville et son tuteur Balak opérent des représailles, il va, chose remarquable, quérir le secours du duc byzantin de Trébizonde, Gavras; mais les deux alliés sont battus par Balak, qui a appelé à son secours le Dânishmendite Gümüshtegin, et Mangudjaq est fait prisonnier; comme toutefois, nous apprend-on alors, il était le gendre de Gümüshtegin, il est libéré sans dommage[174].

170) Brosset, 418 et 432. Cf. mon *Bustân,* dans *B.E.O.* VII - VIII, 1937, 152 d'où Ibn Naẓîf, éd. Gryaznevitch, 207. C'est d'Erzerûm que le prince russe Georges Bogolyuski essaie de s'emparer de la Géorgie.

171) *RCEA,* n° 3498. Barthold attribue à Qilidj-Arslân II une inscription d'un ʿIzz al-dîn, en réalité Saltuqide (art. *Kars* dans *E.I.*[1]).

172) Ibn Bîbî connaît le dernier Saltuqide sous son *laqab* ʿAlâ al-dîn. Ibn al-Athîr, XII, appelle simplement le dernier Saltuqide "petit-fils de Muḥammad" et Bar Hebr., 350, croit qu'il s'agit encore de Muḥammad lui-même. Duda, au lieu d'Erzerûm lit Erzin, qui est au Diyar Bakr et donc impossible.

173) *RCEA,* n° 3349 et 3498. Y a-t-il un quelconque rapport entre la dynastie saltuqide et le bien postérieur *Saltuqnâmeh*? L'auteur du "Miroir des Princes" dédié à Qilidj-Arslân avait d'abord séjourné 15 ans à Erzerûm (C.H. de Fouchécour, dans *Studia Iranica* I/2 et cf. *infra* Vie culturelle).

174) Voir *supra,* p.27.

Mais ce lever de rideau ne paraît pas suivi d'événements analogues, et l'histoire de la principauté d'Erzindjân est si bien passée sous silence par les chroniqueurs de toutes provenances qu'il faut bien conclure qu'elle n'a pas dû comporter d'épisodes très saillants. À Mangudjaq succède un fils, Isḥâq, qui n'est connu que par la généalogie de princes ultérieurs, telle qu'elle se déroule sur leurs inscriptions et monnaies[175]; Isḥâq à son tour laisse, à en juger d'après les mêmes sources, deux fils, Sulaymân et Dâûd, et opère entre eux un partage de ses possessions, le premier recevant Divrighi, le second gardant Erzindjân. À une exception près[176], qui est tardive, il ne s'est conservé d'inscription que de la branche de Divrighi, qui a eu une activité constructrice, ou en tous cas épigraphique, plus grande que les autres; on a des monnaies des branches latérales de la dynastie. On ignore si un lien de vassalité lui rattachait les deux branches secondaires.

La première réapparition de la principauté d'Erzindjân ne se situe que vers 1163, où son prince se trouve en conflit avec le Dânishmendite Yâghî-Bâsân, comme allié cette fois du descendant de Balak que ce dernier attaquait; dans la lutte, il fut tué. Il s'agit évidemment de Dâûd, puisque son fils, Bahrâmshâh, qui, lui, nous est bien connu, devait régner jusqu'à plus de soixante ans plus tard; nous pouvons exclure qu'il s'agisse encore d'Isḥâq puisque nous savons précisément que telle fut la durée du principat de Bahrâmshâh. De cette durée, nous pouvons conclure aussi que Dâûd a dû trouver la mort encore jeune, après un règne court, et situer donc en gros Isḥâq vers les années 1130-1150[177].

À partir de la génération suivante, nous commençons à avoir quelques informations. Shâhânshâh de Divrighi, qui règne au moins jusqu'en 592/1196, s'intitule sur ses inscriptions *amîr ispahsalâr*[178]; sur l'une d'elles, il étale une série de titres qui le montre, comme maint autre seigneur musulman, soucieux, au moins officiellement, de combattre l'hérésie intérieure et les infidèles au-dehors, et à laquelle est accolée une autre série de titres turcs (Alp Qutlugh Ulugh Humâyûn — celui-là persan — Jabugha Tughrîltegîn) qui n'a rien d'original, mais qui trahit une conservation du souci de ces titres par leur détenteur à une époque où, dans la plupart des autres familles turcomanes (et, entre autres, à Erzerûm), on les avait laissés tomber en désuétude. Il se présente comme le constructeur de la mosquée de

175) Zambaur, p. 145-146; *RCEA*, n° 4001-4005; *Corpus Inscriptionum Arabicarum*, éd. van Berchem, Asie Mineure, I, 55-110.
176) Houtma, "La dynastie des Banu Mangucek", *Revue Orient*, 1904.
177) *RCEA*, n° 4126, 4210, 4355.
178) *RCEA*, an 576, n° 3363.

la citadelle et du tombeau de Sitt al-Mulk son épouse et de lui-même, achevés l'une en 576, l'autre en 592; cette même dernière année est achevé aussi le tombeau d'un émir Qamar al-dîn Dûzbeh (?), qui est son grand *ḥâdjib*, et qui sans doute avait fait le pélerinage puisqu'il s'intitule *Zayn* (?) *al-ḥâdjdj wa'l-ḥaramâyn*. L'architecte de la mosquée est un nommé Ḥasan b. Pîrûz (?) al-Marâghî (?) qui, si la lecture est juste, peut être le fils converti d'un Arménien d'Adharbaydjân[179]; de même l'architecte du tombeau de nom incertain mais "fils de Bahrâm": caractères qui n'auraient rien de surprenant. Nous savons qu'à Erzindjân comme à Erzerûm la population était en telle proportion arménienne qu'on y buvait le vin en public, et il ne devait pas en aller très différemment à Divrighi.

Le cousin de Shâhânshâh, Fakhr al-dîn Bahrâmshâh d'Erzindjân, ne se présente pas à nous en constructeur; nous avons par contre de lui des monnaies échelonnées de 563 à 616. Sur l'une, de 59(?), il porte le titre de *ghâzî*, ce qui peut faire penser à des opérations contre les Trébizondais ou à une participation à des campagnes de ses voisins de l'ouest ou du sud contre leurs adversaires chrétiens. Il est piquant de constater que cette même monnaie est en même temps frappée au type byzantin. Mais le principal titre de gloire de Bahrâmshâh réside dans ce qu'il fut le dédicataire d'une des principales œuvres du grand poète persan Nizâmî de Gandjeh, le *Makhzan al-asrâr;* ce qui, quelque compréhension qu'il en ait eue ou non, signifie tout de même une volonté intéressante de sa part d'encourager autour de lui l'expansion de la culture iranienne. On vante aussi sa générosité. Voir aussi, *infra,* Vie culturelle.

Vis-à-vis des Seldjuqides, à partir de la disparition des Dânishmendites et de la Principauté de Malatya, et a fortiori lorsqu'aura disparu aussi celle des Saltuqides d'Erzerûm, l'attitude de Bahrâmshâh est celle d'un grand vassal[180]. Ainsi s'explique son intervention conciliatrice dans le conflit entre Qilidj-Arslân vieux et son fils Qutb al-dîn, les facilités données plus tard à Rukn al-dîn dans son intervention à Erzerûm. De ce sultan il était d'ailleurs le beau-frère, et plus tard les deux familles furent encore rapprochées par le mariage de Kay-Kâûs avec une fille ou petite-fille de Bahrâmshâh. À plus forte raison devait faire figure de vassal le Mangudjaqide de Divrighi, qui devra à son insignifiance de subsister lorsqu'auront été annexés les territoires de ses cousins. De cette lignée, Aḥmadshâh fils de Sulaymân fils de Shâhânshâh, est attesté épigraphiquement de 626

179) *RCEA*, an 576, n° 3364.
180) Michel, 320 (= Mich. arm., 357-8). Cette vassalité est attestée dès le temps de Shâhânshâh par ses monnaies, où figure le nom de Qilidj-Arslân ou de Rukn al-dîn Sulaymân. (Ahmad Tevhid, Appendice p. 521 et 522). Voir aussi *infra*

à 640. Un de ses oncles, Isḥâq b. Shâhânshâh, signe en 645/1248 la *waqfiyeh* du Khân de Qaratây. Lui-même fit construire la belle mosquée qui existe encore, et compléter la citadelle. Son fils Ṣâliḥ l'améliorait encore en 650. La famille ensuite disparut obscurément. Quant aux branches d'Erzindjân et de Kughunya, on lira ci-après de quelle manière Kay-Qubâdh y mit fin[181].

Les Mangudjaqides et en particulier Bahrâmshâh ont eu un rôle culturel important, cf. *infra*. Et sur les monuments de Divrighi, le chapitre sur l'art.

181) Pour la branche de Khartpert, voir mon "Diyâr Bakr au XIV^{e} s.", *J.A.* 1955, p. 1 n.7 avec verso.

LA CRISE DE CROISSANCE

Néanmoins, à la date où nous avons conduite l'histoire de l'État seldjuqide, celui-ci va traverser une crise. En 1185-1187 se produit en effet un vaste mouvement turcoman qu'il est regrettable de ne pouvoir mieux connaître. L'origine en est extérieure à l'Asie Mineure au sens étroit du mot, puisque les premiers épisodes se situent en haute-Mésopotamie et en Diyâr Bakr: des querelles comme il devait y en avoir périodiquement entre transhumants turcomans et kurdes. Pourquoi celles-ci furent-elles plus graves, pourquoi l'agitation qui en résulta s'étendit-elle à de vastes régions, question à laquelle on voit mal quoi répondre. Quelqu'afflux nouveau d'immigrants en avait-il été la cause? Rien ne le suggère, car les invasions Oghuz en Iran au XII^{e} siècle ne paraissent pas avoir eu de répercussions, du moins directes, plus à l'ouest. Des conditions économiques spéciales avaient-elles provoqué une crise sociale? Le mouvement dont on nous dépeint les effets matériels eut-il aussi un côté religieux comme d'autres au siècle suivant? Autant de questions qu'il ne semble possible que de poser.

Toujours est-il que, des combats s'étant produits en Diyâr Bakr et Diyâr Rabî^{c}a entre des pasteurs transhumants turcomans et kurdes, les premiers, sous la conduite d'un certain Rustem, se mirent à massacrer les Kurdes. Puis, indifférents à la religion des habitants, on les trouve étendant leurs ravages des confins de la Géorgie à la Cappadoce. Dans l'hiver 1186-1187, certains, au retour d'un raid en haute-Cilicie, furent surpris du côté de Mar^{c}ash par le prince roupénien Léon, qui conduisit un raid

de représailles en territoire seldjuqide. D'autres se regroupèrent sur les confins nord d'Alep et d'Antioche, bousculèrent le prince de cette dernière ville, Bohémond III, s'élancèrent jusqu'à Lattakié, pillèrent le bas-Oronte et l'Amanus, mais, eux-aussi, finalement se firent détruire et Rustem probablement tuer par le prince franc dans un défilé: succès dont l'écho atteignit Constantinople, mais qui ne changea apparemment rien au mouvement dans ses bases en terre seldjuqide[182].

C'est apparemment vers ce moment que Qilidj-Arslân, plus que septuagénaire, résolut d'opérer entre ses fils un certain partage de ses États. Ils étaient dix, auxquels il fallait ajouter encore un frère du sultan et un fils de ce frère, l'un toutefois des dix ayant dû disparaître puisque nos sources, d'accord entre elles, ne mentionnent que onze parts: Tuqât (Rukn al-dîn Sulaymânshâh), Niksâr (Nâṣir al-dîn Barkyâruqshâh), Ablastân (Mughîth al-dîn Tughrîlshâh), Qayṣariya (Nûr al-dîn Maḥmûd Sulṭânshâh), Sîwâs et Aqsarây (Quṭb al-dîn Malikshâh), Malatya (Muʿizz al-dîn Qayṣarshâh), Nigdeh (Arslânshâh), Ankara (Muḥî al-dîn Masʿûdshâh), Burghlu/Sozopolis (Ghiyâth al-dîn Khusraw), enfin Héraclée à l'entrée du Taurus et Amasya respectivement à Sandjarshâh et Niẓâm al-dîn Arghûnshâh, le frère et le neveu de Qilidj-Arslân. Leurs gouvernements étaient enregistrés au *dîwân* de Qilidj-Arslân, et chacun devait une fois par an amener ses troupes à son père. Il semble qu'au début celui-ci ait entendu se réserver seul la capitale, Qunya[183].

Qilidj-Arslân avait-il souhaité apaiser l'impatience de ses fils, ou garantir qu'aucun d'eux ne serait dépossédé à la mort de leur père, ou assurer l'efficacité de l'action que les désordres des Turcomans rendaient nécessaire? Quoi qu'il en soit, la jalousie se mit vite entre les frères, et compromit leurs relations avec leur père même, pour autant que celui-ci paraissait soutenir les uns ou les autres contre les réclamations de leurs adversaires. Des conflits naquirent donc, pour lesquels l'occasion était trop tentante

182) Behâ al-dîn b. Shaddâd, *Hist. Crois. Or.* III, 86; Ibn al-Athîr, 342; Brosset, *Histoire de Géorgie* I, I, 416; *Chronique attribuée au Connétable Smbat*, éd. Dédéyan, 1980, 64; Sempad, *Hist. Arm. Crois.*, 629; Chro. rimée *ibid.*, 510; Robert d'Auxerre, *MGSS*, XXVI, 251; Michel le Syrien, 400. Rustem est connu des auteurs arméniens, syrien, géorgien. La chronique géorgienne le fait accompagner de "Talghuz" (Ildeghiz ?) et "Alphée" (Alp... ?). Cf. *infra* la croisade allemande; et voir mon article dans *Mélanges Duda*.

183) Ibn Bîbî, 5, a les onze noms, Ibn al-Athîr XII. 58, neuf, Nikétas, 689, quatre, si l'on tient compte de ce que ceux-ci, en donnant, par exemple, Qunya à Kay-Khusraw expriment la situation postérieure. Nik. précise que la part de Masʿûdshâh atteignait Dorylée et les confins du Pont; celle de Kay-Khusraw aurait dès les débuts atteint les confins pamphyliens et Kutâyeh. Pour Malatya, cf. Michel, 407. Étude approfondie par P. Wittek dans *Byzantion* X, 1935, p. 11 *sq.* (*infra*, n.196) avec confirmations numismatiques et épigraphiques.

d'utiliser, tout en la détournant, l'ardeur des Turcomans en les lançant contre le prince à combattre. Si bien que les dissenssions familiales des Seldjuqides eurent apparemment comme effet d'étendre le champ d'action et la puissance des bandes turcomanes.

L'aîné des fils était Quṭb al-dîn Malikshâh. Désigné ou non comme héritier, il entendit s'assurer sans attendre la réalité de cette succession en mettant la main sur Qunya et sur le gouvernement de son père. Dans la première moitié de 1189, probablement, il livra à son père une bataille malheureuse, qui aboutit à un massacre de Turcomans, non toutefois à un désastre. D'abord, Quṭb al-dîn parvint, en semant la méfiance entre son père et le vieux conseiller de celui-ci Ikhtiyâr al-dîn Ḥasan b. Gavrâs, à se débarasser de ce dernier, son adversaire, qui demande à se retirer chez le prince voisin de sa patrie d'origine probable, Trébizonde, et gendre de Qilidj-Arslân, Bahrâmshâh d'Erzindjân, et en route est massacré par des Turcomans, peut-être avec la complicité de ce prince, qui hérita de ses biens (septembre 1189)[184]. Puis, dans l'hiver 1189-1190, dans des conditions qui ne nous sont pas précisées Quṭb al-dîn parvint à s'associer au gouvernement paternel et à mettre la main sur Qunya, avec toujours, semble-t-il, l'aide des Turcomans de Rustem[185].

C'est avec cette situation qu'interféra la Croisade de Frédéric Barberousse. Depuis avant 1178, celui-ci avait noué des relations avec Qilidj-Arslân, en raison de l'opposition de Manuel Comnène à sa politique italienne[186]. En 1188, se prévalant de ces vieux contacts, Frédéric, pour préparer diplomatiquement le passage de ses troupes en Asie Mineure, avait envoyé à Qunya un seigneur allemand, Gottfried von Wiesenbach; il lui avait été envoyé une première réponse qu'il avait reçue encore en Allemagne, à Nuremberg; une ambassade plus solennelle, conduite par un nommé "Tolili" (?) accompagné de Gottfried, devait le saluer pendant sa marche, mais, en raison de la forte tension qui existait entre Barberousse et les Grecs, fut retenue plusieurs semaines à Constantinople et dépouillée des cadeaux destinés à l'empereur allemand; libérée lors de l'accord conclu entre Isaac Ange et Barberousse, alors à Andrinople, elle atteignit celui-ci le 14 février 1190, lui promit le concours du sultan pour son passage dans

184) Michel, 405; ʿImâd al-dîn, *Conquête de Jérusalem*, éd. de Landberg, 451, tr. Massé, 403 et dans Abû Shâma, *Hist. Or. Crois.*, IV 209; *Bustân*, mon éd., *BEO* VII-VIII, 193, 148; *Chron. Syr.*, 147.

185) C'est ce qui résulte du récit de la croisade de Barberousse, *infra*, et de ʿImâd, 452. Le *Tar. Seldj.* date l'avènement de Quṭb al-dîn du 17 *ramadân* 585/nov. 1189, 19r°/40.

186) Lettre de Manuel à Barberousse dans *Annales Stadenses*, *MGSS* XVI 349, et réponse de Barberousse dans Kap-Herr, *Die abendländische Politik Kaiser Manuel*, 156-157.

ses États, et devait rester auprès de lui au début de la campagne. Quelques jours après arriva une autre ambassade, envoyée par Qutb al-dîn pour rattrapper celle qu'avait envoyée son père avant d'avoir dû se soumettre à lui: elle fit les mêmes promesses, mais avait sûrement surtout pour but d'empêcher que Barberousse pût être entraîné dans une politique anatolienne hostile à Qutb al-dîn[187].

En effet, si rien ne permet de penser que Qilidj-Arslân n'ait pas sincèrement voulu arranger le plus pacifiquement possible le passage des nouveaux croisés, cette attitude n'était pas celle de tous les Turcs. Lui-même avait dû tenir compte de la grandissante influence de Saladin, le faire féliciter, à la fin de 1187, par Ḥasan b. Gavrâs, de la prise de Jérusalem, fiancer son fils Qutb al-dîn à une fille du grand Ayyûbide, lequel naturellement encourageait les Seldjuqides à résister aux Croisés et leur avait sans doute à cet effet envoyé quelques subsides. D'autre part il va de soi que les Turcomans, outre leur indiscipline à l'égard du pouvoir sultanal, avaient une tendance naturelle à essayer de piller et détruire l'armée des Croisés; et Qutb al-dîn leur est apparemment lié en 1190 comme il l'était auparavant[188].

Ainsi s'explique, du côté turc, la diversité des comportements à l'égard des Allemands[189], lorsqu'à la fin d'avril ils s'ébranlèrent, de Philadelphie et Laodicée, dernières places grecques, déjà séparées par des bandes turcomanes. Pour ces frontaliers autonomes *(ûdj)*, il n'était en tous cas pas question de respecter des consignes pacifiques d'un quelconque sultan[190]. Prêtés par Kay-Khusraw à un nouveau rebelle byzantin, Mankophas, ils venaient de piller la Phrygie et la Carie, jusqu'à ce qu'Isaac Ange eût acheté

187) Sur la Croisade de Frédéric Barberousse, voir maintenant Ekkehard Eickhoff, *Friedrich Barborossa im Orient*, Münich 1977; il reste utile de consulter Giesebrecht. *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, VI, p. 265.

188) *Historia peregrinorum*, 170; 'Imâd al-dîn, 119-120, 268. Il y avait eu aussi des contacts, pour raisons semblables, entre Qilidj-Arslân et Guillaume II de Sicile (Chalandon, II).

189) Le récit le plus précis reste celui de Giesebrecht, *op. cit.*, VI 261-278 et les notes p. 713-722. Les principales sources: Tageno (dans Magnus de Reichenberg, *MGSS* XVII, 513-515), Ansbert, l'*Historia Peregrinorum* (ces deux derniers édités par Chroust), enfin les *Gesta Friderici* (éd. Holder-Egger dans *MG* ad usum scholarum, 1892) sont en partielle et peu claire interdépendance.

190) J'ai répété dans ma *Syrie du Nord*, p. 439 n.12, après Giesebrecht qu'Ansbert appelait ces Turcomans "Nagestes" et "Bariani" ou "de Baria". Cette appellation ne se trouve que dans les *Gesta*, 86-87, et Salimbene, *MGSS* XXXII, p. 11, qui les suit; mais, si l'on compare les mss. des *Gesta*, de Salimbene, et les passages correspondants de l'*Historia peregrinorum*, 155, il apparaît que "nagestes" correspond là à "agrestes", et "Bariani" (d'où "de Baria") à "Beduini" au sens général de nomades; il ne resterait donc de ces passages aucune indication onomastique.

à Kay-Khusraw la livraison du rebelle avec promesse de vie sauve[191]. Qu'ils aient refusé de ravitailler, harcelé, tâché de surprendre les Croisés pouvait être attendu, et les envoyés de Qilidj-Arslân l'expliquaient à Barberousse, et se réjouissaient de plus ou moins bon cœur des défaites infligées par Barberousse à ces bandes révoltées contre l'autorité seldjuqide. Mais en outre, il apparaît qu'ensuite interviennent contre les Allemands Qutb al-dîn lui-même et d'autres Turcomans, "ceux de Rustem", nominalement désigné, comme toujours présent à leur tête[192]. Dans ces conditions, des chefs seldjuqides officiels, tels, de plus ou moins bon gré, venus de leurs provinces, le prince d'Ankara, Muḥî al-dîn, l'émir de "Crazzara" ou "Gandra" (Gangres ?), et, sur l'itinéraire des Croisés, celui de Philomélion[193], furent entraînés à engager des hostilités contre Barberousse, et les ambassadeurs même de Qilidj-Arslân, sans doute inquiets, à quitter l'armée allemande, pour aller avec les gouverneurs seldjuqides, disaient-ils, mais sans qu'on les vît revenir. Il résulte de tout cela une série de combats où les bandes turques sont dispersées, et l'arrivée des Allemands sous les murs de Qunya non plus avec les dispositions favorables qu'ils avaient cru pouvoir avoir envers un Qilidj-Arslân secourable, mais au contraire avec la résolution d'obtenir par la force ce qui leur avait été refusé par ce qui leur apparaissait comme perfidie de l'adversaire. En vain Qilidj-Arslân essaya-t-il sans doute de négocier: devant l'attaque engagée il ne put d'abord à son tour que se réfugier dans sa citadelle de Qunya. La défaite de Qutb al-dîn dans sa tentative de dégager la capitale, le début de pillage de celle-ci par les Allemands, amenèrent un recul d'influence de Qutb al-dîn, qu'avait déjà critiqué Muḥî al-dîn, et qui est heureux maintenant de laisser son père arranger les choses; celui-ci, en rejetant sur lui la faute, conclut avec l'empereur allemand, pressé d'arriver en Syrie, un accord dans l'esprit des promesses de février, sauf qu'il lui est maintenant nécessaire de livrer des otages; il ravitaille l'armée des Croisés, et celle-ci peut atteindre la Cilicie sans autre ennui que, du côté de Laranda, des attaques de frontaliers turcomans, moins graves que celles du début, mais qui amènent les Allemands à conserver leurs otages (début de juin 1190).

La position de Qutb al-dîn fut peut-être affaiblie par ces événements et en tous cas l'année suivante fut ébranlée définitivement. À Malatya, Mu'izz al-dîn, qu'il voulait déposséder, était allé chercher secours auprès

191) Nick., 523-524.

192) D'après les *Gesta*, qui l'appellent "Restagnus" ou "Rostagnus".

193) Dans la même région, l'*Epistola de morte Friderici*, éd. Chroust 175, cite un émir de "Ferma" ou "Fermin" distinct de celui de Philomélion (Finimini, Vinimil). *Chron. syr.*, 151.

de Saladin, et, marie par celui-ci avec une fille de son frère al-ᶜÂdil en train de conquerir le Diyâr-Bakr, se sentait désormais solide[194]. Puis Qutb al-dîn, resolu à mettre la main sur le lot de Nûr al-dîn Sulṭânshâh, emmena Qilidj-Arslân vers Qayṣariya; mais Qilidj-Arslân profita des operations pour se sauver. Le vieux pere mena alors quelque temps une vie errante qui a frappé les chroniqueurs, allant de fils en fils essayer de restaurer l'entente et d'obtenir un appui contre Quṭb al-dîn, resté maître de Qunya, d'Aqsarây et du Trésor sultanal. Il finit par s'entendre avec Ghiyâth al-dîn Kay-Khusraw. Qu'il s'agisse de ce dernier n'est pas sans signification. Fils d'une mère chrétienne, établi, peut-être pour cette raison, sur les territoires frontaliers de l'ouest, depuis longtemps parcourus par les Turcomans, mais dont venaient d'être acquis les chefs-lieux jusqu'alors restés byzantins permettant l'intégration a l'administration seldjuqide, il pouvait compter peut-être sur des appuis indigènes chrétiens et en tous cas, pour peu qu'il y eût profit à escompter pour eux, sur les Turcomans *ûdj*, prêts à intervenir dans les querelles anatoliennes comme hier dans celles des Grecs: et de fait il est attesté formellement que ce fut avec l'aide de ceux-ci, en combattant sans doute les autres Turcomans, ceux de l'est, de Quṭb al-dîn et Rustem, que Kay-Khusraw rétablit son pere à Qunya, puis alla attaquer Aqsarây. Là-dessus le vieux Qilidj-Arslân mourut, à quelque 77 ans et après 38 ans de règne, reconnaissant Kay-Khusraw pour son héritier (588/1192)[195]

Wittek a parfaitement etabli l'histoire des troubles auxquels cette succession donna lieu[196]. Kay-Khusraw, naturellement, ne parvint pas a se faire reconnaître de ses frères, qui se conduisent en souverains autonomes, dont chacun frappe monnaie, et dont certains cherchent à s'agrandir aux dépens des autres. Quṭb al-dîn, resté maître de Sîwâs et d'Aqsarây, y ajoute Qayṣariya dans l'hiver 1193-94, et y met à mort Nûr al-dîn et son ministre Ḥasan. Puis il attaque Albistân, dont le prince, Mughîth al-dîn, n'échappa à la défaite qu'en obtenant, moyennant vassalité, le secours du prince arménien de Cilicie Léon (hiver 1194-95). Peu après Qutb al-dîn meurt[197]. Mais le remembrement commencé par lui est continué par son frère Rukn al-dîn qui ajoute tout son héritage à son lot propre de Tor ât.

194) Ibn al-Athîr, XII, 50.

195) ᶜImâd al-dîn, *Conquête de Jér.*, 452-453; Ibn al-Athîr, XII, 58; Michel, 408; Nik., 690; Ibn Bîbî, IV, 3. Le tombeau de Q-A. à Qunya est conservé, *E.I.*², "Konya". Kamâl al-dîn b. al-Adîm, an 592, signale une attaque du seigneur de Marᶜash.

196) "Von der byzantinischen zur türkischen Toponymie", dans *Byzantion*, X-1 (1935) en particulier p. 11 à 47.

197) Leuthold a publié dans *Riv. ital. numismatica*, 1971, p. 181, une monnaie probablement un peu postérieure à la mort de Qutb al-dîn.

En 1197, Rukn al-dîn arrache Qunya à Kay-Khusraw. Tout de suite après, il enlève Niksâr et Amasya, puis en 1201 Malatya dont son frère, Muᶜizz al-dîn, se sauve chez le frère de Saladin, chef des Ayyûbides, al-ᶜÂdil, qui l'installe à Ruhâ. Rukn al-dîn expulse alors d'Erzerûm les Saltuqides, et y installe son frère Mughîth al-dîn en échange de l'abandon que celui-ci lui fait d'Albistân. Enfin, après deux ans de pression et d'hostilité, il occupe en 1204 Ankara, où il fait mettre à mort son frère Masᶜûd, coupable peut-être de s'être les derniers temps contre lui rapproché des Byzantins. Kay-Khusraw ne s'était pas maintenu dans son ancien apanage de Burghlu, mais réfugié à Constantinople[198]. L'unité seldjuqide est donc rétablie. Il est vrai que Rukn al-dîn, qui meurt quelques jours après sa victoire à Ankara[199], n'en profite pas; ni son successeur, son jeune fils Qilidj-Arslân III, car à ce moment rentrent en scène les Turcomans du pays *ûdj*, mécontents ou profitant du règne d'un enfant; trois descendants du Dânishmendite Yâghî-Bâsân, Muẓaffar al-dîn Maḥmûd, Ẓahîr al-dîn Ilî, et Badr al-dîn Yûsuf, par l'intermédiaire du *ḥâdjib* Zakarya déguisé en moine, font chercher Kay-Khusraw chez le Byzantin Maurozome, un membre de l'aristocratie militaire grecque peut-être marié à une fille illégitime de Manuel Comnène[200], où il s'était réfugié lors de la prise de Constantinople par les Latins. Après quelque résistance, organisée par les milieux orthodoxes musulmans qui prenaient prétexte de sa naissance d'une infidèle[201], Kay-Khusraw s'empare de Qunya (1205). Cette dernière crise n'ébranle pas l'unité seldjuqide, qui durera jusqu'aux Mongols.

La nature de l'expansion turcomane explique que ces dissensions princières n'en aient en rien entravé le développement précédemment amorcé. Dans la même période se produit la révolte du pseudo-Alexis qui, de Harmala sur le Méandre, se rendit chez le vieux Qilidj-Arslân avant la dépossession de ce dernier par Qutb al-dîn, et obtint de lui un diplôme ordonnant aux Turcomans de l'aider; il en attira à lui de nombreuses bandes parmi lesquelles celles d'un certain "Arsanès" (Arslan?), et occupa une partie du pays du Méandre; à Chonas, il fait ou laisse détruire la mosaï-

198) Kay-Khusraw a d'abord voulu se diriger vers Constantinople pour chercher des secours, mais, prévenu par la victoire de Rukn al-dîn, découragé soit à l'aller par un mouvement hostile des habitants de Lâdîq de Lacaonie (nord-ouest de Qunya) (Ibn Bîbî, 8-9), soit au retour par l'abstention d'Alexis III, gagne, après accord avec son frère, par Laranda, la Cilicie, puis Albistân, Malatya, Amîd, Akhlât, Trébizonde et par mer Constantinople.

199) D'après *Tar. Seldj.*, à qui les autres sources ne s'opposent pas, le 7 *dhû'l-qa'da* 600/9 juillet 1204 (Ibn al-Athîr, 46-8; Ibn Bîbî, 30).

200) Wittek dans *Byzantion*, X-2, 513.

201) Ibn Bîbî, 32; *Tar. Seldj.*, 19r°/40; *Chron. Syr.*, 156/§495.

que du Christ à St-Michel[202] (ce qui suppose une date antérieure aux exploits de Mangaphas); peu après il est tué. En un moment incertain, Jean Vatatzès expulsa de Philadelphie/Alashéhir Mangaphas, qui, enfui à Qunya, obtint du sultan l'autorisation de recruter ce qui lui plaisait de Turcomans frontaliers; avec eux, il sème la désolation dans les campagnes de Laodicée et de Chonas (où il fait brûler l'Église St-Michel) —donc encore grecques—, reprochant à ses bandes, s'il faut en croire Nikétas, l'humanité dont elles faisaient montre envers leurs voisins chrétiens[203]; il les emmena aussi en Carie; finalement, retourné à Qunya, il fut livré à Isaac par Kay-Khusraw, depuis peu successeur de son père, à condition qu'il échapperait à toute autre peine qu'à la prison. Mais nul ne dit que les Turcomans aient jamais évacué les cantons où Mangaphas et lui-même les avaient attirés. La suite des événements rend en effet à peu près certain, comme l'a démontré Wittek, que Laodicée a été conquise par les Turcs dans cette période, sans qu'il s'agît peut-être avant Maurozome (cf. *infra)* de l'établissement véritable d'une nouvelle administration[204]. Quelques années plus tard vers le début de 1197, l'empereur byzantin Alexis III ayant fait arrêter les marchands de Constantinople venant de Qunya, à la suite de l'interception (peut-être pour un motif qu'il croyait amical) par Kay-Khusraw de chevaux envoyés d'Égypte au basileus, le sultan fit une campagne brusquée sur Geiré et le Dandal-Su (affluent du bas-Méandre), et inquiéta Antioche, avant de repartir vers Lampè et Burghlu; et d'autres ravages du bas-Méandre par Arslân sont signalés vers le même moment. On peut s'étonner que, dans ces conditions, Alexis III ait, un peu plus tard, réservé un accueil sympathique (sans toutefois lui donner de secours) à Kay-Khusraw dépossédé par Rukn al-dîn; mais c'est qu'avec celui-ci, comme on va le voir, les rapports s'étaient à leur tour tendus; en ce qui concerne la région du Méandre, il y encourage à son tour, par l'octroi de bandes turcomanes, les déprédations du jeune Michel Comnène en 1198. Antioche resta néanmoins, après la chute de Laodicée, la base frontalière grecque sur le Méandre jusqu'au temps des Paléologues.

L'épilogue provisoire de ces luttes frontalières se situe pendant le

202) Nik., 654-5, 658, 701.

203) Nik., 522-524 et 549-553. La chronologie de cet auteur, seule source, est ici très flottante; il paraît croire le premier séjour de Mangaphas à Qunya déjà contemporain de Kay-Khusraw, bien que lors du second séjour il le dise juste venant de succéder à son père, et qu'il n'ait pas l'air de croire longue la domination de Mangaphas à Philadelphie, qu'il raconte jusqu'à son dénouement avant la III[e] Croisade, à laquelle il est forcément postérieur; il rapporte par contre l'histoire du pseudo-Alexis après elle bien que son début au moins lui soit forcément antérieur.

204) Nik., 658, 668; Wittek, *Byzantion* X-1, 28 et 35-37.

second sultanat de Kay-Khusraw. Maurozome, le seigneur byzantin chez lequel il avait trouvé asile lors de la prise de Constantinople par les Latins, et qui lui avait donné sa fille en mariage, s'entendait mal avec Théodore Lascaris, le nouveau maître des Grecs de Nicée. Lorsqu'il fut rappelé à Qunya, Kay-Khusraw l'emmena. Pour obtenir la libre traversée des pays grecs, Kay-Khusraw avait promis à Lascaris la restitution de Chonas et Laodicée; mais, lorsqu'il fut parvenu à la frontière, ses fils, qu'il avait laissés en otage, s'enfuirent, et il ne fut plus question de céder quoi que ce fût aux Byzantins. Lorsque Kay-Khusraw fut établi à Qunya, son beau-père Maurozome, alla razzier le Méandre à la tête de Turcs, et d'ailleurs se fit battre. Lascaris avait besoin de la paix avec Kay-Khusraw, pour pouvoir combattre les Latins. Il lui reconnut formellement la possession de Laodicée[205] et de Chonas, qui étaient données à Maurozome; mais celui-ci les recevait à titre de régime de transition; quand il disparut —assez vite[206]— Laodicée resta incorporée au domaine turc, principale base, en pays *ûdj,* de l'autorité seldjuqide.

Plus au nord, Dorylée (Eski-Shéhir) a succombé aussi, sans doute dès avant la mort de Qilidj-Arslân, devant les Turcomans, sans être incorporée peut-être vraiment au domaine seldjuqide. De ce côté encore, les dissensions byzantines vont servir au progrès des Turcs. Sous Alexis III, vers 1196, un second pseudo-Alexis, qui avait d'abord trouvé asile en Cilicie, reçoit le secours du prince seldjuqide d'Ankara, Masʿûd, grâce auquel il occupe Dadybra (Devrek, à l'est d'Eregli); Krateia (Geredé) et Claudiopolis (Bolu), qui, dans cette région, constituaient les bases frontalières sous Manuel, tombent apparemment à ce moment. Il est remarquable que l'écrivain grec Nikétas, qui écrit au début du XIII[e] siècle, appelle de son nom turc la petite chaîne du Bâbâ-Dâgh, à proximité de Devrek, témoignant ainsi à quel degré le pays était déjà turquifié. Le prétendant fut bientôt tué, mais non le pays recouvré. Ce fut tout juste si Alexis III put assurer la tranquillité des cantons à l'ouest de Dorylée. Avec Masʿûd cependant, que menaçait Rukn al-dîn, il conclut un accord, et celui-ci lui envoya des renforts contre les Valaques.

Ce fut surtout aux frontières orientales et septentrionales de l'État seldjuqide que, contrairement à Kay-Khusraw, Rukn al-dîn, lui, tourna son

205) Wittek, *ibidem,* 41-45. C'est sans doute par allusion à ces faits qu'Aqsarâyî, et le *Tar. Seldj.*, dans son bref paragraphe consacré à Kay-Khusraw lui attribue la conquête de Laodicée.

206) Nik., 827, 842; Ibn al-Athîr XII, 93; Ibn Bîbî, 17-29. Peut-être l'émir Comnène connu à partir de 1220 chez Kay-Qubâdh, épousa-t-il sa fille, veuve de Kay-Khusraw (Wittek, *Byzantion,* X-2, p. 509 *sq.*) mais rien n'indique qu'il ait hérité de la seigneurie en 612/1215.

attention. La raison en fut-elle dans les intérêts de ses domaines primitifs ou les habitudes de sa clientèle turcomane différente de celle des confins byzantins attachés à Kay-Khusraw? Jugeait-il préférable de détourner vers l'est l'activité des combattants, de manière à garder la paix avec Byzance cependant compromise par son attitude du côté de la Mer Noire? Ou, bien qu'héritier de Quṭb al-dîn et lui-même primitivement seigneur d'une vieille région turcomane, désirait-il donner le premier plan à une politique d'unification musulmane vers l'est telle que l'avait commencée Qilidj-Arslân? Ou l'expérience des désordres causés par des Turcomans originaires d'Arménie lui donnait-elle le désir de mettre la main aussi sur cette région? Fut-il appelé par le Saltuqide d'Erzerûm en raison de l'accroissement de puissance des Géorgiens, alliés des Trébizondais contre lesquels lui-même pouvait avoir des griefs de frontière ou de rivalité commerciale (s'il attirait vers Samsûn les caravanes qui d'Erzerûm débouchaient généralement à Trébizonde)? Nous ne pouvons en tout cela f .e que des hypothèses gratuites. Les faits connus sont en tous cas qu'entre 1201 et 1203, Rukn al-dîn, à la tête de contingents amenés par son frère Mughîth al-dîn Tughril-shâh d'Albistân, le Mangudjaqide Bahrâmshâh d'Erzindjân, peut-être l'Artuqide de Khartpert, et d'autre part des Turcomans *údj*, entre sur le territoire d'Erzerûm. Là, soit que, selon la version probablement partiale d'Ibn Bîbî, le Saltuqide, Abû Manṣûr, se soit refusé à une guerre contre les Géorgiens qu'on voit mal quelle raison Rukn al-dîn aurait eu d'entreprendre tout seul, puisqu'il n'avait pas de frontière commune avec eux, soit plutôt par pure trahison, alors que le prince d'Erzerûm le recevait en allié, selon l'opinion de la Chronique géorgienne et d'Ibn al-Athîr, Rukn al-dîn le fait arrêter, occupe sa principauté, et, on l'a vu, y installe son frère Mughîth al-dîn en échange de l'abandon que celui-ci lui fait d'Albistân. Il attaque ensuite les Géorgiens, et se fait battre, mais Mughîth al-dîn conserve Erzerûm[207].

Sur la côte pontique, Wittek a montré que probablement les Turcs de Tuqât, qui depuis longtemps sillonnaient les districts côtiers d'Oïnaion et de Bafra, avaient, un peu avant 1194[208], occupé Samsûn, devenue en ce cas débouché maritime septentrional de l'Anatolie. Du moins Alexis III fit-il courir sus, vers 1200, aux marchands turcs de Samsûn naviguant sur la Mer Noire. Et la prise de Samsûn pourrait expliquer la rupture d'Alexis avec Rukn al-dîn, alors qu'une commune hostilité contre Kay-Khusraw à cette date eût dû les rapprocher. Quoi qu'il en soit, cette occupation turque ne fut pas cette fois définitive. En 1204 ou 1205, David Comnène, en marche de Trébizonde vers l'ouest pour disputer à Théodore Lascaris les dépouilles asiatiques de l'empire Byzantin renversé par la Quatrième Croisade[209], "ferma la mer", dit Ibn al-Athîr, d'où résulta une grande crise parmi les marchands de Sîwâs[210]; sans doute avait-il été aidé par les incertitudes de la minorité de Qilidj-Arslân III, et rien ne dit d'ailleurs qu'une véritable administration et occupation militaire seldjuqide et non seulement turcomane ait été organisée en ce secteur. Redevenu sultan, Kay-Khusraw tenta de dégager la côte par des opérations contre Trébizonde, mais échoua[211]. Il faudra attendre 1214 pour que, sous son successeur, la conquête de Sinope ouvrît de nouveau, cette fois pour de bon, la Mer Noire à l'État seldjuqide.

D'autre part, face à al-ʿÂdil dont on a vu que son frère Muʿizz al-dîn de Malatya cultivait l'alliance, Rukn al-dîn reprend la politique paternelle de garde sur l'Euphrate, en rétablissant le protectorat seldjuqide sur Khartpert, et en recevant comme vassal l'Ayyûbide al-Afḍal, fils de Saladin, exilé par al-ʿÂdil dans un petit apanage à Samosate[212]. Il est d'autre part allié à l'autre fils de Saladin, al-Ẓâhir d'Alep, qui redoute al-ʿÂdil, et, à son appel ainsi qu'à celui du prince franc d'Antioche et Tripoli, Bohémond IV, attaque par le Taurus le roi arménien Léon I[er] de Cilicie qui tentait de s'emparer d'Antioche[213]. Il est évident qu'en cela, il servait aussi son propre intérêt: les Arméniens avaient tiré parti des crises simultanées des États francs, seldjuqide, et byzantin pour constituer un petit royaume vigoureux et mettre la main comme héritiers de Byzance sur diverses places côtières d'Isaurie jusqu'alors détenues par les Grecs. Les combattre entrait dans le même schéma général que la guerre contre Trébizonde et les Géorgiens.

207) Ibn Bîbî, 20-23; Brosset, *Géorgie*, 456 *sq.*; Ibn al-Athîr, XII, 111; *Chron. Syr.*, 159/$499

208) Date, comme il l'a montre, des renseignements de Niketas concernant les possessions seldjuqides.

209) Vasiliev, "The foundation of the Empire of Trebizond", dans *Speculum*, 1936.

210) Cl. Cahen, "Le commerce anatolien au début du XIII[e] s." dans *Mélanges L. Halphen*, 1951, p. 93 et n.1, d'après Ibn al-Athîr, XII, 160.

211) Ibn al-Athîr, *ibid.*.. Il n'est pas possible de dire s'il y a quelque rapport entre ces opérations de Kay-Khusraw contre Trébizonde et celles que (cf. *supra*) il mena sans doute vers le même moment contre des rebelles de Toqât et Amasya.

212) Ibn al-Athîr, XII 132.

213) "Correspondance d'Innocent III" dans Migne, *Patrologie*, n° 1003; "Eracles", vieille tradition et continuation française de Guillaume de Tyr, dans *Hist. Occid. Crois.*, II, 230 et 313; cf. ma *Syrie du Nord*, 601.

CHAPITRE 7

L'APOGÉE DE L'ÉTAT SELDJUQIDE (1205-1243)

Le deuxième règne de Kay-Khusraw

Le remplacement de Rukn al-dîn par Kay-Khusraw n'amena pas le changement complet de politique à cet égard que l'on eût pu imaginer. Le nouveau sultan n'est pas indifférent aux problèmes de l'est, et, s'il s'intéresse plus à ses territoires occidentaux, c'est, en raison de son accord avec Lascaris au moment de son retour, à l'exclusion des possessions de l'empire de Nicée. À l'est, en dehors des opérations peu heureuses auxquelles il a été fait allusion contre les Trébizondais, il intervint à son tour contre les Arméniens et, au moins par personne interposée, contre al-ᶜÂdil. À Erzerûm, Mughîth al-dîn l'avait reconnu comme suzerain au même titre qu'hier Rukn al-dîn, et s'oppose, d'ailleurs en vain, en 604/1207-8 aux ambitions ayyûbides sur Akhlât[214]. Al-Afḍal, aussi son vassal[215], dut aller sur son ordre dégager l'Artuqide de Khartpert attaqué par celui d'Amîd[216]. À Léon d'Arménie, dont il avait jadis été l'hôte, il réclama les biens jadis laissés par lui et que, disait-il, on ne lui rendait pas, et, en même temps

214) *Tar. Seldj.*, 20r°/42; Ibn al-Athîr, XII, 180.

215) Diyâ al-dîn b. al-Athîr (mon article dans *Bull. of the School of Or. St.*, XIV, 1, 36), où une lettre, rédigée au nom d'al-Afḍal, porte, sans doute par erreur du compilateur du recueil ou du scribe du ms. la date de 600, d'un an antérieure à l'avènement de Kay-Khusraw, nominativement désigné; une autre lettre, sans date, mentionne un appel d'al-Afḍal à Kay-Khusraw contre Léon I^er^ qui lui avait pris trois forteresses (où? En général, le territoire de Marᶜash ne relevait pas d'al-Afḍal et les séparait).

216) Ibn al-Athîr, XII, 133.

qu'en 1209 il lui enlevait Pertousd, au-dessus de Marᶜash, lui imposait de respecter en Syrie ses alliés d'Alep et d'Antioche qui l'avaient appelé à leur côté contre lui[217].

Ce fut cependant vers l'ouest qu'eut lieu la grosse entreprise du second sultanat de Kay-Khusraw: mais là encore, en raison de l'accord conclu avec Lascaris, sur des territoires étrangers à l'empire de Nicée, voire ses ennemis, et sur lesquels on admettra que le prince grec avait pu plus ou moins explicitement reconnaître au sultan turc, comme contre les Trébizondais (cf. *supra*) et les Arméno-Ciliciens, une pleine liberté de manœuvre. Sous Qilidj-Arslân III était tombée aux mains des Turcs, sans doute après une longue période d'encerclement turcoman, Isparta, que peut-être avait essayé de sauver l'aventurier toscano-byzantin Aldobrandini, maître d'Antâlya[218]. En 1207, Kay-Khusraw s'en prit à Antâlya même. Sans doute jugeait-il nécessaire d'établir une solide base seldjuqide en un pays depuis longtemps sillonné et dépassé par les Turcomans; mais il y a aussi ou surtout des raisons commerciales formellement attestées. Dans les conditions nouvelles de la Méditerranée orientale, Antâlya ne pouvait pas ne pas tomber de plus en plus sous influence chypriote. Des marchands d'Alexandrie se plaignirent à Kay-Khusraw d'avoir eu à souffrir des Francs à Antâlya. De toute manière, c'était le débouché méridional normal de l'Anatolie et de Qunya, le grand port des relations avec l'Égypte. Pour les sauver, les Antâlyotes firent appel au régent de Chypre, Gautier de Montbéliard, qui amena 200 chevaliers et contraignit les Turcs à un léger repli. Mais les Francs furent impuissants à empêcher l'assaillant de ruiner la campagne où les Antâlyotes avaient leurs biens et leurs subsistances. Des conflits de pouvoir durent de plus éclater entre indigènes et Chypriotes. Selon Ibn al-Athîr, qu'aucune source émanant des milieux directement intéressés ne confirme, les Grecs auraient appelé finalement les Turcs contre les Francs; du moins est-il certain que la principale source franque considère que Gautier avait conquis Antâlya, et que pour Ibn Bîbî ce furent

217) Kamâl al-dîn dans *Rev. Or. Lat.*, V, 45; Abû Shâma, *Suite*, dans *Hist. Crois. Or.*, V, 155; *Chron. An. Syr.*, 165/§510, an 1520, d'après laquelle la paix entre Léon et Kay-Khusraw aurait eu lieu par une médiation d'al-ᶜÂdil; cf. ma *Syrie du Nord*, 614.

218) Ibn Bîbî, 24. Jugeant étrange qu'Isparta, proche de Burghlu et très en-deçà des poussées turcomanes en Lycie, ait résisté si longtemps, Wittek *(Byzantion*, cf. *supra)* propose de corriger le nom d'Isparta en Patara, sur la côte, parce qu'Ibn Bîbî la situe "dans le *sâḥil*"; mais ce mot s'entend des provinces bordées par la mer, en opposition au plateau intérieur; géographiquement c'est avec Antâlya qu'Isparta communique le mieux; un *waqf* de 613/1216 (O. Turan, *Belleten* XLIII, 1947, 423-6 et 428) attribue à la mosquée d'Antâlya des localités d'Isparta avec un témoin de cette ville; si à cette date celle-ci dépend peut-être encore du chef-lieu antérieur de Burghlu, une inscription de 621 *(RCEA*, n° 3922) paraît bien la rattacher à Antâlya, dont le gouverneur y fonde une *madrasa*, alors que Burghlu est une citadelle seldjuqide directe (Ibn Bîbî, 212, 251, 287, 333).

bien uniquement les Francs que les Turcs eurent à combattre[219]. Il y eut un sac de trois jours (mars 1207), la plupart des Francs succombèrent, puis Kay-Khusraw constitua la ville et sa province en un gouvernement nouveau au bénéfice de son affranchi Mubâriz al-dîn Ertökush b. ʿAbdallâh, que nous retrouverons.

La fin du règne de Kay-Khusraw fut cependant marquée par une nouvelle rupture avec les Grecs — la dernière que l'histoire seldjuqide devait enregistrer. La raison en est diversement présentée par les chroniqueurs. Pour Acropolite, il s'agirait d'intrigues du vieil Alexis III Ange, venu réclamer à Kay-Khusraw, pour l'avoir hospitalisé jadis, de l'aider à renverser Lascaris, ce que le sultan aurait considéré comme une bonne occasion d'essayer de conquérir toute l'Asie-Mineure; Ibn Bîbî ignore Alexis et, plus vraisemblablement, suggère une opposition entre Lascaris et Kay-Khusraw sur le droit des Turcomans de nomadiser au-delà des frontières officielles gréco-turques; le *Ta'rikh-i-Seldjuq,* au milieu de détails légendaires, contient l'indication possible d'un parti byzantin scandalisé par l'abandon d'Antâlya sans secours et ayant exigé un redressement face aux Turcs; enfin il faut évidemment faire une part à la diplomatie de l'empereur latin Henri de Constantinople, en raison de ses guerres contre Lascaris, et, en rapport avec celle-ci, au rapprochement du sultan avec Venise dont témoigne sur le plan politique, en même temps que de son intérêt pour le commerce, le traité conclu entre eux deux quelque temps après la conquête d'Antâlya, où il concède aux Vénitiens d'importants avantages[220]. La bataille se livra près d'Antioche du Méandre, qu'attaquait Kay-Khusraw. Le sultan fut vainqueur, mais tué en poursuivant l'adversaire, ce qui provoqua le repli des Turcs et la capture du *tshâshnegîr* Sayf al-dîn Ineh. La frontière resta stabilisée immédiatement à l'est d'Antioche (1211)[221]

219) Ibn Bîbî, 33-35; Ibn al-Athîr, XII, 167 (d'où Bar Hebr.); Nik., 842-43; Robert d'Auxerre, *MGSS,* XXVI, 271 (d'où Guill. de Nangis, *Vie de St. Louis*); "Eracles", 316; cf. Mas-Latrie, *Hist. Chypr.*, II, 13; Hill, *Hist. of Cyprus,* II, 74; mon "Comm. anatol.", 93.

220) Akropolite, éd. Heisenberg, 14-17; Ibn Bîbî, 36-39; *Tar. Seldj.*, 20r°-v°/42-43; Aqsarâyî, 32; le traité vénitien n'est conservé que sous la forme des confirmations ultérieures (Tafel et Thomas, "Urkunden zur älteren Handels und Staatsgeschichte Venedig", dans *Fontes rerum Austriacarum,* t. 2 n° 231 p. 143). Le traité sera renouvelé à l'avènement de Kay-Kâûs et à l'avènement de Kay-Qubâdh; l'ambassadeur turc pour ce dernier, seul conservé, est l'*amîr-khâss* et *amîr al-umara ispahsalâr,* Shams al-dîn Ilyâs, inconnu par ailleurs, du moins si le nom est bien exactement celui-ci.

221) Kay-Khusraw ayant été trouvé mort sans qu'on pût assurer les circonstances de sa fin, la légende s'empara de l'affaire (cf. par ex. *Tar. Seldj.*, 20v°/43, et mon commentaire dans mon article sur "Seldjuqides etc. d'après le Seldjuqnâmeh anonyme" dans *Mélanges Grégoire* III, 1951). Le *Tar. Seldj.* a signalé à Amasya une révolte artuqide; il ne peut s'agir que d'une erreur peut-être de lieu, plus probablement de personne (pour des Dânishmendites restés dans leur région traditionnelle). Les Artuqides se sont souvent mêlés de l'Anatolie orientale, mais n'y sont jamais restés.

Règne de Kay-Kâûs

La succession de Kay-Khusraw donna lieu encore à quelques difficultés, parce qu'il avait trois fils, mais à aucune, semble-t-il, qui fût d'ordre plus général. Kay-Khusraw avait établi son fils aîné, ʿIzz al-dîn Kay-Kâûs, à Malatya, un autre, ʿAlâ al-dîn Kay-Qubâdh, à Tuqât; un troisième, Kay-Farîdûn Ibrahîm, se trouvait apparemment à Antâlya. Il apparaît qu'en somme, le choix du sultan appartient aux grands émirs. La plupart s'accordent sur Kay-Kâûs, qui passe d'abord à Qayṣariya; mais, de Tuqât, Kay-Qubâdh, avec l'alliance de Mughîth al-dîn d'Erzerûm, de Léon d'Arméno-Cilicie, du Dânishmendite Ẓâhir al-dîn Ilî le *pervâneh*, refuse de le reconnaître et vient l'assiéger. Soutenu cependant par le *tshâshnegîr* Mubâriz al-dîn Tshavli, l'*amîr-akhûr* Zayn al-dîn Bashârâ, l'*amîr-madjlis* Mubâriz al-dîn Bashârâ, enfin le gouverneur de Qaysariya Djalâl al-dîn Qayṣar, Kay-Kâûs, après avoir songé à fuir pour ramener de Qunya des troupes en partie levées chez les Turcomans du pays *ûdj,* parvient à gagner Ẓahîr al-dîn et Léon[222]; la discorde se met entre Mughîth al-dîn et Kay-Qubâdh, qui se retire à Ankara; cependant que Ẓahîr al-dîn juge prudent de passer en Cilicie. Kay-Kâûs entre alors à Qunya, puis va assiéger Ankara, où Kay-Qubâdh a l'appui des *beglerbegs* Sayf al-dîn Qizil et Ḥusâm al-dîn Amîr-Tshupan, chefs des Turcomans de la province de Qastamûnî. Kay-Kâûs l'emporte cependant, Sayf al-dîn Ineh le *tshâshnegîr* libéré par Lascaris.occupe pour lui Ankara par capitulation, Kay-Qubâdh est envoyé en prison honorable à Minshâr, dans la province de Malatya, ou à Höyük, près de Sîwâs[223].

Restait Kay-Farîdûn. À la mort de Kay-Khusraw, les indigènes d'Antâlya s'étaient soulevés, appuyés sur des renforts francs. Kay-Farîdûn avait conduit le soulèvement, cherché lui-même le contingent chypriote. La ville fut reprise par Kay-Kâûs, Kay-Farîdûn confiné dans un apanage de trois districts où il paraît avoir été désormais tenu à l'écart par tous (1212)[224].

222) Celui-ci repartit par Qarahiṣâr Develi, ce qui montre qu'il s'était avancé vers Qayṣariya; mais le *Cartulaire des Hospitaliers* (éd. Delaville Leroux, II, 118) montre que vers le même moment il attaquait aussi Laranda, qu'il voulait constituer en marche au profit de l'Ordre, déjà maître de Seleſké sur la côte.

223) Ibn Bîbî, 40-50 (44: Qayṣar devint *pervâneh,* Zayn al-dîn Bashârâ reçut le gouvernement de Nigdeh, Ḥusâm al-dîn Yûsuf celui de Malatya, Mubâriz al-dîn Tshavli celui d'Albistân; Ẓahîr al-dîn Ilî meurt bientôt à Tell-Bashir, en territoire alépin); *Tar. Seldj.*, 20v°/43 pour qui le vainqueur de Kay-Qubâdh serait l'*amîr-dâd* Qiwâm al-dîn, inconnu d'Ibn Bîbî.

224) Ibn Bîbî, 51-53; *Tar. Seldj.*, 20 v°/43; Abû Shâma, *Suite,* dans *Hist. Crois. Or.* V, 158; "Eracles", 316; *Annales Terre Sainte,* éd. Raynaud, *Archives de l'Orient latin* 2, 1184, 436; *Chyprois,* éd. Raynaud, *ibidem,* 69; cf. Hill, 77.

La situation aurait pu être plus dangereuse pour Kay-Kâûs si Lascaris avait voulu en profiter; mais, suffisamment absorbé sur ses autres frontières, il se borna à conclure avec Kay-Kâûs, par l'entremise de Sayf al-dîn Ineh, un accord qui, semble-t-il, devait stipuler le respect mutuel des frontières existantes. Que les partenaires l'eussent ou non pensé, ce traité marque en fait le début d'une paix quasi-définitive entre les deux États. Ce sera exclusivement désormais sur ses autres frontières, selon d'autres conceptions, que s'exercera l'activité militaire des sultans de Qunya: contre les chrétiens de Cilicie ou de Trébizonde, et contre les musulmans d'outre-Euphrate ou de Syrie[225].

On peut s'étonner de ce changement de front, ou plus exactement non de leur extension à l'est, mais de leur abstention à l'ouest. Les raisons en peuvent être multiples: l'État asiatique de Nicée défendait mieux sa frontière orientale que l'ancien empire semi-européen de Constantinople; les Seldjuqides ne désiraient pas supprimer l'État tampon qui les séparait des Francs, jugés plus dangereux; ils ne souhaitent pas renforcer dans leur État l'élément chrétien, mais au contraire l'élément musulman; ils ne jugent pas compatible l'activité conquérante vers l'est, qui leur paraît urgente en raison des bouleversements du monde oriental, avec une activité parallèle à l'ouest. Toutes ces raisons sont autant d'hypothèses qu'aucun texte ne supporte, mais qui peuvent être concurremment admises. L'orientation résultante est, elle, en tous cas patente.

La politique de Kay-Kâûs eut donc comme buts de développer les débouchés maritimes dont Kay-Khusraw avait commencé l'acquisition, et l'influence dans les affaires de Syrie et de Mésopotamie supérieure, la consolidation de la frontière taurique dont Rukn al-dîn et lui avaient renoué la tradition.

Au sud, Antâlya reprise en main, Kay-Kâûs se préoccupa de permettre au port de poursuivre et développer son activité antérieure en établissant un modus vivendi avec le roi de Chypre, dont l'intérêt sur ce point coïncidait avec le sien. La difficulté était que, dans la politique syro-cilicienne, ils soutenaient les partis adverses; mais une correspondance de plus en plus précise échangée de la fin de 1213 à la fin de 1216, sur l'initiative du sultan, semble-t-il, permit de conclure des accords assurant aux marchands des deux États des conditions de commerce sûr les uns chez les autres, tout en réservant la liberté de chaque souverain de combattre,

225) Ibn Bîbî, 45-6; Akropolite, éd. Heisenberg, 14-28.

l'un, de soutenir, l'autre, Léon de Cilicie et son neveu Raymond (qui de 1216 à 1219 possède Antioche)[226].

Au nord, le grand succès du règne de Kay-Kâûs fut l'acquisition de Sinope, qui ouvrait pour la première fois solidement à l'État seldjuqide une fenêtre sur la Mer Noire. L'urgence en était d'autant plus grande que Théodore Lascaris venait de battre les Trébizondais et étendait sa domination vers l'est sur la côte pontique, si bien qu'à moins d'une difficile guerre avec lui, contraire à sa politique, Kay-Kâûs risquait de se voir définitivement condamné tout accès à la Mer Noire; il pouvait au contraire, en faisant vite, mettre un terme à cette expansion, sans rompre avec Nicée, en enlevant Sinope, position occidentale extrême du royaume de Trébizonde, qui, entre ses mains, désormais empêcherait tout contact entre les deux États byzantins, sans trop mécontenter Lascaris, ainsi protégé contre les attaques ultérieures de son rival Comnène. Il est possible que David Comnène, frère d'Alexis Comnène de Trébizonde et chef militaire réel de la maison, ait été tué au cours des opérations qui se déroulèrent alors, ou d'autres, préliminaires[227]. La capture de Sinope résulta en partie de la chance qui permit à Kay-Kâûs de mettre la main par surprise sur Alexis, aventuré en pays turcoman dans une région d'appartenance indécise entre les deux États. La vue de leur empereur amené captif sous leurs murailles ne convainquit pas sans peine les habitants de Sinope d'obéir à l'ordre de livrer leur ville qu'il était contraint de leur donner; ils capitulèrent cependant en fin de compte, contre promesse de vie et biens saufs, le I[er] novembre 1214, et Alexis fut remis en liberté. Mais, en outre, il se constituait vassal de Kay-Kâûs auquel il promettait un tribut annuel et l'envoi de renforts militaires à toute réquisition[228]. Cet article ne sera certainement pas

226) Sp. Lampros, "E Ellènikè ôs épisèmos glôssa tôn soultanôn", dans *Néos Ellènomnémôn*, 5, 1908, p. 40 *sq.*; cf. mon "Commerce anatolien," 93 et n.3.

227) Vasiliev, "Foundation of the Empire of Trebizond" dans *Speculum* XI, 1936, 26-29; mais cet auteur complique le récit en supposant deux captures successives de Sinope, parce que le texte de Yazidji-Oghlu, adaptateur turc d'Ibn Bîbî, sur lequel repose la traduction russe de Melioransky qu'il utilise, dit qu'Alexis avait pris Sinope; le texte persan, lui, ne dit rien de tel, et, à vrai dire, même le texte turc, regardé de près, peut s'appliquer à de simples pillages dans l'arrière-pays de Sinope.

228) Ibn Bîbî, 54-59; Bar Hebr., 369; Ibn Wâsil, III, 225; *Tar. Seldj.*, 21r°/44, donne un récit romancé d'une importante bataille côtière et la date du 1[er] *shawwâl* 612/16 janvier 1216 au lieu du 26 *djumâda* 2 (cf. mes "Seldjuqides etc." dans *Mélanges Grégoire*, III, 102 et 105). Ibn Bîbî donne le détail du tribut: 10 000 (Yazidji-Oghlu 12 000) pièces d'or, 500 chevaux, 2 000 bovins, 10 000 moutons, 500 charges de cadeaux variés; il raconte en détail la cérémonie de prise de possession de la ville par Kay-Kâûs en présence d'Alexis, puis le réembarquement de celui-ci vers Trébizonde; d'autre part, il précise que le traité confirme au souverain grec tout le territoire de Djânît à l'exception de la province de Sinope, ce qui a l'air de signifier de la part du sultan une renonciation à reconquérir Samsûn, Oinaion, et autres

régulièrement appliqué; mais Sinope resta seldjuqide. Les remparts furent restaurés et complétés aux frais de quinze émirs dont les noms subsistent sur les inscriptions qui commémorent leurs tâches respectives[229]. Un gouverneur fut installé en la personne d'un Arménien probablement converti, Héthoum, une garnison turque introduite, et la grande église convertie en mosquée. Sinope était une place très forte, qui fut désormais débouché et base seldjuqide sur la Mer Noire. On en verra bientôt l'importance.

Du côté cilicien, les engagements de Léon I[er] envers Kay-Khusraw n'avaient certainement pas survécu à la mort de celui-ci, et l'on avait vu au contraire combien le prince arménien cherchait à déborder du Taurus et à intervenir dans les affaires intérieures seldjuqides. En 1216, Léon venant d'enlever Antioche, pour son neveu Raymond, à Bohémond IV, celui-ci, une fois de plus, ainsi que son allié al-Ẓâhir d'Alep, firent appel à une diversion seldjuqide. Kay-Kâûs ne se fit pas prier. À la fin de 1216, il enleva au nord de la Cilicie les deux forteresses de Gantshîn ou Shogagan (Izdi) et Djandjîn (celle-ci, si le renseignement est exact, temporairement, puisque Kay-Qubâdh devait plus tard la reprendre), défit et captura le connétable arménien Constantin, et, en 1218, se fit pour sa rançon céder la place-forte de Lu'lu'a, position de première importance, sur la route de Sîs vers Qayṣariya, qui devait être désormais une des plus puissantes bases seldjuqides, en même temps qu'elle contrôlait dans son voisinage de profitables mines d'argent[230].

Au-delà de la Cilicie, le règne de Kay-Kâûs marque la reprise active de la politique d'intervention en Syrie. Dans ses dernières années, al-Ẓâhir, afin d'assurer la succession de son jeune fils à Alep, avait cherché à se réconcilier avec al-ᶜÂdil, tout en maintenant avec Kay-Kâûs des contacts de contre-assurance. Cette politique limitait les concours sur lesquels le prince seldjuqide pouvait compter de sa part en Syrie ou même contre les Ciliciens, qu'appuyait al-ᶜÂdil. Quand al-Ẓâhir mourut, dans les derniers jours de 1216, Kay-Kâûs crut l'occasion bonne de prendre en Syrie un pied plus ferme. Afin de ne pas s'aliéner l'opinion par un désir affiché

districts de fréquentation turcomane passée. Ibn Naẓîf, éd. Gryaznevitch, utilisé dans mon article "Questions d'histoire de la province de Qastamonu" dans *Selçuklu Araştırmaları Dergisi*, III, 1971.

229) *RCEA*, n° 3750-3774 et 3825.

230) Kamâl al-dîn, *Rev. Or. Lat.* V, 50-51; Ibn Wâṣil, 175v°-176v°/242; Sempad, 647; *La Chronique attribuée au Connétable Smbat*, éd. Dédéyan, 1980, p. 92; Ibn Bîbî, 57-58; cf. ma *Syrie du Nord*, 601. Le 20 mars 1210, le Grand Maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques (ceux-ci prenaient alors pied en Cilicie) est tué dans un combat contre des Turcs du Taurus (Perlbach, *Regesten*, p. 364 dans *SS Rerum Prussicarum*, III, 589).

d'annexer un pays où il faisait figure d'étranger, il mit en avant la candidature d'al-Afḍal, son vassal ayyûbide, frère du défunt, à la succession d'Alep. L'arrivée de la Cinquième Croisade empêchait, pensait-il, les Alépins de recevoir des secours d'al-ᶜÂdil ou de ses fils. Au printemps de 1218, Kay-Kâûs avec al-Afḍal occupait le nord de la province d'Alep, qu'avaient déjà par moments possédé ses aïeux: Marzbân, Raᶜbân, et Tell-Bâshir, où il fit exhumer et brûler le corps de Ẓâhir al-dîn Ilî. À côté des troupes des provinces orientales et de Turcomans *ûdj*, le rôle essentiel était joué dans l'entreprise par l'émir de Marᶜash, Nuṣrat al-dîn Ḥasan b. Ibrahîm. Devant le danger, la régente d'Alep, veuve d'al-Ẓâhir, fit appel à l'Ayyûbide al-Ashraf, son frère, et lieutenant de son père al-ᶜÂdil en Djazîra, mais venu en Syrie le seconder contre les Francs; oubliant ses anciens désaccords avec al-Ẓâhir, il accourut et, soit par surprise, soit par intrigues auprès d'émirs de Kay-Kâûs, écrasa près de Buzâ'a, l'armée seldjuqide, qui se débanda vers Albistân, abandonnant toutes ses conquêtes[231].

L'entreprise était malheureuse et, toujours appuyé sur al-Afḍal, Kay-Kâûs voulut en tirer vengeance par une attaque en Djazîra. Là, à Lu'lu', ministre du dernier Zenghide, mineur, et qui aspirait au pouvoir pour lui-même, et à al-Ashraf, qui le soutenait, s'opposaient un oncle de l'enfant et l'Artuqide de Ḥiṣn-Kayfâ et Amîd; malgré l'ancien conflit de ce dernier avec les Seldjuqides, ils firent appel à Kay-Kâûs. Celui-ci avait renforcé sa position sur ses confins orientaux par un mariage avec la fille de son vassal ou allié Bahrâmshâh d'Erzindjân[232], et n'avait rien à craindre de Mughîth al-dîn, dont la politique, face à al-Ashraf, était parallèle à la sienne. Au-delà de la Djazîra, il avait manifesté son accord avec le Calife en sollicitant les insignes de la *futuwwa* qu'apporta le Shaykh Suhrawardî[233]. Il prépara une campagne outre-Euphrate. Mais en 617/décembre 1220, il mourut, la coalition se disloqua, Lu'lu' et al-Ashraf l'emportèrent, et là aussi l'influence seldjuqide subit un arrêt[234].

231) Ibn al-Athîr, XII, 227-229; Kamâl al-dîn, 49-54, 61; Sibt b. al-Djawzî, éd. générale à Hyderabad, dernier volume, 379-80, 389, 392-393; al-Makin b. al-'Amîd, *"La chronique des Ayyûbides"*, mon éd. dans *BEO*, XV, 1958, p. 129; Ibn Bîbî, 72-81; *Tar. Seldj.*, 22v°/47; *Chron. An. Syr.*, 166-167; Bar Hebr., 372-373.

232) Ibn Bîbî, 67-72.

233) Ibn Bîbî, 59.

234) Ibn Bîbî, 81; Ibn al-Athîr, XII, 231 (*Hist. Crois.*, 150-2); Ibn Wâṣil, III, 249-50; Kamâl al-dîn, *R.O.L.*, III, 188; *Tar. Seldj.*, date de mort 12 *dhû'l-ḥidjdja* 615/oct. 1218 21v°/45.

Le règne de Kay-Qubâdh

ʿAlâ al-dîn Kay-Qubâdh, qui remplaça Kay-Kâûs, devait laisser dans la postérité le souvenir du prince le plus prestigieux de la dynastie – en partie, il est vrai, parce qu'il en fut le dernier indépendant[235]. Son avènement, malgré la mauvaise humeur de quelques émirs qui, pour s'être jadis opposés à lui au profit de Kay-Kâûs, auraient peut-être maintenant préféré Kay-Ferîdûn ou Mughîth d'Erzerûm, fut relativement facile. De nouveau apparaît là le rôle décisif de quelques grands émirs, ceux-là même que nous avons vus naguère soutenir à son avènement Kay-Kâûs contre Kay-Qubâdh, aux côtés desquels on nous nomme encore Sharaf al-dîn Muḥammad le *pervâneh,* et qui maintenant vont le chercher dans sa prison et organisent le voyage et les cérémonies de son retour. Ce dont l'équivalent ne nous est pas narré pour les avènements précédents, Suhrawardî vint dans des conditions spécialement solennelles apporter au nouveau souverain de la part du Calife un diplôme officiel de sultanat sur les pays de Rûm; on ne dit pas de qui émanait l'initiative.

Le nouveau souverain était certainement une personnalité. Ibn Bîbî, qui a encore connu de ses contemporains et proches, le dit instruit religieusement, en histoire, en chimie, connaissant et pratiquant plusieurs arts, amateur de sport et joueur d'échecs, attaché à s'inspirer des exemples et enseignements de Maḥmûd le Ghâznévide, Qâbûs b. Washnegîr, Niżâm al-Mulk; par ailleurs généreux. D'aucuns le trouvaient hautain et défiant. On verra qu'il s'appliqua en tous cas à tenir dans l'obéissance et de strictes limites de moyens les grands émirs estimés dangereux. Il se peut que sa politique conquérante ait répondu, en même temps qu'aux buts hérités de ses prédécesseurs, à une volonté de prestige monarchique et de détournement des activités de ces émirs vers des bénéfices extérieurs[236].

Les premières conquêtes furent réalisées aux dépens des Arméno-Ciliciens ou des seigneurs gréco-arméniens jadis dépendants de Byzance et maintenant plus ou moins nettement sans doute de Léon Ier et de ses successeurs. Ce fut d'abord, dès 1221, la conquête de Kalonoros, sur la côte orientale du golfe d'Antâlya, dont le seigneur grec, Kîr Farîd, après deux mois d'un siège vigoureux, capitula en échange du gouvernement d'Aqshéhir en pays seldjuqide. La place fut rebaptisée ʿAlâya, du nom du

235) Aussi Kay-Qubâdh a-t-il été l'objet de quelques monographies, telles celles de Rudolf Fahrner, dans le *Festschrift Robert Böhringer,* et de H. Jansky, "Selçuklu Sultanlardan birinci Alâ al-dîn Keykubad'in emmiyet politikası", dans *Zeki Velidi Togan'a Armağanı,* Istanbul, 1955.

236) Ibn Bîbî, 82-97. Allusion à l'ambassade de Suhrawardî, qui a frappé, dans Eflakî, I, 35 et 58.

sultan[237], et fut dès lors une des principales places de sûreté des souverains seldjuqides, en même temps qu'une résidence d'hiver pendant les froids anatoliens. L'occupation de la côte entre Antâlya et ʿAlâya fut complétée par celle d'Alâra; puis, en 1225, à la suite d'opérations conduites par le gouverneur de la province, Ertöküsh, en Isaurie, face à Chypre, furent acquises Mafgha, Andûsandj, Anamûr, la frontière littorale étant donc repoussée à l'est jusqu'au district de Selefké, possession des Hospitaliers sous la suzeraineté arménienne. Ces conquêtes étaient complétées par une pénétration concordante dans l'arrière-pays montagneux. En 1222, Bohémond IV, jadis allié des Seldjuqides, mais maintenant, son fils Philippe venant d'être élevé à la succession de Léon, gardien de la Cilicie, repoussait une menace turque; mais en 1225, Philippe ayant été renversé par le seigneur arménien Constantin de Lampron au bénéfice de son fils Héthoum, Bohémond renoua la vieille alliance. Des opérations furent menées par Tshavli le *tshâshnegîr* et l'émir Comnène qui aboutirent à l'occupation définitive de Djandjîn et à la constitution, dans le massif d'Ermenek et Mût, d'une marche au bénéfice d'un certain Qamar al-dîn, qui devait lui laisser son nom. Le pays, où s'inflitrèrent ou furent attirés des Turcomans, devait être par la suite le centre d'un de leurs plus importants groupements et le berceau des Qaramânides[238]. En 1231, il semble qu'à la faveur des renforts amenés par Frédéric II et de l'invasion khwârizmienne dans l'est seldjuqide, les Chypriotes aient noué une intrigue avec le gouverneur de ʿAlâya pour la reprise de la ville; le complot, s'il est réel, fut découvert, le gouverneur mis à mort[239], et il n'y eut plus désormais aucune secousse dans l'intégration parfaite de ces importantes régions nouvelles au domaine seldjuqide.

Sur la côte opposée, la politique seldjuqide apparaît plus audacieuse encore, en ce qu'elle ne se borne pas à s'attaquer à Trébizonde sur ses frontières, mais lui dispute sur mer et jusqu'en Crimée la prépondérance commerciale et la suprématie politique qu'elle s'y était acquises depuis la chute de l'empire Byzantin. À l'exception de la campagne de Crimée, bien connue du point de vue seldjuqide, les faits sont cependant ici difficiles à reconstituer, les hostilités, auxquelles participent surtout des frontaliers mal connus d'Ibn Bîbî, ne nous apparaissent qu'au travers de quelques mentions disparates, dispersées, et incomplètes.

237) Il est curieux de constater qu'à la fin du siècle l'auteur du *Tar. Seldj.* emploiera encore le nom de Kalonoros.

238) Ibn Bîbî, 97-104, 138-142; *Tar. Seldj.* 21v° /45; Bar Hebr., 294, 381; Ibn al-Athîr, 303-4; références dans ma *Syrie du Nord,* 632.

239) Ibn Bîbî, 153.

Des relations s'étaient nouées entre habitants des rivages nord de la Mer Noire et sujets seldjuqides[240]. Lors de la première invasion mongole en Russie méridionale, des marchands du grand port criméen de Sughdâq, sacqué par l'envahisseur, et d'autres des populations russes plus au nord, s'étaient réfugiés en Asie Mineure seldjuqide, par Sinope évidemment[241]. Cependant, les ports criméens, depuis la décomposition de l'empire Byzantin, étaient vassaux de Trébizonde, à laquelle, plus qu'à Nicée et peut-être même, depuis la conquête latine, qu'à Constantinople les rattachaient les intérêts de leur commerce[242]. Cette dépendance ne pouvait pas être bien vue des marchands de Sinope devenue seldjuqide. Il nous est parvenu un récit musulman et un récit trébizondais d'un épisode qui illustre cette rivalité, encore que dans les termes il soit impossible de les concilier. Un navire de réfugiés russes ayant fait naufrage, au large de Sinope, les autorités sultanales firent, selon l'usage général, main basse sur tout ce qui put être sauvé —dit Ibn al-Athîr[243]—, alors que, selon un auteur trébizondais, ce navire transportait le tribut dû par Cherson à Trébizonde et Héthoum, l'ayant su, l'aurait attaqué, et aurait en outre fait piller les côtes de "Gothie" (1223). Des hostilités s'en seraient suivies entre Seldjuqides et Trébizonde; le nouvel empereur de cet État, Andronic Gidos, vint par mer faire un raid sur Sinope, à la suite duquel Héthoum consentit à l'échange des prises. Un prince seldjuqide, que l'auteur trébizondais n'appelle que Melik, aurait, là-dessus, attaqué Trébizonde, mais subi aux portes de la ville un désastre (peut-être fut-il fait prisonnier), à la suite duquel il dut se reconnaître vassal ou allié de Trébizonde[244]: on est tenté d'imaginer que l'attaque venait d'al-Mughîth Tughrïlshâh, ou de son successeur, d'Erzerûm; on sait que les rapports de celui-ci avec Kay-Qubâdh sont, les années suivantes, très mauvais, et il se peut que la tension entre eux remonte à la brouille de 1212; peut-être toutefois leurs politiques restaient-elles parallèles, et la véritable rupture fut-elle une conséquence de l'alignement nouveau de la politique de Tughrïlshâh consécutif à sa défaite; il paraît en tous cas exclu que "Melik" puisse désigner Kay-Qubâdh, dont Ibn Bîbî n'eût pas manqué de signaler une campagne dans cette direction. Ibn al-Athîr seulement sait que cinq ans plus tard, l'expédition de Kay-Qubâdh contre Erzerûm fut interrompue par l'obligation d'aller parer à une attaque trébizondaise sur Sinope, qui est évidemment une diversion au secours du Seldjuqide désormais allié[245]

240) Cf. mon "Commerce anatolien", 94-95.
241) Ibn al-Athîr, XII, 253-54.
242) Cf. Vasiliev, *The Goths in the Crimea,* Cambridge (Mass.) 1936, ch. IV.
243) Ibn al-Athîr, *loc. cit.*
244) *Miracles de St Eugène,* dans Papadopoulos-Kérameus, *Fontes rerum Imperii Trapezuntini,* p. 117 *sq.*, et, *ibid.*, *Chronique* de M. Panarètos, par. 2.

Entre temps avait eu lieu la mémorable campagne de Crimée. Est-ce à elle qu'en comprimant un peu les dates fait allusion l'auteur trébizondais sous la forme de simples pillages? Aucune autre source qu'Ibn Bîbî ne fait pour nous mention, à cette possible exception près, de cette importante expédition. Depuis le retrait des Mongols, l'influence russe prévalait à Sughdâq. Les marchands venant du territoire seldjuqide avaient, disaient-ils, à souffrir de saisies injustifiées. Kay-Qubâdh fit exécuter par le chef de la province de Qastamûnî, Ḥusâm al-dîn Amîr Tshupan, son ancien ami des jours d'Ankara, une opération contre Sughdâq. L'intervention qiptshaque sollicitée par les gens de Sughdâq ayant été écrasée, et les Russes ayant alors cherché à traiter, le port dut capituler et accepter, outre l'indemnisation des marchands, l'établissement d'un protectorat seldjuqide marqué par l'instauration d'une mosquée, l'installation d'une garnison, et la désignation d'un cadi (1225 ?). Toute information manque pour savoir si ce protectorat resta effectif jusqu'à la conquête mongole cette fois définitive de 1239[246].

Ce fut plus encore que ses prédécesseurs en liaison avec les circonstances de la politique "internationale" en Arménie et sur les confins mésopotamiens que Kay-Qubâdh y pratiqua une active politique d'intervention. Le désaccord latent qui opposait maintenant al-Ashraf à son frère al-Muᶜaẓẓam de Damas avait sans doute facilité l'entente que, contrairement à ses devanciers, Kay-Qubâdh conclut avec lui à son avènement. En 1226-27, l'Artuqide d'Amîd, Masᶜûd, et Ḥiṣn-Kayfâ participant à une coalition djazîréenne contre al-Ashraf, celui-ci fit appel au sultan seldjuqide, qui fut trop heureux de l'occasion d'enlever à Masᶜûd, voisin trop incertain, ses places fortes cis-euphratésiennes. Deux expéditions furent menées, l'une contre Kiahtâ, au sud, l'autre contre Tshimishkezek et Karfarâḳ (?) au nord. Les deux places furent emportées, en partie grâce au contingent du chef franc "F.r.d.kh.lâ(?)"; Gazgar Ḥiṣn Manṣûr tombèrent en même temps. Il est vrai qu'au dernier moment, Masᶜûd avait regagné al-Ashraf, qui avait alors essayé de sauver Kiahtâ, en vain[247]. Al-Ashraf essayait au même moment de se rapprocher d'al-Muᶜaẓẓam en allant le trouver à Damas. Kay-Qubâdh essaya de dire son mot dans les

245) Ibn al-Athîr, 313.
246) Ibn Bîbî, 126-138; cf. Yakoubovky, "Rasskaz ibn al-Bibi etc." dans *Vizantiiskiy Vremennik,* XXV, 1927.
247) Ibn Bîbî, 124; Ibn al-Athîr, 299-300.

Des relations s'étaient nouées entre habitants des rivages nord de la Mer Noire et sujets seldjuqides[240]. Lors de la première invasion mongole en Russie méridionale, des marchands du grand port criméen de Sughdâq, sacqué par l'envahisseur, et d'autres des populations russes plus au nord, s'étaient réfugiés en Asie Mineure seldjuqide, par Sinope évidemment[241]. Cependant, les ports criméens, depuis la décomposition de l'empire Byzantin, étaient vassaux de Trébizonde, à laquelle, plus qu'à Nicée et peut-être même, depuis la conquête latine, qu'à Constantinople les rattachaient les intérêts de leur commerce[242]. Cette dépendance ne pouvait pas être bien vue des marchands de Sinope devenue seldjuqide. Il nous est parvenu un récit musulman et un récit trébizondais d'un épisode qui illustre cette rivalité, encore que dans les termes il soit impossible de les concilier. Un navire de réfugiés russes ayant fait naufrage, au large de Sinope, les autorités sultanales firent, selon l'usage général, main basse sur tout ce qui put être sauvé —dit Ibn al-Athîr[243]—, alors que, selon un auteur trébizondais, ce navire transportait le tribut dû par Cherson à Trébizonde et Héthoum, l'ayant su, l'aurait attaqué, et aurait en outre fait piller les côtes de "Gothie" (1223). Des hostilités s'en seraient suivies entre Seldjuqides et Trébizonde; le nouvel empereur de cet État, Andronic Gidos, vint par mer faire un raid sur Sinope, à la suite duquel Héthoum consentit à l'échange des prises. Un prince seldjuqide, que l'auteur trébizondais n'appelle que Melik, aurait, là-dessus, attaqué Trébizonde, mais subi aux portes de la ville un désastre (peut-être fut-il fait prisonnier), à la suite duquel il dut se reconnaître vassal ou allié de Trébizonde[244]: on est tenté d'imaginer que l'attaque venait d'al-Mughîth Tughrîlshâh, ou de son successeur, d'Erzerûm; on sait que les rapports de celui-ci avec Kay-Qubâdh sont, les années suivantes, très mauvais, et il se peut que la tension entre eux remonte à la brouille de 1212; peut-être toutefois leurs politiques restaient-elles parallèles, et la véritable rupture fut-elle une conséquence de l'alignement nouveau de la politique de Tughrîlshâh consécutif à sa défaite; il paraît en tous cas exclu que "Melik" puisse désigner Kay-Qubâdh, dont Ibn Bîbî n'eût pas manqué de signaler une campagne dans cette direction. Ibn al-Athîr seulement sait que cinq ans plus tard, l'expédition de Kay-Qubâdh contre Erzerûm fut interrompue par l'obligation d'aller parer à une attaque trébizondaise sur Sinope, qui est évidemment une diversion au secours du Seldjuqide désormais allié[245]

240) Cf. mon "Commerce anatolien", 94-95.
241) Ibn al-Athîr, XII, 253-54.
242) Cf. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge (Mass.) 1936, ch. IV.
243) Ibn al-Athîr, *loc. cit.*
244) *Miracles de St Eugène*, dans Papadopoulos-Kérameus, *Fontes rerum Imperii Trapezuntini*, p. 117 *sq.*, et, *ibid.*, *Chronique* de M. Panarètos, par. 2.

Entre temps avait eu lieu la mémorable campagne de Crimée. Est-ce à elle qu'en comprimant un peu les dates fait allusion l'auteur trébizondais sous la forme de simples pillages? Aucune autre source qu'Ibn Bîbî ne fait pour nous mention, à cette possible exception près, de cette importante expédition. Depuis le retrait des Mongols, l'influence russe prévalait à Sughdâq. Les marchands venant du territoire seldjuqide avaient, disaient-ils, à souffrir de saisies injustifiées. Kay-Qubâdh fit exécuter par le chef de la province de Qastamûnî, Ḥusâm al-dîn Amîr Tshupan, son ancien ami des jours d'Ankara, une opération contre Sughdâq. L'intervention qiptshaque sollicitée par les gens de Sughdâq ayant été écrasée, et les Russes ayant alors cherché à traiter, le port dut capituler et accepter, outre l'indemnisation des marchands, l'établissement d'un protectorat seldjuqide marqué par l'instauration d'une mosquée, l'installation d'une garnison, et la désignation d'un cadi (1225 ?). Toute information manque pour savoir si ce protectorat resta effectif jusqu'à la conquête mongole cette fois définitive de 1239[246].

Ce fut plus encore que ses prédécesseurs en liaison avec les circonstances de la politique "internationale" en Arménie et sur les confins mésopotamiens que Kay-Qubâdh y pratiqua une active politique d'intervention. Le désaccord latent qui opposait maintenant al-Ashraf à son frère al-Muᶜaẓẓam de Damas avait sans doute facilité l'entente que, contrairement à ses devanciers, Kay-Qubâdh conclut avec lui à son avènement. En 1226-27, l'Artuqide d'Amîd, Masᶜûd, et Ḥiṣn-Kayfâ participant à une coalition djazîréenne contre al-Ashraf, celui-ci fit appel au sultan seldjuqide, qui fut trop heureux de l'occasion d'enlever à Masᶜûd, voisin trop incertain, ses places fortes cis-euphratésiennes. Deux expéditions furent menées, l'une contre Kiahtâ, au sud, l'autre contre Tshimishkezek et Karfarâḳ (?) au nord. Les deux places furent emportées, en partie grâce au contingent du chef franc "F.r.d.kh.lâ(?)"; Gazgar Ḥiṣn Manṣûr tombèrent en même temps. Il est vrai qu'au dernier moment, Masᶜûd avait regagné al-Ashraf, qui avait alors essayé de sauver Kiahtâ, en vain[247]. Al-Ashraf essayait au même moment de se rapprocher d'al-Muᶜaẓẓam en allant le trouver à Damas. Kay-Qubâdh essaya de dire son mot dans les

245) Ibn al-Athîr, 313.
246) Ibn Bîbî, 126-138; cf. Yakoubovky, "Rasskaz ibn al-Bibi etc." dans *Vizantiiskiy Vremennik*, XXV, 1927.
247) Ibn Bîbî, 124; Ibn al-Athîr, 299-300.

négociations entre Ayyûbides, puisque nous le voyons envoyer vers ce moment des ambassadeurs à al-Ashraf, à Ghâzî de Mayâfâriqîn, à al-Muʿaẓẓam de Damas, à al-Mudjâhid de Ḥoms, influent à Alep et allié d'al-Ashraf, enfin à al-Kâmil, sultan d'Egypte et chef de la famille, et à son représentant à Damas Fakhr al-dîn b. Hamawayh (mais nous ignorons de quoi ces ambassades étaient chargées)[248].

Ce fut en partie en relation avec ces événements que Kay-Qubâdh annexa la principauté de Mangudjaq et intervint dans celle d'Erzerûm. Nous savons extrêmement mal ce qui s'était passé dans l'une et dans l'autre. À Erzindjân, le vieux Bahrâmshâh était mort en 622/1225[249]. Contre son fils Dâûdshâh, des émirs portèrent plainte auprès de Kay-Qubâdh, qui leur distribua des *iqṭâʿ*; le prince d'Erzindjân, inquiet, était venu à Qaysariya et, à la suite d'une entrevue avec le sultan, un traité avait été rédigé entre eux. Cependant Dâûdshâh avait dû retirer l'impression d'une inévitable rupture prochaine, car, à peine de retour, du moins s'il faut en croire la version seldjuqide, il entama des négociations avec le prince d'Erzerûm, avec al-Ashraf, avec un certain ʿAlâ al-dîn Naw-Musulmân, le chef des "Assassins" d'Alamût appelé de ce nom (nouveau musulman) depuis l'accord conclu avec lui par le Calife al-Nâṣir, puis, lorsqu'il apparut en Iran occidental avec le Khwârizmshâh Djalâl al-dîn, offrant aux uns et aux autres, en échange de leur secours, la cession de la place-forte de Kamâkh. Al-Ashraf vint à Erzindjân. Cependant, avisé de ces intrigues, le sultan envoyait une armée attaquer Erzindjân. En vain des émirs avaient-ils conseillé à Dâûdshâh d'essayer d'envoyer ses fils le réconcilier avec Kay-Qubâdh. Au dernier moment, les secours peut-être escomptés n'étant en tous cas pas prêts à temps, il dut accepter de participer à la campagne que Kay-Qubâdh préparait vers Erzindjân, puis, quand l'armée seldjuqide fut chez lui, abandonner sa principauté en échange d'un *iqṭâʿ* notable et reçut de Kay-Qubâdh Aqshéhir (qui donc n'était plus à Farîd[250]), loin au cœur de l'Anatolie. Un autre Mangudjaqide, Muẓaffar al-dîn M., qui possédait Kughunya, accepta de même, dès l'approche de l'armée seldjuqide, un dédommagement du même ordre, en recevant, avec ses trois fils outre Arabissos, Rammâm et Nahr Kalî, dans le Djahân, la ville de Qirshéhir, où il resta fixé, lié au sultan par des mariages, jusque sous le règne de Kay-Khusraw II. La principauté d'Erzindjân n'avait jamais été une gêne pour les Seldjuqides; il est évident que si Kay-Qubâdh la supprima maintenant, ce n'est pas en raison des plaintes des émirs d'Erzindjân, qui fournirent tout au plus un prétexte classique, mais parce que l'imminence d'explications décisives avec le prince d'Erzerûm et les Ayyûbides, derrière lesquels se profilait la menace khwârizmienne dont on parlera bientôt, faisait pour la première fois sentir au sultan la nécessité d'une possession solide et directe d'un territoire stratégique d'une particulière importance. À Divrighi seulement qui, plus en retrait, ne présentant pas la même importance et, encadrée de territoires seldjuqides, ne pouvait qu'être docile, Kay-Qubâdh laissa subsister, à en juger par le témoignage des inscriptions et d'un acte de *waqf*, un dernier Mangudjaqide, Aḥmadshâh b. Sulaymân b. Shâhânshâh, qui y vécut au moins jusqu'en 650/1252. Quant à Erzindjân, le gouvernement en fut donné à Ertökush, promu depuis peu *atabeg* de Kay-Khusraw, fils aîné du sultan, mais qui n'était pas prévu comme son héritier principal, et auquel sans doute Erzindjân devait ultérieurement servir d'apanage[251].

À Erzerûm, la situation avant l'intervention de Kay-Qubâdh ne nous est guère mieux connue. Tughrïlshâh avait commencé son règne par une opposition aux fils d'al-ʿÂdil[252] parallèle à celle de Rukn al-dîn et Kay-Khusraw, lorsqu'en 604/1207-8 il était venu au secours de Balabân, alors maître d'Akhlât où la lignée de ses anciens maîtres les Shâh-i-Armin s'était éteinte, contre al-Awḥad, fils d'al-ʿÂdil, qui cherchait à s'emparer de la ville et de la principauté; il n'était d'ailleurs pas parvenu à l'en empêcher, car, établi à Akhlât, il avait traitreusement mis à mort Balabân, et alors été expulsé par un soulèvement des habitants qui avaient eux-mêmes appelé l'Ayyûbide[253]. Par la suite, al-Awḥad étant mort (610), Akhlât échut à son frère al-Ashraf, dans les affaires duquel il ne semble pas que Tughrïlshâh soit intervenu, ni en allié ni en ennemi. C'est peut-être aussi qu'il préférait tourner son attention du côté de Trébizonde et des Géorgiens; on a vu qu'il fut peut-être l'auteur et la victime d'une expédition malheureuse contre Trébizonde en 1223; les Géorgiens étaient des voisins inquiétants depuis que, vers 1206, ils avaient occupé Qars, et, par moments, Tughrïlshâh dût leur payer un tribut[254]; cependant la force offensive géorgienne était orientée presqu'exclusivement vers l'Arrân et l'Adharbaydjân, et Akhlât; vers 1223 précisément, Tughrïlshâh se plia à la demande de la reine de Géorgie Russudan qui, ayant reçu un de ses fils en négociateur ou otage,

248) Ibn Bîbî, 124; Ibn al-Furat, 183r°, 190r°-v°, 192v°.
249) Ibn al-Athîr, 278 *sq*.
250) Voir *supra*, p. 74.

251) Ibn al-Athîr, 312-13; Ibn Bîbî, 142-45 et 147-53; *RCEA*. n° 3993, 3999-4005, 4187-89, 4196, 4210, 4355, *waqf* dans Van Berchem, *Corpus inscriptionum arabicarum*, III.
252) Ibn al-Athîr, 97-8.
253) Ibn al-Athîr, 180.
254) Brosset, *Géorgie*, I-146; Ibn al-Athîr, 169

offrait de l'épouser s'il se faisait chrétien: fait grave, que Tughrîlshâh accepta[255]. Nous ignorons ses rapports avec ses voisins d'Adharbaydjân. Deux inscriptions paraissent indiquer que, en 510/1213, Bayburt dépendait d'Erzerûm, et en 625/1227-8 d'Erzindjân[256]: effet de la défaite sous Trébizonde, de l'alliance étroite de Bahrâmshâh avec Kay-Kâûs et Kay-Qubâdh? Avec ce dernier, nous ignorons si la brouille de 1212, consécutive à la seule intervention connue de Mughîth al-dîn Tughrîlshâh dans les affaires d'Asie Mineure, eut des suites; rien ne prouve que ses quelques partisans, lors de la mort de Kay-Kâûs, aient été suscités par lui. Il mourut en 622/1225, vers le même moment que Bahrâmshâh.

C'est avec son successeur, Rukn al-dîn Djahânshâh, que Dâûdshâh avait tenté sans doute de négocier contre Kay-Qubâdh. Nous savons que l'attaque du sultan contre Erzindjân fut suivie d'une autre, probablement prévue antérieurement, contre Erzerûm, qu'une diversion trébizondaise l'obligea à interrompre. Djahânshâh avait d'ailleurs obtenu aussi en lui portant son hommage un renfort d'al-Ashraf, que lui amenait le principal lieutenant de celui-ci dans l'extrême nord-est de ses États, le *ḥâdjib* Ḥusâm al-dîn b. abî ʿAlî. C'était le moment où l'alliance d'un moment de Kay-Qubâdh avec al-Ashraf se relâchait. D'autre part Djahânshâh et al-Ashraf se trouvaient rapprochés par la communauté du danger que présentait pour eux depuis peu l'avance khwârizmienne. En 623/1226 un détachement khwârizmien était venu de Géorgie piller la campagne d'Erzerûm et jusqu'aux abords de Khartpert. En même temps, le Khwârizmshâh attaquait Akhlât, allié aux ennemis d'al-Ashraf de Djazîra et Syrie. Aussi, en 624/1227, après qu'il avait dû lever le siège, Djahânshâh aida-t-il le *ḥâdjib* à effectuer une incursion vengeresse en Adharbaydjân. Il était donc normal que celui-ci, en échange, l'aidât l'année suivante contre Kay-Qubâdh dont, au surplus, ils pouvaient penser qu'il n'était pas hostile au Khwârizmshâh[257].

C'est en effet vers ce moment que commence à intervenir comme facteur important de la politique en Asie Occidentale ce Khwârizmshâh Djalâl al-dîn Mangubertî déjà plusieurs fois mentionné, et sur lequel il faut maintenant nous arrêter. Fils du Khwârizmshâh Muḥammad que les

255) Ibn al-Athîr, 270; Brosset, *Géorgie* I-501 et n.2. C'est leur fille qui épousera Kay-Khusraw; mais bientôt ayant été surprise par lui en adultère, elle le fit incarcérer et rompit le mariage.

256) *RCEA*, n° 3739 et 3993. Appartenait temporairement à Trébizonde au début du XIII^e^ s. (Papadopoulos-Kerameus, 113 *sq.*).

257) Ibn al-Athîr, 297; Nasawî, *Vie de Djalâl al-dîn Mangubertî*, éd. Houdas, ch. 68 et 84; cf. Ibn al-Athîr, 307.

Mongols avaient expulsé de son royaume, il avait regroupé autour de lui les bandes de reîtres qui avaient permis jadis l'extension des possessions de son père, et fuyant les Mongols, réduit à conquérir pour vivre, bénéficiant de la décomposition des pouvoirs iraniens, se retaillait un empire à la pointe du glaive, dont peu à peu l'Iran nord-occidental paraissait devenir la zône centrale. Son destin constamment balancé entre la puissance et la mort, en attendant la fin obscure qu'il devait trouver au lendemain même de ses plus grands succès, l'effroi causé par ses hommes, tout cela lui a valu auprès de ses contemporains une réputation considérable où se mêlent selon les cas l'admiration et l'épouvante. Il semble qu'auprès des Turcs d'Asie Mineure, pourtant menacés et combattus par lui, le premier sentiment l'ait emporté, en raison peut-être d'un certain sens de parenté ethnique plus nette qu'avec les autres États voisins dont les princes, même d'origine turque, étaient toujours trop déturquisés, ou en raison de son pays de provenance, celui même de leurs ancêtres, avec lequel renouaient les souvenirs, tant d'émigrés nouveaux fuyant devant le Khwârizmshâh lui-même ou devant ses adversaires mongols[258].

Depuis quelques années, l'influence de Djalâl al-dîn était sensible dans le jeu des rivalités de haute-Mésopotamie entre Ayyûbides, Artuqides, Lu'lu' de Mossoul. Cependant, tant que son expansion vers l'ouest s'était exercée aux dépens des Géorgiens, voire d'al-Ashraf, de Djahânshâh ou de l'Artuqide de Khartpert, le danger futur que pouvait évidemment constituer la conquête par les Khwârizmiens de places comme Akhlât, gardiennes d'une des routes d'invasion vers l'Asie Mineure, était compensé par l'avantage immédiat d'affaiblir des voisins gênants; et comme de son côté le Khwârizmshâh ne tenait certainement pas à provoquer une intervention du puissant Seldjuqide en faveur de ses ennemis du moment, les premières relations entre eux deux furent correctes. En 1225, le cadi Mudjîr al-dîn Ṭâhir b. Saʿd al-Khwârizmî avait été envoyé par Djalâl al-dîn prendre un contact un peu hautain tant avec Kay-Qubâdh qu'avec les princes de Syrie: sans succès suffisant peut-être, puisqu'il fut un moment incarcéré à son retour. Pourtant Kay-Qubâdh envoya une ambassade aimable en réponse à Djalâl al-dîn alors à Gandjeh; l'an suivant, un messager du vizir de Kay-Qubâdh alla discuter avec celui du Khwârizmshâh, qui demandait une contribution de l'État seldjuqide aux frais de la lutte contre les Mongols, en insistant sur le poids de ses guerres à lui contre les infidèles occidentaux. En 1227 Djalâl al-dîn, qui avait passé l'année précédente en

258) Nous avons conservé un recueil de lettres échangées entre Kay-Qubâdh et Djalâl al-dîn (B.N. suppl. persan 1353 = O. Turan, *Vesikalar*).

Iran méridional, revenait vers le nord et bientôt entreprenait le siège d'Akhlât. C'est le moment où vient de se produire le refroidissement entre Kay-Qubâdh et al-Ashraf, et l'*ispahsalâr* Ṣalâḥ al-dîn, qui apporte de sa part des cadeaux au Khwârizmshâh, non seulement lui dénonce des intrigues menées contre lui, mais suggère un mariage du fils de Kay-Qubâdh, Kay-Khusraw, avec une fille que Djalâl al-dîn avait eue de la fille de l'*atabeg* Saʿd de Fars, et par ailleurs propose une alliance contre al-Ashraf[259].

Cependant, en 1229, les choses prirent une autre tournure. Après un siège affreux, Djalâl al-dîn venait de capturer Akhlât, à la faveur de l'absence d'al-Ashraf, retenu alors en Syrie. Du coup, les deux Artuqides du Diyâr Bakr lui transférèrent la *khuṭba* qu'ils avaient portée à Kay-Qubâdh au temps de son alliance avec al-Ashraf. Plus grave était l'évolution de Rukn al-dîn Djahânshâh d'Erzerûm. On a vu sa collaboration avec les forces d'al-Ashraf contre le Khwârizmshâh; il avait mis en prison des marchands se rendant en territoire de Djalâl al-dîn, et à mort un de ses ambassadeurs revenant de chez Kay-Qubâdh. Mais Djalâl al-dîn avait capturé son fils, marié à la reine de Géorgie, qui, il est vrai, s'enfuit sans qu'elle le réclamât, car elle volait après d'autres amours. Rukn al-dîn, apeuré, fit proposer à Djalâl al-dîn son hommage, et le sollicita d'intervenir à son aide contre Kay-Qubâdh. Que le Khwârizmshâh eût eu de lui-même le désir de conquérir l'Asie Mineure ou que Rukn al-dîn Djahânshâh le lui eût suggéré, ce fut de ce côté qu'il se décida, et non pour la continuation de la négociation avec Kay-Qubâdh. Une ambassade de celui-ci, conduite par Altinbeh le *tshâshnegîr*, s'était, dès avant le siège d'Akhlât, mise en route vers Djalâl al-dîn, mais, retardée par Rukn al-dîn Djahânshâh (dont peut-être elle hâta la décision d'aller au camp de Djalâl al-dîn présenter sa définitive soumission), elle n'arriva qu'à la fin du siège, après qu'eût été fermement conclu l'accord du Khwârizmshâh et du prince d'Erzerûm; les cadeaux qu'apportaient les ambassadeurs ne purent ni renverser l'esprit de Djalâl al-dîn, ni même épargner aux ambassadeurs de Kay-Qubâdh une réception infâmante[260]. En vain, le sultan seldjuqide, ayant constaté le retard de ses envoyés, les fit-il rejoindre sous Akhlât par Kâmyâr, son *pervâneh*, en personne: il ne fut pas plus heureux. Une ambassade khwârizmienne à Kay-Qubâdh, sous Djamâl al-dîn Farûkh le *tashtdâr*, que Nasawî dit envoyée en réponse à celle de Kay-Qubâdh et Ibn Bîbî au contraire antérieure[261], contribua en tous cas au même résultat. En vain aussi les

259) Nasawî, ch. 47, 69, 74, 84; Ibn Bîbî, 154-157 (qui cite la lettre apportée par Mudjîr al-dîn Ṭâhir).

260) Nasawî, ch. 84; Ibn al-Athîr, 319; Vartan, *J.A.*, 1860, trad. Dulaurier.

261) Evidemment il peut y en avoir eu deux; les compagnons du *tashtdâr* ne portent pas les mêmes noms dans les deux auteurs.

ambassadeurs de Kay-Qubâdh essayèrent-ils, en passant à Erzerûm, de faire sentir à Djahânshâh les dangers de son attitude. Il ne resta à Kâmyâr qu'à courir en hâte prévenir son maître de l'imminence du danger.

Kay-Qubâdh en tira immédiatement la conséquence: en même temps qu'il dépêchait vers Erzindjân deux mille cavaliers sous Tshavli le *tshâshnegîr*[262], il envoya Kâmyâr expliquer à al-Kâmil, alors à Harrân, et à al-Ashraf, l'impossibilité de tout accord avec Djalâl al-dîn, et la nécessité immédiate d'une coalition anti-khwârizmienne. Al-Ashraf, victime des Khwârizmiens, était acquis d'avance; al-Kâmil, qui se voulait protecteur de tous les princes de sa famille, put l'être sans peine, mais, en raison de la Croisade de Frédéric II, ne put que joindre à al-Ashraf les renforts des Alépins, de Ghâzî de Mayâfâriqîn, et de quelques autres Ayyûbides secondaires. L'armée ayyûbide au total disposait de 5 000 hommes d'élite, parmi lesquels un contingent kurde d'Alep et des cavaliers légers arabes. Kay-Qubâdh, lui, selon les évaluations, avait 12 000 à 20 000 hommes avec, obtenus d'urgence, des contingents de ses vassaux ou alliés forcés de Cilicie et Francs; Tshavli avec les frontaliers était venu le rejoindre. Djalâl al-dîn avait, de son côté, disait-on en Asie Mineure, 100 000 hommes, disons: une certaine supériorité numérique[263]. La jonction des coalisés se fit du côté de Sîwâs où, par Albistân, l'armée syrienne était arrivée, et fut accompagnée d'une solennelle entrevue de Kay-Qubâdh avec al-Ashraf. Rukn al-dîn Djahânshâh avait informé Djalâl al-dîn de la combinaison tramée contre lui. Le Khwârizmshâh assiégeait Malâzgird. Il envoya en avant-garde le prince d'Erzerûm vers Khartpert, afin d'essayer d'empêcher la jonction des forces ennemies; mais il tomba malade, et, non suivi, le corps de Djahânshâh ne put avancer assez loin pour y parvenir. Laissant son vizir poursuivre le siège, Djalâl al-dîn décida d'envahir séance tenante le territoire seldjuqide, par la route du nord, et marcha sur Erzindjân, puis, la dépassant, choisit comme champ de bataille Yasï-Tshoman, bassin herbeux à l'ouest de cette ville, sur la route de Sîwâs. En chemin il avait presque détruit (24 *ramaḍân*) une avant-garde seldjuqide. Le gros de l'armée coalisée suivait, par Aqshéhir d'Erzindjân. Le contact se produisit le 25 *ramaḍân* 628/29 juillet 1231. Trois jours successifs, il y eut des combats indécis: c'était, en un sens, pour les coalisés un succès d'avoir fait la preuve

262) Nasawî, p. 196 *sq.*; Ibn Bîbî, 159-165. Selon *Tar. Seldj.*, 16r°/34, Djalâl al-dîn demandait *khuṭba* et monnaie à son nom, et avait été excité contre Kay-Qubâdh par des intrigues nouées par Burâq Ḥâdjib de Kirmân pour détourner le Khwârizmshâh de le poursuivre lui-même.

263) Avec Mubâriz al-dîn ʿÎsâ et Nûr al-dîn de Kamâkh. Ibn Bîbî, 165; Nasawî, p. 200; Ibn al-Athîr, 320; Sibt, 436; Ibn Naẓîf qui reproduit un récit détaillé d'un témoin, dans Gottschalk, *WZKM*, 56, 1960, p. 55-67 ; autre récit de témoin par 'Abd al-Laṭîf al-Baghdâdî, autobiographie, mon éd. dans *BEO*, 1970.

de la non-invincibilité de l'adversaire, on s'habituait à sa manière de combattre, al-Ashraf faisait remarquer ses points faibles. Le 28 *ramaḍân*/1er août eut lieu la bataille finale. Les récits postérieurs qu'en firent les participants trahissent leurs rivalités d'amour-propre. Selon les versions syriennes l'armée seldjuqide fut un moment mal en point, et ce furent les troupes d'al-Ashraf qui emportèrent la victoire. Leur rôle fut en tous cas déterminant, et l'impression qu'elles en ressentirent explique pour une part l'entreprise d'al-Kâmil qu'on verra bientôt. Djalâl al-dîn fut battu, et, une charge ayyûbide en direction de sa tente l'ayant affolé, il s'enfuit en abandonnant ses trésors, fit lever le siège de Malâzgird, évacuer Akhlât, et ne s'arrêta qu'en Adharbaydjân. Les Khwârizmiens, refoulés dans les ravins, les lits d'oueds et les maisons en ruines, furent massacrés en masse, à l'exception de trois mille qui parvinrent à se réfugier en territoire trébizondais (sans doute allié) et d'autres, dispersés, qu'il ne pouvait être question, pour Djalâl al-dîn, de rallier. Un énorme butin fut ramassé, et de nombreux prisonniers dont tous les marchés furent remplis. L'impression fut considérable, d'un pareil désastre infligé à l'homme et à l'armée devant qui, depuis dix ans, tremblait tout l'Iran. Les chrétiens, autant que les musulmans, firent à Kay-Qubâdh un accueil triomphal[264].

Le principal bénéfice de la défaite khwârizmienne pour Kay-Qubâdh fut l'annexion du royaume d'Erzerûm. Dans la catastrophe, Djahânshâh avait été capturé. Accompagné d'al-Ashraf, Kay-Qubâdh alla investir la ville; privée de secours possibles, et leur prince étant prisonnier, les grands d'Erzerûm, dont le *djandâr* Humâm al-dîn, négocièrent avec le sultan, tandis qu'al-Ashraf intercédait en faveur de son ancien allié. Celui-ci, en échange de son royaume, obtint en *iqṭâ'* Aqsarây et Ayyûbhiṣâr, au cœur des territoires de son vainqueur. Cette fois, Erzerûm ne fut pas donnée en apanage, mais conservée en administration directe. Ainsi s'agrandissait de l'Arménie occidentale, comme deux siècles auparavant l'empire Byzantin aux premières nouvelles nouvelles de l'afflux turc, aujourd'hui l'État seldjuqide face aux bouleversements du monde iranien et à lápproche des Mongols. Avec la même vanité, l'avenir devait le démontrer.

Cependant, al-Ashraf, après avoir été prendre une place géorgienne

264) Ibn al-Athîr, XII-320; ʿAbd al-Laṭîf (alors à Erzindjân) cité dans Dhahabî, *Histoire*, an 627; Ibn Wâṣil, *Mufarridj*, IV-297 *sq.*; Kamâl al-dîn, III-204; Ibn al-Amid, an 627; Sibt b. al-Djawzî, 436-37 (qui appelle le champ de bataille Wata' près Wa'ra); Bar Hebr., 395; *Chron. An. Syr.*, 176/§523; Guiragos, dans *J.A.*, 1858, 208-9; Brosset, *Géorgie*, I-537; Djuwaynî II-180 *sq.*, ed.-trad. Boyle; Nasawî, ch. 89; Ibn Bîbî, 168-175 et lettre de Shams al-dîn Djuwaynî, 181; Eflakî, I-38 croit Kay-Qubâdh dans l'avant-garde, sauvé par un miracle de Bahâ al-dîn Veled; Ibn Nażîf dans Gottschalk, *WZKM* 56, 1960; etc.

pour se venger de la participation, à certains égards forcée mais rejoignant ici leurs ambitions traditionnelles, des Géorgiens à l'attaque khwârizmienne, reconquit Malâzgird et Akhlât, avec le concours de 5 000 cavaliers seldjuqides aux ordres de Mubâriz al-dîn Tshavli le *tshâshnegîr*. C'est à ce moment que se produisit l'alerte de ʿAlâya dont on a parlé précédemment, qui obligea Kay-Qubâdh à un départ précipité. Profitant sans doute de l'éparpillement des forces seldjuqides en même temps que de la déconfiture khwârizmienne, des corps de Mongols parvenus en Adharbaydjân forcèrent la frontière arménienne et opérèrent un raid dans l'arrière-pays jusqu'au Ribât Aḥmad, dans la province de Sîwâs, et aux portes de Khartpert et de Malatya. Le sultan en hâte dépêcha contre eux Kâmyâr avec des esclaves de la Garde et des *yatâq*, mais l'ennemi avait déjà disparu[265]. Avec Tshavli établi à Erzerûm avec la charge de la défense frontalière, il étudie les mesures de protection à prendre pour l'avenir. Il leur semble que les Géorgiens, hier alliés de Djahânshâh, vassaux des Khwârizmiens, aujourd'hui sont peut-être complices des Mongols ou incapables des les arrêter, donc que de toute façon il serait utile d'étendre à leurs dépens le glacis de protection du Sultanat: et sans doute ne voyait-on pas d'un mauvais œil l'idée de compenser par un butin pris là les pertes dues aux pillages khwârizmiens et mongols récents en Arménie. Des piétons en grand nombre accoururent. On envahit le territoire géorgien, trente localités frontalières tombèrent en une semaine, jusqu'aux places-fortes de Khâkh et Nakhâkh. La reine Russudan n'avait aucune raison de vouloir maintenir son malheureux pays dévasté successivement par les Mongols et les Khwârizmiens en état supplémentaire de guerre avec les Seldjuqides. Reprenant avec le nouveau partenaire sa politique d'hier avec le prince d'Erzerûm, elle sollicita un rapprochement sanctionné par le mariage de la fille qu'elle avait eue précisément du fils de Tughrïlshâh avec le fils de Kay-Qubâdh, Kay-Khrusraw; l'affaire fut convenue en principe; bien que le mariage effectif ne dût être célébré que plus tard. L'armée rentra à Erzindjân[266].

Cependant l'Arménie seldjuqide avait profondément souffert de cette succession d'invasions et de guerres. Une disette y sévissait[267]. D'autre part, al-Ashraf paraissait abandonner à leur sort ses provinces extrêmes amoindries, et ne plus s'occuper que de Syrie ou de Diyâr Bakr, situation

265) Ibn al-Athîr, 320; Sibt, 437; ʿAbd al-Laṭîf, *loc. cit.*; Nasawî, ch. 89 fin; Ibn Bîbî 175-178 et 182-3; Bar Hebr., 395 dit que Kay-Qubâdh a épousé une sœur de Djahânshah et plus tard mis elle et lui à mort; Nasawî aussi croit le prince d'Erzerûm tué; ce qu'Ibn Bîbî infirme au moins pour l'immédiat.

266) Ibn Bîbî, 183-185; *Tar. Seldj.*, 22r°/46; Brosset, *Géorgie*, 501.

267) Bar Hebr., 397, 401.

qui pouvait être préjudiciable à la défense même des territoires seldjuqides. Pour cette raison, s'il faut en croire Ibn Bîbî, ou tout simplement parce qu'il trouve l'occasion favorable de reprendre sa politique d'expansion vers l'est que seule avait interrompue le danger khwârizmien, Kay-Qubâdh donna l'ordre à Kâmyâr de prendre en charge l'organisation de tout le pays "de Bitlîs à Tiflîs", et Kâmyâr occupa Akhlât. Les mesures d'organisation prises dans toutes les provinces orientales prouvèrent qu'il s'agissait bien d'une prise de possession considérée comme définitive. Kâmyâr avait attiré l'attention de son souverain sur les dévastations du pays: Kay-Qubâdh envoya le *ṣâḥib* Ḍiyâ al-dîn Qara-Arslân, le *mustawfî* Sa'd al-dîn Ardabîlî, le *pervâneh* Tâdj al-dîn fils du Cadi Sharaf, enregistrer les biens des habitants morts ou enfuis, redistribuer au contraire terres et approvisionnements aux propriétaires et cultivateurs présents, remplacer des commandants dans les forteresses, etc... ce qui fit rentrer les fuyards d'Arrân et de Géorgie. Et Sinân al-dîn Qâymâz fut nommé *serleshker* de tout le pays oriental[268].

Cependant, on manquait de contingents militaires assez nombreux à maintenir en permanence de ce côté, et il ne manquait pas de bandes khwârizmiennes qui erraient, fautrices de désordres, désemparées entre les belligérants, prêtes à se louer au premier offrant pour un peu de sécurité. Certains, sous leur principal chef, Qîrkhân, momentanément accueillis par Shihâb al-dîn Ghâzî de Mayâfâriqîn et al-Ashraf, se trouvaient autour de Tatwân, au sud d'Akhlât sur le lac de Van. Qaymâz arrangea avec lui l'entrée des Khwârizmiens au service seldjuqide. Avec les autres chefs, Berekeh, Yîlan Nughu, Sârûkhân, Kushlu-Sangum, il se rendit à une séance solennelle arrangée par Qaymâz, où, par-devant le *ṣâḥib* et le *pervâneh*, ils prêtèrent serment, moyennant quoi le territoire d'Erzerûm leur fut distribué en *iqṭâ'* avec diplômes nominatifs. Telle quelle, la solution s'avéra illusoire. Des Mongols se trouvaient toujours en Mughân. Un corps de 700 d'entre eux surprit les Khwârizmiens encore dans les pâturages de Dogodaph, et ceux-ci, affolés, s'enfuirent. Les tenir dans ces territoires constamment exposés aux attaques mongoles parut au *ṣâḥib* impossible. Il amena les chefs à Qayṣariya, où était le sultan; celui-ci leur distribua en *iqṭâ'* d'importants territoires à l'intérieur du royaume, mais dispersés: à Qîrkhân Erzindjân, à Berekeh Amasya, à Kushlu Laranda, à Yîlan Nigdeh. Ainsi pouvait-il compter sur leur force encadrée en vue de conflits à venir[269].

268) Ibn Bîbî, 185-187.
269) Ibn Bîbî, 187-190; *Chron. syr.*, 180/§527.

Or, de même qu'à l'unification de l'Arménie occidentale sous la domination seldjuqide, la menace khwârizmienne avait abouti, après la victoire de Yasï-Tshoman, à la presqu'unification du Diyâr Bakr sous celle des Ayyûbides, dont le chef, al-Kâmil, avait réussi avec l'aide d'al-Ashraf, à enlever aux Artuqides Amid et Ḥiṣn-Kayfâ[270], qui furent confiées au fils d'al-Kâmil, al-Ṣâliḥ, Mardîn seule, plus au sud, étroitement encerclée, restant à la dynastie vaincue. Dès lors, ambitions seldjuqides et ayyûbides se heurtent directement, et la prise d'Akhlât à al-Ashraf ne peut laisser celui-ci ni al-Kâmil indifférents. La campagne de 1231 avait peut-être donné à certains l'impression qu'une invasion de l'Asie Mineure ne serait pas très difficile, bien qu'aucune n'eût été tentée depuis Nûr al-dîn. Al-Kâmil l'entreprit, avec des contingents de tous ses parents et vassaux, y compris d'al-'Azîz d'Alep et, ralliés on ne sait pourquoi, des fils d'al-Afḍal de Samosate. Mais naturellement, des préparatifs de ce genre n'avaient pu être réalisés sans que Kay-Qubâdh en fût averti, et eût pu prendre des mesures défensives. Kâmyâr, avec Ḥusâm al-dîn Qaymarî et le contingent de Sire Basrî (?)[271] dut aller garder l'Aqtsheh Derbene, le défilé qui gardait la route de Syrie par Hadatha à Albistân, ce qui laissa au sultan le temps d'arriver trois jours après à la tête d'une armée importante comprenant les Khwârizmiens de Qîrkhân et tous les ravitaillements nécessaires en armes. Après quelques jours d'escarmouches à Nûr Kaghâl près Zelli, les passes de Dûzakh Dereh et Bâghbang étant également gardées, al-Kâmil renonça à forcer le passage et se retira vers la Djazîra en passant par le lac d'Anzanîn (sources de l'Aq-Su), Behesnî, et Ḥiṣn Manṣûr; cette dernière ville fut sur son ordre mise à feu et à sang. Établi à Suwaydâ, il prépare sans doute une reprise de l'attaque, et envoie à son allié le seigneur artuqide de Khartpert un contingent, sollicité par celui-ci, de 3 000 hommes et 500 cavaliers, commandés par Shams al-dîn Sawâb, son lieutenant en Djazîra, et le prince al-Muẓaffar de Hamâh. Kay-Qubâdh rappela alors tous les corps de troupes qui gardaient les défilés, y compris un que Kâmyâr venait de conduire à Bîra sur l'Euphrate pour intercepter un passage prévu de Syriens, et une bataille fut livrée sous Khartpert, qui aboutit à refouler dans la forteresse l'armée de secours syrienne et, après un mois de siège, à la capitulation de la place. Les troupes d'al-Kâmil furent libérées après réception généreuse des chefs; de l'armée seldjuqide, seul un soldat, dit-on, avait été tué, un Franc. Les vassaux d'al-Kâmil ne l'avaient en partie suivi qu'en rechignant dans une

270) Il résulte de Djazarî, cité par moi dans *Oriens*, IV 1951, p. 151, que Kay-Qubâdh vint encore lui rendre visite lors de la reddition de la ville (630/1232-33).
271) Franc de Cilicie?

entreprise dont ils ne voyaient pas le profit pour eux ou craignaient même qu'elle les amenât à devoir échanger leurs domaines syro-djazîréens contre d'autres moins fructueux en Asie Mineure. Peut-être certains d'entre eux avaient-ils même négocié avec Kay-Qubâdh. Al-Kâmil dût sans idée de retour se retirer en Égypte (630/1233)[272].

En l'année suivante, Kay-Qubâdh envoya même Kâmyâr prendre Harrân, Surûdj, Édesse, Suwaydâ, jusqu'à Raqqa, bref tout le Diyâr Mudâr. Harrân et Édesse nécessitèrent des sièges difficiles, mais finirent par capituler, en partie grâce aux contingents géorgiens et francs. Trésors, magasins, furent enlevés, la population d'Édesse partiellement déportée. Il est vrai que, la région étant vitale pour les communications entre les domaines ayyûbides de Syrie et de Djazîra, al-Kâmil vint la récupérer et que la garnison seldjuqide de Harrân fut à son tour faite prisonnière[273]. Kay-Qubâdh au lieu de continuer la lutte sur ce front, décida, malgré l'avis de Kâmyâr, mais sur celui du *pervâneh* Tâdj al-dîn, de s'en prendre à Amîd même. Tâdj al-dîn reçut une armée, que secourut al-Manṣûr de Mardîn, et les Khwârizmiens allèrent piller les territoires de Nasibîn, Sindjâr, Mayâfâriqîn, peut-être même un peu Mardîn, pour venger l'ancienne hostilité de leurs maîtres envers Djalâl al-dîn, disaient-ils. Le siège toutefois n'aboutit pas et sur le moment fut levé sur une intercession du Calife. Cependant, Kay-Qubâdh se prépara à le reprendre personnellement, car une coalition se nouait entre al-Kâmil, à qui son autoritarisme et sa politique orientale avaient aliéné al-Ashraf, en même temps que, à Alep où al-ʿAzîz venait de mourir, sa veuve régente pour le jeune al-Nâṣir. Seul cependant, le fils de Kay-Qubâdh, Kay-Khusraw II, devait, quelques années plus tard, réaliser l'ambition de son père[274].

Malgré ces petits accrocs, Kay-Qubâdh est à ce moment incontestablement au summum de sa puissance. Il était maître unique et incontesté de toute l'Asie Mineure d'en face de Rhodes aux sources du Tigre et de Dorylée au Mont Ararat. Les princes chrétiens voisins avaient avec lui des

272) Ibn Bîbî, 192-196; *Tar. Seldj.*, 22r°/46, qui appelle Sarmâryâ le lieu de la bataille; Ibn Wâṣil, V-78 *sq.*; Kamâl al-dîn, 85-86; Ibn Shaddâd, *REI*, 117, éd. A.M. Eddé; Sa'd al-dîn, éd. Cl. Cahen, *Bull. de la Fac. Lettres de Strasbourg*, 1947, reproduit dans *Peuples musulmans...*, 324; *Vie de Dâûd*, Aya Sofya, n° 4823, 154; Sibt, 452-453; Ibn Khazradjî, 136r°-v°, cité dans mon art: "Les chroniques arabes... dans les bibliothèques d'Istanbul", *REI* 1936, p. 341.

273) Ibn al-Amîd, an 631; *Patr. Alex.*, 343-345; Bar Hebr., 400-401; *Chron. Syr.*, 178-180; Ibn Bîbî, 199-200; Ibn Wâṣil, 296r°-v°; Sibt, 459; Ibn al-Amîd, ans 632-33; Ibn Shaddâd, *REI*, 117.

274) Ibn Bîbî, 200-202; Bar Hebr., 402; Ibn Wâṣil, 299r°; Sibt, 460; Khazradjî, 137v°; Ibn al-Fuwaṭî, *Al-Ḥawâdîth al-djamiʿat*, éd. Must. Djawad, 1351 H., 91.

accords d'alliance nuancée de certaines formes de vassalité. Certaines monnaies, comme plus tard sous Kay-Khusraw II, en portent témoignage, telle du "takavor" (nom arménien de "roi") Héthoum qui porte au droit le nom du sultan ʿAlâ al-dîn Kay-Qubâdh, malheureusement sans date[275]. On peut admettre que Trébizonde, plus tard un peu vassale de son fils, l'était de lui depuis sa prise d'Erzerûm ou son accord avec les Géorgiens.

Cependant, dans l'arrière-plan commençait à poindre la menace mongole. C'est elle qui avait poussé Djalâl al-dîn à envahir l'Asie Mineure, et qui, le prenant à revers, avait transformé sa défaite en une perte définitive. Peu après, on l'a vu, des détachements de Mongols avaient poussé jusqu'aux portes de Sîwâs et de Malatya des raids sans idée de conquête, mais d'autant plus dévastateurs; on a vu l'influence que ces faits eurent sur les relations entre Kay-Qubâdh d'une part, Géorgiens et Ayyûbides d'autre part. Il ne leur en avait pas moins versé un tribut pour les détourner, mais cela n'avait pas empêché leur réapparition du côté de Dogodaph/Tughtâb contre les Khwârizmiens, et l'installation de ceux-ci rendue nécessaire à l'intérieur de l'État seldjuqide. Si le territoire seldjuqide n'a pas été plus entamé, c'est que l'objet des Mongols était alors la soumission de la Géorgie, et que leurs opérations d'Arménie n'étaient pour eux que de couverture ou de ravitaillement. En 1236 arriva une ambassade où, aux deux Mongols Badûn et Aramtây, était joint, personnage en fait principal, l'ancien émir iranien, maintenant marchand, Shams al-dîn ʿUmar Qazwînî qui, après s'être réfugié à Erzerûm devant les Mongols, avait ensuite pris le parti de leur faire sa cour. Le Grand Khân demandait l'envoi périodique d'un ambassadeur porteur de tribut[276]. En fait, pendant plusieurs années, rien ne se produisit plus, à cause des dissensions internes des Mongols iraniens. Kay-Qubâdh avait préparé une réponse courtoise, mais ce fut son successeur qui l'envoya, car il mourut le 4 *shawwâl* 634/31 mai 1237[277]. Dans les deux ou trois siècles suivants, nombreux furent les petits chefs qui, désireux de se rattacher au passé seldjuqide, prétendirent faire remonter leurs titres et leurs droits au grand sultan de la dynastie.

275) Ahmed Tevhid n° 305-306; K.J. Basmadjian, *Numismatique générale de l'Arménie*, Venise 1936 (en arménien) et l'article de P. Bedoukian, pour l'American Numismatic Society ("The bilingual coins of Hethoum I^{er}—1226-1270—, King of Cilician Armenia" dans *American Numismatic Society Museum Notes* 7, 1957)

276) Ibn Bîbî, 190-91, 202 *sq.*; *Tar. Seldj.* parle de massacres, par Kay-Qubâdh, de Mongols, dont les chefs se seraient appelés Mangutimur et Mughultây, noms connus en Iran mais bien plus trad.

277) Ibn Bîbî, 205-206; mort de Kay-Qubâdh aussi dans Ibn Shaddâd, 83r°; selon *Tar. Seldj.*, Kay-Qubâdh serait mort empoisonné par ordre de Kay-Khusraw.

Le règne de Kay-Khusraw II jusqu'à l'invasion mongole

À la mort de Kay-Qubâdh, on vit combien les grands émirs avaient de puissance. Le défunt avait trois fils, ʿIzz al-dîn, Rukn al-dîn, et Kay-Khusraw; les deux premiers étaient les fils de son épouse ayyûbide, et le sultan avait fait prêter serment à l'aîné, ʿIzz al-dîn; mais Kay-Khusraw était le plus âgé. En dépit de la parole donnée, les émirs portèrent au pouvoir Kay-Khusraw, les uns volontairement, tels Altïnbeh, Tâdj al-dîn, Köpek, les autres tels Kâmyâr et Qîrkhân, se ralliant à lui par suite de la faiblesse de ʿIzz al-dîn[278]. Inauguré dans ces conditions, les débuts du nouveau règne furent marqués par les rivalités sanglantes de l'entourage du prince. Cependant, elles ne compromirent pas, en apparence, au moins dans les relations extérieures, la continuation de la politique expansionniste de Kay-Qubâdh.

Le plus influent auprès de Kay-Khusraw était Köpek, un ambitieux[279]. Il était facile de convaincre le souverain, peu pondéré, que les émirs qui n'avaient pas d'abord pris son parti lui restaient hostiles. Le plus dangereux, en raison des forces qu'il avait derrière lui, était le chef des Khwârizmiens, Qîrkhân; Kay-Khusraw le fit arrêter et incarcérer à Zamandu. Naturellement, les Khwârizmiens se sentirent menacés, et, par la route venant d'Arabgîr, se sauvèrent outre-Euphrate en pillant tout sur leur passage. En vain le sultan, qui n'avait pas l'intention de laisser passer à d'autres la force qu'ils représentaient, envoya-t-il Kâmyâr les rattrapper et les ramener. Le *serleshker* de Malatya, Ertöküsh, voulut les intercepter près de Khartpert, où il s'adjoignit le *subâshi* de cette place, Sayf (ou Shams) al-dîn Bayrâm; il leur envoya une ambassade, qui fut vaine; une bataille fut livrée où Ertöküsh fut pris, Bayrâm tué, un gros butin ramassé par les Khwârizmiens. Ceux-ci s'en allèrent tout de même en Djazîra, où ils s'établirent dans le Diyâr Mudâr[280].

Ce fut un prétexte pour Köpek pour jeter le soupçon maintenant sur Kâmyâr et divers émirs. Aidé de Tâdj al-dîn, il fit exécuter d'abord Altînbeh, pourtant *atabeg* et partisan de toujours de Kay-Khusraw; ce qui n'empêcha pas Shams al-dîn al-Isfahânî et Kâmyâr de se tenir sur leurs gardes et Tâdj al-dîn lui-même de juger plus prudente une retraite à Ankara,

278) Ibn Bîbî, 207-209.

279) Saʿd al-dîn Köpek, rédacteur-interprète de Kay-Qubâdh, puis préposé à ses chasses et à ses monuments (à ce titre constructeur du palais de Qubâdhabad), avait été un de ses chefs militaires lors de la guerre contre al-Kâmil, et à ce titre vainqueur à Khartpert en 631.

280) Ibn Bîbî, 209-211; Bar Hebr., 403. Aux Khârizmiens s'était joint le groupe turcoman d'un certain Dudoghu.

son *iqtâʿ*. Quand il fut arrivé à Aqshéhir, on l'accusa auprès de Köpek d'intrigues contre le sultan, on obtint contre lui une *fatwa* des juristes. Köpek alla l'arrêter à Ankara, l'amena à Qunya devant le tribunal du sultan entouré de ses Grands, et, reconduit à Ankara, l'y fit exécuter publiquement avec confiscation de ses biens[281]. De son côté, Kay-Khusraw, revenant d'Antâlya à Qayṣariya, fit incarcérer la mère de ses deux jeunes frères à Ankara, où elle fut bientôt étranglée; les deux petits princes furent internés à Burghlu; lorsque Kay-Khusraw eût eu, de trois femmes différentes, trois fils, il ordonna à Armagânshâh, *atabeg* de ʿIzz al-dîn, de tuer celui-ci et son frère; d'aucuns prétendent qu'Armagânshâh put les sauver à l'insu de son souverain[282].

Ces tragédies nuisirent d'autant moins à la politique extérieure de Kay-Khusraw que Köpek éprouvait naturellement le besoin de justifier publiquement par des succès l'élimination de ses concurrents. Quelques mois après Kay-Qubâdh, al-Ashraf était mort. Al-Kâmil avait enlevé à son héritier désigné Damas, et Alep, en particulier, se sentait de plus en plus menacée par lui. Kay-Khusraw promit à la régente son concours, épousa une sœur du jeune al-Nâṣir, Ghâziya-Khâtûn, offrit à son beau-frère une sœur à lui en contre-partie[283]: là-dessus, à son tour al-Kâmil fut emporté. Contre son fils al-Ṣâliḥ, maître de ses possessions de Djazîra, une coalition de tous les autres princes de Syrie du nord et de Djazîra se noua instantanément. En vain al-Ṣâliḥ et son fils al-Mughîth tentèrent-ils, directement ou par l'entremise d'Alep, une réconciliation avec Kay-Khusraw[284]: une alliance au contraire fut conclue entre Alépins et Kay-Khusraw, sans parler d'al-Mudjâhid de Ḥoms, Shihâb al-dîn Ghâzî de Mayâfâriqîn, l'Artuqide al-Manṣûr de Mardîn: pour sa part des dépouilles Kay-Khusraw prendrait Samosate et Amîd (de cette ville, l'ancien prince dépossédé, son parent, venait, libéré à l'avènement en Égypte d'al-ʿÂdil II, de passer chez lui, et sans doute lui avait de bon ou mauvais gré transmis ses droits)[285]; Alep ferait en outre *khutba* et monnaie au nom de Kay-Khusraw, et des pièces conservées attestent pour nous la réalisation de cette dernière stipulation[286]. Une armée seldjuqide fut alors conduite par Köpek même contre Samosate, où les fils d'al-Afḍal n'essayèrent pas de résister, obtenant seulement d'emporter avec eux la croix qui se trouvait à la Citadelle, et qui, objet de vénération des chrétiens, leur était une source

281) Ibn Bîbî, 211-212.

282) Ibn Bîbî, 212-213.

283) Kamâl al-dîn, éd. Dahan. III-236, trad. *R.O.L.*, V-99-102.

284) Kamâl al-dîn, éd. III-238, trad. V-104; ʿIzz al-dîn b. Shaddâd, Cl. Cahen, *REI*, 117.

285) *Patriarches d'Alexandrie*, 389.

286) Ahmad Tevhid, n°464.

de revenu[287]. Une poussée fut même esquissée au-delà, pour reprendre l'attaque d'Amîd; mais à ce moment, au prix de la cession du Diyâr Mudâr, al-Ṣâliḥ venait de retourner les Khwârizmiens, d'abord plutôt hostiles, en sa faveur, et la nécessité de se couvrir contre eux fit interrompre la campagne[288].

Néanmoins, Köpek considéra le succès comme suffisant pour faire maintenant à Malatya arrêter Qaymarî, qui dut pour se racheter verser de fortes sommes tant au sultan qu'à lui; puis, arrivé à Qunya, il fit emprisonner Kâmyâr, qui fut exécuté à Kayâla. Mais à ce moment Kay-Khusraw, de lui-même ou sur suggestion d'émirs inquiets, juge que c'en était assez. Attiré dans un guet-apens ourdi sur ordre du sultan par l'*amîr-djândâr* Qaradjâ accouru de Sîwâs, l'*amîr-madjlis,* et l'*amîr-ʿalam* Tughân, Köpek fut massacré. La direction du trésor fut remise à Djalâl al-dîn Qaratây, la *niyâbat al-sulṭana* à Shams al-dîn Isfahânî, enfin le vizirat à Muhadhdhab al-dîn (637/fin 1239, début 1240 ?)[289].

Ce fut le moment où fut effectivement maintenant conclu le mariage géorgien de Kay-Khusraw convenu du vivant de son père, et dont allait bientôt naître un fils. Il pouvait être spécialement intéressant au moment où commençait à réapparaître la menace des Mongols, avec lesquels Rusudan avait conclu un accord de vassalité. La jeune princesse, qu'avait accompagnée le catholicos, était au début demeurée chrétienne; elle fut cependant ultérieurement contrainte d'embrasser l'Islam. Avec elle, Rusudan avait envoyé son neveu David, dont elle cherchait à se débarrasser et contre lequel elle perpétra par la suite de sombres intrigues, le faisant enfermer par Kay-Khusraw à qui elle l'avait dénoncé comme coupable d'adultère avec la reine[290].

Peut-être en raison du danger mongol, en tous cas en constatant les obstacles qu'ils apportaient à la réalisation de ses desseins en Djazîra, Kay-Khusraw était d'autre part sensible au mal qu'avait constitué sa rupture avec les Khwârizmiens. Il essaya de tirer argument de la chute de Köpek pour les ramener à lui. Madjd al-dîn l'Interprète alla leur demander de rentrer en pays de Rûm; ils offrirent seulement de cesser leurs déprédations frontalières et de lui transférer l'hommage qu'ils faisaient du Diyâr Mudâr à al-Ṣâliḥ[291], à ce moment impliqué dans de tragiques complications syriennes. Kay-Khusraw conclut alors complètement l'alliance

287) Kamâl, éd. III-239, trad V-104.
288) Ibn Bîbî, 216.
289) Ibn Bîbî, 216-219.
290) Ibn Bîbî, 219; Bar Hebr., 403; Brosset, *Géorgie,* 501.
291) Ibn Bîbî, 219-221; Ibn Wâsil, 23r°/V-183.

depuis quelques temps négociée entre tous les adversaires d'al-Ṣâliḥ et des Khwârizmiens, d'Alep, Ḥoms, Mardîn, Mayâfâriqîn, Mossul. Au début de 638/été 1240, un corps alépin était venu répondre à son aide à une attaque mongole sur Erzerûm[292]; maintenant les 3 000 cavaliers que Kay-Khusraw envoya de ses frontières de Khartpert, Malatya, Albistân et Marʿash sous le *malik al-umarâ,* Ẓahîr al-dîn l'Interprète, participèrent à la victoire qui fut remportée le 24 *rabîʿ* 2/13 novembre par les coalisés sur les Khwârizmiens[293]; Harrân, résidence de leur chef Berekeh-Khân, échut aux Alépins; quant à l'armée seldjuqide, exploitant le succès et renforcée de contingents frais et machines de siège amenés par Tshavli le *tshâshnegîr,* Yûtush le *tshâshnegîr subâshi* de Niksâr et autres chefs du "pays de Dânishmend", ainsi que par des groupes kurdes commandés par Fakhr al-dîn Dînârî, alla investir Amîd, possession d'al-Ṣâliḥ. Nâṣir al-dîn Arslân, fils de Qâymâz, lieutenant de Zahîr al-dîn, parvint à s'aboucher avec un habitant, et le corps kurde put au milieu des combats prendre possession d'une tour. Une capitulation fut signée par Tûrânshâh, fils d'al-Ṣâliḥ, à laquelle al-Ṣâliḥ, maintenant maître de l'Égypte, envoya son accord moyennant une indemnité, et la ville qui avait résisté à Kay-Qubâdh fut annexée par Kay-Khusraw; le commandement en fut donné comme *serleshker* à Mubâriz al-dîn ʿÎsâ le *djândâr.* Sur le chemin, Suwaydâ avait été acquise en même temps (633/début 1241)[294]. Des remises d'impôts suivirent, dont témoigne une inscription de 639[295]. Deux ans plus tard, après l'écrasement de la révolte turcomane dont il sera question ci-après, Kay-Khusraw devait essayer de compléter cette conquête par celle de Mayâfâriqîn, à la faveur de la coalition des mêmes alliés, cette fois contre Shihâb al-dîn Ghâzî qui essayait de reprendre à son compte la politique d'al-Ṣâliḥ et des Khwârizmiens. Le siège faisait rage quand on apprit l'approche des Mongols. La paix fut alors hâtivement conclue par l'entremise d'al-Muʾaẓẓam Tûrânshâh, un fils survivant de Saladin qui avait amené aux coalisés un renfort damascain, et l'ennemi d'hier sollicité d'être l'allié de demain (641/début 1243)[296].

En apparence, Kay-Khusraw a donc une puissance supérieure encore à celle de son père, si celle-ci doit se mesurer à l'étendue des territoires. Frère Simon de Saint Quentin, qui s'en laissait un peu conter, mais n'en

292) Kamâl al-dîn, éd. III-240, trad VI-4; Bar Hebr., 405-406; Guiragos, 428.
293) Ibn Bîbî, 222-223; cf. *Syrie du Nord,* 647, n. 4.
294) Ibn Bîbî, 223-227; Kamâl al-dîn, éd. III-245, trad, VI 11-13; Ibn Shaddâd, *REI,* 119; Sibt, 487; Bar Hebr., 406.
295) *RCEA,* n° 4800; 4200, abolition de *Mukûs*
296) Ibn Bîbî, 228.

a pas moins recueilli d'excellents renseignements, s'il confond avec des vassaux des alliés occasionnels, rapporte avec quelque vraisemblance que le roi d'Arménie lui devait (ou peut-être lui a dû une fois) 1 400 lances pour 4 mois, non comprises 29 autres du seigneur autonome de Lampron; Vatatzès, l'empereur de Nicée, 400 sans limitation de lieu ni de temps; Trébizonde 200; par ailleurs, Alep, 1 000 (cependant peut-être à ses frais à lui, si l'on en juge par le recrutement pour la campagne antimongole dont on parlera bientôt). Le roi d'Arménie ou son vieux père Constantin, l'empereur Jean Vatatzès étaient, dit-il, venus à Qayṣariya, une des résidences les plus fréquentes du sultan, sans qu'aucune autre source nous permette de confirmer ou d'infirmer cette information[297]. Il est possible que tout cela se réfère aux préparatifs de la guerre contre les Mongols et donc soit un peu exceptionnel. Que Kay-Khusraw était avec le souverain de l'Égypte le prince le plus puissant du Proche-Orient et était considéré comme tel n'est en tous cas pas contestable.

Nous avons dit précédemment que la paix avait régné en général entre Grecs de Nicée et Turcs à partir de l'avènement de Kay-Kâûs, et nous n'avons en effet depuis ce moment mentionné entre eux aucune hostilité. Cependant, le chroniqueur syrien Ibn Naẓîf, qui est tout à fait contemporain de Kay-Qubâdh, mentionne vers 1230 deux batailles entre ce sultan et "Laskarî" (Jean Vatatzès fils de Théodore Lascaris)[298], la première heureuse, la seconde non. Il est difficile de croire que ces batailles, dont ne parlent ni les chroniqueurs de l'Asie Mineure seldjuqide ni ceux de l'empire de Nicée, soient autre chose que des engagements frontaliers sans conséquence. Néanmoins, nous savons qu'à la fin de son règne Kay-Qubâdh avait envoyé une ambassade au Pape Grégoire IX, et que Kay-Khusraw, qui recevait favorablement les missionnaires latins, négociait vers 1242 avec Baudouin II de Constantinople un mariage, dont celui-ci s'ouvrit à Blanche de Castille, reine de France, et qu'il justifiait par leur commune hostilité contre Vatatzès[299]. L'arrivée des Mongols changera tout, car contre ce nouvel ennemi Kay-Khusraw et ses successeurs préfèreront l'appui immédiat de Nicée proche à l'alliance lointaine des Francs; Vatatzès viendra même alors à Qunya. Mais il est peu douteux qu'il y avait eu une tension, dont, sans l'invasion mongole, les résultats eussent pu devenir importants.

297) Vincent de Beauvais, citant Simon de St Quentin, XXXI, 143-144, = éd. Richard. Sur les négociations à la veille de l'attaque des Mongols avec Vatatzès, cf. Nic. Grégoras, éd. Bonn, 41.

298) Ibn Naẓîf, cf. mon article "Qastamûnî", p. 148.

299) F. Duchesne, *Historiae Francorum Scriptores*, V, 421-26; Nicéphore Grégoras, dans B. Lehmann.

Tout cela dit, il y avait dans l'édifice seldjuqide et la politique de Kay-Khusraw des faiblesses que certes l'intervention mongole mettra seule en pleine lumière, mais qui lui sont préexistantes et déjà bien visibles. C'est encore une fois vers les Turcomans qu'il faut à cet égard nous tourner.

L'avance des Mongols à travers l'Iran jusqu'en Adharbaydjân et aux confins géorgiens refoulait en même temps que des Iraniens des Turcomans qui, obligés de se chercher maintenant des terrains de pâture en Asie Mineure, troublaient la tranquillité de leurs prédécesseurs en ces régions[300]; il est difficile de savoir dans quelle mesure les événements dont nous allons parler résultent de ces migrations ou d'une évolution autonome parmi les Turcomans d'Asie Mineure même. Le mouvement dit "bâbâï" mérite d'être étudié d'aussi près que possible en raison des répercussions ultérieures que nous lui trouverons.

L'importance en est aussi indirectement attestée par le fait qu'il a retenu l'attention non seulement d'Ibn Bîbî, mais du chrétien Bar Hebraeus, du musulman syrien Sibt b. al-Djawzî, et surtout du missionnaire dominicain Simon de Saint Quentin, par l'intermédiaire duquel nous nous trouvons devant le paradoxe que le compte rendu le meilleur des faits se trouve chez le chroniqueur occidental Vincent de Beauvais[301].

Vers 630/1233 vivait dans la région de Kafarsud, au contact du Taurus moyen, de la Syrie septentrionale et de l'Euphrate, un certain Isḥâq, traité par les gens des environs de charlatan ou de prophète et couramment appelé Bâbâ Isḥâq. Vers 638/1240, il avait groupé autour de lui suffisamment d'adeptes pour inquiéter tout le territoire compris entre Malatya à l'est, Amasya au nord, Mar'ash au sud-ouest; il est vraisemblable qu'il avait profité d'une manière ou d'une autre de la présence des Khwârizmiens. On envoya contre lui Muẓaffar al-dîn b. 'Alîshîr, probablement le chef des Germyân dont nous aurons à reparler, qui fut battu par deux fois du côté de Malatya, puis vers Sîwâs l'*ikdîshbâshi* Khurramshâh qui fut écrasé à son tour. Le sultan replié dans l'île de Qubâdhâbâd envoie maintenant contre Bâbâ Isḥâq le commandant d'Amasya Armagânshâh qui, lui, avec l'aide d'un contingent de mercenaires francs auxquels Simon de Saint Quentin attribue tout le mérite, parvient à enserrer dans une grotte la troupe de Bâbâ Isḥâq qui est tué. Mais les rebelles se sauvent vers l'ouest, Qirshéhir, semant partout la terreur et il faut encore deux ans pour les éliminer. Nous ne savons rien de ce que prêchait

300) Brosset, *Géorgie*, I-518.

301) Ibn Bîbî, 219, 227-232; Simon de St Quentin, ch. 139-140 = éd. Richard, 62-65; Bar Hebr., 405; Sibt b. al-Djawzî, 733/483; voir mon article "Bâbâ Isḥâq, Bâbâ Ilyâs, Hadjdjî Bektash et quelques autres", dans *Turcica*, I, 1970, et Ernst Werner, *Das Gebürt...*, 1966.

Isḥâq, sinon qu'il se disait envoyé de Dieu, *Bâbâ rasûl* (dans Simon de Saint Quentin, "Paperoissole"). Nous savons d'autre part que parmi les Turcomans arrivés récemment d'Asie Centrale, on vénérait un certain Bâbâ Ilyâs de la tradition de Aḥmad Yesevî. Quel rapport pouvait-il y avoir eu entre Bâbâ Isḥâq et Bâbâ Ilyâs? Nous retrouverons la question ultérieurement.

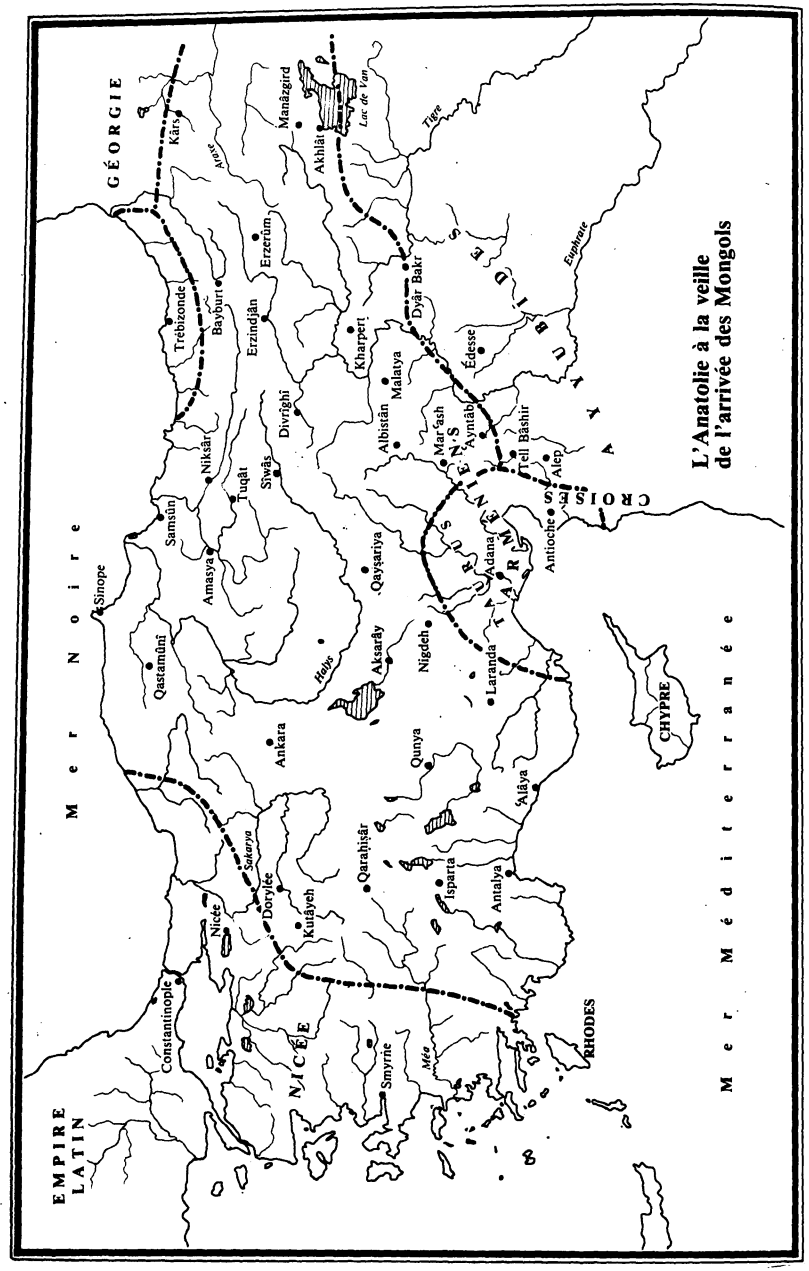
Et voici qu'en effet maintenant arrivaient les Mongols. Interrompus un moment par les difficultés de succession du Grand Khân Ogoday, ils revenaient avec à leur tête, sous le commandement nominal de Djurmâghûn malade et la lointaine supervision de Bâtû en Russie, comme chef effectif Baydjû. Dans l'hiver 1242-1243, tandis que d'autres Mongols pénétraient en haute-Mésopotamie, Baydjû attaqua Erzerûm; comme toujours, à la massivité et à l'ardeur de l'effort mongol s'ajoutèrent des trahisons, et les "Tatars" conquirent la ville sans avoir à s'attarder à un siège qui, en cette saison et à cette altitude (plus de 1 000 m) eût été rude. Ils détenaient la clé de l'Asie Mineure, qu'ils envahirent au printemps. A la nouvelle du danger, dont il ne paraît pas avoir prévu l'imminence, Kay-Khusraw non seulement rappela les troupes éloignées, mais envoya demander, avec force argent et cadeaux, le maximum de renforts possibles à ses vassaux, à ses alliés, voire à ses ennemis de la veille réconcilés par la communauté du danger couru: Ghâzî de Mayâfâriqîn (ville que venaient de prendre les Mongols, pour cependant l'évacuer), Alep, Trébizonde, Nicée (?), Arméniens, Francs, etc. La concentration devait se faire à Sîwâs, où se rendit le sultan. Autour de lui, on oscillait entre la panique usuelle partout où approchaient les Mongols, et l'impatience d'aller les arrêter sans attendre qu'ils eussent occupé ou dévasté la moitié du Royaume. Avec une armée importante, mais hétéroclite, et sans qu'on eût attendu ceux qui se faisaient attendre (les Arméniens, qui déjà ménageaient les Mongols), Kay-Khusraw alla s'établir, dans la province d'Erzindjân, au défilé de Köseh Dâgh[302]. La position, inévitable, était difficile pour Baydjû, mais il sut désorganiser l'adversaire par la pratique éprouvée de la fuite simulée suivie d'un brusque retour. Au soir du 6 *muḥarram* 641/26 juin 1243, il ne restait plus d'armée seldjuqide. Le sultan, ramassant ses trésors à Tuqât, se sauva jusqu'à Ankara, tandis que sa mère gagnait la Cilicie. Les Mongols occupèrent Sîwâs, et se vengèrent d'une brève résistance de Qayṣariya par un sac terrible. S'ils n'avancèrent pas plus pour le moment, c'est peut-être qu'ils ne désirairent pas trop déborder leurs autres fronts et que

302) J. Matuz, "Der Niedergang der anatolischen Seldschuken bei Köseh Dâgh", dans *Central Asiatic Journal*, XVII (1973), 180-99.

le vizir de Kay-Khusraw sut négocier à temps (voir p.227). Mais la défaite de Köseh Dagh n'était pas de celles qui peuvent être rachetées. En ce jour, le cours de l'histoire de l'Asie Mineure avait été irrémédiablement détourné.

DEUXIÈME PARTIE

LA SOCIÉTÉ ET LES INSTITUTIONS AVANT LES MONGOLS



NAISSANCE D'UNE "TURQUIE"

La "turquisation", même incomplète, de l'Asie Mineure a souvent paru l'objet d'un étonnement qui au fond étonne. Bien d'autres pays ont au cours de l'histoire changé de caractère ethnique, et nous avons seulement à essayer de comprendre dans chaque cas comment cela s'est fait, et, si possible, dans quelle mesure, dans quelle proportion.

Il est évidemment impossible de chiffrer l'immigration turque en Asie Mineure. Il est d'une manière générale difficilement concevable que des déplacements de peuples à cette époque aient pu d'un coup porter sur plus de quelques dizaines de milliers d'individus, à la rigueur deux ou trois cent mille, même si les textes donnent l'impression de masses énormes (rappelons-nous que les armées régulières en bataille comptent au plus quelques milliers d'hommes). Seulement, divers facteurs interviennent qui, en général ou dans le cas particulier de l'Asie Mineure, accroissent sinon l'importance absolue de cet ordre de grandeur, du moins sa portée relative. D'un côté, nous l'avons dit, l'Asie Mineure, dans son ensemble et malgré des exceptions régionales, était, au moment de la pénétraiton turque, peu peuplée, et les fuites, les massacres ou les asservissements de la phase de conquête réduisirent encore cette population. Secundo, les éléments qui la composaient étaient disparates, si bien que, si leur ensemble dépassait évidemment de loin numériquement le corps des nouveaux immigrants la chose est déjà moins sûre, en tous cas la disproportion est moindre, si on compare ceux-ci à chacun d'entre eux, si on met en balance donc

avec la force de pénétration des uns la force de résistance des autres: seuls en tous cas les Turcs, des Turcs, se sont trouvés partout, alors qu'il y avait des régions grecques, des régions arméniennes, etc. Troisièmement, il est certain que la grosse majorité des Turcs partis d'Asie Centrale se sont établis en Adharbaydjân et en Asie Mineure, et finalement plus encore en celle-ci qu'en celui-là; ils ont trouvé là des conditions de vie suffisamment proches de leurs traditions pour limiter le besoin d'adaptation, ce qu'ils ne trouvaient ni dans les pays arabes ni dans l'Iran central et méridional. Enfin, et cela est peut-être l'essentiel, on ne peut, on l'a déjà dit, envisager l'effet ethnique d'une invasion sous une forme instantanée, statique. Ce qui compte, ce n'est pas seulement le nombre des immigrants, c'est la situation économico-sociale qu'ils occupent, et c'est aussi la manière dont s'organisent les rapports des populations et en particulier les mariages et la natalité. Les asservissements ou tout simplement le découragement peuvent avoir dans la population soumise diminué la fécondité, alors que l'élargissement des possibilités d'existence, dans des groupes envisageant volontiers la richesse et la puissance comme se matérialisant dans le nombre d'enfants, pouvait au contraire augmenter la natalité. En outre, il est certain que, soit par rapt, soit plus couramment parce que des chefs de familles indigènes recherchaient la tranquillité du côté du vainqueur, bien des filles autochtones ont dû passer en fait ou en droit dans la couche des conquérants, et par conséquent, leurs enfants étant élevés comme turcs, apporter aux Turcs le bénéfice de leur fécondité, et le retirer à la société indigène. Dans le même sens jouent les nombreux prisonniers de guerre intégrés à la société turque. Nous ne pouvons bien entendu ni chiffrer ni préciser ces choses, qui peut-être devraient, si nous le pouvions, être nuancées, voire en certains cas révoquées en doute; mais ces données de réflexion, l'orientation générale de l'évolution, paraissent, elles, assez nettement vraisemblables. Bien entendu, il résulte de cette mixture raciale une altération partielle du type turc, mais qui n'empêche pas les enfants de se tenir et d'être tenus psychiquement pour turcs. En certains cas, la suprématie ethnique du vainqueur peut être rapidement compromise par le monopole qu'il a de la guerre, qui le décime, et c'est peut-être un peu ce qui arrivera plus tard aux Mongols, comme c'était arrivé par exemple en Afrique du Nord aux Vandales. Mais il ne semble pas que la guerre pour les Turcs d'Asie Mineure ait été assez permanente ni assez meurtrière pour entraîner même momentanément ou localement une telle conséquence, que les autres facteurs auraient équilibrée.

Quoiqu'il en soit, il est certain que, si les auteurs musulmans continuent à donner à l'Asie Mineure, puis à l'État qu'y organisent les Seldjuqides, le nom de "Rûm/Rome", qui n'implique plus sa signification politique précise, par contre, depuis la Croisade de Barberousse au plus tard, les Occidentaux, lorsqu'ils ont à désigner ce pays, l'appellent "Turchia", la Turquie, ce qu'ils ne font pour aucun des autres pays sur lesquels s'exerce une domination turque[1]. C'est donc bien que, de quelque façon que nous dosions le "turquisme" de l'Asie Mineure, et si vagues que soient les frontières de cette Turchia, le fait turc en était senti par les contemporains comme en caractérisant une spécificité d'ensemble. Il est vrai, nous aurons à le redire d'un autre point de vue, il est vrai que ce fait turc n'était pas réellement senti avant l'époque mongole dans la population turco-musulmane d'Asie Mineure elle-même, mais cela ne nous autorise pas à révoquer l'impression globale des étrangers, sous prétexte que, du dedans, les intéressés étaient plus sensibles à la distinction de leurs éléments constituants entre eux qu'à l'unité face aux autres[2].

Cela dit, il importe maintenant d'entrer un peu plus dans le détail, et d'essayer d'apporter au phénomène de la turquisation quelques caractérisations plus précises.

D'abord, du point de vue géographique, il est probable que la turquisation n'a pas été d'une densité égale partout. Vue à travers les chroniques qui relatent surtout les incidents de frontière, la turquisation apparaît importante surtout sur toutes les franges du domaine politiquement turc, à l'ouest et au nord face aux Grecs, au sud face aux Arméniens (les Géorgiens étaient, eux, plus inquiétés à partir de leur frontière adharbayjdânaise, assez ouverte, que des montagnes difficiles qui les séparaient de l'Asie Mineure). Il n'est pas douteux, et deci-delà des épisodes nous le rappelleraient si nous en doutions, qu'il y a eu aussi peuplement turc dans les régions intérieures. Il reste cependant que l'élément proprement turcoman ait été, spontanément ou par transplantation organisée suivant les cas, massé surtout sur les frontières. Il arrive parfois que des noms de localités soient donnés par des auteurs byzantins dans leur forme turque comme s'il n'y avait plus personne pour se rappeler la forme autochtone[3].

La distinction que nous venons d'établir nous montre tout de suite que le problème est au moins autant social qu'ethnique. Lorsque les Occidentaux nous parlent de la "Turchia", il est certain qu'ils ont en vue sur-

1) Giesebrecht, *op. cit., supra*, n.187, 1[tre] partie; systématiquement Simon de Saint-Quentin un demi-siècle plus tard.

2) Le nom de "turc" désigne parmi les musulmans d'Asie Mineure essentiellement les Turcomans par opposition aux citadins. Voir en particulier *Tar. Seldj.*

3) En particulier, dès le milieu du XII[e] s., Tshivreli-Tshemân au cœur du plateau anatolien (Nikétas, cité 1[tre] partie, ch. 4 n.95 et 97).

tout le plat pays tenu par les Turcomans, qu'il faudra affronter en bataille, et que, généralisant un terme appliqué au propre aux Arabes nomades, ils appellent aussi parfois "bédouins". Le problème des villes se pose autrement, et nous le retrouverons tout à l'heure.

La turquisation du plat pays, c'est donc essentiellement l'œuvre des Turcomans. Bien entendu, de façon variable selon les régions, il reste une population rurale indigène en général très majoritaire; tous les membres n'en ont pas fui ou été tués, et, libres ou asservis, beaucoup sont restés, en Cappadoce, en Arménie, sur les bords du Plateau anatolien, etc. Dans les zones frontalières de l'ouest, les Byzantins, à la faveur d'opérations heureuses, en ont souvent ramenés, créant une sorte de no man's land (accroissant d'autant l'importance turcomane), mais il est arrivé aussi que les Seldjuqides en ramassassent et les installassent dans des conditions assurant leur stabilité[4]. La question principale, et difficilement soluble, est de savoir comment il convient à l'époque seldjuqide de se représenter nos Turcomans. Sont-ce des nomades purs, ou ne le sont-ce plus? Nous avons déjà dit que la question tient à cœur, peut-être un peu abusivement, aux savants turcs contemporains et qu'en Asie Centrale même il y avait des atténuations au nomadisme[5], (mais peut-être que les éléments sédentarisés ont-ils moins émigré que les autres). À vrai dire, et surtout pour l'époque, la principale question ne se pose pas ainsi. Les Turcomans d'Asie Centrale disposaient du chameau bactrien à deux bosses qui, sur les confins iraniens, était souvent croisé avec des femelles de dromadaires arabes donnant des rejetons plus adaptables à des climats variés. Mais il faut se souvenir que le chameau de l'une ou l'autre race, ne combat jamais. Il peut donner son lait ou son poil, mais son rôle principal est de servir de porte-bagages. Les deux bêtes essentielles des Turcomans sont le cheval et le mouton. Le cheval est depuis deux millénaires antérieurement l'animal de guerre, et les Turcs, héritiers des "Scythes" antiques, sont passés maîtres dans l'art de l'utiliser, en particulier pour l'archerie montée d'une manière que ni Arabes ni Byzantins ne connaissaient ou ne pratiquaient. Le mouton est l'animal essentiel pour la nourriture et le textile; selon les régions, il pourra être obligé par la climat d'effectuer de longues transhumances, mais de toute manière il ne pourra jamais faire que des déplacements lents, et partout où cela est possible ses éleveurs, s'ils vivent sous la tente, restent en gros attachés à des aires circonscrites. L'acclimatation à cet égard en Asie Mineure centrale et occidentale ne devait pas poser pour ces pasteurs de

4) Voir *supra*, p.31, Nik. à propos du lac Karalis.

5) Faruk Sümer, "Anadolu'ya Yalnız Göçebe Türkler mi geldi?" dans *Belleten*, XXIV-96, 1960, p. 567-594.

grands problèmes: le pays était déjà un pays de grands domaines voués, même si c'était autour de villages sédentaires, à l'élevage du cheval et du mouton. Le mouton et le cheval turcs se croisèrent-ils ou s'additionnèrent-ils seulement à leurs cousins indigènes? Il est seulement certain que la grosse majorité des nouveaux occupants furent des pasteurs nomades mais en ce sens restreints. Nous verrons qu'il y aura aussi des Turcomans "forestiers" et bûcherons, ce qui, si ce n'est pas de l'agriculture, n'est pas non plus de l'élevage; tel était le cas de beaucoup des Turcomans du Taurus, que couvraient encore de vastes forêts, et peut-être de certains de ceux, que nous retrouverons, qu'on appelait les *Aghatsheris*. Le nomadisme exclusif est une rareté; il y a presque toujours symbiose entre des éléments nomades et des agriculteurs sédentaires; que ces derniers aient dans l'ensemble été encore des autochtones, c'est sûr; mais on ne saurait exclure qu'il y ait déjà eu beaucoup de Turcs parmi eux dans certaines régions.

Les actes de *waqfs* et autres que nous possédons pour le XIII[e] siècle et ceux qui existent, plus nombreux, pour le XIV[e], mais dont trop peu encore ont été publiés, peuvent nous donner quelques indications sur le mélange ethnique progressif des populations, et peut-être en certains cas privilégiés serait-il possible grâce à eux de suivre le rythme chronologique d'une islamisation ou turquisation. Il faut seulement faire attention à différencier les régions, et plus particulièrement à remarquer que le plus souvent les villages et parcelles de terre dont on nous nomme les propriétaires ou occupants sont dans les environs d'une ville, où le processus d'islamisation ou d'occupation par des musulmans a des chances d'avoir été plus rapide que dans le plat pays éloigné. Cela dit, nous constatons qu'Altun-Aba, dans le *waqf* qu'il fonde sur des biens situés aux environs de Qunya en 598/1201, remarque explicitement l'abondance des "infidèles", les villages et domaines qu'il cite ont cependant des noms mêlés, les conclusions à en tirer restant d'ailleurs imprécises, car un village au nom indigène peut avoir des habitants ou un propriétaire turc, et un village au nom turc, même si c'est un village neuf ou réoccupé à neuf, peut avoir des habitants indigènes demeurés ou ramenés, le nom n'étant que celui d'un propriétaire ou d'un des groupes ethniques; pris ensemble, le mélange a cependant une signification. Les mêmes impressions se retirent de la lecture des *waqfs* de Qaratây au milieu du siècle au sud de Qayṣariya. Des indications plus précises résultent des cas où ce qui est nommé est non un village ou domaine entier, mais une parcelle individuelle: ce qui en gros en résulte, toujours dans un district urbain, est qu'il y a des musulmans à côté des chrétiens. Mais globalement il n'y a pas de raison de douter de l'exactitude de l'impression des voyageurs, que, dans le plat pays, les vrais ruraux restent

en grande majorité des chrétiens. Nous retrouverons ces derniers dans un moment.

Nous avons parlé des unions mixtes, mais nous avons dit que sous leur forme usuelle elles ne déturquisaient pas réellement l'élément turc. On voudrait savoir dans quelle mesure il y a eu des cas de véritables mélanges de populations. Il se peut que le cas se soit présenté avec des Kurdes, et peut-être les Germyân, dont nous reparlerons, en sont-ils un exemple; peut-être y en aurait-il d'autres dans les montagnes du Taurus, avec les colonies "bulgares", voire mardaïtes (?) trouvées par les Turcs et qui peuvent difficilement avoir complètement disparu. Là encore, nous ne pouvons que formuler un problème. On notera seulement que dans la littérature écrite plus tard à la gloire des dynasties turcomanes, loin qu'il s'y manifeste une hostilité à l'égard des autres éléments musulmans ruraux, en particulier à l'égard des Kurdes, la fraternité d'armes avec eux, sous conduite turcomane, paraît la règle[6]. Au total, dans les exemples possibles de mélange, le gain a en définitive été pour la turquisation. On ne voit pas, et le fait de la domination turque l'explique assez, que des Turcs aient été absorbés par des groupes indigènes: mais il peut y avoir eu turquisation progressive de quelques groupes dont l'ascendance même masculine était indigène[7]. Et dans les villes, il y a les *ikdîsh* dont on reparlera.

Nous pourrions serrer de plus près l'histoire des Turcomans de Rûm si nous étions sûrs d'une part de l'interprétation à donner à certains noms de groupements turcomans, d'autre part du régime foncier de l'Asie Mineure seldjuqide. Nous devons remettre à plus loin de parler de la seconde question. La première nous ramène à celle de l'organisation tribale, et de l'identification des groupes. Et c'est un point sur lequel méthodologiquement il importe de se méfier de Yazidji-Oghlu. Celui-ci, écrivant au XV[e] siècle son adaptation du *Seldjuqnâmeh* d'Ibn Bîbî, y a introduit les noms des tribus qui, dans l'atmosphère des États turcomans d'alors, étaient tenues pour les plus importantes[8], et qui évidemment désiraient se découvrir des ancêtres aux origines de l'Asie Mineure turque. Mais aucun de ces noms ne figure dans Ibn Bîbî, et par conséquent il est impossible de considérer qu'ils aient eu de son temps l'importance qu'ils avaient acquise en celui de Yazidji-Oghlu. C'est une obligation absolue, dans ces conditions, de nous en tenir aux sources contemporaines des faits ou en tous cas relativement anciennes. Les Turcs d'Asie Centrale comme d'autres nomades avaient eu sans doute une certaine forme d'organisation tribale, mais il ne faut pas se laisser entraîner à des descriptions légendaires. La tradition nous peint les anciens *Oghuz* comme divisés en 24 tribus, et l'histoire connaît par exemple un groupe de *Dokuz Oghuz*, les neuf tribus. Cela dit, aucun texte de la période qui nous occupe ne nous montre des organisations tribales effectives parmi les *Oghuz*. Quelques noms sur les 24 sont attestés deci-delà à l'époque seldjuqide, mais en Asie Mineure seul l'est vraiment un groupe de *çepni/tshepni* sur la côte pontique, les ethniques comme celui des *Afshâr* appliqués à tels ou tels individus ne prouvant rien quant à l'organisation des groupes auxquels ils appartiennent. Quant aux nombreux noms tribaux du XVI[e] siècle, ils sont le fruit d'une évolution qui ne prouve rien pour l'époque seldjuqide; bien au contraire, les groupements qui se sont constitués à cette époque l'ont été, entraînés derrière quelques chefs dont ils gardent souvent le nom et les souverains, quand ils ont pu faire quelque chose, paraissent plutôt avoir agi dans le sens de la dispersion et des mélanges.

En Asie Mineure, la question se complique du fait que, si les noms de tribus y sont exceptionnels (et ils interviennent uniquement comme qualificatifs d'individus, au XIII[e] siècle) il est par contre, des débuts de la pénétration au milieu du XII[e] siècle, assez souvent cité un groupe d'hommes, d'orthographe incertaine *(y)â(r)ûkî*, *yavukî* ou autres variantes dont aucune interprétation convaincante n'a jusqu'ici été proposée. Les auteurs musulmans dès le XI[e] siècle appellent souvent les Turcs *ghâzîs* des frontières *ûdj (uç)*, ce qui signifie exactement frontaliers et n'est donc qu'un équivalent du byzantin *akritaï* ou, avec un sens étymologique différent, de l'arabe *ghâzî*. Mais il est difficile de trouver par quelle trituration linguistique faire passer de *uç* à *ya(r)uk*. On a voulu les rapprocher, par un jeu un peu moins ridicule mais aussi gratuit tantôt des *Ivâî*, tribu connue en Adharbaydjân au XII[e] et au XIII[e] siècles, tantôt des *navakî*, lanceurs de flèchettes, *navak* (en persan), corps attesté mais pas chez les Seldjuqides, ou enfin des *yürüks*, nom des nomades turcs d'Asie Mineure jusqu'à nos jours, mais non attesté avant les Ottomans. La dernière hypothèse, historiquement séduisante mais linguistiquement délicate, reste en définitive fragile comme les autres. Le problème est entier[9]. Ce qui seulement est à peu près certain, c'est qu'il ne s'agit pas d'un nom tribal. C'est-à-dire que la pénétra-

6) Shikarî, *passim*, *Histoire des Qaramânides*, éd. Masud Koman, Qonya 1943.

7) Les Karamanlï de la province de Karamân, connus à partir de la fin du Moyen-Âge, sont, semble-t-il, d'anciens autochtones turquisés pour la langue courante tout en restant chrétiens.

8) Lindner, dans *Nomads and Ottomans in Medieval Anatolia*, 1983, a bien remarqué ce fait pour les Ottomans, mais néglige d'indiquer que l'évolution est la même dans la plupart des groupes turcomans, surtout d'Asie Mineure orientale.

9) Mon article dans *WZKM*, 1952, et Ahmed Ateş, "Yabgulular Meselesi" dans *Belleten*, 1965

tion en Asie Mineure s'est faite comme toute l'invasion seldjuqide en dehors des gros groupements tribaux, en bandes mélangées. Rien au surplus ne prouve que le sens tribal ait été aussi fort chez les Turcs à l'époque seldjuqide qu'il devait l'être plus tard comme facteur d'organisation.

Le seul autre nom qui figure dans les textes anciens comme nom sûrement collectif est celui des *Aghatsheris* (littéralement: hommes des arbres) qui n'est pas beaucoup plus clair que le précédent. Ce n'est pas le nom d'une tribu oghuz traditionnelle, ce n'est pas non plus, comme on a paru le croire sur la foi d'un rapprochement phonétique fortuit, une ancienne population de Russie transplantée en Asie Mineure (bien que le caractère exclusivement turc de nos Aghatsheris ne puisse être démontré). Ils sont signalés seulement au XIII[e] siècle, et en gros dans la région du Taurus moyen et oriental, jusqu'aux portes de Malatya, essentiellement comme éléments de trouble, que les autorités régulières combattent. Ce sont probablement les mêmes qui, débordant des frontières au lendemain de l'invasion mongole, sont alors signalés au nord d'Antioche et d'Alep comme "Turcomans de Syrie": sans parler de la dissémination partielle qu'on pourra rencontrer en des périodes plus tardives[10]. En Syrie, un contemporain les décrit comme

> ..cil Turquemans sont unes gens sauvages, qui n'ont villes ni chastel, ainsi sont tosjors hébergez en tentes de feautre, et ont bêtes à grant foison, si comme motons et berbis et aucunes chèvres et meismes bues et vaches, et vivent comme bergiers et ne s'entremètent de nul gaaingnage, ne de tos les Sarrasins n'est nule manière de gent qui mains soient prises de fait d'armes...

Il est vrai que la toponomastique de l'Asie Mineure moderne contient de multiples lieux-dits et noms de villages qui se réfèrent à ceux de la plupart des tribus oghuz traditionnelles. Ce qui importe à l'histoire est de distinguer les époques, et de ne tenir pour pré-mongols que les rares noms de lieux qui peuvent avoir été relevés avant le milieu du XIII[e] siècle. Les Mongols, soit en refoulant des Turcomans, soit en entraînant, en ont provoqué un afflux nouveau, ainsi que, dans une certaine mesure une redistribution des anciens; et les nouveaux pouvaient n'être pas, tribalement, socialement, tout-à-fait indentiques aux anciens[11]. Sans affirmer que les groupes attestés dans une onomastique tardive n'aient pu exister auparavant, il est prudent de s'abstenir d'affirmer qu'ils aient existé. La détermination, quand faire se peut, de la date d'apparition d'un toponyme peut suggérer la date de sédentarisation du groupe dont le nom est ainsi conservé. Peut-être aussi inversement le fait que le nom donné est celui d'un groupe tribal historiquement connu à une certaine époque peut-il sous bénéfice de confirmation par ailleurs, autoriser une hypothèse sur la période de constitution du village et donc de sédentarisation du groupe humain qui s'y fixe[12]. La période de sédentarisation peut n'être pas du tout la même selon les régions et les diverses catégories de Turcomans. Parmi les noms que l'on peut relever, il en figure qui sont ceux de tribus attestées dans la migration seldjuqide en général, soit directement comme groupes, soit indirectement comme qualificatifs d'individus; mais cela ne suffit pas à prouver que leur établissement ni leur sédentarisation en Asie Mineure soient antérieurs à la conquête mongole.

Les Turcs d'Asie Mineure officiellement sont musulmans, alors que les autochtones ne le sont pas. Cependant il ne faut pas absolument confondre turquisation et islamisation. Au moment de la conquête ou plus tard, pour sauver leurs terres ou pour faire carrière, pour contracter un bon mariage ou pour toute autre raison, des notables arméniens ou géorgiens d'abord, des Grecs ensuite se sont convertis à l'Islam, d'une façon qui à la longue a bien dû se traduire par une turquisation culturelle et semi-ethnique de leur descendance[13], mais n'implique pas forcément qu'ils aient été réellement turquisés eux-mêmes, ni aient même du tout su le turc plutôt que l'arabe ou le persan. Les esclaves, en général vite affranchis, ramené des razzias frontalières (et, au début, de l'invasion même dans tout le pays) représentent un autre élément islamisé (on reconnaît les individus de ce genre souvent à ce que leur père est dit s'appeler simplement ʿAbd-allâh). Et il y a les immigrants iraniens, dont nous reparlerons et sous la croissante influence desquels précisément les nouveaux musulmans pourront être gagnés à l'Islam sous ses formes les moins turques. Il suffit ici de ces allusions, faites pour l'étude ethnique; nous retrouverons ces questions lors de l'étude culturelle et sociale que nous aurons à faire plus loin.

Tout ce que nous venons de dire s'applique essentiellement au plat pays, à la "campagne", quand il y en a. Cependant, l'Asie Mineure avait été et elle redevient sous les Turcs, après quelque temps, un pays de villes, ou du moins un pays où il y a des villes, et qui jouent un rôle essentiel. Naturellement, au début, la dévastation du plat pays rendant délicat l'approvisionnement des villes et ruinant les propriétaires, puis l'occupation de ces villes, ont provoqué des émigrations, surtout de ceux qui en avaient les moyens, et les chefs turcomans, ne s'y installant pas, y voyant

10) *Syrie du Nord*, 698. Continuation Guillaume de Tyr, *R.H.Cr.* 485; cf. 623.

11) Cf. *supra* (Rustem) et *infra* (p.252 et 299); en particulier, Brosset, *Géorgie*, I-638.

12) X. de Planhol, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens: Nomadisme et vie paysanne*, 1958; *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, 1968.

13) "Pénétration"..., p. 24 et n. 2; et ch. des non-musulmans (*infra*, p.162).

des nids d'infidèles, ne favorisaient pas les citadins; cette situation a pu se perpétuer ou se reproduire pendant longtemps dans les régions particulières des frontières, où la reddition des agglomérations urbaines fortifiées a en général été obtenue à partir de la dévastation de leur campagne. Mais elle ne s'est pas perpétuée dans les régions de réelle occupation, et stabilisée.

C'est un fait connu qu'en Orient en général les chefs nomades deviennent plus facilement citadins que paysans (même si leurs hommes, eux, sont amenés à devenir paysans), quitte à repartir de temps en temps pour des randonnées dans le désert ou dans la steppe. Nomades ou non, les chefs turcs s'établirent vite en ville. Les Seldjuqides savaient de par leur passé ce qu'était une ville, et nous avons vu Sulaymân se préoccuper d'en doter une des premières conquises de son cadi réglementaire[14]; au surplus, là où ils auraient tardé à pouvoir s'installer dans une ville, les Byzantins, on l'a vu, les y installèrent eux-mêmes. Il ne semble pas que le comportement des Dânishmendites, bien que plus directement turcomans, ait été très différent. Dans un périmètre réduit, ils restaurèrent les fortifications des villes, et volontiers s'y installèrent ou y installèrent les gouverneurs de provinces ou apanagistes et leurs garnisons. À mesure que des États se constituèrent, quelle qu'y fût la proportion des influences byzantine et islamo-iranienne, la ville en fut, sauf exceptions régionales, indigènes (?), comme dans tous les pays musulmans, le centre à la fois politique, social, culturel.

Ce qui pour le moment nous importe est le peuplement de ces villes. Il est certain qu'au début, la petite population qu'elles avaient consistait, à côté de la garnison turque avec ses esclaves et ses affranchis, en indigènes restés ou ramenés, dans des proportions variées, et avec un hiatus plus ou moins net entre l'ancienne occupation et la nouvelle. Peu à peu cependant il s'y ajoute des métis (voir *infra*), puis des éléments iraniens, on l'a vu surtout du nord-ouest voire aussi khurasâniens, s'y sont adjoints, qui au XIII^{e} siècle vont devenir importants, numériquement peut-être, et en tous cas socialement. Il s'y trouve certes des éléments de l'aristocratie civile ou religieuse iranienne chassés par les Khwârizmiens ou les Mongols, avant d'être envoyés par ces derniers les représenter; mais il s'y trouve aussi de plus humbles religieux, fonctionnaires, artisans, marchands. Il est donc certain que le peuplement des villes n'est pas identique à celui du plat pays. Il n'y a pas à contester que l'élément turc y soit important, mais il n'est pas exclusif, et dans l'organisation du nouveau régime à tous égards, les autres immigrants ont une influence considérable, qui agit sur les Turcs

14) Voir *supra*, p. 14.

eux-mêmes. Nous y reviendrons en parlant de la vie culturelle, mais il faut indiquer déjà maintenant que les Iraniens exercent sur les Turcs une influence iranisante, donc en un sens déturquisante. A la fin du XIII^{e} siècle, le bourgeois de Qunya qui écrira le *Seldjuqnâmeh*, et qui est certainement turc, bien qu'il écrive en persan, à en juger par certaines de ses prononciations, réserve le nom de "Turcs" aux Turcomans (cf. *supra*, p. 103 n.2) avec une nuance de mépris, des gens de la ville il dit simplement les musulmans. Si ce vocabulaire n'est peut-être pas celui de tous ses contemporains, il n'en est pas moins symptomatique. Alors qu'en Égypte à pareille époque, les Mamluks, face à la population indigène, se sentent et se disent turcs, en Asie Mineure, face aux Turcomans, les citadins même de souche turque n'en ont plus vraiment conscience, se pensent musulmans, et le disent aussi souvent en persan qu'en turc. La turquisation définitive, encore qu'incomplète, se fera sous les Mongols et après eux[15].

Il n'en est pas moins certain que l'Asie Mineure, même dans ses éléments turcs, donnait aux étrangers, et en particulier aux musulmans étrangers, l'impression d'un pays réellement étranger pour eux, d'une "Turquie", en somme, face au monde arabe surtout. Au XII^{e} siècle, il n'y passe guère de voyageur et un envoyé du Nûr al-dîn, al-Balkhî[16], parlait à son retour du pays qu'il avait vu un peu comme un moderne parlerait d'une expédition au cœur des régions les plus isolées de l'Asie ou de l'Afrique. Même au XIII^{e} siècle on note les impressions de voyage de l'ambassadeur califal Ibn al-Djawzî[17]. Le costume bien entendu est différent de celui des Arabes et, dans les campagnes, des Iraniens. Mais ce sont surtout les femmes qui frappent tant les Européens que les Musulmans, par leur liberté de vie (elles ne sont pas voilées, du moins les Turcomanes), leur robustesse (Ricoldo de Monte Croce prétend qu'elles accouchent sans interrompre la marche de la caravane...)[18].

Tout cela dit de l'élément turc et musulman, il est bien certain qu'il reste, en Asie Mineure, des "indigènes", dont le total probablement dépasse de beaucoup le nombre des Turcs (10/1 dit Guillaume de Rubrouck au XIII^{e} siècle)[19]. Il n'est pas tout-à-fait suffisant, pour établir la permanence d'une population, de constater qu'il en est même resté jusqu'en ce siècle, car diverses circonstances ont pu favoriser des retours, des recolonisations de zones qui avaient été partiellement abandonnées; il se peut que ç'ait

15) *Tar. Seldj.*, *passim*.
16) Kamâl al-dîn b. al-^{c}Adîm, *Bughya*, Bib. Nat., 23v°.
17) Ibn al-Fuwatî, citant un descendant d'Ibn al-Djawzî, 185.
18) Ricoldo de Monte Croce, éd. Monneret de Villars.
19) Ch. LIII.

été le cas sous le Protectorat mongol, et ce l'a certainement été dans les deux derniers siècles de l'empire Ottoman. Néanmoins, jusqu'à preuve du contraire, l'existence d'un certain groupe indigène aux temps modernes est une présomption de son existence au long de l'histoire. Cela, bien entendu, ne nous dispense pas de rechercher dans la documentation ancienne la preuve directe et surtout les précisions sur cette existence. Nous retrouverons ces "indigènes" à propos de l'organisation des relations interconfessionnelles et du régime de l'impôt et de la propriété foncière. Un ou deux mots suffiront ici.

L'Arménie occidentale reste un pays largement arménien. Les détails manquent pour Erzerûm, bien qu'on puisse en gros l'affirmer, mais la chose est plus sûre encore pour Erzindjân, qui peut-être déjà à cette époque et en tous cas sous les Mongols et à la fin du Moyen Âge aura plus d'importance qu'Erzerûm et, malgré son établissement turco-musulman, reste avant tout une grosse cité arménienne. Le sud de l'Arménie a cependant été plus entamé dès lors par des populations kurdes. Plus à l'ouest, on a vu que la politique byzantine avait arménisé partiellement la Cappadoce; la conquête turque fit dévaler en Cilicie, où s'organisa peu à peu une principauté arménienne, des Arméniens de Cappadoce, mais non tous, et il en resta en particulier beaucoup dans le moyen Taurus et son versant méridional[20], à cheval sur la frontière Asie Mineure-Syrie ou Mésopotamie. On s'expliquerait mal que les Monophysites eussent maintenu au couvent de Mar Bar-Sauma, dans la montagne au sud de Malatya, la principale résidence de leur Patriarche, si les importantes communautés qu'ils avaient en haute-Mésopotamie n'avaient eu leurs prolongements en cette direction. Quant aux Grecs, ils continuaient à être représentés (ou des populations hellénisées) dans toute la périphérie côtière et montagneuse de l'Anatolie propre, de Trébizonde et de son arrière-pays à l'Isaurie, en passant par le pays dânishmendite, les provinces de Qastamûnî et même Ankara, les hautes vallées de fleuves débouchant sur la Mer de Marmara ou la Mer Égée, et la région d'Antâlya; ils restaient nombreux encore, nous en reparlerons, au cœur même de la Cappadoce et dans les parties agricoles et urbaines du Plateau anatolien lui-même.

Notre conclusion sera donc double et apparemment contradictoire. D'un côté il est certain que la majorité de la population n'est pas turque, elle n'est même pas musulmane, et elle n'est pas unifiée. Et cependant il est aussi certain qu'il est en train de naître une Turquie, parce que, comme

20) Dédéyan, "L'immigration des Arméniens en Cappadoce, (XI[e] s.)", *Byzantion*, t. 45, 1975.

dans la steppe russo-asiatique, et à la différence des autres pays politiquement soumis par des Turcs, nous avons ici un peuple turc qui s'installe chez lui et dont l'omniprésence caractérise à côté des divisions des indigènes l'ensemble du pays anatolien. Le "turquisme", nous le reverrons, ne caractérise pas tous les musulmans, ni même tous les Turcs, mais l'orientation en ce sens caractérise l'Asie Mineure par contraste avec les autres pays musulmans.

A côté des Turcs musulmans et des non-musulmans dont on reparlera plus loin, il faudrait dire un mot des Kurdes, si mal connaissables soient-ils à cette époque. Ils occupent essentiellement, sans parler des montagnes iraniennes, le quart sud-est de l'Anatolie, aux confins de la Mésopotamie, peut-être partiellement refoulés de leur habitat classique par l'invasion turque; ils ne seront intégrés à l'État seldjuqide que lors de l'extension de celui-ci vers l'est. Nous aurons à dire un mot plus loin du groupe spécial des Germyân. Leurs rapports sont mauvais avec les Turcomans en raison de rivalités de pâturage.

CHAPITRE 2

LA VIE ÉCONOMIQUE

Si les Chroniques de la Première Croisade, etc. laissent de l'Asie Mineure intérieure une impression désolée, c'est un fait qu'au contraire les voyageurs qui l'ont vue au XIII[e] siècle en retirent, à l'échelle de leur temps, un souvenir de prospérité. Pour une grande part évidemment une prospérité reconstruite: toutefois il ne faut pas attribuer à la première invasion turcomane des effets qu'elle n'a peut-être pas eus[21]. Certes les Turcomans ont tué, chassé, asservi pas mal de monde, relativement à ce qu'il y avait de population, et il n'a pas pu ne pas en résulter l'abandon de nombreuses terres cultivées, la négligence dans l'entretien des travaux d'art, etc. Mais, dès cette époque, il faut redire d'une part que l'économie de l'Asie Mineure intérieure, avant eux, étant celle des latifundia peu peuplés, l'opposition n'a rien de total; d'autre part que les Turcomans ne sont pas passés de la même façon partout, qu'ils n'ont pas eu de raison de détruire les plantations d'arbres, dont certaines ont probablement pu reprendre, etc, et, qu'une fois installés, si durs qu'ils aient pu être, il n'était pas plus de leur intérêt que de celui de n'importe quels nomades de supprimer les oasis d'agriculture sédentaire. Ce sont là, certes, considérations générales gratuites, puisque nous n'avons pratiquement aucun témoignage des débuts de leur occupation, mais elles ont quelque vraisemblance. L'arrivée massive de moutons broutant a sans doute accentué le caractère semi-steppique de diverses régions centrales; par contre il ne faut pas se représenter de manière primaire les nomades moutonniers comme nécessairement hostiles au voisinage de cultivateurs sédentaires. Par ailleurs, il faut considérer le cas des forêts qui restent importantes dans la plupart des zones montagneuses périphériques. De toute façon, si nous nous transportons à quelques générations plus loin, le tableau change du tout au tout. Et il faut bien comprendre qu'il y a eu, indépendemment de tout mérite ou démérite dans le comportement des occupants, dans la constitution des principautés puis de l'État turc d'Asie Mineure un élément positif en soi, en ce que l'Asie Mineure byzantine des derniers temps, marge occidentale mise à part, était pour une bonne part une possession extérieure de grands propriétaires absentéistes qui ne s'intéressaient à sa mise en valeur que pour autant qu'il pouvait en résulter pour eux des revenus qu'ils dépensaient en dehors d'elle, au lieu que les nouveaux centres constitués ou reconstitués par les Turcs ont créé, quelle qu'en ait été la dimension, un appel profitable sur place.

Dès le milieu du XII[e] siècle, nous avons des indices de l'aménagement du nouvel état de choses. Les zones frontalières sont évidemment les plus défavorisées, et les Byzantins, quand ils le peuvent, lorsqu'ils y trouvent encore des paysans, les rapatrient pour repeupler leurs domaines plus intérieurs ou des territoires un peu solidement reconquis[22]. Mais l'inverse a lieu de même, et les sultans établissent dans leurs territoires agricoles des populations frontalières capturées ou attirées: il est vraisemblable que certaines préféraient un régime encore peu fiscalisé, ou les conditions qu'on leur faisait pour leur établissement, au souvenir des percepteurs ou latifundiaires byzantins; il est vraisemblable aussi que certains avaient plus confiance dans des accords avec les Turcs, même s'il y avait parfois des querelles, que dans une protection militaire byzantine, qui s'avérait illusoire ou en tous cas insuffisamment omniprésente. L'exemple qui nous est rapporté de l'installation de paysans grecs autour du lac Karalis n'a pas de raison d'avoir été absolument isolé. Et a fortiori les sultans ont-ils dû veiller à la mise en valeur de leurs territoires intérieurs. Les villes, nous le redirons, ont dû être des centres de remise en valeur agricole dans une assez large périphérie. Nous n'avons pas à rediscuter ici le rôle qu'ont pu avoir certains Turcomans eux-mêmes dans une recolonisation, en partie de zones frontalières, où, s'ils étaient parfois installés par les sultans eux-mêmes pour des raisons en partie militaire, leur présence n'en avait pas moins une portée économique. De toute façon, même restés nomades, nous savons par les constatations scandalisées et incompréhensives des Croisés de la seconde Croisade en particulier qu'il s'organisait entre paysans grecs

21) Voir en général Vryonis, *op. cit.*, ch. I, bien que le contraste avec la période byzantine y soit peut-être exagéré. Mustafa Akdağ, *Türkiye'nin İktisadı ve İçtimaı Tarihi*, Cild I, *1243-1453*, Ankara, 1959.

22) Nikétas, et *supra*, p.104.

et pasteurs turcomans une économie d'échange normale qui s'accompagnait d'une pacification des esprits[23].

Lorsque nous pouvons commencer à nous refaire un tableau de l'économie de l'Asie Mineure, dans la première moitié du XIII[e] siècle surtout, elle apparaît comme réellement prospère à la fois pour l'agriculture, l'industrie et le commerce, chacun soutenant les autres.

Frère Simon de Saint-Quentin, qui séjourna en Asie Mineure quelques années juste avant et juste après le désastre du Köseh-Dâgh, et qui, si évidemment il s'en est un peu laissé conter et nous en fait un peu accroire, a tout de même vu le pays et une part de ce dont il nous parle, nous donne de l'État seldjuqide un tableau de richesse et de puissance, dans ses villes et dans ses campagnes. Sur l'agriculture, il donne peu de détails, mais insiste un peu plus sur l'élevage; il connaît la valeur du troupeau ovin et de sa laine, et la particularité de l'élevage des chèvres, dont le poil aussi est utilisé. Il n'y a pas de raison, dans ce genre de choses, de ne pas utiliser aussi des tableaux un peu plus tardifs[24]. Ibn Sa'îd, qui écrit en Syrie ou Mésopotamie dans les premiers temps de la domination mongole et tient ses renseignements de voyageurs qui ont vu le pays forcément un peu plus tôt, insiste, pour la région qu'ils connaissent bien, qui s'étend de Qayṣariya à Sîwâs ou à Aqsarây et Qunya sur l'abondance des cultures presqu'ininterrompues le long des routes, les pâtures certes aussi, mais surtout les jardins, les eaux, les vergers[25], abricots, prunes, poires, citrons, pêches, amandes, etc; parmi ceux-ci autour de Qunya est particulièrement réputée la prune dite de Qamar al-dîn, du nom de l'émir qui avait créé à Qunya un jardin déjà connu de 'Alî de Hérat avant 1200 et est peut-être identique à celui qui sous Kay-Qubâdh gouverna le Taurus isaurien et lui laissa son nom[26]. Plus tard, Mustawfî verra ou imaginera partout des raisins[27], et Ibn Baṭṭûṭa, près d'Antâlya, parlera des abricots qu'on exporte séchés vers l'Égypte[28]. Les cultures bordent aussi, selon le même auteur, la route d'Erzindjân à Erzerûm. Abû'l-Fidâ qui reproduit aussi au XIV[e] siècle les renseignements d'Ibn Sa'îd y change trop peu de choses pour qu'on puisse donner à son exposé une valeur de témoignage distinct original; toutefois il mentionne aussi les arbres fruitiers de la région de Malatya, pour s'étonner

27) Mustawfî dans *Gibb Memorial Studies*, cf. *infra* 3[e] partie, p.299 *sq.*
23) Eudes de Deuil, éd. Wacquet, ou *Patrologie latine*, CLXXXV.
24) Simon de Saint-Quentin, éd. Richard, *infra*, n. 39.
25) Ibn Sa'îd, éd. utilisée dans mon article sur la description de l'Anatolie par Ibn Sa'îd, *Ankara Üniv. D.T.C. Fak. Tarih Araştırmaları Dergisi*, VI, 10-11, 1968.
26) 'Alî al-Harawî, *Guide de pélerinage*, éd.-trad. Janine Sourdel, 1953/1957-59, p. 59.
27) Mustawfî dans *Gibb Memorial Studies*, cf. *infra* 3[e] partie, p. 299 sq.
28) Ibn Baṭṭûṭa, éd.-trad. Defréméry-Sanguinetti, II-258.

que la propriété, contrairement aux pays musulmans ordinaires, n'en soit pas individuelle[29] (dans le Droit classique, le paysan qui plante sur les terres d'un propriétaire a une part de la propriété du produit). Ibn Baṭṭûṭa parle aussi des bois des montagnes méridionales exportés vers l'Égypte par Antâlya et le Golfe de Makri, et Ibn Sa'îd de ceux de la province de Qastamûnî utilisés pour les arsenaux de Sinope[30]. Des régions aujourd'hui désolées comme celles des monastères de Bar Sauma étaient au temps de Michel le Syrien bien cultivées.

Sur l'agriculture et l'élevage, al-'Umarî nous donne des renseignements sans doute quelque peu valables dès le XIII[e] siècle. Sensible naturellement avant tout aux particularités du pays, c'est lui aussi les fruits qui le frappent en premier lieu: citrons, oranges, dattes (?), bananes (?), surtout sur la côte méditerranéenne. L'élevage porte sur les bœufs, les chevaux, mais avant tout les moutons et les chèvres, celles-ci d'une race qui a du poil comme la soie, et dont on fait grosse exportation dans les pays musulmans voisins. Le miel est exquis, et il y a aussi du sucre. Tout cela pour des prix inférieurs à ceux du reste du monde (mais cela, si c'est vrai, n'est pas forcément marque de prospérité). À ces généralités s'ajoute, pour chaque région que décrit al-'Umarî, la répétition d'impressions analogues, avec mention des céréales, blé et orge, comme dans toute la Méditerranée. Chevaux, mulets, moutons figurent aussi dans les tributs dûs aux Mongols. Et les actes de *waqf*, pour les environs des villes, nous rappellent l'abondance des villages d'agriculteurs[31].

Il est difficile d'attribuer une confiance suffisante aux nombres de villages que donne al-'Umarî dans plusieurs principautés du XIV[e] siècle pour qu'il vaille la peine de les reproduire ici et a fortiori de les additionner. L'impression est tout de même —pour l'ouest anatolien surtout— de campagnes peuplées. Ibn Sa'îd, en son temps, pensait savoir que le royaume seldjuqide comptait 400 000 villages dont 36 000 ruinés; il serait sans doute également excessif de prendre ces chiffres pour argent comptant et, comme tout de même il n'a pas dû les tirer de sa tête seule, de n'y voir aucune indication. Le pourcentage des ruines (s'il est valable) est, à la réflexion, faible, si l'on tient compte d'une part des dévastations du début, d'autre part du fait que, dans des terroirs et des climats du genre de ceux du Proche-Orient en général, il faut fréquemment, au niveau technique d'alors, abandonner un site pour se transporter à côté: la toponymie

29) Abû'l-Fidâ, *Géographie*, éd. Raynaud.
30) Ibn Baṭṭûṭa, 258; Ibn Sa'îd, *op. cit.* Le golfe de Makri se trouve en face de Rhodes.
31) Al-'Umarî, éd. Taeschner, *passim*. Cf. *infra* III[e] partie.

rappelle en Syrie comme en Turquie ces cas de "ruines" qui ne sont que des déplacements, et quelquefois sont ultérieurement réoccupées ou éexploitées[32].

Quelles que soient la liste exacte de toutes les cultures et leur importance quantitative, il faudrait savoir si les plantes cultivées et les bêtes élevées sont, quelle qu'en soit la quantité relative, les mêmes exactement qu'aux temps byzantins. A-t-on acclimaté ou multiplié dans les jardins ou domaines d'Anatolie, par exemple, des fruits iraniens qui n'y avaient pas encore pénétré? Les moutons à grosse queue sont évidemment pour une grande part les descendants de ceux qu'ont poussés devant eux les Turcomans du temps de l'invasion; mais y a-t-il eu croisement ? les chèvres spéciales ? Les musulmans des pays environnants étaient surpris de voir les transports, qui chez eux se faisaient par chameaux sans voitures, effectués là souvent par chars à bœufs, tradition évidemment liée au pays et non aux Turcs[33]. L'abondance relative des chevaux est-elle un héritage de Byzance qui en élevait beaucoup, de l'Asie Centrale, qui en élevait de même, ou des deux ? Il est peut-être impossible de répondre à ces questions, qui néanmoins doivent être posées, et dont la solution tout de même aurait une grande portée pour celle du problème plus vaste de la continuité ou de la discontinuité dans l'histoire rurale de l'Asie Mineure[34].

Des problèmes analogues se posent pour l'industrie et l'exploitation des ressources minérales. Frère Simon de Saint Quentin connaît l'existence de carrières de lapis-lazuli, de salines, des carrières d'alun près d'Aqsarây (?) et de Sîwâs, des mines de fer et trois mines d'argent. L'alun et les métaux surtout méritent ici quelques commentaires. La question de l'alun ne se pose pas en termes proprement anatoliens. Cette matière, qui était très employée dans l'industrie médiévale pour la teinturerie, sans parler de quelques utilisations secondaires, était connue depuis l'Antiquité, qui en avait exploité des gisements, entre autres, en Asie Mineure; il se peut qu'une certaine exploitation ait continué aux temps byzantins, bien qu'à vrai dire nous l'ignorions, et qu'en tous cas il ne semble pas que l'on en ait fait commerce. A vrai dire, par un certain paradoxe, c'était surtout l'industrie textile de l'Europe occidentale qui recherchait l'alun, l'Orient disposant de matières tinctoriales qui ne l'exigeaient pas et les goûts et modes y différant de ce qu'ils étaient chez les "Francs". Il est bien connu que, de la fin du XIII[e] siècle au milieu du XV[e], la quasi-totalité de l'alun consommé en

32) Ibn Sa'îd, *loc. cit.*

33) Planhol, "Le bœuf porteur dans le Proche-Orient et l'Afrique du Nord", *JESHO*, XII, 1969.

34) Pour les chameaux, voir *supra*, p. 104.

Europe est venu de carrières situées en Asie Mineure, et dont le commerce était monopolisé pratiquement par les Génois. Ce qui est moins connu est qu'au XII[e] siècle, c'est en Égypte que l'Occident cherchait son alun. De toute façon, la base de l'exploitation intensive de l'alun n'était pas l'industrie indigène, qui s'en servait peu, mais l'achat par les "Francs". Cela est très net pour l'Égypte, et ne le paraît pas moins pour l'Asie Mineure où, comme nous le verrons, en 1255 le commerce de l'alun était aux mains de deux Italiens. Il est difficile de savoir quand et comment l'exploitation a commencé. Lorsqu'en 1236 la commune de Marseille obtient du roi de Chypre un privilège commercial, l'alun de Rûm y est mentionné parmi les produits transitant par la grande île. Il se peut qu'il se dissimule, quelques années auparavant, sous le nom d'alun d'Alep que connaissent quelques autres documents, l'existence d'alun près d'Alep étant peu vraisemblable (Alep ne serait alors que le marché de l'alun "de Sîwâs"). Quoi qu'il en soit, au XII[e] siècle il n'y a rien, au XIII[e] l'exploitation est en cours. Les gisements n'ayant pas changé, il faut admettre que l'alun de Sîwâs l'est en réalité de Colonia/Qughûniya/Shebin Qarahişâr, et celui d'Aqsarây probablement déjà de Kutâyeh. Nous ne pouvons dire si des Francs, avant 1243, y étaient déjà directement intéressés. L'alun d'Égypte n'a pas disparu, mais celui d'Asie Mineure était aussi bon, et comme celui d'Égypte était pour le fisc matière à profit, peut-être pouvait-on obtenir de l'État seldjuqide des conditions un peu meilleures[35].

Nous ne savons pas quelles sont les mines de fer auxquelles Simon fait allusion. Un texte postérieur en signale une dans le Taurus isaurien, mais il devait y en avoir bien d'autres, superficielles et modestes. L'argent était plus important pour l'État, qui en tirait des facilités monétaires. Comme al-ʿUmarî signale plus tard justement trois mines, celles de Gümüsh Sarây, de Lu'lu'a (enlevée aux Arméniens par Kay-Qubâdh), et de Bâburt (?, Gümüsh Hâne ?), on peut admettre qu'il s'agit dès le temps de Simon justement des mêmes[36]. On ne nous parle pas des mines de cuivre qui au temps de Marco Polo et d'Ibn Battûta alimenteront une industrie réputée d'Erzindjân[37]; nous savons d'une manière générale qu'il y avait, comme aujourd'hui, d'importantes mines de cuivre à Erganîn/Ergané, au nord-ouest d'Amîd en Diyâr Bakr ; il n'y a pas de raison que l'exploitation en ait cessé lorsque le pays passa au pouvoir des Seldjuqides. Diverses localités portent des noms en *maden* = mine, mais nous n'en

35) Mon article "L'alun avant Phocée", dans *Rev. Hist. Écon.* 1965.

36) ʿUmarî, 35.

37) Marco Polo, éditions multiples; pour ce qu'il dit de l'Asie Mineure, voir mon article dans la *Revue des Etudes Arméniennes*, 1987.

pouvons savoir les dates d'exploitation. Parmi les témoins des *waqfs* figurent des métallurgistes et des orfèvres[38].

C'est surtout pour la période mongole que nous avons des renseignements sur les industries textiles de Rûm ; nous n'en dirons donc pour le moment qu'un mot, pour poser là encore la question de la continuité. Il y avait, bien entendu, une industrie textile byzantine, alimentée entre autres produits par la laine des moutons d'Asie Mineure; et les Turcomans à leur manière utilisaient naturellement la laine de leurs bêtes. Simon affirme que les bonnets rouges, comme ceux qu'ils portaient eux-mêmes, se vendaient jusqu'en France et en Angleterre[39]. Par ailleurs, des tissus de luxe, qui ne sont de loin pas tous importés, figurent dès lors dans les trésors des sultans, et des "tapis de Sîwâs" sont recherchés dès le début du XIII[e] siècle au dire d'un auteur de ce temps[40], par un riche marchand bagdadien, cependant qu'au milieu du siècle, Aqsarây est, d'après le contemporain Ibn Sa'îd, réputée elle aussi pour ses tapis et que les Turcomans frontaliers en font pour l'exportation[41]. Le mot "tapis" couvre des choses diverses, et il faut distinguer les tissus de luxe brodés dont aussi bien Byzance que les États musulmans avaient hérité la technique d'un passé antérieur à eux, et les tapis noués de haute laine, dont l'invention paraît se situer en Asie Centrale vers les premiers siècles de notre ère, et qui sont proprement ce que nous appelons aujourd'hui les "tapis d'Orient"[42]. Il nous est impossible de détailler ici les discussions des techniciens; nous savons qu'au XIV[e] siècle à Denizli et dès la fin du XIII[e] au plus tard à Erzindjân les Grecs là, les Arméniens ici fabriquaient des tissus ouvragés remarquables, qui apparemment perpétuent ou reprennent des traditions anciennes de leurs peuples; dans le cas des Arméniens, dont les tapis, plus tard en tous cas, sont renommés, certains textes donnent l'impression qu'il peut s'agir de tapis dès un ou deux siècles avant l'arrivée des Turcs. Cependant les premiers tapis extérieurs à l'Asie Centrale que nous possédions (abstraction faite de produits d'une technique voisine en Espagne) proviennent de la région de Qunya au XIII[e] siècle; on n'échappe donc pas à l'impression renforcée par les textes invoqués ci-dessus, qu'il peut y avoir eu importation de la technique nouvelle par les Turcs au moment de leur

38) Osman Turan, *Belleten* 47-48, cité *infra*, n.44, n.53

39) Simon de Saint Quenun dans Vincent de Beauvais, ch. 143 et maintenant, éd. Richard, *Histoire des Tartares*, p. 69.

40) Ibn-Sa'îd, éd. Mustafa Djawad, XV.

41) L'importance des fabrications textiles résulte aussi du développement des *kaysarya* dans les grandes villes.

42) Erdmann, *Der Orientalische Knüpfteppich*, 1955.

immigration[43]. Plus vulgairement, ce n'est évidemment pas aux indigènes que les Turcomans ont demandé de tisser la toile de leurs tentes ni leurs nattes. Les actes de *waqfs* nous font connaître des teinturiers aux noms musulmans[44]; cependant, au XIV[e] siècle, Pegolotti recommandait aux marchands désireux de placer des draps d'Occident sur le marché d'Antâlya de les apporter finis, en raison de l'absence sur place de tondeurs et finisseurs en ce genre[45].

Il n'est pas de pays du Proche Orient qui n'ait de toute antiquité des terres cuites. Mais la céramique d'art, à usage de revêtement ornemental de murs etc, était particulièrement développée en Iran ; c'est incontestablement à la céramique iranienne que se rattache celle d'Asie Mineure, mais il n'est pas douteux qu'au XIII[e] siècle elle est fabriquée sur place, par des artisans dont trois noms survivants, l'un iranien, un second de Mossul, le troisième peut-être grec, disent assez la diversité[46]. La sculpture sur bois se rattache aussi à un ensemble de traditions répandues dans tout le Proche Orient ; on ne sera pas surpris de trouver le nom de deux sculpteurs, l'un géorgien, l'autre du Taurus, liés à des régions forestières[47].

LE COMMERCE[48]

L'Asie Mineure byzantine était traversée par quelques routes de caravanes qui, convergeant d'un côté à Constantinople, rayonnaient de l'autre vers la frontière syrienne (Antioche et Alep), la Mésopotamie supérieure (par Malatya/Mélitène), et l'Arménie, l'Adharbaydjân et l'Iran ; de cette dernière direction cependant les caravanes devaient plus fréquemment se borner à écorner l'Asie Mineure orientale par Erzerûm, et opérer à Trébizonde le transbordement de leurs marchandises, qui continuaient par voie de mer. Il ne faut pas surestimer l'importance de ce commerce dans l'Asie Mineure propre. Dans la mesure où il passait sur son sol, il la traversait sans l'intéresser réellement. La guerre à certains moments compromettait le passage même des marchands, la dépopulation plus durablement excluait tout grand marché. Peut-être un certain commerce maritime régional

43) Le Roman de Gérard de Roussillon parle des "tapis de Cappadoce".

44) Osman Turan, *Belleten*, 1948.

45) Pegolotti, éd. Evans, 57 *sq.*

46) Otto-Dorn, *Türkische Keramik*, 1957. La documentation est complétée par les résultats copieux des fouilles réalisées à Qunya dans les palais sultanaux, etc; voir *infra* le ch. sur l'Art.

47) Nous n'avons pas de témoignage sur la verrerie.

48) Voir mon article "Le commerce anatolien au XIII[e] s.", dans *Mélanges Halphen*, 1951, reproduit dans *Turcobyzantina*, XII (Variorum Reprints), Londres 1974.

unissait-il, sur la côte sud, Attalia/Antâlya à l'Égypte ; mais les relations maritimes étaient plus fréquentes par voie directe de Syrie ou d'Égypte à Constantinople. Quant à la Mer Noire, le commerce en était, de toutes ses côtes, drainé vers Constantinople[49]; les relations que le monde musulman entretenait avec les peuples de la steppe et de la forêt passaient un peu par le bord du Caucase et surtout l'Asie Centrale.

Bien entendu, la désorganisation générale qui accompagna la période belliqueuse de la conquête turque dût, sans que nous en ayons d'ailleurs aucune confirmation explicite, limiter temporairement les possibilités de commerce. Mais, si nous nous transportons au début du XIII^{e} siècle, surtout lorsque la prise de Constantinople par les Latins eût désorganisé le marché de celle-ci, nous constatons qu'au contraire l'occupation turque a profité au commerce, d'une part en raison de son intégration, si incomplète fût-elle, au monde musulman, d'autre part parce que la présence d'une Cour et de centres ayant leur valeur par eux-mêmes pouvait désormais attirer les marchands dans des marchés du pays même, et non seulement sur des routes parcourues sans haltes.

Il nous est extrêmement difficile de nous rendre compte à quel rythme cette reprise eut lieu, autrement dit si déjà au XII^{e} siècle il y a en Asie Mineure un commerce appréciable. S'il faut en croire une anecdote d'Abû Ḥamid al-Garnatî, des marchands seraient venus de Russie dès le début du siècle[50]. C'est au règne de Qilidj-Arslân II que remontent les premiers caravansérails, qui se multiplieront au siècle suivant, et qui desservent la route Qunya-Qayṣariya. Construits en partie dans le plat pays, ils témoignent de l'insuffisance des relais urbains, en même temps que du soin apporté à voir renaître le commerce et à assurer la sécurité des commerçants, surtout de ceux qui viennent à la Cour. Michel le Syrien signale en 1135 la perte dans la neige d'une caravane de "500 marchands persans" : indice à la fois d'une renaissante sollicitation commerciale et de son insuffisante réorganisation[51].

A partir de l'extrême fin du siècle, les témoignages se multiplient d'un commerce désormais actif et organisé autour de nouveaux centres. En 1197, l'Ayyûbide al-^{c}Azîz fait passer par l'Anatolie des cadeaux qu'il envoie à Alexis Ange[52], et, Kay-Khusraw les ayant fait intercepter, pour des raisons politiques, on arrête en représailles à Constantinople tous les marchands sujets seldjuqides qui s'y trouvaient. En 598/1201-2 un acte de fondation pieuse, qui cite incidemment à Qunya à côté du vieux souq un souq neuf, cite parmi les témoins, à côté d'un marchand turc de Qunya, deux autres marchands qui sont de Tabriz, en Adharbaydjân[53]. Nous avons vu que, dans la même période, Samsûn, sur la Mer Noire, avait été pendant quelques années possession seldjuqide ; Alexis Ange, pour rechercher un navire naufragé à Cérasonte[54], faisait courir sus aux sujets seldjuqides qui s'y embarquaient à destination de Constantinople, et qui, pour obtenir réparation, s'adressèrent au sultan Rukn al-dîn[55]. D'après le contemporain Ibn al-Athîr, à Sîwâs, dès avant 602/1205-6, se rencontraient des commerçants originaires de Syrie et de Mésopotamie en même temps que des pays sis au nord de la Mer Noire, Russes et Qiptchaqs (Turcs païens)[56]. Il est certain que Sîwâs est dès lors, et restera longtemps, le grand marché du commerce en Asie Mineure, à la rencontre des routes la parcourant d'est en ouest ou y venant de Syrie, de Mésopotamie, et de la Mer Noire. Là il y avait, nous en avons vu des séquelles politiques, rivalité d'intérêt entre Trébizonde et l'État seldjuqide. Trébizonde, épaulée par la Principauté d'Erzerûm, souhaitait naturellement maintenir l'exclusivité de la route Iran-Erzerûm-Trébizonde, en même temps qu'attirer vers elle les marchands criméens et russes détournés momentanément de Constantinople par la chute de l'Empire aux mains des Latins. On a vu la crise que détermina à Sîwâs la perte de Samsûn, compensée un peu plus tard par la conquête plus solide de Sinope.

La conquête d'Antâlya, dans la même période, sur la côte méridionale eut incontestablement entre autres des causes commerciales. Des marchands d'Alexandrie s'étaient plaints de confiscations opérées par le seigneur franc de la ville, le Toscan Aldobrandini ; et il est évident que beaucoup d'autres Francs, en particulier on l'a vu, ceux qui s'installaient maintenant à Chypre, portaient au port anatolien un intérêt qui ne coïncidait pas forcément avec celui des musulmans[57]. Une fois la conquête turque devenue irrévocable, ils se prêtèrent, pour les mêmes raisons, à des accommodements. En 1213, on convint de la sécurité réciproque des sujets des deux États venant commercer de l'un dans l'autre. En 1216, un traité plus formel précisa les garanties mutuelles, en particulier en matière de droits à

49) Voir *supra* p.64-65 et 71 *sq.* Rappellons qu'au XII^{e}s., les Byzantins gardent le contrôle des côtes et par conséquent du commerce maritime.

50) Al-Garnatî, 133. On a vu que vers 1100 le gouvernement byzantin fait arrêter les marchands arméniens à Constantinople.

51) Michel le Syrien, 236.

52) Voir mon article *supra.*

53) Publié par Osman Turan dans *Belleten,* XLII 1947, p. 224 *sq.*

54) Voir *supra,* p.64.

55) Nikétas, 689, 699-701.

56) Ibn al-Athîr, éd. Tornberg, XII 160, 252-54.

57) G. Hill, *History of Cyprus,* II, 74, 77.

payer, de droit d'asile en cas de poursuite par des corsaires, et, privilège courant mais non automatique en l'absence de traités, le respect des biens en cas de naufrage dans les eaux "territoriales". Ces textes impliquent évidemment l'apparition d'une flotte qui, pour n'être apparemment que la suite de celle qu'avaient les Antâlyotes aux temps byzantins, n'en est pas moins désormais une flotte "seldjuqide".

Les Vénitiens, maîtres du commerce de l'empire Latin et adversaires des Grecs, étaient naturellement des plus empressés à chercher à nouer des rapports commerciaux directs et avantageux avec l'État seldjuqide[58]. Ils le firent par la Mer Noire, mais, dès auparavant, par Antâlya, car ce n'est qu'à ce port que peut se rapporter un privilège à eux accordé par Kay-Khusraw, et renouvelé, avec améliorations, par Kay-Kâûs puis Kay-Qubâdh; dans le privilège de ce dernier, qui est conservé et date de 1220, il leur est concédé un abaissement des droits de douane (qui devaient normalement être d'au moins 10 %) à 2 % de la valeur des marchandises, et même l'entière liberté pour les grains, les métaux précieux même ouvragés, les pierres précieuses et les perles; ils se faisaient reconnaître bien entendu eux aussi la sécurité des personnes et des biens même en cas de naufrage, et obtenaient même, comme dans d'autres ports musulmans à pareille époque, l'autonomie judiciaire pour leurs affaires intérieures et un privilège par rapport aux autres Latins, les juges, en cas de conflit avec l'un d'eux, étant à désigner par les Vénitiens. Le traité n'était conclu que pour deux ans, mais il n'y a aucune raison de supposer qu'il n'ait pas été longtemps renouvelé plus ou moins tacitement, et les statuts vénitiens de 1255 parlent en particulier de la liaison établie par les Vénitiens entre Alexandrie et Antâlya. Quant aux autres Latins dont le traité parle, les seuls nommés sont les Pisans, mais d'autres textes prouvent qu'il y avait également à Antâlya des Provençaux (privilège chypriote de 1236) et des Génois (acte privé de 1237)[59].

Dans la Mer Noire, les Vénitiens devaient être à peu près les seuls Latins, puisqu'on ne pouvait y pénétrer, de la Méditerranée, hors de leur bon vouloir. Notre documentation sur leur fréquentation de ports turcs de ce côté est faible ; un acte privé mentionne leur passage à Samsûn en 1212, où ce port est aux Trébizondais, mais évidemment n'a d'intérêt commercial que pour ses rapports avec l'arrière-pays seldjuqide. Mais c'est surtout le commerce de Russie qui dans la Mer Noire les intéressait.

La compétition était là à trois parties : Venise (et occasionnellement tout de même quelques autres Latins), Trébizonde, et depuis l'occupation de Sinope, dont c'est le motif, l'État seldjuqide. Les événements politiques auxquels nous avons déjà fait allusion[60], sont à cet égard seuls à nous renseigner, mais avec assez d'éloquence. Pour les Turcs, le commerce de Russie avait l'intérêt d'une part de leur procurer les fourrures, le miel, les esclaves que l'on y cherchait normalement, et d'autre part d'en disputer le transit à destination des pays musulmans plus lointains aux Trébizondais. En 1223, une armée mongole venait d'enlever le grand port criméen de Sughdâq, qui était la tête de ce trafic. De nombreux marchands de cette place et des marchands russes d'autres lieux se sauvèrent en Asie Mineure, et à proximité des côtes firent naufrage ; il y eut alors conflit entre Seldjuqides et Trébizondais, car les premiers firent main basse sur les marchandises retrouvées, conformément à l'usage là où il n'y avait pas de privilège, tandis que les seconds affirmaient que le navire transportait le tribut de la "Gothie" à la suzeraine Trébizonde, et que la saisie en constituait donc un acte d'hostilité politique caractérisé[61]. De fait, l'allégeance des ports russes de la Mer Noire envers Trébizonde indignait les Seldjuqides, et, comme les Mongols ne restèrent pas, elle allait se rétablir si l'on n'intervenait pas. On trouva des prétextes. Un marchand d'Antâlya qui avait voyagé de Syrie en Cilicie, Antâlya, Anatolie par terre, et Mer Noire, affirmait avoir eu à se plaindre de Francs à Antâlya, d'Arméniens en Cilicie et de Russes en Crimée. A Sughdâq, les sujets seldjuqides avaient été l'objet de confiscations. On a vu comment en 1225 une expédition conduite par le commandant de Qastamûnî aboutit à l'établissement d'un protectorat seldjuqide sur Sughdâq, qui devait durer jusqu'à la conquête, cette fois définitive, de la Russie méridionale par les Mongols en 1239.

Ces événements nous montrent que, si des étrangers fréquentent la "Turquie", des sujets seldjuqides aussi, apparemment de toutes confessions (puisqu'on installe une mosquée à Sughdâq) participaient au commerce extérieur du pays. Mais les étrangers ne se bornent pas à fréquenter les ports. Beaucoup d'Iraniens, cela n'a pas besoin de commentaires, viennent y commercer, jusqu'à Sîwâs, jusqu'à Qunya, et l'un d'eux sera un

58) Le plus ancien témoignage de commerce dans la Mer Noire est daté de 1206 (Lombardo et Morozo, *Documenti del Commercio seneziano*, 1940 et mon article, "Commerce..." p.7).

59) Sp. Lampros, "E Ellènikè ôs épisèmos glôssa tôn soultanôn", dans *Néos Ellènomnémôn* V, 1908, p. 40 *sq.* Voir n. 48 mon article "Commerce...", p.6 et Tafel-Thomas, II n° 258, p. 221-5.

60) Voir *supra* p.75 *sq.*

61) Vasiliev, "The foundation of the Empire of Trebizond", dans *Speculum*, 1936; Ibn al-Athîr, XII, 253-54 et 312-13; *Miracles de St-Eugène*, éd. dans Papadopoulos-Kerameus, *Fontes rerum Imperii Trapezuntini*, p. 117 *sq.*

espion au service des Mongols. Mais il s'y trouvait aussi quelques Italiens, venus de Syrie ou de Chypre, comme ils allaient à Damas, à Alep, et qui rencontraient des compatriotes, on l'a vu, d'autres professions. La chose croîtra sous les Mongols, mais il faut souligner, parce qu'on n'y fait pas assez attention, qu'elle leur est antérieure.

Les premières décades du XIII[e] siècle sont alors celles où sont bâtis par les grands sultans les caravansérails dont les ruines jalonnent encore aujourd'hui le tracé des anciennes grandes routes du trafic[62]. Il y avait bien entendu des caravansérails ou *khâns* dans tous les pays musulmans, et en particulier en Iran. En Asie Centrale, où les marchands étaient obligés de franchir de grands espaces sous des climats parfois rigoureux, les États avaient bâti aussi loin que faire se pouvait de petits postes-haltes, près de points d'eau quand il y avait moyen de le faire. Les *khâns* de l'Asie Mineure tiennent sans doute des deux traditions. On nous souligne que leur utilité est particulièrement grande en hiver, où, malgré la neige, la circulation des caravanes continue ; et ce ne sont pas les villages, surtout dans les zônes montagneuses où ils sont espacés, qui peuvent procurer les abris suffisants. La catastrophe des marchands iraniens, dont il a été question ci-dessus, démontrait cette utilité, et dès le XII[e] siècle Qilidj-Arslân avait fait construire un puissant *khân* près de Qunya, et sultans et notables rivalisèrent ensuite de zèle à ce sujet. Antérieurement à 1243, nous pouvons en recenser sûrement une trentaine, probablement une dizaine d'autres, rien que d'après les ruines actuelles ; d'autres s'ajouteront sous les Mongols. D'après Ibn Sa[c]îd, sur la seule route de Qayṣariya à Sîwâs il y en avait, au milieu du XIII[e] siècle, vingt[63]. Quelques ponts, par exemple sur le Kizil Irmak, avaient été en outre faits ou refaits. Les routes paraissent avoir subsisté telles qu'elles étaient.

Le commerce de détail se faisait comme partout pour les villes dans des *sûqs* dont nous ne savons rien de spécial. On a parfois parlé de foires, mais je n'en connais aucun témoignage, et dans les pays tant musulmans que byzantins les véritables foires sont un fait anormal (sauf celle du Pèlerinage), qui joue peu de rôle dans l'économie, en raison même du commerce permanent stable. Naturellement, il y a des saisons où arrivent les marchands étrangers, et, plus localement, peut-être y a-t-il, comme en d'autres pays, des rendez-vous périodiques dans les banlieues de quelques chefs-lieux de province pour les échanges entre nomades et sédentaires;

62) Ibn Bîbî, 127-138.

63) Même un riche marchand arménien avait fait construire un *khân* à ses frais où subsistent des inscriptions en arabe, en arménien et syriaque; Ibn Sa[c]îd, *loc. cit.;* Erdmann, *Karatqansaray*... et Osman Turan, "Selçuk Kervansarayları", *Belleten* 39, 1946.

ce ne sont pour le moment que des hypothèses en l'air. Naturellement ce commerce s'effectuait généralement selon les usages du droit musulman.

LES POIDS ET MESURES

Il y a peu de chances pour que les poids et mesures indiqués au XIV[e] siècle par al-[c]Umarî et Pegolotti, et qui sauf exception sont différents de leurs correspondants irano-mongols, aient été bouleversés par la conquête mongole : jusqu'à preuve du contraire, on peut donc les considérer comme valables pour l'époque antérieure. Il ne saurait être question ici d'un tableau général, mais de tirer de quelques exemples des indications intéressantes pour leur portée historique. Les deux unités fondamentales dont parle al-[c]Umarî sont le *mudd* (capacité) et le *raṭl* (poids) —sous réserve qu'il peut avoir traduit ainsi des appellations locales, *raṭl* et *mudd* étant des termes génériques assez larges—. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, l'unité qu'il appelle *raṭl* vaut, selon lui, 12 *raṭls* "égyptiens" (*miṣrî*), soit 1680 *dirhams*-poids (parfois seulement 8, soit 1180) ; cependant à Sîwâs selon Pegolotti on utilisait un *raṭl* double de celui d'Acre, soit 1440 *dirhams*. Il est bien connu qu'aucun pays médiéval, même des plus avancés, n'a réalisé l'unité des poids et mesures, et cette diversité n'a donc rien pour surprendre; ce qui frappe cependant est que dans l'ensemble ici il s'agit de grosse unité, puisque par exemple le *raṭl miṣrî* valait 140 *dirhams* (437,5 grammes), et, plus lourd, ce qu'on appelait le *raṭl rûmî*, la livre romaine (et non "de Rûm"), 102 5/7 *dirhams* (= 321,43 grammes) ; c'est seulement en Iran qu'on appelait parfois *raṭl* une grosse unité correspondant plutôt au *mann* du système musulman légal (= 2 *raṭls*), dont l'ordre de grandeur s'accorde avec notre *raṭl* d'Asie Mineure. Par ailleurs, al-[c]Umarî fixe à un poids plus gros encore, 3120 *dirhams*, le *raṭl* en usage chez les Germyân, et des unités de cet ordre sont encore attestées en Asie Mineure orientale au XV[e] et au XVI[e] siècles. Mais au temps d'Ibn Bîbî, on n'en connaissait pas moins un *mann* de 260 *dirhams*, c'est-à-dire le *mann* "légal" de l'Islam. Il est difficile de tirer des conclusions fermes de ces données; le système ne paraît pas en rapport avec la tradition byzantine, et il diffère de l'usage des pays arabes, même si le mot *raṭl*, qui est arabe, y est réellement employé.

Cependant l'impression change si l'on passe à d'autres unités. Sous le *mudd* arabe dont parle al-[c]Umarî, et qu'il dit parfois prononcé *mût*, il n'est guère douteux que se dissimule mal, comme en Syrie, le *modios* byzantin; il vaut, nous dit notre informateur, selon les endroits, de 3/4 à 1 1/2 *irdabb* d'Égypte, soit à 90 litres environ l'*irdabb*, de 72 1/2 à 135 litres, ce qui est

du même ordre de grandeur en effet que le *modios* syro-égyptien, et ne correspondrait à aucun *mudd*. Nous avons là donc une parenté possible avec le domaine byzantin. Par ailleurs, plusieurs textes font état, comme mesure de surface, du *faddân*, terme égyptien dont on ne nous dit pas à quoi il correspond ; mais, on l'a déjà dit, il est symptomatique que n'intervient pas l'unité iranienne par excellence, le *djarîb*, même sous la plume d'auteurs écrivant en persan.

Par contre, la terre est mesurée par unité d'exploitation à surface variable, avec le terme *tshift* emprunté au persan, mais traduisant le byzantin *zeugon*/*jugum*, et conformément à un usage qui existe à Byzance et non en Iran[64].

Bref, avec beaucoup de timidité, on peut suggérer qu'il y a mélange de poids et mesures de provenances variées, et qu'il y a peut-être une continuité plus marquée avec Byzance pour les choses de la terre, avec le monde iranien pour celles du commerce (??).

Au XIV^{e} siècle l'impression transmise par al-^{c}Umarî au sujet des prix est qu'ils sont nettement plus bas qu'ailleurs, tout particulièrement dans les principautés occidentales: la différence, faible cependant pour les produits agricoles, est extrême, hormis l'exception des chevaux de race, pour le bétail et les produits fournis par lui. Ce caractère est trop naturel pour qu'il y ait lieu de contester qu'il devait se rencontrer déjà à l'époque de l'indépendance. Bas prix ne signifie d'ailleurs naturellement pas prospérité, et ce peut, selon les cas, être un élément de richesse ou de pauvreté. Nous manquons trop de données précises pour décider ici de la réponse, à rechercher dans la mise en rapport avec la circulation monétaire, le revenu "national" et "moyen" sans doute à jamais incalculable, les genres de vie. Peut-être sera-t-il un peu plus facile de déduire du décalage partiel des prix des conséquences pour l'histoire du commerce international.

LA MONNAIE

La monnaie des États turcs d'Asie Mineure pose quelques difficiles problèmes.

Il est bien évident que, dans les tout premiers temps qui ont suivi l'établissement turc, il n'y a eu dans le pays d'autre monnaie que celle que les occupants y trouvaient, et qui a dû être assez abondamment d'une part amassée par eux comme tribut ou par pillage, d'autre part cachée par les indigènes quand ils le pouvaient. C'est seulement sous le Dânishmendite

64) Sur le *taghar* voir *infra*, p.145.

Gümüshtegin Ghâzî et, probablement un peu plus tard, sous le Seldjuqide Mas^{c}ûd qu'apparaissent les premières frappes, et jusqu'au milieu du siècle au moins elles sont uniquement de cuivre, c'est-à-dire uniquement destinées au commerce local. L'argent apparaîtra sous Qilidj-Arslân II, l'or seulement au XIII^{e} siècle.

On ne s'étonnera pas que certaines monnaies de Gümüshtegin, de son successeur Muḥammad, du frère de ce dernier Inal, même encore de Dhûl-Nûn et de Dhû'l-Qarnayn de Malatya portent des légendes grecques, ainsi qu'un sceau du dernier nommé, dont on n'a pas signalé d'équivalent pour d'autres princes. Néanmoins, il n'y a de légende grecque sur aucune des anciennes monnaies seldjuqides, émises dans des régions au moins aussi hellénisées. Les monnaies dânishmendites ne portent aucune mention de lieu de frappe, celles des premiers Seldjuqides ne mentionnent que Qunya[65]. Ce qui est plus remarquable est que les monnaies dânishmendites portent des images soit franchement chrétiennes —buste du Rédempteur, Christ posant la main sur la tête du souverain— soit semi-chrétiennes —St Georges frappant le dragon— soit encore de caractère religieusement neutre mais de type byzantin, portrait du souverain ou représentation d'un lion; seul ce dernier cas figure dans les premières monnaies seldjuqides.

La première idée qui vient à l'esprit pour expliquer ces caractères est que la monnaie a été fabriquée par des artisans indigènes de tradition byzantine parce qu'il ne pouvait y en avoir d'autres, et parce que les principaux usagers étaient les populations indigènes, qui n'auraient pas accepté ou compris d'autres monnaies. Seulement le problème est un peu plus compliqué qu'il ne semble, parce que les monnaies dont il s'agit ne sont pas les seules à cette époque à présenter les caractères signalés, ou du moins celui de porter des images de type byzantin. Il y en a chez le très musulman Nûr al-dîn, et il y en a en tous cas d'abondantes chez les Artuqides du Diyâr Bakr. Or là, dans un vieux pays islamisé commerçant plus avec l'ensemble de la Mésopotamie qu'avec Byzance ou l'Asie Mineure (le cuivre d'ailleurs n'a pas d'intérêt commercial), et habitué depuis plusieurs siècles à la monnaie musulmane arabe, les arguments admissibles pour les Dânishmendites ne le sont pas pour les Artuqides, et par répercussion mettent en doute la valeur même de ceux que nous accepterions sans cela pour les Dânishmendites. Nous aurons l'occasion de signaler que les Turcs n'avaient pas pour les représentations figurées la même réserve que les Arabes, mais celles qu'on trouve

65) P. Casanova, "Numismatique des Danishmendites", *Rev. Num*, 1896; Oïkonomidès, "Les Danishmendites entre Byzance, Bagdad et le sultanat d'Iconium", *Rev. Num.*, XXV, 1983.

dans leurs œuvres d'art ne sont pas de tradition byzantine, et par conséquent cela n'explique rien pour notre problème présent. On peut admettre que les Artuqides, comme les Dânishmendites, ont eu entre les mains, au début de leur installation, d'abondantes monnaies byzantines résultant des raids en Asie Mineure, et que certaines de leurs monnaies ne sont peut-être que des refrappes de monnaies antérieures de ce type, mais il est difficile d'admettre que cette situation ait été prépondérante pendant plusieurs générations. On ne peut évidemment écarter l'influence de la tradition byzantine, on ne peut écarter non plus celle des butins de guerre et des tributs (qui ne sont pas en cuivre), mais il reste à expliquer pourquoi elle a été si forte et durable, et je dois bien avouer qu'à cet égard je n'ai rien à proposer.

Au surplus, ces raisons vaudraient autant pour les Seldjuqides, et de ceux-ci les monnaies sont plus résolument musulmanes (au lion près). Il se peut qu'ils se soient contentés au début des monnaies byzantines qui circulaient ou qu'ils avaient, ce qui expliquerait qu'on n'ait aucun spécimen de frappe par eux avant le moment où ils ont été en état de faire une monnaie musulmane. Ensuite la volonté d'avoir une monnaie musulmane paraît claire. On peut être étonné que les sultans, dont on a signalé la politique relativement pacifique à l'égard de Byzance, aient l'air d'avoir été à cet égard plus intransigeants que les Dânishmendites représentant l'esprit *ghâzî* des Turcomans; mais nous verrons aussi que leur attitude politique n'empêchait nullement au contraire un effort d'islamisation au sens classique, alors que les Turcomans étaient en contact avec les indigènes aussi bien par la paix que par la guerre, et n'avaient guère de préoccupation d'islamisation monétaire.

À partir de Qilidj-Arslân II, nous avons des monnaies d'argent. Cela signifie probablement qu'il faut faire remonter à son règne l'ouverture ou réouverture des mines de ce métal. Au siècle suivant, Simon de Saint Quentin vantera la quantité des espèces monétaires que, grâce à ces mines, les sultans sont capables de frapper[66]. Cette frappe exclusive, pendant quelque temps, en argent (cuivre mis à part) s'explique aisément et ne pose pas de problème, mais elle doit être soulignée tout de même, parce qu'elle est assez originale. L'argent avait été assez longtemps la monnaie prépondérante en Iran, mais au temps où nous sommes, il y a presque disparu pour l'or et c'est aussi l'or qui à Byzance, malgré ses difficultés, reste le métal fondamental jusqu'au XIII[e] siècle, pour les gros paiements

66) Un seldjuqide d'Erzerûm au XIII[e] s. frappe même des dinars en argent (M. Broome "Some silver dinars of the Seldjuq of Erzerum", *Num. Circular* 84, 1976, p. 13-14 et "New thoughts on the silver coinage of the Seldjuqs of Rum", communication à la Royal Numismatic Society).

s'entend. Quant à l'or, dans lequel on commence à frapper en Asie Mineure au XIII[e] siècle, il n'y en a pas dans le sol du pays et par conséquent on ne peut se le procurer qu'à partir du commerce (et de quelques tributs). Il témoigne donc à sa manière du progrès de celui-ci, qui est d'autant plus remarquable que nous arrivons au moment où les États musulmans du Proche Orient commencent à avoir de plus en plus de peine à se le procurer, Byzance de même, et où la frappe va émigrer vers les villes marchandes italiennes.

Il est peut-être impossible de décider si les petites monnaies de cuivre primitives étaient, quant à leur valeur, alignées sur leurs équivalents byzantins. Les *dirhams* d'argent et les *dinars* d'or ultérieurs le sont par définition tenue pour légale dans les pays musulmans environnants. Il ne semble pas qu'il y ait eu de monnaie d'alliage comme on en faisait à la même époque chez les Ayyûbides d'Égypte (mais pour des raisons qui, au moins en ce qui concerne l'argent, ne tiennent pas forcément ou uniquement à une rareté du métal).

CHAPITRE 3

LE RÉGIME DES TERRES ET DE L'IMPÔT

Le premier, Osman Turan[67] s'est aperçu que le régime des terres dans la Turquie médiévale pouvait présenter, par rapport aux schémas de l'Islam classique, des originalités tout-à-fait aberrantes. C'est là bien entendu une question de première importance pour toute l'histoire sociale et institutionnelle du pays.

Dans l'empire Byzantin comme dans les États musulmans, on connaissait nettement tranchées, d'une part une propriété privée essentiellement individuelle, d'autre part une propriété d'État; dans l'empire Byzantin comme dans les États musulmans, à la veille de la conquête turque, le domaine de l'État s'était amenuisé en raison des distributions qui en avaient été faites sous des formes ressemblant pratiquement à des dons en propriété, et, au sein de la propriété privée, la grande s'était développée au détriment de la petite et de la paysannerie libre. Néanmoins, pour éviter de fréquents contresens, il faut rappeler des distinctions[68]: d'une part entre les propriétés agricoles presque toujours individuelles et les territoires pastoraux désertiques ou à usage collectif sans appropriation individuelle, d'autre part entre les propriétés véritables de l'État et les droits qu'il a sur les propriétés privées; à ces dernières ressortissent, bien que formant une catégorie spéciale, les biens personnels du souverain. Enfin, il faut rappeler que, du point de vue fiscal, le Droit musulman classique oppose des terres frappées de l'impôt foncier *kharâdj* à d'autres soumises seulement à la dîme, les premières étant celles qui, au moment de la conquête arabo-musulmane, appartenaient à des possesseurs indigènes maintenus dans leur possession, les secondes les propriétés dès lors musulmanes, auxquelles il avait été pratiquement assimilé les *qaṭâ'i'* (pl. de *qaṭī'a)* distribués à des particuliers sur les parties du domaine public non conservées par l'État en gestion directe.

67) Osman Turan, "Le droit terrien sous les Seldjuqides de Turquie: Terres domaniales et diverses formes de propriété privée", *Rev. Études Islamiques*, 1947, pp. 21-49.
68) Mon article, "L'évolution de l'*iqṭ'*..." *Annales ESC* 1953; *id.* art. *iqṭ'* dans *E.I.*^{2}.

Les Turcs en Asie Centrale et en Iran avaient appris à connaître ces divers modes de propriété; néanmoins, pour tous ceux qui restaient organisés selon la tradition tribale, la notion de propriété individuelle, à usage surtout agricole, bien délimitée territorialement et administrativement, restait un concept mal compris ou mal admis, et ils tendaient à considérer toute terre comme d'usage collectif, tout au plus régionalement distribuée entre groupes. Il est difficile d'imaginer qu'en entrant en Asie Mineure, ils aient été suffisamment entourés de juristes au sens de l'Islam traditionnel pour perdre cet état d'esprit, et la seule question est de savoir si, comme il avait été fait pour eux dans les États d'Asie Centrale au service desquels ils étaient entrés naguère, des territoires collectifs leur avaient été assignés dans les zones non appropriées de pays conservant leur organisation administrative classique, ou s'ils s'étaient considérés comme les maîtres de toute la terre, quitte à laisser subsister là où cela leur convenait des îlots de cultivateurs assujettis conservant localement leur structure antérieure: on optera assez volontiers, vu le fait de conquête, pour la seconde solution, tout en faisant remarquer que, au niveau d'organisation et de développement conceptuel où ils se trouvaient alors, la différence pratique entre les deux solutions n'apparaissait peut-être pas clairement. Elle pouvait et devait par contre apparaître ensuite aux fonctionnaires qui progressivement mettaient sur pied dans le territoire conquis un État administré, et qui avaient reçu quelque formation juridique et terminologique inspirée de l'Islam classique. L'exemple de ce qui fut fait lors de l'annexion d'Akhlât rend vraisemblable qu'au plus tard dans le premier tiers du XIII^e siècle il avait été dressé un cadastre général du pays de Rûm[69]. À ce moment là, selon un processus dont il existe historiquement bien d'autres exemples, l'État apparemment considéra comme étant domaine public tout ce qui n'était pas objet d'appropriation individuelle, quitte à concéder à certains groupes nomades ou pastoraux l'usage collectif de quelques territoires, mais désor-

69) Ibn Bîbî, 188, et *infra* (sous Kay-Qubâdh). Toutefois Akhlât avait vécu sous régime ayyûbide.

mais exactement circonscrits; il est difficile de douter que, dans ce domaine public, aient été inclus même un grand nombre d'exploitations agricoles, dont les cultivateurs n'étaient pas tenus pour propriétaires. Dans une évolution de ce genre, il est compréhensible que, à la différence de ce qui s'était produit au lendemain de la conquête arabe, il n'y ait eu de place pour des distinctions ni entre propriété musulmane et propriété indigène (terres de dîme et terres de *kharâdj*), ni entre propriété de l'État et droits de l'État sur les propriétés privées (question des deux types d'*iqṭâ'*)[70]. En gros et peut-être avec quelques exceptions individuelles ou régionales, il n'y avait qu'un domaine d'État, dans le cadre duquel seulement des situations diverses pouvaient être faites à des particuliers ou à des groupes: sur ce domaine, des propriétés privées pouvaient même maintenant être reconstituées par aliénation, mais elles n'étaient en général pas primitives ou, si par hasard elles se trouvaient l'être, ne pouvaient être maintenues que par la fiction juridique d'une nouvelle concession de l'État théoriquement propriétaire. Tout cela, bien qu'exprimé en des termes qui ne sont pas ceux d'Osman Turan, et bien que, nous le reverrons, sur certains points il me soit impossible de le suivre, tout cela concorde avec sa conception, et paraît dans l'orientation générale difficilement contestable.

Il est vrai qu'il y a un autre aspect des choses auquel, en raison de son optique principalement turque, Osman Turan n'à pas porté une égale attention, et qui est celui de la possible continuité avec le régime byzantin. J'ai trop insisté sur le fait que les Turcs étaient entrés en Rûm souvent presque comme agents de l'empereur, en tous cas sans aucune volonté consciente de détruire l'armature institutionnelle de l'empire pour autant qu'elle ne les concernait pas personnellement, pour n'avoir pas à poser la question de la possible continuité dans le régime même de la terre. Mais, à vrai dire, il n'y a pas ici contradiction avec les impressions retirées des conditions de la conquête turque. D'une part, il faut nous rappeler qu'il ne restait presque plus de paysans propriétaires grecs (peut-être la chose est-elle atténuée pour les Arméniens) dans les régions où les Turcs devaient se stabiliser, et comme les grands propriétaires étaient absents ou se sauvèrent, leurs métayers se trouvèrent automatiquement tomber sous la coupe des conquérants sans personne interposée, et sans qu'il pût être normalement question pour eux de reconstituer une petite propriété; d'autre part, dans bien des régions, les évacuations, transferts, etc, créèrent un hiatus entre le régime byzantin et le régime turc[71]. Seule une étude poussée au

70) L'affaire de Ḥasan b. Gavras montre que les Mangudjaqides lui avaient conservé ses biens ancestraux trébizondais, voir *supra*, p. 57.

71) X. de Planhol, *Pamphylie...*, mais il est difficile de savoir à quelle période les phénomènes se rapportent.

niveau des structures agraires et des modalités d'assiette de l'impôt ou des redevances, étude que la documentation ne permettrait de faire qu'en embrassant plusieurs siècles, autoriserait à décider dans quelle mesure selon les régions une certaine continuité a pu exister entre la période byzantine et la période seldjuqide; il est a priori admissible qu'il y a eu à la fois des cas de continuité et des cas de discontinuité, mais de notre point de vue présent, il suffit que la façon dont les choses se sont passées ne paraisse pas contredire notre conclusion précédente.

Au surplus, l'importance dans l'empire Ottoman des terres domaniales *mîrî* est une des caractéristiques, bien mise en lumière par les travaux d'Ömer Lütfi Barkan, si bien qu'a priori il n'y a pas à s'étonner si l'on trouve la même caractéristique déjà aux origines de la Turquie; jusqu'à un certain point, c'est même pour l'admettre un argument qui seul serait insuffisant mais peut s'ajouter aux autres. Néanmoins, la continuité n'est pas aussi simple qu'elle peut paraître; car, Osman Turan l'a signalé lui-même, bien que l'interprétation qu'il en donne ne me paraisse pas toujours correcte, (voir *infra*, p. 309), le Protectorat mongol a altéré le régime de la propriété domaniale de l'État seldjuqide; et d'autre part l'État ottoman ne se réduit pas à sa partie anatolienne. La continuité est donc probablement moins simple et plus heurtée qu'il ne paraît au premier coup d'œil; il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait aucune.

Tout cela dit et reconnu, il y a tout de même dès avant les Mongols une certaine propriété privée tant musulmane qu'indigène. Pour nous en tenir à des documents antérieurs à 1242 et dont l'authenticité ni l'interprétation ne peuvent guère prêter à discussion, nous avons par exemple un acte de *waqf*/fontation pieuse à l'année 598/1201[72]. Ce genre d'acte est intéressant, parce qu'une fondation pieuse de ce type, étant en principe conçue pour l'avenir sans autre limite que la fin du monde, ne peut porter sur des droits d'usage révocables, mais, selon le Droit musulman classique, seulement sur de pleines propriétés ou assimilées; et les actes de *waqf* sont toujours faits conformément aux stipulations et selon le formulaire du Droit musulman classique. Dans celui-ci justement, le fondateur, l'émir *ispahsalâr* Shams al-dîn Altunabeh[73], précise formellement que les biens qu'il constitue *waqf* sont sa complète propriété; on remarque seulement que la plupart sont des biens urbains, et, lorsqu'il s'agit de biens ruraux, il semble qu'ils soient situés dans la région de Qunya. Un autre exemple peut être tiré du passage de la chronique d'Ibn Bîbî, qui est trop au courant

72) Osman Turan dans *Belleten* 1947 n° 42.

73) Osman Turan, *ibid.*

des choses de la chancellerie pour écrire un terme technique pour un autre, et qui précise que Kay-Qubâdh donna en toute propriété *mulk, tamlîk,* avec diplôme à l'appui, des villages au gouverneur grec de Kalonoros/ᶜAlâya, Kîr Farîd[74] au moment où celui-ci se rendit et il distingue cette concession de celle d'un *iqtâᶜ* qu'il lui confère par ailleurs. Il est probable que la propriété privée ainsi constituée l'est par prélèvement sur le domaine public, ce qui nous fait assister au début d'un processus qui s'accélèrera dans les conditions nouvelles du Protectorat mongol[75].

Par ailleurs, il paraît à peu près certain qu'il faut mettre à part des considérations précédentes, qui s'appliquent au plat pays, le cas de la propriété urbaine et péri-urbaine, à mesure de la reconstitution de la vie des villes; il n'est pas besoin pour le moment d'y insister, et nous retrouverons la chose en parlant des villes.

Nous venons de parler des *waqfs.* Il s'agit là d'une institution de l'Islam classique, qui n'intervient presque certainement en Asie Mineure qu'à partir de la diffusion de la culture musulmane traditionnelle. Bien que le *waqf* puisse, dans les pays musulmans, avoir aussi bien des buts privés que d'intérêt public, ils sont de plus en plus, à l'époque où nous sommes parvenus, constitués au bénéfice d'une institution religieuse (ou sociale, ce qui revient au même) telle que mosquée, *madrasa,* hôpital, caravansérail etc, et pour l'Asie Mineure seldjuqide nous n'en connaissons, je crois, que de ce type. Le *waqf* consiste dans l'immobilisation d'un bien au bénéfice de l'institution considérée, ou plutôt des hommes qui en assurent l'entretien et l'activité; la concession est faite pour toujours et par conséquent sans aucune possibilité d'aliénation (bien que certaines formes de location soient inévitables). Il y en avait dès lors beaucoup dans l'ensemble du monde musulman; en Asie Mineure, nous en connaissons depuis la fin du XIIᶜ siècle, mais je ne pense pas qu'ils se généralisent avant l'époque mongole, où on les a multipliés pour assurer la sécurité de biens de familles menacés, sous le couvert de la gestion d'un bien *waqf,* et pour garantir les revenus nécessaires à des institutions jusqu'alors entretenues par le budget ordinaire, maintenant que celui-ci était compromis. Dans le reste de l'Islam, les *waqfs* sont faits pratiquement sur des propriétés privées, bien que peut-être à la fin du Moyen Âge, sous les Mamluks d'Égypte, il y en ait eu aussi de constitués sur le domaine de l'État; en Asie Mineure, ce dernier cas paraît plus fréquent, précisément à cause de l'importance du domaine public[76]. Lors-

74) Voir *supra,* Kîr Farîd de Kalonoros, p.74.
75) Voir *infra* 3ème partie.
76) Voir *supra* 2ème section, ch.2. Osman Turan, *Belleten,* 1947 n° 43.

que, par exemple, Ertökush en 613/1216 constitue divers biens en *waqf* au bénéfice d'une mosquée à Antâlya récemment conquise et d'autres institutions dans cette province ou celle, qui la borde au nord, de Burghlu, il agit probablement non en tant qu'individu propriétaire de ces biens, mais, puisque nous savons qu'il est gouverneur semi-autonome de toute l'Anatolie méridionale, en tant qu'il est habilité à disposer des domaines publics qui s'y trouvent.

Les biens qui sont constitués *waqfs* le sont avec toutes leurs caractéristiques antérieures: c'est-à-dire que les paysans qui s'y trouvent, s'il s'agit de terres cultivées, sont soumis aux bénéficiaires nouveaux et à leur gérant de la même façon dont ils l'étaient au propriétaire ou à l'État auparavant. Il en résulte qu'ils doivent à ces nouveaux bénéficiaires les mêmes redevances qu'ils devaient aux anciens. Dans les pays musulmans classiques, une propriété ainsi concédée en *waqf,* et qui auparavant devait à l'État un *kharâdj* ou une dîme, continue à verser ces impôts dans sa condition nouvelle, sauf cependant au cas, qui se généralise à la fin du Moyen Âge, où l'État en fait abandon. Dans le système de Rûm, cette stipulation se trouve sans objet: presque toute terre étant dans son principe propriété d'État, il y a par définition confusion entre ce qui serait un impôt payé à cet État comme organe gouvernemental avec une redevance payée à un propriétaire qui se trouve être le même État; dans ces conditions, une terre aliénée, de quelque façon que ce soit, l'est avec les redevances qu'elle implique, même si ces redevances sont baptisées d'un nom qui conviendrait classiquement à des impôts, étant entendu que l'État peut aussi faire des concessions partielles, dans lesquelles il se réserve certains droits financiers ou autres, (ce qui relève plutôt de la conception de l'*iqtâᶜ* dont nous allons parler dans un instant). Dans ces conditions je ne peux pas exactement suivre Osman Turan lorsqu'il paraît penser qu'il y a des sortes de propriétés qui portent sur les impôts et non sur le fonds, l'État restant l'éminent propriétaire de ce fonds; dans les concessions où, comme dans celle qui est faite à Kîr Farîd, il est précisé le montant des revenus à attendre, tels que l'établit le cadastre officiel, il s'agit seulement de stipuler explicitement la valeur de la concession négociée; c'est seulement dans les cas d'*iqtâᶜ* que le fonds n'est pas réellement aliéné, cas qui est très explicitement distingué par les textes de la vraie propriété. Indiquer le revenu d'un *waqf* est, de même, chose nécessaire, qui n'implique pas que ce revenu soit seul concédé.

Nous avons plusieurs fois prononcé le mot d'*iqtâᶜ*. D'après Osman Turan, le régime domanial de l'Asie Mineure seldjuqide implique, comme

procédé de gestion, la généralisation de l'*iqṭâ'*[77], l'État ne pouvant s'occuper d'administrer directement des territoires de l'ampleur de ceux qu'il possède. Nous retrouvons là implicitement l'idée, dont il n'est pas l'auteur, mais qu'il adopte, selon laquelle l'*iqṭâ'* serait une originalité seldjuqide et turque, caractérisant, puisqu'on traduit volontiers le mot par "fief", un "féodalisme" spécifiquement turc. Nous ne pouvons accepter cette théorie. De toute manière, la question en Asie Mineure se pose en d'autres termes que chez les Grands Seldjuqides qui, régnant sur des pays musulmans anciens, n'ont jamais disposé d'un domaine public analogue à celui de leurs cousins de Rûm. Il importe donc, de l'étudier ici de façon particulière.

Dans les considérations que l'on rencontre sur le "féodalisme" de l'Asie Mineure seldjuqide, il y a, comme en bien d'autres cas, confusion entre les usages variés du terme *iqṭâ'* et même entre ce terme et ses traductions abusives dans les langues européennes. Un *iqṭâ'*, rappelons-le, peut, dans les pays de l'Islam classique, porter sur la quasi-propriété d'un morceau du domaine public, ou sur le simple droit à l'impôt de territoires d'appropriation privée; dans le premier cas, il confère automatiquement, comme toute propriété, l'hérédité; mais celle-ci est étrangère à la conception primitive du second cas, et ne se répand, donnant un caractère semi-féodal pour la première fois à cet *iqṭâ'*, qu'au XII[e] siècle. Par ailleurs il faut distinguer les petits *iqṭâ'*, normalement de l'ordre de grandeur d'un ou deux villages, qui sont des équivalents de solde pour des officiers de l'armée, et les grands gouvernements provinciaux que l'on se met au XII[e] siècle aussi à qualifier usuellement d'*iqṭâ'* dans la mesure où ils acquièrent autonomie et hérédité, mais qui ne les possèdent pas automatiquement et peuvent continuer à n'être attribués qu'à des hauts fonctionnaires révocables, éventuellement payés par un *iqṭâ'* à l'intérieur de leur ressort administratif. En ce qui concerne l'Asie Mineure, il faut comme ailleurs distinguer les petits *iqṭâ'* et les gouvernements provinciaux. Nous établirons plus loin que les gouvernements provinciaux en Asie Mineure seldjuqide n'ont qu'exceptionnellement le caractère d'un *iqṭâ'*, contrairement à ce qu'on a toujours dit; de toute façon, le détenteur d'un grand ressort administratif, quel que soit le mode de concession par lequel il lui a été conféré, se trouve par rapport à la propriété locale dans la même situation que l'État, et ce qui nous importe ici est de savoir si celle-ci a été affectée à la base, directement, par des concessions en *iqṭâ'* au sens propre comme elle l'est par des dons ou ventes en propriété, ou par des constitutions de *waqf*s.

77) Cf. *infra*, L'administation provinciale.

Si l'on veut bien marquer, comme nous le croyons fondamental, une ligne de délimitation chronologique entre le régime seldjuqide indépendant et celui du Protectorat mongol, les mentions que nous avons d'*iqṭâ'* ordinaires sont peu nombreuses. Cela peut provenir en partie des insuffisances de la documentation et du peu d'intérêt qui s'y attache aux petits personnages, et toute considération statistique est impossible. Nous renvoyons cependant à ce que nous dirons de l'armée pour émettre l'opinion que l'*iqṭâ'* n'avait pas en Rûm la même importance militaire que dans les autres États musulmans environnants. Quoi qu'il en soit, l'*iqṭâ'* de Rûm diffère nécessairement de l'*iqṭâ'* des autres États, par suite du fait qu'en raison de la large prédominance de la propriété d'État il porte sur des terres qui relèvent de celle-ci et non sur les droits du fisc dans des propriétés privées. Néanmoins les organisateurs de l'État seldjuqide de Rûm n'ont pas été sans savoir comment avait été pratiqué l'*iqṭâ'* autour d'eux, qu'il ne conférait pas la propriété et était considéré en fonction de son revenu. Aussi les *iqṭâ'* de Rûm, tout en étant découpés dans le domaine public comme ceux des premiers temps de l'Islam dans les pays conquis, par les Arabes, ne sont pas conçus comme conférant la propriété, mais seulement le revenu, qui est ici de cette nature vague, redevance-impôt, que nous avons vue; en outre ils sont temporaires, parfois liés à l'exercice d'une fonction (et non forcément militaires), ou viagers, et non normalement héréditaires; et l'État peut, dans leur ressort, conserver tels droits administratifs ou financiers qu'il veut, et que définit l'acte de concession. Même les gros *iqṭâ'* de Qirshéhir et Aqshéhir, constitués pour les princes d'Erzindjân et d'Erzerûm en compensation de leur dépossession, paraissent bien être de cette nature[78]. Le détenteur n'a le droit de modifier le régime des habitants ni pour l'impôt ni pour rien. On pourrait assimiler en quelque sorte le détenteur *muqṭâ'* d'*iqṭâ'* en Asie Mineure à celui de l'Égypte, où il était de même lié à une mainmise spécialement forte de l'État sur la terre en général.

Les considérations restrictives qui précèdent ne signifient pas que certains grands officiers et fonctionnaires, grâce aux revenus divers régulièrement ou non tirés de leurs fonctions, n'aient pu atteindre à de grosses fortunes, par exemple à la possession d'immenses troupeaux dans les terres non cultivées; on verra que Kay-Qubâdh a sévi contre ce qu'il trouvait à cet égard un abus intolérable; mais précisément il s'agit d'hommes qui, peut-être de par leurs charges, ont des *iqṭâ'*, mais cela même étant incertain, et en tous cas pas des *muqṭâ'* indépendants.

78) Voir *supra*, p. 78.

En résumé, on peut considérer que, dans l'Asie Mineure seldjuqide, presque toute la terre, à l'exception des périphéries urbaines, relève à la base de la propriété publique. L'État peut cependant peu à peu aliéner des parcelles soit en propriété privée *mulk*, soit en *iqṭâ'*, le plus souvent lié à l'exercice d'un service surtout militaire, et donc non définitif. Les développements de l'époque mongole montrent que ces dernières concessions ont acquis pour l'armée dès les temps de l'indépendance une certaine ampleur, mais nous ne possédons pas de statistique, et de toute façon il faut souligner qu'il s'agit des petits *iqṭâ'*, qui ne nuisent pas à la propriété directe de l'État, et nullement des *iqṭâ'* de forme gouvernementale, dont nous aurons à reparler ultérieurement en étudiant l'administration provinciale.

À l'époque ottomane, l'État distribuera à ses cavaliers des concessions foncières sans véritable autorité publique, destinées à subvenir à leurs besoins. Ces concessions porteront le nom de *tîmâr*. On admet plus ou moins implicitement qu'il y a filiation de l'*iqṭâ'* au *tîmâr*. Mais c'est ici qu'il importe de s'entendre sur ce dont on veut parler, et de faire attention à des points de méthode de recherche[79]. Si l'on veut dire simplement que certaines terres constituées en *tîmâr* à l'époque ottomane peuvent se trouver en une certaine continuité de régime avec ce qu'elles étaient auparavant sous le nom d'*iqṭâ'*, il se peut, bien que jusqu'ici aucun exemple concret, à ma connaissance, n'ait été fourni. Cela cependant ne veut pas forcément dire que la conception du *tîmâr* soit née de celle de l'*iqṭâ'*, avec simple substitution de mot. Si l'on a soutenu cette idée, c'est que le mot *tîmâr* se trouve dans le *Seldjuqnâmeh* de Yazidji-Oghlu. Mais il n'y a aucune justification à utiliser pour l'époque seldjuqide un terme de Yazidji-Oghlu, adaptateur turc d'époque ottomane du *Seldjuqnâmeh* persan d'Ibn Bîbî, si ce terme n'est pas dans Ibn Bîbî lui-même, et les savants qui, parce que la langue turque leur était plus familière, ont travaillé sur la base de Yazidji-Oghlu, ont commis une grave erreur méthodologique. À vrai dire, la recherche reste à reprendre à zéro sur l'origine du mot et de l'institution du *tîmâr*. Le mot est persan, et signifie de façon large prévoyance, moyen de pourvoir aux besoins, de se soucier de ces besoins. Qu'on puisse de cette acception passer au sens technique plus haut défini est compréhensible (comme le latin *beneficium*, bienfait, a été utilisé pour désigner le fief européen). Mais, à ma connaissance, le sens technique n'est attesté dans aucun texte persan pré-ottoman, et pas plus à l'époque mongole que sous les Seldjuqides. Il se peut que les Ottomans aient directement emprunté l'usage aux Byzantins, en traduisant leur mot grec *pronoia*, dont le sens est exactement celui de *tîmâr*. Nous n'avons pas à discuter de la chose ici, mais seulement à préciser que l'on n'est pas justifié à déduire a priori certaines idées sur l'*iqṭâ'* seldjuqide de celles qu'on a sur le *tîmâr* ottoman. Certains éléments de continuité ne veulent pas forcément dire identité.

79) Sur les idées de N. Beldiceanu à ce sujet, voir ma note dans le *Mémorial Ö.L. Barkan*, 1980.

Une meilleure connaissance du régime de l'impôt pourrait nous aider à mieux reconstituer le régime des terres. Mais pour qu'on ait bien conscience des problèmes à la solution desquels doivent contribuer les quelques informations que nous pourrons relever, il importe de rappeler ce qu'était le régime fiscal dans les pays musulmans classiques, et ce qu'il était dans l'empire Byzantin.

Dans les pays musulmans classiques, au moment de la conquête arabe, les terres qui n'avaient pas été incorporées au domaine de l'État (domaines des États antérieurs ou grands domaines de propriétaires privés disparus) avaient été laissées en règle générale aux possesseurs antérieurs, à charge pour eux de payer un impôt foncier, appelé ici le *kharâdj*, qui correspondait d'ailleurs à celui qu'ils payaient sous les régimes précédents; à ce moment, cet impôt pouvait être considéré comme caractéristique de la situation de non-musulman, puisque seuls encore étaient musulmans les Arabes conquérants, mais en fait il fut maintenu ensuite même sur les possesseurs devenus musulmans, sous le prétexte que la terre ne changeait pas de nature. À ce moment cependant on généralisa une distinction, qui avait existé en quelques régions, mais non dans toutes, entre l'impôt sur la terre et un impôt sur les personnes, la *djizya*, qui, lui, devait disparaître en cas de conversion (pour être remplacé par la *zakât* ou contribution volontaire du croyant aux besoins de la communauté). La difficulté pratique de reconnaître les cas où il y a un impôt général et ceux où il y a distinction de deux impôts réside dans le fait que, primitivement, les deux termes qui les désignent n'avaient pas reçu de l'Administration leur sens technique précis, et qu'on trouve donc souvent dans l'usage, même à des époques très basses, *djizya* et *kharâdj*, employés indifféremment l'un pour l'autre ou pour un ensemble non divisé.

Bien entendu, l'impôt foncier ne pouvait être prélevé que sur les propriétaires, auxquels on assimilait des possesseurs de fait détenant leurs terres dans des conditions pratiques équivalant à peu près à la propriété de droit. Les paysans non-propriétaires étaient métayers *muzâri'* des propriétaires, auxquels ils devaient une redevance équivalant en gros à ce qu'aurait été le *kharâdj*, mais celui-ci était inscrit par l'Administration au nom du propriétaire. Souvent d'ailleurs, le métayage était le régime non de "terres

de *kharâdj*'', mais de ''terres de dîme *'ushr*''; la dîme était une vieille tradition, mais qui, dans le Droit musulman, avait été considérée comme la matérialisation de la *zakât* dans le cas où le bien frappé de cet impôt était une terre, la terre étant ''de dîme'' et non ''de *kharâdj*'' lorsqu'elle était au moment de la conquête propriété d'un musulman: au sens strict, cela arrivait peu en dehors de l'Arabie proprement dite, mais on avait assimilé à ces propriétés musulmanes les *qaṭî'a* distribuées abondamment par le nouvel État sur un domaine trop immense pour qu'il pût l'exploiter directement. Dans ce cas, il y avait au bénéfice du propriétaire ou quasi-propriétaire un important écart entre la redevance que lui payaient ses métayers et la dîme qu'il devait à l'État, si bien que l'octroi d'une *qaṭî'a* était devenu le moyen plus courant de conférer à des notables des avantages matériels; la seule condition qui y était mise était qu'ils en assurassent l'exploitation en y établissant des cultivateurs s'il n'y en avait pas auparavant.

Bien entendu, les États musulmans avaient, sous des noms divers, développé aussi beaucoup d'autres taxes sur le commerce, l'industrie, etc. Mais leur rôle fiscal n'a pas l'importance des impôts fondamentaux que nous venons de décrire, et nous pouvons, pour notre objet présent, les laisser de côté.

Dans l'empire Byzantin, l'impôt foncier était également l'impôt de base, comme il est normal dans tout pays où la terre reste, quel qu'y soit le développement du commerce, la source principale de richesse. La question de savoir dans quelle mesure en était distinguée une capitation, la nature de celle-ci, reste obscure, et ne nous importe pas ici. Mais la plupart des paysans étaient devenus métayers des grands propriétaires et payaient donc à ceux-ci une redevance plutôt qu'un impôt à l'État; peut-être la chose était-elle moins nette en Arménie et dans les vallées occidentales que dans l'Anatolie centrale.

Nous n'avons évidemment en fait aucune indication sur le régime qui a pu s'instaurer au début de l'occupation turque. Le système des impôts byzantins était désorganisé, et il est possible que, par endroits, des populations n'aient légalement pendant quelque temps rien payé. Mais il va de soi que le vainqueur exigeait des versements qui, pour n'avoir apparemment pas une définition institutionnelle précise, n'en devaient pas moins être lourds si l'on tient compte surtout de l'état de dévastation des régions mêmes où la présence du vainqueur rendait ses exigences plus fréquentes et inéluctables. Puis, peu à peu, un modus vivendi dut s'instituer, que l'islamisation des cadres administratifs dut comme en tout incliner progressivement, quand cela se pouvait, vers les modèles de l'Islam classique. De ce qui se passa alors, nous n'avons à peu près aucune indication directe, mais nous pouvons le déduire en partie de renseignements d'époque mongole, parce que justement les textes parfois précisent si l'indication qu'ils nous donnent correspond à la tradition seldjuqide ou au contraire à une innovation ilkhânide; jamais d'ailleurs le système ilkhânide n'a été intégralement appliqué en Asie Mineure, qui, même lorsqu'elle fut administrée par des Mongols, conserva à cet égard une partie de son autonomie (les finances sont toujours ce qu'un conquérant peut le moins bien changer).

Aqsarâyî, à l'époque mongole, écrit[80] qu'un ou le chapitre essentiel du système fiscal dans l'État seldjuqide, encore au temps du Protectorat mongol, est la *djizya,* et de se moquer des agents ilkhânides nouveaux venus qui n'y connaissent rien. Cette ignorance pourrait être mise en rapport avec le fait que, dans les États d'administration mongole directe la *djizya,* qui classiquement désigne la capitation des non-musulmans, n'existait plus, parce que les Mongols, avant leur conversion à l'Islam, avaient supprimé ce qui était signe d'infériorité d'une confession par rapport à d'autres; mais il est possible qu'ils l'aient supprimée dans la moitié orientale de l'Asie Mineure elle-même. Si importante qu'ait pu être une capitation dans un pays où la population non-musulmane était majoritaire, on croit difficilement qu'elle l'ait emporté sur l'impôt foncier. Dans l'empire Ottoman, par suite de la confusion verbale que nous avons signalée, le terme *djizya* est en général employé pour signifier l'impôt foncier, ou le complexe impôt foncier-capitation payé par les non-musulmans, le mot *kharâdj* plus rare, désignant paradoxalement la capitation stricto sensu. On est tenté de croire que cet emploi soit déjà celui de la période seldjuqide, et que le texte d'Aqsarâyî se rapporte donc soit à l'impôt foncier soit au complexe total de l'impôt à payer par les non-musulmans, au cas où il y serait conjugué explicitement les deux éléments (ce qui n'est nullement sûr); le mot *kharâdj* se rencontre incidemment dans Aqsarâyî, mais d'une façon plus vague encore, pouvant s'appliquer à n'importe quel impôt. En l'occurrence, l'acquittement de l'impôt est fait en nature, ce qui est un des modes d'acquittement possibles du *kharâdj* foncier souvent proportionnel, et n'est pas concevable d'une capitation dont la valeur est fixe. Mais, d'autre part, le *kharâdj* foncier classique implique que le personnage qui le verse soit propriétaire, c'est-à-dire qu'il ne saurait selon le Droit être demandé à des métayers; si cependant on part de l'idée qu'il est peu resté de vrais propriétaires indigènes et qu'une grande partie du sol est domaine d'État, il est difficile de conce-

80) Aqsarâyî, 153 (F, 81).

voir qu'à des propriétaires musulmans soit attaché le mot *djizya,* et les redevances de métayages exigibles de cultivateurs sur les terres de l'État peuvent aussi mal recevoir ce nom en terminologie régulière; il est par contre normal que de telles redevances soient versées en nature, proportionnellement à la récolte ou non. Il paraît difficile d'éviter l'idée qu'il y a une grande confusion verbale et institutionnelle, ou plus exactement qu'on a appliqué un vocabulaire musulman traditionnel à un état de fait différent du système musulman classique: les agents seldjuqides ne savent plus si la *djizya* est un impôt de possesseurs ou un versement de métayers, ni si les droits de l'État sont ceux d'un propriétaire ou du fisc. Il n'y a pas lieu de penser que les métayers aient été tenus pour contribuables libres, mais on leur a appliqué la terminologie du Droit concernant les contribuables libres. Dans Ibn Bîbî, pour le temps de l'indépendance, l'impôt normal "des Chrétiens (= Grecs) et des Arméniens", source principale de revenu de l'État, est appelé *kharâdj.* Il n'est bien entendu nulle part question de "terres de dîme", puisque l'*iqṭâ'* ne paie rien.

Le très peu que nous savons de l'impôt seldjuqide avant 1243 corrobore donc tout de même les impressions que nous retirons de l'examen du régime des terres. Bien entendu, il existe d'autres taxes, en particulier dans les villes, qui correspondent à ce qu'on trouve mentionné sous l'appellation globale vague de *'awâriz-i dîwânî.* D'autre part le régime foncier et fiscal propre à l'Anatolie ne doit pas avoir été étendu aux annexions faites en haute-Syrie et haute-Mésopotamie, dans des régions qui avaient connu la pratique musulmane normale; il faut faire attention dans les textes de distinguer aussi bien les régions que les périodes, et par exemple de ne pas étendre automatiquement à toute l'Asie Mineure la distinction des métayers *muzâri'* et des propriétaires libres (parfois chefs de villages) *dihqân* (terme d'ailleurs fluctuant), courante en Iran et dont Ibn Bîbî nous atteste l'existence pour la région d'Akhlât[81].

Il resterait à essayer de pénétrer un peu plus profondément dans la détermination concrète de l'impôt, de quelque nom qu'on l'appelle. Quelques passages connexes d'Aqsarâyî peuvent être ici[82] intéressants, bien qu'ils se rapportent à une époque tardive, parce qu'il n'y a pas apparence qu'il s'agisse d'une innovation mongole. Il résulte de ces exposés que l'impôt sur le sol cultivable était prélevé par *djuft-i 'awâmil,* expression persane, mais où le nom arabe *'awâmil* a un sens que les traducteurs ne paraissent pas avoir compris: il s'agit de "joug de bêtes de labour". Certes, le mot

81) Ibn Bîbî, 96.
82) Aqsarâyî, 153 (F, 81).

djuft (d'où turc *tshift)* est connu en Iran sous les Ilkhânides, mais il semble n'y être utilisé qu'en son sens propre, l'unité agraire restant, comme par le passé, le *djarîb.* Par contre, dans les textes précités relatifs à l'Asie Mineure, comme bien plus tard dans l'empire Ottoman, le terme s'applique à l'unité de terrain définie comme ce que peut labourer un attelage de bœufs (on retrouve en maint pays des usages terminologiques et économiques semblables)[83]. Or, c'est bien aussi par "joug", latin *jugum,* grec *zeugarion,* que le fisc byzantin imposait ses cultivateurs. Il semblerait donc y avoir là un exemple net de continuité byzantino-turque, impression que confirme peut-être —mais il y faudrait un examen plus minutieux— les ressemblances que présentent plus tard le Droit ottoman et le Droit byzantin en ces matières, aussi bien pour l'Asie Mineure antérieurement déjà turque que pour les provinces directement annexées sur Byzance.

Quoi qu'il en soit de cette dernière question, le "joug" peut être imposé de diverses manières: en nature proportionnellement à la récolte (l'unité agraire n'a plus en ce cas grande importance), en espèces monnayées à un montant fixe, par unité agraire de superficie, enfin en nature mais pour une valeur fixe. En général, dans les pays musulmans, les métayers privés paient en nature proportionnellement; les cultivateurs ou propriétaires versent l'impôt plus souvent à un montant fixe par unité agraire, mais tantôt en espèces tantôt en nature par calcul de la valeur. En Asie Mineure au XIII[e] siècle, il n'est pas douteux que le montant global des impôts dûs par un district est stipulé en argent; cela est difficilement concevable si tel n'est pas aussi le cas du "joug", qu'un des passages d'Aqsarâyî dit taxé à 1 dinar, cependant d'autres font état d'une taxe par *taghar,* mot byzantin[84], mesure de capacité de grain correspondant au poids de 10 *manns,* la valeur de la quantité livrée pouvant naturellement être calculée, à un prix administratif ou à celui du marché. La taxe fixe par unité de surface est en général le système byzantin; elle est fréquente aussi en Islam. Mais il va de soi que la même surface, selon le terrain, le climat, la culture, rapportait une somme différente, et devait donc être taxée différemment; souvent, dans le pays à "joug", cela se faisait par le fait que le "joug" représentait selon les cas une surface différente, tandis que dans les pays à unité de surface fixe c'était le taux de l'imposition qui variait. Mais nous ne savons malheureusement rien du système de Rûm. Quant aux métayers des propriétés privées, ils devaient le plus souvent, semble-t-il, effectuer des versements proportionnels; un *waqf* de Qaraṭây (quelques années après le Köseh-Dâgh)

83) Voir aussi *supra,* dans partie II, ch. 2, n.64.
84) *Taghar* : mot attesté dans le sens de "mesure d'orge" et "nourriture des bestiaux" dès le X[e] s. à Byzance, et encore au XIV[e] s. (J. Darrouzès, *Epistolium byzantium,* p. 361).

enjoint de ne pas dépasser dans les exigences auxquelles on les soumet la proportion du cinquième[85]; c'était, en Islam classique, la proportion des terres médiocres exigeant un travail d'irrigation ou autre difficile; nous sommes pour ce *waqf* dans la région de Qayṣariya, et on ne peut affirmer que la part ait été partout la même. De toute manière, contrairement à ce qu'on a cru, on ne peut rien en conclure d'assuré pour l'impôt.

Dans certains cas, à l'impôt normalement calculé était substitué un accord forfaitaire *(muqâṭa'a)*. Tel était le cas du Monastère de Mâr Bar Sauma, au sud de Malatya, résidence du Patriache jacobite; tel était sans doute celui de groupes turcomans, surtout aux frontières; on peut supposer que ceux-ci avaient à remettre des bêtes, ce qui rencontrait en fait la règle de l'Islam classique pour les nomades pasteurs; mais nous n'en savons rien. Je ne mentionne bien entendu pas le tribut des vassaux.

Le budget total de l'État seldjuqide, pour autant qu'une estimation précise avait dû pouvoir en être faite au XIII[e] siècle, était, d'après le tardif Ḥamdullâḥ Mustawfī[86], "sous les Seldjuqides", de 15 millions de dinars (de son temps, mais après un déclin que nous reverrons, de 3,3).

Au début de l'empire Ottoman, il existe en Asie Mineure un ensemble de régions qui coïncide grosso-modo avec les anciens territoires seldjuqides et a un régime fiscal appelé *malikane-divânî* considéré pour cette raison comme de descendance seldjuqide. Le régime a été étudié en premier lieu par Ö.L. Barkan et plus récemment en détail par Mme Irène Beldiceanu[87]. Quelques remarques doivent être faites à ce sujet.

Dans l'ensemble les impôts et redevances se divisent là comme ailleurs en deux catégories: les impôts *qanûnî* ou *shariya,* légaux, et les taxes *'urfiye,* d'usage. Les premiers portent sur la terre, les autres sur les activités des personnes. Cela ne signifie pas qu'ils se différencient des impôts d'autres régimes mais qu'ils sont répartis pour la perception en deux groupes de bénéficiaires, d'une part les propriétaires privés, d'autre part l'État. Ce régime descend-il purement et simplement de la période seldjuqide, et en ce cas il nous aiderait donc à préciser nos notions sur le régime des XII[e] et XIII[e] siècles ci-dessus décrits? S'il est difficile de croire qu'il n'y ait de l'un à l'autre aucune continuité, il ne l'est pas moins de penser que les bouleversements survenus pendant ces deux siècles n'ont produit à cet

85) Qaratây, *waqf* publié par O. Turan, *Belleten,* 1948.

86) Mustawfī: cet auteur a naturellement tendance à exagérer le contraste; de toute manière le total de son temps s'entend forcément compte-tenu de toutes les aliénations.

87) *JESHO,* XIX, 1976, "Fiscalité et formes de possession de la terre arable dans l'Anatolie préottomane", (le terme *mazra'â* ne signifie pas "terre arabe" mais domaine agricole comme dans tout le monde musulman).

égard non plus aucune évolution. L'expression *malikane-divânî* se rencontre parfois dans l'Iran mongol où elle ne paraît désigner que le régime fiscal musulman traditionnel. En Asie Mineure on ne l'a rencontrée, semble-t-il, qu'une fois sans signification précise. Il y a là un objet de recherche dont il faut tenir compte, sans que nous puissions pour le moment en déduire rien de précis.

CHAPITRE 4

LES VILLES

Nous l'avons dit: à partir du milieu du XII[e] siècle, une vie urbaine se reconstitue dans le pays de Rûm, qui atteint probablement au XIII[e] siècle un niveau supérieur à celui qu'il avait connu dans les derniers siècles byzantins. Au milieu du XIII[e] siècle, Simon de Saint Quentin[88] assure que l'État seldjuqide compte 100 villes, et Ibn Sa'îd[89] qu'il a 24 chefs-lieux, dotés réglementairement chacun de son gouverneur et de son cadi, de sa mosquée, de ses bains, de ses marchands de tissus. On ne nous les énumère pas, et peut-être n'en eussent-ils été capables ni l'un ni l'autre, mais l'impression est formelle, et nous n'avons pas de peine, par la chronique et les voyageurs, à mettre sous ces nombres la quantité à peu près voulue de noms[90].

En général, malgré l'indéniable hiatus que constitue dans leur histoire la période de la conquête turque, les villes seldjuqides correspondent à peu près à d'anciennes villes chrétiennes, soit que l'occupation n'en ait pas été interrompue[91], soit que le site ait été réoccupé: les conditions géographiques permettaient rarement, dans un pays qui avait été très urbanisé, le choix d'un emplacement entièrement neuf. La continuité est souvent

88) Simon de Saint Quentin, XXXI, 142.

89) Mon article dans *Ankara Üniv. D.T.C. Fakültesi, Tarih Araştırmaları Dergisi*, IV, 10-11, 1968.

90) Presque toutes ces villes ont été en ce siècle objet de monographies par des érudits turcs parfois locaux. Voir Bibliographie.

91) Voir le récit des expéditions de Jean Comnène *supra*, p.29 *sq.*

marquée par celle-même du nom, et il faut faire attention que, dans certains cas où le nom moderne ne correspond pas à l'ancien, c'était encore l'ancien qui était employé au temps des Seldjuqides, auxquels le nom moderne est postérieur: ainsi Colonia (au sud de Trébizonde) s'appelait encore Qughûniya, et non comme aujourd'hui Shebin Qarahiṣâr, et même Ankara, qui conserve le vieux nom d'Ancyre, s'appellait, plus fidèle à la forme ancienne, Ankûriya. Quant à Qunya/Iconium, Sîwâs/Sebasteia, Qayṣariya (et non Kayseri moderne), Malatya/Mélitène, etc., c'est-à-dire entre autres, les plus grandes villes, elles conservent jusqu'à nos jours leur nom ancien à peine déformé. Dans certains cas, il y a eu déformation plus prononcée ou remplacement complet par un autre nom, mais antérieur aux Turcs, dû par exemple aux Arméniens ou aux Arabes, telles Erzindjân/Keltzinè et Erzerûm, voisine de l ancienne Qaliqâla, et qu'on appelait aussi Théodosiopolis. Enfin, surtout en Asie Mineure occidentale, il y a eu introduction de noms turcs nouveaux, surtout pour des villes petites et moyennes, sans que malheureusement notre documentation permette toujours de dire dans quelles circonstances s'est faite la transformation; dans certains cas elle ne s'accompagne d'aucune interruption dans l'occupation, dans d'autres il a pu y en avoir (par exemple entre Archelaus et Aqsarây), dans d'autres encore au site ancien a pu être substitué un voisin (à la place de Laodicée appelée Lâdîq grandit à proximité Denizli, orthographiée Tunguzlu; et, étrangement, Eskishéhir, dont le nom signifie "vieille ville", à 3 kms au sud de Dorylée ruinée; de même encore Beyshéhir à la place de Karaleia); il ne semble pas qu'il y ait de véritables fondations, j'entends dans des districts où il n'y avait rien eu, mais il peut y avoir quelques re-fondations, à la manière des colonies romaines, comme Aqsarây, quelques réappellations officielles, comme 'Alâya pour Kalonoros en l'honneur de 'Alâ al-dîn Kay-Qubâdh. Et enfin, bien entendu, la proportion dans l'importance relative des villes a pu ne pas reproduire ce qu'elle était auparavant[92].

Les villes étaient habitées par des éléments des diverses populations de l'Asie Mineure. À Antâlya, on nous signale que les Grecs, les Juifs et les Turcs occupent chacun leur quartier spécial; mais le fait qu'on le signale suggère qu'il n'en va pas de même ailleurs, et de fait à Qunya, bien qu'on nous parle une fois d'un "cabaret" arménien, on n'a nullement l'impression d'une telle répartition ségrégative[93]. Celle-ci était en effet rare alors.

92) Je ne parle pas des villes occidentales turquisées à l'époque mongole turcomane, même Philadelphie/Alashéhir. D'autre part la forme de certains noms est celle que donnent les auteurs arabes ou persans, en l'absence d'auteurs turcs.

93) Eflakî, II 14.

moins toutefois à Byzance que dans l'Islam; le cas spécial d'Antâlya peu s'expliquer par sa qualité de port plus international, et peut-être les conditions de sa capitulation, postérieure de loin à la conquête du reste du pays. La présence de Juifs y paraît d'ailleurs, par rapport à l'Asie Mineure, exceptionnelle, bien qu'il y en ait quelques-uns à Qunya[94]. Nous ignorons ce qu'il en était à Sinope, internationalement fréquentée aussi, mais où rien ne nous permet de savoir si les divers groupes ethnico-confessionnels habitaient séparément. Naturellement, les membres de chacun tendent à se serrer, mais sans ségrégation systématique. Dans une grosse ville arménienne comme Erzindjân, c'était le groupe musulman qui était isolé[95].

Ni dans l'empire Byzantin ni dans le monde musulman les villes n'avaient l'autonomie dont elles avaient joui dans l'Antiquité classique ou qu'elles retrouvaient dans l'Occident médiéval; il ne s'ensuit pas qu'elles n'aient eu ni vitalité ni une certaine forme d'esprit spécifique[96], et il ne s'ensuit pas non plus que nul ne se soit soucié de leurs besoins édilitaires etc. Simplement tout cela est partie inhérente de la structure générale de l'État, et le Droit musulman ignore, même quand il y en a, les "personnes morales", les organismes collectifs intermédiaires entre l'individu et l'État[97]. Il est inutile de s'appesantir ici sur ces généralités, qui ont été maintes fois discutées. Il faut simplement rappeler qu'en gros, en Anatolie comme ailleurs, et plus encore pour les musulmans que pour les autochtones, la ville est le centre de toute administration et de toute culture; les Turcomans, qui sont matériellement hors de la ville, sont vraiment aussi à ce moment en dehors de la société et de la culture, ou du moins constituent une autre société avec une autre culture au sens large.

C'est donc dans la ville que réside le gouverneur, avec sa garnison; c'est dans la ville qu'il y a la mosquée et le cadi, qui rend la justice, et qu'on tâche de choisir parmi les juristes éminents. On signalera ailleurs le *muḥtasib,* mais il faut ici revenir un peu plus sur ce personnage et sur l'organisation des métiers. Juridiquement, le *muḥtasib* est un subordonné du cadi, plus spécialement chargé de la moralité publique, du contrôle des non-musulmans, et avant tout de la bonne marche du commerce. Il en est ainsi à l'époque seldjuqide dans le monde musulman entier, et nous n'avons pas à nous étonner que l'État de Rûm ait adopté l'institution; nous ne pou-

94) Eflakî, II 14 et 121.

95) Voir *infra* et ch. non-musulmans.

96) Quelques semi-exceptions mais pas en Asie Mineure sauf Ankara, seulement au XIV^e^ siècle; voir *infra*.

97) Voir mon "Mouvements populaires et autonomisme urbain", *Arabica* 1958-59, et à part 1959.

vons malheureusement ni savoir quand, ni si elle y présente quelques traits spécifiques, du fait de l'abondance des marchands indigènes, qui ont leurs traditions propres et sont ici plus nombreux qu'ailleurs; et tant qu'ils ne nuisent pas formellement à l'Islam, celui-ci respecte toutes les traditions.

Un récit prêté à Djalâl al-dîn Rûmî[98] nous servira d'excellente introduction à la connaissance à la fois du paysage et de la structure sociale d'une grande ville seldjuqide

> À Qunya, les chefs, les dignitaires et les notables ont des milliers de maisons, de châteaux et de palais; les maisons des marchands et des *ikdîsh* sont plus élevées que celles des artisans, les palais des émirs sont plus élevés que ceux des marchands, les dômes et les palais des Sultans sont encore plus élevés que tous les autres, mais la grandeur et l'élévation des cieux etc...

À quoi l'on pourrait ajouter divers passages de la chronique d'Ibn Bîbî où sont énumérés les notables, les *ikdîsh* et les *akhis,* parfois aussi les religieux.

Au sommet donc, au-dessous cependant du sultan lorsqu'il s'agit de sa ville résidentielle, les émirs, gouverneur etc, tous les représentants de l'autorité et de la classe dominante. Comme dans les villes italiennes, comme dans certaines villes musulmanes, la hauteur de l'habitation est en raison proportionnelle de celle du rang social. Il n'y a pas de difficulté à reconnaître de quelle catégorie sociale il s'agit; mais il en va un peu différemment des suivantes.

Le mot *ikdîsh* iranien et turc avant d'avoir été adopté en arabe, signifie au propre un animal châtré ou métissé, en particulier un mulet. De ce sens, on est passé, en pays irano-turc surtout, à celui de métis humain[99]. En Asie Mineure donc, il s'agit apparemment surtout d'enfants issus de l'union d'un Turc, ou éventuellement d'un autre musulman, avec une femme indigène, cas, comme nous l'avons dit, forcément plus fréquent que l'inverse. On s'est demandé, mais il est impossible de le prouver, non plus d'ailleurs que le contraire, si, sous l'appellation d'*ikdîsh,* il n'y aurait pas aussi des indigènes convertis purs et simples, ou, à la manière de ce qui sera le cas des janissaires sous les Ottomans, des jeunes gens d'origine chrétienne prélevés sur la population pour y être élevés en soldats musul-

98) Eflakî, II, 215 ; voir Mustafa Akdağ, *op.cit.*, 14.

99) Sur les *ikdîsh*, voir Mustafa Akdağ, *op.cit.*, et O.Turan, "L'islamisation dans la Turquie du Moyen Âge", *Studia Islamica*, 1959 avec lequel cependant nous ne sommes pas pleinement d'accord. Le mot *ikdîsh* correspond aux "pouloï" (Francopouloï, Turcopouloï) byzantins (XI^e^-XII^e^s.), étrangers convertis mariés à une femme byzantine ou aux "basmules" de la Grèce franque.

mans. Il serait cependant étonnant, si la dernière chose était vraie, qu'il n'y en eût aucune mention dans la littérature chrétienne.

Quelle que soit leur origine ethnique, il est frappant de voir ces *ikdîsh* appartenir en somme à l'aristocratie de la population proprement citadine. Ils y constituent un corps spécial, commandé par un *ikdîshbâshî* ou *amîr-i akâdish* musulman (mais souvent fils d'indigène converti)[100], dont nous connaissons quelques noms. En général, lorsque les chroniques nous en parlent, c'est parce que, à côté ou à la place de l'armée proprement dite, ils effectuent des opérations militaires de caractère local; c'est ce qui a fait croire qu'il s'agissait d'un corps militaire, mais ils ne le sont pas plus, semble-t-il, que ne peut l'être une police ou milice normalement affectée au simple maintien de l'ordre en ville. Ils ont peut-être ce rôle, et il est même arrivé une fois qu'on ait confié la garde momentanée d'un prétendant vaincu à un *ikdîsh*, (d'Ankara)[101]. Mais, par ailleurs, un modèle de diplôme d'investiture rédigé vers la fin du XIII[e] siècle, et une lettre de Djalâl al-dîn Rûmî nous montrent l'*ikdishbâshî*, et les *ikdîsh*, dans le rôle de percepteur, et même de répartiteur d'impôts urbains[102]; ils ont donc un rôle d'administration urbaine assez large, et il en est nommé dans un nombre suffisant de villes pour qu'on puisse penser qu'il s'agit d'un régime général. En somme, les sultans tiennent la population urbaine, dans les rangs inférieurs de laquelle prédominent les non-musulmans, mais éventuellement des musulmans mêmes, au moyen de cette aristocratie locale de sang mêlé.

Néanmoins, à mesure que le temps passait, cette catégorie sociale perdait de sa netteté et de sa raison d'être: au bout de quelques générations, il ne pouvait plus y avoir entre musulmans d'origine et descendants de convertis ou d'unions mixtes les mêmes distinctions que dans les débuts. Et, dès le XIV[e] siècle, le mot *ikdîsh* dans son sens social disparaîtra, les *akhis* restant alors seuls, comme on le verra, pour s'occuper de la police locale.

Mais avant de parler des *akhis*, il nous faut considérer les marchands et artisans, précédemment énumérés, et auxquels ils sont liés. Et nous sommes obligés pour commencer d'élargir la question.

L'organisation des métiers pose en Asie Mineure un problème dont la portée peut même en dépasser le territoire. Il nous est impossible d'entrer ici dans le détail d'une discussion dont il faut cependant indiquer l'objet

100) Ibn Bibî, 40.
101) Ibn Bîbî, 40.
102) Correspondance de Djalâl al-dîn Rûmî : *Mevlânânın Mektubları*, éd, Ah. Remzi Akyürek et M.F. Nafiz Uzluk, 1937, 96.

en gros. Tant à Byzance que dans le Bas-Empire romain, dont elle avait recueilli la succession; il y avait une organisation professionnelle étatisée, en ce sens que les métiers étaient distingués les uns des autres, mais que la règlementation en appartenait à l'État et que les dirigeants en étaient désignés par l'État; tout autre était le système de l'Europe occidentale, tel qu'il commençait à s'échafauder dans la période correspondant à celle de nos Seldjuqides: il y avait là des corporations professionnelles, c'est-à-dire des organismes collectifs mais privés, qui, dans la carence des États d'alors, élaboraient eux-mêmes leurs règlements, choisissaient eux-mêmes leurs dirigeants, et, pour ces raisons, encadraient la vie générale de leurs membres, par le secours mutuel, les manifestations religieuses et, d'une manière que les "collèges" à la romaine ne pouvaient faire. On a cru souvent, pour s'être contenté d'un examen très superficiel et qui confondait les choses[103], les périodes et les pays, que l'Islam avait connu la corporation professionnelle; pour les périodes dites "classiques" de l'Islam, c'est certainement le contraire qui, grosso modo, est vrai; il y a des États administrativement forts, qui, comme l'État romano-byzantin, dirige, et n'admet pas de corps intermédiaires. Les métiers sont administrativement et topographiquement distingués, mais leur direction relève de l'État, c'est-à-dire du *muḥtasib*: il est vrai qu'en dessous de celui-ci, il y a pour le seconder des chefs *'arîf, amîn, ra'îs*, de métiers, mais ce sont des subordonnés du *muḥtasib* et non des élus des métiers; et il n'y a à peu près aucune trace d'un rôle humain plus large joué par les métiers dans la vie de leurs membres: ceux-ci, lorsqu'ils se groupent, le font dans des mouvements extra-professionnels comme celui des *fityân*, dont nous reparlerons dans un instant. Au XII[e] et au XIII[e] siècles, en Syrie et en Égypte, comme d'ailleurs en Espagne musulmane, sont composés des manuels de *ḥisba*[104] (la *ḥisba* est la fonction du *muḥtasib*), dont le but est justement de préciser, d'un point de vue purement administratif, les obligations du *muḥtasib*.

Toutefois, à partir de la fin du Moyen Âge, il faut admettre qu'il y a, dans une certaine mesure, une évolution. Aux temps modernes, où les États étaient moins forts, et même dans l'empire Ottoman, à Constantinople même par suite apparemment de circonstances différentes à leur origine, les métiers ont une organisation semi-corporative, réalisant une sorte de combinaison entre un certain contrôle d'État et une certaine activité privée. Il est possible que l'Iran et l'Asie Centrale, qui n'avaient probablement pas les mêmes traditions exactement que les anciens pays romains

103) Mon article, "Y a-t-il eu des corporations professionnelles dans le monde musulman", 1970, Oxford, reproduit dans les *Peuples musulmans*, 1977.
104) "Hisba", *E.I.*[2].

cels que la Syrie et l'Égypte, aient été dans cette évolution plus avancé que le reste du monde musulman; c'est une hypothèse que je ne peux ici étayer, mais dont, en ne la considérant que comme telle, on me permettra de tenir compte. Et il nous importe alors de situer, dans le tableau d'ensemble précédent, notre Asie Mineure.

Sans exclure complètement que des traditions directement apportées par les Turcs de leur lointaine Asie Centrale aient pu occasionnellement intervenir, il paraît raisonnable d'admettre que la vie artisanale dans les villes de l'Asie Mineure seldjuqide résulte surtout, à son origine, de la juxtaposition ou du contact entre des artisans grecs et arméniens d'une part, et d'autre part des immigrants iraniens; et, étant donné que les Irano-musulmans occupent la place essentielle dans la formation de l'administration, on peut admettre que le cadre au moins de la vie profesionnelle a été conçu selon leurs idées et traditions, quitte à ce que les usages propres de chaque métier, lorsqu'il était aux mains d'autochtones, aient conservé le caractère qu'ils avaient avant les Turcs. Cela dit, concrètement, que savons-nous? De l'époque proprement seldjuqide, pratiquement rien, même pas si, comme il est vraisemblable, chaque métier avait bien sa ruelle ou son quartier propre. À la fin de l'époque mongole, Ibn Baṭṭûṭa nous apporte des renseignements à la fois importants et difficiles à interpréter[105]. Mais avant de les présenter, nous devons introduire les *akhis*.

À l'organisation des villes est liée en effet celle des *akhis* qui, pour des raisons que l'on comprendra, n'apparaît pour nous en pleine lumière et dans toute sa force que sous le régime mongol et au-delà, mais qui existe néanmoins avant lui. L'institution est de grand intérêt, mais soulève aussi beaucoup de problèmes; l'ensemble vaut qu'on s'y arrête assez longuement.

Nous devons rappeler ici ce qu'était la *futuwwa*[106], ou, si l'on veut, ce qu'étaient les *fityân*, vulgairement appelés *'ayyârûn*, qui s'en réclamaient: des groupements corporatifs, populaires mais non-professionnels, fortement solidaires, mus par des considérations plus sociales que religieuses, assez violemment dressés contre les pouvoirs et l'aristocratie, encore que certains membres de celle-ci pussent chercher à se servir d'elle, puissants en périodes d'impuissance gouvernementale, vraie milice alors, plus cachés en période de gouvernement fort, sans être pour autant inexistants. Il n'était pas de ville du domaine iraqo-iranien, par conséquent de celui qu'avaient possédé les Grands Seldjuqides et qu'avaient traversé, dont continuaient

105) Ibn Battûta, surtout 240 *sq.* et *passim* jusqu'à 335.
106) *E.I.*^{2}, *s.b.*

à recevoir des influences les Turcs de Rûm, qui ne possédât ses *fityân*, parfois vrais maîtres de la politique locale. Si les villes de l'Asie Mineure byzantine ne possédaient rien de vraiment équivalent, il n'en était pas moins alors normal qu'à mesure que se réorganisait une vie urbaine où collaboraient des hommes de provenances variées, il y apparût aussi une *futuwwa*.

De son existence au XII^e siècle, nous ne savons rien, et forcément elle est peu de chose avant les dernières années. Mais le moment où elle apparaît vraiment est aussi celui où, à Bagdad, le Calife al-Nâṣir essaie d'institutionaliser la *futuwwa* et d'en faire un organe de cohésion sociale, en y attirant, avec des statuts précisés et modifiés, aussi bien les grands que les petits, et en encourageant tous les princes environnants à faire, sous son égide, un effort comparable. On a eu ailleurs l'occasion de dire qu'il envoya à Kay-Kâûs, pour ce motif, le grand *shaykh* bagdadien qui avait été l'un de ses conseillers à ce sujet, Shihâb al-dîn 'Omar Suhrawardî[107], et la grande impression que celui-ci fit sur les Turcs de Qunya, ou en tous cas sur les milieux gouvernementaux. Cela se passait aussi au temps où le sultânat sedjuqide s'organisait en État musulman, et tenait à se poser en tenant de l'orthodoxie, par conséquent à recevoir la bénédiction du Calife. Kay-Kâûs adhéra donc à la *futuwwa* rénovée d'al-Nâṣir, et, bien que nous ne puissions savoir de quelle façon, on peut admettre qu'il en résulta une impulsion pour l'organisation de la *futuwwa* anatolienne, et pour une organisation plus conforme peut-être aux vœux du Calife que dans les villes anciennes où pesait une trop raide tradition.

En Asie Mineure cependant, et dans quelques régions voisines à l'est, les débuts de la *futuwwa* posent un autre problème[108]. En effet, dans ce pays ainsi que dans le nord-ouest de l'Iran, c'est-à-dire dans la partie de l'Iran la plus pénétrée d'éléments turcs, le nom qui désigne usuellement les *fityân* ou parfois plus précisément leurs dirigeants est celui d'*akhi*[109], dont le reste du monde musulman ne présente pas l'équivalent[110]. L'équivalence des deux appellations au XIII^e siècle dans les territoires considérés n'est pas douteuse, mais on ne peut affirmer qu'elle soit originelle, et même l'origine du mot est incertaine, et d'ailleurs était incomprise des *akhis* eux-mêmes de l'époque postérieure sur laquelle seule nous

107) Voir *supra*, p. 73

108) Un *akhi* est signalé en Adharbayǧân dans l'entourage de Djalâl al-dîn Mangubert (Nasawî. 232); mon article dans *Mélanges Köprülü*, 1953.

109) *E.I.*^{2}, *sub verbo* (Taeschner).

110) Wittek a cru en trouver à Mossoul dans un passage d'Ibn al-Athîr, an 606; en réalité l'historien arabe y signale seulement la mort de Akhî Medj el-dîn, c'est-à-dire de "mon frère", personnage bien connu.

avons de sérieux documents. Les auteurs qui en parlent ont parfois voulu y voir l'expression arabe *akhî*, qui signifie "mon frère", mais les formes que revêt le mot dans les textes persans ou turcs, même éventuellement arabes[111], exclut au minimum que le mot ait été utilisé avec conscience d'un tel sens. Un illustre turcologue moderne[112] a proposé du mot une étymologie turque linguistiquement admissible, mais que l'historien est obligé de contester parce que les premiers *akhis* connus, qui le sont au XI[e] siècle dans l'Iran du nord-ouest, paraissent bien être des Iraniens, auprès desquels les Turcs l'auraient appris. Il s'agit là en tous cas de purs mystiques, qui ne paraissent avoir aucun lien particulier avec une quelconque *futuwwa*, en tous cas avec une *futuwwa* du genre des *fityân* urbains dont nous avons parlé ci-dessus. Quel que soit donc le sens primitif du mot, au surplus peu important puisqu'il ne paraît plus compris, il y a un problème de la rencontre *akhi-futuwwa* dans notre territoire, distinct de l'histoire de la *futuwwa* dans les autres territoires.

Il ne s'agit pas d'une pure question verbale, on le sent bien. Nous savons que, surtout à partir du XI[e] siècle, où le mysticisme conquiert droit de cité dans l'Islam orthodoxe et tend à s'organiser en confréries, d'une part certains éléments des *fityân* se sont ouverts à certaines formes de mentalité mystique, d'autre part certains mystiques ont adopté à leur manière la conception de la vie solidaire impliquée par la *futuwwa*. Le shaykh Suhrawardî, dont nous avons parlé précédemment, est l'un des exemples d'une telle convergence. La littérature dite de *futuwwa*, dont nous aurons à reparler, est à cet égard intéressante et surprenante. Comme seuls écrivent les lettrés, seul le point de vue de ceux-ci sur elle nous est présenté. Pratiquement, cela se manifeste par le fait que, dans le même temps où les chroniques ou autres textes nous montrent les *akhis* agissant sous des formes sociales concrètes, voire violentes, la littérature de *futuwwa* nous parle à peu près uniquement de rites d'initiation et de considérations morales-religieuses théoriques, à tel point qu'on hésiterait, s'il n'y avait qu'elle, à croire qu'il puisse s'agir des mêmes choses et des mêmes hommes. Et c'est le cas, en particulier, de la littérature de *futuwwa* du cercle d'al-Nâṣir, qui devait avoir une si grande influence sur celle de l'Anatolie. Ce qui est certain en gros est que —l'Islam pourrait nous en présenter d'autres exemples— il s'est produit une inter-pénétration d'une certaine forme d'action sociale et d'une certaine forme de vie mystique, une certaine prise en charge de certains organismes sociaux par certaines congrégations

111) Au pluriel *akhian, akhiler* et non *ikhwân*.
112) Jean Deny, *J.A.*, 1920, 182 *sq.*

"mystiques" (compte tenu de la diversité de contenu possible du mot). C'est tout ce que pour le moment nous pouvons dire.

À côté de *fityân* et d'*akhis*, le langage populaire emploie, pour désigner les membres de la *futuwwa*, des termes qui, comme tous les argots, varient selon les lieux et les périodes. On trouve encore, de notre temps, celui de *'ayyârûn* qu'avaient utilisé les gens des siècles antérieurs, mais le plus employé dans les divers domaines seldjuqides est celui de *rind*, au pluriel arabe *runûd* ou persan *rindân*, "coquins".

Le grand ancêtre des *akhis* en général est un certain Akhi Faradj Zandjânî[113] (de Zandjân, Iran du nord-ouest), qui vivait dans les deux premiers tiers du XI[e] siècle; mais aux *akhis* turcs on donne, si la lecture du nom est bien sûre, comme ancêtre un Akhi Türk d'Urmya (frontière Adharbaydjân-Arménie) qui a dû vivre au XII[e] siècle; dans une certaine mesure, la direction de la communauté, *fityân* inclus, demeura dans sa famille jusqu'au XIII[e] siècle, du moins à Qunya. Les plus anciens *akhis* connus le sont aussi bien dans d'autres villes, et il se trouve que le premier attesté l'est à Antâlya quelques années à peine après sa conquête, ce qui montre que l'organisation s'implante en même temps que l'immigration musulmane et est donc réellement déjà partie intégrante de toute communauté urbaine musulmane.

Néanmoins, le rôle des *akhis* n'apparaît dans nos sources en pleine lumière et n'atteint évidemment toute son ampleur politique sinon économique que dans les périodes de dissolution de l'autorité. Comme il se trouve que d'autre part la littérature de la *futuwwa* (turc *fütüvvet)* ne commence en Asie Mineure qu'à la fin du XIII[e] siècle, nous savons peu de chose des *akhis* et *runûd* avant la période mongole[114], et c'est à propos de celle-ci que nous pourrons mieux compléter et concrétiser ce que nous en avons dit plus généralement ici.

Sur la question des rapports entre les *akhis* et les métiers, nous devons pourtant exceptionnellement nous permettre ici un saut dans la période mongole, parce que c'est alors que nous rencontrons un document qui nous pose un problème dont la portée s'étend à l'ensemble du Moyen Âge turc et même musulman. Il s'agit du récit de voyage du fameux Ibn Battûta[115].

Le problème est le suivant. Ainsi que nous l'avons dit, les organisa-

113) Mon article, *Mélanges Köprülü*.
114) Voir *infra* 3[e] partie, ch.3.
115) Ibn Battûta, 240 à 335 *passim* au cours de sa traversée de l'Asie Mineure.

tions de *futuwwa* dans l'ensemble du monde musulman avant la fin du Moyen Âge, même si elles groupent des hommes dont la plus grande partie exercent des métiers, ne sont pas des organisations professionnelles, en ce sens que la profession ne paraît être le cadre ni de leur activité, ni de la répartition de leurs membres en sous-groupes. Il y a d'un côté les métiers et de l'autre la *futuwwa,* même si leurs membres sont pour bonne part les mêmes. Rien du moins ne nous autorise avant le XIII[e] siècle à avancer une autre opinion. Cependant, à l'époque ottomane, il n'est pas douteux qu'il y a, tant en Turquie à proprement parler que dans les provinces non-turques, une convergence des deux structures. Les métiers d'Istanbul tels que nous les décrits le témoin turc Evliya Tshelebi au XVII[e] siècle sont organisés en corporations initiatiques de type *futuwwa,* et les Traités qui nous parlent des métiers de l'Égypte ottomane se présentent sous le titre de Traités de *futuwwa.* L'identification n'est pas totale, et elle est peut-être variable suivant les pays, mais le rapprochement n'est pas niable. Il y a donc un large problème des raisons, des modalités et de la chronologie de cette évolution. Et à cet égard le témoignage d'Ibn Battûta est capital.

Celui-ci qui, rappelons-le, passe en Anatolie un peu après 1330, a été frappé, dans presque toutes les villes où il est arrivé, de l'importance des *akhis.* Nous reviendrons sur cette question. Ce qui personnellement le touche le plus est que ces *akhis,* comme nous l'avions entendu raconter des premiers *fityân* de l'Islam, mais moins à vrai dire de leurs descendants, pratiquent des vertus d'hospitalité et de solidarité dont l'étranger qu'est Ibn Battûta a constamment à se louer. Il loge donc presque toujours dans leur maison commune, et y est reçu richement et chaleureusement. Il observe donc leurs pratiques, ce qui nous vaut les détails qu'il nous donne. Ce qui pour le moment nous importe est que, selon Ibn Battûta, un groupe d'*akhis,* bien qu'ouvert largement à des célibataires variés, est d'abord constitué dans le cadre des membres d'un même métier. Telle est du moins la description liminaire générale de notre auteur. Toutefois, lorsqu'il parle aussitôt après du chef *akhi* qui l'a reçu à ʿAlâya, il est moins net, car il écrit que c'était un cordonnier, et qu'il avait autour de lui deux cents artisans de métiers divers, qui l'avaient choisi pour les diriger. L'exemple des *akhis* de Lâdîq/Denizli prouve cependant que tous les métiers ne sont pas forcément ou normalement unis en un seul groupe d'*akhis* car là il y a émulation entre deux (mais il y a évidemment plus de deux métiers). Mais, lors de la fête de la Rupture du Jeûne, ils défilent, avec armes et musique, à la suite des troupes du sultan, et métier par métier. Les renseignements donnés par Ibn Battûta sur Aqsarây et Sîwâs confirment avec moins de précision ceux que nous venons de relever. Il en résulte qu'à l'époque d'Ibn

Battûta, il peut y avoir des groupes d'*akhis* rivaux (comme aujourd'hui des Centrales syndicales), même si le principe de leur organisation est le même, mais qu'à l'intérieur de chaque groupe qui s'étend sur les membres d'un grand nombre de métiers il y a une structure avec répartition par métiers, et que ce sont ces métiers qui réunis constituent la substance de la *futuwwa* des *akhis.* Ibn Battûta n'a, dans l'ensemble de ses voyages, rien rencontré de vraiment comparable. Même en Iran où les métiers lui apparaissent plus autonomes et individualisés qu'ailleurs, ils n'ont pas encore chez lui de lien systématique avec la *futuwwa,* pourtant bien connue en ce pays.

Tout cela étant, il importerait donc pour nous de savoir si le tableau que l'éminent voyageur nous donne au XIV[e] siècle, il eût pu le transporter un siècle plus tôt. Si oui, cela signifierait probablement une originalité par rapport au monde musulman dont il faudrait comprendre les raisons; si non, c'est alors qu'il y aurait eu une évolution, dont il faudrait savoir si elle est autonome, ou a subi l'influence du régime mongol, etc. Nous ne pouvons en ce moment rien dire, mais il importe que ces questions soient clairement posées.

Les *akhis* n'ont pas plus que les autres organisations de *futuwwa* d'appartenance religieuse déterminée. Cependant, en général, ils font remonter leurs origines à ʿAlî et, comme le Calife al-Nâṣir et ses héritiers, ont semblé avoir de préférence donné la direction des principaux groupes à des familles alides même plus ou moins shiʿites. Au XIV[e] siècle, dans la période de carence de toute autorité dans le plateau anatolien, une sorte de "république" *akhi* existera à Ankara[116], à l'écart de tous les grands centres politiques de la période. La tradition familiale fait remonter la "dynastie" dirigeante à la deuxième moitié du XII[e] siècle où elle aurait été appelée par le sultan Qilidj-Arslân pour organiser dans cette ville la population professionnelle musulmane nouvelle venue. La famille aurait été auparavant installée à Khuy, sur les confins de l'Adharbaydjân; elle se serait targuée de descendre du XI[e] imam shiʿite en même temps que des zaydites du Tabaristân. À vrai dire, le plus ancien personnage connu est Ḥusam al-dîn, mort en 695, dont on a conservé le tombeau. Si incertain que soit le reste de l'histoire, il reste symptomatique d'une certaine ambiance socio-religieuse et peut-être de l'encouragement donné par les sultans, au moins au XIII[e] siècle à cette forme d'organisation corporative[117].

116) Sur cette "république" voir Wittek, Bibliographie.

117) Je dois ces renseignements à l'arbre généalogique du XIV[e]s. que m'a aimablement communiqué Mme Irène Mélikoff. Je possède grâce aussi à Mme Mélikoff une photographie (très médiocre) d'un manuscrit du VII[e]/XIII[e] s. d'une bibliothèque privée de Qunya donnant le texte de leçons professées en 607/1210 par un certain Akhi Djibril, apparemment de cette ville.

Il semble que les *akhis*, d'origine ou par conversion, aient été uniquement musulmans; mais il y avait des groupements plus ou moins professionnels aussi dans les éléments non-musulmans de la population; on en connaît un exemple parmi les Arméniens d'Erzindjân[118].

La plus grosse ville, sous les Seldjuqides avant les Mongols, était apparemment Qunya, qui devait à Mas'ûd déjà les premiers efforts pour la convertir en une capitale. Elle l'était certainement lorsque les Croisés de Barberousse, en 1190, y passèrent, et que l'un d'eux nous la décrit comme de la taille de Cologne[119], et pourvue d'enceinte et de citadelle. La grande mosquée, entreprise par Mas'ûd, fut successivement aggrandie par tous les sultans juqu'à Kay-Qubâdh, sous lequel elle atteignit l'état où nous pouvons la voir aujourd'hui encore; mais déjà dans l'acte de *waqf* d'Altun-Abeh en 598/1201[120], il est question de deux petites mosquées fondées par de riches marchands; on ne voit pas pourquoi ce texte fortuit les énumèrerait toutes, et il en existait sûrement d'autres bien que nous aussi, autant qu'il est possible de dater des monuments qui ne portent pas toujours d'inscriptions, ne puissions en compter, avant 1243, que trois, la grande comprise (mais non les mausolées, *madrasas*, etc.)[121]. Peu après le désastre devait s'y ajouter la mosquée de Qaratây, et deux ou trois autres plus tard. Le texte de *waqf* d'Altun-Abeh déjà nous fait d'autre part connaître, à côté du souq ancien, le souq nouveau, qui traduit le développement de la ville et des affaires, et les actes de *waqf* mentionnent des boutiquiers de tous genres.

Ce qui existait de fortification fut jugé insuffisant par Kay-Qubâdh, qui fit refaire le tout plus ou moins à neuf, aux frais communs du Trésor et des grands émirs. C'est dans le mont-citadelle que se situent les fondations des sultans, le tombeau de Mas'ûd, de Qilidj-Arslân II, de Rukn al-dîn et de Kay-Khusraw, et le palais sultanal, aujourd'hui disparu, mais dont les ruines importantes existaient encore et ont été décrites par divers voyageurs au XIX[e] siècle[122]. Dans la banlieue se trouvaient des jardins et des monastères, parmi lesquels les plus fameux, celui de Charition[123], dit de Platon, dont nous aurons à reparler. Les descriptions du *Seldjuqnâmeh*

118) Communication de M.Kouymjian au Congrès des Orientalistes de Paris, 1973.

119) Voir *supra*, Croisade de Barberousse, p.57. Imâd appelle Qunya la ville "mas'ûdiya".

120) O. Turan, *Belleten*, 1947.

121) Sur Qunya en général, l'article de Taeschner dans *E.I.*[1] suppl. et le livre de Konyalı, 1964, voir Bibliographie.

122) Fouilles de Mehmet Önder.

123) Voir *infra*, p. 168.

et d'Eflakî[124] pour la seconde moitié du XIII[e] siècle donnent, même si l'on tient compte des exagérations et des imprécisions, l'impression d'une ville active, économiquement, politiquement, culturellement, et peuplée sûrement de plusieurs dizaines de milliers d'habitants.

La seconde ville du sultanat était probablement Sîwâs, rendez-vous international des marchands, que Kay-Qubâdh aussi fit fortifier, aux frais des émirs, comme il le fit aussi de Sinope[125]. Qayṣariya, qui devait éblouir les troupes du sultan mamluk Baybars en 1277, devait lui céder de peu[126]. Antâlya devait aussi être considérée comme une grande ville bien conçue par le voyageur Ibn Battûta, Erzindjân était une grande ville arménienne, Malatya une grande ville interconfessionnelle, et il y avait bien d'autres villes qui, apparemment plus petites, étaient tout de même, au sens du temps, de vraies villes: Erzerûm, Amasya, Aqsarây, etc...[127].

124) Eflakî, *infra*, p. 315 *sq.*

125) Voir *supra*, Ibn Bîbî, 82, Dâr al-Shifâ', et *RCEA* n° 3947 ; O. Turan, "Seldjuklular Zamanında Sivas Sehri", *Ankara Üniv. Tarih Dergisi*, IX 1951.

126) Ibn ᶜAbd al-Zâhir, etc., voir *infra*, p. 266 Gabriel, dans *Monuments turcs d'Anatolie*, 2 vols, 1934.

127) La plupart de ces villes ont un article dans *E.I.*[2]; cf. n. 90.

CHAPITRE 5

LES NON MUSULMANS

Quel que soit le coefficient du peuplement turc, il est bien évident que les non musulmans restent nombreux et probablement presque partout nettement majoritaires, 10/1 selon Guillaume de Rubrouck[128]. Nous avons déjà eu bien des occasions de constater que, en dépit ou parfois à cause des déprédations commises par les premiers conquérants, les "indigènes" ne leur avaient pas été systématiquement hostiles, qu'ils avaient souvent considéré la conquête moins comme une épreuve pour eux-mêmes que comme un châtiment pour Byzance[129], que des Byzantins avaient d'ailleurs appelé des Turcs contre d'autres Byzantins, et qu'il y avait donc eu en définitive, un peu en tous milieux, autant de complicité que de résistance devant le fait de l'occupation turque[130]. Et nous avons vu que, dans le régime organisé qui peu à peu succède à la conquête, il y a, comme en d'autres pays musulmans, aux côtés des maîtres musulmans des notables indigènes, voire grecs, sans parler des réfugiés du dehors. Ces rappels suffisent à nous suggérer que, sans méconnaître ni les souffrances du XI[e] siècle ni certains incidents ou difficultés des périodes suivantes, il y a eu en somme dans la Turquie organisée une symbiose dont on peut certes trouver des correspondants en d'autres pays musulmans, mais peut-être meilleure encore et en tous cas de plus de portée, en raison du nombre des intéressés. Il est inutile de revenir sur les aspects sociaux du régime, mais nous devons dire un mot de la situation religieuse.

128) Guillaume de Rubrouck, ch. LIII.

129) Sur les généralités, voir O. Turan, "Les souverains seldjuqides et leurs sujets non-musulmans", in *Studia Islamica* 1953.

130) *Supra*, p. 11 et 28, et *infra*.

L'étude plus précise de la situation est rendue difficile par le fait qu'en dehors du cas des Jacobites, qui n'a d'importance que pour la province de Malatya et environs, nous n'avons de sources émanant des confessions intéressées qu'extérieures au territoire seldjuqide. D'autre part, il faut prendre garde à ne pas nous laisser induire en erreur par la documentation d'époque mongole: l'attitude prochrétienne des premiers souverains mongols en pays musulman et l'alliance de la Byzance des Paléologues avec les premiers Ilkhâns de Perse a en effet pu permettre certaines reconquêtes ecclésiastiques, et, par conséquent, la mention d'une communauté, d'un diocèse, etc, à la fin du XIII[e] siècle n'autorise pas *ipso facto* à conclure à leur existence au début du XII[e]. Certains faits cependant apparaissent[131].

Il est assez malaisé, pour un esprit habitué aux catégories mentales totalitaires du XX[e] siècle, de se représenter comment ont pu coexister dans l'Asie Mineure du XII[e] et du XIII[e] des convictions et comportements de *ghâzîs* et une tolérance confessionnelle supérieure à ce qui se rencontrait dans le reste de l'Islam. Certes, il y a en partie à considérer l'opposition de mentalité que nous avons déjà souvent signalée entre les Turcomans et les dirigeants des États; mais en partie seulement, car la coexistence a lieu aussi bien chez les Turcomans que chez les autres[132]. En ce qui concerne les princes, nous n'avons pas à revenir sur ce que nous avons déjà dit: la guerre sainte apparaît rapidement comme un comportement étranger à leur tendance générale et auquel ils ne se rallient que lorsqu'ils y sont contraints par des circonstances particulières. Cela s'était produit bien des fois dans l'histoire générale passée du reste des États musulmans, par exemple dans la Syrie du XI[e] siècle; mais, au temps où nous sommes, cette attitude reculait en Syrie et en Égypte en raison de la lutte contre les Croisés et l'Orient Latin; les Turcs d'Asie Mineure, à cette lutte, étaient complètement indifférents. Même lorsque, tout au début de l'occupation franque ou sous certains Ayyûbides, il y eut dans le Proche Orient arabe recherche d'une détente et acceptation d'une coexistence pacifique profitable aux intérêts économiques, il eût été inconcevable de voir des souverains s'allier dans leur famille à d'autres souverains "infidèles", et tout au plus signale-t-on, sur un ton semi-légendaire, le projet un instant sug-

131) En général voir Vincent Grumel, *Registres d'Actes du Patriarcat de Constantinople*, I-3, 1947; Miklosich-Müller, *Actes du Patriarcat*, XIV[e] s., I-II.

132) Voir *supra*. La conception du *ghâzî* est peut-être en partie celle des historiens musulmans plus que des Turcomans qui pratiquent des raids sans véritable idée religieuse.

géré par Saladin d'une alliance avec Richard Cœur-de-Lion scellée par un mariage entre leurs familles: l'idée n'eut aucune suite. Au contraire, nous avons déjà vu Malik-Shâh en proposer une semblable à Alexis Comnène, et, par la suite, chez les Turcs d'Asie Mineure, la réalisation en devint monnaie courante, non seulement, certes, au début, lorsque furent emmenées de belles captives, mais ensuite, du moins avec les Grecs et les Géorgiens par des unions conclues entre égaux d'un commun accord. Aussi la famille des sultans est-elle pleine de chrétiennes et de chrétiens. La mère de Kay-Khusraw I[er] était grecque, celle de Kay-Khusraw II aussi, et deux, peut-être trois de ses fils étaient nés de mère chrétienne; il est vrai que l'une de celles-ci, une princesse géorgienne, qui devait ensuite être recueillie comme épouse par le *pervâneh* Mu'în al-dîn Sulaymân, se convertit à l'Islam[133], mais il n'y avait nullement obligation générale, et les cas contraires sont aussi courants: on sait l'influence qu'eurent sur le jeune Kay-Kâûs II ses oncles chrétiens et jusqu'à Michel Paléologue. Seules manquent au catalogue des épouses chrétiennes les Arméniennes, qui ne représentaient pas de puissance politique, mais il y eut jusqu'à un projet de mariage avec une Française parente des empereurs latins de Constantinople[134]. Quant aux sujets chrétiens des sultans, ceux-ci, que ce fût par tempérament ou par intérêt, les défendaient contre ceux qui d'aventure attentaient à leur liberté confessionnelle, et les voyageurs musulmans, dans les villes à majorité chrétienne et faible colonie musulmane comme Erzindjân et Erzerûm, s'indignaient de l'atmosphère qu'ils y trouvaient, avec vin, porc, processions, etc[135].

La coexistence est plus difficile à comprendre, mais non moins certaine, dans les franges territoriales turcomanes. La guerre à l'adversaire insoumis n'exclut pas la protection de l'infidèle soumis; elle n'exclut même pas, entre deux razzias, les échanges commerciaux fructueux; et dans ces conditions il arrive aux indigènes chrétiens de rechercher plus volontiers l'entente avec les Turcomans que la protection souvent hautaine et inefficace, et accompagnée d'une fiscalité lourde, du gouvernement byzantin. L'histoire est pleine de ces petits coups de main entre voisins qui ensuite se retrouvent alliés contre leurs princes respectifs[136]... Au surplus, il ne s'agit plus guère que de Grecs, les Arméniens étant tous maintenant des sujets, de même que les noyaux monophysites, et les Géorgiens trop excentriques et d'accès difficile. La complicité des Arméniens et Monophysites avec les Turcs au temps d'Alexis Comnène paraissait aux Byzantins si établie qu'il leur arrivait de se venger sur les membres de ces communautés établis à Constantinople[137].

133) Voir *supra*, p. 92.
134) Voir *supra*, p. 94.
135) Yâqût, I 205-206 *sub verbis*.
136) Voir *supra*, fin XII[e] s. Il est possible d'après son nom que Théodore Lascaris soit de descendance turque.

À l'époque où nous sommes, les souverains des États musulmans voisins rééditaient de temps en temps à l'égard des non-musulmans les mesures restrictives qui étaient considérées par les rigoristes comme liées aux commandements de l'Islam, en particulier obligation de marques vestimentaires distinctives et interdiction de construire des édifices cultuels neufs. La première de ces dispositions tombait presque toujours vite en désuétude, et l'on pouvait obtenir moyennant finances des dispenses de la seconde. Il ne semble pas qu'avant la conversion des Mongols à l'Islam au début du XIV[e] siècle, aucune mesure de ce genre ait jamais été envisagée en Rûm, où l'application en eût été selon les lieux et les moments sans objet ou impossible.

Les interférences de la politique et de la religion pouvaient, selon les moments, favoriser ou défavoriser les bons rapports entre les Turcs et l'une ou l'autre des Eglises chrétiennes de leurs États. Mais, dans l'ensemble, il est certain que par un côté les chrétiens non-grecs éprouvèrent une amélioration de leur sort en passant sous la domination nouvelle, en ce qu'ils n'eurent plus à subir les tracasseries de l'Église byzantine. Déjà à Antioche, Sulaymân avait attribué aux Monophysites des églises hier byzantines, et Atsïz avait fait de même à Jérusalem. C'est la même satisfaction qu'exprime en particulier Michel le Syrien. Les Turcs, indifférents aux divisions entre chrétiens, tenaient entre eux la balance égale[138].

Bien entendu, tout ce qui précède, on a eu raison de le souligner, ne signifie de la part des sultans aucune tiédeur dans leur Islam. Les mêmes souverains dont on vante la tolérance ont fait de leur mieux pour promouvoir l'Islam. Dans le même temps où ils laissaient les chrétiens de leurs villes professer tranquillement leur foi, ils créaient à Aqsarây une ville modèle purement musulmane[139]. Et peut-être à mesure de l'acculturation des milieux dominants ont-ils senti que le maintien de leur domination était lié à la consolidation de leur Islam, culturellement et comme ciment politico-social. Dans les tout premiers temps de l'occupation turque, peut-être l'Église grecque eût-elle pu concevoir d'essayer de les convertir; elle ne le conçut pas, et ensuite il ne pouvait plus en être question.

137) Voir *supra*, p. 14 *sq.*
138) Michel le Syrien, 222-225.
139) Osman Turan, *Studia Islamica*, I, p. 85.

C'est évidemment l'Église grecque qui a le plus souffert, au début. Non qu'il y ait eu une volonté systématique des envahisseurs de s'en prendre à elle plus qu'aux autres, puisque, nous l'avons dit, ils s'installaient dans l'État de "Rûm" plus qu'ils ne voulaient le détruire, mais parce que tout de même, dans toutes les hostilités le clergé grec apparaissait comme plus lié au gouvernement combattu que les clergés indigènes, et surtout parce que, souvent mal vu par les populations arméniennes et monophysites, qui considéraient l'invasion turque comme un châtiment mérité par les Byzantins et parfois pactisaient avec elle, et disposant de la possibilité de se replier à Constantinople ou ailleurs lorsque les conditions matérielles de vie lui paraissaient devenues moralement ou matériellement trop dures, il ne s'est pas accroché, comme ont fait au contraire les autres clergés orientaux, restés eux au milieu des leurs, attachés à sauver ce qui pouvait l'être, et, une fois la tourmente passée, à redresser les situations ébranlées. On a l'impression que dans l'ensemble, même lorsqu'il aurait été possible de revenir, les prélats ont estimé leurs églises trop appauvries pour ce faire, et ont préféré rechercher dans les autres provinces du Patriarcat de Constantinople des fonctions d'administrateurs d'églises ou monastères plus aptes à leur permettre de soutenir leur rang. Il est difficile de savoir si la considération des "barbares" pèse déjà sur les délibérations de 1082 pour ou contre le maintien de deux petits évêchés autonomes en face respectivement d'Ancyre/Ankara et d'Héraclée du Taurus[140]; difficile de savoir aussi si les épreuves des églises de l'intérieur sont la raison de la promotion d'Antâlya comme métropole un peu plus tard, car il y a des exemples de telles promotions sans intervention de telles raisons. Par contre, nous savons que le métropolite de Césarée/Qayṣariya venant de mourir lors de l'arrivée des Turcs, l'archidiacre s'enfuit en emportant de précieuses reliques; qu'en 1082 le métropolite de Gangres/Tshanghrî, ne pouvant plus y résider, reçut l'administration de l'évêché d'Amastris sur la côte pontique; qu'en 1093 ou 1108 Alexis Comnène par une ordonnance assura aux prélats exilés de leurs sièges les mêmes droits qu'aux résidants. Dans ces conditions, le fait qu'au XII[e] siècle, parmi les souscripteurs des délibérations synodales à Constantinople figurent des métropolites titulaires de Césarée, Tyane, Héraclée, Mokissos, Ancyre, Néocésarée/Niksâr, Amasya, Gangres, Iconium, même Mélitène, et des évêques de Sasima et Nazianze, prouve seulement que le Patriarcat continuait à en nommer, mais non qu'ils y résidaient effectivement. Nous savons qu'en 1157, un prélat, naguère métropolite d'Amasya puis transféré à Ancyre, administra finalement le simple évêché de Cérasonte au bord de la Mer Noire restée byzantine. À

140) Le Quien, *Oriens Christianus*, I-385, 470-71, 530, 553, 1041.

la fin du XII[e] siècle, Théodore Balsamon, commentant les décisions des conciles et les ordonnances d'Alexis Comnène relatives aux prélats non-résidents, prend comme exemple de ceux-ci, entre autres, dit-il, celui d'Iconium/Qunya, et expose que, vu la misère de l'église d'Ancyre, il a fallu l'associer à celle de Nazianze (dans le Taurus seldjuqide). Toutefois, il ne faut pas conclure de cette situation générale, même au XII[e] siècle, à une désertion ou à une exclusion totale du clergé grec, et nous avons à cet égard un document auquel il n'a guère été prêté attention, et qui présente un assez grand intérêt[141].

Il s'agit du compte rendu d'un procès en hérésie intenté en 1143 devant la cour patriarcale de Constantinople à deux évêques, Léon de Balbissa ou Balbiate (site inconnu) et Clément de Sasima (l'actuel Hassa-Köi au nord de Nigdeh) ou peut-être Sosande (Soanda, près de Nevshéhir, au nord du précédent?), sur la plainte du métropolite de Tyane (près Nigdeh), appuyée par le témoignage de prêtres de son église ainsi que d'un certain Nicéphore du Palatinon (un couvent ?) et d'un Basile du Monogrotton (autre couvent?) dans le ressort métropolitain de Mokissos (Qirshéhir). On reprochait aux accusés d'abord d'avoir, après leur élection à Constantinople, reçu l'ordination du seul Jacques, ancien métropolite de Tyane, alors que les canons ordonnent l'ordination par plusieurs prélats; ensuite et surtout, diverses pratiques qui les apparentaient au bogomilisme: ils nient la plupart, mais Léon, en réponse au grief d'avoir livré des chrétiennes aux infidèles, avoue avoir donné comme esclave à l'émir une de ses ouailles, parce qu'adultère. Il résulte évidemment de ces actes qu'au moins à Tyane et dans deux évêchés en dépendant, donc en territoire seldjuqide, des prélats grecs résidaient au XII[e] siècle, sans que cela les empêchât de se rendre occasionnellement à Constantinople, où se faisait leur élection et où était, s'il y avait lieu, jugée leur orthodoxie; on avait cependant peut-être quelque peine à réunir pour une ordination le nombre de prélats canoniquement nécessaire. Le régime seldjuqide accepte donc des prélats grecs et ne leur interdit même pas les rapports avec Constantinople (Sulaymân et Malik-Shâh avaient de même laissé subsister à Antioche le patriarche grec de cette ville, qui avait fait plusieurs voyages à Constantinople); en cela il va plus loin en fait que les autres États musulmans, dont les sujets de rite grec appartiennent aux Patriacats "melkites" arabisés d'Antioche, Jérusalem ou Alexandrie et non à celui de Constantinople et ont par conséquent peu de relations à entretenir avec celui-ci. Les Dânishmendites,

141) Allatius, *De Ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua contentione*, Cologne 1648, II - Chap. XII, col. 671-72 et 674-76 ; Miklosich-Müller, *op.cit.*, n.131.

à l'exception de Muḥammad, paraissent avoir eu le même esprit[142]. Seuls ont dû plus souvent disparaître les évêchés orientaux, quand ils étaient des implantations politiques au sein de populations attachées à leurs églises propres, et n'avaient donc plus aucune raison d'être. En outre il faut naturellement distinguer entre les évêques, qui sont partis, et les prêtres, qui ont dû rester, sans parler de leurs ouailles. Le procès de 1143 suggère qu'à la faveur de leur relatif isolement, il a pu couver parmi eux quelques relents des vieilles hérésies; mais nous avons trop peu de témoignages pour en être sûrs.

Le retour à l'ordre intérieur et l'amélioration des relations politiques avec les Grecs au XIII[e] siècle ont probablement promis un certain relèvement de l'Église grecque, auquel ont pu s'intéresser les nobles grecs entrés au service ou dans la famille des sultans. Lorsqu'au milieu du siècle Michel Paléologue, réfugié en Rûm, obtint de rentrer à Nicée, ce fut par l'intercession du métropolite d'Iconium/Qunya, qui donc ou bien y résidait ou communiquait aisément avec elle. Au même moment, le couvent de Chariton, aussi dit de Platon, parce qu'on croyait que s'y trouvait la dépouille mortelle du philosophe, jouissait d'une réputation qui attirait à lui des pélerins de tous les pays environnants, et même les notables musulmans de la ville y allaient en excursion; la légende de Platon devint d'ailleurs un thème traditionnel folklorique interconfessionnel dont on a décelé des traces jusqu'à nos jours[143]. Dès la fin du XII[e] siècle le très anti-romain Théodore Balsamon jugeait que mieux valait se soumettre aux Turcs, qui respectaient les âmes, qu'aux Francs, qui menaçaient même celles-ci[144].

Un autre genre de documents nous renseigne un peu sur la chrétienté grecque, surtout en Cappadoce. Il est bien connu qu'à la faveur d'un relief abondant en falaises se sont édifiées là, ou plutôt creusées, des églises "rupestres", souterraines, dont la redécouverte a été, pour l'histoire de l'art byzantin, un des grands événements de ce siècle. La grande majorité de ces églises sont antérieures à l'invasion turque; mais on ne voit pas qu'elles aient subi du fait de celle-ci d'altération profonde. En outre, il existe un petit nombre de cas où des constructions, réparations ou décorations ont été faites au temps de la domination seldjuqide (ou dânishmendite?). Il nous est impossible d'entrer dans le détail des discussions qu'ont entre eux les spécialistes, la datation des œuvres, sauf dans les quelques cas où

142) Michel, *id.* Yakub Arslân rétablit moyennant tribut des moines grecs dans un couvent dont ils avaient été chassés (Provinces du Pont).

143) F.W. Hasluck, "Christianity and Islam under the Sultans of Konia", *Annual of the Brit. Sch. of Athens*, XIX / 1912-13. Eflakî, I-261.

144) Théodore Balsamon, *In canones etc...commentaria, Patr. Graec.* t. CXXXVII, col. 320.

il y a des inscriptions datées, étant délicate: les artisans "ruraux" isolés peuvent conserver des traditions, des thèmes, des formes du passé démodées ailleurs. Mais l'existence de quelques cas est certaine, et l'existence globale de quelques autres probable[145]. On a même cru découvrir dans trois inscriptions datées des règnes de Théodore Lascaris et Jean Vatatzès, la preuve d'une réannexion d'un territoire cappadocien par l'empire de Nicée: hypothèse insoutenable, dont il a été fait justice; mais, lorsqu'on voit figurer plus tard côte à côte les noms du basileus Andronic II Paléologue et du sultan Mas'ûd II, on doit conclure non seulement aux bons rapports, par ailleurs attestés, de ces souverains, mais à un certain sentiment des Chrétiens grecs que leur sujétion politique admise à l'égard du régime seldjuqide n'excluait pas une sorte d'appartenance supérieure à l'entité "romaine"[146].

Il faudrait peut-être associer aux églises de Cappadoce la nécropole de Obruq dont nous parlent plusieurs voyageurs musulmans des XII[e] et XIII[e] siècles. Dans ce site entre Qunya et Aqsarây se trouvaient des tombes où l'on voyait encore à cette époque des momies bien conservées apparemment chrétiennes auxquelles on pouvait accéder et qui étaient un lieu de pèlerinage interconfessionnel. Je ne sache pas que de nos jours cette nécropole ait été ni remarquée ni a fortiori fouillée; mais il n'y a pas lieu de croire qu'il s'agisse d'une pure légende[147].

Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'"indigènes", ce peut être ici le lieu d'insister sur la présence, auprès des sultans, d'aristocrates de souche grecque réfugiés temporairement ou définitivement et employés souvent dans de hautes fonctions. On a vu le passage d'Andronic Comnène, la conversion et l'installation définitive de son fils Jean, dont la descendance est inconnue; on a vue plus tard l'installation de ce Maurozome dévoué à Kay-Khusraw et à Kay-Qubâdh, et qu'en raison de parentés difficiles à préciser mais admissibles on appelle en Rûm l'émir "Comnène"; lui resta chrétien, et l'on possède dans une église des environs de Qunya l'épitaphe d'un jeune homme de sa descendance décédé là en 1297[148]. Et

145) Les premières et sensationnelles découvertes sont celles du Père de Jerphanion; la principale spécialiste aujourd'hui est Nicole Thierry dont les principaux articles à cet égard se trouvent dans la *Revue des Études Arméniennes* depuis 1968. Voir aussi J. Lafontaine-Dosogne, "Nouvelles notes cappadociennes" dans *Byzantion*, 1963; "Une église inédite de la fin du XII[e] s. (?) en Cappadoce" dans *Byz. Z.*, 1968, II. De toute façon, des églises antérieures ont continué à être fréquentées, à preuve des graffiti.

146) Voir *Mélanges Jerphanion*, Orientalia Christ. per. XIII.

147) Al-Gharnatî. cité dans *J.A.* 1925, p. 133; 'Alî al-Harawî *Guide de pèlerinage*, *supra*, p. 116, n. 26; et encore Zakarya al-Qazwînî, éd. Wustenfeld, II-331, probablement d'après

148) Wittek, "L'épitaphe d'un Comnène à Qunya" dans *Byzantion*, 1935 et 1937.

c'est aussi paré du nom de Comnène que vit quelques années en Rûm le futur empereur Michel Paléologue. On a peut-être moins fait attention à la famille des Gavras[149], apparentée à la grande famille arméno-byzantine des Taronites, dont la plupart résident à Trébizonde, souvent la gouvernent, fidèles ou rebelles à l'autorité byzantine. Nous avons vu qu'au début du XII[e] siècle l'un de ces gouverneurs avait cherché, contre Alexis Comnène, à s'appuyer sur Dânishmend, qu'un autre vingt ans plus tard, contre le fils de Dânishmend, Gümüshtegin, était allié à Mangudjaq d'Erzindjân. Or en 1146, on connaît un Gavras "élevé chez les Turcs et gouverneur pour eux d'une province"; en 1176, c'est un Gavras qui porte à Manuel Comnène des offres de paix que celui-ci, après les avoir repoussées, est bien aise d'accepter au lendemain de Myriokephalon; ce même Gavras ou son fils, que les textes appellent maintenant Ikhtiyâr al-dîn Ḥasan b. Gavras, négocie en 1180 avec Saladin et porte à ce dernier en 1187 les félicitations de son maître pour la prise de Jérusalem, avant de mourir tragiquement dans les conditions qu'on a vues en 1189[150]. Il était probablement musulman, d'après son nom, et semble avoir été le vizir, en tous cas l'auxiliaire principal et influent de Qilidj-Arslân. Mais, le fait qu'à la veille de sa mort il ait demandé à se retirer chez les Mangudjaqides qui héritèrent de ses biens, suggère que la famille avait conservé des biens dont le souci peut n'avoir pas été étranger à sa conversion[151].

À côté de ceux-là, faut-il citer encore Kîr Farîd, l'ex-seigneur de Kalonoros, devenu beau-père de Kay-Qubâdh et pour lui gouverneur d'Aqshéhir, Fakhr al-dîn Sîwâstûs (Sébaste), peut-être un ancien affranchi de la mère grecque de Kay-Khusraw II, qui figure parmi les émirs de Rukn al-dîn, et dont un fils, 'Alî, est connu en 671/1272 par une inscription d'Afyon Qarahiṣâr? On insistera seulement d'un mot sur le cas intermédiaire des deux oncles de 'Izz al-dîn Kay-Kâûs, des notables "indigènes" ceux-là, qui, avant de l'accompagner à Constantinople, l'ont exhorté, eux Grecs, à combattre les Mongols avec l'aide des Turcomans, contre l'avis de certains musulmans ralliés contre eux à Rukn al-dîn pourtant vassal des Mongols non-musulmans[152].

C'est un fait qui peut paraître difficile à croire à qui raisonne dans l'esprit de l'histoire ultérieure, mais c'est un fait que les relations entre

149) Mon article, "Une famille byzantine au service des Seldjuqides d'Asie Mineure" dans *Polychronion Festschrift für F. Dölger*, 1966 et Bryer, "A byzantine family, the Gabrades, *Univ. of Birmingham Historical Journal*, XII/1970-2.

150) Voir *supra*, p. 57.

151) Voir *supra*, p. 34 et 109.

152) Voir *supra*, p. 238.

Grecs et Turcs ont été pendant plusieurs générations, en dépit de leurs conflits, plus étroites peut-être qu'entre les uns ou les autres peuples de leurs propres coreligionnaires. Nous avons vu bien des rebelles grecs chercher appui auprès de Turcs, et je ne crois pas que l'histoire byzantine en puisse mettre en face autant qui l'aient fait auprès de Slaves, par exemple, pourtant aussi voisins et forts. De l'autre côté, il est plus remarquable encore que les princes turcs d'Asie Mineure réduits à fuir à l'étranger le fassent très rarement chez les musulmans de Syrie, de Mésopotamie voire d'Iran, leurs princes fussent-ils des Turcs et le font au contraire de façon normale et courante chez les Byzantins quelquefois chez les Arméniens de Cilicie. On connaît à Byzance un descendant de Qutlumush[153]. Musulmans ils sont, certes, mais en un certain sens intégrés plus ou moins consciemment à l'entité qui s'appelle Rûm, qu'ils peuvent aspirer à dominer, mais parce qu'ils en font partie, et s'y sentent chez eux, plus que dans le Dâr al-Islâm traditionnel, même quand ils sont chez les infidèles... Est-il excessif de proposer une formulation de ce genre, qui n'a évidemment aucun répondant explicite dans les textes? On ne peut se défendre de retirer de la réflexion sur les faits attestés de l'histoire au moins une suggestion de ce genre.

Les relations entre Turcs et Arméniens se présentent un peu différemment des relations entre Turcs et Grecs. Bien qu'il y ait des Arméniens à Qunya, où l'on nous signale incidemment un cabaret fréquenté par eux, ils sont massés dans l'ensemble dans la moitié orientale du pays, qui n'est pas celle où les sultans résident normalement; et ils ne sont pas épaulés par une puissance politique. Pour ces deux raisons leur rôle dans la politique seldjuqide est moindre que celui des Grecs, mais moindres aussi les difficultés avec eux, une fois passée la vague dévastatrice première. Presque toujours ils se conduisent en loyaux sujets et, se sentant convenablement traités, déplorent la mort des souverains. Là encore, il ne faut pas reporter sur le passé les sentiments qui ont pu rester d'un passé plus récent.

Sur l'Église arménienne, nos renseignements ne sont pas très complets[154]. Il est certain que les grands centres de sa vie se trouvent maintenant les uns dans le petit État arménien qui s'émancipe peu à peu en Cilicie, les autres dans le nord-ouest adharbaydjânais qui sera englobé au XIII[e] siècle dans le royaume chrétien (mais d'une autre Église et d'une

153) P. Wittek, "La descendance chrétienne des Seldjuqides en Macédoine", dans *Écho d'Orient*, XXXIII-1934 ; *id.* et P. Lemerle, "Recherches sur l'histoire et le statut des monastères athonites sous la domination turque", *Archives d'histoire du droit oriental*, t. III, 1948 ; P. Lemerle, *Actes de Kutlumus* (Archives de l'Athos II), 1946 (réédition accrue en cours).

154) Tournebise, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, 1910, et A. Atiya, *A History of Eastern Christianity*, 1968, ch. IV ; G. Dédéyan, *Histoire des Arméniens*, 1983, Bibliographie.

autre langue) des Géorgiens. La hiérarchie arménienne a cependant subsisté en Asie Mineure turque. Nous connaissons par des synodes l'existence d'évêques de Qayṣariya, Malatya, Sîwâs, Niksâr, Cucusos (celui-ci parfois au pouvoir des Arméno-Ciliciens)[155]; et cette fois il n'y a aucune raison de les supposer non-résidents, puisqu'ils n'interviennent pas dans l'histoire cilicienne et qu'au contraire, par exemple, Anania de Sîwâs, fort de l'appui du sultan Kay-Kâûs, érigea de 1205 à 1209 son évêché en un anticatholicosat[156], cependant que l'autre catholicos, Jean VII, qui résidait à Hromgla/Rûm-Qala sur l'Euphrate, au contact des possessions ayyûbides et seldjuqides, et qui était lui aussi en conflit avec Léon I[er] de Cilicie, fait également appel à Kay-Kâûs. Par ailleurs, des manuscrits encore conservés témoignent par leur écriture, occasionnellement leur enluminure, de centres culturels monastiques subsistants à Erzindjân, Erzerûm, etc[157]. De l'époque mongole, nous avons une chronique écrite à Sîwâs[158]. Et un médecin arménien se signale aujourd'hui encore à nous par les inscriptions arabe, arménienne et syriaque qui relatent la fondation qu'il fit d'un caravansérail —conservé— au nord de Malatya[159]. Nous verrons, sous les Mongols, le rôle d'Erzindjân et de son évêque, et l'on a vu celui de ses artisans[160].

Les Monopnysites sont ceux qui occupent dans le territoire seldjuqide (ou dânishmendite) la place la plus petite; ce sont les plus arabisés des chrétiens, ceux dont les frères vivent en majorité en pays arabe, et les seuls à n'avoir qu'un niveau social modeste, et aucun souvenir ni aucune ambition politique, aucun État auquel d'adosser spécifiquement. Ils ne créent a priori aucune difficulté et, s'il eût été facile de les persécuter, ils sont ceux qu'on a le moins de raison de le faire. Explicitement ils se félicitaient de la conquête arabo-musulmane réalisée hier aux dépens de Byzance, et, sans la grandiloquence arménienne, ils sont ceux qui aujourd'hui vivent dans la meilleure symbiose avec leurs maîtres turcs, ainsi que cela apparaît diffusément dans toute la chronique de leur Patriarche Michel le Syrien et très explicitement, à propos de Mas'ûd I[er], dans une déclaration de l'historien des Patriarches coptes d'Alexandrie qui, comme appartenant à une Église sœur, tient d'eux ses informations, sur Rûm : "La plus grande

155) Michel le Syrien nous a conservé quelques lettres du sultan Qilidj-Arslân à St Nersès, le grand docteur arménien.

156) Berbérian, *Revue des Études arméniennes*, 1966.

157) S. Der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés du XII' au XIV' s.*, Paris 1937 ; *eadem, Armenian and the Byzantine Empire, A study of Armenian art and civilization*, 1947

158) Renseignement communiqué par G. Dédéyan.

159) Voir *supra*, Commerce.

160) Voir *supra*, Industrie.

partie de ses sujets sont Grecs, écrit-il; à cause de sa justice et de son bon gouvernement, ils préfèrent vivre sous son administration". Et Michel: "Les Turcs, n'ayant aucune idée des mystères sacrés, ...n'avaient point pour habitude de s'informer des professions de foi, ni de persécuter quelqu'un pour elles, contrairement à ce que faisaient les Grecs, peuple méchant et hérétique"[161]. La principale résidence patriarcale, le couvent de Mar Bar Sauma, se trouvait dans la montagne à l'extrémité du Taurus oriental, dans cette région disputée longtemps entre les Franco-arméniens d'Édesse, puis leurs successeurs musulmans alépins ou artuqides et les possesseurs dânishmendités ou seldjuqides de Malatya, et plusieurs de leurs évêchés se sont trouvés changer fréquemment de maîtres, politiquement parlant[162]. En territoire proprement seldjuqide ou dânishmendite, on nous cite des évêques à Malatya, Arqa, Albistân, Tzamados et Qayṣariya[163]. Michel le Syrien personnellement entretint avec Qilidj-Arslân II les meilleures relations ; il reçut sa visite, discuta religion avec ses docteurs, plus tard eut des lettres de lui. Et il s'en réjouit, comme, nous l'avons vu, il se réjouit des conquêtes réalisées par les Turcs sur les Byzantins : fait d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'un des esprits les plus élevés de ce temps, et devant d'autres églises, le plus porté à l'œcuménisme chrétien. Michel put faire restaurer de fond en comble le couvent de Mar Bar Sauma —qui avait obtenu par ailleurs un forfait fiscal favorable— et même la cathédrale de Malatya; cette ville et Mar Bar Sauma restaient des centres vivants de culture monastique syriaque, où avant Michel avait vécu le théologien-historien Denys bar Salibhi, où devait un temps vivre après lui le plus grand et le dernier des docteurs monophysites médiévaux, Bar Hebraeus. Nous possédons un évangéliaire syriaque exécuté à Malatya vers 1200, et sans doute une enquête méthodique permettrait-elle de situer en Asie Mineure seldjuqide, comme pour les Arméniens, d'autres manuscrits syriaques[164].

Enfin, il convient de dire un mot des relations des Seldjuqides avec l'Église romaine. Bien entendu, ils n'avaient aucun sujet de rite romain, et, comme ils n'avaient non plus aucun motif, à la différence des musulmans de Syrie, pour se disputer avec des "Francs" appartenant à l'Église

161) Michel le Syrien, 222-225 ; *Patriarches d'Alexandrie* cité dans l'article de Osman Turan (cf. *supra* n. 139), p. 76 n.2.

162) Honigmann, "Le couvent de Barṣaumâ..."

163) Ces informations et celles qui concernent les monastères se trouvent dans Michel le Syrien.

164) M. Omont, "Peintures d'un évangéliaire syriaque", dans *Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot*, 1912.

romaine, ils auraient pu simplement avec Rome et des ecclésiastiques latins s'abstenir de tout rapport bon ou mauvais. Il ne faut pas exagérer ceux qu'ils eurent, ni les interpréter de travers. C'est pour des raisons politiques que Qilidj-Arslân II peut-être, que Kay-Khusraw II sûrement correspondirent un peu avec les papes de leur temps[165]. Que les rapports politiques fussent bons ou mauvais avec les Byzantins, les sultans ne pouvaient voir de mal à ce que des propagandistes latins vinssent rivaliser d'influence auprès de ses sujets grecs avec le clergé d'obédience constantinopolitaine. Lorsque Grégoire IX et Innocent IV commencèrent à envoyer des missionnaires en Orient, ils furent donc bien reçus, et, bien que momentanément ils eussent pu l'être aussi en Syrie et Mésopotamie, il est bien probable que l'accueil fut meilleur dans cette Asie Mineure où se trouvaient aussi des marchands et des soldats latins. Sans doute ce fait n'est-il pas étranger à l'enthousiasme qu'exprime le récit que nous a laissé de ses quelques années de séjour en Rûm ce Simon de Saint Quentin auquel nous avons plusieurs fois emprunté de précieux renseignements.

Il ne semble pas y avoir eu sérieusement de Juifs dans l'Asie Mineure intérieure sous la domination byzantine. Il y en avait à Antâlya, et nous avons vu qu'on les y retrouve toujours après la conquête seldjuqide. Il est normal que la cour de Qunya en ait attiré aussi à son tour, mais nous savons seulement qu'au temps de Djalâl al-dîn Rûmî ils avaient à Qunya des rabbins et un quartier, où l'on pouvait trouver du vin[166]. Nous ignorons s'il y en avait dans le centre commercial de Sîwâs. Aqsarâyî paraît avoir quelqu'idée (peu favorable) à leur sujet, mais ne nous précise pas s'il a eu des rapports avec certains d'entre eux. De toute façon, on ne voit pas que leur rôle ait été important, même dans la période où les Ilkhâns donnèrent le vizirat à un Juif et à un Juif converti. C'est en Rûm que vit le jour Bar Hebraeus, fils d'un Juif converti au christianisme monophysite, Ahron, un médecin, qui habitait Mélitène/Malatya.

Les constatations que nous avons faites sur la tolérance dont bénéficiaient les non-musulmans n'excluent pas que parmi ceux-ci il y ait eu un certain nombre de conversions. Laissant de côté même les cas des esclaves et celui des *akhis* (voir p. 154), nous apprenons de temps en temps de pures et simples conversions. Il s'en fait dans l'aristocratie, sans doute pour raisons de carrière: nous avons parlé des Gavras, des Comnènes, des épouses sultanales, parmi lesquels se rencontrent à la fois des convertis et des non-

165) Seldjuqides de Rûm-Grégoire IX: *M.G.S.S.* 4, Epistolae sec. XIII, t. I, n° 634 (extrait des registres) ; lettre d'Alexandre III au sultan d'Iconium ; Harduin, *Acta Conciliarum Parisiis*, VI, 2 (1714) 1401-1406.

166) Eflakî, *Derviches*, II-121.

convertis. Il y en eut d'autres. Si évidentes que soient les exagérations de l'hagiographe des Mevlevis, Eflakî, lorsqu'il nous parle des conversions individuelles ou massives effectuées par la seule influence de Djalâl al-dîn Rûmî, elles ne sont pas purement imaginaires (d'ailleurs, au niveau mystique où les choses se situaient pour Djalâl al-dîn, l'adhésion était aisée, néanmoins elle n'impliquait peut-être pas toujours le véritable passage officiel d'une confession à une autre). Nous en connaissons quelques autres cas, et il y en eut peut-être même de prêtres ou de moines, occasionnellement. Il est sûr que certains milieux indigènes n'avaient au moment de l'arrivée des Turcs qu'un christianisme imparfait, et que l'isolement accru par la conquête, en affaiblissant encore ce christianisme, facilita les conversions. L'examen de certains milieux modernes laisse supposer des cas de syncrétisme remontant au Moyen Âge. Sur les Karamanli voir *supra*, p. 106, n. 7.

CHAPITRE 6

LES INSTITUTIONS POLITIQUES CENTRALES

Une polémique connue a opposé des savants dont les uns considéraient que la plupart des institutions de l'empire Ottoman étaient d'origine byzantine, les autres d'origine soit islamique soit turque[167]. La querelle, au fond, était assez mal engagée, parce que, tout en énumérant un certain nombre d'exemples, on n'y distinguait pas nettement les domaines, et qu'il est a priori loisible de penser que la solution n'est pas forcément la même selon qu'on se place au niveau des organes centraux ou de l'organisation sociale de base. En ce qui concerne l'Asie Mineure seldjuqide, le problème n'est pas tout à fait le même que pour l'empire Ottoman, d'abord parce que le moment n'est pas le même, mais aussi et surtout parce que les conditions d'établissement et de croissance ne sont pas les mêmes. L'empire Ottoman est né en quasi-symbiose avec l'empire Byzantin (ce qui en restait) et a été une puissance européenne avant d'en être une asiatique; l'unification institutionnelle n'y a jamais été réalisée complètement, et le régime de l'Asie Mineure n'était celui ni des Balkans ni du monde arabe; les modèles musulmans, pour autant qu'il y en avait, n'avaient été empruntés que par l'intermédiaire du régime seldjuqido-mongol. L'État seldjuqide est plus limité dans ses dimensions, il a subi à la fois l'influence de traditions locales ou de la voisine Byzance et du monde irano-islamique par lequel les Turcs étaient passés, qui continuait à leur envoyer des "experts" et où

167) Fuad Köprülü, "Bizans müesseselerinin Osmanlı Müesseselerine te'siri hakkında bazı mülâhazalar" dans *Türk Huluk ve İktisat Tarihi Mecmuası*, 1931, trad. ital. 1953.

s'était illustré comme un modèle pour l'avenir, l'empire des Grands Seldjuqides; par ailleurs, il a bien entendu connu ses exigences propres et son évolution spécifique ; ce sont ces trois éléments qu'il faut s'efforcer de retrouver dans une étude institutionnelle, sans conclusion a priori.

À cet égard, diverses précautions s'imposent. Il ne faut même pas conclure automatiquement du fait que dans certains organismes le personnel est indigène à la persistance intégrale d'une tradition indigène. Et il faut prendre garde aussi à préciser la réalité des choses et à ne pas se laisser entraîner par des ressemblances superficielles de terminologie à inclure à celle des institutions, les mêmes mots ne désignant pas toujours et partout exactement le même contenu.

Il n'est pas moins indispensable de ne pas poser en hypothèse une identité de tous les régimes "seldjuqides". Certes, les Turcs qui ont colonisé l'Asie Mineure sont cousins de ceux qui ont fondé l'État des Grands Seldjuqides, et ils sont passés par l'Iran. Certes aussi on a reçu en Asie Mineure un personnel iranien, et on a étudié l'exemple des Grands Seldjuqides ou les modèles fournis dans le *Livre du Gouvernement* de Niẓâm al-Mulk[168]. Mais cette influence n'est nette qu'au XIII^{e} siècle, à une époque où beaucoup des traits de l'État seldjuqide de Rûm sont déjà déterminés, et dans leur détermination les conditions locales et les conséquences du fait de conquête comptent évidemment pour autant ou plus que les apports extérieurs. Il faut donc étudier le régime anatolien pour lui-même, en évitant toute assimilation a priori.

Il est enfin aussi absolument indispensable de distinguer soigneusement les époques, et je dois y insister parce qu'à mon avis des confusions fondamentales ont été commises faute d'avoir pris cette précaution. Il se trouve que les auteurs qui nous aident le plus à connaître les institutions seldjuqides sont d'époque mongole, et comme la dynastie a continué sous le protectorat mongol et que les nouveaux maîtres n'ont pas eu l'intention de bouleverser le régime antérieur, on traite en général d'un seul souffle des institutions seldjuqides et mongolo-seldjuqides, comme si elles étaient a priori indifférenciées. L'étude conduite avec le souci de la distinction montrera éloquemment qu'au moins en certaines matières c'est tout le contraire qui est vrai, et que l'interprétation à faire de faits constatés est donc toute différente de ce qu'on avait cru.

Il est probable que des distinctions du même genre seraient à faire entre les tout débuts de l'État seldjuqide et de ses acolytes et ses développements ultérieurs. La genèse de ses institutions, telles qu'elles nous appa-

168) Voir *supra* le portrait de Kay-Qubâdh, p. 74.

raissent lorsque nous les connaissons mieux, serait importante à dessiner. Ici le travail est en partie désespéré, faute de documentation, mais il doit être fait d'autant plus soigneusement dans tous les cas spéciaux où une information est accessible[169].

* *
*

À la tête du régime seldjuqide d'Asie Mineure est bien entendu le Sultan. Le terme, on l'a dit, longtemps d'usage seulement populaire, est maintenant officiel, et depuis que le Califat a perdu la puissance effective il s'applique au détenteur de cette puissance, distingué du Calife[170]. La distinction n'est nullement, comme l'ont dit parfois des auteurs médiévaux et modernes, celle d'un Pape et d'un empereur, parce que le Calife n'a rien d'un Pape et parce qu'il n'y a pas entre eux séparation d'un pouvoir "temporel" et d'un pouvoir "spirituel". Le sultan, tout particulièrement lorsque ses États n'incluent pas Bagdad, a la plénitude des pouvoirs, du moins en principe, aussi bien en matière de religion que de politique (sous la réserve théorique générale en Islam que la Loi, étant donnée par Dieu, ne peut être créée ni changée par l'homme, même dans ses stipulations spéciales). Le sultan, en général, respecte le Calife, et parfois trouve son compte à souligner ce respect, mais c'est tout. Ce qui appartient au Calife est uniquement le droit, qui ne peut être d'un autre, de légitimer le pouvoir sultanal; d'aucuns tiennent le Sultanat pour justifié en soi-même, et les détenteurs du pouvoir de fait, quand une raison ou une autre les empêche d'obtenir la légitimation, ne s'en troublent guère. En général, le Calife accorde la légitimation, qui sauvegarde l'apparence et le principe de son autorité. Un Calife actif y ajoute un souci du bon ordre des institutions religieuses qu'il peut essayer d'étendre moralement au-delà des frontières de son État propre, quand il en a un ; mais il n'a aucun pouvoir pour imposer ses interventions.

Nous avons vu qu'il est impensable que les premiers chefs turcs en Asie Mineure aient reçu une quelconque légitimation abbasside. Leurs successeurs l'ont eue apparemment, mais il est difficile de savoir depuis quand,

169) C'est là qu'il y aurait à distinguer les survivances byzantines du XII[e] s. des développements plus ou moins iraniens du XIII[e]. Il se peut qu'il y ait lieu aussi de distinguer dans certaines traditions indigènes les régions au passé arménien du reste de l'Anatolie.

170) Pour les quelques paragraphes suivants, on peut encore utiliser Gordlevsky, *op.cit.*, Bibliographie; plus spécialement pour le paragraphe présent voir K. Erdmann, *Ibn Bîbî als Kuntshistorische Quelle*, 1962, qui parle en fait de la vie de la cour et de l'armée. Pratiquement tout ce que nous avons à dire est pris dans Ibn Bîbî ou plus tard Aqsarâyî. Le vocabulaire courant parle de sultan de Rûm, à interpréter plutôt au sens de sultan *en* Rûm.

le seul fait explicitement connu étant l'envoi des insignes de *malik* à Gümüshtegin b. Dânishmend en 1135[171].

Nous avons vu que le titre était reconnu par l'usage, et peut-être même par la chancellerie byzantine, au début du règne d'Alexis Comnène, à Sulaymân b. Qutlumush[172], et on peut supposer que Qilidj-Arslân I[er] le portait ou le prit lorsqu'il décida de s'opposer en Mésopotamie même à son cousin Muḥammad. Peut-être ce dernier le reconnut-il à Shâhânshâh. Masᶜûd le porte sur une monnaie qui date probablement de la fin de son règne et Qilidj-Arslân II sur une inscription immédiatement postérieure à son avènement[173], mais cela ne prouve pas forcément qu'il ait fait l'objet d'une concession officielle, et la signification qu'on lui accordait est d'ailleurs indécise. Les écrivains de l'époque, tout en utilisant occasionnellement le titre de sultan, n'appliquent en général aux Seldjuqides de Rûm que le titre de *malik*, roi, mais ils font de même pour Nûr al-dîn, qui était évidemment et officiellement sultan. Le titre de sultan n'était peut-être pas senti comme bien différent de la fonction de *malik* qu'on trouve seul sur des monnaies et inscriptions d'époque sultanale. Quand ce titre fut accordé à Gümüshtegin, il est peu probable que la mesure ait été considérée comme antiseldjuqide, puisque Masᶜûd était en bons termes avec lui et il est difficile de prendre à la lettre le titre que se donne Muḥammad sur une monnaie de "roi de toute l'Anatolie et Romanie". Masᶜûd était-il considéré comme "sultan" au-dessus d'un *malik*, ou, comme un autre *malik* ? Ce ne peut pour le moment être qu'une question.

La titulature des inscriptions et, secondairement des monnaies et autres documents suffisamment officiels, est, de toute façon, intéressante à étudier. Qilidj-Arslân II s'y dit entre autres choses "sultan des Arabes et des ᶜAdjam", ce dernier mot impliquant sans doute les Turcs, mais sans que ceux-ci soient explicitement nommés à côté des *ʿAdjam* ordinaires, c'est-à-dire, dans l'Orient arabophone, les Persans. Il est ensuite champion de la guerre sainte, ce que les événements racontés précédemment nous invitent à prendre avec quelque réserve, gardien du pays d'Allah, c'est-à-dire qu'il considère son territoire, même s'il s'appelle encore Rûm, comme intégré désormais au Dâr al-Islâm, au domaine de l'Islam; auxiliaire du Calife titre qu'il a sans doute reçu du Calife, qui le donnait à tous ceux qui se réclamaient de lui; enfin "Sultan du pays de Rûm, des Arméniens, des Francs et de Syrie", ce qui, à la manière du temps, exprime, dès qu'on

171) Voir *supra*, p. 29

172) Voir *supra*, p. 14.

173) *RCEA*, n° 3201.

a tant soit peu mordu sur un domaine étranger, les ambitions plus vastes que l'on a et que l'on prétend légitimes, en l'occurrence, des ambitions caractéristiques vers le sud-est autant que sur l'ensemble de Rûm = Asie Mineure. Si la guerre sainte y est, le terme même de *ghâzî*, qu'emploient les Dânishmendites, les Saltuqides, les Mangudjaqides, manque. Il manque aussi des titres en langue spécifique turque, qu'ont au même moment non seulement les Mangudjaqides, mais même certains Zenghides et Artuqides : peut-être paraissent-ils trop étroits pour une conception sultanale[174]?

Il n'y a pas à insister sur les insignes ou le décor de la souveraineté, qui sont les mêmes que dans tout l'Orient musulman. Le souverain a un trône, un peu surélevé; dans des solennités exceptionnelles, il a une sorte de couronne, mais porte ordinairement un gros turban; son anneau-sceau lui permet d'authentifier n'importe où les documents qu'on présente à sa signature[175]. Lorsqu'il se promène, il est protégé par un baldaquin noir (couleur abbasside), qui n'est guère qu'un vaste parasol, et qui, apparemment propre à chaque souverain, l'accompagne auprès de son tombeau; des bannières et instruments de musique signalent le cortège, auquel participent esclaves et soldats de la Garde. Il vit en général dans un palais, et chaque grande ville en a un pour le recevoir, et, quand il n'est pas là, le gouverneur, sans parler des palais de plaisance qu'il peut se faire construire, tel, pour Kay-Qubâdh, Qubâdhabâd, sur le lac de Beyshéhir au nord-ouest de Qunya, Fîlûbâd près de Qunya, Kayqubâdhiya près de Qayṣariya[176].

Au temps des grands sultans, ces palais contiennent des magasins et trésors de tous genres; ʿAlâya, à l'abri contre les révoltes et les invasions continentales, était particulièrement prévue pour cet usage, mais aussi, à divers moments, Antâlya, Toqât, etc. Cependant, souvent aussi, on dressait pour le sultan de vastes tentes, qui, à l'entrée des villes, servaient à ses réceptions et à ses banquets. Il se devait, bien entendu, d'en donner. Il pouvait se complaire aussi aux plaisirs de la musique, du vin, du harem, mais nous n'entendons rien raconter de particulier à cet égard, et, pour le vin en particulier, il est possible que la tenue des Seldjuqides de Rûm ait été au-dessus de la moyenne. Ils aimaient, comme tous leurs contemporains de l'aristocratie, la chasse et certains sports, particulièrement à cheval, pour lesquels étaient prévus des champs d'exercice auprès des villes.

174) *RCEA*, n° 3236, 3202, 3493.

175) Erdmann, *op.cit.*, ch.2.

176) Voir *infra*, le chapitre Art avec les résultats des fouilles archéologiques. La réputation de la "vie de château" du sultan de Rûm a atteint Joinville au moment de la Croisade ou celui-ci accompagnait Saint-Louis (*Histoire de Saint-Louis*, ch. XXXI). D'après Dawâdârî, vol. IX, éd. Roemer 1960, 195, les Seldjuqides de Qunya avaient dans leur trésor une belle statue de Malikshâh à laquelle chaque souverain devait ajouter la sienne.

Le sultan avait bien entendu le monopole de la monnaie. Il est peu douteux qu'il ait eu, comme tous les grands souverains de son temps, un atelier de confection de tissus et vêtements de luxe, destinés à ses présents aux grands et aux princes étrangers; mais nous n'en savons rien.

Les jeunes sultans sont, chez les Seldjuqides irano-iraqiens, flanqués d'*atabegs*. Il en est de même, sous réserve de leurs attributions effectives, de leurs épigones. La dignité d'*atabeg* se rencontre aussi en Rûm, mais elle n'a jamais pris les dimensions qu'elle a atteintes chez les autres Seldjuqides. Qilidj-Arslân I^{er} en avait un, Khumartash al-Sulaymânî, dont le nom indique qu'il était un affranchi de Suleymân b. Qutlumush (et non un chef turcoman)[177]; mais il ne nous est à vrai dire connu que par le gouvernement de Mayâfâriqîn, chef-lieu du Diyâr Bakr, que lui conféra Qilidj lorqu'il la conquit en 1106 ou 1107. Le jeune Seldjuqide de Malatya en a successivement plusieurs, choisis comme époux par sa mère, dans les années 1107-1113 et suivantes, de rôle plus conforme à la tradition[178].

Les Dânishmendites n'en ont pas. Chez les Seldjuqides, le premier connu après les précédents est l'*ispahsalâr* Badr al-dîn b. Arslân Doghmush, qui se dit tel dans une inscription de 1177; mais nous ignorons de qui il est *atabeg*, et dans cette inscription il apparaît non à ce titre, mais à celui de gouverneur de Niksâr récemment enlevée aux Dânishmendites; nous ignorons si l'un des fils de Qilidj-Arslân, par exemple celui qui aura plus tard Niksâr dans le partage de sa succession, était en principe le titulaire de cette place sous la tutelle de cet Arslân Doghmush, maître effectif. Les *atabegs* du XIII^{e} siècle ne nous sont, eux aussi, connus qu'en titres, et avec d'autres fonctions. Par exemple, Mubâriz al-dîn Armaghânshâh, chef de l'armée d'Amasya lors de la révolte de Bâbâ Isḥâq, et *atabeg* de ʿIzz al-dîn b. Kay-Qubâdh, avec ordre de le mettre à mort... Qaratây, affranchi au temps des Mongols[179]

Le sultan a un lieutenant, *nâ'ib (al-sultân)* dont on voit mal s'il est occasionnel (absences, maladies) ou permanent.

Parmi les auxiliaires personnels du sultan se trouve le *pervâneh*. Ce per-

177) Ibn al-Azraq, 158 r°, éd. en note à Ibn al-Qalânisî, 157.

178) Voir *supra*, p.23.

179) L'ensemble des titres est donné par A.C. Schaedlinger, "Amter und Funktionen des Rum Seldjuken nach Ibn Bîbî", dans *WZKM*, 62, 1967, *Festschrift Herbert Jansky*; İsmail Hakkı Uzunçarşılı, *Osmanlı Devleti Teşkilâtına Medhal*, 1941, a cru trouver des filiations entre les titres du régime mamluk (parce que turcs) et les titres anatoliens ; nous ne pouvons le suivre dans cette hypothèse, ce qui n'empêche pas l'ouvrage de contenir d'utiles informations.

sonnage, dont le nom poétique (papillon) surprend un peu en cet entourage n'a de correspondant à ma connaissance que dans l'Islam mongol, mais bien moins important, et sous le nom de *pervânehdjî*, qui suggère que *pervâneh* est une forme dérivée et abrégée. De toute façon, il s'agit de l'homme qui transmet les messages personnels du prince, que ce soient ces messages ou le messager qui mérite le nom de papillon ; c'est à la lettre le distributeur des faveurs. On conçoit évidemment que ce poste, avec un peu de savoir-faire, puisse conduire à de hautes destinées et l'on connaît depuis le début du XIII[e] siècle des *pervânehs* qui sont de notables personnages. Néanmoins, il faut se garder de commettre sur leur puissance le contresens qui a parfois été commis en raison de la personnalité du *pervâneh* Muʿîn al-dîn Sulaymân, véritable dictateur sous le protectorat mongol: celui-ci a continué à être désigné usuellement par le titre sous lequel il s'était d'abord fait connaître, mais ce n'est pas en tant que *pervâneh* qu'il a eu tous les pouvoirs que nous lui avons vus.

Les *atabegs*[180]

Shams al-dîn Altunbeh[181] pour ʿIzz al-dîn fils de Kay-Qubâdh, à la mort de celui-ci, mis à mort par Kay-Khusraw II.
Mubâriz al-dîn Armagânshâh, remplaçant du précédent, tué comme chef d'armée d'Amasya par les Turcomans de Bâbâ Isḥâq.

Les *nâ'ibs*

Sâyf al-dîn abû Bakr, fils de Hakkebâtz, ex-*subâshi* de Qayṣariya, à l'avènement de Kay-Qubâdh.
Shams al-dîn Isfahânî, à la chute de Köpek, sous Kay-Khusraw II (Ibn Bîbî, 88, 91, 124, 219).

Les *pervânehs*

Zahîr al-dîn Ilî b. Yâghî-Bâsân (dânishmendite ?), dans le deuxième règne de Kay-Khusraw I[er], exilé à l'avènement de Kay-Kâûs pour avoir soutenu Kay-Qubâdh, meurt peu après, vers 609 (Ibn Bîbî, 44).
Djalâl al-dîn Qayṣar, 608-617?, *pervâneh* de Kay-Kâûs (Ibn Bîbî, 91).
Sharaf al-dîn Muḥammad, 617. — Cependant, si Ibn Bîbî a raison, on retrouve Qayṣar en 620.
Kamâl al-dîn Kâmyâr[182] (Ibn Bîbî, 143).

180) Quelquefois "lâlâ"; Sayf al-dîn Sunqur Lâlâ, *Tarih-e Al..*, 48-49; Ibn Bîbî, 150, 205, 211, 213, 251, 308, 341, 346. Le rôle d'*atabeg* est un grand rôle gouvernemental, cf. Lettres de Djalâl al-dîn, 138-39. Un précepteur de Kay-Qubâdh est nommé dans Eflakî, I 34; cf. Ibn Bîbî, 299.

181) Avait été *tshâshnegîr* vers 625 (Ibn Bîbî, 124) ; il a vers 627 un rôle d'ambassadeur (Ibn Bîbî, 162) ; il est chef militaire en 631 et joue un rôle constant sous Kay-Khusraw II (Ibn Bîbî, 205-212, et 275-76) jusqu'à son exécution par Köpek.

182) Exilé au début du règne de Kay-Qubâdh pour avoir été antérieurement lié à Kay-Kâûs, puis rappelé et joue un grand rôle diplomatique et militaire, par exemple dans la lutte contre al-Malik al-Kâmil (*supra*, p.87); voir un *manshur* à lui adressé dans le mn. de la B.N n° 1353 = O. Turan, *Vesikalar...* avec notice biographique p. 74 *sq.*

Tadj al-dîn, fils du cadi Sharaf al-dîn d'Erzindjân, 690 (Ibn Bîbî, 195, 201, 207, 214).
Wâlî (Veli) al-dîn, 638, tué au Köseh-Dâgh (Ibn Bîbî, 253).
Fakhr al-dîn abû Bakr (Ibn Bîbî, 299).

Le sultan est entouré d'un certain nombre de personnages détenant des offices ou dignités de cour et dont certains peuvent être les mêmes que ceux qui par ailleurs détiennent des fonctions dans la hiérarchie politique et militaire et sont en tous cas donnés à des membres de la caste qui la fournit. Presque tous portent des noms en partie persans déjà connus chez les Seldjuqides d'Iraq-Iran. L'*amîr-i djandâr* est le chef des *djandârs*, c'est-à-dire de la Garde, l'*amîr-i silâḥ*, chef des armes, l'*amîr-i shikâr*, chef de la chasse, l'*amîr-i ʿalam*, le porte-drapeau, et l'*amîr-i akhûr*, indifféremment appelé de ce nom ou, même si le titulaire est musulman, du nom latino-byzantin de *kondestabl* = connétable (Ibn Bîbî 118-145), le chef des chevaux. L'*ustâdh-dâr* (Ibn Bîbî, 208) est le "chef du palais", cependant que l'*amîr-i madjlis* organise les réceptions, audiences etc. Le *tshâshnegîr* est le dégustateur, le *sharabsalâr* l'échanson, mais il s'agit de titres honorifiques tenus par des grands personnages titulaires d'autres fonctions. Enfin les chambellans, *ḥâdjib*, ont à leur tête un *ḥâdjib* des *ḥudjdjâb* (pluriel de *ḥâdjib*), grand personnage qui en fait est aussi et surtout un général d'armée. Titulaires connus avant 1243:

amîr-i djandâr

Nadjm al-dîn Bahrâmshâh, sous Kay-Kâûs et encore, si on ne le nomme pas avec ce titre par simple rappel, sous Kay-Qubâdh, bien que soit aussi nommé sous celui-ci Mubâriz al-dîn ʿIsâ, qui figure encore sous Kay-Khusraw II au moins jusqu'en 641/1244 (Ibn Bîbî, 38, 48, 90, 113-15, 165, 211, 218, 226).

amîr-i silâḥ

Un *silâḥdâr* anonyme est nommé vers 620, mais il n'y a d'*amîr-i silâḥ* explicitement nommé qu'à partir de 660, sous les Mongols (Ibn Bîbî, 299).

amîr-i ʿalam

Tughân, au début du règne de Kay-Khusraw II (Ibn Bîbî, 218).

amîr-i akhûr

Zayn al-dîn Bashâra, sous Kay-Kâûs ; connétable, Asad al-dîn Ayâz, sous Kay-Qubâdh (Ibn Bîbî, 41, 86, 111, 115).

ustâdh-dâr

À l'avènement de Kay-Khusraw II, Djamâl al-dîn Farrukh, le *lâlâ*/précepteur.

amîr-i madjlis

617-620, Mubâriz al-dîn Bahrâmshâh (Ibn Bîbî, 41, 62-64, 79-80, 111-15); sous Kay-Khusraw II, le poste est attesté mais le titulaire anonyme.

tshâshnegîr

Sayf al-dîn Ineh[183], sous Kay-Khusraw I[er]; Mubâriz al-dîn Tshavli (Ibn Bîbî, 41) sous Kay-Kâûs ; sous Kay-Qubâdh, deux titulaires, Shams al-dîn Altunbeh avec Tshavli (Ibn Bîbî, 124, 138, 160, 195, 206, 221, 239), puis le premier, devenu aussi *atabeg*, avec Nâṣir al-dîn ᶜAlî; sous Kay-Khusraw II, encore Tshavli, avec Yaxtash (Ibn Bîbî, 224).

sharabsalâr

attesté seulement au temps des Mongols, sous Kay-Kâûs II, titulaire en même temps connétable (Ibn Bîbî, 118, 122, 125, 165).

ḥâdjib

Zakaryâ, sous Kay-Khusraw I (Ibn Bîbî, 25).

Dans la plupart des États musulmans d'Orient contemporains de nos Seldjuqides, il y a une distinction nette de carrière et de race entre les fonctions administratives et les fonctions politico-militaires. Tandis que celles-ci sont réservées à la caste militaire, essentiellement turque, parfois kurde, exceptionnellement d'autre race, les fonctions administratives sont réservées aux indigènes seuls compétents et en principe exclus du métier des armes, au moins de l'armée régulière. Il est tout à fait exceptionnel que l'on passe d'un cadre à l'autre. Les fonctions judiciaires, qui constituent un troisième cadre, sont elles aussi confiées aux indigènes; les exemples de passage de membres de la carrière administrative à la carrière judiciaire sont limités, mais non impossibles.

Dans l'Etat de Rûm, les données du problème sont un peu différentes. Les "indigènes" ici sont chrétiens, et s'il est bien certain qu'ils figurent dans certains emplois, la chose est cependant rendue difficile non pas tant par leur religion, qui ne constituait un obstacle ni en Égypte ni en Iraq, que par leur ignorance de l'arabe et du persan. Les cadres administratifs sont donc là pour bonne part des Iraniens immigrés, en tous cas au XIII[e] siècle, du Khurasân ou de l'Iran du nord-ouest voire occasionnellement d'Ispahân etc. D'autre part, nous verrons que la carrière militaire n'a pas non plus dans l'État seldjuqide la simplicité qu'elle a par exemple chez les Grands Seldjuqides ou chez les Zenghides et Ayyûbides. C'est bien cependant à des Turcs que sont, sauf raisons particulières, concédés les emplois politico-militaires, mais quelques-uns ont peut-être aussi pénétré dans la carrière administrative, la carrière judiciaire, surtout aux générations tardives (les fils n'ayant pas forcément la vocation militaire des pères, et les Turcs devenant des "indigènes"), à condition d'avoir acquis la maîtrise des langues et techniques nécessaires.

183) 608 (Ibn Bîbî, 39), pris et libéré par Lascaris, (Ibn Bîbî, 45-47).

Il reste cependant en gros valable de distinguer entre ces différentes carrières.

À la tête de l'administration civile est le vizir (Ibn Bîbî, 66, 82, 91, 116-7, 180) ; le vizirat est attesté, s'il n'y a pas attribution du titre par interprétation du chroniqueur arabe auquel le renseignement est dû, dès Sulaymân au XI[e] siècle, et par un ou deux titulaires au cours du XII[e]. Son existence formelle est sûre en tous cas à partir de celle du Sultanat affirmé, car c'était la conception courante que l'installation d'un vizir était une des manifestations de la souveraineté. Toutefois, même au XIII[e] siècle, notre connaissance des vizirs reste incomplète, et l'on n'a pas l'impression que le vizirat ait jamais été accompagné pour ses titulaires, même quand occasionnellement ils avaient une action politique, des vastes pouvoirs qui, en d'autres pays, avaient été ceux de certains vizirs et comme Niẓâm al-Mulk chez les Grands Seldjuqides. Est-ce faute de personnalité des vizirs, ou parce que plutôt l'organisation du régime les limitait strictement à des tâches administratives encore peu développées? Peut-être faut-il faire intervenir le fait que, parmi les premiers vizirs, il y eut des indigènes, convertis mais insuffisamment sûrs aux yeux des Turcs dominants ? Ce n'est pas en tous cas avant les Mongols que nous trouverons des vizirs qui aient une véritable importance, dans un contexte d'organisation tout à fait différent. Comme partout on désigne le vizir par l'appellation de *ṣâḥib*[184],

vizir (jusqu'en 1243)

Vizir anonyme de Sulaymân en 1086.

Vizir de Masᶜûd, Hasan b. Gavras (*supra* p. 34 et 45).

Un Masᶜûd, vizir un peu avant 617/1220.

Sous Kay-Kâûs ou la fin du règne de celui-ci, Madjid al-dîn abû Bakr. 617, à l'avènement de Kay-Qubâdh, Rashîd al-dîn (Ibn Bîbî, 90). 625/1228, ou avant et jusqu'à la fin du règne, Ḍiyâ al-dîn Qara-Arslân (Ibn Bîbî, 66, 150, 187).

A la chute de Köpek (637/1240), Muhadhdhab al-dîn Dâdeh ᶜAlî al-Daylâmî, jusqu'à sa mort en 1244.

Le *mustawfî* est dans tout l'Orient musulman l'homme qui jadis s'appelait *ṣâḥib al-zimâm*, chef de la comptabilité. C'est lui qui vérifie les rentrées effectives d'impôts et les dépenses, et son assistance est indispensable au vizir, qui le choisit, en attendant parfois qu'il devienne lui-même vizir.

184) Sur l'emploi du temps d'un vizir, voir Ibn Bîbî, 262-63.

Il est plus difficile de définir les tâches du *mushrif*, apparemment surintendant des domaines sultaniens, et du *nâẓir*, contrôleur, qui peut-être l'assiste. Ils ont probablement existé sous les Seldjuqides, à l'image de ce qui existait dans les États orientaux voisins, puisque dans l'ensemble il y a parallélisme des titres et organismes, mais ils ne sont attestés qu'à l'époque mongole, et peuvent donc être une innovation sinon de ceux-ci à proprement parler, du moins des agents iraniens influents dans les conditions de cette époque.

mustawfî

Sa'd al-dîn abû Bakr Ardabîlî, an 630/1233 (Ibn Bîbî, 186, 271, 299, 307).
Shihâb al-dîn Kirmânî, sous Kay-Khusraw II (Ibn Bîbî, 320).

À l'époque seldjuqide par contre, mais non à l'époque mongole (par suite de la diminution de l'armée?) est attesté, comme dans tous les États environnants, un *'âriḍ*, qui comme ses homologues doit être chargé, à cheval sur l'administration civile et militaire, de vérifier avec le sultan, lors des revues, l'état de l'armée, et à cette occasion de distribuer les soldes.

'âriḍ

Unique titulaire connu: Niẓâm al-dîn Aḥmad dit Fils du vizir Maḥmûd, en 617/1220 (Ibn Bîbî, 83).

L'État seldjuqide comme ses voisins avait son service postal officiel, le *barîd* (Ibn Bîbî, 242).

Comme dans tous les pays environnants, l'administration se compose, sous ces personnages, de "bureaux", *dîwâns*. Un rôle particulier est joué par le bureau de la rédaction, *inshâ*, qui rédige à la fois la correspondance politique et les diplômes. Chez les Grands Seldjuqides, le *tughrâî* était vite devenu identique au directeur de l'*inshâ'*, le *munshî'*. Le titre de *munshî'* ne paraît pas se rencontrer chez les Seldjuqides de Rûm, qui ont celui de *tughrâî*, et c'est donc celui-ci qui est le véritable "chancelier"[185].

tughrâî/munshî'

Unique titulaire connu (en dehors d'un hypothétique "chancelier Christophe" cité par Kinnamos en 1161)[186], Shams al-dîn (ou Nûr al-dîn) Ḥamza b. al-Mu'ayya en 617/1220 (Ibn Bîbî, 89).

La "chancellerie" seldjuqide rédigeait normalement ses lettres et diplômes, semble-t-il, en persan[187]; ce n'est du moins que sous cette forme que des spécimens non traduits nous en ont été conservés, et cela corres-

185) Mon article, "La *tughra* seldjuqide", dans *JA*, 1947, et *JA*, 1985, "La *tughra* seldjuqide et les Khazars".
186) Voir *supra* p. 40.
187) Voir dans la liste des sources, et O. Turan, *Vesikalar...*

pond à la vraisemblance. Toutefois il y a à cette règle des atténuations. D'abord, les documents de caractère légal musulman, qui émanent non de la chancellerie mais des cadis, sont rédigés obligatoirement en arabe, et les exemples conservés prouvent qu'ils le sont selon des formulaires parfaitement corrects. Dans la chancellerie même, il est peu vraisemblable qu'il n'y ait eu en aucun cas de rédacteur capable d'écrire en arabe à des princes arabes; toutefois, il faut convenir que la lettre de félicitation —si elle est authentique— écrite à Saladin pour le féliciter de la conquête de Jérusalem est en persan. Les inscriptions monumentales et numismatiques, qui mettent l'objet sous la protection de la Loi, sont normalement rédigées en arabe, c'est seulement à l'époque mongole que commenceront à apparaître de rares dérogations à cette règle. Les documents fiscaux sont eux-mêmes en arabe ; les principaux sont traduits en persan sous les Mongols[188]. Les traités avec des États étrangers ignorant l'arabe ou le persan pouvaient être rédigés dans les deux langues, mais on ne peut dire par les soins de qui était rédigée la traduction de l'original, bien qu'il soit à peu près évident que l'État seldjuqide disposait d'interprètes en plusieurs langues. Nous avons conservé des lettres écrites au nom de Kay-Kâûs en grec[189] et qui, même s'il en était conservé un autre exemplaire en persan à Qunya, avaient sans doute été rédigées directement en grec là et ne sont pas des traductions faites par les destinataires, en l'occurrence des Francs de Chypre qui eussent fait traduire en latin. Ibn Bîbî connaît même, dans les bureaux, des nûtar, "notaroï"[190], notaires, qui désignent évidemment des "écrivains" grecs. Nous ignorons quelle langue un sultan seldjuqide employait lorsqu'il écrivait à un haut dignitaire non musulman de ses sujets des lettres comme celles dont Michel le Syrien nous donne la traduction syriaque.

Nous savons que les Seldjuqides d'Iran/Iraq authentifiaient leurs documents à l'aide du signe symbolique spécial dit *tughrâ*[191]. Comme il est normal puisque les Ottomans auront leur *tughrâ*, il en existe aussi chez les Seldjuqides d'Asie Mineure. La forme arquée, que le sens en fût interprété d'une façon ou d'une autre, est encore attestée par un texte d'Ibn Bîbî, qui est en ce domaine d'une compétence certaine, bien que sur un document conservé, mais en grec et à l'usage de l'étranger, elle apparaisse uniquement comme une graphie particulièrement solennelle du titre

188) Aqsarâyî, et *infra* p.328.
189) Voir *supra*, chapitre Commerce.
190) Ibn Bîbî, Duda, index.
191) Voir *supra*, n.185.

sultanal[192]. Chose étrange aussi, bien que le titre de *tughrâî* se maintienne et ait été porté par des hauts personnages, le mot même de *tughrâ* est parfois confondu, comme chez les Mamluks arabophones d'Égypte, avec l'arabe *turra*, bordure (ce qui correspond en effet à la modalité des écritures authentifiantes chez les Mamluks telles qu'elles sont pratiquées, mais qui ne paraissent jamais employées chez les Seldjuqides).

Les scribes des Seldjuqides à l'époque mongole utilisaient des modèles de stylistique administrative ou des recueils de documents laissés par des prédécesseurs illustres; nous devons à quelques recueils conservés de ce type d'avoir à notre disposition quelques actes antérieurs même aux Mongols; mais nous ne pouvons affirmer qu'aucun recueil ait été constitué à l'époque du Sultanat indépendant, comme nous en connaissons pour les autres Seldjuqides, ou pour leurs héritiers khwârizmiens.

La tâche des bureaux est-elle devenue plus lourde sous le protectorat mongol, ou y a-t-il eu prolifération spontanée et non justifiée du nombre des employés? Nous avons l'écho de plaintes qui furent prononcées contre cette prolifération[193], qui, s'il faut en croire les plaignants, aurait abouti à une multiplication par quatre par rapport au temps du grand Kay-Qubâdh lui-même (24 hauts titulaires là où il n'y en avait que 6).

Comme dans les États irano-musulmans voisins, à côté de la justice ordinaire des cadis, qui existent en Rûm comme partout, il y a, à côté du Sultan, pour la justice dite des *maẓâlim*, de la répression des abus administratifs etc, un *amîr-dâd*, chef de la justice.

amîr-dâd

Titulaire connu : en 612/1215, Sinân al-dîn Tughrïl ; emploi encore attesté anonymement vers 618 (Ibn Bîbî, 114).

Nous avons dit que la carrière militaire fournissait la plupart des offices ou dignités de cour que nous avons déjà énumérés ainsi que celui de *nâ'ib* et d'*atabeg* (mais non de *pervâneh*). Elle fournit les commandants militaires de province dont on reparlera ci-après et la fonction de *beglerbeg*.

Il est assez difficile de se faire une idée précise du *beglerbeg*, *beg* des *begs*. C'est peut-être le même qui est appelé dans les textes grecs littéraires du XII[e] siècle "archisatrape", et *ispahsalâr/amîr kabîr*. Au XIII[e] siècle, l'équivalence normale est avec l'arabe *amîr* (ou plus souvent *malik) al-umarâ'*, émir (ou roi) des émirs, les deux titres étant indifféremment attestés selon les textes, voire dans le même. On n'en trouve jamais nommé qu'un seul à

192) Osman Turan, *Vesikalar*.
193) Ibn Bîbî, et Aqsarâyî, voir *infra*, III- 2[e] section.

la fois, et, dans les épisodes de la période mongole ou nous est explicitement exposée la répartition des fonctions, le *beglerbeg* est toujours un personnage unique. Cependant, à l'époque de l'indépendance, on rencontre parfois deux noms de titulaires nommés alternativement comme s'il y avait entre eux coexistence, et comme l'un d'eux est le chef de la grande province turcomane de Qastamûnî, on inclinerait à penser qu'il a eu ce titre en cette qualité: On pourrait penser aussi que le *beglerbeg* est spécialement chargé du contrôle général des Turcomans dont les chefs s'intitulent *begs*, mais il ne semble pas y avoir confirmation d'une telle hypothèse ; parmi les *beglerbegs* se trouve d'ailleurs un Comnène, que, si assimilé qu'il ait été, on imaginerait mal dans cette fonction. Le rôle du *beglerbeg* est évidemment essentiellement militaire, mais cela ne signifie pas qu'il soit un général en chef exclusif d'autres, et l'*atabeg*, par exemple, quand son pupille n'est pas en état de commander directement des troupes, le supplée aussi couramment dans cette tâche.

beglerbeg

1211 (à moins que ce ne soit par anticipation), déjà Ḥusâm al-dîn Tshupân, en même temps que Sayf al-dîn Amîr Qîzîl.
617/1220, Sayf al-dîn Ineh et Bahâ al-dîn Qutlughshâh, ensemble ou successivement.
Expédition de Crimée, le même Ḥusâm al-dîn Tshupân.
Altïnbeh, plus tard *atabeg*.
Arslân b. Qâymaz, avec *nâ'ib*/vicaire Nâṣir al-dîn le Turdjmân/ınterprète, cependant dit un peu avant *nâ'ib* de Ẓahîr al-dîn Manṣûr b. Kafî.
Sharaf al-dîn Maḥmûd.
(Ibn Bîbî, 84, 91, 113-15, 127, 141, 205, 218, 224-26).

Il ne semble pas qu'il y ait rien de particulier à dire de la justice ordinaire en Rûm. Nous avons vu que l'installation d'un cadi partout où il y a une communauté musulmane est chose déjà assurée par Sulaymân b. Qutlumush[194]. Mais nous ne pouvons pas dire grand-chose du fonctionnement effectif de l'institution en Rûm, qui n'a d'ailleurs aucune raison d'avoir présenté aucun caractère spécifique. Dans tout l'Islam, le cadi est un personnage extérieur à l'État, bien qu'il soit nommé par lui, en ce sens qu'il applique une Loi qui est indépendante de l'État, et que les fonds dont il dispose sont en partie des fonds d'essence religieuse sur lesquels l'État en principe n'a pas de droits. Les actes conservés de fondations de *waqfs* (voir p.135) nous le montrent en particulier dans sa fonction, qu'il a partout, de garant et surveillant de ces *waqfs*. Il y a un cadi par chef-lieu, qui peut avoir des auxiliaires ailleurs. Nous ne voyons pas clairement s'il y a un

194) Voir *supra*, p. 110.

cadi suprême, qui pourrait être celui de la capitale, comme en d'autres États, ou si cette fonction incombe à l'*amîr-dâd*. Sur les "témoins" de la régularité des actes, nous savons seulement pour Rûm que des signataires figurent au bas des *waqfs*, mais dont le nombre dépasse apparemment celui des témoins/*shuhûd* permanents. Il y a, comme dans les États voisins d'Orient, un cadi spécial pour l'armée (tenu à des connaissances juridiques et linguistiques spéciales), le *qâḍî'l-askar* ou *qâḍî-i-lashkar*. Autour du cadi, des juristes experts peuvent faire office de consultants, *muftis*, mais nous n'en savons à vrai dire à peu près rien pour Rûm à notre époque.

Nous avons parlé ailleurs des métiers. On sait que dans tout l'Islam, leur contrôle est assuré par un agent du cadi, le *muḥtasib*, dont l'existence est attestée de notre temps en Rûm. Il peut être partout entouré de délégués spéciaux à la surveillance de chaque métier; peut-être y en a-t-il de même en Rûm, mais il se pose là un problème que nous avons trouvé ailleurs (p.150).

L'armée[195] est un domaine où le modèle byzantin intervient presque certainement, encore qu'un peu paradoxalement, à côté du modèle irano-musulman classique et de la tradition turque ancienne. Il faut là évidemment distinguer les époques. Au début il n'y a de force militaire que celle des Turcomans, conservant plus ou moins leur organisation autonome[196]. Ils ont continué à intervenir, on l'a vu, sur les frontières, pendant toute l'histoire seldjuqide, sans parler de l'histoire médiévale ultérieure, tantôt pour leur propre compte sans souci de concordance avec la politique seldjuqide, tantôt au service de celle-ci, suivant les circonstances. Mais au cours du XII[e] siècle, il s'est constitué, au XIII[e] il s'est développé une autre armée, dont nous ne pouvons malheureusement préciser le rythme ni les modalités d'organisation. Il est certain qu'elle comporte des esclaves, ultérieurement affranchis, comme les autres armées du Proche-Orient musulman, seldjuqides ou non; mais ici nous savons que beaucoup d'entre eux, au lieu d'être turcs comme ailleurs, sont des Grecs ramassés dans les razzias frontalières, spécialement dans la province de Qastamûnî. La raison de l'appel à ce recrutement, en particulier pour la garde et l'armée de garnison dans les grands centres, sont les mêmes que dans tous les États musulmans voisins: à la fois, politiquement, le besoin de fidélité et,

195) Sur l'armée seldjuqide de Rûm en général voir Al. Bombaci, "The Army of the Saljuqs of Rûm", dans *Annali dil Istituto Orientali de Napoli*, vol. 38, 4, 1978 (article très bon mais comporte des inexactitudes à propos des *iqtâ'*).

196) Kaegi, "The contribution of archery to the Turkish conquest of Anatolia", *Speculum* 39 (1964); Denis Sinor, "The inner Asian Warriors", *Journal of the American Oriental Society* 101-2 (1981).

techniquement, celui de disposer de techniciens de modes de combat étrangers aux Turcomans, pour affronter les armées ennemies comparables et conduire les opérations de siège. Mais il y a un autre élément de l'armée, qui apparaît clairement au XIII[e] siècle, et qui est tout à fait différent de ce qui existe chez les autres musulmans du Proche-Orient, les métis et les mercenaires étrangers.

On a parfois cru qu'il fallait y joindre un corps de métis, les *ikdîsh*, mais on a vu en parlant des villes que cela reposait sur une certaine méprise: s'ils peuvent occasionnellement jouer le rôle de milice, ils ne font pas normalement partie de l'armée. Il n'y a pas plus à songer à aucune anticipation des janissaires ottomans, enfants indigènes levés pour être élevés comme soldats musulmans. Et bien entendu la participation des chrétiens à l'armée est exclue comme dans tous les pays musulmans; sous les Mongols, qui eux n'étaient pas musulmans et dans certains cas favorisaient les chrétiens, la prétention de l'évêque arménien d'Erzindjân Sarkis/Serge d'amener à une armée composite un corps de coreligionnaires souleva un tollé[197]. Mais cela n'exclut pas que l'État seldjuqide ait pu employer des chrétiens étrangers comme mercenaires. Les textes ne permettent pas toujours de savoir si tels ou tels contingents de ce genre auxquels il est fait allusion sont effectivement des mercenaires ou des corps envoyés par des souverains vassaux, même lorsqu'il s'agit de Francs, il peut s'agir de sujets francs des Arméniens de Cilicie —il n'en manquait pas, puisqu'on traduisit même en partie à cause d'eux en arménien pour les besoins du gouvernement les Assises (recueil de lois et coutumes) de la Principauté d'Antioche. D'autre part, il peut exister des cas intermédiaires ou, en raison d'un danger pressant, devant les dangers khwârizmien ou mongol, le gouvernement seldjuqide prend partiellement ou totalement à sa solde des corps de troupes envoyés par des alliés ou vassaux en sus des prestations ordinaires.

Mais il n'est pas douteux qu'il existe aussi des mercenaires au sens exact du terme, comme en avait l'armée byzantine, à qui l'esclavage militaire était inconnu, et qui employait en cette qualité, entre autres soldats étrangers, des Turcs provenant de la steppe russe, à côté de Slaves, de Scandinaves, de Francs (surtout Normands d'Italie), etc. Ce qui peut paraître le plus étrange à un esprit féru d'idées plus récentes est que les principaux de ces mercenaires sont des Francs, à l'époque des Croisades. C'est que là encore il importe de distinguer les musulmans de Syrie, éventuellement de haute-Mésopotamie ou d'Égypte, qui combattent directement les Francs de l'Orient Latin, et les Turcs d'Asie Mineure qui, sauf le cas de Croisade

197) Voir *infra*, p. 258-259.

traversant leur territoire et depuis la chute du comté limitrophe d'Edesse, ne les combattent pas, voire parfois sont alliés à certains d'entre eux (il y a des cas d'alliance chez des Syriens même, mais qui restent exceptionnels, et sont objets de scandale). On peut relever un ou deux cas de mercenaires francs au service des princes musulmans syro-égyptiens, mais en règle générale, l'Église, qui excommuniait (d'ailleurs en vain) les marchands vendant des armes aux musulmans, n'eût pas admis a fortiori que des soldats allassent combattre pour eux, fût-ce contre d'autres que contre des Francs. Il y a cependant un parallèle dans l'Occident musulman, particulièrement dans le Maroc almohade, où, avec la tolérance de la Papauté, en échange de garanties pour le culte chrétien, existaient de véritables milices européennes. On peut douter si ce parallèle était connu des Seldjuqides, ou s'il eut sur eux une quelconque influence. Ce qui est certain est qu'il y eut des mercenaires francs, qui dans certains cas —et on a vu que le missionnaire Frère Simon en tire fierté— jouèrent un rôle important. Des noms même nous sont donnés, qu'il est difficile de reconnaître; du moins savons-nous que, parmi leurs chefs, il y avait un Vénitien en même temps homme d'affaires, un Plaisantais, un Normand d'Italie, un Gascon[198]. Qu'étaient-ils venus faire là? Et comment y étaient-ils arrivés? Nous n'en savons rien. D'aucuns peut-être sont arrivés de Chypre, en temps de "chômage". D'autres appartenaient à ce qui auparavant avait été la clientèle de l'État byzantin, et maintenant, à travers l'empire Latin, gagnaient cet État turc qui, nous le reconstatons sans cesse, n'apparaissait pas comme un étranger, un ennemi au même titre que les États d'au-delà de lui. D'autres étaient des prisonniers de princes syriens libérés de cette condition lors des campagnes de Kay-Kâûs et Kay-Qubâdh. La conquête mongole, évidemment, devait supprimer la possibilité d'emploi à Rûm, et nous n'en connaissons plus après 1243.

Les titres des chefs militaires sont en général ceux de la tradition arabe, persane ou turque, un peu interchangeable, plus ou moins utilisés selon les périodes. *Amîr,* arabe, voisine avec *beg,* turc (souvent désignant un Turcoman); *amîr al-umarâ'* (émir des émirs) avec *beglerbeg* (beg des begs) (voir *supra* p.188), *ispahsalâr,* persan; *subâshi,* turc (beg Bîbî, 88, 310, 394), avec *serleshker,* persan de même sens, *shihneh,* arabe réutilisé dans le sens de chef de garnison, etc. Il y a toutefois un cas où l'on voit intervenir un titre qui est d'origine occidentale (avec possibilité d'intermédiaire byzantin), le chef de la cavalerie, qui porte souvent le titre arabo-persan d'*amîr-akhûr,* s'appelle aussi bien parfois, on l'a vu, *kundestabl,* connétable, pour

198) Voir *supra,* p. 95.

des titulaires dont un ou deux sont des Grecs, ce qui ne prouverait rien, mais aussi pour d'autres qui sont musulmans. Bien que l'influence soit ici peut-être purement onomastique, elle n'en témoigne pas moins elle aussi d'un climat et à ce titre mérite d'être soulignée.

Ces influences militaires sont particulièrement intéressantes, car elles se trouvent exister dans celui de tous les domaines où a priori on aurait cru les Turcs, en raison de leur supériorité reconnue de tous, à l'abri de telles tentations. Il ne faut cependant pas non plus les exagérer: l'armée seldjuqide n'est pas l'armée byzantine, et les Turcs ont battu les Byzantins. Leur méthode de combat, au XII[e] siècle en tous cas, est encore typiquement "turcomane", même dans l'armée régulière (voir Myrioképhalon). Au XIII[e] siècle, à la bataille d'Erzindjân contre les Khwârizmiens, du Köseh-Dâgh, où les armées sont plus composites, et contiennent peu de Turcomans, le caractère a évidemment changé. Les armes sont celles de tout l'Orient, et nous n'avons rien à en dire de spécial.

Les commandements militaires sont en général liés à ceux des provinces, dont nous devons parler plus au long[199].

199) Sur les forteresses et les fortifications, voir *supra,* p. 160-161.

CHAPITRE 7

L'ADMINISTRATION PROVINCIALE

La doctrine courante est que l'organisation provinciale de l'État seldjuqide de Rûm est "féodale"[200], c'est-à-dire basée sur un *iqṭâ'* que l'on assimile à un "fief" selon la conception européenne médiévale. Nous avons montré jadis[201] un aspect de cette question à propos des Grands Seldjuqides, et que le processus de "féodalisation", si l'on tient à employer ce mot qui de toute façon est quelque peu inadéquat, est en tous cas seulement un processus de désintégration, et ne correspond pas à la conception de l'État seldjuqide dans la période où il détient une réelle autorité. On a tendance à considérer d'autre part que le régime, quel qu'il soit, qui existe chez les Seldjuqides d'Iran peut être automatiquement transféré en Asie Mineure. Tout cela, pour une juste appréciation de l'histoire seldjuqide, est d'importance, et nous devons nous y arrêter un peu plus.

Bien entendu, répétons-le, il y a une question de mots. Les historiens en quête d'une évolution par quelques types ou âges sociaux universellement valables, que ce soient des marxistes ou non, tendent à appeler féodal n'importe quel régime s'insérant chronologiquement entre l'"esclavagisme antique" et le capitalisme moderne, et dans lequel le travail de paysans plus ou moins asservis est exploité au bénéfice de gros propriétaires-seigneurs terriens. À ce titre il y a évidemment un nombre considérable de régimes "féodaux", et celui des Seldjuqides de Rûm l'est au moins un

200) M.F. Köprülü, "Le féodalisme turc musulman au Moyen Âge", dans *Belleten*, 1941.
201) Mon article, "L'évolution de l'*iqṭâ'*...", et *E.I.*[2]. Voir *supra*, ch.3.

peu. Mais, sans sous-estimer le moins du monde cet aspect du régime féodal, force nous est bien de constater que, aux étages supérieurs de l'organisation politico-sociale, une même infrastructure de ce type envisagée très en gros et lâchement, peut s'accompagner de "superstructures" trop différentes pour qu'il n'y ait pas abus et danger à les grouper sous une même et commune appellation. En fait, ce qu'ont en vue les historiens qui parlent du féodalisme seldjuqide n'est pas l'aspect terrien économique du système, mais celui des relations entre les propriétaires ou potentats locaux et l'autorité de l'État. Est féodal en ce sens un État qui abandonne ou délègue l'essentiel des pouvoirs publics dans les provinces à des grands les détenant comme quasi-propriétés héréditaires. Il y a donc opposition entre la conception féodale en ce sens et celle d'un État centralisé fort, opposition de pratique entre l'État qui peut tenir en ses mains les rênes des pouvoirs même provinciaux et celui qui, quel que soit son idéal, n'en est pas capable. Tout en constatant la puissance des sultans seldjuqides, les historiens ont généralement pensé qu'ils régnaient sur un État féodal (l'histoire connaît en effet des moments dans l'histoire de divers pays où une suffisante harmonie a régné entre les divers intéressés, un suffisant équilibre entre les diverses forces, pour qu'il y eût des monarchies que l'on pût dire à la fois fortes et féodales). À mon avis cette conclusion est fausse, et s'explique par l'erreur méthodologique déjà bien des fois indiquée, et sur laquelle il faut insister, qui convient à traiter sur une même lancée de la période seldjuqide propre et de la période mongole, et d'extrapoler sur la première ce qu'on a constaté sur la seconde; même pour celle-ci d'ailleurs nous verrons que le "féodalisme" est encore d'un caractère très spécial. L'erreur provient aussi de la négligence à serrer de près le sens des mots, et de l'identification de vocables qui ont des acceptions réelles différentes. Il est indispensable de ne pas se perdre dans des ensembles vagues, de regarder l'Asie Mineure pour elle-même période par période, en ne prenant pas un gouverneur révocable ou un prince du sang apanagé pour un seigneur féodal.

On peut, comme l'exposé le montrera, diviser à ce point de vue l'histoire de l'Asie Mineure turque de la conquête à la période mongole en quatre époques:

a) Établissement simultané de chefs turcomans et du prince seldjuqide au stade semi-tribal et sans lien de dépendance territorial ni personnel bien établi;

b) Résorption progressive des groupes turcomans, constitution d'apanages;

c) Résorption des apanages, marches et gouvernement direct;

d) Décomposition du système par suite des conditions de fonctionnement du protectorat mongol.

a) Première période. Il est inutile d'y insister. L'exposé des faits de la conquête a montré que des chefs divers se sont établis sans que rien permette de penser qu'ils se soient tous considérés primitivement comme "vassaux" du sultan seldjuqide; il se peut qu'une certaine dépendance ait joué en théorie dans le cas des chefs de l'extrême-ouest, mais leur importance au point de vue de l'histoire ultérieure est faible, puisque la Croisade et la reconquête byzantine les ont fait disparaître. Les pouvoirs de fait qui existent sont encore sur des groupes d'hommes, selon une conception semi-tribale (même si les anciens groupements tribaux sont décomposés), plus que sur des territoires.

b) Seconde période. À mesure de la conquête unificatrice de l'Asie Mineure par les Seldjuqides, ceux-ci, estimant difficile de supprimer une certaine autonomie et le groupement spécifique des territoires acquis, et tenant néanmoins à les assurer à la dynastie, conservant d'autre part peut-être l'idée d'un certain droit de tous les membres vivants de celle-ci à un certain partage de ses héritages, constituent des apanages au profit de "princes du sang". La conception du partage nécessaire a en tous cas prévalu chez les Dânishmendites, sous forme de quelques apanages peut-être jusqu'à Muḥammad, en tous cas sous les dernière règnes, le fils aîné du défunt n'étant plus l'aîné de la famille au sens large. On la trouve aussi chez les Mangudjaqides. Elle est peu visible chez les premiers Seldjuqides, où l'on trouve seulement les cas de la principauté autonome excentrique de Malatya, puis, sous Masʿûd, la constitution d'Ankara et Tshanghri, récemment acquises face aux Grecs, un moment possessions d'un Alp-Arslân inconnu, en apanage au profit de Shâhânshâh, frère du futur Qilidj-Arslân II, et enfin, sous celui-ci, qui avait un moment gouverné comme prince héritier les confins syriens récemment acquis, leur collation avant 1173 à son oncle Gogh-Arslân, ensuite révoqué[202].

Mais c'est à la fin du XII[e] siècle que se produit le fameux partage du royaume de Qilidj-Arslân entre ses onze fils et proches parents; peut-être certaines provinces, telle Amasya, avaient-elles déjà été attribuées en principe à certains, mais sans émancipation effective. Il était prévu qu'elles étaient toutes enregistrées au *Dîwân* de Qunya, et la constitution d'un double apanage au profit de Quṭb al-dîn signifiait peut-être qu'il était désigné

202) Voir *supra*, p. 43.

comme futur "suzerain" de ses frères (en tous cas il l'interpréta résolument ainsi). On a vu ce qu'il en advint. Kay-Khusraw cependant attribua encore à ses fils Kay-Kâûs et Kay-Qubâdh au premier Malatya et au second Tuqât, mais Kay-Kâûs mit fin aux dernières traces du système. Une dynastie sœur qu'on peut à peine dire vassale avait été entre temps constituée à Erzerûm lors de sa conquête par Rukn al-dîn; on a vu comment Kay-Qubâdh devait y mettre fin en même temps qu'à l'autre dynastie des Mangudjaqides. Nous ne voyons pas qu'au XII[e] siècle ait existé aucun grand commandement au bénéfice de personnages autres que de la famille sultanale, sinon peut-être, ce qui confirmerait la règle, au titre d'*atabeg* d'un prince; sans doute peut-on trouver mention d'un ou deux gouverneurs provinciaux non princiers tel le Sulaymân des confins occidentaux sous Qilidj-Arslân II, mais rien n'indique qu'ils ne soient pas, comme la plupart de leurs semblables au XIII[e] siècle, de caractère révocable, et il ne paraît pas s'agir de vastes ressorts.

c) L'expérience avait montré le danger de la puissance des apanagistes. Les fonctionnaires iraniens, bien que leur pays d'origine n'eût pas été étranger à des expériences similaires, avaient le sens traditionnel d'une administration assurée, quand faire se pouvait, par des gouverneurs du cadre des fonctionnaires et dépendant directement du pouvoir central et il devenait possible maintenant en Rûm d'en assurer le recrutement. Il est peu contestable que ce furent des raisonnements de ce genre qui amenèrent les Seldjuqides du XIII[e] siècle à remplacer le système des apanages par le système, qui existait déjà dans certains cas mais devient maintenant exclusif, des gouvernements par des officiers révocables. La réalité de ce fait n'étant pas établie dans les travaux écrits jusqu'ici, il importe d'y insister.

Pour bien comprendre la distinction dont il s'agit, il faut rappeler qu'un personnage peut recevoir un commandement dans l'État seldjuqide, de trois façons. Il peut s'agir d'un *iqṭâ'* au plein sens, comme il y en a dans l'État seldjuqide iranien finissant et chez ses épigones, c'est-à-dire conférant au bénéficiaire l'autorité sur le district considéré comme une propriété en fait privée et héréditaire; il peut s'agir aussi d'une concession, plus ou moins entière, de durée limitée, par exemple à vie non héréditaire ou liée à l'exercice d'une fonction, comme traitement, et révoqué avec elle; enfin il peut s'agir de la simple délégation de pouvoir à un notable, qui n'exerce aucune attribution par droit personnel et peut-être révoqué n'importe quand.

Chaque chef-lieu de province est le siège d'un commandement militaire, dont le titulaire porte dans les textes les noms variés qu'il devait avoir

dans l'usage, combinant les trois langues des musulmans du pays: *subâshi* en turc, *serleshker* en persan, ces deux mots ayant le même sens de chef d'armée, et *shihneh,* en arabe, terme déjà employé chez les Grands Seldjuqides et s'entendant plus spécialement du chef d'une garnison. Il arrive qu'on dise simplement et plus vaguement *ṣâḥib, amîr, beg,* etc. Ces fonctions peuvent être conférées en *iqṭâ'*, mais elles n'impliquent nullement de façon automatique un tel mode de collation; lorsqu'il n'est pas précisé qu'elles le sont, c'est en général probablement qu'il s'agit de commandements révocables et délégués sans caractère d'*iqṭâ'*. Il est donc absolument abusif de voir un témoignage de "féodalisme" dans la présence de ces commandants. La manière de s'en assurer est d'établir soigneusement, pour le plus grand nombre de chefs-lieux possible, la liste des commandants connus, de façon à préciser, quand la nature de leur commandement n'est pas explicitement caractérisée, la durée qu'ils ont eu et surtout l'identité des titulaires et l'hérédité ou la non-hérédité des fonctions. C'est ce que nous allons essayer de faire, en priant le lecteur d'excuser le côté fastidieux des détails dans lesquels il nous est inévitable d'entrer.

Quelles sont donc les villes que nous savons avoir été l'objet de concessions en *iqṭâ'* et pas seulement de nominations de gouverneurs ordinaires? Mettons d'abord à part le royaume d'Erzerûm: sous ses princes seldjuqides au début du siècle, il avait été indépendant de fait, même s'il avait été dans l'intention de Rukn al-dîn, qui l'avait constitué, une principauté vassale. Annexé par Kay-Qubâdh, il n'en restait pas moins une possession extérieure, différente de ses États propres, jusqu'au moment où, en raison des ravages occasionnés par les guerres résultant de l'approche des Mongols, il jugea opportun de le concéder aux Khwârizmiens réfugiés, à charge de le défendre; on a vu que la tentative échoua et, dans les années suivantes, Erzerûm est annexée directement, et commandée par un *shihneh*[203].

Les derniers Mangudjaqides d'Erzindjân et de Divrighi s'étaient reconnus vassaux des Seldjuqides. Lorsque Kay-Qubâdh mit fin à leur royaume, l'un d'eux, à en juger par une inscription[204], conserva peut-être Divrighi, mais dans le cadre de l'État seldjuqide; c'était au reste une ville secondaire. Erzindjân, elle, fut d'abord annexée directement, puis momentanément concédée en *iqṭâ'* à un des chefs des Khwârizmiens, enfin réannexée directement lors de la fuite de ceux-ci; les *serleshker* qui y sont connus par

203) Voir *supra,* p. 84.
204) Voir *supra,* p. 79.

la suite, Sharaf al-dîn Masᶜûd jusqu'en 1246, Muᶜîn al-dîn Sulaymân le Pervâneh ensuite, sont des officiers sultanaux[205].

Malatya, depuis sa reconquête en 1201, est apparemment administrée de façon directe. En 608/1211 Kay-Kâûs la "donne" à l'*ispahsalâr* Ḥusam al-dîn Yûsûf al-Sultânî, attesté là encore quatre ans plus tard, par une inscription[206], mais le fait qu'en cette même ville Kay-Kâûs fasse garder son frère Kay-Qubâdh prisonnier implique, semble-t-il, qu'il s'agit en Ḥusam al-dîn d'un gouverneur et non d'un *muqṭaᶜ*. Toute l'histoire de la ville dans les trois décades suivantes suppose de même que le sultan l'a directement en main, et le *subâshi* connu en 1237[207] est certainement toujours un officier sultanal. Khartpert de même, acquise en 1233, qui a un *subâshi*[208] et n'a jamais été concédée autrement. Il ne semble pas qu'il en aille différemmment des conquêtes tardives des confins mésopotamiens, une fois passée la période où dans certaines, comme Samosate, un prince primitivement extérieur au domaine du sultan seldjuqide lui avait transféré son allégeance.

Peut-être la situation était-elle différente à Albistân, importante place stratégique sur la route de Syrie. En 608/1211 Kay-Kâûs l'avait donnée à Abû'l-ᶜIzz Mubâriz Tshavli al-Sultânî: la concession étant connexe de celle, vue ci-dessus, de Malatya à Ḥusam al-dîn, il se peut qu'il s'agisse d'un commandement ordinaire. Néanmoins, une inscription paraît indiquer que Mubâriz al-dîn est toujours gouverneur d'Albistân en 639/1241, et comme d'autre part il est *tshâshnegîr*, il se peut que la possession de la ville soit liée à cette fonction, du moins en ce qui le concerne personnellement. En 1254, Albistân aura un *subâshi* ordinaire[209]. Par contre, on a vu que, plus directement sur le glacis syrien, la province de Marᶜash avait au XIIᵉ siècle momentanément ou durablement reçu le statut d'un "fief", qu'elle a dû garder au XIIIᵉ; de 608 au plus 630 au moins, elle est aux mains du *malik al-umarâ'* Nuṣrat al-dîn Ḥasan b. Ibrahim[210]; en 1258, elle devait tomber aux mains des Arméniens, après que, pour la protéger des Turcomans, son seigneur eût en vain voulu la céder à Kay-Kâûs II.

Vers le nord, ce sont des villes seldjuqides directes[211], avec quelques nuances, que les anciennes villes dânishmendites de Tuqât, Niksâr et

205) Voir *infra,* p. 236.
206) *RCEA*, n°3731.
207) Bar Hebr., 403.
208) Bar Hebr., 403, Ibn Bîbî, 210.
209) Ibn Bîbî, 44, 281 ; *RCEA*, n° 4145.
210) Syrie du Nord, 623 ; Ibn Bîbî, 40, 74, 75, 80 ; *RCEA*, n° 4059.
211) Syrie du Nord, 704.

Amasya. La chose est certaine pour Niksâr, et vers 1240 le *tshâshnegîr* Shams al-dîn Yavtash qui en est *subâshi* n'est qu'un gouverneur sultanal[212]. Tuqât avait été un moment résidence du fils du sultan Rukn al-dîn, puis le centre de l'apanage de Kay-Qubâdh du vivant de Kay-Khusraw; sous Kay-Kâûs une inscription fait connaître un Zayn al-dîn Bashara al-Ghalibî (probablement distinct de l'*amîr-akhûr* Zayn al-dîn Bashara) qui en 612 se dit *ṣâḥib* de Taqit = Tuqât?; deux autres inscriptions y montrent en 631 un mausolée que se préparait Abû'l-Qâsim ᶜAlî al-Tusî, et en 648 un pont élevé par l'*amîr-ispahsalâr* Sayf al-dîn Ḥamîd, fils du précédent: autrement dit une famille importante dans cette ville, et le fils joue un rôle connu dans l'histoire de la période; cependant le père a aussi construit à Qayṣariya, qu'il ne possédait certainement pas, et à Tuqât il a été construit aussi en 645 par Nadjm al-dîn Yâghî-Basân, peut-être un cadet dânishmendite, et par d'autres; d'autre part il est certain que Tuqât était tenue directement par Kay-Qubâdh, qui y envoyait des prisonniers de marque, et par Kay-Khusraw II qui, en 1243, devant le danger mongol, y mettait en sûreté son trésor et son harem; c'est dans l'héritage seldjuqide que plus tard le trouvera Muᶜîn al-dîn Sulaymân le Pervâneh. De tout cela résulte qu'il est douteux que Zayn al-dîn ait été autre chose qu'un gouverneur, et sûr en tous cas qu'à partir de Kay-Qubâdh il n'y a eu à Tuqât que des gouverneurs ordinaires[213]. À Amasya enfin la situation a sans doute été plus complexe: en 606 s'y trouve l'émir Mubâriz al-dîn Bahrâmshâh, lieutenant d'un certain Alp b. Sûlî, et en 612 le même, maintenant sans supérieur, à la tête des émirs de la province; il est bien connu historiquement comme *amîr-madjlis,* mais sans qu'apparaisse jamais dans les chroniques de lien spécial entre Amasya et lui; il meurt en 1228. Par la suite nous trouvons Amasya donnée en *iqṭâᶜ* au chef khwârizmien Berekeh, ce qui veut dire que le sultan en disposait, et récupérée lors de l'arrestation de celui-ci. Lors de la révolte des Bâbâ'îs, le *serleshker* de la ville, Armagânshâh, trouve la mort. La ville appartient directement au sultan en 1243, où le vizir s'y réfugie, et lors de la brouille du sultan ᶜIzz al-dîn avec son frère Rukn al-dîn, qu'il y installe en résidence surveillée. Les inscriptions de cette période n'apportent aucune indication nette. Rien ne permet donc d'affirmer que Mubâriz al-dîn ait détenu Amasya autrement qu'en gouverneur, à moins que l'attribution de la ville n'ait été pour lui liée à la charge d'*amîr-madjlis*[214]

212) Ibn Bîbî, 294, 261, 292 ; *RCEA*, n° 4070.

213) Ibn Bîbî, 5, 7, 23, 28, 39, 84, 115, 229, 240, 264 ; *RCEA*, n° 3768, 4069, 4274, 4387, etc.

214) Ibn Bîbî, 191, 224, 243, 283 ; *RCEA* n° 3657, 3771, 4071. 4261-2, 4767.

Ni Sîwâs ni Qayṣariya, cela va de soi, n'ont été jamais autre chose que des villes seldjuqides d'administration directe. On connaît des gouverneurs de Qayṣariya[215] (sans aucun lien de famille entre eux), portant les titres de *ḥâkim, wâlî, shihneh* ou, plus souvent, *subâshi,* peut-être une fois simplement *amîr.* On connaît par contre peu de gouverneurs de Sîwâs, bien que les documents sur cette ville ne manquent pas; dans l'inscription de 612 où sont énumérés les grands émirs qui ont collaboré à la construction des remparts de Sinope, alors que les autres, comme gouverneurs de villes, figurent seuls en tête des notables de la ville, anonymes, pour Sîwâs on en nomme trois, et "les provinces de Sîwâs"[216]. II semble donc que cette ville ait un régime particulier, comme Qunya peut-être, que nous ne pouvons préciser mieux.

Plus variable paraissent les localités bordant l'importante frontière du Taurus cilicien. La principale est Nigdeh. En 608, elle est "donnée", dans les mêmes conditions équivoques que les autres concessions de cette année à l'*amîr-akhûr* Zayn al-dîn Bashara, sans que cette concession paraisse liée à sa charge. Il est mis à mort dans les premiers temps sous Kay-Qubâdh, peu après 620, et Nigdeh relève dès lors sans aucun doute directement du sultan puisque celui-ci la concède en *iqṭâᶜ* postérieurement à l'un des chefs khwârizmiens qu'il engage, Yilan Nugu: ce qui n'empêche d'ailleurs pas l'armée régulière de la province d'être commandée peu après par le *pervâneh* Tadj al-dîn. Lors de la fuite des Khwârizmiens, Nigdeh est récupérée; au début du règne de ᶜIzz al-dîn, elle sera le lot de Samsam al-dîn Qaymâz, puis d'un esclave du sultan, avant de passer, sous le protectorat mongol, par des vicissitudes différentes, que nous retrouverons en leur lieu. Lu'lu'a, qui depuis sa conquête dépend de Nigdeh, est toujours une forteresse du sultan. A Eregli, un *ṣâḥib,* Shudja al-dîn Aḥmad Beg, est connu en 612[217]. Laranda est momentanément conférée en *iqṭâᶜ* au chef khwârizmien Kushlu Sankum en 1231 (le sultan la possédait donc), et récupérée ultérieurement dans les mêmes conditions que les autres *iqṭâᶜ* khwârizmiens.

215) Dès avant 608, Djalâl al-dîn Qaysar, *ḥakim shihneh,* où il est aussi *pervâneh*; meurt après 620 (Ibn Bîbî, 49) - an 612, Beha al-dîn Qutludjdja, *subâshi* et *malik al-umarâ,* arrêté vers 622, on ne dit pas où (*RCEA,* n° 3769, Ibn Bîbî, 109-10) - an 617, Sayf al-dîn, fils de Hakkebaz, *subâshi* puis *nâ'ib* vers 620 (Ibn Bîbî, 88) - vers 622, Madjd al-dîn Ismâᶜîl, *wâlî* (Ibn Bîbî, 114)- an 643, Fakhr al-dîn Ayaz A'radj, *subâshi* (*sharabsalâr,* peut-être dès 631) (Ibn Bîbî, 241-42, 205) - an 680, Samsam al-dîn Qaymâz, *amîr ᶜârid, subâshi* (Ibn Bîbî, 279); auxquels il faut probablement ajouter an 636, Siradj al-dîn, émir de Césarée(?) (*RCEA*, n° 4156) et an 647 Abû'l-Kâsim b. ᶜAlî al-Tûsû? (RCEA, n° 4314-15).

216) 612/615? Trois gouverneurs dont Djalâl al-dîn Qaysar (*RCEA*, n° 3766) ; 618 (Ibn Bîbî, 105, *RCEA*, n° 6872).

217) *RCEA*, n° 3762.

Plus au nord, on trouve Aqsarây, Qirshéhir et Aqshéhir données en *iqṭ*ᶜ, mais momentanément; la première a en 612 un *ṣâḥib* équivoque, Sayf al-dîn Ildegiz; lors de l'annexion du royaume d'Erzerûm par Kay-Qubâdh, elle est concédée en *iqṭ*ᶜ comme compensation au prince dépossédé Rukn al-dîn; mais il n'y a pas de doute que, de Kay-Khusraw II au début du XIVᵉ siècle, où l'historien Aqsarâyî, qui en était originaire, en parle abondamment, elle n'a pas cessé d'appartenir directement au sultan. Qirshéhir avait été donnée dans les mêmes conditions par Kay-Qubâdh au Mangudjaqide Muẓaffar al-dîn d'Erzindjân; à la mort de ce dernier, sous Kay-Khusraw II, elle fut récupérée par le sultan, puisque nous la voyons bientôt l'objet de l'*imara* attribué au vizir Muhadhdhab al-dîn et à d'autres vizirs après lui. Ayyûbḥiṣâr entre les deux avait été pour Rukn al-dîn jointe à Aqsarây, mais le fut à Qirshéhir pour les vizirs[218]. Toujours dans les mêmes conditions, Aqshéhir avait été donnée en *iqṭ*ᶜ au seigneur de Kalonoros devenue ᶜAlâya, puis, celui-ci sans doute étant mort au Mangudjaqide Dawdshâh; il n'est guère douteux qu'elle ait ensuite fait retour au sultan.

Dans les provinces septentrionales, Ankara, après avoir fait partie de l'apanage de Kay-Qubâdh sous Kay-Khusraw, avait été normalement rattachée au domaine sultanal; en 1235 elle appartenait comme *iqṭ*ᶜ à Tadj al-dîn le Pervâneh, sans qu'on puisse savoir si c'était au titre de sa personne ou de sa fonction[219]; de toute manière, lorsqu'à cette date elle lui est reprise, les exécutions et incarcérations que le vizir sultanal ordonne paraissent bien signifier qu'elle est conservée au domaine direct, ce que l'histoire ultérieure confirme.

Il est plus difficile d'arriver à une conclusion ferme pour la vaste province frontière de Qastamûnî[220]. Ibn Saᶜîd, au milieu du XIIIᵉ siècle, dit cette ville "capitale des Turcomans"; elle sera au XIVᵉ siècle le siège de la dynastie turcomane des Isfandiyârides, et la province à la fin du XIIIᵉ appartient plus ou moins aux descendants d'un personnage que nous y connaissons déjà sous les Seldjuqides indépendants: de là à conclure que l'émancipation turcomane s'est produite là comme ailleurs, mais avec des origines qui remontent au début du siècle, il n'y a qu'un pas, qui serait aisé à faire si par ailleurs nous ne savions pas aussi incontestablement que Qastamûnî a dans la même période appartenu aux sultans qui y avaient leurs gouverneurs, puis, sous les Mongols, aux pouvoirs, non-Turcomans, qui se sont partagés alors, on le verra, les morceaux de l'État seldjuqide. Il y a donc une question qu'il faut essayer de préciser.

218) Ibn Bîbî, 177, 218, 268, 293 ; Aqsarâyî, *passim* et 152, 248, 293 ; *RCEA*, n° 4260.
219) + Tshangir ; *RCEA*, n° 4213.
220) Mon article, "Questions d'histoire de la province de Qastamûnî au XIIIᵉ s.", *Selçuklu Araştırmaları Dergisi*, III, 1971.

Le personnage initial sur lequel repose la question est Ḥusâm al-dîn Tshupân (Tshoban), *beglerbeg* peut-être dès 608/1211 et en tous cas vers 625 et, à ce titre ou en même temps maître de tout ou partie de la province et des Turcomans de Qastamûnî, au titre de quoi il est chargé par Kay-Qubâdh, comme les ordinaires *beglerbegs* connus, d'une expédition militaire en l'occurrence la fameuse expédition de Crimée. Un demi-siècle plus tard, Ibn Bîbî nous dira que son fils et son petit-fils possédaient héréditairement tout ou partie de la région, et l'on voudrait pouvoir supposer qu'exceptionnellement, dans cette région exceptionnelle, Kay-Qubâdh a admis en fait la formation d'un pouvoir familial turcoman autonome. Mais rien ne dit que ces personnages soient turcomans et s'ils ont effectivement détenu une puissance réelle dans ces parages dans le dernier quart du XIIIᵉ siècle, on le reverra, la continuation familiale et l'extension de leur autorité sont beaucoup plus discutables. D'une part, à l'époque mongole, nous voyons Qastamûnî et sa province, on l'a dit, relever d'agents seldjuqido-mongols (ou du fameux Pervâneh Muᶜîn al-dîn Sulaymân); Tshupân pouvait donc avoir gouverné longtemps, sans plus, et Qastamûnî donc directement sous autorité sultanale dans le régime seldjuqide propre. C'est incontestablement le cas de Sinope. Peut-être dans son arrière-pays Saymara, qui a un *ṣâḥib* en 612 et 615[221], est-elle dans une situation différente: ce n'est de toute manière qu'une localité secondaire.

Dans le reste de la périphérie anatolienne, au sud ᶜAlâya et Antâlya, résidences sultanales d'hiver, où sont souvent déposés des trésors, ne peuvent être aliénées. Cependant on est là dans une zone frontalière et turcomane qui requiert une vigilance particulière. Aussi un commandement général des territoires du sud avait-il été créé qui, à partir de 603/1206 et à mesure de ses agrandissements pendant plus de vingt ans fut exercé par un affranchi de Kay-Khusraw, Mubâriz al-dîn Ertöküsh; dans l'arrière-pays, son ressort englobait Isparta et touchait presque à Burghlu. On retrouvera à l'époque mongole une situation analogue. Dans la période intermédiaire, il semble que Kay-Qubâdh ait repris directement en main ou morcela ce commandement, dont il n'est plus question. Ertöküsh n'avait jamais été disgracié, mais nous avons un témoignage sur ce que son pouvoir à la longue pouvait paraître devenu excessif; promu *atabeg* de Kay-Khusraw il eut à combattre les Mangudjaqides, et n'a plus de rôle au sud; à Antâlya.

221) *RCEA*, n° 3765, 3815.

il fut peut-être remplacé par un autre affranchi de Kay-Qubâd Armagânshâh[222].

Plus à l'est, la province d'Ermenek, accrûe de conquêtes nouvelles, fut donnée par Kay-Qubâdh à un certain Qamar al-dîn: formation nouvelle, qu'il dut tenir longtemps, puisque le pays devait garder son nom; mais de l'éponyme lui-même on ne sait rien d'autre.

Au sud-ouest de l'Asie Mineure, le point d'appui du pouvoir seldjuqide avait été longtemps, depuis sa conquête, Burghlu. Un peu supplantée à cet égard par Antâlya d'une part, Denizli de l'autre lorsqu'elles furent acquises, ce restait une place importante, que les incarcérations ordonnées dans ses murs par les sultans prouvent être restée en leur possession directe[223]. Denizli[224], liée à Khûnas, un moment possession de Mauro-zôme, est gouvernée en 612 par un certain Asad al-dîn Ayâz al-Ghâlibî, identique ou non au Rashîd al-dîn Ayâz b. ʿAbdallah al-Shihâbî qui y est encore connu en 627; qu'elle ait ou non été à demi aliénée, elle est de nouveau tenue ensuite par le sultan qui la fit peut-être gouverner par Qaratây et son frère Qarasonqor, avant qu'au début de la période mongole, un moment rendue aux Grecs, elle fût définitivement réoccupée par les Turcomans. Kutâyeh[225] a en 634 et 641 un même gouverneur, l'émir *ispahsalâr* ʿImâd al-dîn Hezardinarî, dont on ne sait rien d'autre en cette période. Qarahiṣâr[226] a probablement comme gouverneurs Sâbiq al-dîn abû'l-Wafâ Ilyâs b. Ughus avant 606, et alors son fils l'*ispahsalâr* Badr al-dîn abû Ḥâmi Ḥadjdjî Muhammad (un de ses frères à Qaradjavîrân en 607); mais elle est sultanale par la suite, puisqu'au début de la période mongole il en sera disposée en faveur de la famille du vizir Fakhr al-dîn ʿAlî. Son histoire, presque inconnue, est compliquée par les confusions possibles avec ses homonymes du Taurus et de la chaîne trébizondaise.

Nous laissons de côté les places du glacis syrien trop provisoirement tenues et plus normalement dépendantes de la principauté d'Alep; la principale est Tell-Bashir[227].

222) *RCEA*, n° 3922.
223) Ibn Bîbî, 212, 251, 283, 287, 335 ; *RCEA*, n° 4044.
224) *RCEA*, n° 3761, 4021, 4264-65, 4277, 4316.
225) *RCEA*, n° 4143, 4228, 4329.
226) Afyon Qarahisar, *E.I.*^{2}, *s.b.*; *RCEA*, n° 3658, 3669.
227) Le site de Tell Bashir paraît avoir échappé à l'attention des archéologues. Il est cependant déjà mentionné au II^e millénaire avant notre ère et occasionnellement jusqu'au XII^e siècle où le principal seigneur franc du comté d'Édesse Joscelin de Courtenay s'y établit avant de devenir lui-même Comte d'Édesse. Après la perte de cette ville, Tell Bashir devint pour quelques années le chef-lieu du comté. La forteresse continue à jouer un rôle important sous domination musulmane jusqu'à l'invasion des Mongols, qui la rasent. Mais il en subsiste

Il ne semble donc pas, quels que puissent être les doutes subsistant dans quelques cas, que l'impression d'ensemble puisse ête contestée: les Seldjuqides ont gouverné leur État à l'aide d'officiers qui pouvaient être maintenus assez longtemps dans leur commandement, mais qui n'en étaient pas moins, sauf conditions spéciales, révocables et en fait révoqués ou mutés. Avant l'invasion mongole, ils ont eu la force de le faire, et par conséquent la tendance de leur régime, loin d'être à cet égard "féodal", est au contraire délibérément antiféodale.

Il y a, il est vrai, une exception d'importance, mais qu'on a eu tort de considérer comme la norme, alors qu'elle en est le contraire. Je veux parler des Khwârizmiens. On a vu comment[228], après la mort de leur chef Djalâl al-dîn Mangubertî, les Khwârizmiens désemparés étaient pour la plupart entrés au service de Kay-Qubâdh, qui était heureux de retirer leur clientèle à tels autres rivaux possibles, et d'utiliser éventuellement leurs qualités guerrières contre les Mongols menaçants. Le grand sultan leur concéda alors en *iqṭāʿ*, après quelque flottement, les provinces d'Erzindjân, Amasya et Laranda, situées sur des frontières exposées ou des routes stratégiques importantes, à l'exclusion de la moitié occidentale du royaume. Néanmoins nous ignorons le degré d'autorité qui était reconnu aux Khwârizmiens dans leurs *iqṭāʿ* (nous verrons qu'elle n'est pas forcément totale); en outre, nous sommes dans des circonstances exceptionnelles, et, quelles que soient les spéculations auxquelles on pourrait se livrer dans l'hypothèse d'une normalisation, elles sont un peu vaines puisqu'en fait, à la mort de Kay-Qubâdh, les dangers immédiats ayant diminué et peut-être les nouveaux maîtres étant plus sensibles aux inconvénients qui s'étaient révélés, les Khwârizmiens combattus s'enfuirent, et que le système n'eut pas de suite.

Les impressions que nous venons de retirer directement de l'examen des faits antérieurs au Protectorat mongol sont corroborées indirectement par d'autres qui se produiront sous ce Protectorat. Comme nous le verrons[229], le pouvoir personnel du sultan disparaissant alors presque complètement, la réalité de l'autorité, sous le contrôle des Mongols, appar-

un tell considérable, qui doit sans doute à l'absence de vraies agglomérations voisines de n'avoir pas servi de carrière. Il est évident que des fouilles produiraient un butin échelonné sur quelque 3 000 ans, de la haute antiquité aux Croisades. Il est certain que l'entreprise présenterait quelques difficultés car Tell-Bashir se trouve en Turquie mais est historiquement lié à la Syrie à moins de 100 km d'Alep. Les Instituts de Damas et d'Istanbul devraient ensemble considérer la question.

229) Voir *infra*, 3^e partie, 1^e section, ch. 1 et 2.

tiendra à quelques grands ministres qui, sous couleur de s'assurer les revenus nécessaires à l'exercice de leur charge, se partageront les provinces et s'en constitueront des espèces de fiefs familiaux. Il est bien évident qu'une telle entreprise eût été impossible, s'il avait existé auparavant sur ces provinces des pouvoirs "féodaux", que ces ministres eussent été bien en peine de réduire par la force, maintenant que l'État seldjuqide abaissé n'avait plus de force. Plus généralement, on ne s'expliquerait pas que le désastre du Köseh-Dâgh n'ait été suivi d'aucune manifestation de révolte ou d'indépendance locale (Turcomans frontaliers mis à part), s'il avait existé auparavant de quelconques grands "seigneurs" de type féodal. Les Mongols y auraient sans doute été indifférents, mais en tous cas aucun texte n'indique qu'ils aient eu à combattre, à côté ou à la place des Seldjuqides, des insubordinations de ce genre. Il pourra peu à peu s'en constituer quelques-unes, mais la conclusion s'impose qu'à la veille de 1243 il n'en existait pratiquement aucune.

Il y a, bien entendu, une catégorie d'exceptions, mais spéciale et sans portée à l'intérieur même de l'État avant 1243, les Turcomans. En gros, malgré le tragique et révélateur épisode de Bâbâ Isḥâq, ceux-ci sont, sous les Seldjuqides de la première moitié du XIII[e] siècle, bien tenus en main. Il est cependant certain qu'ils jouissent, dans les territoires où ils se trouvent, d'une assez large marge d'autonomie interne. Il se peut que dans certains cas ces territoires leur aient été concédés sous la forme juridique d'*iqṭâ'*. Néanmoins ce terme ne caractérise pas vraiment la réalité du régime qui s'instaure pour eux. D'abord il faut signaler qu'ils sont nombreux surtout aux frontières, ou en tous cas qu'ils n'ont qu'aux frontières de régime particulier; aux frontières, on a même envie de dire: à cheval sur les frontières, dans cette espèce de no man's land administratif où leur autonomie effective provient de ce qu'ils ne relèvent réellement ni de l'autorité seldjuqide ni de la byzantine ou arméno-cilicienne, qu'ils peuvent contre les éventuels empiétements de l'une se réfugier sous la protection de l'autre... Le vocabulaire et la pratique administrative distinguent fort bien des véritables territoires de l'État cette zône des pays ou des hommes de *ûdj (uç)*, littéralement "bordure", "frontière", et les Mongols, sacrifiant délibérément ces régions, les distingueront plus encore. Toutefois l'administration seldjuqide peu à peu essaie de s'implanter dans ces territoires, où l'indépendance turcomane peut recéler des dangers, et où de toute façon elle n'aime pas sentir des hommes qui lui échappent; à la suite de l'expansion turcomane, peu à peu, dans les chefs-lieux, des agents du pouvoir s'installent. D'autres fois, c'est dans des territoires conquis par les armées régulières seldjuqides, comme le Taurus occidental, que, pour le peupler

des Turcomans sont installés dans une région où l'administration prend pied avant eux ou en même temps. Par l'un ou l'autre de ces processus, il est certain, et il faut y faire bien attention, qu'à l'époque de la puissance seldjuqide il n'existe aucune province du véritable territoire de l'État où, même s'il existe des groupements turcomans autonomes et jouissant de libres terrains de parcours ou d'activité, il n'y ait au sommet et sur eux-mêmes une autorité sultanale. Plus tard les détenteurs des principautés turcomanes auront intérêt à faire croire qu'ils avaient reçu des sultans de vrais commandements provinciaux, et les écrivains tardifs écrivant sous l'influence de ces conceptions et dans la confusion des circonstances transformées peuvent risquer de nous en faire accroire: il faut y prendre garde et là encore ne juger que sur les témoignages de faits se rapportant clairement au temps dont on parle.

Les *iqṭâ'* dont nous avons discuté ci-dessus sont les grands *iqṭâ'*. Ce qui est à dire des petits l'a déjà été et ne doit pas être confondu avec le cas présent[230].

230) Cf. le régime des terres.

CHAPITRE 8

LA VIE CULTURELLE ET RELIGIEUSE

Il est difficile de suivre le rythme et les modalités de l'"acculturation" de l'Asie Mineure musulmane. Ce n'est là encore qu'avec la deuxième moitié du XII[e] siècle que les signes en apparaissent clairement, et qu'au XIII[e] qu'elle donne des œuvres désormais importantes et connues. Il faut bien entendu y distinguer deux domaines presque sans communication, celui des Turcomans, encore à peine touchés par la culture musulmane traditionnelle, et dont d'ailleurs, et pour cette raison même, nous ne savons à peu près rien pour la période prémongole, et celui des citadins d'origine ethnique mêlés, les seuls dont, parce que seuls ils ont écrit, nous puissions dire quelque chose.

Nous avons déjà dit que les tout premiers Seldjuqides de Rûm, dans le jeu politico-religieux de leur temps, apparaissent comme de tendance contraire, ou à tout le moins indifférente, au sunnisme militant de leurs cousins les Grands Seldjuqides. Parmi les influences qui avaient fait pénétrer l'Islam chez leurs sujets turcomans, il en était évidemment de shî'ites aussi bien que de sunnites, sans parler de la survivance à peine déguisée de croyances ancestrales antérieures à leur islamisation. Ces conceptions populaires, nous les retrouverons, elles n'ont pas empêché les Seldjuqides de rechercher vite avec le Califat abbasside un rapprochement qui impliquait une profession de foi au moins extérieurement sunnite, puis peu à peu de se poser, surtout après la disparition des Seldjuqides d'Iran, en héritiers de leur politique, en bons sunnites donc, quel que fût d'ailleurs le

contenu qu'ils mettaient ou que l'on mettait autour d'eux dans cette intention. Comme leurs cousins d'Iran, ils avaient auprès d'eux, dès une époque ancienne, quelques conseillers religieux khurasâniens hanéfites; le plus ancien connu, en 1108, est un *faqîh* de Hérat[231] que l'on envoie en ambassade au Calife pour négocier la libération de Shâhânshâh. Il en vint d'autres ensuite, de régions différentes, souvent du nord-ouest iranien, d'eux-mêmes ou sollicités. Sulaymân avait demandé à Tripoli[232], ville shî'ite, un cadi pour Tarse dès sa conquête en 1084, et il y a un grand cadi à l'avènement de Qilidj-Arslân II; il a de même avec lui, comme le Dânishmendite Yâghî-Basân, des "imâms"[233]. Il arriva plusieurs fois à des princes seldjuqides de convaincre des savants étrangers venus auprès d'eux sans idée d'y rester, par exemple comme ambassadeurs, de se fixer plus durablement en Asie Mineure[234]

Les premiers musulmans des villes d'Asie Mineure ont assurément pratiqué leur culte dans de petits édifices de fortune, sans doute surtout des églises ou parties d'églises désaffectées. On ne peut dater l'islamisation de l'apparition des mosquées. Tout de même, celle-ci atteste une progression et une officialisation de l'Islam. La date n'en est pas toujours facile à préciser, surtout lorsqu'il s'agit d'édifices encore modestes, qui ne portent pas d'inscriptions: une chaire pour la mosquée de Qunya, œuvre d'un artisan originaire d'Akhlât (à moins qu'elle ne lui ait été commandée dans cette ville), porte cependant la date de 550/1155 et les autres mosquées les plus anciennes des domaines seldjuqide, dânishmendite ou mangudjaqide et saltuqide paraissent à peu près de cette date, ou un peu postérieures[235] On en reparlera au point de vue de l'art.

D'autre part, dans tout l'Islam sunnite se répandait depuis les Grands Seldjuqides l'institution de la *madrasa,* organisme d'enseignement orthodoxe pour la formation des "cadres". La première connue en Asie Mineure l'est par une inscription de fondation à Qayṣariya/Kayseri en 589/1193[236], à une époque où les *madrasas* dans toutes les villes du Proche-Orient arabe ou persan abondaient à tel point qu'au milieu du XIII[e] par exemple, l'écrivain alépin Ibn Shaddâd en dénombrait dans sa ville plus de quarante[237]. Il a pu cependant en exister quelques-unes antérieures même

231) Ibn al-Furât, I, 27 v°, *Tarikh* (Vienne) ; Sibt b. al-Djawzî, an 510.
232) Voir *supra*, p. 14 et p. 110.
233) Michel le Syrien, 332.
234) *Infra* p.210 et 214.
235) *RCEA*, n° 3200.
236) *RCEA*, n° 3470.
237) 'Izz al-dîn Ibn Shaddâd, trad. Sourdel, Damas, 1953.

à celle de Kayseri, comme peut-être celle dont parle un colophon de manuscrit copié en 591/1195 dans une "*madrase* seldjuqide" de Sîwâs fondée par un Mîranshâh b. Qâvurt inconnu[238]. Il se peut qu'une enquête systématique dans les manuscrits en fasse découvrir quelques autres. Il est peu probable néanmoins que le tableau d'ensemble s'en trouve profondément transformé. Même au XIII[e] siècle, le nombre de *madrasas* que nous pouvons connaître reste, en Asie Mineure, assez limité.

La littérature arabe est, on le sait, démesurément riche en biographies de savants personnages. L'iranienne l'est moins, elle en a tout de même, surtout dans l'ordre des mystiques. Pratiquement, sur ces mille et mille notices, rien pour le XII[e] siècle ne concerne l'Asie Mineure. Assurément, si un "savant" mourait là-bas, loin des confrères habitués à composer les notices et les obituaires, son nom risquait d'être oublié; tout de même, l'explication la plus simple en gros est qu'il n'y a encore guère de tels personnages en Asie Mineure, et que les rares qui y sont n'avaient avant de s'y établir aucune vraie réputation, qu'ils n'ont gardé aucun contact avec le monde savant des pays voisins auprès duquel peut-être leur science eût paru mesquine. Dans ces conditions, il sera tout de même utile, pour poser quelques jalons, de préciser ici les mentions que l'on peut en relever dans les textes. On a déjà parlé du *faqîh* hanéfite de 1108. Est-il identique au juriste ʿAbdelmadjîd b. Ismâʿîl b. Saʿd de Hérat[239], connu en pays musulman comme auteur d'ouvrages de théorie hanéfite, qui mourut à Qayṣariya en 537/1142 après avoir exercé les fonctions de cadi "en Rûm"? Il se peut. Qayṣariya, qui communiquait facilement avec la Syrie, a peut-être été l'un des premiers centres d'islamisation (elle a aussi une des plus anciennes mosquées). Un peu plus tard, Malatya, bien que toujours ville chrétienne importante, en a sans doute été un autre grâce à ses relations faciles avec la haute-Mésopotamie; le "savant" Muḥammad al-Mawṣilî, qui dans la deuxième moitié du siècle cherchera des maîtres ou confrères à travers la Syrie et la Mésopotamie[240], poussera jusqu'à elle, mais sans éprouver le besoin d'aller plus loin, et nous verrons que quelques auteurs paraissent y avoir vécu. Auparavant, au milieu du siècle, un autre juriste, al-Kashânî[241] envoyé par Nûr al-dîn au sultan Masʿûd, était retenu quelque temps par celui-ci. Qilidj-Arslân, comme bien d'autres, aura un médecin chrétien (d'Édesse) [242].

238) B.N. arabe 825, 320 v°.
239) Voir *supra*, p. 209.
240) Brockelmann d'après Ahlwardt, Catalogue, Berlin V, 6131, p. 12-13.
241) Voir *infra*, p.214; Kamâl al-dîn b. al-Adîm, *Bughya*, B.N., 23 v°.
242) Ibn al-Qiftî, *Tarikh al-Ḥukamâ*, éd. J. Lippert 1903, p. 177-78

Les auteurs précédents, que préoccupe surtout la science religieuse et juridique, sont, comme de règle en ce domaine, bien que de naissance iraniens, des arabophones. Mais bientôt on voit apparaître aussi autour des Seldjuqides et de leurs émules des écrivains persans[243]. Une véritable activité paraît régner autour du vieux Qilidj-Arslân et de ses fils dans les dernières années du XII[e] siècle, avec un relent d'hétérodoxie que facilitait peut-être le contact des confessions et la faiblesse des cadres traditionnels. Michel le Syrien a connu auprès de Qilidj-Arslân un "philosophe persan" capable de discuter pertinemment avec les docteurs chrétiens. Il ne s'agit sans doute pas de l'illustre philosophe illuministe al-Suhrawardî, mais il est presque certain que ce fut à Qilidj-Arslân, ou à son fils Rukn al-dîn, que fut dédié le *Pertevnâmeh*[244] de cet auteur, lequel devait (d'où son surnom de *maqtûl*, tué, pour le distinguer d'un autre que nous reverrons) trouver la mort sur intervention des orthodoxes quelques années plus tard à Alep. Et Rukn al-dîn, en tous cas, avait réputation de "philosophe", épithète désobligeante dans la bouche des orthodoxes d'alors. Comme autres auteurs signalés autour de ces mêmes princes figurent Sharaf al-dîn Hubays al-Tiflisî[245] (de Tiflis, vieille ville musulmane conquise par les Géorgiens) qui composa pour Qilidj-Arslân et son fils Qutâb al-dîn des compendiums caractéristiques de médecine, d'astrologie (très goûtée des Seldjuqides), d'oniromancie et d'*adab* (culture générale); Muḥammad b. Ghazî[246], qui sous le titre de *Rawḍat al-ʿUqûl*/ "Jardin des Esprits" compose pour Rukn al-dîn au moment de sa prise de Malatya en 1201 une adaptation de l'œuvre persane connue, le *Marzbânnâmeh*, en attendant de composer un autre recueil de récits pour Kay-Khusraw; enfin Abû Ḥanifa ʿAbd al-Karîm[247], qui écrit pour Muḥyî al-dîn d'Ankara, un autre des fils de Qilidj-Arslân, un recueil de *rubaʿiyât*/quatrains (le genre illustré un siècle auparavant par Omar Khayyâm). Il n'est pas utile de continuer une énumération de ce genre pour les époques postérieures, où elle irait de soi. Celle-ci témoigne au moins de l'existence d'une réelle vie de l'esprit au moins dans certains centres musulmans anatoliens à la fin du XII[e] siècle, avec des auteurs étrangers attirés et sans doute aussi déjà quelques "indigènes". L'iranisation commençante est attestée aussi par le fait

243) Sur la littérature persane d'Asie Mineure seldjuqide, voir en général Ahmed Ateş, "Hicrî VI-VIII (XII-XIV) asırlarda Anadolu farsça eserleri", dans *Türkiyat Mecmuası*, 1945.
244) Mss. Ritter, *Der Islam* 24, p. 272 *sq*.
245) D'après Ḥadji Khalîfa Katib Çelebi, cité par Köprülü, *Türk Edebiyat Tarihi*, 246; et Bodl. 1571.
246) M. b. Ghâzî, éd. H. Massé, Paris, 1938.
247) Ahmed Ateş, *op.cit.*

que Qilidj-Arslân donne à l'un de ses fils, Kay-Khusraw, un nom mythologique persan, et lui à son tour en donnera d'analogues à ses trois fils (noter tout de même qu'un autre des fils de Qilidj-Arslân s'appelle Qayṣarshâh, paraissant assumer un passé "romain").

Un peu plus tard, est composé pour Kay-Qubâdh un "Miroir des princes", dont l'auteur avait auparavant vécu quinze ans à Erzindjân, c'est-à-dire en pays mangudjaqide[248].

Nous n'avons aucun témoignage d'un appel culturel analogue chez les Dânishmendites, dont l'esprit peut-être est différent et qui en tous cas disparaissent trop tôt. Il y en eut un peu plus tard chez les Mangudjaqides, plus spécialement au cours du long règne de Bahrâmshâh à Erzindjân. Cette ville, tout en restant pour longtemps encore un gros centre arménien, a dû compter autour de ce prince, malgré le verdict du géographe contemporain Yâqût[249], un petit cercle musulman actif ne refusant peut-être pas plus qu'à Ani autour des Shaddâdides les entretiens interconfessionnels. En tous cas, Bahrâmshâh paraît bien être dès le début de son règne le dédicataire d'un des poèmes, le *Makhzen al-asrâr* (Trèsor des secrets) du grand poète persan Niżâmî de Gandjeh[250] (ville de l'extrême nord-ouest iranien) et il se peut qu'il ait connu un autre poète, Khaqânî[251]. Un peu plus tard, nous voyons séjourner à Erzindjân pendant douze ans le fameux médecin-philosophe iraqien ʿAbdallaṭîf al-Baghdâdî, qui ne retourna dans sa patrie qu'après l'annexion d'Erzindjân par Kay-Qubâdh; l'autobiographie de cet auteur dans les extraits qu'en ont conservés quelques successeurs ne contient malheureusement rien qui puisse nous renseigner sur les conditions de sa vie ni l'activité du cercle culturel d'Erzindjân, mais, quelles que soient les facilités matérielles que le prince lui aient faites, il est douteux que ʿAbdallaṭîf ait accepté cet exil s'il devait se trouver dans un désert intellectuel. Il est possible qu'une étude minutieuse des opuscules de ʿAbdallaṭîf juqu'ici négligée, et qui commencent à attirer l'attention, nous donne à cet égard quelques nouvelles informations[252].

248) Article de M. de Fouchécour dans *Studia Iranica*, I-2, et de Demiroğlu dans *Tarih Enstitüsü Dergisi*, XII/1981-82, p. 621-626.

249) Yâqût, *Muʿdjam al-buldân*, art. "Erzindjân".

250) Niżâmî, *E.I.*[1]; Storey-Bregel. Voir aussi Ahmed Ateş, *op. cit.*

251) Khaqânî, *E.I.*[2]

252) L'autobiographie de ʿAbdallaṭîf a été conservée partiellement par Ibn 'abî Usaybi'a; de nombreux autres extraits se trouvent dans Dhahabî et ont été publiés et traduits par l'auteur du présent livre dans *B.E.O.* 1970 et dans *Mémorial Minorsky* 1971. Plus récemment, on a publié des opuscules médicaux et philosophiques. Voir aussi la thèse d'Angelika Hartmann sur le Calife al-Nâṣir.

L'étude de la vie culturelle en Rûm au XIII[e] siècle (les mêmes remarques seraient d'ailleurs valables pour le XIV[e] et le XV[e]) est difficile, à peine ébauchée, et il ne peut en être donné ici qu'un exposé nécessairement très imparfait. Nous en tenant pour le moment à la période pré-mongole, nous pouvons négliger le secteur de langue turque, qui ne donne encore aucune œuvre écrite, en nous bornant à souligner qu'il y a une activité orale, dont nous reparlerons ultérieurement, et que l'activité littéraire en langue soit persane soit arabe est réduite à des milieux citadins, ce qui, quelle qu'en soit la valeur intrinsèque, en réduit la portée et crée entre les deux éléments de la population, la citadine et la "turcomane", un hiatus dont nous avons déjà constaté d'autres manifestations et d'autres dangers. Même dans le secteur arabo-persan, on ne peut dire qu'il ait été fait jusqu'à présent de véritable inventaire de la vie de l'esprit. À défaut d'ouvrages biographiques anatoliens analogues à ceux qui sont écrits dans les pays environnants du monde musulman, on devrait scruter patiemment ce que ceux-ci peuvent contenir sporadiquement sur les personnages ayant passé quelques temps de leur vie en Rûm. On devrait aussi dresser, en particulier dans les Bibliothèques d'Istanbul et d'ailleurs en Turquie, la liste non seulement des ouvrages composés dans le pays —cela est tout de même à peu près fait— mais aussi des manuscrits d'autres ouvrages qui y ont été copiés, pour autant que les copistes l'ont précisé, et, quand on le peut, avec la date. Nous avons, par exemple, un Coran écrit pour Kay-Qubâdh[253]. Ce n'est évidemment pas par hasard et, bien que naturel, il est instructif de constater que la majorité des manuscrits des ouvrages des nombreux juristes hanéfites d'Asie Centrale que nous connaissons se trouve dans des bibliothèques turques, et que beaucoup d'entre eux y ont été copiés. Certains aussi cependant peuvent avoir été apportés d'Asie Centrale, en particulier par les "réfugiés" fuyant l'invasion mongole ou les immigrants attirés par les faveurs seldjuqides etc. À cet égard, l'important serait de regarder les notes de lecteurs qui se trouvent souvent au début, à la fin ou dans des marges des manuscrits, comme les travaux de G. Vajda en ont montré l'intérêt pour d'autres pays musulmans[254]. Nous pourrions alors mieux voir non seulement ce qui a été écrit en Rûm et qui reste limité, mais plus largement ce qui y a été pris en considération, et par conséquent a influencé ce qui a été écrit. Nous échapperions peut-être alors à l'impression actuelle certainement excessive d'une vie spirituelle à peu près mono-

253) Karabacek, "Ein Koranfragment im Besitz des Kaïqubad", dans *Ak. WW*, PA Klasse 184-3, Zur Or. Akd 6) 1917; voir aussi *supra* pour l'ouvrage d'un *akhi*.

254) G. Vajda, par exemple "Les certificats de transmission dans les manuscrits arabes de la B.N. de Paris", *Bull. inf. IRHT* 3 (1954).

polisée au bénéfice de quelques grandes figures, et pourrions présenter un tableau plus diversifié et plus nuancé.

Dans l'état présent des choses, la vie spirituelle en Asie Mineure au milieu du XIII[e] siècle, surtout au début de la période mongole mais déjà un peu auparavant, apparaît dans notre documentation centrée autour du personnage de Djalâl al-dîn Rûmî[255] ou, secondairement, de ceux qui "l'annoncent". Il n'est question de diminuer ni la grande valeur poétique et religieuse de son œuvre, que nous avons conservée, ni même l'importance sociale de l'ordre mystique à l'origine duquel il se trouve. Tout simplement, de prendre conscience qu'il n'est pas le seul, et qu'il y a eu avant lui et à côté de lui d'autres hommes et d'autres courants qui, pour être moins facilement connaissables n'en ont pas moins probablement eu aussi leur importance.

Djalâl al-dîn Rûmî et son cercle s'expriment en persan, et il n'est pas douteux que le domaine du persan sera d'une manière générale à travers toute l'histoire de la Turquie plus large que celui de l'arabe. Cela s'explique à la fois par le fait que les premiers Turcs, au moins leur aristocratie, avaient quelques notions de persan pour avoir vécu au contact de sociétés iraniennes, et ensuite parce que les immigrants qui ont contribué à former la culture anatolienne sont en grande majorité des Iraniens (ou des gens d'Asie Centrale d'expression iranienne). Néanmoins il y en a eu aussi d'arabes, et de toute façon l'étude de la Loi est par principe un domaine réservé de l'arabe, et qui a tout de même son importance.

Comme déjà suggéré en passant, c'est en bonne partie sur la base des ouvrages de Droit hanéfite d'Asie Centrale que les juristes d'Asie Mineure ont édifié leur connaissance de la Loi. Le manuscrit de Sîwâs auquel il a été précédemment référé consiste dans la juxtaposition de quelques opuscules de telle provenance, l'un il est vrai dû à ce Kashânî[256] qui avait été ensuite ambassadeur de Nûr al-dîn et avait été gardé un moment par Mas'ûd; le manuscrit a été acheté par un lecteur d'Erzerûm. Il n'y a cependant pas à s'étonner que maintenant les juristes qui s'établissent en Asie Mineure puissent venir d'autres régions, en particulier des plus proches. D'Égypte, d'abord envoyé d'al-Kâmil, venait Afḍal al-dîn al-Khunadjî[257], qui fut sous Kay-Qubâdh et Kay-Khusraw II "chef des *fuqahâ*" de Rûm, avant de s'enfuir devant les Mongols; 'Umar al-Abharî[258], mort en

255) Voir *infra*, p. 332 *sq.*
256) Ibn Qutlubugna, *Ṭabaqât al-Ḥanafîya*... 262.
257) Ibn Wâṣil, 1703, 3 r°; Brockelmann, suppl. I-838.
258) Brockelmann, suppl. I-839.

663/1265, et Sirâdj al-dîn al-'Urmawî[259] (d'Urmya, sur le lac de ce nom en Adharbaydjân) (594/1198-682/1283) partagent leur vie entre la Mésopotamie et l'Asie Mineure; un certain Muḥammad al-Taliqânî[260], qui mourut cadi en Rûm en 614/1217, venait de Qazwîn (Iran du nord-ouest). Par ailleurs, c'est de l'est iranien que venait Yûsuf b. Sa'îd al-Sidjistânî, mais c'est à Sîwâs qu'il écrivit en 639/1241-42 sa *Munyat al-Mufti*, considérable traité de Droit qui devait avoir un grand succès dans tout l'Orient musulman[261]. Il ne paraît pas nécessaire d'insister sur une énumération qui a essentiellement pour objet de souligner l'existence d'une certaine branche d'activité, moins illustre que d'autres[262].

On considère, non sans raison, que le mysticisme a fleuri surtout en Iran, et par conséquent s'est exprimé en persan. Nous retrouverons dans un instant ce mysticisme persan en Asie Mineure. Mais il n'y est pas non plus exclusif. Au début du XIII[e] siècle vivait en Égypte un grand mystique arabe, d'origine espagnole, Ibn 'Arabî[263], dont le prestige dans tous les pays musulmans était immense. Il n'est pas douteux que son influence s'est exercée à un haut degré dans l'Asie Mineure seldjuqide. Peut-être y a-t-il dans cette influence un peu d'effet du passage en Asie Mineure de pélerins maghrébins, qui étaient assez nombreux, sans qu'on voie bien pourquoi, pour avoir à Qunya une petite mosquée particulière[264]. Mais plus directement Ibn 'Arabî lui-même avait fait des voyages en Anatolie, deux fois à Malatya (ans 602/1205 et 613-615/1216-1218)[265], où il avait composé un opuscule, et même, en 612/1215 à Sîwâs et Qunya, où il avait eu une entrevue avec Kay-Kâûs. Plus tard, son disciple maghrébin 'Afîf al-dîn Sulaymân de Tlemcen[266] se fixera de longues années en Rûm, et il vaudrait la peine de savoir ce qui l'y avait attiré. Mais il n'est pas nécessaire de passer par cet étranger pour trouver à Ibn 'Arabî des disciples anatoliens. En Rûm, Ibn 'Arabî avait été l'hôte d'un *shaykh* qui se déclarait son disciple, Madjdj al-dîn Isḥâq, dont le crédit était grand, et qui était le père d'un garçon destiné à être le maître des théologiens mystiques de Rûm, Ṣadr al-dîn Qonevî (de Qunya)[267], qui resta toujours fidèle à la

259) Brockelmann, 2[e] éd. 614-5.
260) Histoire de Qazwîn, ordre alphabétique.
261) Brockelmann, I-473.
262) Vers 1240 Bar Hébraeus, 405, signale un Tadj Bulgharî de Rûm, ambassadeur à Baghdâd en 1240.
263) Ibn 'Arabî, cf. *infra* p.331.
264) *Mémorial Lévi-Provençal*, 1962, p. 79 à 85.
265) Ibn 'Arabî, *E.I.*[2].
266) Cl. Huart, "Afîf eddin Soleiman de Tlemcen", dans *Centenario della nascita di Amari*, II, p. 262 *sp.*
267) Voir *infra*, p. 330.

dévotion de son père. Par contre, nous ne pouvons à peu près rien dire de l'influence éventuelle d'un autre mystique arabe contemporain d'Ibn ʿArabî, Ibn Farîd[268]; toutefois nous savons qu'un originaire du Ferghana en Rûm et lié à Ṣadr al-dîn avait composé un commentaire de ses œuvres.

C'est encore au chapitre de la mystique d'expression arabe qu'il faut dans une certaine mesure verser l'influence de ʿOmar Suhrawardî[269]. Ce personnage, qui nous est plutôt connu comme conseiller spirituel et ambassadeur du Calife al-Nâṣir, et comme l'un des promoteurs et des théoriciens de la *futuwwa* rénovée de ce Calife[270], était aussi le fondateur d'un ordre de *ṣûfîs* (mystiques) qui porte son nom. C'est comme ambassadeur du Calife qu'il se fit d'abord connaître en Asie Mineure, lorsqu'il y vint en 1221 apporter à Kay-Qubâdh avec une solennité particulière les insignes sultanaux envoyés par le Calife. Nous ne pouvons savoir comment il y gagna l'ascendant personnel qu'il y eut ensuite. Cet ascendant se témoigne en particulier par le fait que ce fut Qaratây, le serviteur fidèle de Kay-Qubâdh[271] et le régent pour ses deux petits-fils, qui fit les frais de son tombeau à Baghdâd. Kâmyâr était aussi, nous dit-on, son disciple, en même temps que, pour le *fiqh*, de Sirâdj al-dîn al-Urmawî[272].

On pourrait encore relever le nom d'un ou deux médecins de pays arabes engagés par des sultans, noter que l'illustre botaniste Ibn Baytâr[273] a herborisé en Rûm, constater que le bonimenteur-prestidigitateur al-Djawbarî[274] y a conduit sa troupe de Syrie en Rûm, etc. Tout cela qui devait être dit, n'empêche que, ce qui nous est formellement attesté lors de la campagne de Baybars en 1277, les grands de Rûm en règle générale ne savaient pas l'arabe. Ce fait évidemment réduit à un milieu relativement étroit l'influence, du moins l'influence directe, des Arabes dont nous venons de parler. Par contre, la plupart des grands, et même une bonne partie du peuple citadin, comprenaient le persan. Les œuvres en persan et l'action des Iraniens acquièrent donc de ce fait une portée plus grande. Il n'y a pas encore, avant la conquête mongole, d'œuvre historique consacrée à l'Asie Mineure musulmane. Mais lorsque l'Iranien Rawandî[275]

268) *E.I.*[2]. Le commentaire est de Saʿîd b. ʿAlî al-Ferghânî.
269) *E.I.*[1]; Brockelmann.
270) Voir *supra*, p. 155.
271) Voir *supra*.
272) Une bibliothèque de Qunya conserve un manuscrit apparemment rédigé dans ce pays et qui traite d'"histoire sainte" biblique, dont je possède une photographie. Voir *supra* I. Mélikoff à propos des *akhi*.
273) *E.I.*[2]
274) Voir *infra* n.285.
275) *Râhat al-sudûr* (Le repos des coeurs), éd. M. Iqbâl, 1921.

achève au début du XIII[e] siècle une Histoire des Seldjuqides d'Iran-Iraq, que la mort du dernier d'entre eux ne lui permet plus de lui dédier, c'est vers Kay-Khusraw I[er] qu'il se tourne, en ajoutant à son œuvre primitive quelques hors-d'œuvre et quelques éloges du mécène souhaité. L'œuvre n'a pas dû avoir en Rûm une grande notoriété, car on ne voit pas qu'elle ait été utilisée directement par aucun historien postérieur écrivant en Rûm, mais elle atteste que les Seldjuqides de Rûm d'alors se considéraient comme les héritiers de la dynastie seldjuqide principale.

Nous savons toutefois qu'un peu plus tard un réfugié khurasânien, Aḥmad b. Muḥammad al-Tûsî al-Qânîʿî, avait composé pour Kay-Qubâdh et Kay-Kâûs II un *Seldjuqnâmeh*[276] important; mais sans doute ne s'y agissait-il que des Seldjuqides d'Orient, sans quoi on s'expliquerait mal qu'Ibn Bîbî affirme n'avoir trouvé aucun ouvrage traitant des premiers Seldjuqides de Rûm et qu'évidemment Aqsarâyî et l'Anonyme du petit *Seldjuqnâmeh* soient dans le même état. Par contre l'intérêt que portaient aux Seldjuqides d'Orient les Seldjuqides de Rûm n'est pas douteux. Nous voyons qu'on lisait et appréciait les écrits du grand vizir des Seldjuqides du XI[e] siècle Niẓâm al-Mulk et qu'en principe au moins l'on se référait volontiers à ses enseignements[277]. On connaissait également les vers de divers poètes persans. Il n'est pas besoin de rappeler non plus que presque tous les sultans du XIII[e] siècle portent non des noms turcs, mais des noms de la mythologie iranienne : Kay-Khusraw, Kay-Kâûs, Kay-Qubâdh, Kay-Feridûn, Syawûsh, Faramurz, etc.

Réciproquement c'est un fait qu'un nombre appréciable d'Iraniens ont trouvé en Rûm une seconde patrie. Attirés par les souverains, ou fuyant les Mongols avant de plus tard arriver avec eux, c'est là essentiellement qu'ils ont abouti, et non dans les autres pays musulmans, d'un Islam en général même plus vieux, plus riche, dans la population plus majoritaire. C'est un fait que l'histoire a réalisé en plusieurs cas une sorte de symbiose turco-persane, alors qu'elle n'en a jamais réalisé de turco-arabe.

On peut donc sans surprise relever les titres de quelques œuvres de genres divers rédigées en persan en Asie Centrale, par exemple une adaptation de *Qalîla et Dimna* pour ʿIzz al-dîn Kay-Kâûs II par le même Qânîʿî[278] dont nous avons mentionné par ailleurs le *Seldjuqnâmeh*. Mais c'est surtout encore dans l'ordre mystique que nous avons des exemples

276) Mon article "Quelques mots sur Shikârî", *WZKM*, 1978. Nous ne pouvons savoir si l'ouvrage était en vers ou en prose.
277) Voir *supra*, chapitre sur Kay-Qubâdh.
278) Voir ci-dessus

intéressants. Nadjm al-dîn abû Bakr b. Muḥammad... al-Râzî[279] (de Rayy), dit Nadjm al-dîn Dâya, arriva à Malatya en fuyant les Mongols en 618/1221, y rencontra Suhrawardî, fut quelques temps au service de Kay-Qubâdh à Qayṣariya, écrivit à Sîwâs en 620 un ouvrage de mystique, le *Mirshâd al 'Ibâd*, ainsi que plus tard un opuscule, le *Siradj al-Qulûb*, de même genre: c'était un disciple de Nadjm al-dîn Kubrâ[280], le grand mystique qui venait en Iran de fonder l'ordre des Kubrawî; son succès en Asie Mineure est attesté par le nombre des manuscrits que les bibliothèques turques renferment encore du *Mirshâd*, et par le fait qu'il en fut ultérieurement composé une traduction turque. Il est possible que le mystique iranien Arshad al-dîn Kirmânî[281] ait un moment lui aussi séjourné à Qayṣariya et Qunya.

Nadjm al-dîn al-Râzî s'était finalement fixé à Qunya, et y avait connu Djalâl al-dîn Rûmî et Sadr al-dîn Qonevî. Nous parlerons mieux de ceux-là sous les Mongols; mais c'est encore dans la période de l'indépendance seldjuqide que se fixent en Rûm le père de Djalâl al-dîn, mystique lui-même, et le maître spirituel de ce même Djalâl al-dîn, Shams al-dîn Tabrizî[282] (de Tabriz, Adharbaydjân). Behâ al-dîn Veled, prédicateur à Balkh, avait émigré vers l'ouest par suite de désaccords mal connus avec le dernier des Khwârizmshâhs d'Asie Centrale, Muḥammad[283]; on le trouve à Malatya en 614, à Sîwâs en 616, à Aqshéhir d'Erzindjân jusqu'en 619, à Laranda jusqu'en 626/1228-29; c'est là qu'il perd sa femme, dont le tombeau s'y trouve encore, et qu'il marie son fils, Djalâl al-dîn qui lui était né à Balkh vers 604. Invité par Kay-Qubâdh, il vient enfin à Qunya, mais y meurt dès 628/1230-31. Il est l'auteur de sermons, qui sont en partie conservés, mais qui se rapportent surtout à la période orientale de sa vie; il y avait aussi en lui un côté mystique, peut-être apparenté aux Malamatiya, que son ancien élève Burhân al-dîn Muhaqqiq, venu en Rûm en 629, contribua à communiquer à Djalâl; c'est cependant à Qayṣariya que Burhân était fixé et mourut en 638, et pendant ces années Djalâl passa une partie de son temps à Alep et à Damas pour y parfaire sa culture. Il se peut qu'il y ait rencontré le grand mystique persan Shams al-dîn Tabrizî, mais c'est seulement plus tard que celui-ci devait exercer sur lui toute son influence.

Naturellement tout cela, même si dans les pays iraniens les mystiques cités avaient eu des contacts populaires, reste en Asie Mineure étranger

279) Ahmed Ateş, *op. cit.*
280) *Idem.*
281) *Idem.*
282) Shams al-Tabrîzî : Ibn Bîbî, 263 ; Massignon, *REI* 1946, p. 117, *REI* 1955, p. 93.
283) Sur les mystiques iraniens de cette époque, voir Ritter, dans *Der Islam*, 1940.

aux Turcomans. C'est ici qu'il faudrait réintroduire Bâbâ Isḥâq et peut-être, pour des influences plus lointaines, Bâbâ Ilyâs[284]. Mais de ce qu'ils avaient enseigné aux Turcomans nous ne savons directement rien, et nous pouvons seulement, à l'époque mongole et post-mongole, observer leurs possibles héritiers; c'est donc de ceux-ci que nous parlerons en leur temps.

Disons tout de même d'un mot qu'il a survécu quelques noms mystiques antérieurs aux Mongols, d'un certain Aḥmad Faqih, un citadin devenu anachorète, et, un peu plus tard, de Shayyâd Ḥamza, dont on reparlera, traduit par Joseph et Zulayka. Leur importance ne réside pas dans le contenu, mais dans le fait qu'ils témoignent de la première apparition en Asie Mineure (un siècle après l'Asie Centrale) d'une langue turque écrite.

La question de l'existence d'un mouvement shi'ite en Asie Mineure au XIII[e] siècle est assez difficile à résoudre. On ne peut pas ne pas la poser, quand on songe à l'importance de certaines formes de shi'isme parmi les Turcomans dans les deux siècles postérieurs dans la moitié orientale du pays. Mais à en juger par les textes qui nous servent usuellement à reconstituer l'histoire de l'Asie Mineure, il ne s'y serait produit aucun mouvement hostile à la politique sunnite des dirigeants, sinon celui de Bâbâ Isḥâq, extérieur au shi'isme aussi bien qu'au sunnisme.

Un témoignage jusqu'ici inaperçu nous servira à affirmer l'existence de milieux shi'ites de quelque importance. L'illusionniste Djawbarî, dans les espèces de Mémoires qu'il a composés sur sa carrière pérégrinante, raconte qu'en Rûm au début du XIII[e] siècle, lorsqu'il se trouvait parmi des shi'ites, il se faisait passer pour une réincarnation d'un alide : il s'agit évidemment d'un public populaire[285]. Nous avons déjà dit qu'aux origines de la conversion et de la migration des Turcs, il y a aussi bien des agents shi'ites que sunnites, et des comportements pro-shi'ites que pro-sunnites. Mais tout renseignement nous manque sur ce qu'il en est advenu dans les générations suivantes. Le Proctectorat mongol servira peut-être la cause shi'ite, d'abord par son indifférence envers les divisions de l'Islam, auquel les Ilkhâns n'adhéraient pas, ce qui pouvait quelque peu nuire à la persistance d'un sunnisme officiel, et au contraire par leur tendance à s'appuyer politiquement sur les éléments maltraités ou mal vus par les régimes précédents, shi'ites en particulier, comme Nâṣir al-dîn Tûsî; puis, au début

284) Voir *supra*, et *infra*, p. 251.
285) *ZDMG*, XX 285, p. 485 (De Goeje) et Fleischer, XXI 274. Nous savons qu'un écrivain ismâ'îlien syrien composa à Sîwâs un de ses opuscules (renseignement Yves Marquet).

du XIV[e] siècle, après la conversion des Mongols à l'Islam, parce que certains d'entre eux, souverains compris, seront shi'ites.

En réalité, la situation est probablement plus confuse. Que des éléments que nous appelons shi'ites aient pénétré dans l'Islam anatolien, nous le reverrons dans un instant, cela n'est pas douteux. Mais il ne s'ensuit pas qu'ils aient forcément en tous milieux été ressentis consciemment comme shi'ites, comme antisunnites. Dans les milieux incultes, tout se mêlait sans qu'on distinguât l'orthodoxe de l'hétérodoxe; et même en milieu plus cultivé, la piété avait adopté des éléments de shi'isme[286] sans plus les tenir pour shi'ites, et il faut bien avouer qu'avant la réorganisation officille du shi'isme par les Séfévides en Iran au XVI[e] siècle, on ne savait peut-être plus toujours très bien ce qui distinguait certain sunnisme de certain shi'isme. L'influence du Calife al-Nâṣir et de la *futuwwa* pouvait aider à la confusion, le premier par les tendances alides ou à tout le moins syncrétiques qui caractérisent son attitude et que ne manquaient pas de lui reprocher les sunnites stricts, la *futuwwa* par l'admiration qu'elle portait à ʿAlî, l'initiateur des *fityân* selon ses traditions. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver un peu plus tard dans des romans populaires comme l'adaptation turque d'Abû Muslim combiner une attitude pro-abbasside avec une vénération pour les douze imâms shi'ites[287]. On conçoit que, dans de telles conditions, la question de l'existence spécifique du shi'isme en Asie Mineure revête un aspect un peu particulier. Mais nous ne pourrons en discuter utilement qu'à l'époque mongole.

Nous devons poser un problème plus délicat. Il est bien connu que, des Nusayris de Syrie aux ʿAlî-ilâhî de l'Iran occidental, il existe tout un arc de cercle de populations vouant à ʿAlî un respect "exagéré". Des unes comme des autres, nous savons très peu de choses, essentiellement parce que les sectes considérées gardaient jalousement leurs secrets; quelques rares indices suggèrent seulement que leurs adeptes étaient plus répandus qu'il ne semble à premier coup d'œil. Or c'est un fait qu'en Anatolie jusqu'à nos jours subsistent d'importants groupes de croyants dits *alevi* (alaouites), dont une caractéristique essentielle est précisément le culte "exagéré" voué à ʿAlî. On voit mal comment des Turcomans d'Asie Centrale auraient pu y trouver et en apporter cette idée ; tout au plus des croyances populaires susceptibles de se combiner avec celle-ci. On peut donc supposer qu'elles ont été introduites en Asie Mineure par des propagandistes issus des sectes

286) Voir mon article sur "Le shi'isme dans l'Asie Mineure turque" dans le *Colloque de Strasbourg*, 1968.

287) Voir l'ouvrage de I. Mélikoff, *Abu Muslim*, 1962.

considérées. Inutile de dire que nous sommes là en pleine hypothèse, mais une hypothèse qu'il paraît difficile d'éviter[288].

On ne voit pas que les "Assassins" aient effectué de grosse propagande en Asie Mineure. Néanmoins nous constatons l'existence de relations entre Kay-Kâûs et ʿAlâ al-dîn Naw-musulmân, c'est-à-dire ce chef des "Assassins" d'Alamut et grand-maître de l'ordre avec lequel le calife al-Nâṣir avait trouvé moyen de conclure une sorte d'armistice impliquant reconnaissance mutuelle. Nous savons aussi que, par précaution sans doute, il était arrivé à des princes turcs d'Asie Mineure d'envoyer un tribut à Alamut, tribut que le grand maître demanda que l'on transférât pour raison de simplicité à ses adeptes de Syrie. Nous savons qu'un auteur de ce pays acheva ou rédigea un petit traité sur la doctrine à Sîwâs. La conquête mongole du Proche-Orient et la destruction d'Alamut ne firent pas disparaître la secte mais en supprimèrent, semble-t-il, l'action même secrète en pays arabe et en Asie Mineure[289].

On a parlé précédemment des communautés non-musulmanes à propos desquelles on a signalé quelques manuscrits; et nous mentionnons aussi quelques-uns de leurs ouvrages dans les sources historiographiques du présent ouvrage. Occasionnellement, on a vu aussi qu'il pouvait y avoir quelques échanges de correspondance entre les sultans de Rûm et certains notables "indigènes". Cela dit, il faut constater qu'il ne paraît guère y avoir d'échanges culturels entre ces communautés et les musulmans du pays, aucune influence de l'un à d'autres. Les cloisons à cet égard paraissent à peu près étanches.

***

L'Histoire de l'art sera traitée dans un fascicule spécial, mais elle se rattache naturellement à l'histoire culturelle, ce pourquoi nous devons en dire un mot ici. L'histoire de l'art de l'Asie Mineure musulmane est un domaine où il importe le plus de se débarrasser de toute idée a priori. Là il n'y avait sur place aucun antécédent musulman, si bien que, dans la mesure où l'art devait être musulman, il fallait chercher les modèles directeurs dans les anciens pays musulmans, en l'occurrence essentiellement en Iran. Il y avait certes un art des autochtones, qui pouvait même, on l'a vu, produire encore quelques œuvres propres, et dont en tous cas les monu-

288) Mon article des Mélanges Meier; sur l'ensemble des sectes anatoliennes remontant à des passés plus ou moins lointains, voir l'ouvrage richement documenté mais très inégal de Klaus E. Müller, *Kulturhistorische Studien zur Genese pseudo-islamischen Sektengebilden in Vorderasien*, Wiesbaden 1967.

289) Ibn Naẓîf, 335/164a; lettre dans B.N., 1353; Ibn Bîbî. 149, 188.

ments anciens étaient visibles, mais, parce qu'il était chrétien, il ne pouvait fournir au nouvel art musulman que des apports particuliers, non les lignes directrices, et il est difficile de savoir dans quelle mesure il restait sur place ou les nouveaux maîtres désiraient employer des techniciens indigènes de toutes spécialités ; dans les quelques cas où nous connaissons des noms d'architectes ou autres artisans, s'il y a quelques noms indigènes de Rûm, il y en a plus de musulmans du proche Adharbaydjân. On a donc pu dire que l'art appelé en gros seldjuqide d'Asie Mineure n'était qu'un compartiment de l'art iranien ou irano-seldjuqide. Toutefois, cette conclusion serait un peu simpliste; il y a les monuments visibles sur place, il y a des souvenirs iraniens ou turcs amenés du Khorasân ou d'au-delà, il existe surtout des conditions locales de matériaux, de climat, de développement spécifique de la société qui ne sont pas brutalement assimilables à celles de l'Iran ou de l'Asie Centrale (nous savons bien que le Kremlin construit par des artistes italiens n'est pas un monument de l'art italien). En somme, sans ignorer aucune des données larges de l'étude, il importe avant tout de considérer sans parti-pris les monuments de l'art anatolien en eux-mêmes, et alors, par confrontation avec les provinces voisines, d'en préciser les spécificités. Quant à savoir ce qu'il convient d'appeler ou non turc dans un art auquel ont contribué tant d'éléments divers étroitement imbriqués les uns dans les autres, sans doute est-ce un jeu un peu vain et, tout en comprenant très bien les motivations qu'il peut avoir auprès des citoyens de la moderne République Turque, nous penserons qu'il vaut mieux s'abstenir de tranférer étroitement à des domaines où elles sont inapplicables des formes de patriotisme qui n'étaient pas conçues des intéressés.

Nous nous contenterons pour le moment de quelques notations d'orientation. Au suplus, une partie de ce qui aurait pu être dit ici a déjà été dit ailleurs, lorsque nous avons évoqué l'originalité de certaines techniques artisanales, l'activité bâtisseuse des sultans et de leurs grands auxiliaires, les réseaux de forteresses ou de caravansérails, le rôle des *madrasas*, etc. Ce qui nous reste donc ici à faire est de suggérer quelques idées d'ordre plus proprement technique ou esthétique.

Nous n'avons naturellement aucun vestige d'art immédiatement consécutif à la conquête turque de l'Asie Mineure ; les premiers remontent au second quart du XII^{e} siècle, et l'épanouissement commence avec le début du XIII^{e} siècle et se prolongera pendant la première génération du protectorat mongol.

L'architecture civile est mal connue et mal connaissable. Les fouilles des palais de Qunya et Qubâdhabâd (Beyshéhir) et de vieilles images permettent de se faire une idée des résidences seldjuqides, ensembles de pavillons dans des jardins entourés d'une enceinte semblable en gros, et toutes proportions gardées, au Saray ottoman d'Istanbul. L'architecture militaire est plus abondamment représentée, soit sous la forme d'enceintes urbaines, soit sous celles de forteresses isolées, mais on n'a encore étudié ni ce qu'elle doit aux nombreuses forteresses byzantines ou arméniennes préexistantes ni en quoi elle a pu profiter d'apports orientaux ou suivre (voire devancer?) certains des progrès réalisés dans la Syrie disputée entre croisés et musulmans.

L'architecture religieuse, parmi laquelle il faut en un certain sens compter les monuments qui tout en étant d'usage civil (caravansérails, hôpitaux, bains etc) sont conçus comme des fondations religieuses, est mieux connue, encore qu'il n'en subsiste aucun monument tout à fait intact. L'architecture strictement religieuse comprend surtout les mosquées, les madrasas et les tombeaux. Les villes où on les bâtit étant de taille moyenne, l'effet recherché et en tout cas obtenu, est moins la grandeur que l'élégance. Les principales mosquées antérieures à l'établissement de la véritable domination mongole sont —pour ne citer que celles qui subsistent— celles de Qayṣariya et de Sîwâs (1ère moitié du XII^{e} siècle), celle dite de ʿAlâ ad-dîn Kay-Qubâdh à Qonya, en réalité entreprise dès Masʿûd et agrandie par tous ses successeurs, d'où une certaine hétérogénéité de plan, celles de Nigdeh et de Divrighi, enfin celle de Malatya, terminée en 1247. Les principales *madrasas* anciennes sont celles de Niksâr, due au Dânishmendite Yâghî-Basân au milieu du XII^{e} siècle, celle de l'émir Altun-Apa à Qunya à la fin du même siècle, la Gök medrese (*madrasa* bleue) d'Amasya (vers 1240), enfin à Qunya encore, celles de Qaratây (1251) et du vizir Fakhr ad-dîn ʿAlî (Ṣâḥib ʿAtâ), celle-ci dite Indje Minare (1258). Parmi les caractéristiques de ces monuments, on relèvera la fréquence de l'usage de la pierre (l'Iran et la Mésopotamie construisent en briques alors que, sauf sur ses confins nord, le monde arabe et même la plus grande partie du monde iranien ne construisent guère qu'en briques) et du bois pour des toits plats (donc rôle réduit des coupoles). D'autre part, le climat entraîne la prédominance des mosquées closes avec suppression de la cour et installation de la fontaine rituelle à l'intérieur du bâtiment. Au point de vue de la décoration extérieure, qui se concentre surtout sur le portail principal, il est fait un grand usage, mais essentiellemnt ornemental, de bandeaux d'écriture pratiquement illisible, et aussi bien au-dessus des portails qu'à la base des coupoles de ces "stalactites" ou *mukharnas*, qui conquièrent alors le monde musulman tout entier. Il faut enfin noter que souvent la *madrasa* contient une petite mosquée entourant le tombeau de son fondateur, là aussi comme

dans le reste du monde musulman depuis le XIII[e] siècle. Cependant il y a aussi développement du type de mausolée apporté d'Asie Centrale et Iran septentrional, construction ronde ou polygonale surmontée d'un toit cônique. On a déà signalé l'adaptation en Asie Mineure de la technique des faïences peintes utilisées pour la décoration intérieure des édifices, et qui expliquent les noms de mosquée ou *madrasa* "bleue" ou "verte" de tant de monuments.

Bien que les témoignages directs qui s'en sont conservés soient souvent réduits à peu de chose, on peut affirmer que presque tous les arts mineurs pratiqués dans les pays environnants l'ont été en Asie Mineure seldjuqide, à un haut degré de qualité : en particulier, en dehors de la céramique et des tapis déjà dits, le travail des métaux et du bois, pour lequel servaient les ressources naturelles du pays, la reliure en cuir et même l'enluminure (chez les musulmans et les chrétiens) des manuscrits; parmi les objets fabriqués se trouvent particulièrement de merveilleuses chaires de mosquées. La parenté d'ensemble de l'inspiration avec les pays voisins n'est pas douteuse, musulmans bien entendu mais aussi un peu peut-être Arménie voire Géorgie, Byzance, elles-mêmes d'ailleurs apparentées. Il y a probablement lieu de souligner particulièrement le rôle joué, à tous les échelons de l'art, par la représentation d'êtres vivants, animaux et même hommes, à côté des arabesques et motifs géométriques ou calligraphiques. Non que l'Islam et spécifiquement l'Islam iranien n'aient pas pratiqué de telles représentations, en particulier dans le travail sur métaux (mais peut-être surtout depuis la domination turque et dans les régions quelque peu turquifiées?), dans la décoration des tissus et dans la miniature (les Arabes là aussi entrent en ligne de compte, mais peut-être aussi avec un développement sous influence turque ?) mais, sans parler du cas déjà étudié des monnaies, la fréquence de ces représentations, leur rôle jusqu'au niveau de la sculpture monumentale (telle les génies ornant les portes de la citadelle de Qunya), la nature de certains motifs animaux, suggèrent bien à côté de modèles byzantins, des traditions de la steppe centre-asiatique.

Ainsi, plus facilement peut-être que dans la littérature, où coexistent les confessions, une interpénétration d'influences composites se développe qui aboutit cependant à un art incontestablement harmonieux.

TROISIÈME PARTIE: LA PÉRIODE MONGOLE

I[ère] SECTION: HISTOIRE GÉNÉRALE

CHAPITRE 1

L'ÉTABLISSEMENT DU PROTECTORAT MONGOL: LA PÉRIODE DES TROUBLES (1243-1265)

La fin du règne de Kay-Khusraw

Au soir du Köseh-Dâgh, on pouvait croire tout perdu. Cependant le vizir Muhadhdhab al-dîn, qui se trouvait vers Amasya, prit sur lui, à cause, dit Ibn Bîbî, de la jeunesse du sultan, d'aller, avec le cadi de la ville Fakhr al-dîn Bukhârî, trouver Baydjû, reparti à Erzerûm, d'où il les mena au Mughân, auprès de Djurmaghûn; celui-ci était paralysé, et suppléé en fait par sa femme. Une conquête plus directe de l'Asie Mineure entière par les Mongols aurait été une tâche que Muhadhdhab al-dîn, avec toutes les attitudes du respect, sut montrer lourde en raison des ressources du royaume; elle était certainement trop lointaine pour leur être à ce moment nécessaire ou même recommandable; la paix lui fut donc accordée, moyennant alliance et tribut annuel, en or et bétail de toutes sortes, fixé, nous dit Ibn Bîbî[1], mais l'on verra que, s'il a raison, Baydjû et les Mongols les années suivantes ne se firent pas faute d'accroître leurs exigences. D'autre part, bien que rien ne permette de l'affirmer, il n'est pas interdit de penser, en raison des nombreux cas semblables et de la considération dont jouira plus tard le fils de Muhadhdhab auprès des Mongols, que celui-ci s'était placé vis-à-vis d'eux dans une sorte de dépendance personnelle, qui faisait de lui en Rûm leur représentant autant que celui du sultan, et qui pouvait

1) Ibn Bîbî, 244; *Tar. Seldj.*, 25v°/53; Bar Hebr., 409; Frère Simon, *infra* p.229, n.5. Sur la période mongole en général, voir Faruk Sümer, "Anadoluda Moğollar", dans *Selçuklu Araştırmaları Dergisi*, I (1969-70), I-147.

se traduire dans l'octroi par les Mongols d'un *yarligh* et d'une *païza* (diplôme et plaque de garantie), de nature, évidemment, à imposer à tout rival en Rûm le respect, en même temps qu'à tout chef mongol une considération différente de celle qu'il eût eue pour un simple étranger vassal. Quoi qu'il en soit, Muhadhdhab al-dîn revint, et fut accueilli par le sultan avec la joie et les égards que l'on pense. À la nouvelle du repli des Mongols, Kay-Khusraw, en effet était revenu à Qunya[2].

Djurmaghûn cependant n'était pas le souverain suprême des Mongols, et Muhadhdhab al-dîn n'avait pas eu de mission officielle du sultan. Dès son retour, trop fatigué pour repartir lui-même, il fit envoyer par le sultan une nouvelle ambassade, cette fois auprès de Bâtû, qui, s'il n'était pas encore le Grand-Khâqân, était du moins le chef de tous les Mongols d'Occident. Le principal ambassadeur fut Shams al-dîn al-Isfahânî, qui, au premier bruit du repli des Mongols et des négociations de Muhadhdhab al-dîn, était rentré en Rûm, non sans avoir réussi à récupérer une partie des soldes distribuées pour les secours désormais inutiles et regroupé un certain nombre de fuyards. Simplement il avait fait le détour de passer par Malatya, où devait se rendre Malik Masʿûd, l'ancien prince d'Amîd, qui, par peur des Mongols, des Turcomans et des Kurdes, lui avait demandé de l'escorter, et qui cependant, arrivé là, se laissa convaincre par un envoyé du prince d'Alep de retourner en Syrie. Accueilli par Tshavli Thashsnegîr à Malatya, Shams al-dîn était revenu à Qunya où, en sus de sa fonction de *nâ'ib*, Kay-Khusraw lui avait donné, en attendant le retour de Muhadhdhab al-dîn, la suppléance du vizirat. Maintenant donc il se rendit auprès de Bâtû, dans la steppe entre Don et Volga, où l'accompagna le cadi d'Amasya Fakhr al-dîn, ainsi que Madjd al-dîn Muḥammad l'Interprète. Accompagnés de l'ambassadeur mongol Sânqasûn (?) Qaradjî, ils rapportèrent à Kay-Khusraw un *yarligh* qui le constituait le lieutenant de Bâtû en Rûm. Il se trouva qu'à son retour Shams al-dîn trouva Muhadhdhab al-dîn mort : le sultan lui donna sa succession avec en outre, faveur exceptionnelle, le gouvernement de Qirshéhir[3]. Par la suite, on projeta d'envoyer à son tour à Bâtû le jeune fils de Kay-Khusraw, Rukn al-dîn[4]. On pouvait avoir l'impression que le pire était évité, que le Sultanat seldjuqide renaissait.

Cependant il restait les désordres des Kurdes et des Turcomans. Ce

2) Ibn Bîbî, 245, 247.

3) Vincent de Beauvais, XXXII, 26; Ibn Bîbî, 247-249; *Taʾrîkh Seldj.*, 24v°/50; peut-être y a-t-il une confusion dans le renseignement sur Qirshéhir, car une inscription (*RCEA*, n° 4260) montre qu'elle appartenait encore en 641/1246-7 à Bahrâmshâh (cf. *supra*, p. 202).

4) Ibn Bîbî, 252.

qu'on a vu de leur effervescence à la veille du désastre du Kōseh-Dâgh peut facilement faire comprendre qu'il ne s'agit pas, au lendemain de la bataille, d'une excitation passagère, mais bien d'une volonté de profiter du désarroi gouvernemental pour reprendre la libre vie de leur nature. Y a-t-il plus que le lien d'une commune effervescence entre les désordres de l'Asie Mineure centrale que nous avons vus ci-dessus et ceux que nous constatons maintenant à l'extrémité sud-occidentale du Taurus ? Certains acteurs sont-ils les mêmes, par le jeu de migrations comme celles que le tardif chantre de la future dynastie turcomane des Qaramânides, Shikarî, prête aux ancêtres de celle-ci précisément de la première à la seconde de ces régions, mais dans un tel fatras de détails impossibles qu'il est vain de vouloir y démêler la part de souvenir historique réel ? Le Taurus occidental va en tous cas être, avec l'oriental, l'un des théâtres où nous verrons les Turcomans prendre, au lendemain du Kōseh-Dâgh, le plus d'importance. Pour le moment, l'un d'eux, que nous ne connaissons que sous le nom d'Aḥmad donné par Ibn Bîbî et celui, peu transparent, de Coterinus, sous lequel le connaît le missionnaire Frère Simon, se révolta dans la montagne entre Qunya et ʿAlâya, dévastant les campagnes de ces deux villes pendant un trimestre avec une vingtaine de mille hommes qu'il avait rassemblés en se faisant passer, sur attestation de sa mère, pour un fils de Kay-Qubâdh, et en revendiquant le trône que son "frère" Kay-Khusraw depuis sa défaite n'était plus selon lui digne d'occuper. Pour en venir à bout il fallut que Kay-Khusraw recourût aux bons offices de Constantin de Lampron, un parent du roi d'Arménie révolté contre lui, qui était tout aussi intéressé à la tranquillité des Turcomans. La commune prétention de l'Aḥmad d'Ibn Bîbî et du Coterinus de Simon à être fils de Kay-Qubâdh ne permet guère de douter de leur identité; cependant, alors que, pour le second, qui écrit à quelques mois de l'événement, il fut pris et mis à mort du vivant de Kay-Khusraw, selon Ibn Bîbî, en général bien documenté, l'affaire se serait produite seulement au lendemain de la mort du sultan, et il ignore tout de la mort du rebelle. De toute façon, la fin de l'aventure d'Aḥmad-Coterinus n'est pas la fin de l'agitation turcomane et quelques mois plus tard, en un lieu indéterminé du pays *ûdj*, Ibn Bîbî nous parle d'un nouveau *malik*, Vâyûz, également vague[5].

Y a-t-il une relation entre ces affaires et la campagne que Kay-Khusraw entreprit d'autre part en 1245 contre les Arméniens de Cilicie? Constantin de Lampron y guida son armée. Mais le sultan avait une raison personnelle à cette campagne : les Arméniens, au moment du Kōseh-Dâgh, avaient

5) Vincent de Beauvais, XXX, 151 = Simon, éd. Richard; Ibn Bîbî, 263-4 et 270.

couru sus à quelques fuyards et, pis, livré aux Mongols la mère de Kay-Khusraw réfugiée chez eux. D'autre part, il était bon de manifester aux yeux de tous que la puissance seldjuqide existait encore. Une campagne, peut-être autorisée par les Mongols, fut organisée, et obstinément menée, contre Tarse ; le roi Héthoum dut, pour avoir la paix, céder Bragana et d'autres forteresses, qui complétaient l'occupation seldjuqide de l'arrière-pays isaurien et peut-être facilitaient le maintien de l'autorité sultanale sur les Turcomans. Mais, au moment où l'armée venait de remonter sur le plateau anatolien, Kay-Khusraw, qui l'avait quittée, mourait (fin 1245 ou 1246). Les Arméniens, en resserrant leurs rapports avec les Mongols, dont ils se feront les véritables courtiers aux bords de la Méditerranée, se mettront à l'abri du retour d'attaques de ce genre, et, dès deux ans après, recouvreront Bragana, cependant que Constantin de Lampron était réduit à se réfugier chez ses alliés turcs[6].

ʿIzz al-dîn Kay-Kâûs. Le vizirat de Shams al-dîn al-Isfahânî.

Kay-Khusraw avait trois fils : ʿIzz al-dîn Kay-Kâûs, l'aîné, fils de la fille d'un prêtre grec, agé de 11 ans; Rukn al-dîn Qilidj-Arslân, fils d'une turque de Qunya, 9 ans; et ʿAlâ al-dîn Kay-Qubâdh, fils de la princesse géorgienne[7], 7 ans[8]. C'était ce dernier qu'il avait désigné pour lui succéder; mais il était le plus jeune, et débile : Shams al-dîn Isfahânî fit asseoir sur le trône ʿIzz al-dîn, assisté de ses deux frères à sa droite et à sa gauche. Puis il répartit les charges entre ses amis : Qaratây fut *nâʾib*, Shams al-dîn Khâṣṣ-Oghuz, un mamlûk rûmî distingué, *beglerbeg*, Asad al-dîn Rûzbeh *atabeg*, Fakhr al-dîn ʿAṭṭâr abû Bakr *pervâneh*. En cette circonstance apparaît aussi comme *tughrâî* Shams al-dîn Mahmûd, dit Bâbâ, qui paraît être une éminence grise du vizir. Cependant les émirs n'étaient pas tous d'accord, semble-t-il, sur la proclamation de ʿIzz al-dîn, les ambitions trop affichées de puissance de Shams al-dîn, sans parler des rivalités personnelles comme celle qui opposait aux autres Khâṣṣ-Oghuz et Rûzbeh, liés ensemble par un mariage du premier dans la famille du second.

6) Ibn Bîbî, 249-50; *Tar. Seldj.*, 24r°/50; Sempad, 650; Bar Hebr., 408; Kyrakos/Brosset, 142; Vincent XXX 144 et XXXI 29 ; Ibn Shaddâd, ms. Oxford, Bodl. Marsh 333, 83 r°. La date de la mort de Kay-Khusraw est incertaine: octobre 1245 d'après Frère Simon dans Vincent, mi-*radjab* 643/début déc. 1245 d'après *Tar. Seldj.*, 24r°/50; en 1246 selon Sempad, 650; les inscriptions et monnaies de l'année 644 sont encore partagées entre son nom et celui de son fils Kay-Kâûs, ce qui ferait sûrement adopter une date postérieure au début de cette année (19 mai 1246) si l'on était sûr de l'immédiate proclamation de son successeur.

7) Kyrakos (*J.A.* 1858-1, 450); Brosset, I-518: parmi les exigences des Mongols avait figuré aussi la libération du prince géorgien David, que, brouillés avec Russudan, ils placèrent sur le trône à sa place (cf. *supra* p.92).

8) Ces âges sont donnés d'après Frère Simon qui, dans ses exposés, intervertit toujours Rukn al-dîn et ʿIzz al-dîn; cf. aussi Guillaume de Rubrouck, ch. LIII.

Une conjuration se noua peut-être, ou en tous cas le sultan, auquel les circonstances ne permettaient plus d'avoir qu'une petite garde, et Shams al-dîn se sentirent menacés par la puissance des émirs. Le précepteur de ʿIzz al-dîn auprès de celui-ci, Fakhr al-dîn et l'*amîr-dâd* Nuṣrat al-dîn auprès de Shams al-dîn accusèrent Rûzbeh et Khâṣṣ-Oghuz. Shams al-dîn, inquiet, songeait à s'en aller avec Rukn al-dîn qui, en vertu de la décision prise par son père, devait partir pour chez Bâtû ; finalement il paraît avoir laissé les mains libres aux ennemis des deux suspects qui furent attirés par ruse dans un guet-apens préparé avec l'aide des *runûd* d'Aqshéhir et d'Abgurum, acquise grâce à des promesses de faveurs et d'*iqtâʿ*, et mis à mort. Un certain nombre de leurs partisans partagèrent leur sort, tandis que les autres étaient pillés et arrêtés par les *runûd*; même Constantin de Lampron fut un moment incarcéré. Mais Shams al-dîn al-Isfahânî, que tout le monde rendit responsable, avait-il pensé qu'on irait si loin ? Jugea-t-il opportun, devant une effervescence des émirs, d'avoir l'air de blâmer l'attentat ? Se sentit-il menacé maintenant par le parti victorieux? Il se retourna contre les deux complices. On rendit aux enfants des victimes les biens séquestrés. Sur le conseil de Bâbâ Tughrâî, il donna la succession de Khâṣṣ-Oghuz à Sharaf al-dîn Maḥmûd, *serleshker* d'Erzindjân, qu'il invita à amener ses troupes: ce qui signifie qu'à Qunya, face aux *runûd*, il n'y en avait plus assez ou plus d'assez sûres. Puis, d'accord avec Sharaf al-dîn et Bâbâ Tughrâî, on décida de partir pour Sîwâs, d'où serait organisé le voyage de Rukn al-dîn. En vain Fakhr al-dîn et l'*amîr-dâd* s'y étaient-ils opposés. Se jugeant en danger au milieu des émirs et hors de la ville, Fakhr al-dîn obtint, le cortège parti, de rentrer à Qunya, et essaya de susciter une révolte des *runûd* et *akhis* qui l'avaient servi précédemment : il se heurta à un refus de se soulever contre le sultan pour des disputes de particuliers; là-dessus Shams al-dîn Yûtash, envoyé par le vizir qui est informé, les rallie, Fakhr al-dîn veut fuir en Cilicie, est pris, incarcéré à Daranda, cependant que son fils l'est à Kiahtâ, et l'*amîr-dâd*, arrêté à l'arrivée à Sîwâs, à Qalʿat Höyük. On put alors faire partir Rukn al-dîn, qu'accompagnèrent le cadi Kamâl al-dîn Khutanî, le *mushrif* ʿIzz al-dîn Muḥammadshâh, et Bâbâ al-dîn Yûsuf b. Nûḥ Erzindjânî son *atabeg*. Le voyage était d'autant plus urgent qu'il fallait évidemment donner à Bâtû tous éclaircissements et apaisements sur les circonstances de la succession de Kay-Khusraw.

Mais, pendant l'absence de Rukn al-dîn, les ambitions de Shams al-dîn provoquèrent un conflit avec Sharaf al-dîn à son tour. Shams al-dîn

avait en effet épousé la mère du sultan à l'insu de Sharaf al-dîn, et mécontenté beaucoup d'émirs. Il se trouva que, de plus, il reprocha à Sharaf al-dîn d'avoir mis à mort un des émirs, petit-fils d'al-Ashrâf l'Ayyûbide; alors Sharaf al-dîn se retira à Erzindjân. Shams al-dîn, qui ne voulait pas de rupture, lui fit proposer, par l'*ustâdh-dâr* Nizâm al-dîn et par Tâdj al-dîn Simdjûrî, un accord qui fut conclu par-devant Nadjm al-dîn, cadi de Sîwâs: il reconnaissait à Sharaf al-dîn le poste de *serleshker* d'Erzindjân et Niksâr avec, pour participation aux frais, 300 000 dirhams annuellement versés sur les domaines propres du sultan. Mais Sharaf al-dîn n'avait pas confiance, et se révolta à Niksâr; le vizir envoya contre lui Yûtash, qui avait été *subâshi* de Niksâr; battu, Sharaf al-dîn se réfugia à Kamâkh, puis, assiégé par tous les *serleshker* envoyés par le vizir, demanda l'*aman*, l'obtint, fut conduit au vizir, mais en route, au village de Tshapnûq, sur l'ordre de Shams al-dîn, décapité, sa tête envoyée à Sîwâs. Au même moment sont étranglés dans leur prison Fakhr al-dîn et son fils. Shams al-dîn put alors pendant quelques temps jouir de la toute-puissance, et Ibn Bîbî de nous décrire sa cour de scribes, de lettrés, d'émirs, de religieux. Il n'y avait qu'une ombre au tableau: l'indiscipline durable, on l'a vu, des Turcomans, qui distrayait une partie de ses forces[9].

S'il fallait en croire Frère Simon[10], ce serait pendant cette année qu'aurait été fixé le montant du tribut dû par l'État seldjuqide aux Mongols. On a vu qu'Ibn Bîbî le dit fixé dès le début et qu'il ne le fut peut-être jamais très effectivement. Le point de repère chronologique de Frère Simon paraît être plutôt le rassemblement de ce tribut à Sîwâs, peut-être en liaison avec le départ de Rukn al-dîn, et sur lequel un témoin le renseigna. D'après lui, il aurait fallu livrer annuellement 1 200 000 hyperpres (= dinars?), 500 chevaux, 500 chameaux, 5 000 moutons, 500 brocards de soie dont la moitié mixtes de fils de soie et d'or—sans parler des frais d'entretien des *iltshis*, envoyés mongols, qui seraient en fait revenus à 60 000 (600 000?) dinars pour les deux ans écoulés (l'informateur du missionnaire était un méridional, qui peut-être...).

De toute manière, il est certain que le poids était lourd pour le Trésor seldujqide, et fréquentes les venues d'envoyés mongols, interférant dans les affaires de Rûm. Les Mongols n'ont pas interdit aux Seldjuqides d'avoir toutes les troupes qu'ils pourraient; mais les disponibilités restantes limitaient singulièrement les possibilités, avec les conséquences qu'on a déjà commencé à voir de l'insuffisance de ces troupes en présence des éléments

9) Ibn Bîbî, 251-264; Vincent, XXXII 26-28; *Tar. Seldj*, 24r°-v°/50-51; Bar Hebr., 412.
10) Dans Vincent, XXXII 28.

d'insubordination turcomans ou citadins et de la difficulté de l'État à garder sous sa main les chefs, dont les Mongols n'avaient pas revendiqué les *iqtâ'* pour le moment.

Cependant Rukn al-dîn revint de chez Bâtû. Dans sa suite s'étaient glissés des adversaires du vizir, voire de ʿIzz al-dîn; Bahâ al-dîn avait présenté à Bâtû les exécutions de Shams al-dîn et l'envoi même de Rukn al-dîn comme destinés à isoler et écarter ce dernier, qui avait autant de droits que ʿIzz al-dîn au Sultanat. Bâtû donna l'ordre d'arrêter le vizir, et de conférer à Rukn al-dîn le Sultanat. Lorsqu'on annonça le retour de Rukn al-dîn, Shams al-dîn, encore sans renseignements, envoya au-devant de lui Rashîd al-dîn Djuwaynî, l'ex-gouverneur de Malatya, maintenant *amîr-ʿârid*, qui, apprenant la désignation du nouveau sultan, courut s'enfermer à Kamâkh, puis s'enfuit à Alep, d'où cependant Bahâ al-dîn obtiendra de se le faire livrer (il sera alors enfermé à Hâbîg et, exceptionnellement parmi les détenus ce cette forteresse, en général précipités du haut des remparts, en sortira et recouvrera plus tard son poste d'*amîr-ʿârid*). Pendant ce temps, Rukn al-dîn, qu'accompagne un corps de 2 000 Mongols, est proclamé, à mesure de son avance, à Erzindjân, Khartpert, Amîd, Sîwâs[11], même à Qayṣariya. À Qaratây Kârim al-dîn Alpsârû et Fakhr al-dîn Sîwâstûs apportent le *yarligh* de Bâtû. Bien que Qaratây ne soit pas disposé à accepter n'importe quoi des Mongols, il estima, pour lui-même ou l'État seldjuqide, n'avoir cette fois qu'à s'incliner. Pendant que Tâdj al-dîn Simdjûrî[12] va lui rallier l'armée d'Isaurie, il arrive, lui, avec l'aide de Sayf al-dîn Qîbeh, du *khwâdjeh khâdim* Muṣliḥ, et de Nadjm al-dîn b. Tûsî[13] qui mobilise les *runûd*, à faire venir malgré lui Shams al-dîn inquiet au palais de ʿIzz al-dîn, qui n'est peut-être pas mécontent de se débarrasser de son trop arrogant ministre. Là, pendant qu'on saisit ses biens, il est arrêté. Porté en prison, torturé, il sera peu après, peut-être contre la volonté de Qaratây, décapité (8 *dhû'l-ḥidjdja* 646/25 mars 1249)[14].

Sur le moment, la chute de Shams-al-dîn est suivie d'une revanche

11) Des monnaies de Sîwâs datées de 646 en font foi (Ahmed Tevhid, de 646 à 655 et Lane-Poole, *idem*).
12) Cf. l'acte de *waqf*, Osman Turan, *Belleten* 1948.
13) Un Ibn al-Tûsî est *ispahsalâr* et *pervâneh* en 648 d'après l'inscription n° 4327, mais a pour *laqab* Sayf al-dîn; son père est cité aux n° 4314-15 en 647 sans titre ni *laqab* (Abû'l-Qâsim b. ʿAlî al-Tûsî).
14) Ibn Bîbî, 264-67; *Tar. Seldj.*, 24v°/51; Bar Hebr., 410, 412, 414; Vincent, XXX, 27. Le recueil Bibl. Nat. suppl. persan 1353 donne des vers de Shams al-dîn, 174 *sq.* (ceux de Ibn Bîbî, 265-67) et deux lettres de lui dont l'une de prison (174v°-178r°), l'autre à un cadi Djalâl al-dîn abû'l-Barakât inconnu.

de ses adversaires sur ses partisans. On nous cite Sayf al-dîn Tarantây, Turkerî, plus tard cependant connus aux côtés de Rukn al-dîn, Sirâdj al-dîn fils de Badjeh, Shudjâ' al-dîn fils de Qazwînî, l'émir kurde Bîdjâr (jadis réfugié en Rûm devant les conquêtes khwârizmiennes), comme ayant eu leurs biens pillés. Puis le cadi Kamâl al-dîn Khutânî alla porter à Qunya le *yarligh* relatif au Sultanat; on voit mal s'il ordonne d'installer sur le trône les trois frères indivisément, ou institue un partage entre l'Asie-Mineure orientale, donnée à Rukn al-dîn, et l'Anatolie, laissée à ʿIzz al-dîn. D'après Ibn Bîbî, devant l'hostilité de Qaratây et des émirs à la division du territoire seldjuqide, les *iltshis* se seraient ralliés à l'indivision; tel sera en tous cas le régime après la bataille d'Aqsarây (cf. *infra*) mais selon Bar Hebraeus, que paraissent confirmer Aqsarâyî et le *Ta'rîkh-i-âl-i-Seldjuq*, l'indivision ne fut adoptée qu'à la suite de cette bataille. Il est en tous cas certain qu'elle a alors la préférence de Qaratây et des émirs, dans l'intérêt de la concorde, et, sans doute aussi maintenant, pour la même raison, des *iltshis*; il semble que cette seconde version permette de mieux rendre compte des événements. La réaction en effet s'arrête là. Le corps mongol, estimant avoir rempli sa mission, se replia. Bahâ al-dîn, resté seul, mal vu des émirs, qui craignaient d'être inclus dans ses représailles, fut alors mis de côté, ainsi que le cadi de Qayṣariya, ʿIzz al-dîn Muḥammad Râzî, cependant fait vizir lors de la chute de Shams al-dîn sur avis de Qaratây, et un gouvernement nouveau constitué d'hommes repris en majorité parmi les amis de Shams al-dîn: Sirâdj al-dîn était fait *beglerbeg*, Tarantây recevait le gouvernement de Malatya et Turkerî celui de Sîwâs (dans la part de Rukn al-dîn si l'hypothèse du partage est juste), et le vizirat revenait à Niẓâm al-dîn Khurshîd. Mais même l'accord entre les sultans ou leurs émirs ne dura pas. Rukn al-dîn était en route pour Qunya et ʿIzz al-dîn à sa rencontre arriva à Aqsarây. Chacun avait sa petite troupe.

Une fois réunis, les émirs de l'un et de l'autre se sentirent beaucoup moins enthousiasmés d'avoir à partager avec l'autre. On se mit en route jusqu'au *khân* de ʿAlâ al-dîn, puis à celui de Qilîdj-Arslân. Chacun était en armes dans son camp. On aboutit à une bataille rangée, malgré les efforts des *iltshis*. Du côté de ʿIzz al-dîn, l'armée était commandée par Arslân-Doghmush l'*amîr-akhûr*, Nûr al-dîn Yâʿqûb l'*amîr-djândâr*, et Shams al-dîn Yûtâsh; du côté de Rukn al-dîn, par Tarantây et Turkerî. Ces derniers eurent le dessous, Tarantây et Turkerî furent faits prisionniers, Kamâl al-dîn Khutânî de même, qu'Arslân-Doghmush fit mettre à mort; même Rukn al-dîn est capturé et conduit à son frère *rabîʿ* Ier 647/14 juin 1249). C'est alors, si nous ne nous sommes pas trompés, que Qaratây et les émirs

firent adopter définitivement le Sultanat indivis entre les trois frères[15]. Mais le gouvernement est de nouveau réorganisé, et en fait le maître, celui qui assure l'unité, est Djalâl al-dîn Qaratây, qui assiste le Sultanat à titre d'*atabeg* de ʿIzz al-dîn[16].

Le gouvernement de Qaratây et la révolte de Rukn al-dîn.

Affranchi d'origine chrétienne "grecque", Qaratây, attaché peut-être depuis Kay-Kâûs, en tous cas depuis le début du règne de Kay-Qubâdh, au service personnel du sultan dont il fut *tashtdâr*, puis *amîr-dawât*, était un homme pieux qui paraît avoir joui d'une assez haute autorité morale, et s'être tenu au-dessus des factions, même depuis qu'il était devenu *nâ'ib*[17]. Il pense qu'il y aura avantage, pour ramener la concorde, à donner le vizirat à un saint homme extérieur aux partis, Nadjm al-dîn Nakhjavânî. Une des premières initiatives de celui-ci cependant ayant été de vouloir réduire son traitement de 40 000 dirhams —ce qu'avait eu Muhadhdhab al-dîn— à 700, afin peut-être de pouvoir opérer des réductions sur les grands, Qaratây s'y oppose. Il faut d'autre part reprendre la lutte contre les Turcomans: c'est le moment où est nommé dans Ibn Bîbî le *malik* Vâyûz; Arslân-Doghmush et Yûtash s'y emploient avec succès. Enfin voici qu'arrivent de nouveaux *iltshis* de Bâtû venant enquêter sur l'exécution de Shams al-dîn al-Isfahânî, perpétrée en outrepassement des instructions envoyées par lui. Bâbâ Tughrâî, hier l'intime collaborateur du vizir défunt et habile parleur, ira fournir au prince mongol tous les apaisements nécessaires; on amène à Bâtû sur son ordre Bahâ al-dîn Erzindjânî et Tshârim al-dîn Alpsârû, instigateurs du meurtre, qu'escortent Rashîd al-Dîn Djuwaynî, libéré, le *ra'îs al-bahr* Shudjâ' al-dîn ʿAbdarraḥmân, Nadjîb al-dîn Dalikhânî, et Khatîr al-dîn Zakarya Siyâsî, tous quatre clients de leur victime; en même temps le premier recouvre le poste d'*amîr-ʿârid*, le second est fait *nâ'ib*, le troisième devient (ou était déjà) *mustawfî*, le dernier enfin *serleshker* de Ḥaramlu. Puis Nadjm al-dîn, mal à son aise au vizirat, se retire à Alep, et on lui donne comme successeur Bâbâ Tughrâî à son retour. Le remarquable est que tous ces emplois sont conférés à leurs titulaires par *yarlighs*,

15) C'est à tort qu'Aqsarâyî, 34 (F, 43) place la proclamation des trois sultans l'an même de la mort de Kay-Khusraw. On a une inscription (n° 4434) en 649 au nom des trois princes à Tuqât (et une, n°4433, à Qunya la même année au nom de ʿAlâ al-dîn seul...); les inscriptions connues de 648 et 650 sont au nom de ʿIzz al-dîn seul. On a des monnaies au nom des trois princes depuis 647 à Sîwâs; à Qunya cette même année et les suivantes ainsi qu'en plusieurs autres lieux de frappe les années suivantes, il n'y a le nom d'aucun prince et seulement celui du Calife (Lane-Poole et Ahmad Tevhid, *loc. cit.)*

16) Ibn Bîbî, 268-269; *Tar. Seldji.*, 25v°-25v°/51-52; Aqs., 34 (F, 43); Bar Hebr., 413-414.

17) Ibn Bîbî, 269-72, et *passim*, 93-284 (index).

c'est-à-dire en vertu de la souveraineté mongole, et il s'ensuit avec d'autres émirs, tel Yûtash, qui n'avaient pas reçu de *yarligh* , des propos amers aux pieds même du trône. D'autre part, si nous avons bien vu dans le passé le vizir, peut-être d'autres hauts personnages recevoir un territoire en assignation pour leur solde, il semble qu'il y ait maintenant un partage systématique de territoires entre les titulaires, qui compte beaucoup plus, pour certains, que l'accomplissement effectif de fonctions auprès du sultan dont les limites devaient se chevaucher assez confusément; car, pendant que les clients de Tughrâî et le *mustawfî* se fixaient à Qunya, les autres repartaient dans le territoire qu'ils administraient déjà auparavant. Shudjâ' al-dîn à Sinope, Rashîd al-dîn à Malatya, Khatîr al-dîn à Ḥaramlu[18].

Ce n'est pas encore la fin des querelles et des intrigues. Les rapports sont mauvais entre Bâbâ Tughrâî, qui a la langue longue, et le *mustawfî*; une scène en résulte entre Qaratây et le vizir, qui lui jette à la figure les encriers de sa fonction. Il se trouve qu'un fils de l'ancien vizir Muhadhdhab al-dîn, Muʿîn al-dîn Sulaymân, maintenant *serleshker* d'Erzindjân (peut-être depuis la chute de Sharaf al-dîn), et bien vu de Baydjû en souvenir de son père, se rend auprès de celui-ci, en compagnie de Tarantây: ce qui paraît signifier que les émirs de Rûm vont en privé faire leur cour au vainqueur, sans se contenter d'être les agents du gouvernement seldjuqide protégé. Tughrâî, de longue date en bons termes avec Mu'în al-dîn, lui écrit d'intervenir en sa faveur. La lettre tomba entre les mains de l'*amîr-ʿârid* (?)[19] Samsam al-dîn Qâymâz, qui la porta à Qaratây; elle était en caractères secrets, qu'à défaut d'un spécialiste au *Dîwân* sut déchiffrer Zayn al-dîn, fils de l'ancien vizir Tâdj al-dîn; alors Qaratây, dans une assemblée plénière des émirs en présence du sultan, le fit, par l'*amîr-dâd*, garder à vue dans le Palais, d'où il fut envoyé en captivité à Antâlya. Il est vrai qu'Athîr al-dîn l'astrologue, un des clients de Tughrâî, fut envoyé par des émirs, dans la suite d'*iltshis* mongols, soudoyés, exposer sa situation à Baydjû, qui, par deux ambassadeurs, ʿAlâ al-dîn ʿAlî-Beg et Djamâl al-dîn Darazî Sawadjî, le fit libérer. Mais il ne recouvra pas le vizirat[20].

La succession de Tughrâî avait été de nouveau donnée par Qaratây à un saint homme, que devait bientôt encore auréoler le martyre, ce même cadi ʿIzz al-dîn Muḥammad Râzî qu'il avait déjà quelques jours porté au

18) Ibn Bîbî, 269-272.

19) Y en aurait-il deux ? Ou est-ce un titre par anticipation? Rashid al-dîn est toujours *amîr-ʿârid* (Ibn Bîbî, 274), cependant Qâymâz est encore appelé ainsi p. 279; en 1243 il était *amîr-djândâr (ibid.)*.

20) Ibn Bîbî, 272-73.

même poste à la mort de Shams al-dîn al-Isfahânî. Comme Qaratây lui-même, ʿIzz al-dîn avait d'anciens et bons rapports avec le Califat[21]. Qaratây l'envoya en ambassade à Bagdad en 649/26 mars 1251-14 mars 1252. Un envoyé du Calife en retour apporta les présents d'usage. On ne peut savoir quelles questions plus graves avaient pu être agitées, mais il est difficile de penser que l'on n'avait pas évoqué la situation de l'Islam en pays seldjuqide sous le protectorat des Mongols non-musulmans[22]. Il est curieux de voir, sur la plupart des monnaies de la période 647-655, d'où est banni tout nom de prince, figurer seul celui du Calife (associé jadis à celui du prince), alors qu'il n'y a aucun signe de la suprématie mongole. Il est certain que, tout en donnant à César, aux Mongols, ce qui leur revenait inévitablement, le gouvernement de Qaratây essayait de maintenir et renouer, pour le salut de l'Islam anatolien, les liens avec le monde musulman non soumis aux Mongols. Il entretint de bons rapports avec al-Nâṣir d'Alep, qui épousa en 1253 une princesse seldjuqide, et, conséquemment, en eut de moins bons avec al-Muʿizz d'Égypte, le Mamlûk qui avait renversé là la dynastie ayyûbide, en donnant asile à des émirs égyptiens révoltés[23].

Remarquables sont, à cet égard aussi, les *waqfs* effectués par Qaratây. À Bagdad même, il avait, en une date indéterminée, payé de ses deniers la construction du mausolée de ce Suhrawardî que jadis au service de Kay-Qubâdh il avait solennellement et respectueusement reçu. Pendant le vizirat de Shams al-dîn, au lendemain de la mort de Kay-Khusraw, il avait fondé un *khân* (caravansérail) remarquable et désormais fameux sur la route de Qayṣariya vers la Syrie, où l'indiscipline turcomane sans doute avait depuis peu rendu particulièrement sensible l'utilité d'un solide abri pour les marchands, et, un peu plus tard, à Qunya, une mosquée et une *zawiya* dont la construction était confiée à son frère Kamâl al-dîn Rumtash, fondateur, par ailleurs, d'une *madrasa*. En 651/1253, Qaratây à son tour fonde une *madrasa*, par-devant le cadi-vizir ʿIzz al-dîn, dont l'administration doit revenir cette fois à son autre frère Sayf al-dîn Qarasunqur qui, longtemps gouverneur de Denizli, y est de son côté connu pour la fondation d'un *khân*. Enfin on connaît encore à Antâlya une *dâr as-ṣulaḥâ* (hospice) qui doit à Qaratây son existence. Toutes fondations richement dotées, qui témoignent de la fortune des donateurs, mais aussi, bien que d'autres qu'eux en aient fait, de leur orientation traditionnellement musulmane[24].

21) Ibn Bîbî, 272; *Tar. Seldj.*, 25r°/52.

22) Kamâl al-dîn, *Bughya*, Brit. Mus., 6r°.

23) Qirtây, 49v° *sq.* donne la liste des Mamlûks passés en Rûm. Cf. ma note dans les Mélanges Boratav, *Quand le crible était dans la paille*, 1978.

24) O. Turan, "Celâleddin Karatay vakıfları", dans *Belleten*, 1948; *RCEA*, n° 4328, 4353

D'autre part, ce fut probablement vers 1254, que Qaratây et ʿIzz al-dîn envoyèrent au Grand Khâqân une ambassade conduite par l'*amîr-dâd* Fakhr al-dîn ʿAlî (personnage, on le verra, promis aux plus brillantes destinées). Ils s'inquiétaient de voir Baydjû et autres chefs militaires mongols envoyer sans cesse des demandes de tributs qui, s'il y avait eu un montant fixé, ou le dépassaient ou étaient supérieurs aux possibilités du pays. Il s'agissait de demander au souverain une réduction ou une limitation. On en verra ci-après le succès[25].

Fut-ce par suite de la tournure d'un gouvernement dont l'attachement à l'Islam pouvait leur paraître politiquement fâcheuse, ou des intrigues de Tughrâî, ou simplement parce qu'il était normal pour les Mongols de requérir de temps en temps la présence personnelle des princes? En 1254 des ambassadeurs de Bâtû vinrent convoquer ʿIzz al-dîn, sans doute parce qu'il avait atteint un âge qu'on pouvait considérer comme majeur (19 ans). On pouvait craindre que les intrigues récentes eussent aliéné l'esprit du souvernain mongol à ʿIzz al-dîn, juger donc utile qu'il fît à son tour le voyage qui avait naguère profité à Rukn al-dîn; mais on pouvait craindre également que l'absence de ʿIzz al-dîn refroidît centaines fidélités, car le jeune sultan menait une vie de débauches à laquelle, annihilant les vertueux enseignements que Qaratây et le vizir s'étaient efforcés de lui faire donner, le poussait, dit-on, Turkerî, et distribuait à ses favoris les émirats. On se plaignit si bien de Turkerî à Qaratây qu'il le fit envoyer à Qalʿa Mandâs et mettre à mort. Les mécontents relevaient aussi la multiplication coûteuse, mais peut-être inévitable, des interprètes et des *munshîs*, et rappelaient que Kay-Qubâdh, au sommet de sa puissance, n'en avait eu que deux et quatre: ainsi par exemple parlait l'émir Shams al-dîn Altunbeh. Afin de discuter, dans ces conditions, de la requête mongole, une rencontre des trois sultans fut organisée à Qayṣariya, où d'Aqsarây ʿIzz al-dîn se rendit. En fin de compte on décida d'envoyer au Grand-Khâqân le cadet, ʿAlâ' al-dîn Kay-Qubâdh, excuser ses frères, en compagnie de Tarantây, Shudjâ' al-dîn le *nâ'ib*, du *khwâdjeh lâlâ* Muṣliḥ, et d'un certain Nûr al-dîn ʿAbdallâh. Les deux jeunes sultans restants rentrèrent à Qunya[26].

Là bientôt ils se disputèrent. ʿIzz al-dîn, on se le rappelle, était le fils d'une mère grecque. Il avait des oncles grecs, qui furent accusés d'exercer sur lui une influence pernicieuse: Kîr Kadîd (?) et Kîr Khiyâ (?). En outre

25) Aqs., 41 (F, 46) dit qu'il a été en ambassade non seulement chez Mong-Ka (1251-59), mais chez Güyük (1246-51): avait-il accompagné Rukn al-dîn?
26) Ibn Bîbî, 275-78; Bar Hebr., 422.

peut-être avait-il épousé une fille de Vatatzès[27]. Il est certain que ce sera toujours dans l'empire Byzantin que ʿIzz al-dîn cherchera par la suite ses refuges, parfois ses conseils. Il était normal que les mécontents se tournassent vers Rukn al-dîn, qui avait, lui, une mère turque, encore qu'il représentât le parti de la soumission inconditionnelle aux Mongols en face de ʿIzz al-dîn cherchant à sauver quelque chose du passé. Un des grands qui avaient accompagné Rukn al-dîn au Turkestan, Kamâl al-dîn le *hawâydj-salâr*, l'encouragea à se sauver de Qunya chez Nuṣrat al-dîn fils de Sinân al-dîn Qâymâz le Rûmî, *subâshi* de Davalû, et à rallier là Samsam al-dîn Qaymâz l'*amîr-ʿârid*, *subashi* de Qayṣariya, mal disposé envers ʿIzz al-dîn auquel il en voulait de lui avoir enlevé Nigdeh au bénéfice d'un petit esclave. Ainsi fut fait, Rukn al-dîn installé sur le trône à Qayṣariya, et là ralliés d'autres partisans, Fakhr al-dîn Khalîl *subâshi* d'Albistân, Tâdj al-dîn émir du *ḥâdjdj*, Ḥusâm al-dîn Bîdjâr le chef kurde, qui, au *khân* de ʿAlâ al-dîn, à une étape d'Asqarây, font mourir par le feu un groupe nomade qui leur résistait; cependant que Yûtash, le *beglerbeg*, envoyé par ʿIzz al-dîn à la poursuite de Rukn al-dîn, était jeté par eux en prison à Davalû. Mais en même temps arrivent à Qunya, des environs de Qayṣariya, Muʿîn al-dîn Sulaymân et Khatîr al-dîn Zakaryâ. Le vizir ʿIzz al-dîn fait ouvrir les trésors, et une armée se met en route, par la route de Qirshéhir, dans la province de Tûz Aghatsh, en même temps qu'on envoie l'illustre *shaykh* Ṣadr al-dîn Qonevî et Humâm al-dîn Shâdbahâr, *nâzir mulk*, essayer de ramener à la paix Rukn al-dîn, alors en train de faire la tournée de Sîwâs, Malatya, Khartpert, Amîd. Les conjurés firent traîner les négociations, que dans la plaine d'Aḥmadḥiṣâr menèrent ensemble pour eux Djalâl al-dîn Ḥabîb cadi de Qayṣariya et, pour ʿIzz al-dîn ʿAlî Bahâdûr et Djamâl al-dîn Khurâsânî, jusqu'à l'arrivée de l'armée amenée par Rukn al-dîn. Une bataille se livra et aboutit à la défaite des révoltés. Nuṣrat al-dîn et Samsam al-dîn capturés furent mis à mort sur l'ordre des oncles du sultan; Fakhr al-dîn put s'enfuir. Rukn al-dîn, cherchant à gagner la Cilicie, fut pris par des Turcomans et livré par eux à Arslân-Doghmush envoyé par ʿIzz al-dîn. Une réconciliation spectaculaire des deux frères s'ensuivit à Qayṣariya; mais Rukn al-dîn dut choisir entre une résidence à Burghlu ou à Amasya, choisit Amasya, mais n'en fut pas moins peu après transféré à Burghlu, plus à l'écart des contacts mongols (fin 1254 ?)[28].

On aura remarqué que, dans le récit de la révolte de Rukn al-dîn, le nom de Qaratây n'intervient plus. En effet Bar Hebraeus, Aqsarâyî,

27) Kyrakos, *J.A.*, 453.
28) Ibn Bîbî, 278-283; Aqs., 32 (F, 44-45); *Tar. Seldj.*, 25v°/51; Bar Hebr., 422.

l'auteur du *Tâ'rikh-i-âl-i-Seldjuq,* le font mourir antérieurement; le dernier donne la date précise du 28 *ramaḍân* 652/11 novembre 1254; de cette année date en effet le dernier document, l'appendice au *waqf* de sa *madrasa,* qui nous est conservé de lui. Il n'y a rien d'impossible à ce qu'il ait été mêlé, comme le veut Ibn Bîbî, à la décision de l'expédition de ᶜAlâ al-dîn, sinon vivant encore lors de son départ; mais Ibn Bîbî, sans dater la révolte de Rukn al-dîn, fait mourir Qaratây au cours d'un récit de faits qui, en partie au moins, sont difficiles à supposer antérieurs à cette révolte, et que lui-même en effet situe après elle. On peut admettre que Qaratây, qui était fixé, semble-t-il, à Qayṣariya, y avait peut-être les derniers temps été malade et hors d'état de participer au gouvernement de ᶜIzz al-dîn à Qunya. La révolte de Rukn al-dîn est difficile à dater avec certitude; elle l'est par Bar Hebraeus encore de 1254; ni inscriptions ni monnaies ne nous sont pour ces années d'aucun secours à cet égard; d'autant que la fiction du Sultanat indivis n'est pas répudiée. Si la mort de Qaratây a pu laisser les jeunes sultans sous l'infuence des fauteurs de troubles, elle n'a, en raison de la victoire de ᶜIzz al-dîn, abouti à aucun changement de gouvernement. Les titulaires des hauts offices qu'Aqsarâyî nomme à ce moment-là sont ceux que nous avons vus établis par Qaratây après la crise de 1249; il y ajoute Qiwâm al-dîn Ashhar b. Ḥamîd, que nous ignorions, comme *mushrif.* Plus importante est la mention, si elle est exacte, de l'influence de fait exercée, en raison de leurs *yarlighs,* par Muᶜîn al-dîn, que nous avons vu intervenir en effet dans la récente crise —il aurait eu, en raison de son père, rang de vizir, sans la fonction (entendez sans doute pour le protocole et comme allocation)— et par Fakhr al-dîn ᶜAlî. Il est malheureusement impossible d'assurer que dans cette période Aqsarâyî n'ait pas d'anticipations chronologiques. Le sultan, à la suite de sa victoire, avait reçu des ambassades du Calife, des princes de Mossul et de Mârdîn, des Francs, des Byzantins; à Antâlya avec son *atabeg* Arslân-Doghmush, il se livrait aux amusements de son âge[29]. Mais le gouvernement continuait. Peu après la victoire de ᶜIzz al-dîn, apparemment, étaient arrivés, aux mains de Fakhr al-dîn ᶜAlî, les *yarlighs* et *paizas* souhaités pour la fixation des obligations financières; en passant, à son retour, il les avait montrés à Baydjû qui lui fit comprendre qu'il saurait bien se dédommager, on devait bientôt voir comment[30]. Il fallait d'autre part combattre les Turcomans indociles. Les Aghatsheris de la régions de Marᶜash interceptaient les caravanes, mettaient au pillage depuis des années aussi bien les confins ciliciens, la Syrie du nord, que les territoires seldjuqides de ce secteur. Le seigneur de Marᶜash, ᶜImâd al-dîn, ne savait à quel saint se vouer, proposait sa ville au sultan, au prince d'Alep, pour l'empêcher de tomber aux mains des Turcomans ou des Arméniens (qui, dans la carence des autres, s'en empareront en 1258). Le vizir ᶜIzz al-dîn et le *beglerbeg* Yûtash allaient combattre les Aghatsheris, quand arrivèrent, en 1256, les graves nouvelles qu'on va voir[31].

29) Guillaume de Rubrouck, ch. LIII (passe à Qunya en avril 1255, ce qui fournit un important élément de datation).

30) Ibn Bîbî, 284; Aqs., 41 (F, 45-46).

L'expédition de Baydjû et les troubles consécutifs.

Brusquement en effet alors, on apprit que Baydjû, à la tête de toutes ses troupes, envahissait l'Asie Mineure. La raison n'en était par à rechercher dans les querelles internes de ce pays ni dans les sujets de plaintes que le chef mongol pouvait avoir à formuler contre le sultan ᶜIzz al-dîn, mais dans l'évolution de l'empire Mongol. Le Grand-Khâqân avait désigné son frère Hülägü pour gouverner l'Iran, achever la conquête de l'Occident asiatique, et rattaché à son ressort le protectorat sur les Seldjuqides, jusqu'alors dépendant de Bâtû, le chef des Mongols de Russie. Hülägü, au début de 1256, s'installa en Iran. Il amenait d'importantes troupes nouvelles, qui avaient besoin de pâturages. Ordre fut donné à Baydjû de leur laisser les prairies du Mûghân, et d'aller faire paître ses bêtes à lui sur les plateaux d'Asie Mineure. Ignorait-il ou négligeait-il ce que Mong-Ka ou ses prédécesseurs avaient pu concéder aux Seldjuqides de contraire à cet établissement, concessions qui au surplus devaient se rapporter aux revenus affectés aux Mongols et non à leur résidence? On comprit ce que Baydjû avait, peu auparavant, laissé entendre à Fakhr al-dîn ᶜAlî[32].

Baydjû n'avait pas d'intention de guerre: il demandait le droit pour ses troupes de cantonner en permanence en Asie Mineure; mais il était évident que la chose était grave pour l'État seldjuqide, par les ressources qu'elle lui enlèverait et le contrôle militaire de fait qu'elle assurerait aux Mongols au détriment des grands du régime antérieur. Puis, tout de même, les querelles intérieures de Rûm interféraient avec ces événements. Bien que l'envoi de ᶜAlâ al-dîn à Mong-Ka eût été de longtemps décidé, et qu'il se fût rendu dans les provinces de l'est pour préparer son voyage[33], le ras-

31) Ibn Bîbî, 284; Ibn Shaddâd, ms. Oxford, 83r°. Cf. *Syrie du Nord,* 700 *sq,* pour les prolongements en Syrie, perceptibles depuis au plus tard 1247.

32) Spuler, *Mongolen...,* 48.

33) Guillaume de Rubrouck, ch. LIII, en avril 1255 le dit déjà parti chez les Mongols; peut-être avait-il été chez Baydjû avant son départ pour Qaraqorum.

semblement des cadeaux, les hésitations de ses frères avaient retardé son départ à tel point qu'il se trouvait encore en Arménie lorsqu'on apprit les préparatifs de Baydjû. C'est que dans l'intervalle ses frères s'étaient demandés si Mong-Ka, qui le verrait lui et non eux, ne lui conférerait pas à lui la suprématie sur eux. Certes, ʿIzz al-dîn avait pu maintenant charger les ambassadeurs de l'excuser par le motif nouveau de la mort de Qaratây, qui, devant les dangers turcomans, lui interdisait de s'absenter. Mais il y avait encore d'autres affaires. Comme on l'a vu, auprès de Baydjû était persona grata Muʿîn al-dîn Sulaymân. Peut-être Tughrâî avait-il aussi pris contact avec Baydjû, porté devant lui des opinions défavorables à ʿIzz al-dîn. Nizâm al-dîn Khurshîd, envoyé par celui-ci négocier avec Baydjû, rapporta une exigence nouvelle: que Muʿîn al-dîn fût nommé chef des *ḥâdjibs* —pratiquement, contrôleur du sultanat—. ʿAlâ al-dîn, se mettant en route pour chez Bâtû, d'où il devait ensuite continuer vers Qaraqorum, avait, dès les premières nouvelles, écrit à ʿIzz al-dîn, après avoir vu la force mongole, de céder à tout prix. A Qunya, il y avait des partisans de la résignation. Mais ceux de la lutte l'emportèrent. Ils étaient de plusieurs sortes: esclaves privés du sultan, craignant sans doute pour leurs avantages; musulmans rigoristes, partisans du *djihâd* contre les Mongols dont le gouvernement direct eût signifié un traitement de l'Islam ramené sur le même plan que les autres religions, peut-être même des faveurs aux chrétiens; et, malgré cela, peut-être aussi les Grecs de l'entourage de ʿIzz al-dîn, pensant sans doute que l'appui combiné des Byzantins de Nicée et des Turcomans frontaliers permettrait d'organiser une résistance: parmi eux, le futur empereur Michel Paléologue, récemment enfui de Nicée[34]. Des contingents surtout légers, en partie recrutés parmi les tribus turcomanes, furent en effet réunis; Michel Paléologue commandait les chrétiens indigènes. Baydjû avançait vite. Devant les pillages commençants, toutes les grands villes de l'est s'ouvrirent. Au sud d'Aqsarây, au *khân* de ʿAlâ al-dîn, une bataille fut livrée par Yûtash et Arslân-Doghmush. Comme toujours devant les Mongols, il y eut des défections, que le comportement de ʿIzz al-dîn à l'égard des femmes de certains émirs aggrava peut-être. Arslân-Doghmush s'était probablement abouché avec Baydjû, et changea de camp pendant la bataille. Le vizir ʿIzz al-dîn trouva la mort du martyre qui convenait à ses tendances. L'armée seldjuqide fut écrasée (23 *ramaḍân* 654/15 octobre 1256). Paléologue et Yûtash s'enfuirent vers le territoire de ce dernier, Qastamûnî. Le roi Héthoum de Cilicie, qui revenait

34) C'est sans doute lui que Baybars, 26v°, appelle Comnène (nom qu'il portait en effet) avec le *laqab* de Ṣârim al-dîn (glaive de la foi), étrange puisqu'il était chrétien.

de Qaraqorum, avait accompagné Baydjû dans cette campagne avant de regagner ses États[35].

Tandis que le sultan ʿIzz al-dîn se sauvait, quelques Grands restés à Qunya essayèrent de réduire le désastre en se réconciliant avec le vainqueur. Pendant que l'*ustâdh-dâr* Nizâm al-dîn ʿAlî b. Iltumush (?) le *khâzin* s'occupe de contenir les désordres éventuels des *runûd*, Muʿîn al-dîn promu *amîr-ḥadjib*, Nizâm al-dîn Khurshîd, Arslân-Doghmush et le *khaṭîb* de Qunya obtiennent de Baydjû, par l'entremise de sa femme et moyennant tribut qu'il ne livre pas Qunya au pillage. Puis ils vont à Burghlu chercher Rukn al-dîn, qu'ils ramènent à Qunya. On nomme vizir un certain Shams al-dîn Qâḍîdjaq (le petit cadi), qui mourra bientôt; Nizâm al-dîn Khurshîd devient *nâ'ib* et sa succession comme *pervâneh* est donnée à Muʿîn al-dîn, au nom duquel ce titre devait rester attaché dans la réputation publique. ʿIzz al-dîn, lui, s'était sauvé à Antâlya, avait ramassé pour lui et les siens les inestimables trésors en monnaie, papiers de crédit, et objets précieux entassés là en partie depuis Kay-Qubâdh, et était passé avec ses partisans, Ughurlu l'*amîr-akhûr*, Ḥusâm Tashtî, Ḥadjdjî Bâbâ à Lâdîq-Denizli, au milieu de Turcomans frontaliers. En vain Rukn al-dîn obtint-il que Baydjû envoyât mille Mongols aux ordres de son petit-fils Bîsûtây pour essayer de le rattrapper ou de négocier avec lui pendant son séjour à Lâdîq, en vain lui écrivit-il à ce moment, semble-t-il, une lettre dont la copie est conservée à la Bibliothèque Nationale[36]. ʿIzz al-dîn n'était cependant pas en sûreté en pays turcoman[37], et passa en pays byzantin où ses oncles évidemment avaient des intelligences. Sans doute fut-ce alors que l'on fit à Qunya la proclamation de l'avènement de Rukn al-dîn comme seul sultan, la date du 16 *ṣafar* 655/6 mars 1257 que donne le *Tar. Seldj.* étant certainement trop tardive pour être celle de son retour à Qunya; ses monnaies à ce titre commencent en effet seulement en 655. Cependant, même avec Rukn al-dîn et ses conseillers, Baydjû ne se sentait pas en bonne confiance. Parmi les *noyans* qui l'accompagnaient s'en trouvaient deux, du nom d'Engürek et Khwâdjeh-Noyan; le second était rapace; un jour on le trouva apparemment empoisonné: on accusa Nizâm al-dîn Khurshîd, qu'Aqsarâyî dit avoir eu la complicité de Muʿîn al-dîn, et Baydjû le fit mettre à mort. D'après le même auteur, qui est partial, Muʿîn al-dîn par-

35) Ibn Bîbî, 283-87; Aqs., 38-41 (F, 44 et 46-47); *Tar. Seldj.*, 25v°/53; Bar Hebr., 424; Baybars, 27v°-28r°; Ibn al-Fuwaṭî, 312 *sq.*; Kyrakos, *JA* 482-4; Vartan, 287; Akropolite, 134-138.

36) Avant le début de *dhû'l-qa'da* 654, donc vers décembre 1256.

37) Aqs., 41 (F, 47) croit que Yûtash y mourut; erreur de date, puisque nous le retrouverons à Tuqât.

vint à satisfaire les Mongols sans désorganiser l'administration. Au printemps, Baydjû se retira; avant de s'éloigner de Qunya, il exigea de Rukn al-dîn le démantèlement de la ville, qui fut réalisé[38].

Le départ de Baydjû était dû à son rappel par Hülägü en vue des opérations de Mésopotamie préparées par celui-ci. On pouvait considérer que l'Anatolie proprement dite ne le reverrait pas tout de suite. Rukn al-dîn par ailleurs préférait à la résidence de Qunya celles de Qayṣariya ou de Tuqât, celle-ci chez Muʿîn al-dîn, moins éprouvées peut-être, en tous cas plus proches des Mongols et moins liées à ʿIzz al-dîn. Il s'y rendit; non d'ailleurs cette fois pour y rester: on lui avait fait comprendre la nécessité d'aller présenter ses hommages à Hülägü. C'était, pour l'immédiat, laisser la porte ouverte à un retour de ʿIzz al-dîn. Celui-ci n'eut garde d'en profiter. En vain Tâdj al-dîn Erzindjânî dit le *faqîr* et Ẓahîr al-dîn essayèrent-ils de faire revenir leur sultan; ʿAlî Bahâdur, qui avait dû se rallier à lui, revint à Qunya juste à temps pour y réaccueillir son ancien maître. À ʿIzz al-dîn en effet, en Anatolie, nul ne résistait. De Théodore Lascaris, il avait obtenu un notable renfort byzantin, en échange duquel il lui avait cédé Lâdîq-Denizli (que les Turcomans d'ailleurs ne tarderont pas à occuper). Rentré à Qunya le 14 *rabiʿ* 2 655/2 mai 1257, il faisait mettre à mort par Ughurlu le *djândâr*, son *amîr-akhûr*, le fils de Seldjuqshâh installé comme *serleshker* de Nigdeh par Rukn al-dîn; dès l'année 655 nous avons de nouveau des monnaies frappées à son nom à Qunya, à Ankara, à Gümüsh-Bazar[39]. Nous constatons aussi que Yûtash, dont l'influence sur ʿIzz al-dîn s'exerce dans le sens de la guerre sainte contre les Mongols, protecteurs des chrétiens, s'est emparé de Tuqât, résidence de Muʿîn al-dîn.

Du côté de Malatya, ʿIzz al-dîn, peut-être dès l'invasion de Baydjû, avait soulevé Turcomans et Arabes de cette province et des confins djaziréens, et attiré plus spécialement des Kurdes, dont deux, Sharaf al-dîn b. Shudjâʿ al-dîn Dâûd Bâlâs al-Ḥekkarî al-Maʿmûrî et Sharaf al-dîn Muḥammad fils (?) du fameux Shaykh Adî vénéré comme un saint par les Kurdes Ḥekkarites Yazidis, reçurent de lui Malatya et Khartpert. Certes, ils ne peuvent s'y faire recevoir par la population ralliée à Rukn al-dîn; mais Ibn Bâlâs pille la région de Claudya avec les monastères de Mâr Mâdîq et Mâr Âsyâ, puis va défendre Amîd que pendant ce temps ont attaqué al-Kâmil de Mayâfâriqîn et al-Saʿîd de Mârdîn, soi-disant pour devancer

38) Ibn Bîbî, 287-90; Aqs., 38-41 (F, 44, 47-48); *Tar. Seldj.*, 25v°/53.
39) Ibn Bîbî, 290-91; Aqs., 41 (F, 49); *Tar. Seldj.*, 25v°/53; Akropolite, 144 (cf. ma "Note sur l'histoire des Turcomans etc." dans *J.A.*, 1951, p. 336).

des intrigues de Lû'lû' de Mossul; il tombe dans un guet-apens monté par l'armée assaillante et est tué avec beaucoup des siens; Amîd succombe. Cependant, Ibn Adî avait marché sur Kamâkh, mais là s'était heurté au *noyan* mongol Engürek et avait lui aussi trouvé la mort (vers avril 1257 ?). Là-dessus ʿIzz al-dîn revenu à Qunya envoie un renfort que commande ʿAlî Bahâdur, spécialement pour tenter d'en finir avec les ravages des Aghatsheris. Il parvient à occuper Ḥiṣn Manṣûr et Malatya, à rétablir l'ordre dans le pays des monasteres de Mâr Mâdîq, Mâr Âsyâ, Mâr Dîmât, à capturer le chef turcoman Shûtî-Beg qu'il enferme à Masara; cependant une armée mongole au service de Rukn al-dîn occupe Malatya et Albistân et l'oblige à se retrancher dans Kiahtâ, d'où il s'échappe grâce au départ des Mongols pour la Mésopotamie (septembre 1257). En 1258, par la famine et maintenant avec l'aide des Aghatsheris, il reprendra Malatya que défend, pour Rukn al-dîn, Fakhr al-dîn Ayâs, fera exécuter des notables, Shihâb al-dîn l'*amîr-ʿârid*, Muʿîn al-dîn l'*ikdîshbâshî*, le prêtre grec Kalâwiyân et sa famille, le chef kurde Shihâb Isâw, puis, devant une nouvelle menace mongole, se sauvera de nouveau, en route tuant un certain Ḥusayn Tshupân et un notable chrétien, Bar Sauma fils d'André: tous personnages évidemment suspects à ses yeux de complicité avec les Mongols[40]. Quant à Marʿash, au cours des mêmes troubles, Héthoum, le roi d'Arméno-Cilicie, avec l'autorisation de Mong-Ka, se la fera céder par son seigneur 'Imâd al-dîn, impuissant, on l'a vu, à la défendre contre les Aghatsheris[41].

Cependant, Rukn al-dîn était parvenu à Hamadhân, où il reçut de Hülägü un *yarligh* lui confirmant le sultanat de Rûm. Revenu à Erzindjân, il apprit les événements de Qunya. Il distribua à ses soldats les *diyâ'* d'Erzindjân en *iqtâʿ*, et leur promit qu'en cas de victoire il les leur laisserait en pleine propriété. Muʿîn al-dîn, qui était "le soutien de son règne" (Ibn Bîbî) emmena mille Mongols, aux ordres d'un certain Bayân, dégager sa famille, établie à Tuqât, fut battu, dans le Yilduz-Dâgh, entre Sîwâs et Tuqât, par un certain Shâhmalik, et sauvé seulement par un renfort qu'amena d'Erzindjân, aux ordres de Rukn al-dîn, un esclave de ce prince, Nadjm al-dîn Farrukh. Il va alors demander aux Mongols un secours

40) Bar Hebr., 425-426; ʿIzz al-dîn Ibn Shaddâd, *REI*, 122. Les Ḥekkarites Yazidis habitaient normalement dans la montagne au nord-est de Mossoul, mais beaucoup de Ḥekkarites avaient pris du service dans les armées du temps, ayyûbides entre autres. Il est difficile de croire que Sharaf al-dîn ait été le fils, et non un descendant plus lointain de Shaykh ʿAdî, si celui-ci est bien identique au sûfî connu de ce nom qui vivait au milieu du XII[e]s. Mais les faits relatifs au renouvellement du yézidisme se situent peut-être plutôt au début du XII[e]s. Nous ne pouvons discuter ici cette question. Cf. *E.I.*[2], ʿAdî b. Musâfir.
41) Ibn Shaddâd, Brit. Mus. 64v°.

plus important; ʿAlidjaq et Qadghân lui amènent cette fois 10 000 hommes; ils occupent Niksâr, où ils installent Rukn al-dîn, puis Zîleh, Kab, Bârîmûn, le Qûz-Ova autour de Tuqât, où ils investissent la garnison commandée par Yûtash[42]. C'est alors que revint l'ambassade envoyée avec ʿAlâ al-dîn à Mong-Ka.

Elle avait eu une histoire mouvementée. Bâbâ Tughrâî avait à la cour de Bâtû rejoint l'ambassade, avec l'*amîr-ʿârid* Rashîd al-dîn, l'*amîr-djalîs* Sayf al-dîn, et la mère du défunt sultan Kay-Khusraw, et forgé une prétendue lettre de ʿIzz al-dîn ordonnant à Tarantây et à ses compagnons de céder leur place auprès de ʿAlâ al-dîn aux nouveaux arrivants pour la continuation de l'ambassade. Malgré ses efforts cependant, Bâtû décida d'envoyer à Mong-Ka à la fois les deux équipes. En route, pendant quelques jours, Tughrâî, avec le jeune prince, se trouva séparé de Tarantây, qui conduisait les bagages. Pendant ce temps, ʿAlâ al-dîn fut trouvé mort, une nuit, en compagnie du seul Muṣliḥ le *lâlâ*. Il était débile; mais on accusa Muṣliḥ et aussi bien, d'aucuns, ʿIzz al-dîn et Rukn al-dîn, qui lui auraient ordonné ce crime, de peur que Mong-Ka ne leur préférât leur frère; Tarantây, lui, accusa formellement Tughrâî auprès de Mong-Ka qui, à leur arrivée, avait ordonné une enquête. Il l'en convainquit d'abord, et obtint de Mong-Ka, en conséquence, satisfaction pour les objets de son ambassade: Sultanat confirmé à ʿIzz al-dîn, tribut fixé, interdiction aux chefs mongols de s'en prendre autrement au pays; il reçut de Mong-Ka une flèche d'or, ceux de sa suite des flèches d'argent, et, pour son maître, *yarligh* et *païza*. Malheureusement pour lui arrivèrent à ce moment à Mong-Ka, en même temps que des nouvelles mauvaises de Qubilây en Chine, l'annonce, envoyée par Baydjû, de la résistance qui lui avait été opposée en Rûm; Mong-Ka se fâcha et, sans que l'enquête sur la mort de ʿAlâ al-dîn eût abouti, Tughrâî demanda le transfert du Sultanat à Rukn al-dîn. Mong-Ka, finalement, décida de partager le territoire seldjuqide entre les deux frères. Il avait d'ailleurs une raison profonde. Pour les grandes expéditions militaires confiées à Hülägü en Occident, il importait que les vassaux dont il exigeait le concours ne fussent pas affaiblis par des rivalités intestines, et sans doute pour l'Asie Mineure le double Sultanat lui parut-il la solution la moins mauvaise[43].

L'ambassade revint donc en Asie Mineure et se rendit auprès de Rukn al-dîn et de ʿAlîdjaq. À Tughrâî Rukn al-dîn conféra Ayyûbḥiṣâr et Qîrshéhir, qu'il n'occupait certainement pas. Puis on envoya avertir ʿIzz al-

42) Ibn Bîbî, 291-92; Baybars, 52v°.

43) Baybars, 25r°-26°; Ibn Bîbî, 277, 293-294; Aqs., 41 (F, 46); Bar Hebr., 422.

dîn et l'inviter à une entrevue pour l'application des résolutions de Mong-Ka. Il répondit par l'envoi de son *pervâneh*, Tâdj al-dîn, puis Rukn al-dîn par celui de Tarantây. Tughrâî empêcha ʿAlîdjaq et Qadghân de continuer la guerre. En fin de compte, un traité fut conclu, qui donnait à Rukn al-dîn les provinces orientales avec Sîwâs, Qayṣariya et Sinope; l'ouest restait à ʿIzz al-dîn. Les monnaies et les inscriptions confirment ce partage (fin 1257 ?). Au surplus, il était à ce moment-là plus théorique que réel, puisque, des deux parts, le vizirat était donné au même titulaire, Tughrâî, enfin restauré au poste auquel il n'avait jamais renoncé, et qui comme traitement se fit assigner Qastamûnî. Auprès de ʿIzz al-dîn l'influence dominante avait un moment été exercée par le "connétable" Michel Paléologue, peut-être promu *beglerbeg*[44], et qui l'incita à s'établir à Antâlya et, dit-on, à négliger ses devoirs de musulman. Mais, lors de la réconciliation des deux frères et de la mort, contemporaine, de Théodore Lascaris, il obtint, par l'entremise du "chef de l'Église de Qunya", de pouvoir rentrer à Nicée. Il devait bientôt y conquérir le trône[45].

Restait à faire la paix avec Hülägü, qui naguère avait investi Rukn al-dîn[46]. Les deux sultans se rendirent auprès de lui, chacun de son côté, Rukn al-dîn avec Tughrâî et Muʿîn al-dîn définitivement *pervâneh*. Hülägü ne fit aucune difficulté à entériner le partage ordonné en principe par Mong-Ka, avec les limites antérieurement décidées entre les deux frères; Amîd lui ayant été livrée par le lieutenant d'al-Kâmil, il la remit à Rukn al-dîn. Bagdad était tombée[47]. Hülägü préparait maintenant la conquête de la haute-Mésopotamie et de la Syrie, et la paix sur son flanc anatolien lui était spécialement précieuse. Les deux sultans reçurent l'ordre de participer à la campagne. Ils assistèrent ainsi à la prise d'Alep et de Damas, pendant que d'autres Mongols attaquaient Mayâfâriqîn et Mârdîn. Al-Kâmil avait rompu avec les Mongols; ʿIzz al-dîn essaya en vain de l'amener à accepter une tentative de médiation qu'il aurait faite, et d'autre part résista aux efforts que tentait al-Saʿîd pour l'inciter à préparer une révolte en Asie Mineure. Quant au reste de l'activité des deux Seldjuqides auprès des Mongols, il consista surtout à dépenser et, pour ce faire, à emprunter au Trésor mongol des sommes qui devaient être pendant longtemps une source des difficultés; d'autant que de son côté Tughrâî, pour faciliter ses

44) À la mort de Yûtash, dit Aqs.; mais celui-ci figure à Tuqât après le moment où il place cette mort, et peut-être plus tard encore (cf. *infra*, p.249, n.1).

45) Aqs., 49 (F, 49, 51); Akropolite, 144; Pachymère, 25.

46) Peut-être Yûtash fut-il alors envoyé à Hülägü, Baybars, 52r°, cf. *infra*.

47) Les monnaies de Rûm gardent quelques années le nom du Calife tué par les Mongols; elles ignorent toujours celui du Caire.

débuts viziraux, en emprunta d'également grandes. Pour le remboursement des emprunts des princes, il était prévu qu'ils verseraient chaque année, en sus du tribut normal, 200 000 dinars en espèces, 3 000 *zarkûbs* (barres d'or) ou leur valeur, 500 chevaux et 500 mulets, enfin 500 pièces d'étoffe d'Antâlya (?); à quoi s'ajoutèrent plus tard les dettes de Tughrâî, qui n'avait pas de fortune personnelle au moment de sa mort. Au moment de son départ de Syrie, Hülägü laissa les deux Seldjuqides rentrer en Rûm, l'un à Qunya, l'autre à Tuqât ou Qayṣariya; mais il se méfiait de ʿIzz al-dîn, et l'obligea à remettre à Rukn al-dîn le *yarligh* et la *païza* qu'il avait reçus de Mong-Ka. Vers le même moment Tughrâî mourut (1260)[48].

Ces deux faits inaugurèrent une nouvelle tension entre les sultans. D'abord l'unité du vizirat ne put être conservée. Pour cette place ʿIzz al-dîn choisit Fakhr al-dîn ʿAlî, dont il avait fait son *nâ'ib* au moment de la réconciliation avec les Mongols. Au poste de *nâ'ib* lui succéda Amîn al-dîn Mîkâîl, jusqu'alors *mustawfî*. Tandis que, chez Rukn al-dîn, le vizirat échut à Muʿîn al-dîn, que l'on n'en continua pas moins à appeler du titre de *pervâneh*, qu'il cumula avec le nouveau: nomination qui, elle, était faite en vertu d'un *yarligh* de Hülägü, de même que, à ses côtés, comme *beglerbeg*, celle de Tâdj al-dîn Muʿtâzz, un fils de ce Mudjîr al-dîn Ṭâhir, grand-cadi du royaume khwârizmien, qui jadis avait été envoyé en ambassade par Djalâl al-dîn à Kay-Qubâdh[49]. Les deux territoires seldjuqides n'étaient pas vis-à-vis des Mongols dans une situation identique: il est évident que celui de Rukn al-dîn pouvait être et était contrôlé par eux d'une manière beaucoup plus directe. Tâdj al-dîn était d'ailleurs essentiellement en Rûm le gérant des intérêts de l'Ilkhân; avec Tukluk Bakhshi, grand *iltshi*, il devait s'occuper du remboursement des emprunts des sultans et Tughrâî, selon les termes établis. Il commença par se rendre chez ʿIzz al-dîn, alors à Qubâdhabâd, près de Gurgurum, en route pour sa résidence d'Antâlya. Mais ʿIzz al-dîn, sous l'influence des Grecs, dit Aqsarâyî[50], avait négligé de rassembler l'argent. Tâdj al-dîn passa chez Rukn al-dîn, où le Pervâneh lui versa tout ce qu'il réclamait. On accusa ʿIzz al-dîn de préparer une révolte, de concert avec les Turcomans: l'avenir devait révéler en effet des liens entre eux et lui, mais il y avait aussi entre eux des difficultés et, à ce moment même, il livrait un combat malheureux, dans la montagne entre Antâlya et ʿAlâya, aux Turcomans d'un certain

48) Ibn Bîbî, 294-95; ʿIzz al-dîn Ibn Shaddâd, *REI*, 124-25.

49) Cf. ma *Syrie du Nord*, 704. Sur le Pervâneh en général, voir Neçat Kaymaz, *Pervâneh Mu'înüddin Süleyman*, 1970.

50) Il dit même: du Grec (Michel Paléologue); mais celui-ci était reparti et, en fait de secours, avait seulement promis à ʿIzz al-dîn l'hospitalité en cas de besoin.

Meḥmed-Beg, chef, dit Aqsarâyî, des Turcomans *údj*, qui lui en voulaient de son alliance byzantine. On accusa aussi ʿIzz al-dîn de négocier avec l'Égypte; ce qui est en tous cas vrai est qu'il le fit lorsqu'il se sentit menacé, allant jusqu'à offrir à Baybars la moitié de son royaume, délimitée au choix de ce dernier, et que ce dernier lui envoya, mais trop tard, un secours de 300 cavaliers. Pour le moment, Tâdj al-dîn retourna auprès de Hülägü, fit son rapport, hostile à ʿIzz al-dîn, et ce dernier reçut de l'Ilkhân une lettre remplie d'inquiétantes menaces[51].

Flairant des intrigues du Pervâneh Muʿîn al-dîn, ʿIzz al-dîn essaya de se rapprocher de Rukn al-dîn et, s'établissant au Manhal Rûzbeh, envoya Fakhr al-dîn ʿAlî négocier. Mais il était déjà trop tard. D'Orient arrivait une forte armée mongole, commandée par ʿAlidjâq. Avec Rukn al-dîn et le Pervâneh, elle atteignit Aqsarây puis Obruq. Fakhr al-dîn jugea toute résistance impossible. Muʿîn al-dîn lui fit offrir, s'il se ralliait à Rukn al-dîn, le vizirat unifié de l'ensemble de l'État seldjuqide: il se laissa séduire. À cette nouvelle, ʿIzz al-dîn courut à Qunya, ramassa son trésor, et, tandis que ʿAlî Bahâdur gagnait le pays *údj* au-delà de Sivriḥiṣâr, lui, par Antâlya, se rendit à Constantinople, suivi d'Ughurlu l'*amîr-akhûr*, Ḥusâm al-dîn le *tashtdâr*, et Ḥâdjdjî Bâbâ, ses compagnons du premier exil, et au moins de l'un de ses oncles[52]. Mais, s'il avait espéré pouvoir de là reconquérir son royaume, il dut être cruellement déçu, car la politique de Michel Paléologue, entré peu auparavant en possession de Constantinople, était d'alliance avec les Mongols d'Iran contre ceux de Russie, qui au même moment venaient de rompre avec eux, et de désintéressement de sa frontière d'Asie Mineure, pour ne heurter ni les Mongols, ni en cas tout de même de menace de leur part, les Turcomans, seuls alliés possibles. Aussi ʿIzz al-dîn finit-il par devenir pour lui gênant à Constantinople, ou bien les compagnons du sultan et lui-même par manifester une opposition jugée dangereuse. Emprisonné, il sera libéré par les troupes des Mongols de Russie, et vivra désormais en Crimée, d'où ses fils, on le verra, reviendront tenter leur chance en Asie Mineure; lui-même mourra, sans avoir plus quitté la Crimée, en 1279-80[53]

51) Ibn Bîbî, 295; Aqs., 59 (F, 51-54); Baybars, 54v°; selon le même, 52r°, Hülägü ayant demandé à ʿIzz al-dîn de lui envoyer en ambassade Yûtash, celui-ci, après avoir constaté à Erzindjân la protection accordée par les Mongols aux chrétiens le jour de l'Épiphanie (6 janvier), revint ulcéré et exhorta son maître à la révolte; seulement les événements que Baybars relate aussitôt après sont incontestablement ceux de la lutte de 1257, qu'il relie à tort à la seconde fuite de ʿIzz al-dîn en pays grec. On est donc tenté de placer aussi l'ambassade de Yûtash à cette date, mais quand ? En janvier 655 ?

52) Ibn Bîbî, 256; Aqs., 42-43 (F, 58); *Tar. Seldj.*, 25v°/53; Baybars, 53 r°; Pachymère, 129-130 dit que deux grands, originaires de Rhodes, l'accompagnaient, et reçurent de Michel des emplois: s'agit-il de deux de ces personnages?

53) Cf. *infra*, p. 276.

Rukn al-dîn était entré en possession de Qunya le 14 *ramaḍân* 659/13 août 1261. Mais il s'en fallait qu'il pût maîtriser l'ensemble de l'Anatolie. Les partisans de ʿIzz al-dîn infestèrent longtemps encore diverses provinces. Ughurlu et ʿAlî Bahâdur provoquèrent un soulèvement dans la région de Chankiri et Ankara, avancèrent même vers Qunya, mais furent battus au *khân* d'Altïnbeh; Ughurlu put sûrement s'échapper, puisqu'on le retrouve à Constantinople où, compromis dans le complot reproché à ʿIzz al-dîn, il aura les yeux crevés sur ordre de l'empereur. Au même moment, Shâhmalik, que nous avons vu opérer naguère dans la province dânishmendite, se révolte dans une forteresse de localisation inconnue, Qalʿa Qadâghreh, puis capitule sur promesse de vie sauve, mais est mis à mort par les Mongols. Un certain Khurmâ-Oghlu agita d'autres parties de la même province et de celle de Qastamûnî. L'*amîr-akhûr* Asad s'installa dans la forteresse de Salîma, province d'Aqsarây, où il finit par être pris et mis à mort par Nûr al-dîn Djâdjâ, le nouveau gouverneur de Qirshéhir. Sauf ce dernier peut-être, il est certain que les soulèvements précédents n'avaient pu être opérés qu'avec le concours des Turcomans septentrionaux; peut-être Shâhmalik et Khurmâ-Oghlu sont-ils eux-mêmes des chefs turcomans. Tous ces soulèvements cependant finirent par être écrasés, sinon les Turcomans détruits[54].

Plus grave était la situation du gouvernement seldjuqido-mongol du côté d'autres Turcomans, ceux de l'ouest et du sud. On a vu que vers 1260, Meḥmed-Beg, qui paraît être le chef de presque tous ceux du sud-ouest, se trouvait en guerre, à l'est de ses territoires propres, comme on va le voir, contre ʿIzz al-dîn, allié des Byzantins; il avait pendu des hommes du sultan aux murs de sa ville principale: peut-être Denizli, qui, récemment cédée par ʿIzz al-dîn aux Grecs, leur avait été reprise par les Turcomans, et dont il est certain qu'il était possesseur[55]. En effet, au moment de l'installation de Rukn al-dîn à Qunya par les Mongols, Meḥmed, avec son frère Ilyâs-Beg, son gendre ʿAlî-Beg, et un autre parent, Sevindj, demanda à Hülägü de tenir directement de lui ses territoires, à savoir Lâdîq-Denizli, Khûnsâs, et Dalmân (Padu Dalaman-Tshay, en face de Rhodes); Hülägü accepta, et leur envoya un diplôme, un drapeau, mais aussi un commandant militaire, Qalshâr; peu après, il le convia à se rendre personnellement à sa cour. Mais alors Meḥmed refusa, et l'armée mongole

54) Ibn Bîbî, 298-99; Asq., 42-43 (F, 58).

55) ʿIzz al-dîn y aurait été théoriquement encore reconnu, puisque la fondation d'un *khân* en 659 (*RCEA*, n° 4480-81) est datée de son règne —du moins si cette date est exacte : mais on peut en douter, car le gouverneur nommé est encore ce Qarasunqur, frère de Qaratây, qui s'y trouvait depuis 20 ans, mais peut difficilement y avoir été maintenu désormais.

de Rûm et Rukn al-dîn allèrent le combattre, l'écrasèrent dans la plaine du bas-Dalaman, grâce à la trahison de ʿAlî-Beg, et, bien que Meḥmed se fût rendu sous promesse de vie sauve, le mirent à mort à Burghlu. Ilyâs et un certain Sâlûr-Beg, sans doute chef d'un groupe de la tribu de ce nom, étaient également capturés. ʿAlî Beg devint chef des Turcomans du sud-ouest, sous la suzeraineté reconnue de Rukn al-dîn, et "l'autorité des Mongols fut reconnue jusqu'aux frontières d'Istanbul" (660/1262)[56].

Plus sérieuse encore était la situation dans le Taurus isaurien et cilicien, en raison de la force des Turcomans de ce secteur et de leur position toute proche des centres vitaux de l'État seldjuqide. On a vu plus haut que des troubles avaient éclaté de ce côté dès le lendemain du Köseh-Dâgh. D'autres chefs de bandes s'étaient fait remarquer sur le front arménien les années suivantes: dans l'arrière-pays de la place-forte côtière de Cracca/Korykos, un Afshar, Islâm (Arslân ?)-Beg, en 1254, un autre Turcoman Sârûm, en 1258, nous sont spécialement signalés. On se rappelle qu'en 1256, ce furent, plus au nord-est, des Turcomans qui avaient capturé Rukn al-dîn. C'est à partir de cette même période qu'on commence à signaler la présence d'un nouveau chef plus important, qui devait faire souche d'une dynastie, mais dont il nous est impossible de savoir en quelle relation il a pu être avec les autres Turcomans précédemment signalés, Qaramân.

Les chantres tardifs de la dynastie qaramânide nous rapportent sur ses origines des récits où se mêlent de façon pratiquement inextricable, semble-t-il, des souvenirs historiques réels, mais où s'embrouillent les générations et les homonymes, et des imaginations destinées à la glorification a posteriori des souverains pour lesquels ils travaillaient. Ils nous présentent comme évoluant autour de Qaramân à peu près tous les éponymes de dynasties turcomanes, voire mongoles d'Asie Mineure, ultérieures, sans parler de notables kurdes, chrétiens (qui se convertissent), etc; ils nous présentent aussi leurs possessions comme résultant, non sans des phases de rupture, de concessions des Seldjuqides, et en particulier du plus glorieux d'entre eux, Kay-Qubâdh; ils font venir les ancêtres de Qaramân de l'extrême nord adharbaydjânais, avec halte de quelques années dans la région de Sîwâs, ce qui a des chances —incontrôlables— d'être vrai de plusieurs groupes, et lui donnent pour père un Nûreh Ṣûfî, analogue selon eux au *shaykh* turcoman qui avait animé avec Bâbâ Isḥâq les mouvements turcomans d'Asie-Mineure centrale et orientale vingt ans plus tôt; les rapports réels entre ces divers Turcomans seront discutés plus loin[57].

56) Aqs., 66-71; Yûnînî, an 659; Baybars, 54r°-v°, 55v°; cf. ma "Note sur l'histoire des Turcomans etc." dans *J.A.*, 1951.

57) Voir *infra*, p. 339 *sq.*

Quant au reste, si l'on ne peut concéder aussi vite qu'ils le font à leurs héros la possession de Laranda à Korykos (alors aux mains des Hospitaliers), de toute la province d'Ermenek, c'est bien dans cette région que les rares renseignements historiques contemporains les montrent en effet, c'est-à-dire dans la région de peuplement turcoman récent consécutif aux conquêtes de Kay-Qubâdh ce qui rend vraisemblable les récits d'immigration dans leur signification globale.

Naturellement enfin, les Aghatsheris du Taurus oriental n'avaient pas plus été domptés avant 1261. À ce moment, Hülägü fit procéder de ce côté par Baydjû en 660/1262 à des battues systématiques; beaucoup de Turcomans s'enfuirent en Syrie; il en resta d'autres, toujours suspects aux Mongols, mais qui ne devaient plus causer de troubles sérieux[58]. La même effervescence turcomane se remarque encore sur les autres frontières, par exemple celles de Géorgie: des "Turcs de Syrie" —entendez: des confins euphratésiens— conduits par un certain Qara-Khân (?) avaient en 1258 sévi du côté d'Ani, ainsi que d'autres, sous Altîn-Khân et Orkhân, se réclamant du "Sultan d'Erzindjân" (Rukn al-dîn ?). De ce côté, voisin des lignes de communication vitales des Mongols, l'ordre fut sans doute vigoureusement rétabli, et l'on ne signale plus d'autres troubles[59]. Il est cependant visible que partout le monde turcoman est en mouvement, non seulement à cause de l'affaiblissement de l'État seldjuqide, mais aussi en raison des difficultés issues, parmi les Turcomans eux-mêmes, de tous les refoulements effectués ou provoqués par les Mongols.

Pour le moment il pouvait apparaître que le Pervâneh et les Mongols avaient réussi, sinon à supprimer, du moins à contenir le danger turcoman. On avait d'autre part mis à jour la complicité de certains anciens personnages du régne de ʿIzz al-dîn avec les Turcomans, cependant que d'autres pouvaient être suspects simplement pour l'avoir servi ou être jalousés par le Pervâneh pour des motifs personnels. Il procéda donc à une épuration intérieure, faisant exécuter le *mustawfî* Nadjîb al-dîn, le *mushrif* Qiwâm al-dîn Ashhar b. Ḥamîd, le cadi de l'armée Djalâl al-dîn Sivriḥiṣârî, Sayf al-dîn Khâṣṣ Qîbeh (cf. *supra*), Karîm al-dîn ʿAlîshîr, Badr al-dîn Göhertash l'*amîr ṣalah*, Amîn al-dîn Yaʿqûb l'*ustâdh-dâr*. Le premier fut remplacé par Madjd al-dîn Meḥmed b. Ḥusayn, le second par Djalâl al-dîn Maḥmûd fils de l'*amîr* du *ḥâdjd*; Amîn al-dîn Mîkâîl resta *nâ'ib*, et Fakhr al-dîn ʿAlî vizir, ce qui ne signifiait nullement une prééminence sur le Pervâneh, qui reste en fait le chef absolu du gouvernement, qu'il prenne

58) Ibn Shaddâd dans Yûnînî, éd. Hyderabâd, II, 162.
59) Brosset, 532-33.

ou non, comme sur une inscription, le titre de "Roi des émirs et des vizirs"[60]. Surtout, on reprit en main le gouvernement des provinces en établissant plus largement qu'auparavant, au bénéfice des grands du régime, des marches à peu près autonomes. Les fils de Fakhr al-dîn ʿAlî reçurent Kutâyeh, Sandykli, Gurgurum, Aqshéhir; Bahâ al-dîn, qui était le gendre du Pervâneh, devint *malik al-sawâḥil* pour toutes les provinces côtières méridionales, avec siège à Antâlya, et participa sans doute à ce titre aux opérations de nettoyage contre les Qaramânides et les Turcomans de Meḥmed-Beg[61]. Le Pervâneh lui-même avait acquis Toqât, Amasyâ, Niksâr, et devait bientôt dans les conditions qu'on verra, y ajouter Sinope. Son client de longue date Sharaf al-dîn Masʿûd b. Khatîr reçut le poste de *beglerbeg* avec l'*iqṭâʿ* de Nigdeh qui surveillait le Taurus central. Par ailleurs, en 1261, ʿAlîdjaq était resté hiverner à Qaraḥöyük près d'Aqshéhir, cependant que Rukn al-dîn était allé se montrer juqu'à Altïntash, et il semble qu'il y ait désormais toujours eu en Asie Mineure des troupes mongoles stablement cantonnées, maintenant l'ordre à côté des troupes seldjuqides désormais insuffisantes et éventuellement contre elles, en même temps qu'à pied d'œuvre pour participer aux batailles syriennes; elles devaient dès lors avoir des territoires assignés, des *indjûs*, diminuant d'autant les possibilités seldjuqides. Enfin Tâdj al-dîn Muʿtâzz était revenu et, pour gage du remboursement des fameux emprunts, ou pour asseoir sa position, se fit attribuer Qastamûnî, qu'avait eu Tughrâî, puis Aqsarây et Qaraḥiṣâr-Develi. À côté de lui figurent toujors des *iltshis* mongols, celui de 1261, Tukluk Bakhshî, et, nouveau venu pour nous, Bahâ al-dîn Shâhânshâh[62].

Il restait juste une lacune à la reconstruction extérieure de l'État: en 657, profitant des désordres en Asie Mineure, les Trébizondais avaient remis la main sur Sinope. D'après Ibn Shaddâd, ce serait au lendemain de la mort de Hülägü (*ramaḍan* 663/juin 1265) que le Pervâneh, étant allé, avec Rukn al-dîn présenter ses hommages au nouvel Ilkhân, Abagha, obtint de lui l'autorisation de reconquérir Sinope, et organisa l'entreprise; Aqsarâyî raconte la reconquête juste après l'avènement d'Abagha, mais sans rien dans le récit qui exclut qu'elle ait pu se produire avant; cependant la conquête fut antérieure, de l'avis unanime de Bar Hebraeus, Ibn Bîbî, Aqsarâyî et du *Tar. Seldj.*, à la mort de Rukn al-dîn; or, si ces auteurs placent cette seconde mort en 664/1266 (le *Tar. Seldj*, en *djumadâ* 2), Ibn al-Fuwatî

60) *RCEA*, n° 4541 (an 663/1265).
61) C'est à un succès indéterminé sur les Turcomans que fait allusion la lettre 138r° du recueil de la Bibl. Nat., à lui adressée pour l'en féliciter.
62) Ibn Bîbî, 296-299; Aqs., 66-71 (F, 54, 56-58).

par contre la situe déjà en 663, et il paraît y avoir de cette date une confirmation dans une monnaie au nom de Kay-Khusraw III datée de 663 (sous réserve d'erreur de lecture de l'éditeur ou de frappe de l'artisan). Il y a même une inscription de Sinope même, dont le texte indique la rédaction comme juste consécutive à la reconquête, et, si la lecture est exacte, datée de 661/1263. Il est vrai qu'Ibn Bîbî prétend que la conquête —entendons peut-être un ensemble d'opérations dans cette province— dura deux ans. On est enclin à admettre que l'entreprise fut faite du vivant de Hülägü et de Rukn al-dîn, mais le régime de Sinope réglé définitivement seulement lors de l'avènement d'Abagha. Quoi qu'il en soit, la campagne avait consisté en opérations combinées de terre et de mer, car les Turcs n'avaient pas perdu toute la côte et possédaient Samsûn; parmi les assaillants on signale un certain Tâdj al-dîn Qilîdj; le gouverneur grec de la ville, Ghidrân ou Ghidrâs, se défendit avec acharnement, et mourut dans la défaite. La guerre avait été menée avec des troupes levées dans la province dânishmendite, territoire du Pervâneh; aussi celui-ci se fit-il attribuer Sinope à titre personnel, et les inscriptions prouvent qu'il s'occupa tout de suite d'en refaire une solide base musulmane, par la création ou recréation d'une mosquée, d'une *madrasa,* etc[63].

Dans toute l'histoire des années où son nom avait tenu tant de place, Rukn al-dîn apparaît comme un jouet purement passif. Adulte maintenant, il se lassa de l'être. À lui comme à son frère on reprochait ses orgies. Il se fâcha et commença à s'en prendre aux grands. Il fit mettre à mort Kir-Khaye, l'oncle de ʿIzz al-dîn, qui avait été gouverneur de Burghlu quand il y était prisonnier, mais qui était aussi le père d'une bru de Fakhr al-dîn ʿAlî, ce qui lui aliéna ce dernier. Contre Sharaf al-dîn b. Khatîr, il s'emporta au point que celui-ci ne sauva sa vie que par une forte rançon. Il eut des imprudences de langage même envers Tâdj al-dîn Muʿtâzz. Enfin, il fit comprendre que l'appropriation de Sinope par le Pervâneh le heurtait. Sharaf al-dîn convainquit sans peine ce dernier que le sultan tramait contre lui un complot, et intriguait avec Baybars. Peut-être le Pervâneh en avait-il parlé à Abagha, qui l'aurait autorisé, comme son lieutenant, à agir contre les traîtres quels qu'ils fussent. En tout cas, il s'entendit avec Tâdj al-dîn Muʿtâzz, peut-être Fakhr al-dîn ʿAlî, et le chef des contingents mongols Nabshî Noyan, alors à Qirshéhir, et autres Mongols (dont un certain Paynâk?); ils avancèrent vers Aqsarây, où les rejoignirent des renforts de Nigdeh et des bandes de pauvres hères rassemblés par Ibn Djâdjâ de

63) Ibn Shaddâd dans Yûnînî, 129r°-v°; Aqs, 80-81 (F 60-61); *Tar. Seldj.*, 26r°/54; Ibn Bîbî, 299-300; *RCEA*, n° 4505, 4605.

Qirshéhir. Rukn al-dîn alla à leur rencontre et, devant Tâjd al-dîn Muʿtâzz eut une explication orageuse avec le Pervâneh. Sur l'initiative de Nabshî, il fut amené de force à un banquet donné par Muʿîn al-dîn. Là on le fit boire, et on l'étrangla (663/1265? cf. *supra*). À sa place fut installé son fils, âgé, selon les témoignages, de 2 à 6 ans, et dont le Pervâneh fut le tuteur et le régent[64].

64) Ibn Bîbî, 300 *sq.*; Aqs., 88 (F, 62).

CHAPITRE 2

LE GOUVERNEMENT DU PERVÂNEH

La non-condamnation de Fakhr al-dîn ʿAlî, les échecs militaires des Mongols, l'autoritarisme et les exigences financières de leurs lieutenants en Asie Mineure amenèrent-ils le Pervâneh à concevoir contre ces derniers quelque méfiance ou quelqu'animosité? Son ambition et peut-être l'intérêt du pays aurait été qu'il fût à lui seul le représentant du pouvoir mongol. Tout ce que nous pouvons dire est que nous constatons, à partir de 1272 environ, des préliminaires de rupture, ayant comme contrepartie des prises de contact avec les Mamlûks de la part de Muʿîn al-dîn. Malheureusement, aucune source d'Asie Mineure ne nous renseigne à ce sujet, et nous n'avons à notre disposition que les versions incontrôlables d'un contemporain qui écrivait en Égypte, Ibn Shaddâd.

D'après celui-ci, en 670/1271-2, comme les Égyptiens avaient réagi tout de suite à l'attaque de ses troupes, Abagha chargea Samâghar et le Pervâneh de sonder Baybars en vue d'une paix. Une ambassade de ces deux personnages parvint au sultan mamluk le 25 *ramaḍân*/25 avril 1272. Une ambassade de Baybars, passée par Qunya, se rendit alors, en compagnie du Pervâneh auprès d'Abagha, sans qu'aucun compromis pût être trouvé entre les exigences de deux souverains[65]. Une nouvelle expédition mongole eut alors lieu, plus importante, contre Bîra, sur l'Euphrate, à laquelle participèrent de nouveau des troupes de Rûm—3 000 cavaliers—amenés par le Pervâneh, le *beglerbeg* Sharaf al-dîn b. Khatîr, l'*atabeg* Arslân-

65) Ibn Shaddâd, *La vie de Baybars*, éd. Hoteit, 6; Qirtây, 99v°.

Doghmush, et le *nâ'ib* Amîn al-dîn Mîkâîl (671/1272). Sans doute est-ce en représailles que nous est signalé en 1273 un raid-éclair égyptien sur le pays de Claudya, en aval de Malatya[67]. Cependant, pendant son séjour auprès d'Abagha, le Pervâneh s'était plaint à l'Ilkhân de son frère Adjây, par lequel il disait sa vie menacée, et avait obtenu la promesse d'un remplacement d'Adjây et Samâghar par Tuqu Bitekṭshi Nuyan, fils d'Ilqâ. Cependant, la réalisation tarda, et le Pervâneh eut peur qu'Adjây eût été informé et préparât une vengeance: il adressa alors un appel à Baybars, en lui promettant sa vassalité éventuelle si le sultan entreprenait une campagne pour le débarrasser d'Adjây et de Samâghar; mais quand Baybars répondit, posant ses conditions, Adjây et Samâghar avaient été effectivement rappelés, ce qui interrompit momentanément la négociation[68] (fin 672/printemps 1274). Peut-être le voyage de Fakhr al-dîn ʿAlî auprès d'Abagha, qui se situe à ce moment-là, n'avait-il pas été étranger au rappel d'Adjây, qui avait été complice de sa chute; le successeur d'Adjây, Tuqu, lui fit en tous cas rendre le vizirat[69]. Nous ne pouvons savoir si le Pervâneh avait cherché une réconciliation avec Fakhr al-dîn dans son propre intérêt ou au contraire fut déçu. Quoi qu'il en soit, le successeur désigné à Adjây fut bien Tuqu, assisté de Tudûn, frère de Sindjaq. Assurément, il pouvait être plus facile au Pervâneh de discuter avec des *noyans* qu'avec un "prince du sang", et l'on a par ailleurs le sentiment que le remplacement d'Adjây et Samâghar par Tuqu et Tudûn est aussi celui d'une clientèle d'amis par une autre; cependant, il ne faut pas en déduire que la mainmise mongole en fût relâchée: quand Tuqu, avec peut-être quelque retard, arriva en Asie Mineure, il avait l'ordre d'Abagha, qui n'était sans doute pas dupe de toutes les bonnes paroles du Pervâneh, d'envoyer à l'Ilkhân un état précis des finances de Rûm; et de contrôler toute l'administration, y compris celle du Pervâneh[70]. Aussi bien celui-ci renoua-t-il les rapports avec Baybars, en l'incitant à profiter du rappel d'Adjây pour s'en prendre aux Mongols, du moins sous la forme d'une attaque sur leurs alliés arméniens de Cilicie; Léon avait bien donné au Pervâneh une sœur en mariage, mais l'opération que suggérait ce dernier lui permettait mieux qu'une intervention directe, d'issue incertaine, en Asie Mineure, de continuer son double jeu. Peut-être pensait-il profiter du voisinage des troupes égyptiennes pour préparer un soulèvement; mais aucun signe de

66) Ibn Shaddâd, 34.
67) Bar Hebr., an 1273.
68) Ibn Shaddâd, 71.
69) Ibn Shaddâd, 112, 144.
70) Ibn Shaddâd, 119; Qirtây, 100r°.

résistance ne se manifestant aux exigences de Tuqu, il ne put, sur le moment, lui aussi, que s'incliner[71].

Naturellement, tout cela est probablement dérivé de récits faits en Égypte par les émissaires du Pervâneh, et risque par conséquent de nous montrer un personnage plus brouillé avec les Mongols qu'il n'était en réalité, et de nous faire prendre pour des innovations des résidents mongols des initiatives qui avaient eu des précédents inconnus d'Ibn Shaddâd. Au lendemain de l'avénement de Kay-Khusraw III, Aqsarâyî signale une répartition des impôts en quatre catégories qu'ou bien il introduit là en cette occasion sans qu'elle soit neuve ou bien au contraire il entend sans le dire explicitement présenter comme une innovation. Comme l'un et probablement deux des noms des impôts mentionnés portent un nom mongol[72], il est difficile de ne pas en conclure à une réorganisation au moins partielle du système fiscal seldjuqide, que l'on peut difficilement reporter plus haut qu'à l'établissement stable et unifié du protectorat mongol vers 1261. Il est de toute façon malaisé de considérer comme sans précédents les interventions fiscales d'Adjây et Tuqu; mais sans doute les fois précédentes n'avait-on pas contrôlé dans le détail les registres des agents fiscaux.

Quoi qu'il en soit, en 674/1275-6, Adjây, qui n'avait pas admis son rappel, parvint à se faire renvoyer en Asie Mineure, dont sans doute le séjour était pour lui de quelque fruit. Tuqu, le Pervâneh et le sultan même, convoqués de nouveau par Abagha, y allèrent (et peut-être est-ce seulement alors que Tuqu obtint le retour de Fakhr al-dîn au vizirat). À leur rentrée en Rûm, il apprennent qu'Adjây a fait exécuter un certain nombre d'agents du Pervâneh et de Ḍiyâ al-dîn b. Khatîr. Ils en informent Abagha, qui de nouveau rappelle Adjây; celui-ci écrit à son frère que le Pervâneh et Tuqu complotent contre lui; le Pervâneh, qui soupçonne la chose et craint une réponse dangereuse d'Abagha, arrive à faire surprendre l'envoyé de l'Ilkhân, l'enivre, saisit la lettre, et y découvre qu'Adjây était autorisé à le mettre à mort: du moins est-ce ainsi que les choses furent narrées par ses émissaires à Baybars. En même temps qu'il envoyait des présents à Adjây afin de désarmer sa méfiance, il faisait constater par-devant cadi le projet de meurtre d'Adjây contre lui-même et Tuqu, ce qui, disait-il, aurait entraîné la livraison du pays à l'Égypte. Alors Abagha, pour essayer de liquider ces intrigues, convoque à la fois Adjây, Tuqu, le Pervâneh, le *beglerbeg* Tarantây, ainsi que l'évêque arménien d'Erzindjân, Mar Hisya Sarkis, en qui il avait une confiance suffisante pour lui avoir

71) Ibn Shaddâd, 118; Bar Hebr., an 1272, p.449.
72) Aqs. 88-89 (F, 63).

abandonné le gouvernement de sa ville, et qui avait déjà accompagné le Pervâneh et Tuqu lors de leur précédente visite à l'Ilkhân[73]. Le Pervâneh, peu confiant en Tarantây, lui abandonna, selon Ibn Shaddâd, Erzindjân en *iqṭâ'*, ainsi que la tutelle du sultan, afin de se le concilier: Sarkis aurait sollicité pour lui-même une concession d'Erzindjân en reconnaissance de laquelle il aurait promis un service militaire de 500 cavaliers, mais aurait dû se contenter de riches dédommagements, aucun fief n'ayant jamais été donné à des ecclésiastiques. Quant aux querelles anatoliennes, pour l'instant, tout ce que nous savons est qu'Abagha garda Adjây auprès de lui[74]. Telle est du moins la présentation d'Ibn Shaddâd; mais il faut penser que cet auteur a dû apprendre les événements rétrospectivement par les récits d'ambassades successives, et qu'ainsi il se peut bien que ses exposés se recouvrent quelque peu les uns les autres, et en particulier ceux de la première et de la seconde lutte entre le Pervâneh et Adjây —s'il y en eut bien deux.

En tous cas, l'apaisement des querelles anatoliennes était nécessité pour Abagha par la préparation d'une nouvelle entreprise contre Bîra. L'armée qui attaqua cette place en 672/1273 comptait une moitié de contingents non-mongols, parmi lesquels ceux de Rûm étaient de nouveau conduits par le Pervâneh en personne. Une petite troupe que celui-ci avait envoyée effectuer un coup de main se trouva saisir des envoyés de Baybars auprès de lui, porteurs de lettres où il était fait allusion à leurs négociations antérieures: on porta ces lettres au chef mongol Atabây, qui menaça de massacrer tous les musulmans de son armée, puis parut se laisser convaincre par le Pervâneh qu'il s'agissait d'une ruse de vengeance imaginée par Léon de Cilicie, mais n'en transmit pas moins les lettres à Abagha. L'armée de Baybars approchant, il parut impossible à Tarantây et Bîtshâr (cf. *infra*) de poursuivre le siège dans cette atmosphère et Atabây, convaincu par eux, leva le siège et se retira vers Malatya. Un raid de Turcomans et d'Égyptiens vers Marʿash, alors aux Arméniens, fût endigué par ceux-ci[75].

D'après Ibn Shaddâd, il apparut désormais impossible à Muʿîn al-dîn, à Ibn Khatîr, à Amîn al-dîn Mîkâîl, à Bîtshâr, de collaborer avec les Mongols contrairement à l'avis de l'*atabeg* Madjd al-dîn et du *mustawfî* Djalâl al-dîn: Tarantây, lui, évitant de prendre parti. Du moins est-il sûr que le Pervâneh accentua sa politique de double-jeu et de contre-assurance mutuelle, dangereuse, mais qui lui avait jusqu'ici réussi et restait peut-être pour lui la seule praticable. À condition que Kay-Khusraw restât sul-

73) Bar Hebr. eccl., II 733.
74) Ibn Shaddâd, 143 *sq.*
75) Ibn Shaddâd, 149-151.

can, un plan de campagne de Baybars, qu'appuieraient les émirs de Rûm, fut envisagé pour l'année suivante[76].

On a déjà vu, en particulier lors des luttes entre Rukn al-dîn et ʿIzz al-dîn, des émirs anatoliens prendre parti contre les Mongols en raison de l'attitude pour eux trop pro-chrétienne de ces derniers; les Mongols réciproquement, on vient de le voir, soupçonnent d'hostilité à leur égard tous les musulmans. Un drame se produisit maintenant, qui illustra cet antagonisme, et provoqua de nouvelles défections au profit de Baybars. Le commandant de Khartpert, Ḥusâm al-dîn Bîtshâr, un très vieux Kurde de Perse jadis au service de Djalâl al-dîn Mangubertî et entré au service des Seldjuqides après le désastre de Yasï-Tshoman[77], en voulait peut-être à l'évêque Sarkis, le protégé d'Abagha; Sarkis fut tué, ainsi que son fils, après avoir été attiré dans un guet-apens; Bar Hebraeus l'attribue à Bîtshâr, en 1276, tandis qu'Ibn Shaddâd place le meurtre en *ramaḍân* 675 / février 1277, et en rend responsable un frère du Pervâneh, gouverneur d'Erzindjân, sur l'ordre exprès de celui-ci, qui se plaignait de l'influence antimusulmane de Sarkis auprès d'Abagha. Bar Hebraeus ajoute que Bîtshâr dût alors se sauver en Égypte; mais selon Ibn Shaddâd, qui confirme cette fuite, elle fut provoquée par son fils Bahâdur, beau-frère des deux frères, officiers mongols, qui avaient récemment mis à mort avec sa complicité un troisième frère resté nomade qui leur réclamait des biens et menaçait de se plaindre à Abagha —meurtre commis peut-être à l'instigation du Pervâneh—; Bahâdur et les deux Mongols accompagnèrent en tous cas Bîtshâr en Égypte, emportant une année des impôts du Diyâr Bakr dont Bahâdûr était gouverneur, et furent désormais parmi les plus impatients à exciter Baybars en vue d'une intervention en Rûm. Cette fuite n'était probablement cependant pas du goût du Pervâneh, juste obligé, on va le voir, de s'absenter, et craignant qu'elle indisposât prématurément Abagha; son fils Muhadhdhab al-dîn, son lieutenant pendant son absence, envoya le chef mongol Nabshî, toujours ou de nouveau en Rûm, à la poursuite des fugitifs, mais trop tard pour qu'il pût les atteindre[78].

Cependant au même moment, initiative d'Abagha ou du Pervâneh, on ne sait, un mariage était arrangé de l'Ilkhân avec une sœur du jeune sultan seldjuqide, qu'il fallut conduire à la cour mongole. Madjd ad-dîn, Djalâl al-dîn et Tarantây, après avoir accompagné le Pervâneh jusqu'à Sîwâs, rentrèrent à Qayṣariya pour assurer la garde du sultan et du pays,

76) Ibn Shaddâd, 154.
77) Client de Tarantây en 1245, il se rallie à Rukn al-dîn dès 1254 (Ibn Bîbî 267, 280-1).
78) Bar Hebr., an 1276; Ibn Shaddâd, 190-197: cf. *supra*, an 1257.

tandis que Muʿîn al-dîn continuait sa route accompagné d'Amîn al-dîn Mîkâîl, le *nâ'ib* et de Fakhr al-dîn ʿAlî le vizir. De la défense militaire du territoire seldjuqide étaient spécialement chargés en son absence Tâdj al-dîn Kîwî (?), *serleshker* de la province dânishmendite que commandait le Pervâneh, et Sinân al-dîn, fils de l'*atabeg* Arslân-Doghmush, commandant des *frontières*, les autres, sauf Tarantây, n'ayant sans doute pas de sérieuse force militaire à leur disposition[79].

Jusqu'alors, toutes les intrigues se déroulaient en sourdine. Maintenant, le drame va éclater, sans qu'on puisse savoir la part de ce qui a été organisé ou prévu par le Pervâneh ou au contraire fait à présent contre lui ou à son insu.

Pendant son absence, en *muḥarram* 675/16 juin-15 juillet 1276, un corps de troupes de Baybars, commandé par Baktût al-Atabekî, parut sur les confins seldjuqides, appelé par Ibn Khatîr aussitôt après le départ du Pervâneh[80]. Quelles raisons l'avaient porté à cet acte? Le plus vraisemblable est que, compromis dans les précédentes intrigues du Pervâneh, il craignit, si celui-ci se réconciliait avec les Mongols, de faire les frais du raccommodement; d'autre part, ayant comme *iqṭâʿ* la province de Nigdeh, il lui était plus facile qu'à d'autres d'avoir à la fois l'appui de nombreux Turcomans et la jonction avec les troupes syro-égyptiennes. Évidemment, il fallait faire vite pour profiter de l'absence du Pervâneh.

Baybars ne voulait naturellement pas engager une pareille aventure sans garantie. Baktût apportait des lettres aux principaux émirs de Rûm, destinées à obtenir un serment de fidélité nominatif de chacun d'eux, et à convenir du rendez-vous à Qayṣariya lors de sa prochaine arrivée[81] Ibn Khatîr par Pinar-Bashi, se mit en route vers Albistân, sous couleur de défendre la frontière. L'armée d'Albistân, dont les chefs, Sayf al-dîn le *djândâr*, *muqṭaʿ* de cette place et, plus résolument, son fils Badr al-dîn Qûs, avaient servi d'intermédiaires entre Ibn Khatîr et Baybars, maîtrisa sans peine les quelques Mongols de la région, et rallia les troupes égyptiennes, qu'en attendant l'offensive véritable elle accompagna en Syrie[82]. Quant à Ibn Khatîr, il fit volte-face, et, par le *khân* de Qaratây, marcha sur Qayṣariya. Bien que Tâdj al-dîn Kîwî eût figuré parmi les émirs sondés

79) Ibn Bîbî, 310-11; Aqs., 97 (F, 66); *Tar. Seldj.*, 27v°/57; Ibn Shaddâd, 191.
80) Ibn Shaddâd, 193; Aqs., 100 (F, 67).
81) Ibn Shaddâd, 198.
82) Ibn Shaddâd cite dans ses rangs Mubâriz al-dîn Sûrî le *tshâshnegîr* et Badr al-dîn Mîkâîl; Ibn Bîbî aussi Rumeri fils de Turkeri l'ancien *tshâshnegîr* (serait-ce le même?) et Sayf al-dîn Qarasunqur; d'après *Tar. Seldj.*, 27v°/57 le "fils de Turkeri" accompagne au contraire Ibn Khatîr à Nigdeh.

par Baybars et que Tarantây eût traduit les lettres de Baybars aux émirs qui ne savaient pas l'arabe, ni l'un ni l'autre ne semble avoir été d'accord avec Ibn Khatîr, plus longtemps qu'il n'avait fallu pour être au courant de ses projets et les dénoncer. Suivant peut-être les instructions que le Pervâneh leur avait données pour le cas prévisible d'une insubordination d'Ibn Khatîr, ils accoururent à Qayṣariya pour organiser avec le fils et le lieutenant de Muʿîn al-dîn, Muhadhdhab al-dîn, le meurtre d'Ibn Khatîr et de ses fils dès leur approche. Ibn Khatîr cependant fut prévenu, grâce aux intelligences qu'avait son frère Ḍiyâ al-dîn dans l'entourage de Muhadhdhab, et, dans l'entrevue qu'il eut avec Tâdj al-dîn et Sinân al-dîn, fils d'Arslân-Doghmush, *subâshî* de Qunya, venu le convoquer à comparaître devant le sultan, ce fut lui qui se débarrassa d'eux par l'assassinat. Le comportement de Muhadhdhab était équivoque: d'un côté il donne l'impression d'avoir participé au mouvement anti-mongol, s'il est vrai que, comme Ibn Shaddâd le rapporte évidemment d'après le récit de Ḍiyâ al-dîn ibn Khatîr (cf. *supra*), il fit arrêter les subordonnés mongols de Nabshî et Tuqu, qu'il est difficile, vu la suite des faits, de supposer gagnés à Ibn Khatîr; mais par ailleurs il était en lutte avec Ibn Khatîr, et peut-être l'arrestation des Mongols n'est-elle le fait que du sultan, agissant sous l'effet d'autres influences. Car Ibn Khatîr, après avoir en vain prié Tarantây de le réconcilier avec Muhadhdhab, trouva sans peine moyen de se faire recevoir par le sultan, cependant que Muhadhdhab allait se retrancher à Tuqât, place-forte de la famille. L'accord d'Ibn Khatîr avec le sultan entraîne l'adhésion forcée de Madjd al-dîn l'*atabeg*, de Tarantây, du *mustawfî* Djalâl al-dîn, de l'*amîr-dâd* Amîn al-dîn; Ibn Khatîr les emmena tous, sultan compris, dans son fief de Nigdeh. En même temps il envoya à Ḥoms, où se trouvait Baybars, son frère Diyâ al-dîn hâter la venue de ce dernier, faute de laquelle les conjurés seraient écrasés (*safar*/15 juillet-13 août); Ḍiyâ al-dîn était accompagné un peu comme otages[83], par les fils ou frère de l'*atabeg*, de Tarantây (Sinân al-dîn), et du *mustawfî*, contraints.

Malheureusement pour les conjurés, Baybars estimait impossible d'entreprendre la campagne en plein été sec. Reprochant à ses alliés d'avoir agi avec précipitation, car les projets établis avec le Pervâneh l'avaient été pour la fin de l'année, Baybars leur conseilla de se retrancher dans les places-fortes les plus solides et d'y attendre sa venue. Le chef du petit renfort qu'il leur envoya cependant rebroussa chemin dès la frontière (à Kaynûk-

83) Ibn Shaddâd, 199 *sq.*; Ibn Bîbî, 311-13; Aqs., 101-102 (F, 47 et 68); *Tar. Seldj.*, 27 r°/56-57.

Hadatha), en apprenant l'approche de forces mongoles auxquelles il aurait été incapable de résister[84].

En effet, le Pervâneh revenait, accompagné de troupes mongoles, et, parvenu à Erzerûm, informé des événements, accélérait sa marche. La présence de ces troupes ne lui laissait plus d'autre solution pour le moment que de jouer la victoire mongole, quitte à faire valoir, en cas de victoire égyptienne ultérieure, qu'il avait, lui, attiré les troupes mongoles dans le guet-apens. Tuqu et Tudûn commandaient ces troupes, maintenant sous la direction personnelle de Qangïrtây, frère d'Abagha[85]. Le camp d'Ibn Khatîr était tantôt à Nigdeh même, tantôt dans le bassin de Qara-ḥiṣâr-Develi. Il ne put empêcher une armée mongole de l'encercler, parvenant tout juste à se sauver dans la forteresse de Lu'lu'a, où il avait fait amasser par précaution des approvisionnements. Cependant, le Pervâneh remettait la main sur le sultan. Un détachement armé, sous Sayf al-dîn Djâlîsh, allait sommer le commandant de Lu'lu'a, Sâbiq al-dîn, de livrer Ibn Khatîr ainsi que ses associés Sayf al-dîn b. Qalâwz[86] l'*amîr-shikâr*, ʿAlam al-dîn Sandjar le *djândâr*, Qîbeh le *lâlâ*, le *khâdim khâṣṣ*, etc; bien qu'ancien *ghulâm* d'Ibn Khatîr, Sâbiq al-dîn obtempéra. Ibn Khatîr et les siens furent conduits à Qangïrtây à son quartier d'hiver du Delüdje (affluent de droite du Qïzïl-Irmak), et, dans une assemblée judiciaire à la mode mongole, en présence du Pervâneh, de Tuqu, Tudûn, Karây, fut fait le procès général de la révolte. Le sultan, le premier, dut comparaître, et s'excusa sur sa jeunesse et son impuissance à résister aux grands émirs; Tarantây et Djalâl al-dîn le *mustawfî* invoquèrent la contrainte, dont le meurtre de Tâdj al-dîn Kîwî avait fait la preuve, et, sous réserve d'amendes ou confiscations de biens, obtinrent leur pardon; par contre, le Pervâneh tua de sa main Qîbeh, qui peut-être en savait trop ou parce que, *lâlâ* du sultan, il était responsable de sa faute; Ibn Khatîr enfin se défendit en accusant le Pervâneh lui-même d'être à l'origine de toute la machination: sous la torture, il dut se rétracter, et désigna comme complices Nûr al-dîn Djâdjâ ou Djîdjâ[87], Sayf al-dîn b. Qalâwn, ʿAlam al-dîn Sandjar le *djândâr*, Sharaf al-dîn Muḥammad fils de l'ancien vizir Shams al-dîn Isfahânî: tous furent exécutés à Kadûk, et la tête d'Ibn Khatîr expédiée à Qunya, une

84) Ibn Shaddâd, 205.

85) Ibn Shaddâd dit: Mangutimur fils d'Abagha.

86) Ibn Shaddâd, 208; Qalâwn, mais Ibn Bîbî, 315, dit Qalâwz, et ce nom se rencontrera plusieurs fois *infra*.

87) Il est cité aussi par *Tar. Seldj.*, 27v°/56; il est connu comme *muqtaʿ* de Qirshéhir depuis 662/1265 (Aqs., 75, F, 58) et l'était sans doute toujours (Ibn Shaddâd, 208); cet auteur dit Djîdjâ; de même Eflakî, II 343, qui parle aussi de ses fils et ces fils doivent être ceux cités page suivante.

de ses mains à Ankara, une autre à Erzindjân. Cependant, dans l'autre camp, Baybars faisait incarcérer Sayf al-dîn, le fils de Tarantây, Nadjm al-dîn Yûsuf frère de Madjd al-dîn l'*atabeg*, et al-Hîdjî frère de Djalâl al-dîn le *mustawfi*, en représailles du ralliement de leur père ou frère à la cause du Pervâneh et des Mongols; ils seront libérés l'année suivante à la mort de Baybars[88].

Si les événements de 1276 avaient consisté uniquement dans la révolte et la répression de quelques notables, ils n'auraient pas eu de grande répercussion. Mais, pour se soulever, Ibn Khatîr avait laissé libre carrière, voire prodigué ses encouragements aux Turcomans, Qaramânides en particulier qui étaient également entrés en rapports directs avec Baybars et qui, on le pense bien, ne s'étaient pas fait prier. "Alors, dit Aqsarâyî, le brillant État seldjuqide fut brusquement jeté à terre". Muḥammad (Meḥmed) b. Qaramân et les siens ne se contentèrent pas de courir sus aux quelques Mongols qui surveillaient leur territoire, tel celui, du nom d'Urlâ, qui tenait garnison à Maᶜdin; Ibn Khatîr les avait accueillis à Nigdeh; il avait relevé le gouverneur Badr al-dîn Khutanî, et les Turcomans ne reconnaissaient plus d'administration et refusaient l'impôt. Après la chute d'Ibn Khatîr, Badr al-dîn, contre l'avis du Pervâneh mais avec un renfort mongol et iranien fourni par Tuqu et Tudûn, les attaqua, par Laranda, après avoir décliné une demande de paix pour laquelle ils offraient 100 000 dinars, et fut battu dans les gorges du Gök-Su au nord d'Ermenek, son trésor capturé, lui-même réduit à s'enfermer dans une forteresse en amont d'Ermenek: on juge de l'encouragement donné aux rebelles. Un renfort envoyé du Delüdje sous Amîn al-dîn Mîkâîl le *nâ'ib* et les fils de Fakhr al-dîn ᶜAlî venus de Qarahisâr (l'actuelle Afyon Q.H.) parvint bien à dégager) Badr al-dîn, mais non à soumettre les Turcomans[89]. Au contraire, une importante caravane de marchands francs et chrétiens indigènes venant de Cilicie fut capturée près d'Eregli par les Turcomans; il était de l'intérêt de l'État que cet attentat fût puni; Saᶜd al-dîn Yûnis b. Saᶜd al-dîn, *mustawfi* d'Antâlya et oncle du Pervâneh[90], et le *khwâdjeh* Yûnis, substitut de Bahâ al-dîn comme *malik al-sawâḥil* pendant que ce dernier défendait Qunya[91], allèrent attaquer les Turcomans, repoussèrent eux aussi une offre d'accord, et eux aussi se firent écraser. L'hiver favorisait les Turcomans et rendait impossible de véritables opérations. Amîn al-dîn, replié sur Qunya, espérait qu'une expédition plus forte, avec le Pervâneh et les troupes mongoles elles-mêmes, pourrait être organisée au printemps: l'invasion de Baybars devait contrecarrer ce projet, et les Turcomans rester insoumis[92].

C'est à ce moment en effet que Baybars crut pouvoir, en dépit de la mésaventure de ses partisans imprudents, réaliser le projet dès longtemps envisagé, et pour lequel il comptait sans doute encore sur le Pervâneh lui-même, d'autres émirs, et les Turcomans. On accusa plus tard le Pervâneh d'avoir, auprès des Mongols, minimisé le danger d'invasion, si bien que les préparatifs de résistance en Asie Mineure étaient restés insuffisants, en dépit d'avertissements lancés par Léon de Cilicie. Tuqu et Tudûn, de Qirshéhir, et le Pervâneh avec des contingents autochtones, se dirigèrent vers Albistân, mais Qutû, petit-fils de Baydjû, qui avait hiverné à Nigdeh, ne les avait pas encore rejoints quand au mont Hûrûn, ils apprirent l'approche de l'armée égyptienne. L'armée égyptienne dont un résumé du journal de marche nous a été conservé par le secrétaire de Baybars Ibn Abd al-Ẓâhir arrivait par le défilé entre Kaynûk-Hadatha et Albistân. Un premier contact d'avant-gardes fut malheureux pour le chef mongol Karây. La bataille véritable se livra dans le bassin supérieur du Djîhân, au pied d'Albistân; les Mongols étaient 10 000 hommes, augmentés d'un corps de 1 000 Géorgiens; l'armée du Pervâneh, laissée par méfiance à l'écart, fut cependant impliquée aussi dans la bataille. La première charge fut lancée par les Mongols, dont les chefs étaient Tuqu, Tudûn, Arkhatû frère de ce dernier, Bahâdur Yakhshî[93], l'"émir de 1 000" Zîrek, neveu ou gendre d'Abagha, Qarluq (ou Sartuq), Tamâdya, etc. Après une mêlée furieuse, où Baybars paya de sa personne, ils furent écrasés. Tuqu fut tué, Tudûn capturé avec les autres chefs susnommés[94]; au total, on compta plus tard, dit-on, six à sept mille morts laissés sur le terrain, et presque tout le reste était prisonnier; prisonniers entre autres, de l'armée du Pervâneh, son fils Muhadhdhab al-dîn, un fils d'une fille du Pervâneh appelé Baygût le *beglerbeg*, Nûr al-dîn Djibrîl b. Djâdjâ et son frère Sirâdj al-dîn

88) Ibn Shaddâd, 206-10; Aqs., 108-10 (F, 69-70); Ibn Bîbî, 374-75; Bar Hebr., an 1276; *Tar. Seldj.*, 27v° donne pour l'exécution d'Ibn Khatîr 15 *ṣafar*, ce qui est sûrement trop tôt.

89) Aqs., 108, 110-111 (F, 67-70); Ibn Bîbî, 322-23; Ibn Shaddâd, 201, 209; Bar Hebr., an 1276.

90) Ibn Shaddâd, 233.

91) Aqs., 112,122; Ibn Bîbî, 323.

92) Aqs., 111 (F, 71); Bar Hebr., an 1276. p. 455.

93) = Nabshi? L'un comme l'autre est "émir de 10 000", ou Tukluk Bakhshi *supra* p.248 et 253.

94) Les sources seldjuqides le disent tué, mais Ibn Shaddâd, 223, 226 prouve qu'il était prisonnier. Toutes les sources syriennes et égyptiennes reposent sur le récit soit d'Ibn ᶜAbd-al-Ẓâhir (édité p. ex. dans la citation de ᶜUmarî par Taeschner 4-7) soit d'Ibn Shaddâd, 219-224 (qui repose peut-être partiellement sur le précédent). Ibn Bîbî, 316-17; Aqs., 111 (F, 71); *Tar. Seldj.*, 29v°/61. Rashîd ad-dîn, Jahn 31; Ibn al-Fuwatî, 379; Waṣṣaf, *Histoire*, éd. Bombay, V-83; Bar Hebr., an 1277 (même anecdote sur Diyâ al-dîn que dans *Tar.*) et eccl. 772; Brosset *Géorgie* 586-88.

Ismâ'îl, Quṭb al-dîn Maḥmûd frère de Madjd al-dîn l'*atabeg,* Sayf al-dîn Sungurdja le *subâshi,* Nudjrat al-dîn Bahman frère de Tâdj al-dîn Kîwî, de Sîwâs, Kamâl al-dîn Ismâ'îl, Ḥusâm al-dîn Kiyâvuk (?), Sayf al-dîn b. Djâwîsh (?), enfin Shihâb al-dîn Ghâzî b. 'Alîshîr le Turcoman, dont nous aurons à reparler. Ḍiyâ al-dîn Maḥmud, frère d'Ibn Khatîr, qui combattait dans les rangs égyptiens, fut tué de son côté, par une flèche, dit-on, que lui lança un blessé pendant qu'après la bataille il inspectait les morts (10 *dhû'l-qa'da*/16 avril 1277).

Rien ne s'opposait plus à l'avance du vainqueur. Le Pervâneh, traversa en hâte Qayṣariya, emmena le sultan, le vizir Fakhr al-dîn 'Alî, l'*atabeg* Madjd al-dîn, le *mustawfî* Djalâl al-dîn, le *nâ'ib* Amîn al-dîn Mîkâîl, le *tughrâî* fils de son frère 'Izz al-dîn, sa femme Kurdjî-Khâtûn (c'est-à-dire la veuve géorgienne de Kay-Khusraw II), tout ce qu'il peut de domestiques, de trésors, etc, et va se retrancher avec eux tous à Toqât, la place-forte de la famille. Pendant ce temps d'autres émirs venaient se soùmettre à Baybars: le fils et le petit-fils d'Ibn Khatîr, Niżâm al-dîn et Ḍiyâ al-dîn, son frère Sayf al-dîn Balabân dit Bekdjakanâ (?), Sayf al-dîn Djâlîsh b. Isḥâq, pourtant précédemment dévoué au Pervâneh, son fils Nuṣrat al-dîn *'ârid* de Malatya, Sayf al-dîn Shâhânshâh, Muẓaffar al-dîn Djahâîî (?), Ẓahîr al-dîn Mutawwad, Sharaf al-Mulk. Par Quryât al-Rumân (gorges et pont étroit), le bassin de Qashlar-Pinar[95], Carûs al-'Atîq (près d'où il y avait une mine d'argent), Uzâk (pont et *khân),* Samandû (autre *khân),* le *khân* de Qaratây, enfin Arîb, on arrive le 15/21 à Qayṣariya, où les tentes de Kay-Khusraw restaient toutes prêtes dans son jardin, Baybars fut solennellement placé sur le trône des Seldjuqides, selon le cérémonial usité pour tout avènement de prince en Asie Mineure; une monnaie fut frappée en son nom. Les Égyptiens admirèrent les monuments, les faïences *kâshânî,* les tapis géorgiens, les souqs de la banlieue méridionale, les *khânaqa,* collèges, et ce qu'ils apprirent de la richesse du vizir Fakhr al-dîn 'Alî et du Pervâneh Mu'în al-dîn et de sa femme par ce qui en tomba entre leurs mains (17 *dhû'l-qa'da*/23 avril).

Toutefois, il ne suffisait pas d'un trône pour que la victoire de Baybars pût être durable. S'il avait l'appui des Turcomans du Taurus qui, à l'occasion, arboraient son drapeau, ses messagers n'avaient pu provoquer en Rûm le soulèvement indispensable; sans doute y craignait-on plus encore les Mongols; peut-être aussi Baybars avait-il découragé certains alliés musulmans possibles en s'opposant d'abord à ce qu'on s'en prît aux chrétiens indigènes en qui ils voulaient voir indifféremment des complices des

95) Ibn Shaddâd: aux "gens de la Caverne" (7 dormants), soit Arabissos-Yarpuz.

Mongols; à Malatya, un combat avait opposé les Turcs des fils de Rashîd al-dîn (l'ancien *'ârid* ?) à la troupe de protection envoyée à l'évêque à Bar Sauma. Surtout il fallait nourrir l'armée; or, si les magasins de Qayṣariya étaient pleins, ils ne pouvaient durer longtemps, et les désordres même des Turcomans compromettaient l'approvisionnement et les prix montaient vertigineusement. Pour prendre des mesures décisives et entraîner les hésitants, il eût fallu, ce que Baybars escomptait peut-être, que le Pervâneh vînt le trouver; or, tout au plus, il vint de lui une lettre, priant Baybars de patienter. Le sultan mamlûk savait parfaitement que l'armée mongole qu'il avait battue ne représentait pas toute la force mongole et Tudûn s'était chargé de l'informer que l'Ilkhân Abagha en personne amenait une armée autrement puissante; sans doute était-ce aussi l'imminence de son arrivée qui retenait maintenant le Pervâneh de "faire le saut". Dans ces conditions, Baybars ne pouvait considérer son message que comme un piège ou en tous cas la situation, s'il demeurait, très risquée: mieux valait se retirer tout de suite sans avoir à laisser de plumes ni abandonner de butin: c'est ce qui fut fait le 22/28 *dhû al-qa'da,* après quoi on prit quelques mesures antichrétiennes. On emprunta une nouvelle route, non encore vidée de sa substance: passant au *khân* de Kay-Qubâdh, Baybars envoya brûler Comana, et en massacrer les Arméniens, coupables, lui dit-on, d'avoir caché des Mongols. On passa ensuite dans le bassin de Rûwîzân Kudlu, au pied du Mont Kudlu, on traversa la rivière de Samandû très en aval de cette place, on atteignit Qarahiṣâr à côté du centre commercial régional de Bazar-Bulu, et de là on regagna le champ de bataille de l'aller, Kaynuk-Hadatha, puis, vers Mar'ash, la forteresse ruinée d'Askarakis près du Hân (Djîhân ?), et Barkalûdjâ. Un certain nombre de chevaux étaient morts en route[96].

Cependant les Qaramânides, renforcés des Eshref et des Menteshe dont c'est la première mention dans l'histoire, avaient, en liaison avec Baybars, dont ils reçoivent et peut-être arborent le drapeau, déclenché une grande offensive. Après un coup de main manqué sur Aqsarây, ils attaquent Qunya, éloignée des secours mongols, où ils finissent par briser la résistance du *nâ'ib* Amîn al-dîn Mîkâîl, tué en fuyant, et entrer dans la ville, livrée au pillage (*dhû'l-ḥidjdja*/mai 1277)[97]. Amîn al-dîn avait, semble-t-il, refusé d'organiser la défense en s'appuyant sur les *ikdîsh* et les *akhis* de la ville, dont les chefs lui avaient offert leurs services, mais qu'il soupçonnai

96) Mêmes sources que pour la partie précédente de la campagne. Spuler, *Mongolen*...

97) Ibn Bîbî date du 10/16; Ibn Shaddâd du 12/18 (et du 14/20 la proclamation de Djimrî); *Tar. Seldj.* du 8/14, 30v°/63.

d'opposition et peut-être de complicité avec les Turcomans. Ceux-ci avaient découvert un personnage, connu par la suite dans l'histoire sous le sobriquet de Djimrî (= le ladre), qui se faisait passer pour un fils de l'ex-sultan ʿIzz al-dîn Syâvush. Le départ de Baybars rendit sans doute urgent, pour rallier les enthousiasmes, d'avoir un souverain plus visible et de lignée légitime; on avait envisagé et peut-être entrepris une négociation avec ʿIzz al-dîn lui-même ou ses fils en Crimée pour l'envoi de l'un d'eux, mais cela naturellement s'avérait trop long: on se contenta, pour la généalogie de Djimrî, du témoignage du marchand Taqî Sîwâsî, retour de Sughdâq, et il fut proclamé sultan, avec les emblèmes de la souveraineté tirés du tombeau de Kay-Qubâdh, puis on le maria avec une fille du défunt sultan Rukn al-dîn. Naturellement, Djimrî fit Meḥmed b. Qaramân vizir, et distribua des fonctions aux notables turcomans. Chose remarquable qui, même si la cause en réside essentiellement dans l'ignorance par les Turcomans de l'arabe et du persan, n'en exprime pas moins une forme de résistance de fait aux éléments musulmans métissés dominants, ses diplômes furent rédigés en turc, ce que n'avaient jamais été ceux de l'administration ni seldjuqide ni mongole.

À la nouvelle de la chute de Qunya, Bahâ al-dîn le *malik al-sawâḥil* et les deux fils de Fakhr al-dîn ʿAlî, Tâdj al-dîn Muḥammad et Nuṣrat al-dîn Maḥmûd, de leur *iqṭāʿ* de Qarahiṣâr, préparent une contre-attaque, avec le renfort des Germyân, probablement établis depuis peu de ce côté précisément pour surveiller les Turcomans indociles. Les Turcomans prennent les devants, occupent Aqshéhir où ils installent comme *serleshker* un certain Tshîlâq, et Abgurum, où ils nomment l'*amîr-djândâr* de Djimrî. Une bataille se livre près de Tuzaghatsh dans le district d'Altïntash: les deux fils de Fakhr al-dîn sont tués (23 *dhû'l-ḥidjdja*/29 mai). Près de Sivrihiṣâr, le khwâdjeh Yûnis l'est à son tour; Qarahiṣâr est assaillie un moment; Bahâ al-dîn avait aussi trouvé la mort dans l'une ou l'autre de ces batailles. Naturellement, ces événements encouragent toutes les indisciplines: un *muqṭaʿ* de la région d'Aqsarây, Qizil Ḥamîd, rassemble une bande de Turcomans, et pour son compte s'empare de la ville, qu'il pille[98].

C'est alors qu'on apprit l'approche de la grande armée mongole. Abagha lui-même, par Erzindjân et Divrighi, la conduisait. Il avait espéré pouvoir encore saisir dans sa retraite l'armée de Baybars, mais arriva quelques huit jours trop tard pour faire plus qu'attrapper par ses avant-gardes quelques traînards ennemis et turcomans, et ne jugea pas opportun d'envahir la Syrie avec la révolte turcomane sur ses flancs. Il ne put que contem-

98) Ibn Bībī, 323-25; Aqs., 122, 125 (F, 93); *Tar. Seldj.*, 29 r°; Ibn Shaddâd, 233-4.

pler le lugubre spectacle du champ de bataille d'Albistân et s'indigner de constater l'absence de victimes anatoliennes. À Divrighi, les enfants du chef mongol Tâdj al-dîn Zîrek avaient été tués: il fit arrêter les coupables et raser la forteresse, d'où les flèches avaient été lancées; sur le champ de bataille, il fit exécuter les 104 individus saisis, dont le cadi ʿIzz al-dîn Urmawî, Fakhr al-dîn Ḳudjakî (Kütshük ?), Nûr al-dîn b. Qaradjâ, Zayn al-dîn. Puis obliqua vers Qayṣariya, où il fit procéder à des exécutions parmi les musulmans suspects d'attitudes pro-égyptiennes, parmi lesquels le grand cadi Djalâl al-dîn Ḥabîb[99]; on s'en prit aussi aux Turcomans qu'on trouva; il fit par contre racheter sur les marchés tous les captifs chrétiens qu'on put découvrir. Quelques représailles furent exercées aussi à Sîwâs. De Malatya, les fils de Rashîd al-dîn se sauvèrent en Égypte. Restait le Pervâneh. Il était difficile que les événements récents ne le fissent pas accuser au moins de mauvais conseil, et ne remissent pas en mémoire les informations jusqu'alors écartées concernant ses intrigues avec Baybars. Abagha cependant n'était pas sans se rendre compte aussi de la qualité du gouvernement qu'il avait exercé en Rûm et de la difficulté qu'il y aurait à trouver un autochtone équivalent ou à gouverner sans lieutenant autochtone; il pouvait craindre aussi qu'une condamnation soulevât tous les musulmans d'Asie Mineure. Sans doute le Pervâneh comptait-il sur de tels sentiments ou sur son propre savoir-faire, ou, s'il faut en croire ses partisans, voulut-il, au risque de sa vie, essayer jusqu'au dernier jour de limiter les représailles antimusulmanes des Mongols ou d'assurer au moins un certain héritage à sa famille: il est certain qu'il eût pu fuir, et ne le tenta pas. Au contraire, il vint se mettre au service d'Abagha lors de son arrivée à Kamâkh. Après son passage à Qayṣariya, Abagha se retira par le Köseh Dâgh vers Qughûniya, l'un des fiefs du Pervâneh: il lui demanda de la lui remettre, et le Pervâneh vint en donner l'ordre; mais le gouverneur de la citadelle Bâzbâreh, prétextant que le Pervâneh n'était pas libre et était d'ailleurs responsable du meurtre de beaucoup de musulmans d'Asie Mineure, déclara qu'il ne remettrait la place qu'aux enfants du Pervâneh alors en Égypte. On pouvait croire le Pervâneh en sous-main complice. Les fils de Tuqu et Tudûn l'accusaient de leur défaite, on reparla du meurtre de Rukn al-dîn, de la non-participation de l'armée anatolienne à la bataille d'Albistân, on avait des témoins des négociations du Pervâneh avec Baybars, en particulier, s'il faut en croire le *Tar. Seldj.*, un certain Aybek le Shaykh, qui aurait trompé sa confiance. En fin de compte, Abagha décida de le faire exécuter. Avec lui le furent Sayf al-dîn Balâkûsh al-Djâwîsh

99) Ibn Shaddâd, 237; Aqs., 121., (F, 73) l'appelle Ḥâdjib.

(Tshaush ?), Mangûres le *tshâshnegîr*, Sayf al-dîn b. al-Kasnî (Aksî ?) (1 *rabî'* 1 676/2 août 1277). Quelque mesure qui ait été ou non édictée contre ses biens, nous retrouverons ses fils en possession d'un bel héritage territorial[100]

La mort du Pervâneh pouvait être considérée comme le symbole de la fin d'une période, et les contemporains en avaient bien conscience. Ce n'est pas pour rien qu'Aqsarâyî groupe autour de la sienne toute une série d'autres morts notables survenues à quelque temps de là, plus tôt ou plus tard: l'*atabeg* Madjd al-dîn, qui mourut de maladie vers la fin de 1277 à Sîwâs, Tâdj al-dîn Mu'tâzz, de même, les deux cadis de Sîwâs et Qayṣariya exécutés par Abagha, ainsi que celui de Qunya, Sirâdj al-dîn Urmawî (cf.*supra*), Tâdj al-dîn Kîwî, et, quelques années auparavant, Djalâl al-dîn Rûmî et Ṣadr al-dîn Qunevî[101]. Il semblait que toute la génération qui, politiquement et spirituellement, avait encore été formée au temps de la splendeur seldjuqide et en maintenait certaines des traditions, fût en peu de temps descendue au tombeau. Seul survivait le vizir Fakhr al-dîn 'Alî, dont le rôle politique personnel, s'il en eut, nous apparaît moins que son ardeur de bâtisseur, mais dont les deux fils étaient tombés pour la défense de l'autorité "légitime".

Quant au Pervâneh lui-même, l'importance évidente de son rôle et l'incontestable puissance de sa personnalité rendent d'autant plus regrettable qu'il nous reste cependant impossible, à travers la documentation dont nous disposons, de la caractériser vraiment.

100) Ibn Bîbî, 318-21; Aqs., 116 (F, 72); Ibn Shaddâd, 237; *Tar. Seldj.*, 31v°/65; Bar Hebr, an 1277 et eccl. 772; Brosset, *Géorgie*, I 611; Ibn al-Fuwatî, 379; Wassaf, V-93; Rashîd 31-32 (qui croit qu'en 674 il est venu en Egypte en ambassade un fils du Pervâneh); Haiton, dans *RHC*, Arm. II, 179-80.

101) Aqs., 22-24 (F, 74); sur Sirâdj al-dîn, Ibn Bîbî, 329; *Tar. Seldj.* cite comme morts en 678/1279-80 Fakhr al-dîn émir des *ikdîsh* et le *ra'îs* de Qunya, 31v°/65.

LA CRISE DES ANNÉES 1277-1279

Pendant ce temps, on avait commencé à réparer les malheurs récents. D'abord militairement. Du côté syrien, pas de difficulté, car en *muḥarram* 676/juin 1277 Baybars est mort, et son successeur n'est pas en état de retenter l'aventure. Le seul incident, sans conséquence, est l'octroi, en *ṣafar*/juillet, de Malatya à 'Izz al-dîn Aybek, un émir syrien en fuite, qui, après avoir amassé l'impôt d'un an, se resauve en Égypte[102]. Mais il y a toute la partie de l'Anatolie où les Turcomans règnent en maîtres. Abagha y envoya son frère Qangïrtây qu'accompagnèrent les *noyans* Kahûrkây et Arqâsûn, le vizir des Mongols Shams al-dîn Djuwaynî, et le vizir de Rûm Fakhr al-dîn 'Alî, ainsi que le sultan Kay-Khusraw, qui était venu tout de suite se mettre au service d'Abagha. Pour commencer, il réduisit Tuqât et Qughûnya. Puis comme Qïzïl-Hâmid avait entraîné toute la population d'Aqsarây à la révolte et qu'on put tout de suite trouver son valet de chambre et instigateur Shangît, on réduisit en esclavage 6 000 habitants au profit des Mongols, sans aucune distinction de personne, de façon à balancer les pertes de la bataille d'Albistân[103]. Puis l'armée marcha sur Qunya, d'où les Turcomans jugèrent prudent de se retirer (*muḥarram* 676/juin 1277), et en même temps recaptura Aqshéhir et Abgurum, où les commandants turcomans furent exécutés. Alors on poursuivit Djimrî et

102) Rashîd, Jahn 33.

103) Aqs., 127-8 (F, 74).

Meḥmed b. Qaramân et les leurs jusqu'aux bassins d'Ermenek et Mût, ramassant nombre de prisonniers[104]. L'été, et peut-être un moment de désarroi chez certains à la nouvelle de l'exécution du Pervâneh, ralentirent les opérations, l'armée mongole abandonnant Qunya pour la région de Qayṣariya mieux arrosée et plus centrale. Les Turcomans en profitèrent pour une nouvelle attaque sur Qunya (*safar*/juillet); la ville, sous la conduite des chefs *akhis* Aḥmad et Aḥmadshâh et de l'émir des *ikdish* Fakhr al-dîn, se défendit bravement, et évita une nouvelle prise par le bruit habilement répandu d'un retour de l'armée mongole. Une troisième attaque eut encore lieu en *djumada* 1/octobre. Naturellement entre temps les campagnes avaient été ravagées. Cette fois l'armée turco-mongole parut pour de bon et poursuivit de nouveau les Turcomans repartis par Kamar (?) dans leur pays. Encerclés dans une forêt de montagne à Qûrabaghaḥiṣâr, Meḥmed, ses deux frères Tânû et Zakaryâ furent tués, le reste en partie massacré. On put alors envoyer les ordres de versement d'impôts aux provinces frontalières douteuses telles que Qastamûnî, Sinope, Sîmareh[105].

Djimrî cependant était parvenu à s'échapper, et l'hiver lui permit de refaire sa fortune parmi les Turcomans de l'ouest anatolien avec Qaraḥiṣâr comme centre. C'était la région qui, officiellement, constituait le fief de la famille de Fakhr al-dîn ʿAlî. La reconquête lui en importait donc particulièrement, et il tenait peu à ce qu'elle fût faite par l'armée mongole qui ravagerait le pays. Il obtint de Qangïrtây d'en être chargé à lui seul avec le sultan. Quittant la province dânishmendite, ils se rendirent à Ankara, où ils purent maintenant réunir des contingents d'émirs de tout le territoire seldjuqide, d'anciens esclaves du Pervâneh, et les Germyân conduits par la famille de ʿAlîshîr. Passant par Tarkîlü près Amorium et Yedî (?) Kapu, l'armée apprit que Djimrî campait à Pinar-Bashi; elle se rendit alors à Malîfidûn (Polyboton ?) où elle traversa le Sakarya, sous la conduite du *beglerbeg* Tarantây que nous voyons réapparaître à cette occasion. Le 7 *muḥarram* 677 ou 678/juin 1278 ou 79, une bataille fut livrée où du côté seldjuqide se distinguèrent ʿAzîz al-dîn Muḥammad b. Sulaymân le *tughrâî*, Badr al-dîn Ibrahim fils de Badr al-dîn Khutanî, ʿAlam al-dîn Qaysar; on reprit le parasol de Kay-Qubâdh emporté par Djimrî, on captura Sârû-Oghlâ (sic)[106], celui qui avait tué les fils de Fakhr al-dîn ʿAlî; enfin les Germyân prirent Djimrî même: le malheureux fut écorché

104) Aqs., 129 (F, 74); Ibn Bîbî, 329-30; *Tar. Seldj.*, 29v°/61; Rashîd, 32
105) Aqs., 129 (F, 74); Ibn Bîbî, 330-31; *Tar. Seldj.*, 30r°/62; Rashîd, 32
106) A lier aux futurs Sârû-Khân ?

vif, et sa peau empaillée fut promenée à d'âne à travers toute les villes de Rûm[107].

Au même moment, les Trébizondais avaient une nouvelle fois par mer attaqué Sinope. Le gouverneur, Tâybogha, avait cependant pu les repousser grâce au renfort des Turcs "Tshupânî", de Tshupân, que nous retrouverons, et que nous devons donc, eux, considérer comme à ce moment en accord avec le gouvernement seldjuqido-mongol, comme le prouvera encore, bientôt, leur comportement vis-à-vis des fils de 'Izz al-dîn (cf. *infra*)[108].

Restaient par contre les Turcomans de Burghlu et Denizli qui, s'ils n'avaient peut-être pas adhéré au mouvement de Djimrî, avaient refusé de se joindre à la répression. L'armée seldjuqide envahit leur territoire, leur chef ʿAlî-Beg fut pris, et exécuté à Qaraḥiṣâr. Le sultan resta un moment dans cette ville, dont les petits-fils de Fakhr al-dîn ʿAlî reprirent possession, puis à Sandyklı après quoi il rentra à Qunya. Cependant, remarque Aqsarâyî, si l'État seldjuquide était relevé et les Turcomans refoulés, ils n'étaient nullement détruits, et, sauf à être contenus dans leur territoires, ils étaient là définitivement autonomes[109].

Pendant ce temps, on avait d'autre part essayé de remettre en ordre l'administration, et maintenant cela se fit sous la direction des autorités ilkhânides. Un mois et demi après la mort du Pervâneh, Abagha avait envoyé en Rûm son propre vizir, Shams al-dîn Djuwaynî, aviser, avec l'aide du *mustawfî* de Rûm Djalâl al-dîn et du fils du khwâdjeh Sharaf al-dîn Hârun[110], aux mesures nécessaires, d'ordre financier en particulier. Il s'occupa de la restauration des villes ruinées et des édifices détruits[111], révisa, rétablit ou instaura les registres généraux de comptes financiers et de propriétés, "introduisit en Rûm la *tamgha* qui n'y était pas en usage", en même temps qu'il participa, on l'a vu, aux premières luttes contre les Qaramânides[112]. Autant qu'on peut s'en rendre compte au travers des expressions vagues d'Ibn Bîbî, il semble avoir supprimé des abus, fait réduire considérablement les versements que l'État, depuis Tughrâî, devait

107) Ibn Bîbî, 332-33; Aqs., 130-31 (F, 75); *Tar. Seldj.*, 30r° date de 678 (Ibn Bîbî, 676) qui paraît tard; par contre dater de 677 revient à laisser la plus grande partie de cette année et la suivante sans aucun fait signalé dans les chroniques.
108) Ibn Bîbî, 333.
109) Ibn Bîbî, 332-34; Aqs., 132-33 (F, 75).
110) Sur celui-ci, cf. Rashîd, 32.
111) L'inscription 4765 commémore la restauration après incendie de Sulṭân Khân, près Qunya, par Sirâdj al-dîn Aḥmad b. Ḥasan (différent du cadi, qui se prénommait Maḥmûd).
112) Ibn Bîbî, 329-32; Rashîd, 33.

pour remboursement des prêts, fait réviser dans la province d'Erzindjân les aliénations en *indjû* de biens de la couronne. Cela ne signifie naturellement pas que le Trésor mongol n'ait plus eu de droit sur les revenus de Rûm. En 679/1280-81, Mudjîr al-dîn Meḥmed, fils de Tâdj al-dîn Muʿtazz, vint en Rûm, muni des *yarlighs* et *païzas* nécessaires, afin de lever comme l'avait fait son père, les revenus des *indjûs,* les impôts forfaitaires *(muqâṭaʿât)* et le *bâlish* destinés au Trésor ilkhânide[113]. On situe mal chronologiquement la mission administrative générale, puis le gouvernement de Sîwâs avec, en sus des revenus du personnage chez les Mongols, 10 000 dinars affectés sur Rûm, qu'en deux périodes distinctes reçut avant 678 de Shams al-dîn ce même Madjd al-Mulk Yazdî qui devait bientôt travailler à sa perte, mais être exécuté avant lui[114]. D'autre part, au lendemain du retour du sultan à Qunya, Djalâl al-dîn le *mustawfî,* qui avait été à l'Ordu, en rapporta la nomination de Fakhr al-dîn ʿAlî comme *nâ'ib* de l'Ilkhân et la sienne propre comme *nâ'ib* du sultan[115]; ʿAzîz al-dîn le *tughrâî* se rendit peu après à son tour à l'Ordu, d'où il revint *begberleg.* Ainsi même les nominations intérieures au gouvernement de Rûm étaient maintenant faites par les Mongols ou en tous cas ratifiées par eux et certains postes importants occupés par leur personnel à Rûm[116]. En 680 ou 81, Shams al-dîn Djuwaynî envoya son propre fils recueillir, avec la fonction de *pervâneh,* l'administration et les revenus de tout ce qui, avec Mu'în al-dîn, y avait été attaché: à titre personnel sans doute, puisque la charge reviendra ultérieurement à des émirs de Rûm[117]. Par contre, le *nâ'ib* de l'Ilkhân restait un homme de Rûm, bien que toujours assisté de commandants militaires mongols. Depuis la mort de Tuqu et le départ de Qangïrtây c'est sans doute Samâghar assisté de Kahûrkây que nous avons vu *supra* en 1278.

113) Aqs., 173 (F, 76); 136-140 (F, 78); *RCEA,* n° 4767.
114) Rashîd, 37-38.
115) Samâghar y est de retour en 1278; cf. Ahmet Temir dans *Köprülü Armağanı (Mélanges Köprülü),* 1953.
116) Ibn Bîbî, 334.
117) Aqs., 140 (F, 78).

LE GOUVERNEMENT DES MONGOLS

Ainsi, sous la réserve d'un certain nombre de ruines, de quelques territoires frontaliers, de la substitution croissante de l'autorité mongole à l'autonomie locale —qui était logique et inéluctable à partir du moment où les Mongols avaient brisé les cadres et entamé les ressources du pays— un régime stable paraissait se rétablir qui tout de même conservait une espèce de continuité avec la période précédente. Mais l'histoire des années suivantes allait montrer combien il était fragile, peu profond, et que les forces nouvelles qu'on avait cru dompter, presque sans crise se retrouveraient en place.

Les Qaramânides existaient toujours. Avaient-ils un seul chef? Et si oui, celui-ci était-il depuis la mort de Meḥmed-Beg ce Kunari-Beg qui, quelques années plus tard en tous cas, sera le principal parmi eux? On ne sait. En tous cas, dès 1279, la liberté de passage qu'obtint par la menace à travers le royaume cilicien pour un chef qaramânide l'armée égyptienne en train d'assiéger Rûm-Qaʿleh sur l'Euphrate prouve que les Turcomans sont toujours là, conservent ou renouent les rapports noués au temps de Baybars, restent donc pour le gouvernement seldjuqido-mongol virtuellement les mêmes insoumis, les mêmes adversaires qu'hier[118]. À côté de toutes les autres raisons de politique extérieure à l'Asie Mineure que pouvaient avoir les Mongols d'organiser contre les Mamlûks en Syrie une nouvelle

118) Bar Hebr., an 1279.

puissante expédition, cette permanence de l'encouragement trouvé auprès des souverains mamlûks par les fauteurs de troubles des régions frontalières méridionales pouvait peser aussi. Abagha la confia à son frère Mangutimûr, qui reçut des renforts de Rûm[119], mais il se fit battre (octobre 1281). Abagha et Mangutimûr moururent sur ces entrefaites (1282). L'apaisement aux frontières ne pouvait être obtenu que par la paix. Le nouvel Ilkhân, Aḥmad, voulut profiter de ce qu'il était musulman pour négocier avec le sultan mamlûk Qalâwn. Une ambassade lui fut envoyée, dont deux des trois chefs étaient de Rûm: Bahâ al-dîn Rûdkardî[120], *atabeg* ou vizir du sultan de Rûm, Masᶜûd *(infra)*, et Qutb al-dîn Maḥmud b. Masᶜûd b. Muṣliḥ al-Shîrâzî, cadi de Sîwâs, au premier chef intéressés[121]. Mais l'effort n'aboutit pas. En 1281, il y avait eu un raid égyptien vers Malatya et, chose curieuse, on avait accusé d'avoir ravitaillé l'envahisseur les moines jacobites de Bar Sauma, qui avaient pourtant pu se disculper[122]. En 1283, il y eut de nouveaux raids, qui atteignirent même la province de Khartpert; ils visaient surtout les populations arméniennes, les plus favorables partout aux Mongols[123].

À cette date, un nouveau facteur de complication s'était introduit dans la politique anatolienne. ᶜIzz al-dîn Kay-Kâûs était mort en Crimée, probablement en 678/1279-80[124], exhortant peut-être ses fils à reconquérir l'héritage qui avait été le sien. L'affaire de Djimrî témoignait des possibilités. L'aîné, Ghiyâth al-dîn Masᶜûd, se proclama sultan et reçut, en Crimée, des serments de fidélité. Un de ses frères[125], avant-coureur, débarqua vers la fin de 678 (printemps 1280) à Sinope, mais fut poursuivi par le gouverneur de Qastamûnî Alp-Yürek, atteint près d'Amasya, et ramené prisonnier. Mas'ûd lui-même débarqua au début de 679/été 1280, parvint à se concilier l'émir Yavlak-Arslân, fils d'Alp Yürek[126], fit libérer son frère et se mit en route pour la cour ilkhânide. Il y resta assez lontemps. En une date inconnue, un partage, qui ne paraît pas avoir été suivi d'effet,

119) Aqs., 138 (F, 76).

120) Cf. *infra*, an 1284-5. Maqrîzî, II 52, le dit *atabeg*.

121) Aqs., 139 (F, 77); Maqrîzî, II 52; Bar Hebr., an 1282, p. 460.

122) Bar Hebr. eccl., 774.

123) Bar Hebr., an 1283.

124) C'est la date de Aqs., 132 (F, 76); mais Ibn Shaddâd donne 672.

125) Ibn Bîbî l'appelle Rukn al-dîn Kayûmarth, tout en sachant sans doute qu'un fils de ᶜIzz al-dîn s'appelait Syâvush, puisque Djimrî s'était fait passer pour lui; ou *Tar. Seldj.*, 32r°/66, qui identifie le débarqué de 678 au frère de Masᶜûd dont il parlera souvent, l'appelle Syâvush; par contre Aqs., narrant plus tard une rébellion que *Tar. Seldj.* dit de Syâvush, l'appelle alors Rukn al-dîn Qilidj-Arslân.

126) Contre promesse de Sîwâs (Ibn Bîbî, 337, lacunaire?)

fut peut-être décidé par les Mongols[127]: Ghiyâth al-dîn gardait le Sultanat de Rûm proprement dit, mais Masᶜûd recevait le gouvernement de la province de Qamar al-dîn c'est-à-dire des Qaramânides. Dans l'intervalle cependant, un neveu de Masᶜûd, (fils d'un frère, Farâmurz, sans doute mort), ᶜAlâ al-dîn Kay-Qubâdh avait débarqué, à l'insu de Masᶜûd, semble-t-il, chez les Qaramânides, dont il faut supposer qu'ils avaient maintenu ou repris les liens avec la famille de ᶜIzz al-dîn en Crimée; reconnu et proclamé par eux à Laranda, il fut battu par ᶜIzz al-dîn, fils du Pervâneh Muᶜîn al-dîn, et Saᶜd al-dîn Tshelebî, petit-fils de Fakhr al-dîn ᶜAlî, qui avaient rassemblé des troupes à Nigdeh, sur l'ordre, sans doute, de Kay-Khusraw, et dut se réfugier en Cilicie, où il résida longtemps sans faire parler de lui[128], mais que nous retrouverons. Y avait-il un rapport entre ces faits et l'attribution à Masᶜûd du pays qaramânide? On ne voit en tous cas pas qu'il ait fait mine de s'y rendre. Kay-Khusraw se mit en route pour aller chez l'Ilkhân combattre les intrigues de son cousin et demander des renforts contre les Turcomans. Ceux-ci, Qaramânides et Eshref, menaçaient Qunya et Aqshéhir. Il revint par Erzerûm en *rabiᶜ* 2 681/1282 accompagné de troupes mongoles aux ordres de Qangïrtây et de l'émir Aqbuqû, surprit les Turcomans, les décima, les traqua jusqu'â Mût et Ermenek, et ravagea le pays qaramânide[129] On constate combien incomplète avait été la victoire de 1277, et celle-ci ne valut pas plus.

Malheureusement pour Kay-Khusraw, au même moment Abagha mourait, et, contre son successeur Ahmad se souleva avec ses troupes en Asie-Mineure Qangïrtây, au même moment qu'au Khurâsân un autre frère, Arghûn; Qangïrtây mourut dans l'aventure[130] Dans sa marche vers l'est, il s'était fait accompagner de Kay-Khusraw jusqu'à Erzerûm. Aussi Aḥmad, qui avait peut-être dès son avènement décidé un partage du territoire seldjuqide entre Kay-Khusraw et Masᶜûd[131], envoya-t-il en tous cas maintenant ce dernier comme seul sultan à Qunya, où il reçut les serments de fidélité en accord avec Fakhr al-dîn ᶜAlî qui n'avait peut-être pas

127) *Tar. Seldj.*, 30v°/63 date de 679, donc par erreur du règne d'Ahmad, ou bien se réfère au partage ultérieur de celui-ci dont parle Aqs. (cf. *infra*); pour Aqs., Abagha ne fit à Masᶜûd que des promesses; pour Bar Hebr. entre 1279 et 81, il lui accorda des revenus, mais pas de territoires.

128) *Tar. Seldj.*, 30v°/63 - 31r°/64.

129) *Tar. Seldj.*, 31r°/64, Rashîd, 47. Les inscriptions 4817 et 4825 témoignent que Kay-Khusraw est reconnu à Laranda en 681/1282-3 et à Denizli en 682/1283-4. L'inscription 4798 de Burghlu au nom de Masᶜûd en 680 doit avoir été mal lue, d'autant que 4799 aux mêmes lieux et dates est au nom de Kay-Khusraw.

130) Rashîd, 49-50; Waṣṣâf, 254-256.

131) Aqs. 137 (F, 77); il y a des monnaies de Masᶜûd à Sîwâs dès 681 (A. Tevhîd, 707).

pris part à la révolte. (fin *dhû'l-qa'da* 682/fin mars 1284). Kay-Khusraw fut mis à mort, semble-t-il, par les émirs et Aḥmad d'accord[132].

Là-dessus (*djumâdâ* 2 683/octobre 1284), Aḥmad fut renversé par Arghûn, qui envoya gouverner Rûm ses frères Hûlâdjû et Gayghâtû[133], et écouta favorablement la demande d'un partage du Sultanat que présentait la mère de Kay-Khusraw au nom des jeunes fils qu'il laissait. Escortés de Bahâ al-dîn Wurukardî (Rûdkardî ?) et d'un ambassadeur mongol, la princesse et les deux enfants se rendirent à Qayṣariya, où ils rencontrèrent le sultan Mas'ûd et le vizir Fakhr al-dîn 'Alî qui, une fois de plus , ne purent que s'incliner. Les jeunes princes furent installés à Qunya tandis que Mas'ûd, semble-t-il, restait à Qayṣariya, ce qui reproduisait le partage primitif d'Aḥmad, lui-même conforme à ceux du temps du Hülägü (fin *ramaḍân* 683/début janvier 1285)[134].

Seulement la princesse, constatant sans doute une hostilité des dirigeants en place, eut l'idée de s'appuyer sur les Turcomans. Elle envoya l'ancien *rikâb-dâr* du sultan Rukn al-dîn, Shudjâ Aynasî (?), offrir à Kunari-Beg, fils de Meḥmed-Beg et maintenant principal représentant des Qaramânides, et à Sulaymân-Beg, fils d'Eshref, les titres respectifs de *begler-beg* et *nâ'ib*. En conséquence de quoi les Turcomans reparurent aux portes de Qunya. Fakhr al-dîn 'Alî, les *akhîs*, les esclaves sultanaux inquiets résolurent de défendre la ville éventuellement, et une manifestation s'organisa contre la princesse. Toutefois, les chefs *akhis*, Aḥmad et Aḥmadshâh ainsi, sans doute, que le vizir, parvinrent à éviter un heurt; une séance solennelle fut tenue où les deux petits princes furent placés sur un trône avec Kûnârî et Sulaymân à leurs côtés, en présence de troupes combinées de Qunya et des Turcomans (début *rabî* 1 684/milieu juin 1285)[135].

Mais les grands restaient hostiles, et le sultan Mas'ûd n'avait pas renoncé à récupérer la moitié perdue de son royaume, qu'il annonçait son intention d'aller redemander à Arghûn. La reine jugea prudent, au lendemain de la séance solennelle, d'aller l'y devancer. Le malheur voulut que Wurukardî (Rûdkardî ?), qu'elle avait laissé avec un de ses enfants à Qunya tandis qu'elle emmenait l'autre, mourût inopinément quelques jours après son départ. Une troupe d'hommes du sultan Mas'ûd, conduite par 'Izz al-dîn Khâṣṣ Balabân, *khâdim* de Fakhr al-dîn 'Alî qui était peut-être de connivence, accourut, mit la main sur la ville et sur l'enfant, et envoyèrent celui-ci à la mère de Mas'ûd, alors à Aqsarây: ce qui paraît prouver que le pouvoir de la princesse n'avait guère été réel hors de Qunya, impression corroborée par l'ignorance complète de cet intermède que manifeste Aqsarâyî, et l'absence de toute inscription et monnaie aux noms des jeunes princes (*djumadâ* 1 ou 2 684/août ou septembre 1285). Pendant ce temps, les Mongols, sans doute circonvenus à l'avance, sanctionnèrent les faits; ils envoyèrent la veuve de Kay-Khusraw gouverner Sivriḥiṣâr, et mirent à mort l'enfant qui l'accompagnait (4 *radjab* 684/1 octobre 1285); l'autre enfant, que gardait la mère de Mas'ûd, devait être à son tour supprimé sur l'ordre de ce dernier, après avoir été ramené à Qunya, en *shawwâl*/janvier 1286. Mas'ûd, après une apparition probable à Qunya lors du renversement de ses rivaux, s'était rendu de Sîwâs auprès d'Arghûn avec la plupart des hauts dignitaires, et ne devait venir se fixer définitivement à Qunya qu'en *rabî'* 2 685/juillet 1286[136].

Pendant ce temps le gouvernement de Qunya était resté entre les mains du *mushrif* Fakhr al-dîn et de l'*amîr-dâd* Nizâm al-dîn. S'il faut en croire le bourgeois de Qunya auteur du *Tar. Seldj.*, ils abusèrent de la situation; en tous cas l'arrivée de commissaires mongols réclamant des comptes leur fit peur, et ils se sauvèrent le premier chez les Eshref, le second chez les Qaramânides (ce qui indique peut-être une persistance d'intelligence avec eux), pendant que la population mettait leurs demeures au pillage[137]. L'arrivée de ces Mongols était probablement liée à celle d'une armée qu'amenait à Qayṣariya et Aqsarây Gayghâtû, jusqu'alors établi avec Hûlâdjû à Erzindjân, tandis que celui-ci était rappelé en Iran[138]. La présence de cette armée était justifiée par les événements dont était alors le théâtre l'Anatolie occidentale.

On ne voit pas que se soit produite contre le retour de Mas'ûd la réaction des Qaramânides et des Eshref que l'on aurait pu escompter. Nous assistons par contre pour la première fois à un soulèvement des Germyân, qui attaquèrent la province de Gurgurum, alors possession des Eshref, ce qui, bien qu'on ne signale pas la présence de ceux-ci dans la contre-attaque, paraît devoir faire conclure à une entente des Eshref et Qaramânides, toujours liés, avec Mas'ûd. Il est à remarquer qu'il n'y avait en effet pas eu de difficultés signalées entre eux jusqu'alors, et peut-être Mas'ûd, tout

132) Aqs., 136 (F, 78); *Tar. Seldj.*, 31v°/65 le fait d'abord mourir à Erzerûm avant la mort d'Aḥmad, puis vivre sous Arghûn, qui serait l'auteur de sa mort, ce qui est bien peu vraisemblable. Maqr., II 65, donne 682 également; Bar Hebr. seulement 1285.

133) Rashîd, 62.

134) *Tar. Seldj.*, 32r°/66.

135) *Tar. Seldj.*, 32r°-v°/66-67.

136) *Tar. Seldj.*, 32v°-33v°/67-69.

137) *Tar. Seldj.*, 33 r°/68; Niẓâm, plus tard rentré à Qunya, fut exécuté par Khâṣṣ Balabân en 687 sur ordre du sultan alors à la cour ilkhânide (*Tar. Seldj.*, 34v°/71).

138) *Tar. Seldj.*, 33r°/68 - v°/69; Aqs., 140 (F, 79); Rashîd ?

client des Mongols qu'il fût, avait-il paru aux Turcomans comme préférable à Kay-Khusraw, lui leur adversaire; peut-être l'Ilkhân Aḥmad qui avait en tout pris le contrepied d'Abagha, lui avait-il recommandé, là comme ailleurs, un effort de paix. Comme les Germyân nous sont apparus en 1277-78 ennemis des Turcomans méridionaux, on comprendrait alors que, la surenchère d'une heure de la veuve de Kay-Khusraw n'ayant pas dû changer les données essentielles de la situation, les Germyân soient maintenant intervenus contre Masʿûd. Peut-être l'origine remontait-elle à la révolte de Qangïrtây et Kay-Khusraw, qu'ils auraient soutenue. Évidemment tout contrôle manque de ces hvpothèses

Quoi qu'il en soit, quelques mois après sa réinstallation, le sultan Masʿûd dut marcher contre les Germyân, assisté d'une armée mongole aux ordres de Baltû, fils de ce Nabshî que nous avons plusieurs fois vu intervenir en Rûm dans les deux décades précédentes. Le vizir Fakhr al-dîn ʿAlî vint aussi bientôt les rejoindre. Il avait dépensé une large partie de ses revenus personnels à entretenir l'armée mongole depuis son séjour à Erzindjân en 684/1285-86 et a fortiori l'année suivante maintenant en Anatolie car Mudjîr al-dîn Meḥmed, usuellement appelé l'*amîr-shâh*, qui représentait les intérêts de la couronne mongole, et même le *beglerbeg* ʿAzîz al-dîn, avaient refusé de participer aux frais sur les revenus de leurs charges, disant qu'ils n'avaient pas à contribuer aux dépenses d'une campagne dont le but essentiel était de rendre leur fief aux petits-fils de Fakhr al-dîn ʿAlî dépossédés partiellement par les Germyân. Après un succès initial, l'armée seldjuqido-mongole se laissa surprendre et fut battue (milieu *ramaḍân* 685/début décembre 1286); une nouvelle campagne aboutit à ramasser du butin en pays germyân, mais non à saisir l'ennemi qui s'était dérobé. Il pouvait difficilement sortir quoi que ce fût de définitif de brèves campagnes contre des adversaires semi-nomades. L'armée repartie à Qayṣariya, les Germyân revinrent. Le petit-fils de Fakhr al-dîn ʿAlî, Saʿd al-dîn qui avait conservé Qarahiṣâr, voulut les combattre, et se fit écraser et tuer par le chef germyân Bargûsh Bahâdur (686/commence en mars 1287). De nouveau il fallut que le vieux Fakhr al-dîn accourût, avec le sultan, amenant une armée seldjuqido-mongole. Les Germyân une fois de plus se sauvèrent, l'armée ne put que piller les territoires *ûdj*, puis retourner à Qarahiṣâr, toujours entretenue aux frais de la famille de Fakhr al-dîn. Puis le sultan et Fakhr al-dîn retournèrent à Qunya (7 *shawwâl*/décembre 1287), d'où, par Qayṣariya ils se rendirent auprès d'Arghûn pour exposer la situation[139].

139) Aqs., 145 (F, 79-80); *Tar. Seldj.*, 33v°-35 r°; l'inscription 4887 est la tombe d'un Shams al-dîn Muhammad b. Hasan b.ʿAlî b. Husayn tué à la guerre; mais à moins d'une

D'Arghûn le sultan et Fakhr al-dîn rapportèrent l'ordre de combattre maintenant les Qaramânides, car ceux-ci avaient attaqué la Cilicie, dont le roi Léon III, également vassal des Mongols, demandait des secours. Mais là non plus il ne fut pas possible de saisir l'ennemi, réfugié dans ses montagnes, et on se contenta de piller la ville et le district de Laranda, qui n'y pouvaient mais, mais dont cela prouve qu'ils étaient tombés aux mains des Qaramânides (depuis au plus tôt 681/1282-3, cf. *supra* p.277) (*dhû'l-ḥidjdja* 686/février 1288). Par ailleurs, les Eshref, de Gurgurum attaquent Abgurum (*muḥarram* 687/mars 1288). Cette place avait appartenu à Balabân, un ancien esclave de son cadi, qui s'en était emparé au temps de l'expansion turcomane (1277 ?); elle avait été donnée à sa mort à Badr al-dîn ʿUmar, ex-échanson du vizir Fakhr al-dîn ʿAlî, comme *subâshi*, mais celui-ci avait été tué et supplanté par le fils de Balabân. Les Eshref furent battus par lui. Les deux chefs Qaramânide et Eshref demandèrent alors à revenir faire hommage au sultan; craignant une ruse, celui-ci ne s'y prêta que hors de Qunya et entouré d'une bonne garde armée; mais les deux chefs turcomans effectivement sollicitèrent une paix qui leur fut accordée. Le prince germyân Badr al-dîn Murâd, fils d'une fille du "fils de ʿAlî-shîr" vint à Qunya; le sultan venait de la quitter pour se rendre auprès de l'Ilkhân; son lieutenant Khâṣṣ Balabân reçut le chef turcoman, et la paix là aussi fut pour le moment rétablie (*djumadâ* 2 687/juillet 1288)[140]

Le sultan désirait-il parler à Arghûn de Fakhr al-dîn ʿAlî? Vers le même moment, l'*amîr-shâh* Mudjîr al-dîn, décidément brouillé avec le vieux vizir, s'était rendu à la cour ilkhânide, et avait obtenu le remplacement au vizirat de Fakhr al-dîn ʿAlî. Arghûn avait désigné un nouveau titulaire, en la personne de Fakhr al-dîn Qazwînî, mais, dit Aqsarâyî, sans parvenir, bien que le vizir nommé fût en effet venu à Qunya, à diminuer l'immense autorité personnelle dont jouissait le vieux vizir. Ce dernier cependant mourut bientôt (*shawwâl* 687/novembre 1288). Avec lui disparaissait le dernier survivant important de la vieille garde seldjuqide, un homme qui, bien que la documentation dont nous disposons ne lui confère pas de relief particulier, eût certainement un rôle important, un prestige accrû par sa longévité rare dans le personnel politique, une influence à la fois réaliste et traditionnaliste, de modération à la fois contre les adversai-

erreur dans *Tarîkh*, il ne peut être identique au Saʿd ad-dîn de celle-ci, dit en outre le fils d'une *fille* et non d'un fils de Fakhr al-dîn ʿAlî (b.Husayn); il ya lieu de supposer que la vieille querelle entre ʿAzîz al-dîn le *beglerbeg* et Baltû dont parle plus tard Aqs., 192 (F, 89) remonte au refus de ʿAzîz al-dîn de participer aux charges de cette campagne.

140) *Tar. Seldj.*, 34r°/70 - 35r°/72. L'inscription 4007 prouve qu'en cette année en effet Sulaymân fils d'Eshref reconnaît Masʿûd à Beyshéhir.

res des Mongols et sur eux, de fidélité à l'Islam qu'il servit par les nombreuses fondations dont les inscriptions, échelonnées à travers quarante ans, rappellent encore aujourd'hui sa mémoire, esprit positif d'administrateur qui respectait les mystiques mais ne participait pas à leur mouvement, durement éprouvé dans ses descendants dont il avait fait la fortune, que les survivants conserveront jusqu'au début du siècle suivant[141].

Fakhr al-dîn Qazwînî, sans être un savant, était un bon comptable et ne manquait pas de générosité; mais, avide d'acquérir une fortune ou pressé par sa clientèle d'Iraniens nouveaux-venus, il donna l'impression d'être avant tout un insatiable percepteur. Il ne jouissait d'ailleurs pas de la plénitude du pouvoir, car Mudjîr al-dîn, *nâ'ib* et appuyé sur l'importante clientèle héritée de son père, avait en fait une autorité supérieure; et lorsque l'impopularité ou les dangers économiques de la fiscalité de Qazwînî lui eurent donné quelqu'inquiétude, il obtint le partage de l'administration de Rûm en ses deux moitiés périodiquement réétablies, l'occidentale, depuis Qayṣariya, revenant à Qazwînî, l'orientale, comprenant la province dânishmendite accrûe de Sinope et Samsûn, à Mudjîr al-dîn: chacun pourvu de son résident militaire mongol, Eydjî pour Qazwînî, Tolotây pour l'*amîr-shâh*. La nomination de Qazwînî n'en est pas moins remarquable, en ce qu'elle signifie la main-mise directe du personnel ilkhânide sur une fonction qui était jusqu'alors toujours restée au personnel seldjuqide, et sans considération du sultan. Naturellement, le personnel seldjuqide vit d'un mauvais œil cet étranger, encore qu'il fût lui-même en partie composé de gens d'origine iranienne un peu lointaine, et releva avec aigreur les ignorance qu'avaient les clients de Qazwînî des règles administratives et financières de ce pays nouveau pour eux. On lui reprocha des innovations, qui en partie ne devaient être que l'introduction d'usages ilkhânides. Naturellement le sultan non plus n'aimait pas ce vizir imposé[142].

D'autre part nous assistons à un nouveau réveil de la turbulence turcomane, dû peut-être à la mort de Fakhr al-dîn ᶜAlî. Les Germyân se manifestèrent cette fois du côté de Lâdîq-Denizli, où près du village de k.n.l.r.m.î, le *beglerbeg* ᶜAzîz al-dîn les battit, et leur prince, Badr al-dîn Murâd, fut tué. Vers le même moment, l'armée des héritiers de Fakhr al-dîn ᶜAlî prit et mit à mort dans le désert de Qunya le fils de Balabân, d'Abgurum. Lâdîq échut au petit-fils de Fakhr al-dîn ᶜAlî (*djumadâ* 1

141) *Tar. Seldj.*, 35r°/72; Aqs., 145-6 (F, 79-80); Eflakî, I 100, 103 et II 32, 66, 343-44; Djalâl al-dîn Rûmî, *Lettres*, p. 38, 90, 112, 138, 139, 143; et le livre de M.M. Koman *Sâhib Ata*.
142) Aqs., 148-149 (F, 80-81); *Tar Seldj.*, 35r°/72-37r°/76.

688/juin 1289)[143]. Il est vrai qu'à ce moment, ᶜAzîz al-dîn jugea bon de se rendre auprès de Gayghâtû. Alors les incursions des Germyân reprirent. Du moins le sultan essaya-t-il de sanctionner l'accord qui paraissait se maintenir avec les Eshref en mariant à une fille de leur chef son frère Syâvush, qui résidait à Sinope et qu'il fit venir; mais, lors de l'entrevue qui eut lieu près de Viranshéhir entre Syâvush et le chef turcoman, celui-ci retint l'autre prisonnier. Une intervention de Kunari-Beg le fit cependant libérer, sans que nous puissions dire si une réconciliation s'ensuivit et si le mariage eut jamais lieu. Le chef des Qaramânides vint, lui, renouveler son hommage au sultan au cours d'une séance solennelle aux portes de Qunya, en présence du vizir Qazwînî (5 *djumâdâ* 1/juin 1290)[144].

Sans qu'on voie exactement pourquoi (serait-ce à cause d'une popularité de Syâvush dans la population de Qunya dont des événements ultérieurs nous montrerons peut-être d'autres signes), l'annonce de la captivité de Syâvush avait provoqué à Qunya une effervesence des *runûd*, qui furent maîtres de la rue; ils avaient un établissement dans la banlieue, le *shihneh* alla les bloquer, y mit le feu, et tous ceux qui s'y trouvaient périrent à l'exception du chef, qui parvint à se sauver (I^er^ *rabiᶜ* 1 689/avril 1290). La suite des faits prouve évidemment que ce sanglant épisode ne vise qu'une troupe extrémiste sans doute et que les chefs *akhis* n'y étaient en rien compromis. Il apparaît au contraire que, dans une certaine mesure, le sultan, comme contre-poids aux Mongols, n'ayant plus d'armée sérieuse, s'appuyait sur ces *akhis*. Qazwînî s'était absenté, et son retour se trouva coïncider avec un orage dévastateur, connexe d'un tremblement de terre à Erzindjân et d'une innondation à Amasya. Son impopularité augmentait, et ses subordonnés ajoutaient par une indiscipline qu'il ne savait dompter aux abus propres qu'on lui reprochait. Contrairement aux usages, le sultan, prenant prétexte d'un mouvement des *runûd*, n'était pas allé accueillir le vizir aux portes de Qunya: il avait lui-même provoqué ce mouvement. On remarqua à une réception que le vizir ne desserrait pas les dents. On chercha à l'amadouer par de petits cadeaux qu'il rejeta. Il fit de nouveaux recensements, multiplia les taxes, dit le bourgeois du *Tar. Seldj.* Le chef des *akhis*, Aḥmadshâh, lui conduisit une délégation de jeunes, de chefs de familles, de derviches, qu'il reçut avec mépris. La population grondait. Sous les huées, le vizir décida de se rendre chez le sultan; en route il rencontra Sulṭân Veled et ses disciples, qui se moquèrent de lui. Puis il fit

143) *Tar.* 34r°/72-35 v°/73, qui signale en outre le meurtre de l'émir d'Ab-(...), fils d'Ughrumeh, par le *shihneh* de cette place.
144) *Tar. Seldj.*, 35v°/73-36v°/74.

une chute de cheval, où l'on vit un sombre présage. Avec son arrivée au Palais coïncida celle de commissaires mongols qui venaient demander des comptes à Qazwînî et l'emmenèrent d'abord à une assemblée à Sîwâs, puis jusque chez l'Ilkhân (*djumâda* 1 ou 2/juin ou juillet 1290). L'influence d'un certain Shams al-dîn de Qunya auprès de l'Ilkhân et la jalousie du nouveau vizir d'Arghûn, Sa^{c}d al-Dawla, dit-on, provoquèrent la condamnation de Fakhr al-dîn Qazwînî, qui finit par être décapité à Tabriz ou dans l'Ala-Dâgh (*sha'ban* 689/août-septembre 1290); Mudjîr al-dîn, arrêté au même moment, mais fidèlement suivi de ses clients, parvint à faire traîner son affaire, et devait être sauvé par la mort d'Arghûn. Fidjï, Tolotây, ainsi que deux autres chefs, Aqbuqû et Qapân étaient aussi rappelés vers ce moment (ils arrivèrent à l'Ilkhân en *ramaḍân*/sept.oct.); le mois suivant Aqbuqû fut réexpédié en Rûm[145].

La succession immédiate de Qazwînî échut aux fils de Qilâwuz, à Shams al-dîn Aḥmad Lâkûshî, sous la supervision générale de Samâghar, l'ancien résident jadis révoqué par Abagha sur la demande du Pervâneh Mu^{c}în al-dîn, mais qui avait continué à commander des troupes mongoles fréquemment en Occident, par exemple en 1283 où sa présence est signalée près de Malatya, et même peut-être avait dès 1278, sous la direction générale de Qangïrtây ou dans ses absences, recueilli la succession de son ancien remplaçant Tuqû tombé dans la défaite de 1277. Aussi bien le fonctionnaire Aqsarâyî que le bourgeois auteur du *Tar. Seldj.* disent de lui autant de bien que le premier dit de mal du vizir et de ses acolytes; il envoya à Qunya un lieutenant, Bahâ al-dîn Djâkirmî, (*djumâdâ* 2 689/juillet 1290) dont l'auteur du *Tar.* dit également grand bien, en particulier il est vrai en raison de l'influence qu'il laissa au *mustawfî* Nâṣir al-dîn Yavlak-Arslân, protecteur et favori de notre auteur. Samâghar lui-même portait le titre, qui n'était pas neuf mais n'est pas auparavant, je crois, attesté parmi les chefs mongols de Rûm, de *yargûdjî*, c'est-à-dire chef-justicier pour les Mongols de ce territoire. Chose remarquable, l'auteur du *Tar. Seldj.* nous dit que le gouvernement de Rûm fut attribué "au sultan et à Samâghar"; évidemment une telle formule témoigne de l'état d'abaissement où était tombé le Sultanat par rapport aux Ilkhâns; il n'est pas exclu cependant que par ailleurs il ne signifie une volonté de rendre un minimum de réalité à ce Sultanat, par réaction contre la puissance des vizirs quasi-autonomes précédents. En tous cas, au même moment Arghûn envoyait à Mas^{c}ûd comme épouse une princesse de sa famille, Urbây (Urbatâ ?)[146] Khâtûn.

145) *Tar. Seldj.*, 37r°/76; Aqs., 153 (F, 82-84); Rashîd, 77.
146) Première femme dans *Tar. Seldj.*; seconde dans Rashîd, 16, 36, qui ignore le mariage.

Quant aux fils de Qilâwuz, ils appartenaient à une notable famille d'émirs de Rûm dont nous avons vu un représentant, et de laquelle aussi un *amîr-sa'îd* quelques années plus tard, identique ou non à l'un des nôtres, est connu d'Eflâkî; mais le récit de ce dernier prouve qu'il faisait aussi directement sa cour au souverain mongol; Shams al-dîn Lâkûshî, d'origine inconnue, se rencontrera aussi quelques années plus tard dans l'entourage de celui-ci[147]. Ce sont donc, comme toujours, des créatures ilkhânides. Il semble qu'on leur ait affecté respectivement les deux moitiés du royaume de Rûm qui tendent à devenir traditionnelles, mais qu'ils y jouirent en fait de peu d'influence et ne s'y maintinrent pas longtemps.

Samâghar lui-même, pour des raisons obscures, fut rapidement rappelé, Arghûn ordonnant à son frère Gayghâtû d'assumer personnellement le gouvernement de Rûm et de lui renvoyer Samâghar. Gayghâtû rencontra Samâghar à Tukhâl le 2 *shawwâl* 689/novembre 1290 et l'expédia à l'Ilkhân; il conserva cependant au *mustawfî* Nâṣir al-dîn la confiance de son prédécesseur. Nâṣir al-dîn, alors à Qirshéhir, était venu le trouver à Aqsarây, et y resta quelque temps pendant que le sultan retournait à Qunya y préparer l'entrée solennelle du prince mongol. Celle-ci eut lieu le 25 *dhû'l-qa'da*/décembre 1290. Le prince qaramânide vint lui prêter hommage; la discipline mongole et le savoir-faire du *mustawfî*, dit notre bourgeois du *Tar. Seldj.*, prévinrent tout heurt avec la population. Kunari-Beg était par ailleurs venu prêter à Gayghâtû l'hommage conforme à la situation[148]. Gayghâtû se mit ensuite en route vers Aqshéhir. Pendant le gouvernement de Samâghar, le sultan avait eu dans cette localité une entrevue avec le chef des Germyân qui redoutait une rupture, et avait confirmé avec lui la paix récente. Maintenant, d'Aqshéhir, Gayghâtû envoya le sultan vers "les régions littorales" où il le rejoignit plus tard, non sans retourner encore un moment à Qunya; il n'eut dans cette brève campagne, semble-t-il, que des hommages recueillis sans peine comme sans profondeur (*muḥarram* début *rabî^{c}* 1 590/janvier-février 1291). De Nâṣir al-dîn, dont Gayghâtû avait fait son *nâ'ib*, l'auteur du *Tar.* loue la justice, l'aptitude à garantir l'ordre, l'amour des religieux; de Gayghâtû lui-même aussi la justice: peut-être parce que l'essentiel de l'ouvrage a été écrit sous son règne[149]. Le fait que le nom de Nâṣir al-dîn Yavlak-Arslân ne soit cité ni dans Aqsarâyî ni dans Eflakî doit nous incliner à penser que son administration même

147) *Tar. Seldj.*, 37v°/77; Aqs., 153 (F, 82-83); cf. Eflakî, II 310; Rashîd, 89 *sq.*
148) *Tar.* 37v°/77-38 v°/79; rien, curieusement, dans Aqs. A Qunya, Gayghâtû, bien que païen, tint à ce que se déroulât normalement devant lui la fête musulmane du Sacrifice.
149) *Tar.* 39r°/80-40 v°/83.

n'eut pas grande importance. Quoi qu'il en soit, le régime de Gayghâtû dura peu, car en *djumâdâ*/mai 1291, un certain Lagzî vint lui apprendre la mort d'Arghûn, bientôt suivi de Samâghar qui était envoyé l'informer du choix de Baydû comme son successeur, et Gayghâtû partit en hâte afin d'aller disputer à celui-ci le trône. À Qunya il laissait le commandement militaire à un nommé Qutludja, nomma d'autres *shihnehs* dans les autres principales villes, et confia la supervision de l'ensemble à un certain Fakhr al-dîn Masᶜûd. Quant au sultan Masᶜûd, il l'installa à Qayṣariya, qu'il jugeait plus proche et contrôlable que Qunya. Nâṣir al-dîn accompagnait le prince mongol[150].

Comme on pouvait s'y attendre, à Qunya, le départ simultané de Gayghâtû, du sultan et du *mustawfî* fut suivi d'une réaction. Les mécontentements du dedans et du dehors s'encourageaient les uns les autres. Au-dedans, les *runûd,* certains grands comme Khâṣṣ Balabân, homme de confiance du sultan, et le frère même de celui-ci, Syâvush, resté à Qunya, supportaient mal le gouvernement de Qutludja, qu'ils accusaient de manières inquisitoriales. On convainquit facilement Syâvush que Qutludja voulait le tuer, et dès le 2 *djumâdâ* 2/29 mai, Qutludja fut mis à mort et remplacé par Balabân, avec un certain Asad al-dîn comme *amîr-dâd* et, comme *nâ'ib* un nommé Djamâl al-dîn qui avait été laissé comme *ḥâkim* par Gayghâtû. Mais les *runûd* dominèrent la rue.

L'émeute avait été encouragée par la nouvelle d'attaques turcomanes, que Qutludja sans doute ne paraissait pas vouloir ou pouvoir dompter. Peut-être aussi à certains la force turcomane donnait-elle le courage d'une action antimongole. Pour la première fois à notre connaissance, les divergences entre Eshref et Qaramânides aboutissaient à une vraie guerre. Kunari-Beg enleva Beyshéhir et captura le prince Sulaymân fils d'Eshref qui, les inscriptions le prouvent, possédait la ville depuis au plus tard 687/1287-88; mais les Turcomans, regroupés autour du fils du captif, le refoulèrent et les inscriptions prouvent que Sulaymân fut libéré au plus tard six ans après. Les Qaramânides avaient également inquiété les abords de Qunya, ce qui suggère donc une alliance des Eshref avec Qunya, que le mariage de Syâvush ait eu lieu ou non. Les appels adressés au sultan à Qayṣariya restèrent vains, car il avait à réprimer des désordres analogues de la part des Turcomans des confins syriens (*djumâdâ* 2-*radjab*/juin-juillet 1291)[151].

Là-dessus arriva une attaque des Germyân, sous Khalîl Bahâdur.

150) *Tar.* 40v°/83; Aqs. 165 (F, 84); Rashîd, 80.
151) *Tar.* 40v°/83-41 v°; *RCEA,* n° 4907 et 5037.

N'osant les affronter en rase campagne avec leurs faibles forces, les émirs et *akhis* de Qunya se bornèrent à la défensive sur les remparts de la ville; le 2 *shaᶜbân*/27 juin, une sortie malheureuse des *akhis* aboutit à ce que, sur leurs talons, les Germyân envahirent la ville, qu'ils pillèrent trois jours; la citadelle tint cependant, et l'arrivée d'agents mongols annonçant l'approche d'une armée ilkhânide fit fuir l'assaillant; mais, cette armée tardant, il revint, reprit ses pillages. Les habitants de Qunya appelèrent alors à leur secours le seigneur de Lâdîq-Denizli, fils d'une fille de Fakhr al-dîn ᶜAlî, qui s'appelait peut-être Nevây, ou bien aussi un autre seigneur de ce nom[152]. Il vint avec son armée de *ûdj,* au risque de dégarnir son pays. En même temps, Syâvush avait été à Qayṣariya, d'où il avait probablement tout de même ramené quelques renforts. La coalition de ces forces et de celles de Khâṣṣ Balabân permit de battre les Turcomans et de reprendre le bétail razzié, une première fois aux portes de Qunya, une deuxième, après une incursion de l'ennemi près de Gurgurum, en un lieu dit Ubrudjaq, près de la forteresse inconnue d'Armâtûsûn. Une autre contre-attaque fut alors effectuée sous Laranda; mais les Qaramânides enveloppèrent l'armée de Qunya, qui ne put se défendre qu'avec de larges pertes, dont celle de Balabân; les Turcomans avaient perdu eux aussi un de leurs notables, Sayf al-dîn Turkerî; mais ils revinrent infester Qunya[153].

Le sultan Masᶜûd adressa alors un appel à Gayghâtû, qui, devenu maître du trône ilkhânide par l'élimination de ses rivaux, n'avait probablement pas besoin de cette incitation pour désirer revenir assurer sa domination dans cette Asie Mineure où il avait si longtemps commandé les forces mongoles. Au début de *dhû'l-qaᶜda*/novembre 1291, le sultan l'accueillait à Qayṣariya. Mais cette campagne ne ressembla pas à la précédente; à la tête d'une puissante armée, l'Ilkhân voulait laisser dans le pays une impression d'effroi, massacrant indifféremment Turcomans et non-Turcomans. Ce fut le lot du district d'Eregli, puis, dès le 19 *dhû'l-qaᶜda*/novembre, de la ville de Laranda, entièrement brûlée, sa population massacrée sans pitié, musulmans et non-musulmans, à l'exception des femmes et des enfants, emmenés en captivité. Un chef mongol, Tegin-Timûr, traqua les Qaramânides dans les montagnes, sans toutefois pouvoir les atteindre. Puis ce fut le tour du pays des Eshrefs, à partir du 16 *dhû'l-ḥidjdja*/décembre. Des deux pays, 7 000 femmes et enfants furent ramenés. On gagna alors la ville de Lâdiq-Denizli, dont les habitants affolés fermèrent leur porte; la ville fut prise, et pendant trois jours le sang coula sans quartier, ce qui

152) *Tar.* 41r°/84 est équivoque.
153) *Tar.* 42r°/86.

doit faire conclure qu'elle avait échappé à la famille de Fakhr al-dîn ʿAlî; enfin Gayghâtû atteignit le pays de Menteshe, toujours pillant et tuant; puis, ramenant ses troupeaux de captifs, il rentra à Qunya à la fin de *muḥarram* 691/janvier 1292. Les dix-sept jours du passage des Mongols y laissèrent un souvenir d'épouvante. Finalement, après un nouveau raid en pays qaramânide, le souverain terrible repartit pour Qayṣariya le 16 *ṣafar*/février 1292[154].

En réalité, de cette expédition il ne résultait que des ruines. Les Turcomans n'étaient pas détruits. En *shaʿbân*/juillet il fallut répondre à deux raids qaramânides par un contre-raid, au cours duquel on tua deux membres de la famille de Kunari-Beg; mais peu après, ʿAlâya ayant succombé à un coup de main franc, les Qaramânides l'enlevèrent et firent savoir en Égypte qu'ils y faisaient la *khutba* au nom du sultan du Caire. Puis ce fut le tour du Germyân Khalîl-Bahâdur, qui, par Kïrk-Pinar, menaça Qunya le jour de la Fête du Sacrifice. Syâvush fit armer les "jeunes", et la ville en fut quitte pour la peur. Mais en *dhû'l-ḥidjdja* encore novembre/décembre, les Eshref mirent la main sur la forteresse de Kavala, clé du district de Qunya, et il fallut que Syâvush et le *nâ'ib* Djamâl al-dîn entreprissent une campagne pour la récupérer le 29 *muḥarram*/janvier 1293. Le désordre était partout, et par-là-dessus se produisit maintenant une révolte de Syâvush[155].

Il est cependant impossible de révoquer en doute un récit très circonstancié que donne Aqsarâyî. D'après lui, une armée comprenant des troupes musulmanes d'Asie Mineure, aux ordres du sultan, de Mudjîr al-dîn (libéré par l'avènement de Gayghâtû et en faveur auprès de lui), et d'un nouveau vizir juste nommé par Gayghâtû pour Rûm, Nadjm al-dîn, ainsi que des troupes mongoles, commandées par Anît, Göktây, et Girây, alla bloquer les passes des montagnes de Qastamûnî, puis, les Turcomans s'étant repliés, les y poursuivit; dans un retour offensif, les Turcomans surprirent l'avant-garde conduite par Girây, provoquant la retraite de Göktây puis tuèrent Anît et capturèrent le sultan, qui fut emmené vers Qastamûnî à son tour cependant Girây revint à la charge, défit les Turcomans, et libéra le sultan; mais, rendu prudent, il se replia sous Osmandjiq.

Les récits qu'en donnent l'auteur du *Tar. Seldj.* et Aqsarâyî (qui

154) *Tar.* 42v°/87-43 r°/88; mention dans Aqs. 163-65 (F, 85); Bar Hebr, 492; Brosset, *Géorgie*, I, 611 (en raison du contingent géorgien qui prit part au sac de Lâdîq-Denizli). Selon Eflâkî, 112-113, Gayghâtû n'aurait été empêché de sacquer Qunya que par l'insistance habile du chef *akhi* Ahmadshâh.

155) *Tar. Seldj.*, 43v°/89; Djazârî-Sauvaget, n° 163.

l'appelle Rukn al-dîn Qilidj-Arslân) sont difficiles à concilier[156]. Selon le premier, Syâvush aurait gagné à lui "les émirs de Qastamûnî": il ne peut s'agir de la dynastie des descendants de Tshupân, car Aqsarâyî nous dit que Syâvush ayant saisi la province, Mużaffar al-dîn Alp-Yürük trouva la mort en y combattant; il y a là seulement une erreur, car il est certain qu'Alp-Yürük avait été remplacé par son fils Yavlak-Arslân au plus tard l'année du débarquement de Masʿûd, puisque ce fut ce Yavlak qui l'accueillit, et probable qu'à son tour Yavlak avait disparu avant 690 et eu pour successeur Ḥusâm al-dîn Maḥmûd[157]. D'autre part, selon *Tar. Seldj.*, la révolte fut consécutive au départ de Gayghâtû, alors que selon Aqsarâyî elle aurait été dûe à la crainte de celui-ci et contemporaine de sa venue: ce deuxième point est inadmissible, étant données les précisions du *Tar. Seldj.*, mais il reste possible que les prémisses de la rupture remontent à l'exécution de Qutludja et aux excès des Mongols de Gayghâtû ou à des divergences entre Masʿûd et Syâvush en ces occasions; la présence de Syâvush à Qunya pendant le séjour de Gayghâtû n'est pas signalée, et il est possible qu'il en soit alors parti, mais il y revint ensuite, puisqu'il s'y retrouve; nous l'y avons vu agir en liaison avec Djamâl al-dîn, or celui-ci, après un voyage auprès de Gayghâtû, continue bien quelque temps à le représenter à Qunya, si bien qu'il est peu vraisemblable qu'il y ait eu de véritable révolte de Syâvush auparavant.

Assez curieusement, le récit d'Aqsarâyî tourne court là, ce qui fait qu'il ne nous apprend rien du sort final de Syâvush. Mais, selon le *Tar. Seldj.*, les choses se seraient avec lui passées bien plus simplement. En un moment indéterminé, Gayghâtû, tout en maintenant Djamâl al-dîn comme *ḥâkim*, avait désigné un nouveau lieutenant général pour Rûm en la personne de Tashtemir, dont Aqsarâyî en effet atteste la nomination, selon lui vers la fin de 691/1292. Tandis que Djamâl al-dîn restait administrer Qunya, Tashtemir, avec le *mustawfî* (encore Nâṣir al-dîn ?), marchait sur Burghlu (ici sans doute Safranbolu) dont Syâvush avait fait le centre de sa révolte, et il aurait suffi d'une ambassade du *mustawfî* pour amener Syâvush à résipiscence; en tous cas il se laissa conduire à Qayṣariya, les deux frères se réconcilièrent, et ultérieurement même Syâvush retourna à Qunya. Abstraction faite du rôle évidemment embelli du *mustawfî*, il n'y a pas non plus de raison de refuser foi à ce récit. La participation directe de Syâvush aux opérations narrées par Aqsarâyî n'est pas attestée par lui, et les désordres des Turcomans du nord peuvent avoir eu d'autres causes

156) Aqs., 80 (F, 85-87); *Tar. seldj.*, 44r°-45r°/90.

157) Cf. *infra* 3e partie, 2e section ch.7.

que ses incitations, lui avoir peut-être seulement paru une bonne occasion; la campagne d'Aqsarâyî est une chose, le récit du *Tar.* une autre; on peut admettre que l'insuffisante réussite de la révolte turcomane ait contribué à rendre ensuite Syâvush plus compréhensif; les opérations vers Qastamûnî peuvent être une réplique de la campagne personnelle de Gayghâtû contre les Turcomans du sud.

Cependant, deux ans plus tard, au moment où Gayghâtû envoyait en Rûm Baltû (cf. *infra*), de nouvelles plaintes, selon le *Tar. Seldj.*, furent portées à l'Ilkhân contre Syâvush; Masᶜûd se laissa aisément convaincre d'agir contre lui; Syâvush se sauva à Develiḥiṣâr; Sayf al-dîn Sunqur, *tshâshnegîr* du sultan, l'amena de nouveau à se rendre; mais Baltû le trouva beau gars, dit notre auteur, et lui donna sa fille, si bien qu'une fois de plus Syâvush se tire d'affaire.

Quant à Tashtemir, il ne jouit pas à Qunya d'une bonne réputation. On l'y accusa d'exactions, et le sultan et le *mustawfî* vinrent l'arrêter. Comme on ne voit pas que Gayghâtû s'en soit fâché ni ne l'ait rétabli, il faut croire qu'il ne lui était pas resté attaché. À la suite de cet incident, le sultan, nous dit-on, gagna Ankara, avec le *mustawfî*: prolongement des mesures de pacification après la révolte de Syâvush? On ne peut dire.

Malgré la partialité de l'auteur du *Tar. Seldj.* qui repousse à la mort de Gayghâtû les désordres administratifs, il apparaît évident, d'après le témoignage d'Aqsarâyî, que la détérioration dont les racines remontent bien plus haut s'est accélérée dès le règne de ce souverain. À Tashtemir furent donnés comme successeurs deux personnages, Isfendyâr et Ilbashar; le véritable maître de l'administration était de plus en plus Mudjîr al-dîn, *nâ'ib* simultané de l'Ilkhân et du sultan, mais à lui aussi fut associé un second personnage, encore qu'en l'espèce il s'agit de son frère. S'il faut en croire Aqsarâyî, cette division des emplois entre plusieurs titulaires fut général d'en haut en bas de l'échelle, et comme chacun cherchait à augmenter ses revenus et avait sa clientèle à pourvoir, les jalousies réciproques empoisonnèrent le fonctionnement des services, qui assurèrent tout juste tant bien que mal les petites affaires courantes. D'autre part, chaque haut personnage allait faire sa cour directement à l'Ilkhân, au lieu de respecter une quelconque unité de direction pour Rûm, si bien qu'il devenait de moins en moins possible de continuer à parler d'un gouvernement propre de l'Asie Mineure. Cette désintégration prenait aussi une forme territoriale, chacun percevant pour son compte les impôts de la région où il était maître, et par conséquent tout budget central devenant de plus en plus illusoire. Enfin Gayghâtû multiplia en Asie Mineure les dilapidations de territoires ou de revenus en faveur de ses favoris, tels en particulier

Ḥasan-Beg et Taydjû dont le premier en 692/1293 reçut le contrôle général du gouvernement des provinces et le second des biens *indjûs*, encore que, pour Rûm, dans une corrélation encore mal déterminée avec Mudjîr al-dîn. L'impression de désordre et de mécontentement était donc générale lorsqu'arriva la nouvelle du renversement de Gayghâtû par Baydû en 694/1295.

L'intermède de Baydû fut encore pire. Il y avait en réalité un mouvement général d'insubordination. D'autre part, le nouveau prince était, semble-t-il, violemment antimusulman, et les établissements musulmans purent être impunément violés et détournés de leur usage —s'il faut en croire Aqsarâyî. Mais Baydû à son tour fut renversé par Ghâzân au bout de quelques mois de règne.

On aura remarqué combien dans le récit des événements, l'Asie Mineure orientale tient peu de place. Sans doute y a-t-il une part d'illusion, dûe au hasard qui a fait que les deux chroniqueurs auxquels se réduit presque toute notre information sont originaires l'un d'Aqsarây, l'autre de Qunya. Non cependant une illusion totale, car cette même disproportion se remarque dans les rares et brèves allusions de chroniqueurs plus généraux, en particulier dans Bar Hebraeus qui, lui, résidait dans les provinces orientales ou les pays environnants. C'est qu'évidemment en gros l'Asie Mineure orientale, directement et fermement contrôlée par les Mongols, n'ayant d'autre part pas d'importante frontière chrétienne, avait moins d'activités turcomanes, moins d'indisciplines de grands indigènes, qu'elle était plus intégrée à l'histoire d'ensemble du monde mongol. De leur côté toutefois, les historiens du monde mongol en parlent relativement peu, peut-être parce que, administrativement distincte, elle leur fournissait moins de facilités de documentation.

*
* *

Le récit devient fastidieux mais nous donne une atmosphère. Il faut combattre les Qaramânides, qui pendant ce temps reprennent pour leur compte la forteresse côtière de ᶜAlâya qu'un corps franc de Chypre avait enlevée; il faut disputer aux Eshref Kawala, clé du bassin de Qunya. Pendant ce temps, le sultan Masᶜûd doit combattre les Turcomans de Qastamûnî, et manque d'être gardé prisonnier par eux. D'habitude, on nous parle moins de ceux-là que des Turcomans du sud et du sud-ouest: peut-être simplement parce que, les capitales étant moins proches d'eux, Mongolo-Sedjuqides et eux se laissaient mutuellement plus tranquilles. Cette fois, la guerre fut occasionnée en partie par une révolte, dont ni la chrono-

logie ni les détails n'apparaissent clairement, de Syâvush contre son frère. Ils se réconcilièrent, comme les ʿIzz al-dîn et Rukn al-dîn à la génération précédente, pour se rebrouiller deux ans plus tard et se raccommoder encore. Toujours prétexte aux Turcomans d'accroître leurs avantages, et de témoigner que, en dehors des moments exceptionnels où approchent de chez eux des Mongols, ils sont vraiment maintenant les facteurs principaux de la vie publique en Asie Mineure.

L'impression de désintégration croissante était partout, accélérée certainement par le comportement de Gayghâtû, accélérée encore quand celui-ci fut renversé par Baydû (1294) et Baydû par Ghâzân (1295). Gayghâtû avait systématiquement divisé la plupart des fonctions, y compris celle de Mudjîr al-dîn, toujours chargé des intérêts du Trésor mongol, entre deux titulaires, pour des raisons de contrôle mutuel; il n'en résulta qu'un accroissement des querelles, du désordre, de la gabegie. Chaque fonctionnaire faisait directement sa cour au gouvernement ilkhânide, si bien qu'il n'y avait aucune unité de politique en Asie Mineure, que l'autonomie administrative de ce pays devenait une pure fiction, et que chaque district tendait à se convertir en une espèce de seigneurie particulière.

Pour le malheur de l'Asie Mineure, l'accroissement de la main-mise mongole se produisait à un moment où l'État mongol lui-même commençait à montrer des lézardes: celles-ci-même évidemment incitant les souverains à accroître leur surveillance dans toutes leurs possessions. Justement parce que les forces mongoles en Asie Mineure devenaient plus importantes, elles devaient jouer un rôle plus grand dans les affaires intérieures de l'État ilkhânide. Nous avons déjà vu incidemment le révolte malheureuse de Qangïrtây, celle réussie de Gayghâtû. Et nous avons vu que le sultan et d'autres s'y trouvaient nécessairement impliqués. La chronique, malheureusement de moins en moins complète pour nous, des années de la fin du siècle et du début du suivant, nous montre essentiellement l'Asie Mineure fonction des soulèvements des chefs mongols qui s'y trouvent, sans qu'on nous parle autant de ce qui se passe dans la population elle-même; cela est dû en partie aux lacunes de notre documentation, mais aussi à ce qu'en raison des troubles mongols, l'émancipation des Turcomans, dont parfois tels chefs se font des alliés, est un fait désormais incontesté. L émancipation d'un gouverneur mongol n'aurait pas été forcément un fait nuisible, s'il avait pu se stabiliser, car il aurait eu des chances de corriger ce qu'avait d'abusif l'exploitation du pays au profit d'un pouvoir étranger; mais les tentatives d'émancipation globale échouèrent les unes après les autres, et l'Asie Mineure ne retrouvera son indépendance, après d'ailleurs la chute de l'empire Ilkhânide, que sous la forme d'une poussière de principautés désunies.

Ghâzân avait à peine pris le pouvoir qu'un chef mongol, Tugashar, adhérent d'hier de Baydû, essayait de se rendre indépendant en Rûm, avec la complicité des descendants de Muʿîn al-dîn. Combattu mollement par le fils de Samâghar, ʿArab, et plus énergiquement par Baltû fils lui aussi d'un ancien chef mongol en Rûm, il est battu (694/1295). Mais à son tour Baltû se révolte, avec un certain appui momentané des Qaramânides et en entraînant dans son action le sultan Masʿûd impuissant. Battu par Sulamish, un petit-fils de Baydjû il se sauve chez les Arméniens de Cilicie qui, ne pouvant risquer une colère du souverain mongol, le lui livrent et il est décapité (696/1297). Le sultan Masʿûd, tout en obtenant un pardon personnel, est gardé en résidence forcée à Tabriz, et à sa place en Rûm est installé son ancien rival, son neveu ʿAlâ al-dîn Kay-Qubâdh, dont nous ignorons le sort depuis sa fuite en Cilicie jusqu'à maintenant, mais qui peut-être avait été recommandé par les Arméniens. Et puis on continue et c'est maintenant Sulamish qui se révolte avec un aide qaramânide (698/1299); il est battu par une armée ilkhânide sous Sîwâs qui lui résistait et se sauve en Syrie, ce qui nous vaut d'avoir des faits un récit, plus complet que pour les précédents, dans les chroniques des Mamlûks; revenu l'année suivante, il est cette fois pris et exécuté. Ces hommes n'avaient apparemment pas d'intention a priori de révolte, mais devenus maîtres d'un pays par leur victoire sur un précédent rebelle, ils exerçaient une administration que l'Ilkhân désirait soumettre à un contrôle auquel ils préféraient se dérober, et ne pouvaient le faire que par la révolte. On aura en outre remarqué qu'il intervient surtout des hommes dont les pères ou grands-pères avaient déjà exercé des commandements en Rûm, ce qui signifie une certaine fixation là sur des domaines acquis de quelque façon que ce soit.

Bien entendu, chaque vainqueur sacrifie les créatures de ses prédécesseurs, et les sultans n'échappent pas à la règle. ʿAlâ al-dîn Kay-Qubâdh exerce de son côté des vengeances qui le font mal voir. Il va lui aussi faire sa cour à Ghâzân, qui le sacrifie; il est mis à mort et Masʿûd revient sur un trône qui ne lui paye même plus de quoi vivre décemment et a fortiori est plus vide que jamais de pouvoir effectif (702/1303). Le pouvoir est exercé par Sutay et surtout Choban/Tshupân, un des principaux chefs militaires mongol, auquel a été due la victoire sur Sulamish, puis, vers 705/1306, par "le prince de sang" Erendjen, envoyé par le nouvel Ilkhân Uldjaytû. C'est vers ce moment que disparaît le Sultanat, de façon si obscure que les contemporains n'en parlent pas et que les autres, qui rétrospectivement

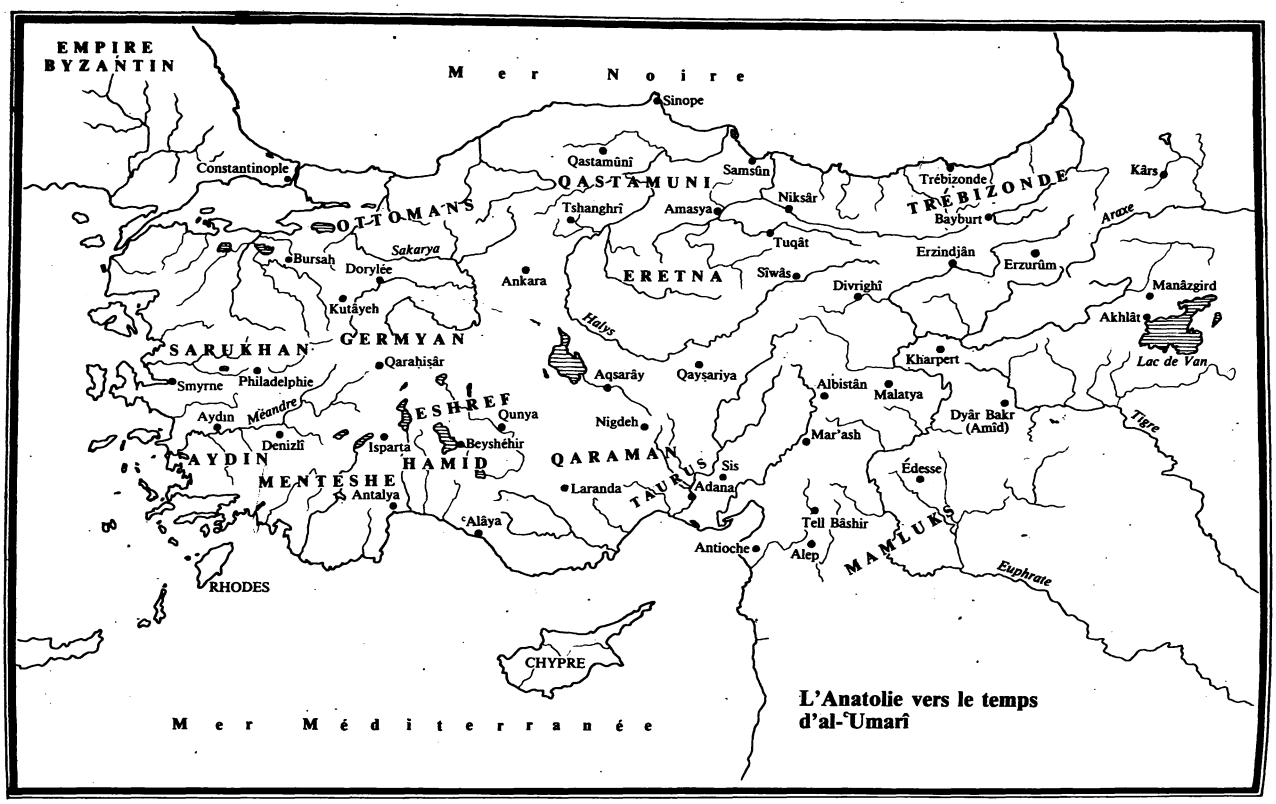
essaient de s'y reconnaître, ne sont pas d'accord entre eux, ni sur les dates ni sur les faits. La mort d'un sultan voire son non-remplacement n'avait plus pratiquement aucune importance. Il survécut des descendants des Seldjuqides, surtout quelques femmes, et nous verrons des notables se prévaloir de cette descendance; mais politiquement l'ère est close, ou plutôt l'était depuis plusieurs décennies.

A la mort d'Uldjaytû (1312), sans que nous voyions exactement dans quelle conditions, Choban qui était le réel maître de l'empire, reparut en Rûm pour en assumer le gouvernement, sans qu'Erendjen en fût tout de suite écarté; cependant, le pouvoir réel fut laissé par Choban, qui ne pouvait rester là, à son fils Timûrtash, On ne saisit pas pour quelle raison Timûrtash, en 722/1321, se révolta non seulement comme adversaire politique, à la manière de plusieurs prédécesseurs, mais aussi religieux en se proclamant le *mahdî* (messie) attendu par la plupart des musulmans, mais tout particulièrement par les shi'ites. Choban, qui était toujours tout-puissant, obtint d'aller le réduire lui-même, fit exécuter des complices, sur lesquels il rejeta la responsabilité, et obtint de l'Ilkhân Abû Sa'îd, auquel il amena son fils rebelle, non seulement sa grâce mais son rétablissement au gouvernement de Rûm. Aqsarâyî, qui achève sa chronique comme protégé de Timûrtash après sa restauration, passe sous silence sa rébellion, qu'il met sur le dos d'Erendjen révolté, dit-il, contre Timûrtash lui-même et finalement exécuté; sans doute est-ce là un épisode consécutif à la restauration de Timûrtash, mais il reste que la révolte de Timûrtash, dont certaines raisons peuvent être à chercher dans l'État ilkhânide et non en Asie Mineure, n'est pas claire. Puis, en 727/1326, Choban étant tombé, Timûrtash se trouva acculé à la révolte une deuxième fois. Cette fois, malgré une résistance à Sîwâs, il doit s'enfuir en Égypte comme son prédécesseur Sulamish. Seulement la situation internationale n'est plus la même; entre les Mamlûks et Abû Sa'îd, la paix a été conclue; Timûrtash pour cette raison ou une autre, est soupçonné de complot et exécuté (728/1327).

Nous avons d'une traite prolongé l'exposé jusqu'à la chute de Timûrtash parce que les faits de cette période ne comportent pas de profonds changements. Mais le lecteur aura sans doute remarqué que le récit n'est plus ici qu'un vague schéma et qu'en réalité le centre des événements, même pour l'Asie Mineure se situe d'une part dans l'Iran mongol, d'autre part chez les Turcomans. C'est de ceux-ci que nous devons parler maintenant avec plus de précision, pour autant qu'il est possible.

Disons seulement avant d'aborder ce nouvel exposé, qu'un dernier changement se produit à la mort du denier Ilkhan, Abû Sa'îd en 1335.

En théorie au moins, ce prince avait encore régné sur l'ensemble de son royaume. Après sa mort, divers prétendants se disputèrent sa succession; l'un d'eux, Ḥasan le Petit, troubla un moment l'Anatolie centrale et orientale. À vrai dire, il ne devait rester de pouvoir mongol, abstraction faite de quelques terres de parcours de tribus nomades mongoles, que dans la province plus ou moins élargie de Sîwâs (qu'on appelle souvent désormais Rûm en un sens réduit), aux mains d'un ancien lieutenant de Timûrtash, Eretna, qui ne se souciait plus d'aucune allégeance envers un pouvoir extra anatolien. Un pouvoir un peu plus large devait se reconstituer en Iran avec la dynastie des Djalayrides, mais ceux-ci, malgré peut-être quelques prétentions sur le papier, n'étendirent jamais leur autorité effective sur l'Asie Mineure. Une certaine continuité institutionnelle se maintint peut-être dans la principauté eretnide, mais celle-ci progressivement devait se laisser absorber par la société environnante et plus ou moins se returquifier.



L'Anatolie vers le temps d'al-ʿUmarî

IIe SECTION: LES INSTITUTIONS ET LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE 1

L'ÉVOLUTION ETHNIQUE ET SOCIO-ÉCONOMIQUE

Nous avons déjà plusieurs fois incidemment été amenés montrer les éléments nouveaux de population que l'invasion mongole a poussés en Asie Mineure, d'abord en les refoulant devant elle, ensuite en les transportant dans ses rangs: Iraniens d'une part, Turcomans de l'autre, et même aussi des Mongols, dans la moitié est du pays, et plus tard dans le plateau central anatolien, qui depuis 1256 s'installent avec bêtes et familles[1]. Il s'ensuit des modifications quantitatives qu'il est difficile de chiffrer, il s'ensuit aussi certaines modifications qualitatives. Économiquement et culturellement, les nouveaux Turcomans, sans parler des Mongols, n'étaient pas les exacts cousins des anciens[2]. Une question importante est de savoir à quels groupes ethnico-tribaux ils appartiennent. En effet, nous avons insisté sur le fait que l'expansion seldjuqide n'avait apparemment entraîné derrière elle qu'une partie, notable il est vrai, des Oghuz. Tandis que les Turcomans anciennement établis en Anatolie émigrent plus ou moins vers l'Ouest et l'empire Byzantin, les nouveaux arrivants viennent souvent plus ou moins directement d'Asie Centrale, où ils n'avaient pas pu subir les formes d'évolution de leurs cousins d'Asie Mineure. Nous ne pouvons préciser s'ils avaient ou non les traditions tribales qui, nous l'avons vu, man-

1) Voir *supra*, p. 241.

2) Je ne parle pas des Coumans/Qiptchaqs, même s'ils ont été absorbés par les Oghuz de l'ouest, qui avaient été primitivement attirés là, précisément contre ceux-ci, par les Lascarides et les Paléologues.

quaient, quoi qu'on en ait souvent pensé, aux Turcomans d'Asie Mineure; les textes d'époque mongole n'en parlent guère plus que leurs prédécesseurs. Il n'est pas impossible qu'une certaine conscience tribale se soit développée chez les Turcomans face aux Mongols[3]; mais il faut bien convenir que les témoignages ne sont nets qu'à partir des conditions nouvelles de la fin du XIV[e] et du XV[e] siècle. Par ailleurs, les toponymes que la documentation ottomane permettra de préciser pour le XVI[e] siècle, montrent que, grossièrement, il y a plutôt eu dispersion que groupement par ensembles tribaux, sans parler d'émigration au cours des générations[4]. Enfin, il faut noter qu'il y avait auprès des Mongols des éléments turcs, en particulier les Uyghurs, tout à fait distincts des Turcomans oghuz. On a vu l'intérêt de ces questions pour l'étude des principautés occidentales. Il ne faut pas non plus oublier les cas de migrations parmi les Kurdes[5]. Les divers groupes ne sont pas tous, et pas toujours durablement, économiquement identiques: il y en a de moutonniers, de chameliers, quelques-uns semi-sédentarisés comme agriculteurs.

Quelle que soit l'appartenance tribale des Turcomans que nous trouvons maintenant en Asie Mineure, il résulte assez éloquemment des événements que nous avons rapportés que l'intervention mongole a eu pour résultat d'accentuer encore la tendance qu'ils avaient déjà à l'époque seldjuqide de se masser dans les zones frontalières. Face aux Mongols qui tiennent le centre de l'Anatolie, les grands nœuds routiers, les Turcomans s'organisent sur la périphérie. En un sens, c'est à la périphérie que se trouve la Turquie. Et lorsque l'affaiblissement des Mongols laissera le centre progressivement vide de dynamisme propre, c'est à partir de la périphérie que se refera la Turquie.

L'expansion turcomane de la fin du XIII[e] et du début du XIV[e] siècles ne présente pas les mêmes caractères que celle de la fin du XI[e] — début XII[e] siècles. Cette dernière avait été guerrière, la nouvelle semble l'avoir été beaucoup moins, dans le plat pays plutôt une infiltration de pasteurs, avec lesquels les paysans indigènes pactisaient tant bien que mal; les villes assez vite capitulent ou s'entendent avec les nouveaux venus, précisément pour éviter la ruine des domaines agricoles dont elles vivaient. Encore faut-il distinguer en gros deux zones: celle qui avait été seldjuqide auparavant, et qui en gros continuait sa vie antérieure, et celle qui était

3) Les tribus mongoles connues ont, après leur "conversion", la réputation de grave hétérodoxie.

4) Voir Lindner, *op. cit.*

5) Mon article "Contribution à l'histoire du Diyâr Bakr au XIV[e] s.", *JA,* 1955, à comparer avec l'article "kurde" de *E.I.*[1].

gagnée sur ce qui restait de l'empire Byzantin en Asie Mineure occidentale, où restaient les paysans et les citadins grecs, sans transformations brutales —si bien que la situation économique trouvée vers 1330 par les informateurs d'al-ʿUmarî ne diffère probablement pas radicalement de celle des deux ou trois générations antérieures: l'économie pastorale certes a progressé, mais l'agriculture n'a pas disparu.

*
* *

L'histoire politique ou institutionnelle de l'Asie Mineure sous le protectorat mongol laisse une impression de désordre et de ruine qui ne peut être entièrement illusoire, mais qui doit être nuancée, puisque la même période, surtout avant le XIV[e] siècle, assiste à une intense activité commerciale et culturelle. La guerre n'a été ni constante ni partout présente, et l'amenuisement des ressources de l'État seldjuqide pouvait signifier non pas un appauvrissement du pays mais simplement un transfert de ressources, pour une part à l'État ilkhânide (qui effectuait en Asie Mineure certaines dépenses compensatrices), pour une autre part à des notables individuels (qui prenaient souvent à leur charge des fondations qui hier eussent été aux frais de l'État). Il nous faut donc sans idée préconçue, nous poser les diverses questions concrètes que l'examen des documents peut nous suggérer.

Dans l'ordre de l'agriculture, la présence des Mongols, et l'expansion turcomane ont-elles modifié l'extension et la structure des aires cultivables? Nous avons dit précédemment que l'arrivée des pasteurs turcomans n'avait pas dû être toujours en elle-même un facteur négatif pour l'agriculture. La chose est beaucoup moins nette au stade où nous sommes maintenant. D'une manière plus générale, il n'est guère niable que le résultat, à plus ou moins longue échéance, de l'invasion mongole dans la plupart des pays qu'elle a affectés a été une avance du nomadisme pastoral réalisée cette fois au détriment de l'agriculture. Les nouveaux-venus paraissent avoir moins respecté les plantations et travaux agricoles, avec lesquels en Asie Centrale ils avaient rarement cohabité, que n'avaient fait leurs prédécesseurs; ou avoir pressuré les paysans de telle sorte que ceux-ci souvent renoncèrent, abandonnant le pays à la pâture de qui voulait, situation dont les Kurdes aussi profitèrent. Il est cependant possible qu'en certains cas, ce phénomène même ait incité des Turcomans à une certaine sédentarisation. Il faut bien dire qu'il nous est impossible, pour le pays de Rûm, de suivre précisément l'évolution, s'il y en eut. Elle ne fut d'ailleurs pas forcément identique d'un bout du territoire à l'autre. Et une fois les Princi-

pautés stabilisées au XIV[e] siècle, les informateurs d'al-ʿUmarî lui ont parlé favorablement non seulement de l'élevage, ce qui était naturel, mais aussi de l'agriculture.

Nous pouvons avoir peut-être quelques indications meilleures pour l'exploitation des ressources naturelles du pays. Il n'y a pas de raison de supposer que les produits exploités ni les lieux aient forcément changé, mais l'organisation de l'exploitation a pu le faire dans certains cas. Nous avons parlé précédemment des débuts de l'exploitation de l'alun; en 1255 le missionnaire dominicain Guillaume de Rubrouck[6] trouva celle-ci aux mains d'un Génois, Nicolo de San Siro, originaire de Syrie, et d'un Vénitien, Bonifacio de Molinis, venu de Chypre, associés dans leur monopole. Il se peut que, l'exploitation de l'alun ayant été entreprise surtout dans l'intérêt et à la suggestion des commerçants occidentaux, la direction en ait dès l'abord été confiée en gestion plus ou moins autonome à des Occidentaux, un représentant de chacune des deux puissances rivales accouplées pour se contrebalancer et garantir l'État seldjuqide contre les abus d'un monopole trop exclusif. Il se peut aussi cependant que la concession d'un tel monopole soit à inscrire dans le cadre de cette répartition des revenus de l'État que se faisaient entre eux maintenant les notables. Ce ne peut être maintenant qu'une question, et au surplus nous ignorons totalement si le régime dura sous cette forme ou si l'État ne reprit pas l'alun en vente directe dans les années qui suivirent le passage de Guillaume de Rubrouck. Il est connu que vers 1275, les Zaccharia de Gênes découvrirent et mirent en exploitation un nouveau champ d'alun, à Phocée, sur la côte égéenne de l'Asie Mineure, encore byzantine. Ce fait résulte-t-il de la difficulté de se procurer l'alun turc, et réciproquement l'alun nouveau, situé presque sur le quai d'embarquement, compromit-il l'exploitation de tout ou partie de l'alun turc? Il semble qu'au moins pour quelques temps, les Génois, par Trébizonde et autres ports, purent maintenir côte à côte les deux aluns, sans doute en en équilibrant le prix[7].

Sur les autres ressources de l'Asie Mineure, c'est du tout début de l'époque mongole que date le principal témoignage que nous avons précédemment invoqué pour en établir la liste, celui de Simon de Saint-Quentin[8]. Tout cela est à la fois confirmé et complété par des auteurs postérieurs qui n'ont aucune raison de ne parler que du passé. À propos des bonnets turcomans, nous savons qu'aux rouges mentionnés par Simon s'en

6) Rubrouck rapporte les plaintes de clients relatives aux prix, ch. LII.
7) Mon article "L'alun..."
8) Simon de St Quentin, cf. *supra*.

opposaient des blancs à partir d'environ 1260, mais nous ignorons si ces derniers étaient également exportés[9]. Les Italiens trouvaient en Asie Mineure des acheteurs pour les draps de Flandre, mais Marco Polo n'en savait pas moins que les Grecs du pays de Rûm fabriquaient de beaux tapis, des tissus de soie rouge et autres, les Arméniens d'Erzindjân un merveilleux "boucran"[10]. Cinquante ans plus tard, Pegolotti connaît encore le boucran d'Erzindjân[11], et Ibn Battûta fait une allusion plus vague aux beaux tissus de cette ville[12]. Ce dernier auteur a admiré aussi les tapis de laine d'Aqsarây, et même les belles cotonnades (?) de Lâdîq-Denizli (brodées d'or ?) et d'Éphèse, continuées ou reprises par les Grecs de leur passé byzantin. La correspondance de Rashîd al-dîn énumère à cet égard diverses sortes de tissus d'une part de Rûm, d'autre part spécialement d'Erzindjân[13] parmi les premiers d'ailleurs des tissus provenant de Crimée et de Russie. Et il est encore fait allusion aux lainages de Sîwâs et de Qastamûnî vers le milieu du siècle dans la *Risâla* d'Ibn Kiyâ Mâzandarânî, avec les selles de Toqât[14].

Nous sommes moins bien renseignés sur les mines, mais al-ʿUmarî, avec des renseignements qui valent pour les environs de 1330, connaît, rappelons-le, encore trois mines d'argent en Rûm, respectivement à Gümüsh-Sarây, Lu'lu'a et Bâburt (?)[15]. Ibn Battûta connaît des mines de cuivre dans la province d'Erzindjân, grâce auxquelles sont fabriqués là, des vases et des lampes réputés. Il est difficile de tirer aucune impression nette de données éparses de ce genre sur le niveau de l'activité artisanale, son développement ou son déclin; mais enfin rien ne permet de conclure, avant la chute de l'empire Ilkhânide, à aucune catastrophe[16].

Les objets dont nous venons de parler ne nous sont guère connus que parce qu'ils sont objets de commerce. Il est certain que le commerce connaît une réelle activité, mais en grande partie aux mains d'étrangers, passant à travers le pays sans que peut-être il en bénéficie toujours beaucoup. Les effets de la domination mongole sont à cet égard assez complexes, et il ne faut pas, comme on le fait assez souvent avec un enthousiasme un

9) Voir *supra*, p. 120; Eflakî, II, 10-11.
10) Marco Polo, ch. XX.
11) Pegolotti, 57-58, précise que les draps européens devaient être livrés finis, les gens du pays n'ayant pas les teintures nécessaires.
12) Ibn Battûta, 294.
13) Rashîd al-dîn, utilisé par Z. Velidi Togan, "Reşideddin'in Mektuplarında Anadolu'nun..", 1937.
14) Ibn Kiyâ Mâzandarânî, éd Hinz.
15) Al-ʿUmarî, 19 *sq*.
16) Ibn Battûta, 294.

peu primaire, se hâter trop de chanter l'essor de ce commerce parce que Marco Polo et autres Italiens sont passés par là; du moins s'il y a essor pour ceux-ci, n'est-ce pas forcément un essor aussi simple pour tous sur place. Nous avons vu qu'un commerce actif existait antérieurement aux Mongols. La création de l'empire Mongol, l'incorporation de l'Asie Mineure à son système économique, et la déchéance politique de Qunya, ont certainement diminué sans l'anéantir, le rôle de la partie occidentale du pays au profit de la partie orientale. En 1255 Guillaume de Rubrouck trouve encore à Qunya des Francs qui ne sont sans doute pas des soldats. Pour l'époque de Djalâl al-dîn Rûmî, Eflakî parle d'un marchand de Tabriz venu à Qunya[17]. La rupture entre Mongols et Mamluks syro-égyptiens, qui a eu un caractère beaucoup plus total que la moyenne des guerres d'alors, a dû compromettre momentanément le commerce de ports comme Antâlya et ᶜAlâya, dans la mesure que ce fait a pu restreindre, où il n'était pas aux mains des Italiens et ne se faisait pas par le relais de Chypre; du moins jusqu'à la constitution, que la chose a pu aider, des principautés turcomanes englobant ces ports et politiquement tournées vers l'Égypte. De même, la rupture entre les Mongols de Perse et ceux de Russie, et les liens étroits noués entre ces derniers et les Mamluks auxquels ils procuraient par l'intermédiaire des Génois leur recrutement d'esclaves-soldats, a dévié vers les Détroits une part du transit, surtout des esclaves, qui se serait autrement fait à travers l'Asie Mineure. Ce trajet nouveau lésant les ports comme Sinope, Samsûn, etc, et contribuant peut-être à la naissance dans le premier, de cette alternance de commerce et de piraterie qui caractérise au début du XIVᵉ siècle l'activité de son prince Ghâzî Tshelebî[18]. Enfin et peut être surtout, si avant 1243 le commerce anatolien ne jouait qu'un rôle modeste, sinon dans les relations des pays du Proche Orient entre eux, du moins dans celles de l'Europe avec l'Orient plus lointain, c'est maintenant le commerce international à grand rayon qui la traverse et seulement dans sa moitié orientale, unissant l'Italie à Tabriz, résidence des Ilkhâns, et parfois au monde plus lointain; mais alors qu'avant 1243 l'Anatolie était elle-même un but pour les marchands, ils tendent maintenant à la traverser sans rien lui laisser de leurs marchandises ni de leurs profits. Les deux voies d'accès de la mer vers l'État ilkhânide sont d'une part Ayas en Cilicie, d'autre part Trébizonde au fond de la Mer Noire, l'une et l'autre vassales ilkhânides. De cette dernière, les caravanes ne font guère qu'écorner l'Asie Mineure vers Erzerûm, qui en fait de moins en moins réellement partie. D'Ayas, la route remonte par Qayṣariya/Kayseri vers Sîwâs, avant de rejoindre Erzerûm par Erzindjân. L'une et l'autre de ces routes laissent à l'écart l'Anatolie propre. Enfin, si considérable qu'ait été le commerce italien avec Tabriz, il reste que la majorité des importations de l'Océan Indien vers la Méditerranée passait par l'Égypte, tandis que pour le commerce avec la Chine, il y avait rivalité entre la route iranienne et celle qui passait au nord à travers les territoires de la Horde d'Or, ennemie des Ilkhâns.

17) Eflakî I-76.
18) Sur celui-ci, voir *E.I.*² et *infra*.

Sîwâs, dont le rôle se trouvait peut-être diminué, en avait cependant conservé un grand, qu'elle devait probablement d'une part à la solidité de son organisation déjà acquise, d'autre part au fait qu'elle restait tout de même le carrefour des marchands qui, au lieu de se rendre à Tabriz, allaient encore par Samsûn, Vatiza/Patsa ou Sinope à Caffa en Crimée (beaucoup de Génois), ou qui, venant de Tabriz, gagnaient Constantinople. Nous avons une lettre de Djalâl al-dîn[19] adressée à un marchand Shihâb al-dîn allant à Sîwâs. Surtout le hasard nous a conservé quelques actes de notaires génois[20] qui ont instrumenté à Sîwâs, où ils logeaient dans le *funduq* de tel ou tel confrère musulman (un Kamal al-dîn en 1280, un autre de nom incompréhensible en transcription latine en 1274), avant de se déplacer vers d'autres étapes à la suite des marchands (Vatiza d'où Crimée, Erzindjân d'où Tabriz).

Nous n'en avons plus ensuite, mais en 1300, Gênes établit à Sîwâs même un représentant permanent, dont l'existence témoigne évidemment de la persistance de la venue des Génois. Pegolotti[21] nous explique encore qu'à chaque étape de la route, on rencontre des agents de la police ilkhânide, à laquelle il faut payer un droit, et qui assurent la sécurité de la route. Nous voyons par contre qu'en une occasion, dont la date correspond à celle des troubles graves de 1276, une "galère de Sîwâs", entendez de marchands se rendant à Sîwâs, avaient été pillés sur mer par des corsaires[22]; ce fût peut-être en représailles de faits de ce genre que des Francs assaillirent Sinope en 1298. En une autre occasion, on nous parle d'une caravane de marchands francs pillés près d'Amasya, donc entre Sîwâs et Sinope ou Samsûn; en une autre, d'une autre de leurs caravanes détroussée par des Turcomans du Taurus ou de l'ouest; mais dans l'ensemble, il est bien certain que ces épisodes restaient suffisamment exceptionnels pour que les Génois —c'est à peu près d'eux seuls qu'il s'agit— aient continué leur commerce par l'Asie Mineure tant que dura l'Etat ilkhânide. Et nous avons quelques

19) Correspondance de Djalâl al-dîn n° 26.
20) Voir Michel Balard, *La Romanie génoise (XII*ᵉ*-début du XV*ᵉ*s.)*, 2 vols, 1978.
21) Pegolotti, 28-29.
22) Röhricht, *Regesta.*., n° 1381.

exemples de cas où ils emmenaient sur leurs navires aussi des marchands "sujets ilkhânides" aux noms exprimant des peuples et des confessions variées. En 1271, plusieurs d'entre eux qui avaient subi des dommages parce que leur navire avait été pillé par un assaillant italien, reçurent des dédommagements. Une anecdote montre Djalâl al-dîn négociant avec un marchand qui avait été "chez les Francs d'Occident". Une autre concerne un musulman qui s'était embarqué à Antâlya pour l'Égypte et avait été capturé par des Francs[23].

Des caravansérails ou *khâns*[24] avaient déjà été construits avant 1243, nous l'avons vu, mais il en fut rajouté beaucoup d'autres pendant la domination mongole. Ce fait témoigne de la vitalité du commerce et de l'intérêt que lui portaient soit le gouvernement seldjuqide ou ilkhânide, soit tel ou tel important particulier (tel Qaratây), mais il arrivait aussi, que dans les moments de troubles, certains de ces *khâns* servissent de forteresse à des rebelles ou à des bandits. De toute manière, la répartition des *khâns* de cette période est intéressante à étudier, dans la mesure où des inscriptions permettent de les dater à coup sûr. Au lendemain même de la déroute de 1243, dont les effets ne se sont pas encore tous fait sentir, plusieurs *khâns* sont achevés ou construits en Anatolie du sud-ouest ou de l'ouest, pendant que Qaratây, par une fondation célèbre, complète par un *khân* qui subsiste en partie encore, l'équipement de la route reliant Qunya ou la Syrie à Qayṣariya/Kayseri et à Sîwâs. Un peu plus tard, évidemment sous l'action du Pervâneh Muʿîn al-dîn, ce sont les relations de Sîwâs avec Toqât et la Mer Noire qui sont assurées par d'autres fondations, tandis que Fakhr al-dîn ʿAlî continuait à encourager les marchands de l'Anatolie occidentale et de Denizli. À côté des *khâns* il y avait aussi des *ribâṭs*, postes fortifiés ou monastères; on faisait aussi attention à l'entretien des routes et des ponts tel le pont de Choban, le gouverneur mongol, entre Erzerûm et Tabriz. À chaque étape sur une route importante, on trouvait un détachement de police aux ordres d'un *kutwal*, auquel les marchands payaient un droit de protection. Ce fut, on l'a vu, le gouvernement mongol qui introduisit la *tamgha*, sorte d'octroi imposé en Iran mais qui n'avait peut-être pas eu de précédent sous les Seldjuqides[25].

Avec les principautés turcomanes de l'ouest ou du sud, il est douteux que ni les Génois ni d'autres n'aient pu nouer des liens immédiats, bien qu'entre Chypre et Antâlya et ʿAlâya les relations n'aient jamais dû être

23) Eflakî, I, 101.
24) Voir Erdmann et O. Turan *supra* n.63, II[e] Partie.
25) Voir *supra*, p. 273 et Spuler, *Mongolen*...

tout à fait interrompues, nous connaissons même par Eflakî le cas d'un marchand musulman pillé par Moḥammed Beg al-Udjî[26]. Lorsque cependant ces principautés se stabilisèrent, on les y vit favorisées sans doute maintenant par les princes. Il ne s'agissait pas là du grand commerce mais du commerce interrégional maritime qui tombait de plus en plus aux mains des Italiens, ou de l'acquisition de denrées du pays, telles que l'alun de Kutâyeh, maintenant surtout par Éphèse/Altaluogo (Ayasoluk). Altaluogo d'une part, Antâlya et ʿAlâya/Candelore d'autre part sont considérés par Pegolotti comme dignes d'être insérés dans son Traité, par lequel nous apprenons que, depuis quelques temps, les Bardi de Florence, arrivant sur navires pisans, avaient obtenu à Antâlya/Satalya d'importantes réductions de droits qui les mettaient à peu près à égalité avec les Chypriotes[27]. Les Provençaux aussi fréquentaient Antâlya[28]. Il est même possible que les Génois, à partir des ports, aient parcouru l'intérieur du pays, car on sait que c'est l'un d'eux, Domenico Doria[29], tombé aux mains des Égyptiens, qui donna à al-ʿUmarî la moitié des renseignements si remarquables qu'il nous transmet sur l'Asie Mineure occidentale et centrale et ses diverses principautés (valables pour les environs de 1330).

L'incorporation de l'Asie Mineure au système mongol a entraîné au bout de quelque temps l'alignement de sa monnaie sur celle des Ilkhâns. Celle-ci, tout en comportant des *dînârs*, reposait de nouveau fondamentalement sur l'argent, mais selon un rapport de valeur différent du système classique musulman et des systèmes en cours dans les États voisins. En Rûm on avait d'abord conservé la frappe seldjuqide, du moins en principe, mais, à en croire Rashîd al-dîn (que les collections numismatiques ne paraissent confirmer que partiellement), on en était venu, ce qui était la tendance aussi dans l'État des Mamluks, à réduire énormément le taux de l'argent. Un état similaire de désordre existait sous les Ilkhâns et était dû plus à des facteurs généraux qu'à leur politique particulière.

Il est bien connu qu'en 1294, l'Ilkhân Gayghâtû, dans son effort de réorganisation de l'empire, a essayé d'introduire dans ses États, sur le modèle de ce qui existait chez ses cousins de Chine, une espèce de papier-monnaie. La préparation à la fois technique et psychologique était naturellement insuffisante, et la réforme ne put être maintenue. Elle avait commencé à être introduite en Asie Mineure, où Aqsarâyî se fait l'écho des plaintes qu'elle souleva. Ghâzân a alors émis une monnaie nouvelle, avec

26) Eflakî, II, 10-11.
27) Pegolotti, 57-58.
28) Heyd, I, 303.
29) Al-ʿUmarî, 19 *sq.*

dînâr d'environ moitié du *dînâr* musulman légal et *dirham* à 1/6e de ce *dînâr*. La frappe par les Mongols de leur monnaie propre fut introduite en Asie Mineure au même moment, dans le cadre du renforcement de leur administration directe; le résultat en fut que, désormais, ce fut le nouveau système mongol avec le nom de lieux de frappe anatoliens qui devait devenir le système courant également dans ce pays[30].

30) Spuler, *Mongolen*.

CHAPITRE 2

L'ÉVOLUTION DU RÉGIME DES TERRES ET DE L'IMPÔT

Le Protectorat puis l'administration directe des Mongols sur l'Asie Mineure ont provoqué également des transformations assez profondes dans le régime des terres et de l'impôt foncier, et c'est une imprudence de trop de chercheurs d'avoir brouillé nos idées en voulant considérer là encore un seul et même ensemble des institutions de l'époque mongole et de celles de l'indépendance seldjuqide. L'évolution est due d'une part aux conditions internes de l'administration en Asie Mineure, d'autre part à l'introduction de pratiques irano-mongoles de l'État ilkhânide: celles-ci à leur tour ayant pu être introduites, au début par le simple fait de la présence d'agents mongols en Asie Mineure, et plus tard, plus systématiquement, pour remédier à la dégradation constatée de l'administration du pays par une tendance à l'unification des institutions dans toutes les parties de l'empire Ilkhânide.

Nous avons déjà vu que, au sommet de l'État, les provinces avaient été distribuées partiellement entre les "ministres" et grands personnages du gouvernement. À ce niveau, il est difficile de dire s'il s'agit d'un partage en principautés ou d'une distribution de propriétés. Mais en-dessous aussi des aliénations se faisaient qui transféraient les droits et possessions de l'État à des notables privés, soit directement par constitutions de propriétés privées nouvelles, soit plus complexement par transformations d'*iqṭâ'* en propriétés.

Les sultans, pour gagner ou conserver des partisans dans leurs que-

relles intestines, distribuaient en propriétés des terres de l'État; Rukn al-dîn en particulier paraît avoir été prodigue de largesses de ce genre[31], qui, on l'a vu, n'étaient pas entièrement nouvelles, mais n'avaient jamais été pratiquées sur une aussi grande échelle. Nous possédons un acte de donation à un *shaykh*, mais plus largement nous apprenons que lors d'un de ses conflits avec ʿIzz al-dîn, il promit à tous les émirs qui le suivraient de leur concéder les *iqṭâʿ* des émirs rivaux, et, si la victoire couronnait leurs efforts, de les leur transformer en propriétés[32]. Il fit effectivment à la fin de sa courte vie beaucoup de cadeaux de ce type à ses clients, ce qui contribua à susciter les inquiétudes et à hâter son assassinat. Dans d'autres cas la vente de domaines de l'État pouvait être un moyen de se procurer des fonds et c'est cette fois ʿIzz al-dîn qui nous en procure des exemples: en 657/1259 et 660/1262 il vendit en effet à un émir un village de la province de Sivriḥiṣâr à un autre un autre village dans la province d'Amasya[33], et les actes de vente nous en sont parvenus. Nous avons aussi un témoignage de ce que, naturellement, les terres acquises en propriétés pouvaient être réaliénées[34], par exemple pour constitution de *waqfs*. Il est très probable d'autre part qu'à ces concessions régulières s'ajoutèrent en temps de troubles bon nombre d'usurpations pures et simples. Lors de l'effort de réorganisation générale de l'empire entreprise par l'Ilkhân Ghâzân et son fameux ministre Rashîd al-dîn aux alentours de 700/1300, on essaya de récupérer les terres d'Asie Mineure indûment appropriées; mais sous cette forme il fallait renoncer à l'entreprise qui soulevait les acquéreurs, mais ceux-ci durent tout de même verser une grosse compensation pécuniaire[35].

Néanmoins, sous le successeur de Ghâzân, Uldjaytû, le vizir pour Rûm Aḥmad Lakushî[36] vendit lui-même à de hauts dignitaires de l'État un certain nombre de biens fonciers publics, évidemment dans l'intention de renflouer le Trésor. Osman Turan a apparemment raison de dire que le domaine de l'État reste tout de même supérieur à celui des États voisins, mais nous manquons de statistiques[37].

L'appropriation privée de certaines terres modifiait un peu la condition juridique, sinon peut-être matérielle, des paysans qui les cultivaient. Peut-être est-ce ce qu'exprime un acte de 697/1298 où l'on voit des pièces

31) Ibn Bîbî, ms. Aya Sofya, 642.
32) Baybars Manṣurî, d'où Ayni Iqd cité par O. Turan, *REI*, 39 n.2.
33) O. Turan, *REI*, p. 40 et n.1 et *Belleten*, 1948.
34) O. Turan, 40 et n.4
35) Aqs., 159, 216, 231.
36) Mustawfî, *Gibb Mémorial* 486, cité dans O. Turan, 31 n.2.
37) O. Turan: pour la suite en général.

de terre constituées en gages par un émir, qui sont donc de sa propriété et étaïent connues naguère sous le nom de *faddân* de un tel, et le sont maintenant sous celui de *muʿâkara* de un tel autre[38].

Les allusions qui viennent d'être faites à l'*iqṭâʿ* nous suggèrent que celui-ci a été soumis à deux forces contraires. D'un côté les *iqṭâʿ* ont disparu parce qu'ils ont été transformés en propriétés, mais de l'autre il apparaît que —sans parler même des distributions de gouvernements provinciaux sous le nom d'*iqṭâʿ*— une plus forte proportion d'*iqṭâʿ* ont été distribués aux officiers, en raison de la croissante difficulté à leur assurer une solde directe et de la nature désormais purement régionale, sans mercenaires étrangers du recrutement militaire. En fin de compte néanmoins, il est probable que l'*iqṭâʿ* a profondément déchu, parce que sous quelque forme que ce fût, il était devenu impossible à l'État seldjuqide de maintenir sous les armes une grosse armée; les Mongols assurément ne le souhaitaient pas, et, l'eussent-ils admis, leurs exigences financières l'auraient interdit. Dans une certaine mesure, le fait que c'était l'armée mongole elle-même qui assumait désormais une partie des tâches militaires en Asie Mineure déchargeait l'État seldjuqide de ces frais, de sorte qu'il y avait plutôt transfert qu'accroissement ou diminution des dépenses. Mais l'armée mongole n'était pas entretenue par *iqṭâʿ* (même quand elle le devint sous Ghâzân, il ne semble pas que le système fût étendu vraiment à l'Asie Mineure); elle vivait en partie en Asie Mineure du tribut régulier payé par l'État seldjuqide, en partie, moins régulièrement, de son cantonnement dans les pâturages orientaux du pays et de réquisitions etc, que les efforts des agents seldjuqides ne parvinrent jamais à faire définir très précisément ni très efficacement. Ce système de cantonnement équivalait évidemment à retirer au domaine public seldjuqide les terres sur lesquelles il existait, mais elles n'étaient pas distribuées en *iqṭâʿ*, et pouvaient occasionnellement, suivant les déplacments des Mongols, être récupérées par le fisc de Rûm. Il va de soi que des chefs mongols acquirent aussi des biens légaux ou non, en Rûm, qui ne pouvaient guère être que des propriétés.

38) *Faddân* est un terme plutôt égyptien que le scribe obligé d'écrire en arabe a dû insérer comme équivalent de *djuft*, et qui est en tous cas une unité agraire de surface cultivée; il désignait donc sans doute la parcelle que recevait jadis sur le Domaine de l'État le personnage nommé, et sur la base de laquelle il était imposé; maintenant un autre personnage a pris la terre en *muʿâkara*, c'est-à-dire, si le mot a bien le sens qu'il a dans le vocabulaire arabe classique, en métayage. Le changement de personnage peut n'être dû qu'au temps écoulé, mais il peut l'être aussi à un départ des anciens occupants qu'il aura fallu remplacer par d'autres. Les uns comme les autres en tous cas, ce qui est intéressant, portent des noms musulmans, en général de nature internationale, un ou deux plus proprement turcs; ce qui réfère sans doute à un processus de sédentarisation de Turcs plutôt que de conversion d'indigènes.

Ce qui vient d'être dit signifie que le régime foncier et fiscal de l'Asie Mineure n'a pas évolué uniquement dans le cadre de l'administration seldjuqide mais aussi parce qu'il y interfère des interventions des Mongols. Il est nécessaire de faire bien attention à ce caractère car, faute de l'avoir suffisamment fait, on a peut-être quelquefois pris pour des traits du régime seldjuqide des excroissances du régime ilkhânide qui se juxtapose à lui. Le tribut et les obligations d'entretien des troupes mongoles n'étaient pas la seule raison de cette situation. On se rappelle qu'en 658/1260, les deux sultans frères ʿIzz al-dîn et Rukn al-dîn, ainsi que leur vizir Shams al-dîn Bâbâ Tughrâî, obligés de demeurer plus longtemps qu'ils n'avaient prévu auprès de Hülägü en train de conquérir la Syrie, avaient contracté de gros emprunts au Trésor ilkhânide. Les Mongols ne plaisantaient pas en ces matières, et ils ne se contentèrent pas de promesses de remboursement vagues. Celui-ci devait, en plus du tribut antérieurement fixé à 400 000 dinars, consister annuellement en 200 000 dinars en espèces et 300 barres d'or *zerkub* ou leur valeur sans parler de bêtes et de tissus. Pour s'occuper du service de la dette, les Mongols désignèrent Tâdj al-dîn Muʿtâzz, le fils d'un ancien grand cadi du Khwârizm qui avait été envoyé en ambassade à Kay-Qubâdh par Djalâl al-dîn Mangubertî, et celui-ci pour garantir le règlement des sommes convenues, se fit concéder en *iqtaʿ* toute la province de Qastamûnî, ainsi qu'Aqsarây et Develi Qarahiṣâr (c'est à Aqsarây que l'historien Aqsarâyî, qui était fonctionnaire des finances, devait faire connaissance de son fils et futur successeur, grâce à quoi nous possédons ces renseignements); à sa mort (676/1277), ce fils, Mudjîr al-dîn Amîr-shâh, le remplaça dans les mêmes fonctions, étendant un moment son autorité sur tout le pays de Sîwâs et Toqât à Qastamûnî et Sinope; et il va de soi que l'un comme l'autre, par le simple fait de cette puissance régionale, directement tenue des Mongols, exercèrent sur la politique générale de l'Asie Mineure une influence considérable, cumulant même parfois leur charge ilkhânide avec celle de *nâʾib* sultanal en Rûm. Toutefois à la fin de sa vie Mudjîr al-dîn était en butte à l'hostilité de grands, à la fois en Asie Mineure et à la Cour ilkhânide, et à Sinope son pouvoir était pratiquement annihilé par celui des descendants du Pervâneh. Il mourut en 701/1202, et bien qu'évidemment de l'argent continuât à être envoyé de Rûm en Iran, il est douteux que l'emploi ait été redonné à personne, la gestion directe du pays par les gouverneurs mongols lui enlevant une partie de sa raison d'être[39].

Pour comprendre avec précision la situation qui résulte pour l'Asie

39) Aqs., 136, 174, 176-180, 196-295 (F, 76-83, 87, 90-93, 98-99, 101-105, 108-110).

Mineure de cette immixtion mongole, il faut soigneusement distinguer dans les textes ce qui se rapporte au "Grand Dîvân" ilkhânide et ce qui concerne l'administration propre de Rûm. L'argent reçu par les Mongols relève de *muqâtaʿât*, qui comme dans le vocabulaire de l'Islam classique, doivent désigner des arrangements forfaitaires pour l'impôt de certains districts ou chapitres de ressources, mais aussi du *bâlish*, de l'*indjû* et du *dalây*. Le *bâlish* est connu dans l'État ilkhânide, surtout au début, comme impôt ou tribut général mais, sans que nous puissions préciser en quoi il y consiste. Les biens *indjû* sont les biens propres de l'État ilkhânide, qui en a donc acquis en Rûm[40], et s'en fait envoyer le revenu; en 676, le vizir ilkhânide Shams al-dîn Djuwaynî y fit rattacher par exemple des terres nouvelles dépendant d'Erzindjân. Le mot *dalây* se rencontre rarement et n'a pas de sens clair; pour Osman Turan, il désignerait simplement les terres de l'Etat seldjuqide administrées par les représentants mongols, son principal argument étant qu'il n'y a pas de *dalây* dans l'État ilkhânide stricto sensu; il me paraît difficile d'être aussi affirmatif. On peut seulement assurer que l'*indjû* et le *dalây* sont deux catégories de revenus relevant du fisc mongol en Asie Mineure, à la fois apparentées et distinctes. En 692/1293 chacun d'eux a son *dîwân*, avec deux chefs comptables *mustawfî* et un directeur distinct subordonné à Mudjîr al-dîn. Mis à part peut-être l'énigmatique *bâlish* qui n'intervient plus en ce moment, les appellations *indjû* et *dalây* portent sur l'affectation des revenus perçus, et n'impliquent pas que le système des impôts ait été modifié[41].

Il n'y a cependant pas de doute qu'il l'a été mais il est difficile de préciser très bien en quoi. Aqsarâyî, qui est ici notre source fondamentale, nous dit qu'à l'avènement de Kay-Khusraw III (664/1265), il fut décidé de répartir l'impôt en quatre secteurs[42]. Le (*y.w.yt ?*), le *naʾibahâ*, le *mâl-i ʿâm*, et le *mâl-i bozorg*, à percevoir en quatre opérations distinctes. Le premier mot incertain mis à part, le nom des trois autres (= cavalerie, poste, et général suprême) suggère qu'il s'agit plutôt d'une définition d'affectation que d'assiette; notre auteur ajoute bien qu'on ne lève pas d'autres impôts, abstraction faite des territoires frontaliers, sur lesquels fut levée une somme forfaitaire modeste, mais cela n'oblige pas à modifier notre interprétation. Il résulte en effet du même Aqsarâyî dans un passage déjà cité que la *djizya*, à comprendre sans doute comme impôt général sur les cultivateurs non musulmans, restait sous les Mongols comme auparavant

40) Aqs, 180-1 (F, 76), éd. O. Turan, 174; O. Turan, *REI*, 39.
41) O. Turan, 89.
42) Aqs., 159, 216, 228, 231.

l'impôt fondamental de Rûm[43]. La méthode de certains de leurs agents était non pas de modifier le système, mais d'exiger par la force les versements supérieurs à la règle; Fakhr al-dîn Qazwînî se rendit de cette façon particulièrement impopulaire. Un peu plus tard, Kamal al-dîn Tiflisî le devint à son tour pour avoir levé arbitrairement l'impôt sur les grains avant la moisson. Cependant, à mesure que se resserrait l'administration mongole directe, des innovations étaient introduites consistant surtout dans l'introduction de coutumes du reste de l'empire, par exemple dans la période réorganisatrice de Ghâzân. Tel fut l'établissement de la *tamgha* qui, en Iran, était un impôt usuel mais n'existait pas en Rûm (c'était une taxe d'octroi). En fait, l'Asie Mineure était surtout pour les Mongols un territoire d'exploitation public et privé, le contrôle gouvernemental, que ce fût pour les Seldjuqides ou les Ilkhânides étant lointain et irrégulier et l'impression dominante est surtout de désordre, avec par à-coups de gros abus momentanés et des efforts de sanctions ou de redressement également momentanés. Sans aller bien entendu jusqu'à la période du morcellement de l'empire.

Ḥamdullâh Mustawfî Qazwînî, qui ecrit en 1339 sa Géographie, y donne pour un assez grand nombre de chefs-lieux de provinces de l'empire Ilkhânide le montant des impôts dûs ou perçus; le savant turc Zeki Velidi Togan a confronté les manuscrits, de manière à améliorer la lecture des chiffres. Pour ce qui concerne l'Asie Mineure, on peut admettre le total, donné séparément: 3 300 000 dinars (contre 15 000 000 dit-il sous les Seldjuqides); mais il est difficile de savoir quel fond faire sur le reste. Non seulement la lecture des chiffres reste inégalement sûre, non seulement un certain nombre de localités (que pour cette raison Z.V.T. a omises dans son tableau) sont données sans leur impôt, mais nous ne savons ni sur quelle base l'impôt est ici donné (et ce peut n'être pas partout la même, par exemple dans des provinces vassales à versement forfaitaire), ni à quelle date on se réfère; il est vrai que pour certaines données budgétaires réparties ailleurs, Mustawfî dit parler de l'année 1336, mais il faut avouer que cette date, déjà douteuse pour l'ensemble de l'État ilkhânide qui est alors dans l'anarchie consécutive à la mort d'Abû Saʿîd, devient difficilement croyable pour Rûm, si on la regarde de près: la liste si elle prétend inclure tout Rûm, est incomplète, et si elle ne porte que sur les provinces de perception effective, elle est certainement trop étendue pour 1336. Il serait plus normal de la rapporter à une période antérieure, d'autant qu'il ne s'y trouve aucune allusion aux principautés turcomanes, si le total n'approchait pas de celui qui quelque années plus tard sera donné certainement aussi d'après une liste théorique par Kiyâ Mâzandarânî (3 000 000); bref il est sage de l'enregistrer pour le moment sans prétendre en rien déduire.

43) Aqs., 153, et *supra*, p. 143.

LES VILLES

Les interventions guerrières des Mongols en Asie Mineure ne paraissent pas avoir abouti à la ruine des villes comme cela en avait été le cas en Iran et en Asie Centrale, voire à Bagdad. Qayṣariya, pillée en 1243, se retrouve à peu près semblable à elle-même, et seules peut-être les petites villes des Turcomans périphériques ont à la fin du siècle souffert de la campagne de Gayghâtû. Leur régime a modifié peut-être dans une certaine mesure l'ordre d'importance de certaines villes, en attirant vers l'est les chefs politiques. Ainsi Qayṣariya et Sîwâs gagnent-elles un peu d'une importance que Qunya perd aussi un peu. Mais sans bouleversement. Qunya était trop nettement la capitale traditionnelle et culturelle pour perdre ce rôle en un jour, d'autant que les adversaires des Mongols s'y trouvaient plus à l'aise que dans les chefs-lieux orientaux, et au début elle s'accroît même de mosquées, madrasas, et autres fondations de Qaratây, Fakhr al-dîn ʿAlî et autres[44]. Elle souffre plus tard des interventions qaramânides, mais elle reste encore au XIVe siècle une ville notable. Ce qui caractérisera le XIVe siècle est plutôt la multiplication des centres moyens que la disparition d'aucun grand.

Mais si les villes, donc, continuent sur leur lancée, le régime intérieur tout de même s'en modifie progressivement de façon assez sensible. Cela se voit en partie par la fondation des monuments publics: les grandes figu-

44) Voir *supra*, p. 237.

res ne sont plus maintenant les princes mais les grands ministres et officiers, voire, dans les moindres villes, les notables locaux, y compris les chefs *akhis*. C'est Qaratây un moment, c'est plus durablement Muʿîn al-dîn le Pervâneh, c'est surtout le vizir Fakhr ad-dîn ʿAlî dit Ṣaḥib ʿAṭa, qui emplissent Qunya et presque toutes les villes d'Asie Mineure de leurs fondations. Qunya, au début de la période mongole, s'enrichit encore de nombreuses fondations nouvelles: mosquée de Qaratây, mosquées dites de Laranda et Indje Minareli (au minaret mince), Khanqah (couvent de derviches), et son propre tombeau par Fakhr al-dîn, couvent et tombeau de Djalâl al-dîn Rûmi, etc. Qaratây enrichit aussi Qayṣariya. Cette période féconde cesse avec la fin du siècle, où les petits princes turcomans se mettront à soigner leur modeste chef-lieu. Auparavant, même les ministres musulmans des Mongols auront tenu à marquer leur générosité, en particulier Shams al-dîn Djuwaynî à Sîwâs[45].

L'affaiblissement de l'autorité centrale n'accroît pas seulement la puissance des Turcomans, mais aussi celle des groupements humains de *futuwwa*, tantôt parce que l'absence de suffisante force de coercition les encourage à se manifester plus ouvertement et de façon volontiers revendicative[46], tantôt même parce que contre un adversaire ou un autre, le gouvernement ou certains grands font appel à leur force pour compléter ou remplacer la force militaire ordinaire. Nous le savons plus particulièrement pour Qunya, mais il en va de même ailleurs.

Le premier épisode où les *akhis* apparaissent clairement se situe au lendemain même du désastre de Köseh-Dâgh. Des *runûd* d'Aqshéhir et Abgarm (nord-ouest de Qunya) furent alors utilisés par certains des grands qui entouraient le sultan Kay-Khusraw pour perpétrer un attentat contre d'autres, puis des *runûd* de Qunya envoyés par le vizir Shams al-dîn Isfahânî fouiller les maisons des victimes, en même temps que prévenir les manœuvres de ce genre; bientôt cependant, le vizir ayant été accusé auprès des Mongols de complicité dans le crime, ils aident à son arrestation. On les voit donc en ce cas participant aux luttes entre les factions du pouvoir; mais ce cas n'est pas le plus normal[47].

Il nous faut ensuite, pour retrouver des détails comparables, sauter une génération, et arriver à l'affaire de Djimrî. Les renseignements sur les *akhis* et *runûd* de Qunya nous sont alors fournis par le bourgeois anonyme auteur du *Seldjuqnâmeh*, qui manifestement leur porte un intérêt spécial.

45) Voir *supra*, p.273-274.
46) *Supra*, 231.
47) Ibn Bîbî, 259-65.

D'après lui, les *akhis* de la capitale sont dirigés par deux chefs, Akhi Aḥmad et Akhi Aḥmadshâh, que connaîtra encore l'hagiographe des Mevlevis, Eflakî. Le premier est mal vu de ce dernier auteur, parce qu'insuffisamment aristocratique et adversaire de Djalâl al-dîn Rûmî[48]. Il est peut-être identique à l'auteur d'un traité de *futuwwa* écrit dans cette période par un auteur portant son nom, et dans ce cas serait originaire d'Ardabîl, donc toujours dans l'Iran du nord ouest (Ardabîl, foyer des ancêtres des Safavides, qu'aidaient certains *akhis*). Aḥmadshâh est mieux vu d'Eflakî, qui le trouve plus respectable et le dit chef de milliers de *runûd*. Il aurait contribué à dissuader Gayghâtû, en 1291, de mettre à sac la capitale seldjuqide[49]. Bien que son successeur Akhi Siddiq ait eu des discussions avec les Mevlevis, les renvoyant à leur mysticisme, tandis que lui-même s'occupait des affaires de ce monde et devait employer éventuellement la force. Il semble que ce groupe ait entretenu de meilleurs rapports avec les Mevlevis qui, après les massacres ordonnés en 1312 par les Qaramânides, feront veiller sur les dépouilles de ses morts. S'il y a évidemment une *futuwwa* en général, il n'en résulte forcément unité complète ni d'organisation ni d'esprit[50].

Un troisième *akhi* nommé dans les textes contemporains de cette période comme influent est un certain Akhi Amîr Muḥammad, probablement le dédicataire d'un des plus fameux *futuvvetnâmeh*, celui de Nâṣirî; son exemple atteste, et on en pourrait ultérieurement trouver d'autres, qu'il n'y a pas antithétisme entre appartenance à la *futuwwa* et appartenance à la catégorie sociale des chefs politico-militaires (émirs)[51].

Le rôle des *akhis* dans la défense de Qunya contre les Qaramânides et Djimrî n'est pas présenté de la même façon dans les divers récits que nous en avons, et peut d'ailleurs n'avoir pas été uniforme. Il est peu douteux qu'ils aient été, comme tous les citadins, par principe hostiles aux Turcomans. Le gouverneur de la ville cependant se méfiait d'eux et ne les associait aux opérations que faute d'autres troupes suffisantes; mais rien n'indique qu'ils aient trahi sa confiance. Leur attitude est la même quelques années plus tard, lorsque la veuve de Kay-Khusraw III essaya de s'appuyer sur les Qaramânides; ils s'opposèrent à cette politique et il fallut la diplomatie du vizir et des garanties formelles de la part des chefs turcomans pour que "le tumulte s'apaisât" (1285)[52].

48) *Tar. Seldj., passim;* Eflakî, 246; Taeschner, *Zünfte*...
49) Eflakî, I 206-247, II 238-293.
50) Eflakî, II 212.
51) Eflakî, I 305, II 323, 346.
52) Voir *supra*, p. 278 et *Tar. Seldj.*, an 692 et 697.

Les événements de 1290-91 nous permettent de confirmer et de préciser nos impressions. Au moment où le chef des Turcomans Eshref mit la main sur le frère du sultan Masʿûd, Syâvush, il se produisit à Qunya des désordres où les *runûd* ne paraissent pas unanimes. Un groupe est encerclé et brûlé vif dans l'immeuble qu'il possédait dans la banlieue de la ville; mais si ceux-ci ont sans doute voulu abuser de la situation, en temps normal, les *runûd* devaient être plutôt favorables à Masʿûd, qui après sa libération s'appuie sur eux et en particulier sur Aḥmadshâh pour résister aux exigences financières du vizir Fakhr al-dîn Qazwînî installé par les Mongols. Cependant, le sultan part pour Qayṣariya, et à Qunya ne restent que son frère Syâvush et le lieutenant mongol Qutludja: les *akhis* parviennent à convaincre le prince de faire assassiner le prince mongol. Contre les Qaramânides trop menaçants, les *akhis*, comme le sultan, préconisent apparemment un rapprochement avec les Eshref. En un moment où la fortune des armes est contre les Eshref, il y a une réaction sanglante contre certains *akhis* à Qunya. Mais on retrouve encore les *akhis* quelques mois plus tard défendant leur ville contre les Germyân. La puissance d'Aḥmadshâh est inébranlée (peut-être Aḥmad a-t-il été lui victime d'une des répressions antérieures), et quinze mille personnes, dit le bon bourgeois du *Seldjuqnâmeh*, suivirent en 1294 le convoi funèbre de son frère; lui-même ayant été assassiné en 697/1298, le nouveau sultan ʿAlâ al-dîn Faramurz autorisa explicitement la vengeance contre l'assassin; pourtant un de ses officiers, et ce dernier fut en effet tué quelques mois plus tard. Peu de temps avant sa mort, Aḥmadshâh avait fait expulser un représentant insupportable des Qaramânides; bien que notre documentation devienne maintenant très déficiente, on peut admettre que les mauvais rapports continuèrent, tant qu'on put combattre les Qaramânides, puisqu'on trouve ceux-ci en 1292, lorsqu'ils occupèrent Qunya, faisant procéder à des massacres d'*akhis*. Les *akhis* n'étaient pas pour autant favorables aux Mongols mais plutôt des patriotes locaux; pas question de solidarité turque[53].

Il y a dans Ibn Baṭṭûṭa[54] et ailleurs suffisamment de références à des *akhis* et à leurs chefs pour nous permettre d'affirmer qu'il y en avait dans toutes les villes. Leur caractère est désormais celui d'une association surtout professionnelle. Il est inutile d'insister sur tous les cas particuliers, mais il faut citer un nom, celui d'Akhi Evrân[55], parce que sa réputation a été assez grande pour permettre à ceux qui se sont réclamés de sa succession

53) Eflakî, *supra*, p. 288.
54) Ibn Baṭṭûṭa, 240 *sq.*
55) *E.I.*^{2}, "Akhi Evrân".

au cours des siècles suivants de prétendre à une sorte de contrôle de l'ensemble des *akhis*. Comme il arrive souvent, la personnalité d'Akhi Evrân, bien qu'historique, est entourée de légende. Nous pouvons seulement affirmer qu'il s'agissait d'un saint homme, qu'il habitait la petite ville de Qirshéhir, et qu'il y mourut aux alentours de 1300. La légende le rattache à la corporation des tanneurs, mais il n'y a rien de cela dans les rares textes anciens. Tanneur ou non, ce n'est d'ailleurs pas comme tel qu'il est devenu célèbre, mais comme "saint" et plus ou moins lié aux autres saints de son époque.

Le personnage d'Akhi Evrân nous rappelle de manière particulièrement illustrative la dualité de manifestations que nous avons déjà soulignée dans toute la *futuwwa*: d'un côté les *akhis* agissent, et souvent violemment, l'un de leur chefs en affirme la nécéssité aux Mevlevis[56]; et Ibn Baṭṭûṭa, en paraissant d'ailleurs le trouver très normal, précise lui-même qu'il n'y a pas leur semblable pour s'en prendre à la police; mais d'autre côté ils ont, ou du moins leurs dirigeants ont un idéal mystique, et comme seuls ces derniers écrivent, l'aspect rituel et mystique ressort des traités de *futuwwa*, au point qu'on pourrait à première vue se demander s'il s'agit de la même chose.

Ces Traités, en prononciation irano-turque *futuvvetnâmeh*, se multiplient maintenant, et nous en possédons quelques-uns aussi hors d'Asie Mineure, mais c'est là très nettement que le genre maintenant fleurit le plus, ce qui tout de même à sa manière exprime aussi le développement tout spécial de la chose. On a déjà parlé des ouvrages d'Aḥmad d'Ardabîl et de Nâṣirî[57]; sans déborder de notre période il y a aussi des chapitres sur le sujet dans quelques encyclopédies. Pour le moment, tout n'est encore écrit qu'en persan.

C'est dans la même période que des cercles *akhis*, pénétrés, on le sait, de tant d'influences iraniennes, adoptent le personnage dont les Iraniens avaient fait un héros de roman "national": Abû Muslim.

Cependant, le déclin de l'autorité seldjuqido-mongole et réciproquement l'évolution des princes turcomans à mesure de la constitution des principautés englobant les villes amènent un certain rapprochement entre les deux seules autorités qui subsistent. Ibn Baṭṭûṭa constate à peu près partout où il passe la puissance officiellement reconnue de ceux-ci et le crédit dont ils jouissent. Et il ajoute que dans les villes où ne réside pas de prince (comme Ankara), c'est le chef *akhi* qui est le chef de la ville. Le passé musul-

56) Voir *supra*, p. 317.
57) Taeschner, *Nâsirî... Zünfte...* 394, 319, 402.

man avait connu quelques cas comparables, mais nulle part avec la fréquence et la force de l'Asie Mineure seldjuqido-mongole[58].

Ajoutons pour prévenir toute confusion que si certaines villes ont pu être regourvernées à quelque moment de manière quasi-autonome par leurs *akhis*, il n'y a cependant pas de parallèle possible avec les villes italiennes de même époque.

58) Un relevé de nombreux *akhis* se trouve dans Eflakî, *index*, et dans Taeschner, "Beiträge zur Geschichte der Achis in Anatolien (14-15. Jhdt.) auf Grund neuer Quellen", *Islamica* 1929.

LES NON-MUSULMANS

La domination mongole ne changea pas autant qu'on eut pu croire la condition des non-musulmans en Asie Mineure, d'une part parce que celle-ci était, on l'a vu, assez bonne, ensuite parce que le protectorat ne modifia pas fondamentalement à cet égard l'autonomie du régime seldjuqide. En général, les Mongols des premières générations étant indifférents en matière religieuse, toutes les croyances furent respectées; l'Islam entre autres, mais justement entre autres, c'est-à-dire sans plus la supériorité sur les autres qu'il avait eue auparavant; et politiquement les nouveaux maîtres trouvèrent avantage à s'appuyer, lorsqu'ils le pouvaient, sur ceux qui étaient les inférieurs des régimes précédents, donc souvent chrétiens ou, dans le cadre de l'Islam, shi'ites. En Asie occidentale, les plus favorisés furent les Arméniens, qui dès les débuts, s'étaient consciemment faits les agents des Mongols. Les Grecs cependant, dans la mesure, moindre, où l'on avait affaire à eux, furent bien vus aussi depuis que la politique avait rapproché Michel Paléologue et les Ilkhâns et que Trébizonde comme les Arméniens de Cilicie étaient entrés dans leur vassalité. Des contingents arméno-ciliciens figurèrent parfois localement dans des armées mongoles en Syrie, mais les Arméniens d'Arménie proprement dite, depuis les conquêtes où ils avaient perdu leur indépendance politique, ne faisaient plus le service des armes, et restèrent exclus de la vie militaire, malgré une tentative de l'évêque d'Erzindjân[59]; les Géorgiens par contre, dont le passé

59) Voir *supra*, p. 258-259.

récent avait montré la valeur militaire, furent plusieurs fois incorporés dans les troupes envoyées vers l'ouest par les Mongols[60]. Cependant, les avantages dont avaient pu jouir les diverses chrétientés à la faveur de l'indifférentisme mongol diminuèrent lorsque les Ilkhâns et leur peuple se convertirent à l'Islam. Il n'y eut pas de persécutions, mais d'une part restitution, par exemple pour l'emploi des *waqfs*, de ses privilèges à l'Islam, et parfois même introduction de mesures plus restrictives à l'endroit des non-musulmans qu'ils n'en avaient connu avant. D'autre part, la faveur dont ils avaient profité un moment avait parfois suscité, et suscita plus encore maintenant des réactions hostiles. Enfin, la nomadisation de certaines régions paysannes aboutit d'une autre manière à une progression de l'Islam au dépens des confessions indigènes. Le bilan de la domination mongole n'est au total pas positif pour les non-musulmans; néanmoins, momentanément ou sur des points particuliers, il a pu y avoir des progrès dont il nous faut dire un mot.

Pour les Grecs, on a l'impression à la lecture des actes du Patriarcat[61] (malheureusement connus seulement pour le XIV^{e} siècle), que l'accord des Mongols leur a permis de reconstituer en droit et parfois en fait certains évêchés disparus. Malgré des difficultés qui se rapportent à la période où les Mongols sont devenus musulmans, on voit qu'il y a des fidèles et un évêque à Zîleh (près Sîwâs) et à Amasya, à Keltzinè (Erzindjân), à Mélitène, des communautés à Kamâkh et Colonia, à Nazianze, à Comana (près Toqât), etc. Et dans la seconde moitié du XIV^{e} siècle, l'activité d'un suspect d'hérésie montrera une nouvelle fois qu'il se trouve des fidèles dans toute l'Asie Mineure centrale, que le Patriarcat de Constantinople a quelques antennes avec les lieux, que cependant le relatif isolement facilite les propagandes diverses. Linguistiquement, les populations isolées se turquisent au point qu'au XV^{e} siècle elles ne comprendront plus le grec. En Anatolie occidentale d'où fuient les aristocrates grecs, il n'y a plus de mariages princiers interconfessionnels.

Pour les Arméniens, l'essentiel, nous l'avons dit se joue à Erzindjân, qui restera longtemps encore la véritable métropole de ceux de Turquie. L'évêque, Sarkis/Serge, représentait non seulement une puissance locale, mais avait la réputation d'être un conseiller écouté des Ilkhâns. Il avait même sollicité —en vain d'ailleurs— de recevoir sa ville en *iqṭâ^{c}* à charge pour lui de fournir à l'armée un contingent de cinq cents hommes. Lors des troubles de 1276, des Kurdes, qui avaient été encouragés à intervenir

60) Brosset, *Géorgie, passim.*
61) Grumel.

en Anatolie orientale contre les Mongols et leurs complices, s'arrangèrent pour l'assassiner. Erzindjân reste cependant une grande ville arménienne[62].

Les Monophysites, par exemple à Malatya, auront également à souffrir de la liberté d'action donnée par moment aux Kurdes, sans que Bar Hebraeus donne l'impression d'une véritable dégradation d'ensemble.

La conversion des Mongols à l'Islam entraîna dans quelques cas particuliers des drames tel que le massacre d'Irbil en Mésopotamie, ou des difficultés financières lorsque d'aucuns voulurent faire payer les quarante ans d'arriérés de capitation spécifique. Il ne semble pas que la structure de l'Asie Mineure ait prêté à ce genre de problème. Timurtash, dans quelques villes, essaya d'imposer les restrictions vestimentaires du Droit classique aux non-musulmans[63]. En 1314 aussi eut lieu à Erzindjân le martyre d'un franciscain[64] qu'honorèrent aussi les Arméniens: synchronisme qui n'est probablement pas fortuit[65].

62) *Supra*, p. 303.
63) Voir *supra*, p. 294.
64) Golubovitch, *Bibliotheca Franciscana Terrae Sanctae*, IV-183, an 1314.
65) Après la mort de l'Ilkhân Abû Sa^{c}îd, les marchands européens cesseront presque de venir, mais pour raison de troubles et non d'intolérance religieuse.

CHAPITRE 5

LES INSTITUTIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES

Les organes du gouvernement et de l'administration restent, au temps des Mongols, les mêmes qu'à l'époque de l'indépendance, à cela près qu'ils sont coiffés ou doublés par des représentants du pouvoir ilkhânide, mais leurs conditions de fonctionnement sont, pour cette raison-même profondément transformées. Qu'il suffise de récapituler les constatations que nous a amené à faire le récit des événements[66]. Un premier trait est que le sultan perd rapidement tout vrai pouvoir, en particulier dans la moitié orientale du territoire, celle qui importe le plus aux nouveaux maîtres: sans parler de l'intervention de ces derniers, ce déclin est dû tantôt à ce que les titulaires sont suspects, tantôt à ce que ce sont des mineurs (minorité organisée par l'assassinat). Bien entendu, même avant la destruction du Califat et a fortiori après, le sultan n'est plus théoriquement investi par lui, mais nommé par l'Ilkhân, sous la réserve des droits inaliénables de la famille seldjuqide. Par contre, les ministres gagnent en importance, non qu'ils soient indépendants du pouvoir mongol, bien entendu, mais tout au contraire parce que, à la différence du sultan qui est lui de droit, ceux-ci ne sont ce qu'ils sont que par délégation plus ou moins directe des Mongols. Jusqu'au moment où la fiction sultanale disparaîtra sans bruit et où l'ilkhân désignera lui-même les grands officiers de Rûm.

Un deuxième caractère de ces ministres est que, pour subvenir aux frais des fonctions qu'ils exercent, ils se partagent les territoires de l'État

66) La quasi-totalité des noms est tirée d'Ibn Bîbî et d'Aqsarâyî.

lui-même et deviennent ainsi détenteurs de véritables seigneuries, reconnues par les Mongols, et dont les revenus sont mis à l'abri des empiètements de ceux-ci. Deux au moins méritent d'être soulignées, celles du *pervâneh* Muᶜîn al-dîn Sulaymân et du vizir Fakhr al-dîn ʿAlî. On a déjà dit que ni l'un ni l'autre ne sont issus de la carrière militaire turque. Le père du premier est vizir de souche iranienne; d'origine iranienne également, le second est connu d'abord comme *amîr-dâd*. Leur ascension n'a été possible que parce qu'il n'y avait pas eu auparavant de vraie féodalité. Ils n'ont cependant de force militaire, à défaut de petite armée, que dans la mesure de leurs accords avec des Turcomans. Ils se soutiennent mutuellement par des inter-mariages, comme le fait aussi le *malik al-ṣawâḥil*, gendre du Pervâneh.

Cela dit, il nous suffira de donner ici la liste des titulaires des diverses fonctions pour l'époque mongole dans le même ordre où nous l'avons fait pour l'époque de l'indépendance. Nous nous arrêterons en général à la fin du XIII[e] siècle, en raison de l'insuffisance de la documentation ultérieure; mais en fait la lacune ainsi restante est peu considérable, puisqu'il prévaudra de plus en plus un morcellement du territoire, et par conséquent une réorganisation des organes administratifs dans le cadre plus petit et dans certains cas modifié des principautés nouvelles.

atabeg

Asad al-dîn Rûzbeh, 646
Arslân-Doghmush (?), 654
ʿQaratây 646, mort en 651, au début aussi *nâ'ib*
Madjd al-dîn, 675
Bahâ al-dîn Rudkârdî, 682

nâ'ib

Qaratây, (voir *atabeg*), 646
Shudjâᶜ al-dîn ʿAbd al-Raḥmân, 647, 652
Niẓâm al-dîn Khurshîd, 654
Fakhr al-dîn ʿAlî, 657; en 658 devient vizir, remplacé par:
Emîn al-dîn Mîkâîl, avant *mustawfî*
Djalâl al-dîn, avant *mustawfî*, 676
Mudjîr al-dîn Amîrshâh, 680
Djamâl al-dîn, 690
Meḥmed le *pervâneh*, émir, avec Kamâl al-dîn Tiflîsî comme *nâ'ib*, aux environs de 695

pervâneh

Fakhr al-dîn ʿAṭṭâr Abû Bakr, mort en 646
Niẓâm al-dîn Khurshîd, exécuté en 656
Muᶜîn al-dîn Sulaymân, 656-76
un fils du vizir ilkhânide Shams al-dîn Djuwaynî, en 680

un frère du vizir Fakhr al-dîn Qazwînî, 684
Muʿîn al-dîn Mehmed Pervâneh (fils de Muʿîn al-dîn Sulaymân), avant 693
Rukn al-dîn, 699

vizir

Muhadhdhab al-dîn, mort en 642/1244
Shams al-dîn Isfahânî, auparavant *nâ'ib*, 642-6
Qâḍî ʿIzz al-dîn Râzî, puis Niżâm al-dîn Khurshîd (cf. *pervâneh*), puis Nadjm al-dîn Nakhdjawânî en 647, puis Bâbâ Tughrâî, suivi de Râzî une seconde fois en 648-54
Shams al-dîn Bâbâ Tughrâî, 654-8
Fakhr al-dîn ʿAlî, 658-70
Madjd al-dîn Muḥammad b. Ḥusayn Erzindjânî, auparavant *mustawfî*
Fakhr al-dîn ʿAlî, pour la seconde fois, 671-87
Fakhr al-dîn Qazwînî, 689/1290
Nadjm al-dîn, 691
Djamâl al-dîn Muḥammad, 695
Shams al-dîn Ahmad Lâkûshî, 697 (en même temps que le précédent?)
ʿAlâ al-dîn Sâwî, 700, 703

mustawfî

Nadjîb al-dîn (Dalîkhânî ?), 654, exécuté en 661
Amîn al-dîn Mîkâîl, date incertaine
Madjd al-dîn Muḥammad b. Ḥusayn Erzindjânî, 661-70 (puis vizir)
Djalâl al-dîn Maḥmûd, 670, 675-6
Djamâl al-dîn, frère du vizir Fakhr al-dîn Qazwînî, 689
Nâṣir al-dîn Yavlak Arslân, 689-91
(avec ʿAbd al-ʿAzîz, 697 ?); et un anonyme à Qunya (?)
(avec Sharaf al-dîn ʿAbd al-Raḥmân Tabrîzî)

mushrif

Ḍiwâm al-dîn Ashhar b. al-Ḥamîd, 654
Ḍjamâl al-dîn b. Amîr al-hadjdj Maḥmûd, 661
Ẓâhîr al-dîn Mutawwad b. ʿAbd al-Rahmân,670
ʿImâd al-dîn Zandjânî, 680
Fakhr al-dîn, 685

nâẓir

Humâm al-dîn Shâdbahâr, 652
Zayn al-dîn Aḥmad Erzindjânî, date incertaine

tughrâî

Shams al-dîn Bâbâ, 646
un neveu de Amîn al-dîn Mîkâîl, 675
Ibn Bîbî, l'historien, date inconnue, avant 680

ʿârid

Rashîd al-dîn Djuwaynî, 647, remplacé en 658 (ou peut-être plus tôt par Shihâb al-dîn, 654 ?
(La charge disparut peut-être ensuite; en tout cas elle avait perdu de son importance)

amîr-dâd

Nuṣrat al-dîn, 646
Fakhr al-dîn ʿAlî, 654-7, ensuite devient *nâ'ib*, puis vizir
Niżâm al-dîn, 683-5

beglerbeg

Shams al-dîn Khâṣṣ Oghuz, 646
Sharaf al-dîn Maḥmûd, 646
Sirâdj al-dîn b. Bâbâ, 647
Tavtash, mort en 656
anonyme (Ibn Bîbî, p. 271)
("Le Connétable grec", Michel Paléologue)
Sharaf al-dîn Maḥmûd b. al-Khatîr, 661-75
(Bayghût, 675 ?)
Turuntây
ʿAzîz al-dîn, 684-95

Au-dessus ou à côté des "ministres" seldjuqides se trouvent divers représentants du pouvoir mongol, qui, même s'ils ne le veulent pas ou si l'Ilkhân ne le veut pas formellement, interfèrent naturellement avec la gestion des premiers. Au point de départ, ce sont des commandants de contingents militaires, *noyan*, qui n'ont en dehors de ce rôle aucun pouvoir officiel, mais qui en fait s'en attribuent, profitant de la distance qui les rend autonomes, et parce qu'il faut faire vivre leurs hommes, sans parler des profits qu'ils escomptent eux-mêmes, et aussi parce que les agents seldjuqides eux-mêmes intriguent auprès d'eux les uns contre les autres. À la même époque, il y a par ailleurs constamment pour une raison ou pour une autre des ambassadeurs ou représentants mongols, *iltshis*, qui souvent séjournent auprès des ministres ou commandants militaires seldjuqides, ou du sultan et de ses porte-parole. Tant qu'a vécu Muʿîn al-dîn Sulaymân, il n'y a pas vraiment eu plus, à cela près toutefois que l'augmentation du nombre des troupes mongoles et la permanence de leur séjour a accru en proportion la puissance de leurs chefs, particulièrement dans la moitié orientale du pays, où ils sont cantonnés non seulement parce que c'est la plus proche, mais parce qu'ils y sont à pied d'œuvre pour les interventions contre les Mamluks. Il en résulte qu'à leur tête, il y a maintenant souvent des "princes du sang" qu'il est difficile de contrecarrer, et qui cherchent à s'enrichir. D'autre part, les emprunts de ʿIzz al-dîn et Rukn al-dîn en 1258-1260, pour le remboursement desquels des catégories de recettes ont été constituées en gage, et sans doute d'autres raisons et opérations, ont amené la constitution en Rûm non seulement de propriétés privées de notables mongols, mais même de domaines d'État interférant avec les domaines de l'État seldjuqide; et il y a à la tête de ces domaines un représentant général et permanent du pouvoir mongol, que les agents

seldjuqides ne peuvent ignorer, Ibn al-Muʿtâzz. Enfin, lorsqu'après la mort de Muʿîn al-dîn le protectorat mongol se mue en un gouvernnement direct, il apparaît alors un personnage, héritier de l'ancien commandant militaire en chef, dont le titre est inconnu mais dont la fonction s'appelle *iyâlat (eyâlet)-i wilâyat (vilâyet)*, et dont les pouvoirs sont difficiles à déterminer, bien qu'évidemment du genre d'un gouverneur général: nous savons qu'en 691/1292 l'emploi était tenu par Tashtimur Khitay; en 692 par Melik Pehlivân Khorasânî et en 697 par Bayendjar[67]. Il résulte de ces noms qu'ils paraissent avoir appartenu indifféremment à des Mongols et non Mongols. À la même époque, l'*imâra* (fonction d'émir suprême) a été donné en sus de leurs autres titres à Mudjîr al-dîn Amîrshâh, puis au *pervâneh* Meḥmed, puis à un certain Bahshur (lui n'avait pas d'autre titre)[68]. Nous ne pouvons savoir dans quelles mesures ces titres correspondent concrètement aux titres semblables trouvés deci-delà dans d'autres provinces de l'empire mongol.

C'est à l'époque mongole que sont rédigés plusieurs formulaires ou recueils de documents dont nous avons parlé dans la bibliographie des sources. Les documents arabes qui servaient de base au calcul des impôts furent traduits en persan pour Fakhr al-dîn ʿAlî. La tentative qaramânide d'introduire à Qunya au temps de Djimrî une chancellerie turque n'eut pas pour le moment de suite[69].

Redisons qu'il n'y a plus d'armée, ni donc d'administration militaire, les Mongols se chargeant de tout, sauf quelques troupes privées temporaires.

67) Aqsarâyî, F, 87, 92 *sq.*, 98.
68) Aqsarâyî, F, 98.
69) Voir *supra*, p. 268.

LA VIE CULTURELLE EN ASIE MINEURE AU TEMPS DES MONGOLS

C'est un fait bien connu que l'évolution culturelle est toujours moins rapide que celle de la société dans ses aspects matériels et politiques. Si, bien entendu, les faits qui marquent celle-ci ne peuvent pas ne pas avoir leur répercussion dans les pensées de ses membres, il n'en reste pas moins qu'ils ont été formés avant ces faits, et que ce seront leurs enfants qui eux, formés après, pourront en tirer toutes les conséquences. Il n'y a donc pas à s'étonner si par certains côtés la vie spirituelle en Asie Mineure après 1243 est d'abord l'épanouissement de celle qui avait commencé à fleurir aux derniers temps de l'indépendance seldjuqide. Les effets de la conquête mongole ne sont d'ailleurs pas simples. Leur influence propre, directe, est infime et tout au plus peut-on en sentir peut-être quelques effets dans le domaine du folklore et des croyances populaires. Mais les résultats indirects sont triples: d'abord l'unification politique relative de pays qui avaient été séparés; le fait que derrière les militaires mongols arrivaient les agents iraniens et réciproquement les voyages de notables anatoliens à la cour ilkhânide en Iran ont accentué l'influence iranienne qu'avaient commencé à introduire au XII[e] siècle des Iraniens individuellement attirés, et dans les deux ou trois décennies précédant le Köseh-Dagh les Iraniens beaucoup plus nombreux fuyant alors, après les Khwârizmiens, précisément les Mongols. Enfin les mouvements suscités chez les Turcomans par le régime seldjuqido-mongol et en réaction contre lui ont, en même temps que des aspects politico-sociaux, des aspects spirituels, que renforcent ou

teintent l'afflux de prédicateurs populaires d'Asie Centrale. La désorganisation qui, au total, sera le bilan du régime mongol est aussi valable dans le domaine culturel; plus exactement, si le persan et secondairement l'arabe restent le véhicule de la culture dans l'aristocratie, leur part s'amenuise à partir de la fin du XIII[e] siècle, le turc des Turcomans conquiert au XIV[e] une place croissante.

Religieusement, l'Asie Mineure est restée un pays musulman, c'est à dire que l'aspect de neutralité interconfessionnelle de l'Iran ilkhânide n'y a pas de véritable prolongement. Certes, les chrétiens ont d'abord joui d'une certaine faveur mais sans pouvoir nulle part reprendre de place dominante, et il a fallu encore recruter le personnel gouvernemental dans les milieux irano-musulmans en place depuis deux ou trois générations, renforcé d'ailleurs par le fait qu'en Iran même, l'administration est toujours, à une exception près, restée aux mains de musulmans, tel le grand vizir Shams al-dîn Djuwaynî; a fortiori, lorsqu'à partir de la fin du siècle les Ilkhâns et les Mongols se convertissent à l'Islam. La neutralité confessionnelle a tout au plus permis en Asie Mineure comme en Iran la résurgence d'un courant shî'ite, à une époque où d'ailleurs les différences entre shî'isme et sunnisme sont souvent mal perçues, et où homme comme Nâṣir al-dîn Tûsî correspond indifféremment avec les penseurs des deux obédiences[70].

La puissance du courant iranisant ne doit pas cependant nous empêcher de constater qu'il y a également, dans une certaine mesure, développement d'un courant arabisant, que les rapports politiques, bons ou mauvais, avec la Syrie et la Mésopotamie ont pu favoriser. L'arabe, même dans l'aristocratie, n'ayant jamais conquis la place du persan[71], l'importance générale du mouvement arabisant restera évidemment inférieure, mais il contribue tout de même, surtout dans l'ordre des disciplines touchant à la Loi, à constituer la culture de la Turquie en formation; on ne voit d'ailleurs pas qu'il existe d'hostilité entre les deux langues.

La grande figure de l'Islam arabophone est Ṣadr al-dîn Qunawî (Qonevi), dont nous avons déjà évoqué le nom à propos des rapports qu'avait eu son père, au début du siècle, avec Ibn 'Arabî[72]. Ils appartenaient à une famille arabe de Malatya, mais lui-même passa presque toute sa vie à Qunya, où il mourut en 673/1274-75; à cette origine il devait aussi, ce qui ne nuisit pas à sa carrière, d'appartenir, fait exceptionnel en milieu irano-turc, à l'école juridique shâfi'ite. Son œuvre, presque tout entière

70) Voir mon article "Le Shi'isme...".
71) Ibn 'Abd al-Ẓahîr dans le récit de la campagne de Baybars *(supra)*.
72) *Supra*, p. 215 et Osman Ergin, cf. Bibliographie.

écrite en arabe, témoigne de sa solide culture traditionnelle, mais sa forme de mysticisme est celle qu'il a apprise d'Ibn 'Arabî par l'intermédiaire de son père et d'autres disciples du maître établis en Asie Mineure comme 'Afîf al-dîn al-Tilimsanî[73]. Son prestige, à la fin de sa vie rayonnera bien au-delà de l'Asie Mineure. À côté de lui il faut noter aussi Sa'îd al-Farghânî, précédemment cité pour son commentaire de 'Omar b. al-Farîd; et Fakhr al-dîn al-Iraqî (en réalité un iranien) que le Pervâneh Mu'în al-dîn établit près de lui à Tôqât, et qui devait plus tard faire connaître Ṣadr al-dîn en Inde[74].

Il est intéressant de signaler quelques éléments de la correspondance de Ṣadr al-dîn avec Nâṣir al-dîn Tûsî[75].

Réputé aussi est le grand cadi juriste Sirâdj al-dîn al-'Umarî. Parmi les disciples de ce dernier on nomme Ṣafî al-dîn al-Hindî qui, né en Inde et d'abord fixé au Yémen, passa en Rûm les années 674-685/1275-1286.

Dans l'ordre de la science, Quṭb al-dîn Shirâzî, jadis élève de Nâṣir al-dîn Tûsî au Khurasân, passa un certain temps en Rûm avant de mourir en 710/1310 à Tabriz; on lui doit des traités d'astrologie en arabe, sans parler de l'encyclopédie persane dont nous parlerons dans un instant[76].

Nous n'avons pas plus la prétention de dresser la liste de la production persane d'Asie Mineure[77], plus considérable, et à laquelle il faudrait d'ailleurs adjoindre les recueils d'*inshâ* et les traités de *futuwwa*, dont on a parlé plus opportunément ailleurs. Disons seulement que la diminution du rôle de Qunya et l'émancipation des pouvoirs locaux multiplie les petits mécénats. Nous avons, par exemple, à côté d'un ouvrage d'astrologie dédié à Kay-Khusraw III, écrit à Qayṣariya en 675/1276, l'encyclopédie de Shirâzî et un traité d'hérésiographie ainsi qu'un traité d'administration dédié à des princes de Qastamûnî. Une autre encyclopédie, d'un certain Moḥammad b. Ayyûb de Dunaysir en Diyâr Bakr, est adressé à un émir incertain de Qaraḥiṣâr. Même un Eshref est le dédicataire en 1310 d'un traité philosophique en arabe d'un certain Shams al-dîn de Tustar au Khuzistân.

C'est bien entendu dans le domaine de la mystique qu'il continue à

73) Cl. Huart, "Afif al-dîn Sulayman..".
74) Ahmed Ateş, *op. cit.*
75) Brockelmann, suppl. I, p. 808.
76) Brockelmann, suppl. I, 817; Eflakî, index; A. Ateş, *loc. cit.*
77) La quasi-totalité de nos informations sur la production en persan provient de l'article d'Ahmed Ateş.

y avoir les plus importantes réalisations. De l'un des auteurs de traités de *futuwwa*, eux-mêmes semi-mystiques, nous avons un ouvrage de mystique pure. ʿIraqî et Ferghânî, vus ci-dessus, écrivent en arabe et en persan. Mais tous sont dominés par Djalâl al-dîn Rûmî, ses disciples et ses descendants[78]. Ici, malgré la valeur littéraire des œuvres de ce grand homme, il s'agit avant tout d'une puissante réalisation religieuse, qu'il faut envisager comme telle.

C'est, d'après la légende pieuse, en 643/1245 que Djalâl al-dîn Rûmî dont nous avons précédemment dit la jeunesse, rencontra à Qunya Shams al-dîn Tabrîzî. Ce fut un coup de foudre, dont l'effet survécut au jour où Shams al-dîn, jalousé par les disciples de Djalâl al-dîn, disparut, probablement assassiné (1247). Dès lors, la vie mystique commande tout pour Djalâl al-dîn, qui d'abord cherche idéalement Shams, puis le voit réincarné dans un de ses disciples, Ṣalâḥ al-dîn Zarkûb, l'orfèvre. L'abondance des adeptes qui lui vinrent entraîne le besoin de les organiser en communauté, que dirigent, sous Djalâl al-dîn lui-même, des disciples désignés par lui, parfois contre la volonté des autres: en particulier après la mort de Zarkûb, premier chef, Ḥusâm al-dîn, un des principaux chefs *akhis* de Qunya. Ainsi naît l'ordre que du nom de "Notre Maître"/*Mawlânâ* (prononciation turque *Mevlânâ*), on appelle les Mevlevis, et qui a été plus connu aux temps modernes sous l'appellation populaire de Derviches-Tourneurs. À la mort de Djalâl, Ḥusâm al-dîn resta son "calife", mais en 683, la maîtrise de l'ordre échut au fils aîné de Djalâl, Sulṭân Veled, dont les fils la garderont jusqu'au milieu du XIV^{e} siècle. C'est Sulṭân Veled qui, bien qu'étant lui aussi poète, fut le véritable organisateur de l'ordre.

Il est également difficile de mesurer l'influence de Djalâl al-dîn et de caractériser sa pensée. Il est pour nous avant tout un poète, qui exprime en des vers passionnés, d'une sincérité et d'une simplicité contrastant avec l'excès de fioritures trop fréquent dans la littérature persane, des sentiments, des convictions plus spontanés et ardents que logiques et originaux. Il impressionnait par l'apparent paradoxe de ses déclarations, la prescience qu'on y voyait, et l'alternance savamment dosée de ses "absences" et de ses "présences"; ceux qu'il ne convainquait pas disaient de lui et des siens qu'ils étaient des derviches "déraisonnants", mais son prestige est indubitable, à Qunya et ailleurs, sur l'aristocratie et divers milieux urbains, qui n'étaient pas tous musulmans. Il était musulman et en somme plus orthodoxe, en son refus de toute tendance panthéiste, qu'Ibn ʿArabî par

78) Voir *supra* et *E.I.*^{2}, et Gölpınarlı, *Mevlânâ Celâleddin*, 1952.

exemple, et les adhésions qu'il faisait chez les non-musulmans signifiaient d'abord leur conversion; mais il est vrai qu'à la hauteur ou sur le terrain où il se plaçait, les divergences confessionnelles s'estompaient, et qu'il reconnaissait à toutes les croyances une forme de valeur commune. Les quelques vers grecs et turcs qui figurent au milieu de son œuvre persane traduisent aussi cette œcuménisme, même s'ils ne sont un peu qu'un jeu passager. Ses principales œuvres sont le *Dîwân*, recueil de petits poèmes; le *Mathnawî* (doublets), poème didactique en vers jumelés; *Fîhi mâ fîhi* (= il s'y trouve ce qui s'y trouve), recueil de dits divers; et une correspondance avec tous les principaux personnages de son temps en Rûm, voire occasionnellement dans le reste de l'empire Ilkhânide.

C'est seulement au XIV^{e} siècle que seront codifiées les pratiques des Mevlevis. Il est certain cependant que déjà pour Djalâl al-dîn, l'élément principal en était le "concert spirituel", musique accompagnée de danses, qui aboutissaient à placer le fidèle dans un état proche de l'extase mystique. Bien que l'idée ne fût pas absolument neuve, l'importance qui lui était conférée constituait aux yeux des récalcitrants une *bidʿa* (innovation), fait en soi condamnable pour une certaine conception de l'Islam traditionnaliste.

Plusieurs disciples de Djalâl méritent d'être cités; Fakhr al-dîn, Ghadanfar de Tabriz (630/1232-692/1292), qui vit à Qunya; l'*ispahsalâr* Ferîdûn b. Aḥmad dont la Lettre sur son maître, découverte assez récemment, a considérablement amélioré notre connaissance de Djalâl al-dîn; le fils de ce dernier, Sulṭân Veled, dont l'œuvre en vers et en prose contient aussi un nombre notable de phrases turques et grecques; enfin, à une génération ultérieure (milieu du XIV^{e} siècle), Eflakî, auteur d'un considérable ouvrage historico-hagiographique, traduit par Cl. Huart sous le titre "Les Saints des Derviches Tourneurs", reste presque la seule source pour l'histoire tant de l'ordre que de son fondateur.

En dehors des poètes mystiques, rappelons le poète Qânî'î cité *supra*

A côté de la mystique, un autre genre littéraire, celui-ci en prose, fait son apparition en Rûm, avec trois œuvres persanes importantes: les chroniques d'Ibn Bîbî (achevée en 1280) et d'Aqsarâyî (achevée vers 1325) et le *Seldjuqnâmeh* anonyme (écrit, sauf une sèche continuation, vers 1294); les deux premiers auteurs sont de hauts-fonctionnaires, le troisième un bourgeois de Qunya, au style plus direct et moins fleuri[79]. L'apparition de ces trois œuvres indépendantes l'une des autres, signifie évidemment la prise

79) Voir bibliographie.

de conscience d'une valeur propre de l'État de Rûm à côté du reste de l'empire Ilkhânide, et la valeur intellectuelle n'est nullement inférieure à l'historiographie de celui-ci.

Si grande qu'ait été l'influence de Djalâl al-dîn dans l'aristocratie et la population urbaine de Rûm, il est certain qu'elle est restée presque totalement extérieure au milieu turcoman. C'est dans la période mongole que par contre s'installent en milieux principalement turcomans les mouvements religieux auxquels l'avenir donnera les développements les plus larges. Comme toujours cependant à ce niveau de l'évolution, il est presque impossible d'en avoir des attestations directes et valables, presque tout ce qui nous est dit l'étant par des hagiographes postérieurs qui non seulement embellissent, mais travestissent, volontairement ou non, les réalités.

On se souvient de Bâbâ Ishâq et des Bâbâî. D'une manière ou d'une autre, des rapports s'étaient noués au milieu du XIII[e] siècle entre ce groupe et un certain Ḥadjdjî Bektash, lui originaire du Khorasân[80], dont le nom devait être l'éponyme au siècle suivant de l'ordre des Bektashis où l'on se rappelait encore, comme d'un subordonné, celui d'Isḥâq[81]. On a souvent voulu identifier ou associer Isḥâq à un autre Bâbâ, Ilyâs, originaire aussi d'Asie Centrale et transmetteur de la tradition du grand mystique poète (en turc) Aḥmed Yesevi, parce que tous deux, Isḥâq et Ilyâs, étaient plus ou moins contemporains et plus ou moins à l'origine de mouvements turcomans. Je ne crois pas cette opinion fondée[82]. Bâbâ Isḥâq était un Anatolien d'avant les Mongols, et, à moins de postuler l'identité qu'il faudrait justement démontrer, on ne voit pas Ilyâs nommé dans les récits des troubles de Bâbâ Isḥâq. Les Turcomans qui se rattachaient à Ilyâs, par l'intermédiaire d'un certain Nureh Ṣûfî sont, un peu plus tard, ceux dont allait sortir la dynastie des Qaramânides, et les Ilyâsîs devaient rester deux ou trois siècles attachés à ceux-ci; on a quelques textes ultérieurs de la *Ṭarîqat ilyâsya*[83]. Les Bektashis, dont la fortune devait durer jusqu'à nos jours, devaient se lier bientôt aux Ottomans, ennemis de Qaramânides, et dont la victoire fut la leur. Les Bektashis s'abstenaient des pratiques rituelles de l'Islam dès le XIII[e] siècle; nous ignorons ce qu'il en était des Ilyâsîs.

C'est également au temps des Mongols que pénètrent en divers milieux populaires de Rûm des ordres venus d'autres pays d'Orient, tels les Rifa'î originaires d'Égypte, ou les Kalenders ou Djâwâliqî, originaires d'Inde ou

80) Eflakî, I-296-97, II-20.
81) *Vilâyetnâmeh*, éd. A. Gölpınarlı, Istanbul, 1958, trad. allemande de Erich Gross, 1927.
82) Mon article, "Bâbâ Isḥâq, etc...".
83) Je dois la connaissance d'un texte à Mme Mélikoff.

d'Asie Centrale, moitié moines errants, moitié charlatans. On en sait trop peu pour l'époque où nous sommes pour que nous puissions y insister plus ici.

Si les Turcomans ont donné sous les Seldjuqides indépendants des preuves non équivoques de leur conscience d'eux-mêmes, on ne voit pas cependant qu'en Asie Mineure, à la différence de leurs cousins d'Asie Centrale, ils aient pendant longtemps éprouvé le besoin de l'exprimer sous la forme d'une littérature écrite. C'est peut-être pour s'affirmer face aux Mongols que le sens turc s'est affirmé, parfois chez les citadins, mais toujours en s'appuyant sur les Turcomans; il a pu profiter aussi de l'afflux des nouveaux immigrants ou du contact avec les descendants d'anciens *ghazis* anatoliens comme ceux qui leur ont transmis la connaissance de la geste de Sayyid Battâl. Sur le plan de l'intérêt spécifique pour les choses turques, il est difficile de considérer comme fortuit le fait que la plus ancienne œuvre turque attestée, le *Dânishmendnâmeh*[84], ait été composée pour cet 'Izz al-dîn Kay-Kâûs qui était amené à s'appuyer sur les Turcomans dans ses démêlés avec les Mongols ou leurs partisans. Sous la forme où nous l'avons, qui est du XIV[e] siècle, le récit fait à peine allusion aux Seldjuqides, mais il est possible que des traditions épiques aient parfois tout de même concerné ceux-ci, à en juger par les lignes liminaires et les premières pages de la chronique d'Aqsarâyî. Des rapports sont établis par contre avec les gestes de Battâl[85] et de l'Iranien Abû Muslîm.

On ne sera pas surpris qu'à côté du secteur épique, le principal secteur primitif de réalisation littéraire turque soit celui de la mystique. Les quelques vers turcs insérés dans le *Dîwân* de Djalâl al-dîn Rûmî attestent la possibilité dès lors d'écrire turc en alphabet arabo-persan[86]. Mais il faut attendre la constitution des véritables principautés pour voir apparaître quelques auteurs d'œuvres importantes entièrement turques. Nous n'avons rien conservé, et il n'a probablement rien existé, de Bâbâ Isḥâq. On a vu qu'il nous est parvenu de son temps quelques vers du citadin devenu anachorète Aḥmad Faqîh[87], et un peu plus tard l'œuvre de Shayyâd Ḥamza, adaptation turque de l'histoire de Joseph et Zulayqa inspirée vraisemblablement d'un opuscule antérieur réalisé en Asie Centrale[88]. Mais il faut attendre la fin du siècle pour trouver quelques œuvres plus importantes. Yunus Emrë[89] qui vécut apparemment dans le nord-ouest anatolien, et

84) Éd.-trad. Irène Mélikoff, 1960, 2 vols.
85) *E.I.*[2].
86) Bombaci, *Storia della letteratura turca*, 1956, trad. française I. Melikoff, 1968.
87) Köprülü, "Ahmed Faqih", Bibliographie.
88) Bombaci, *op cit.*
89) Gölpınarlı, *Yunus Emre*, 1936; éd. des poèmes, Burhan Toprak, 3 vols., 1933-34.

dont un poème porte la date (authentique ?) de 707/1307: poète populaire, mais qui a lu ou entendu réciter les vers de Djalâl al-dîn et même plus anciens, ceux du grand poète persan d'Adharbaydjân Niżâmî. À peu près contemporain semble être Gülshéhrî, adaptateur turc du *Mantiq ul-ta'ir*, "Le langage des oiseaux" du mystique iranien du XII[e] siècle Ferîd al-dîn ʿAṭṭâr et qui célébra aussi son saint contemporain Akhi Evrân[90].

Tout cela n'est pas à exagérer, mais il reste qu'il y a désormais une langue littéraire turque, distincte de celle qui s'était un peu plus tôt constituée en Asie Centrale[91].

Enfin, c'est probablement dans un milieu populaire de l'Asie Mineure mongolo-seldjuqide que vécut ce Naṣr al-dîn Hodja qui, devenu de génération en génération le héros d'un nombre croissant d'historiettes, est depuis plusieurs siècles le type du personnage tantôt niais, tantôt de rude bon sens, dont s'amusent les populations turques et environnantes de nos jours.

*
* *

En Asie Mineure sud-orientale, des mouvements analogues agitaient peut-être des Kurdes. Parmi ceux-ci s'était, avant la conquête mongole, constitué, plus ou moins lié à l'ancienne secte des Yézidis, l'ordre ṣûfî des Adawiya, fondé par Shaykh Adî[92]. En 1257, au cours des troubles de la région de Malatya, nous y trouvons comme chef militaire, un fils ou descendant de ce Shaykh Adî. D'autre part, les Germyân, qui bientôt seront installés en Anatolie occidentale, mais qui se trouvaient encore à ce moment-là dans la région de Malatya et sont probablement un mélange de Kurdes et de Turcs, sont considérés au XIV[e] siècle par les informateurs d'Ibn Battûta comme des Kurdes yézidis. Quels que soient le détail et la véracité de ces faits, ils suggèrent évidemment une extension de la propagande yézidi en milieu kurde vers le moment de la conquête mongole[93].

*
* *

C'est dans le domaine de l'art que les effets immédiats de la conquête mongole sont le moins perceptibles, et même à long terme, si le morcellement du pouvoir entraînera évidemment une sobriété plus grande des réalisations à l'époque turcomane, on ne peut pas dire que l'orientation

90) Bombaci et *E.I.*[2].

91) Je m'abstiens naturellement de parler ici des œuvres turcomanes plus connues du XIV[e] siècle.

92) *E.I.*[2].

93) Mon article dans *J.A.* 1951, "Note sur l'histoire des Turcomans..."

générale en soit modifiée. Sous le protectorat mongol proprement dit, c'est plutôt, si paradoxal que cela puisse paraître à première vue, d'une intensification de la production qu'il s'agit. Les effets du progrès culturel de la première moitié du siècle se font alors pleinement sentir, et l'émulation entre les notables du nouveau régime pour manifester leur gloire, leur souci de sauvegarder les valeurs de leur culture, le souci non moins grand du vizir ilkhânide Shams al-dîn Djuwaynî de leur témoigner de l'intérêt que présente pour eux la domination dont il est le représentant, tout cela entraîne une multiplication et une décentralisation, tant dans l'ordre des constructions civiles comme les caravansérails, dont on a déjà parlé, que des fondations plus proprement religieuses, mosquées, *madrasas*, tombeaux, etc. Quant à la nature de l'art, elle change peu. Certes, comme on peut s'y attendre, une étude attentive des monuments peut révéler, surtout dans la moitié orientale du pays, une intensification de l'influence iranienne; mais cette influence, puisqu'elle s'était déjà antérieurement fait sentir, ne peut provoquer de véritable rupture, et, lorsqu'ils ne sont pas explicitement datés, il n'est pas toujours facile d'établir si un monument est de la première ou de la deuxième moitié du XIII[e] siècle. Au niveau élémentaire de technicité où nous nous tenons, il sera donc inutile de faire ici plus que de rappeler l'existence de quelques monuments. À Sîwâs, qui rivalise maintenant avec Qunya, sont élevées, toutes deux en 1271, la mosquée dite Tshifteh minaret et la Gök Medrese (Madrasa bleue), fondations la première de Djawaynî[94], la seconde de Fakhr al-dîn ʿAlî Ṣâḥib ʿAṭa. Ce dernier, dont on a déjà vu les fondations antérieures à Qunya crée aussi une *madrasa* à Kayserî, une mosquée dans son fief de Qaraḥiṣâr, etc; il est peut-être le plus grand commanditaire de constructions de son temps. Le Pervâneh cependant ou les siens multiplièrent aussi les fondations dans leurs possessions de Toqât, Amasya, Qastamûnî, Sinope, mosquées, *madrasas*, et, on l'a déjà vu, caravansérails. De la même époque datent encore les mausolées des grands personnages que sont Djalâl al-dîn Rûmî, Sadr al-dîn Qonevî, et Fakhr al-dîn lui-même, tous trois à Qunya. Parmi les fondations de moindres personnages, on connaît spécialement la *madrasa* de Djadjabey à Qirshéhir.

Dès la fin du siècle cependant, le mouvement se ralentit. Du côté ilkhânide, il ne semble pas que même Ghâzân, pourtant musulman, ni son grand ministre Rashîd al-dîn se soient beaucoup plus intéressés à faire construire dans leurs dépendances excentriques. Et il n'y a plus de grand personnage dans ce qui reste de l'État seldjuqide. Dans la mesure où l'on

94) Peut-être pour l'usage des marchands iraniens traversant l'Anatolie.

construit encore, les initiateurs sont maintenant les représentants des petites puissances nouvelles, périphériques, à Beyshéhir, Birgi (en Aydin), Qaramân (l'ancienne Laranda), Qastamûnî, pour ne parler que de quelques exemples connus. Mais, en ce domaine, ils n'apportent pas de nouveauté comparable à l'effort de littérature en turc, et leur modeste activité bâtisseuse signifie simplement que peu à peu assimilés à la culture urbaine, ils désirent prouver aux citadins qu'ils sont les successeurs valables de ceux qui les y ont précédés[95].

95) On a dit ici ces quelques mots sur l'art pour sa place dans la culture; mais il est de notre intention de faire consacrer à cet art un fascicule spécial illustré.

CHAPITRE 7

LA FORMATION DES PREMIÈRES PRINCIPAUTÉS TURCOMANES

L'exposé d'histoire événementielle qui a précédé a montré qu'il y a en Asie Mineure à la fin du XIII[e] siècle trois forces politiques principales: les Mongols, les musulmans des villes, et les Turcomans. Ces derniers existaient depuis la première conquête turque, mais leur nombre et leur importance avaient augmenté depuis l'apparition des Mongols. Les trois groupes s'opposaient les uns aux autres avec des alliances alternées que compliquait encore le jeu des rivalités au sein de chacun d'eux. Les efforts des Mongols pour réduire les Turcomans avaient échoué, tout particulièrement dans la moitié occidentale de l'Asie Mineure (plateau central exclu). Petit à petit, ce qui n'avait été que des bandes de pasteurs nomades autour de villes encore plus ou moins gouvernées par des représentants de l'autorité centrale étaient devenus autonomes et avaient pris possession de ces villes. Ainsi se formaient des principautés encore élémentaires, qui se partageaient le pays. Aucune n'était antérieure à l'intervention mongole, plusieurs mordaient maintenant sur ce qui avait été l'empire Byzantin et le royaume de Nicée. À vrai dire il est très difficile d'en reconstituer l'histoire quand elle n'interfère pas avec celle des Byzantins, des Seldjuqides et des Mongols. Nous n'avons de tableau un peu complet qu'aux alentours de 1330, grâce à al-ʿUmarî et à Ibn Battûta. Ce fait confère cependant une importance particulière aux listes, si rudimentaires et parfois obscures soient-elles, de Pachymère et de Nicéphore Grégoras pour le tout début du XIV[e] siècle[96].

96) Mon article, dans les *Mélanges İ. Hakkı Uzunçarşılı, Tarih Dergisi*, XXXII 1979 et *E.I.*[2].

La plus ancienne et, pour notre période, la plus forte ou l'une des deux plus fortes principautés était celle des Qaramânides, née elle aussi cependant après l'intervention mongole, mais dans une région, le Taurus occidental, déjà fortement turcomanisé antérieurement. On en a vu les origines et l'histoire ci-dessus en raison de leur interférence avec l'histoire seldjuqido-mongole, et particulièrement de leur intervention dans la crise de 1276-1277. C'est peut-être plutôt à Meḥmed-Beg le Qaramânide, qu'à son homonyme de Denizli, qu'il faut attribuer, d'après l'écrivain de Qunya Eflakî (XIV[e] siécle)[97], l'invention des bonnets blancs qui étaient de son temps très généralement à la mode: ce qui témoignerait de son influence. Ce fut lui en tout cas qui essaya, au moment où il fut maître de Qunya, d'y introduire le turc comme langue de la chancellerie, comme il l'était peut-être déjà pour sa petite correspondance antérieure: réforme qui ne pouvait avoir de lendemain immédiat, quoi qu'on paraisse en avoir cru, mais qui n'en reste pas moins significative. On a vu qu'il estimait nécessaire de couvrir son autorité de celle d'un Seldjuqide, vrai ou faux[98].

Le successeur, au moins à partir de 1283, de Meḥmed-Beg, fut Kunari (Güneri?)-Beg, un de ses frères. C'est du moins ainsi que le nomme l'auteur du *Seldjuqnâmeh* qui connaît bien l'histoire à laquelle le chef qaramânide est mêlé; mais il est étrange de constater qu'il ne reste de lui, en tout cas sous ce nom, ni témoignage numismatique ou épigraphique, ni mention dans les autres chroniques, même dans Shikarî; il se peut qu'il ait porté aussi un autre nom et le nom honorifique de Madjd al-dîn, mais les informations des textes sont déficientes pour les années 683-699 ou 700, où le *Seldjuqnâmeh* le fait vivre, et sans doute vaut-il donc mieux l'intercaler entre Meḥmed et Maḥmûd dernier fils de Qaramân, qu'on connaît à la tête des Qaramânides au début du siècle suivant. L'histoire de ses rapports avec les pouvoirs environnants le montre, comme son père, antimongol, mais soucieux plus de jouer un rôle sous le couvert des sultans seldjuqides que de se révolter contre eux quand il peut l'éviter. Il possède dans le Taurus isaurien et cilicien Ermenek et Mût, les vieux centres de la puissance familiale, mais il y a ajouté sur le plateau intérieur Laranda, sur la côte ʿAlâya, et son influence s'étendait certainement jusqu'à la région d'Eregli et presque à Nigdeh. En 700 une inscription d'un Qaramânide autrement inconnu montre que la famille commence à s'intéresser aux fondations religieuses urbaines. On a vu que les Qaramânides avaient plusieurs fois voulu s'assurer la domination sur la réelle capitale de leur

97) Eflakî, cité *supra*, p. 303.

98) *Supra*, p. 268.

avant-pays, la résidence seldjuqide de Qunya; une nouvelle fois dans des conditions que nous ignorons complètement, Mûsa successeur de Maḥmûd, occupera la ville malgré la résistance de ses *akhis*, on l'a vu[99], et Chobân la leur reprendra encore. Timûrtash défend contre eux la région de Nigdeh, mais Aqsarâyî, bon connaisseur de la région, dit ensuite que le chef mongol avait par de bons rapports établi le paix avec les Turcomans, sans doute depuis sa révolte, et il n'est guère douteux que vers ce moment Qunya se trouve maintenant, définitivement, entre les mains des Qaramânides. Les Mongols ne se préoccupaient plus vraiment de cette région, ou n'étaient plus en état de le faire efficacement; et les gens de la ville en partie avaient fini par faire contre mauvaise fortune bon cœur, pensé sans doute qu'il valait mieux s'accommoder de l'inévitable et, ce faisant, en réduire les inconvénients; ils préféraient peut-être en certains cas les Turcomans aux Mongols; et les Qaramânides, visiblement commençaient à se "civiliser"[100].

C'est d'abord auprès des Qaramânides que nous avons vu apparaître les Eshref[101], dont la puissance n'égalera jamais la leur. Mais ceux-ci, qui sont peut-être mêlés d'éléments kurdes, se sont brouillés avec eux pour l'influence à Qunya et sans doute par désir plus général d'indépendance, et sont alors allés s'établir plus à l'ouest, aux confins de la province de Qunya, à Beyshéhir, et par moments occupent Abgurum, Kawâla, etc. Sulaymân b. Eshref est attesté épigraphiquement avant sa mort vers 1290 sur une porte réparée de l'enceinte fortifiée de Beyshéhir. La même ville rebaptisée Sulaymânshéhir, fut dotée par lui d'une mosquée, dont nous possédons l'acte de fondation, et qui prouve qu'il devenait un prince "civilisé". Nous avons également le tombeau qu'il s'était fait construire, où on le descendit en 702/1302. Son fils Mubâriz al-dîn Meḥmed étendit son pouvoir sur Aqshéhir et Polvadin, dota la première de ces villes d'une mosquée, et fit en 1314 à Timurtash un hommage qui légitimait son pouvoir sans lui rien coûter; mais en 1326, Timûrtash révolté enleva Beyshéhir, et supplicia Mubâriz al-dîn. Ce fut la fin de la dynastie, non que le territoire restât aux mains des Mongols, mais parce qu'à la faveur de ces événements il fut partagé entre les Qaramânides et les Ḥamîdides[102].

99) Eflakî. *supra*.

100) On a cru trouver un document nouveau sur les Qaramânides dans le récit hagiographique signalé par Mehmet Önder, *WZKM* 55, 1959, et étudié par Ahmet Y. Oçak (thèse de Strasbourg et article du *J.A.* 1979; voir ma note, *ibid.* 1980). Mais, s'il signifie ce qui était à l'honneur à la cour qaramânide vers 1330, il est en contradiction trop flagrante avec les textes historiques solides.

101) *E.I.*[2], "Ashraf".

102) *E.I.*[2] et Barbara Flemming, cf. Bibliographie.

Ces derniers ne sont connus des textes littéraires qu'au début du XIV[e] siècle, où ils lui attribuent la possession d'Antâlya, Eghridir et Burghlu/Uluburlu; l'épigraphie, comme pour les Turcomans voisins, permet dans ces villes d'attester leur présence à l'extrême fin du XIII[e] siècle et au tout début du XIV[e]. L'existence de nombreux Turcomans dans l'arrière-pays d'Antâlya est connue déjà au milieu du XIII[e] siècle d'Ibn Sa'îd; mais au temps du Pervâneh, la province maritime dont Antâlya était le chef-lieu était tenue solidement par un de ses parents ou alliés, *"malik al-sawâḥil*/roi des littoraux", Badr al-dîn, qui reconstituait à son profit la marche autonome d'Ertökûsh. C'est sans doute vers 1280 qu'Antâlya passa des mains de son successeur en celles des Turcomans. Sous les Ḥamîdides, le territoire fut divisé entre trois membres de la famille. Celui d'Antâlya fut battu par Timûrtash, mais la principauté fut reconstituée par un autre membre de la famille, momentanément réfugié en Egypte.

C'est également en rapport avec les Qaramânides que nous entendons parler pour la première fois des Menteshe, établis plus tard à l'angle sud-ouest de l'Asie Mineure[103] et dont nous aurons à reparler tout à l'heure.

La zone englobant les confins du désert central anatolien et des hautes vallées descendant vers la mer Égée constitue dans le dernier quart du XIII[e] siècle une principauté d'une genre différent. Les Germyân qui la possèdent sont, on l'a vu, un groupe ethnico-social original, probablement de descendance kurde mais turquifié. On a vu comment le gouvernement seldjuqido-mongol, vers 1275, les avait fait venir d'Anatolie orientale pour l'aider dans sa lutte contre les Turcomans d'occident. C'est probablement pour cette raison qu'ils devaient pendant quelque temps être plus ou moins considérés comme ayant sur les principautés voisines une certaine prééminence. On se souvient d'autre part que le vizir Fakhr al-dîn 'Alî avait constitué au bénéfice de sa famille une seigneurie autonome, autour de Qarahiṣar, qu'il considérait sans doute comme s'appuyant en cas de besoin sur les Germyân. Par suite des luttes entre les prétendants au sultanat et aux recherches d'alliances de ceux-ci, les Germyân se sont en fait trouvés ensuite aussi souvent en lutte qu'en accord avec les Pouvoirs officiels de Qunya, et, dans la désagrégation générale de l'État, ils ont fini par devenir une principauté comme une autre; toutefois, Germyân est le nom du peuple et non, comme chez les autres, de la famille dirigeante, connue sous le nom de l'ancêtre 'Alîshîr. Leur centre était Kutâyeh; à la fin du XIII[e] siècle, Ya'qûb descendant de 'Alîshîr est un chef puissant: une inscription montre, peut-être un peu ambitieusement, qu'il contrôle vers l'est Ankara

103) *Supra*, p. 267.

et vers l'ouest en particulier Tripoli du Méandre, Gümüshashâr, Sovrikôy, Simaw, et Kula. Des parents ou vassaux tenaient Denizli, Aydin/Tralles; et Alashéhir/Philadelphie[104], dans le cadre de l'empire Byzantin, lui payait tribut. Al-'Umarî vante les ressources de son État. Yaq'ûb construisit une mosquée, et un roman de chevalerie fut dédié à son fils. Mais vers le même moment, Ibn Battûta se fait l'écho de rumeurs qui accusaient les Germyân de tendances hérétiques yézidi[105]. Les descendants de Fakhr al-dîn 'Alî (le Ṣâḥib) sont encore probablement connus d'al-'Umarî sous le nom déformé par son informateur génois de Ṣâ'ib[106].

On a vu précédemment que Denizli avait été le théâtre d'une première tentative autonomiste turcomane qui avait échoué. La ville avait été reprise par le gouvernement seldjuqido-mongol direct, puis disputée un moment entre les Germyân et les descendants de Fakhr al-dîn 'Alî; au temps de l'Ilkhân Ghâzân, Rashîd al-dîn, le fameux historien-vizir, bluffant peut-être un peu, l'a considéré comme assez solidement tenue pour qu'on pût envisager d'en faire pour le souverain mongol une résidence d'été[107].

Ce fut principalement à partir du territoire des Germyân que des Turcomans pénétrèrent progressivement sur le territoire égéen byzantin; l'attirance exercée par cette expansion retirait aux Germyân une partie de leurs effectif guerriers, ce qui devait contribuer à leur déclin.

Cette expansion avait été favorisée par le retour du gouvernement byzantin à Constantinople, qui le détournait d'attacher une grande importance aux confins asiatiques insidieusement pénétrés par les pasteurs turcomans. Le pays était déjà pratiquement perdu lorsque l'empereur Andronic II décida d'utiliser la grande compagnie catalane alors en Grèce; la tentative finalement échoua, et après 1304 on ne voit plus de forces byzantines dans l'arrière-pays asiatique de la mer Égée[108].

Du sud au nord, le "front" est maintenant tenu par les principautés de Menteshe, Aydin, Sarukhân, Qarasï, avec 'Uthmân/'Osmân au nord-est.

La principauté de Menteshe apparaît déjà plus ou moins constituée avant 1290[109]; elle ne l'était pas en 1277, où Menteshe, chef de Turco-

104) Hélène Ahrweiler et P. Lemerle dans *Byzantina-Sorbonnensia*, 1983.
105) Mon article dans *J.A.* cité *supra*.
106) 'Umarî, 36; aussi Eflakî, II-343.
107) Rashîd al-dîn, *Correspondance...*
108) Références dans Ostrogorsky.
109) Wittek, *Das Fürstentum...*; et *Isl. Ansikl.*

mans peut-être antérieurement établis dans la région de Sîwâs, était associé au combat des Qaramânides; sans doute fut-ce à la suite d'échecs de ce moment ou des luttes antérieures contre les Eshref, qu'il migra "au-delà de Lâdîq" où on le trouve guerroyant avec d'autres en 1282. Au début du XIV^{e} siècle, le territoire de Menteshe comprend Milas, Mughla etc, soit l'ancienne Carie. Il rencontrera du côté de la mer les Hospitaliers qui venaient juste de s'établir à Rhodes. Ils retrouvent bien entendu les traditions des indigènes marins, et leur expansion se manifeste sous la forme de course et piraterie.

Le territoire qui va bientôt constituer la principauté d'Aydin est le champ de rencontre d'une expansion venant du sud avec Sasa, vassale de Menteshe et d'une autre, avec les fils d'Aydin, venant du territoire des Germyân à l'est. De Muḥammad b. Aydin on ne sait rien avant les environs de 700/1300. De la dynastie de Sarukhân, on ne sait rien à cette époque que l'existence; la ville de Philadelphie avait au milieu d'eux un statut autonome peu clair. La petite dynastie de Qarasï est peut-être un peu postérieure et résulte à la fois de l'infiltration turcomane au sud et du transfert par les Byzantins de Turcs balkaniques. La principauté primitive de ᶜOsmân, autour du noyau de Söğüt d'où devait sortir l'empire Ottoman ultérieur, n'était alors qu'un petit groupe semblable aux autres[110].

Bien que les conditions géographiques dussent permettre à ces principautés, en débordant peu à peu au-delà des Détroits et des côtes égéennes, d'acquérir une puissance nouvelle, leur comportement ne diffère pas non plus de groupes turcomans peu stabilisés qui guerroyaient alors autour de l'État résiduel de Trébizonde et vers l'ouest jusque vers Samsun. Au début du XIV^{e} siècle ils se heurtaient parfois à des contingents mongols grossis de Géorgiens[111].

Au milieu de ces Turcomans du nord, un bloc important était constitué par la principauté de Qastamûnî[112]. On a vu que la population turcomane y était abondante et que Kay-Qubâdh avait donné au gouverneur régional un rôle important culminant avec la fameuse expédition de Crimée. Nous voyons mal dans quelle mesure ces chefs ont une certaine autonomie au cours du XIII^{e} siècle et étaient partie intégrante de l'ensemble turcoman.

110) Se méfier de ce que racontent les sources ottomanes postérieures.

111) Brosset, *Géorgie...*, 627, 640, et 648.

112) Sur l'ensemble de l'histoire de la principauté de Qastamûnî au XIII^{e} siècle voir Yaşar Yücel, "Coban..." repris de deux articles dans *Oriens* 1959, p. 205 *sq.*; voir mon article, "Questions d'histoire...", 1971; E. Zakhariadou, "Pachymeres on the 'Amourioi of Kastamonu", *Byzantine and Modern Greek Studies* 3, 1977.

D'après Ibn Bîbî, Muẓaffar al-dîn Yavluk-Arslân fils de Husâm al-dîn Alp-Yörüq était un notable possédant ce qu'avaient possédé ses ancêtres depuis Choban au temps de Kay-Qubâdh. Muẓaffar al-dîn, dans les luttes entre sultans soutint Masᶜûd venu de Crimée; il devait trouver la mort dans les troubles de 691/1292. L'acculturation de la famille et son rôle politique sont prouvés par le fait qu'il lui fut dédié un traité d'astrologie populaire, un exposé d'histoire religieuse, un recueil de textes administratifs. Néanmoins, il n'est pas douteux que Qastamûnî en 1256 relevait d'un *beglerbeg*, Tavtash, habituellement actif à Qunya, qu'en 1258 la province fut prise par Bâbâ Tughrâî comme territoire chargé de subvenir aux frais de son vizirat, que pour cette raison Tâdj al-dîn Muᶜtâzz mit en un moment la main dessus comme gage des remboursements des emprunts de Tughrâî qu'en 671/1272 elle est administrée par un fils du Pervâneh Muᶜîn al-dîn, et que le fils de celui-ci, Meḥmed-Beg, la posséda de nouveau en 1295-1299. ᶜOsmândjik, dans la même province, était évidemment sous contrôle gouvernemental seldjuqido-mongol en 670/1271, puisque c'est là que fut momentanément incarcéré le vizir Fakhr al-dîn ᶜAlî. Il faut donc admettre probablement que Ḥusâm al-dîn, Muẓaffar al-dîn et Maḥmûd fils du précédent n'ont possédé Qastamûnî que pendant une période au total assez courte consécutive à la chute du Pervâneh, tout en appartenant sans doute à une famille qui exerçait d'une manière plus ancienne et plus stable un pouvoir plus limité dans la région. On a vu leur rôle dans les révoltes de Masᶜûd II et de Syâvush, et nous savons aussi que vers 1280, une attaque byzantine sur Sinope a été repoussée par les Turcomans *tshepni*. Il ne s'ensuit pas que les princes précédents soient des chefs turcomans; et c'est au contraire ceux-ci que Syâvush a soulevés contre eux. On s'expliquerait alors qu'en définitive ce ne soit pas cette famille qui ait fondé la principauté durable des Djândârides, dont le nom remonte à un certain Djândâr établi à Aflânî à l'ouest de Qastamûnî et auquel les sources postérieures attribuent la conquête de cette ville et de Sinope. Mais Sinope est indépendante au moins jusqu'en 1326, et Aqsarâyî atteste que c'était déjà le fils de Djândâr, Sulaymân Pasha, qui était maître de Qastamûnî en 1314, où il fit hommage à Abû Saᶜîd l'Ilkhân. Les auteurs grecs paraissent le connaître dès 1300 et ne mentionnent rien de son père (inscription suspecte de 1289?). C'est encore Sulaymân Pasha que rencontra Ibn Battûta, mais, au passage d'al-ᶜUmarî, il avait été remplacé depuis peu par son fils Ibrahim; al-ᶜUmarî cependant appelle toujours le pays "pays de Sulaymân Pasha", significativement. Il ne voit aucun rapport entre celui-ci et l'ancienne dynastie de Qastamûnî. La discussion est encore compliquée par le fait que les historiens byzantins appellent les puissants

chefs de la région Amour(oi) sans qu'on puisse assurer exactement de quelle dynastie ils parlent, l'une des deux précédentes ou celle connue à Girdebolu, à l'ouest de Qastamûnî, connue d'al-ʿUmarî et de Mâzandarânî.

L'histoire de Sinope avant son incorporation dans l'État djândâride est à peine plus claire. Nous savons qu'elle avait fait partie de la principauté du *pervâneh* Muʿîn al-dîn et qu'à la fin du XIII^e siècle elle appartenait encore ou de nouveau à son fils Meḥmed Beg, puis peut-être à son fils Masʿûd Beg qui au début du XIV^e siècle avait enlevé Samsun. À cette époque, Sinope était aux mains d'un certain Ghâzî Tshelebî, personnage célèbre dont nous ne savons rien. Les Trébizondais et Génois le célèbrent comme un corsaire, ainsi qu'Ibn Baṭṭûṭa et al-ʿUmarî, coulant des navires à Caffa et en Crimée par plongée sous-marine. D'après les auteurs d'époque ottomane il aurait été un fils du seldjuqide Masʿûd; on peut aussi penser à Masʿûd mentionné ci-dessus. D'aprés la pierre tombale de Ghâzî Tshelebî, il était fils de Masʿûd (Beg ou Tshelebî). Ses activités durèrent jusqu'en 1324 au moins. Sinope avait été incorporé à la principauté Djândâride lors du passage d'Ibn Baṭṭûṭa[113].

D'autres groupes autonomes existent au début du XIV^e siècle sur les confins syro-mésopotamiens instables et mal connus, contenus en tout cas par les Mamluks alors puissants.

Nous n'avons pas à suivre ici le sort ultérieur de ces principautés naissantes. La plupart d'entre elles plus tard chercheront à faire admettre qu'elles avaient été légitimement investies par les derniers Seldjuqides, voire par le grand Kay-Qubâdh; certains chefs sont plus authentiquement connus pour avoir prêté hommage à l'Ilkhân Abû Saʿîd, sans que cela entraînât aucune conséquence pratique.

113) *E.I.*².

CONCLUSION

Dans aucun des pays où des Turcs au Moyen Âge ont exercé le commandement, ils n'étaient majoritaires; cependant il y a une distinction fondamentale à faire: dans les pays arabes et dans une partie de l'Iran, il s'agit d'une armée superposée à une population autochtone, et détachée de la société dont ces Turcs étaient originaires, intégrée quelque peu à celle du pays où ils étaient maintenant installés; en Asie Mineure au contraire, ainsi qu'en Iran du nord-ouest, s'il reste une population indigène, et quelle qu'en soit la proportion numérique, nous avons affaire à l'immigration d'un peuple, avec femmes, enfants, bêtes, traditions, organisation apportées de leur Asie Centrale ancestrale. D'autre part, il s'agit pour la population indigène non pas d'une population, mais de plusieurs, non fondues, n'occupant chacune qu'une partie du territoire, alors que les Turcs sont un peu partout, et constituent donc une "Turquie" par dessus des zones plus ou moins grecques, arméniennes, etc. C'est un trait marquant de cette "Turquie" que l'utilisation des diverses populations au profit de la catégorie dominante, mais on ne peut dire qu'il y ait eu fusion.

Cependant, à cet égard, il faut dans notre "Turquie" distinguer clairement deux catégories de populations. L'aristocratie turque et les groupes établis dans les villes avaient été plus ou moins iranisés, aspiraient à reproduire en Asie Mineure des modèles connus en Iran, et attiraient ou accueillaient des Iraniens, linguistiquement et culturellement se comportaient, surtout au XIII^e siècle, plus en Iraniens qu'en Turcs. L'influence byzantine des premiers temps avait cédé la place prépondérante à l'influence iranienne, en partie à cause de la barrière religieuse entre musulmans et chrétiens. Dans le petit peuple rural, les choses en allaient autrement. Au début, Turcomans et paysans grecs avaient fait mauvais ménage; mais assez vite les choses avaient changé: il s'agissait de deux populations du pays, qui pouvaient profiter l'une de l'autre, et on peut penser que les paysans indigènes au XIII^e siècle n'étaient pas plus mal en point chez les Turcs que chez les grands propriétaires byzantins. Mais il n'y avait pas fusion, si bien que les Turcomans ne s'iranisaient ni ne s'hellénisaient et qu'ils représentaient face aux éléments iraniens des villes un élément turc qui devait peu à peu l'emporter.

Plus tard, on présentera parfois l'empire Ottoman comme un empire gréco-turc[114]: vue un peu simpliste mais non dépourvue de toute réalité.

114) Dernièrement, le petit *Empire Ottoman* de Dimitri Kitzikis, P.U.F., coll. "Que sais-je?", 1985.

L'État seldjuqide n'est pas l'empire Ottoman, quand ce ne serait que parce que géographiquement il n'englobe même pas tout à fait toute l'Anatolie. On ne peut éviter cependant une constatation qui peut paraître paradoxale aux esprits formés dans le cadre des événements des deux derniers siècles, mais qui n'en est pas moins incontestable. Les Byzantins, ou des Byzantins, ont appelé les Occidentaux au secours contre les Turcs, mais aussi bien des Turcs contre des Occidentaux; et l'on ne peut dire que les Croisades aient été parmi eux spécialement bien vues. Les mariages turco-grecs ont été fréquents dans l'aristocratie, et ne paraissent avoir été mal vus ni d'un côté ni de l'autre. Jamais, ni entre Byzantins et Arabes, ni entre Turcs et Arabes malgré la communauté de religion, on ne trouve de symbiose comparable. Il est vrai qu'à l'époque mongole, et dans une moindre mesure déjà auparavant, l'influence iranienne supplante celle de Byzance affaiblie, puis que se développe par l'essor des Turcomans un mouvement de turquisation. Ce balancement caractérise la période ici étudiée, avant qu'on le retrouve sous d'autres formes et dans un territoire élargi dans l'empire Ottoman. Il est ridicule de faire commencer l'histoire de celui-ci à la petite principauté de ʿOsmân, comme si elle était née hors de tout environnement. Il est aussi ridicule de considérer la période seldjuqide comme une préface à la période ottomane. On peut y déceler des traits communs, mais qui ne menaient pas forcément aux mêmes aboutissements. J'espère que ce livre aura favorisé quelques réflexions sur ces sujets.

BIBLIOGRAPHIE

L'évolution de la production dans la dernière génération nous amène à modifier largement la bibliographie donnée dans l'édition anglaise de 1968.

Sur la période pré-ottomane de l'histoire anatolienne en général voir tout particulièrement Sp. Vryonis Jr., *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamisation from the Eleventh through the Fifteenth Century*, Université de Californie, Los Angeles, 1971 (voir mes réserves dans *IJMES*, 1972); plus récemment, mais du point de vue de l'histoire ottomane, les premiers chapitres de A. Bombaci et S. Shaw, *L'Impero ottomano*, Turin 1982; et E. Werner, *Die Gebürt einer Grossmacht*, 1966, rééd. Vienne/Çologne 1985. On se tiendra au courant de la production sur l'histoire turque en général par le *Türkologischer Anzeiger* de l'Université de Vienne (W. Tietze et continuateurs) pour les dix dernières années, l'*Islam Ansiklopedisi* et l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2ème édition, parue pour le moment jusqu'à la lettre *M*, et secondairement par l'*Index Islamicus* de J.D. Pearson, Londres, 1 vol. 1958 et suppléments atteignant pour le moment 1980; en plus du dernièr volume qui contient les articles, il y a, pour la période correspondante, 1975-1980, un volume sur les livres; l'entreprise est utile malgré de gros défauts et continue sous des responsabilités nouvelles. Entre autres revues à consulter, voir *Turcica* (1971 et suiv.) et la revue turque *Belleten* depuis 1935. Nous ne prétendons pas donner ici une bibliographie exhaustive mais seulement une sélection des lectures à conseiller pour le moment aux lecteurs et aux chercheurs pour compléter leurs connaissances sur les points traités dans le présent livre.

La bibliographie de l'histoire de l'art sera donnée au fascicule qui lui est réservé, si Dieu le veut.

Partie I

Les sources

Les Turcs n'ayant pratiquement rien écrit d'historique dans leur langue dans la période ici étudiée nous sommes obligés de nous rapporter à la littérature des cultures périphériques: grecque, arabe et persane, syriaque, arménienne et secondairement géorgienne, et latine, surtout d'Orient. Les sources arabes sont répertoriées dans C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur,* 2ème éd., 2 vols, Leiden 1943-49, et supplément 3 vols, 1937-42, en attendant les volumes post-classiques espérés de Fuad Sezgin, *Geschichte der arabischen Schriftum*, surtout vol. I, Leiden 1961. Pour la littérature arabe chrétienne G. Graf, *Geschichte der christlischen arabischen Literatur*, 5 vols, Vatican 1944-53. La littérature persane est répertoriée dans C.A. Storey, *Persian Literature* I, Londres 1927-53, de préférence dans la révision de Y.E. Bregel, *Persidskaya Literatura* (en russe), Moscou 1972. La littérature syriaque dans A. Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur*, Bonn 1922. La littérature grecque, en ce qui nous concerne, G. Moravcsik, *Byzantino Turcica*, 2ème éd., 2 vols, Berlin 1958. En ce qui concerne les sources latines l'ancienne *Bibliotheca Historica Medievi* de A. Potthast est en cours de remplacement par l'entreprise internationale collective du *Repertorium Fontium Historiae Medio-Aevi*, publié à Rome depuis 1962 et qui au moment présent atteint la lettre *I*.

Sources arabes et persanes

Pour le XIe siècle, la source essentielle est la continuation de la Chronique de Hilal al-Ṣâbî par son fils Ghars al-Ni'ma Muḥammad, de 1055 à 1085, conservée dans le *Mir'at-zamân* de Sibt b. al-Djawzî, éd., avec des lacunes pour la Syrie et l'Égypte, de Ali Sevim, *Mir'âtü'z-zeman fi Tarihi'l-Âyan*, Ankara 1971. Les autres sources iraqiennes ne parlent qu'exceptionnellement de l'Asie Mineure. Au milieu du XIIe siècle sont écrites des sources syriennes dont les principales sont la *Chronique abrégée* d'al-ʿAẓîmî, mon édition, "La chronique d'al-ʿAzîmî" dans *J.A.* CCXXX-3 1938, et Ibn al-Qalânisî, *Dhayl al-ta'rikh al-dimashqî*, traduction française *Damas de 1074 à 1154*, R. Le Tourneau, Damas 1952. L'histoire de Mayâfâriqîn d'Ibn al-Azraq al-Fariqî (jusqu'en 1078) reste inédite pour le dernier siècle; voir mon article "Le Diyâr Bakr au temps des premiers Artuqides" dans *J.A.*, Oct.-Déc. 1935. Les histoires locales perdues de Syrie ont été grandement utilisées dans Ibn abî Tayyî (lui-même conservé par l'intermédiaire d'Ibn al-Furat inédit pour cette partie) et par Kamal al-dîn b. al-ʿAdîm, *Zubda* (Histoire d'Alep), éd. S. Dahan, *Târîkh H, Halab,*

Damas 1951-1968, 3 vols et *Recueil des Historiens des Croisades*, Orientaux III, Paris, et *Bughrya*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale, n° 2138, dans la première moitié du XIIIe siècle. Pour la fin du XIIe, la vie de Saladin a été racontée par Behâ al-dîn b. Shaddâd et Imâd al-dîn al-Isfahânî, *Barq al-Shâm* et *Conquête de Jérusalem*, trad. franç. H. Massé, Paris 1972, éd. sélective dans *Le livre des deux jardins* d'Abû Shâmâ, éd. du *Recueil des Historiens des Croisades*, Orientaux IV. L'historien mésopotamien Ibn al-Athîr dans son *Kâmil fil-ta'rîkh*, éd. Tornberg, vols X à XII, Leiden 1851-76, ou *R.H.C.O.*, vols I et II, incomplète mais avec trad. franç., utilise presque toutes ces sources et quelques autres jusqu'en 628/1231; l'ouvrage est pratiquement continué jusqu'en 1262 dans l'histoire ayyûbide d'Ibn Wâsil, *Muffaridj al-Qurûb fi akhbar Banî Ayyûb*, éd. Shayyal (vols I à III) et Rabiʿ (la suite), 5 vols parus à suivre— pour la suite, ms. B.N. 1702— un dernier volume est prévu, Le Caire 1953-1977; trad. franç. annoncée par Bruno Halff. *Histoire des Patriaches d'Alexandrie*, Paris/Alexandrie 1943-1974, jusqu'en 1255; Sibt b. al-Djawzî, *Mir'at al-zamân*, surtout la partie concernant le XIIIe siècle jusqu'en 1253, éd. Hyderabad. *Mir'at uz-zaman or the Mirror of the Age*, 1951-52. On trouvera d'autres sources secondaires répertoriées dans ma thèse, *La Syrie du Nord et la Principauté d'Antioche à l'époque des Croisades*, Paris 1940, dont Ibn Naẓîf Muḥammad al-Hamâwî, jusqu'en 1235, *Ta'rikh al-Mansûrî*, éd. fac-simile G.A. Gryaznevitch, Moscou 1970, important pour l'Asie Mineure au XIIIe siècle, Abû Shâmâ, *Suite* des *Deux Jardins* dans *R.H.C.* Orientaux V, et Al-Makin b. al-Amîd, jusqu'en 1260, édité par moi-même, "La chronique des Ayyûbides d'al-Makin b. al-Amîd", dans *B.E.O.* XV, 1955-57; Nasawî, *Sirat al-Sulṭân Djalâl al-dîn Mankubertî*, éd.-trad. Houdas, *Histoire de Djalal al-din Mangubertî*, 2 vols, Paris 1891-95; ʿAbd al-Laṭîf al-Baghdâdî, *Mémoires* (voir mon article, "Abdallatif al-Baghdâdî, portraitiste et historien de son temps", dans *B.E.O.* XXIII, 1970), et aussi pour la période des Mamlûks, Baybars al-Mansûrî, inédit, Qirtay ou Qaratay al-ʿIzzî, inédit, et surtout ʿIzz al-dîn b. Shaddâd, *Vie de Baybars*, éd. Hoteit, Beyrouth 1980, 2ème partie seule conservée directement; Ibn ʿAbdezzahîr, vie de Baybars, *Rawd al-Zâhir fi sîrat al-Malik al-Zâhir*, éd. Khoweyter, Ryad/Damas 1976, vie de Qalawn, *Tashrif al-ayyâm wal-ʾusûl fi sîrat al-Malik al-Manṣûr*, Le Caire 1961, vie d'al-Ashraf Khalîl, *Al-Altâf al-khaffiyya min al-sîra al-sharîfa al-sulṭâniyya al-malakiyya al-ashrafiyya* (début seul), éd. A. Moberg, *Ur ʿAbdallâh Ibn ʿAbd ez-Zâhir's Biografi över Sultanen el-Melik el-Aŝraf Ḫalil* (arabe et suédois), Lund 1902; Yunînî, suite du *Mir'at al-zamân*, éd. Hyderabad, *Dhayl mir'at al-zamân*, 4 vols, 1954-61, contenant de larges extraits de la partie perdue d'Ibn Shaddâd. Voir aussi la grande Histoire, encore iné-

dite, de Dhahabî et celle d'Ibn Dawâdârî, vol. IX, éd. H.R. Roemer, Le Caire 1960; Nuwayrî, Encyclopédie, *Nihâyat al-'arab*, éd. en cours. Pour cette époque doivent être aussi considérés des voyageurs et géographes tels que, un peu Abûl-Ḥamîd al-Gharnatî, et surtout Ibn Djubayr, trad. Gaudefroy-Demombynes, *Voyages*, 4 vols, Paris 1949-1965, ʿIzz al-dîn b. Shaddâd, déjà nommé *supra*, *Al-Aʿlaq al-Khaṭîra*, éd. de la partie concernant la Syrie du Nord par Anne-Marie Eddé-Terrasse, *Al-Aʿlâq al-khaṭîra fî Dhikr umarâ' al-Shâm wa'l-Djazîra*, Damas 1984 et Ibn Saʿîd (mon article "Ibn Saʿîd sur l'Asie Mineure seldjuqide" dans les *Ankara Univ. D.T.C. Fakültesi*, Ankara 1968); ʿAlî al-Harawî, *Guide des lieux de pélerinages*, éd. J. Sourdel, Damas 1953; nous aurons l'occasion d'utiliser, bien qu'ils soient un peu postérieurs, Ibn Baṭṭûṭa, éd.-trad. Defrémery-Sanguinetti, *Riḥla*, Paris 1853-58, trad. anglaise H.A.R. Gibb, *The travels of Ibn Battuta*, 3 vols, Cambridge 1958-71, et al-ʿUmarî, dont la section concernant l'Asie Mineure a été éditée par Fr. Taeschner, *al-'Umarî's. Bericht über Anatolien in seinem Werke Masâlik al-abṣâr fî mamâlik al-amṣâr*, Leipzig 1929 (analyse française par E. Quatremère dans *Notices et extraits* des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, n° 13). Abûl-Fida, souvent utilisé, ne fait guère que reproduire à un demi-siècle d'écart Ibn Saʿîd cité *supra*. En persan, le *Râḥat al-ṣudûr* de l'iranien Rawandî, dédié vers 1200 au Seldjuqide de Rûm Kay-Khusraw, ne concerne cependant encore que les "Grands" Seldjuqides. De littérature historiographique relative aux Seldjuqides de Rûm il n'existe rien avant la période mongole et seul l'ouvrage d'Ibn Bîbî, *Seldjuqnâmeh*, écrit vers 1280, développe sérieusement la partie antérieure du XIII^e siècle (il est muet pour le XI^e et XII^e). L'édition du manuscrit complet par A. Erzi, *El-Evâriviü'l-'Alâ'iyye fî'l-Umûri'l-'Alâ'iyye*, Ankara 1956, est restée inachevée, mais on a une édition d'une version à peine abrégée "Histoire des Seldjuqides d'Asie Mineure", par Houtsma au vol. IV du *Recueil des textes relatifs à l'histoire des Seldjuqides*, Leyde 1902, et une traduction de cette version mais avec additifs empruntés à l'original par H. Duda, Vienne 1959, *Die Seltschuken Geschichte des Ibn Bîbî*. C'est pour toute la première moitié du XIII^e siècle l'ouvrage essentiel, parfois presque unique, dont nous ayons à nous servir. Bien que de style un peu fleuri et de chronologie quelquefois imprécise, c'est un ouvrage de haute valeur, dont l'auteur, haut fonctionnaire à la Cour seldjuqide, disposait d'une documentation excellente. L'adaptation turque de Yazidjî Oghlu (XV^e siècle, en milieu ottoman) — au vol. III du *Recueil des textes relatifs à l'histoire des Seldjuqides*, Leyde 1902—, a trop souvent été utilisée au lieu d'Ibn Bîbî même par les turcologues, alors qu'il ajoute dans une ambiance ottomane ou modifie des passages absents de l'original et sans

garantie de documentation; nous citerons le texte d'après l'édition Houtsma dont les pages sont indiquées en caractères gras dans la traduction allemande de Duda. Pour Aqsarâyî et l'histoire de l'Anonyme de Qunya voir plus loin.

Sources chrétiennes d'Orient

L'historiographie syriaque qui traverse une période de renaissance est importante, bien que non musulmane, parce qu'elle émane d'auteurs ayant largement vécu en Asie Mineure-même. Les deux principaux sont, à la fin du XII^e siècle, Michel le Syrien, *Chronique*, éd.-trad. J.B. Chabot, *Chronique de Michel le Syrien*, 4 vols, Paris 1899-1910, dont il a été composé au XIII^e siècle par un disciple de Sarcavag d'Ani (communication de J.P. Mahé) une adaptation largement originale en arménien, éd.-trad. *R.H.C.*, Historiens arméniens I, et à la fin du XIII^e siècle, Grégoire Abûl-Faradj Bar Hebraeus, en arabe Ibn al-Ibrî, *Chronography*, éd.-trad. E.W. Budge, Oxford 1932, dont il existe aussi une version arabe abrégée; de Bar Hebraeus voir aussi le *Chronicon ecclesisasticon*, éd. Abbeloos-Lamy, 2 vols, Louvain 1872-77. Voir aussi la *Chronique anonyme* atteignant 1235, éd. Chabot, *Chronicon ad annum Christi 1234 pertinens*, Louvain 1916, trad. Abuna, *Anonymi auctoris chronicon ad A.C. 1234 pertinens*, Louvain 1974, ceuvre de deux ou trois auteurs successifs indépendants de Michel le Syrien.

La littérature arménienne est représentée au XI^e siècle entre autres par Aristakès de Lasdivert, trad. par M. Canard et A. Berbérian, *Récit des malheurs de la Nation arménienne* (d'apres l'édition russe de K. Youzbashian, 1973), Bruxelles 1973, au XII^e siècle surtout par Mathieu d'Édesse et son continuateur Grégoire le Prêtre, éd.-trad. dans *R.H.C.*, Historiens arméniens I; au XIII^e siècle elle se divise en deux branches, l'une en Arménie propre surtout à l'époque mongole (extra-anatolienne: Vartan, Giragos, Malachie le Moine, etc., peu circonstanciée en ce qui concerne l'Asie Mineure), l'autre en Cilicie dont l'œuvre principale, la *Chronique* attribuée au Connétable Sempad, n'a été mise à notre portée que récemment par Mlle Der Nersessian (larges extraits en anglais dans *Etudes byzantines et arméniennes*, Louvain 1973) et en français par Gérard Dédeyan, *la Chronique attribuée au Connétable Smbat*, Paris 1980. Ces ouvrages sont intéressants mais d'horizon plus étroit que les ouvrages syriaques. Il n'y a pas d'œuvre historique arménienne à cette époque en Asie Mineure propre; il y en aura au XIV^e dont une à Sîwâs.

Il faut mentionner la littérature géorgienne rassemblée pour l'essentiel avec traduction franç. par M.F. Brosset, *Histoire de la Géorgie depuis l'anti-*

quité jusqu'au XIX^e siècle, St-Pétersbourg, 2 vols, 1849-58 (d'après des sources publiées maintenant en géorgien).

Sources grecques

Pour le XI^e siècle, les *Chroniques* de Skylitzès/Cédrenos, *Synopsis historiarum*, éd. I. Bekker, 1838-39, et Michel Attaliates, *Historia*, éd. I. Bekker, 1853, tous deux jusqu'en 1079, Nicéphore Bryenne, 1057-1080, *Commentarii*, éd. A. Meinecke, 1836, toutes trois publiées dans le *Corpus Scriptorum Historicae Byzantinae (C.S.H.B.)* de Bonn au XIX^e siècle. Au début du XII^e l'*Alexiade* de Anne Comnène, 1069-1118, éd. Bonn *(C.S.H.B.)* et ré-éd.-trad. B. Leib, *Alexiade. Règne de l'empereur Alexis I Comnène (1081-1118)*, 3 vols, coll. Budé, Paris 1937-45. Pour le XII^e siècle Cinnamos, *Epitome historiarum*, éd. A. Meinecke, 1836, et Nikétas Choniate, *Historia*, éd. I. Bekker, 1835, dans *C.S.H.B.*, chacun 2 vols; pour la première moitié du XIII^e siècle Georges Akropolite, éd. Heisenberg, *Opera*, Leipzig 1903, et B. Lehmann, *Die Nachrichten des Niketas Choniates, Georgios Akropolites und Pachymeres über die Seldschuken*, Leipzig 1939. Pour la suite, Pachymère, *De Michaele et Andronico Paleologis libri XIII*, éd. I. Bekker, *C.S.H.B.*, 2 vols, 1835 et Nicéphore Grégoras, *Romania Historia*, éd. L. Schopen et I. Bekker, *C.S.H.B.*, 2 vols, 1829-33.

Pour Trébizonde, voir A. Papadopoulos-Kérameus, *Fontes rerum imperii Trapezuntini*, St-Pétersbourg, 1897.

Sources latines et occidentales

Les sources qui nous intéressent sont essentiellement celles qui racontent la traversée de l'Asie Mineure par certaines croisades et l'histoire de la Syrie du Nord sous la domination latine: fondamentalement les historiens de la 1^ère et de la 3^ème Croisade (Croisade de Frédéric Barberousse). Four la 1^ère voir en général ma *Syrie du Nord...* et parmi les sources plus particulièrement *Gesta Francorum et Aliorum Hierosolimitanorum*, éd. avec trad. franç. L. Brehier, Paris 1924 et Raymond D'Aguilers, *Historia Francorum qui ceperunt Iherusalem*, dans *R.H.C.*, Occidentaux III; pour la 3^ème surtout *Das Itinerarium Peregrinorum*, éd. H.E. Mayer, Munich 1962, et le *Poème d'Amboise*. Les années consécutives à la 1^ère Croisade sont traitées par Foucher de Chartres et Albert D'Aix, *R.H.C.*, Occidentaux III et IV; voir aussi Gauthier le Chancelier. Le principal historien de l'Orient Latin pour le XII^e siècle est Guillaume de Tyr dont il a été composé au XIII^e des continuations en vieux français, l'essentiel dans *R.H.C.*, Occidentaux I; de Guillaume de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis*, une édition meilleure est annoncée par R.B.C. Huygens. Pour la plus vieille continuation française voir R. Morgan, *La continuation de Guillaume de Tyr (1184-1197)*, Paris 1982. Certains chroniqueurs, même occidentaux, peuvent occasionnellement nous intéresser tels Ordéric Vital, éd. A. le Prevos, *Historia ecclesiastica*, 5 vols, Paris 1838-55; pour les sources poétiques, voir *La Chanson d'Antioche* de Richard le Pélerin et Graindor de Douai, éd. Suzanne Duparc, Paris 1978; et, un siècle plus tard, Vincent de Beauvais, citant Simon de Saint-Quentin, maintenant édité par J. Richard, *Historia Tartarorum*, Paris 1965, qui reproduit en marge la pagination de l'édition de Douai de Vincent, et quelques autres voyageurs, tels Guillaume de Rubrouck et Marco Polo. Renseignements précieux dans *La pratica della mercatura* de Pegolotti, éd. A. Evans, Cambridge (Mass.) 1936.

On trouve incidemment des renseignements dans des recueils de documents émanant des villes marchandes d'Italie ou des Ordres religieux: Tafel et Thomas, "Urkunden zur älteren Handels" dans *Fontes rerum Austriacarum*, 3 vols, Vienne 1856-57, *Regesta regni Hierosolymitani*, éd. R. Roehricht, Innsbruck 1898, et suppl. 1904, *Cartulaires des Hospitaliers de St Jean de Jérusalem (1100-1310)*, éd. J. Delaville le Roux, Paris 1894-1906, *Bibliotheca bibliografica della Terra Sancta et dell'Oriente francescano*, Florence 1906-27, éd. G. Golubovich, etc.

Sources orientales d'époque mongole

M.Z. Oral, "Anadolu'da İlhan devri vesikalar, Temürtaş Noyan zamanında yapılmış eserler ve kitabeler", *Türk Tarih Kongresi*, Ankara 1960. Dans le domaine mongol il faut distinguer, tous de langue persane, les historiens iraniens, et les historiens proprement anatoliens dont deux sont importants, l'Anonyme du *Ta'rîkh Seldjuq* et Aqsarâyî. Le premier émane d'un bourgeois de Qunya, éd. fac-simile et trad. turque par Feridun Hafiz Uzluk, *Anadolu Selçukluları devleti Tarihi*, Ankara 1952; il est particulièrement précieux pour les années 1275-1292; le second est un haut fonctionnaire qui écrit dans les premières années du XIV^e siècle; son *Musamerat ul-Akhbar* a été édité par Osman Turan, Ankara 1944, et analysé en allemand par Fikret Içiltan, *Die Seltschuken-Geschichte Akserâyî*, Leipzig 1943. Le document hagiographique découvert par Mehmet Önder ne peut être tenu pour vraiment historique, voir ma note dans *J.A.* CCLXVIII/1-2, 1980. Un peu plus historique est Eflakî qui écrit au milieu du XIV^e siècle les biographies des Mevlevi jusque vers 1320, traduites en français par Cl. Huart, sous le titre *Les Saints des derviches tourneurs*, 2 vols, Paris 1918-22. Les sources iraniennes d'époque mongole parlent peu de l'Asie Mineure;

voir cependant la Grande Histoire universelle de Rashîd al-dîn, dont le volume sur les conquêtes de Hülagü a été traduit en français par E. Quatremère, *Jâmiʿ al-tawârîkh*, Paris 1836.

Sources archivistiques

A partir de l'extrême fin du XII^e siècle, nous avons conservé un certain nombre de documents d'archives tous en arabe, émanant du domaine seldjuqide, surtout des actes de fondations pieuses *(waqfs)*, la plupart publiés par Osman Turan, "Altın-aba ve vakfiyesi" dans *Belleten* 42, 1947 et "Celâleddin Karatay ve Vakfiyeleri", *Belleten* 47, 1948. Nous avons conservé aussi d'époque mongole des manuels et recueils d'exemples de rédaction à l'usage des scribes, en persan: *Ghunyat al-kâtib*, de Ḥasan b. ʿAbdal-Mu'min al-Khûyî, éd. A. Erzi, *Gunyetu'l-kâtib ve munyetu't-tâlib rusûmû'r-resâ'il ve nucûmû'l-faẓâ'il*, Ankara 1963. Ajouter la correspondance de Djalal al-dîn Rûmî, le recueil de la Bibliothèque Nationale, supplément persan 1353, et celui de Berlin, 1929-30 = Marburg. or. 3173, tous deux publiés dans Osman Turan, *Türkiye Selçukluları... Vesikalar*, Ankara 1958. La plupart des monographies de villes (voir *infra*) contiennent quelques publications de *waqf*, par example Qastamûnî; voir aussi pour Divrighi le *waqf* de la mosquée. Quelques lettres se trouvent dans des recueils plus larges de l'État ilkhânide, par ex. dans V. Rosen, Musée asiatique, Léningrad, et dans le recueil *Qisâs-i Salâṭin* à moi généreusement communiqué en photographie par H. Horst.

Sources épigraphiques

Le travail a été entrepris par Max Van Berchem, *Corpus Inscriptionum arabicarum*, I et III, Le Caire 1894-1903/ Le Caire 1910-17, avec la collaboration d'auteurs turcs de monographies urbaines et répertorié dans *R.C.E.A.*, *Répertoire Chronologique d'Epigraphie Arabe*, tomes XII et XIII, Le Caire depuis 1931, G. Wiet et J. Sauvaget éds, et *Index Géographique du R.C.E.A.*, Le Caire 1975.

Le lecteur trouvera dans les notes du présent ouvrage des mentions de quelques autres sources trop occasionnelles pour mériter d'être citées ici.

Partie II

La bibliographie moderne

1) La topographie historique de l'Asie Mineure, particulièrement difficile à établir en raison des fréquents changements de langues et de noms,

est encore très insuffisamment représentée pour la période seldjuqide. On consultera provisoirement W. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, Londres 1890 (réimpression, Amsterdam 1962), plus important pour l'Antiquité que pour les temps suivants; et pour l'époque ottomane F. Taeschner, *Das anatolische Wegenetz*, 2 vols, Leipzig 1924, ainsi que, du même, l'article "Anadolu" dans *E.I.*[2]; pour les régions considérées E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, Paris 1935, X. de Planhol, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens*, Paris 1958. L'*Atlas historique de l'Empire ottoman* de D. Pitcher, Leiden 1972, est assez bon mais inégal pour la période seldjuqide; voir également *An historical Atlas of Islam*, éd. W.C. Brice, Leiden 1981, publié pour l'*Encyclopédie de l'Islam*.

2) Environnement: voir en particulier les histoires générales des Croisades, R. Grousset, *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem*, 3 vols, Paris 1934-36, J. Prawer, *Histoire du Royaume Latin de Jérusalem*, 2 vols, Paris 1969-70, K. Setton coll., *A history of the Crusades*, 5 vols, Univ. of Wisconsin, Madison 1955-1985; H.E. Mayer qui a donné en 1960 une *Bibliographie zur Geschichte der Creuzzüge*, Hanovre, qui sera complètement mise à jour par lui-même dans le dernier volume de Setton; G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates*, Munich 1952, trad. franç. *Histoire de l'État byzantin*, Paris 1954; plus détaillé pour le XII^e siècle mais un peu dépassé est F. Chalandon, *Les Comnènes*, I - *Essai sur le règne d'Alexis I^er Comnène*, Paris 1900, II - *Jean II Comnène et Manuel I^er Comnène*, Paris 1912; Cl. Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, Paris 1940, un peu vieilli, et *Orient et Occident au temps des Croisades*, Paris 1983; R.J. Lilie, *Byzanz und die Kreuzfahrerstaaten*, Munich 1981.

3) Histoire générale: Osman Turan, *Selçuklular Zamanında Türkiye*, Istanbul 1971 (en turc). V.I. Gordlevsky, *Gosudarstvo Seldzhukidov Maloy Azii*, (Le régime des Seldjuqides d'Asie Mineure), Moscou 1941, est un exposé très circonstancié des institutions et de la société, qui reste par endroits utile, mais qui pèche par une insuffisante connaissance des Etats environnants, l'absence de sources importantes alors encore non publiées (Aqsarâyî et le *Seldjuq âmeh* anonyme) et l'insuffisante distinction entre Ibn Bîbî et Yazidji Oghlu, entre la période pré-mongole et la période mongole: défauts au reste courants presque jusqu'à nos jours dans la production tant européenne que turque. Michael Hendy, *Studies in the Byzantine Monetary Economy, c. 300-1450*, Cambridge 1985. Mustafa Akdağ, *Türkiye'nin iktisadi ve içtimai tarihi*, Ankara 1959.

4) Vie économique et sociale: W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, trad. franç. (2 vols), Paris 1885, ouvrage remarquable en son temps mais

qui n'a pas été remplacé dans son ensemble. Kurt Erdmann, *Das anatolische Karavanserail des 13 J.*, Tübingen 1961. Osman Turan, "Le droit terrien sous les Seldjuqides de Turquie" dans la *Revue des Etudes Islamiques*, 1948; "Les souverains seldjuqides et leurs sujets non musulmans", dans *Studia Islamica* 1953; "L'islamisation dans la Turquie du Moyen Age", dans *Studia Islamica*, 1959. İ.H. Konyalı, *Konya Tarihi*, Konya 1964. Cf. Vryonis *supra*. G. Bratianu, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII^e siècle*, Paris 1929. Michel Balard, *La Romanie génoise*, 2 vols, Paris 1978.

5) Vie culturelle: Ahmed Ateş, "Hicrî VI-VIII(XII-XIV) asırlarda Anadolu'da farsça eserler", dans *Türkiyat Mecmuası*, 1945. W. Björkman dans *P.T.F. (Philologiae Turcicae Fundamenta)* II, Wiesbaden 1965. A. Bombaci, *Storia della letteratura turca*, Milan 1956, trad. franç. de I. Melikoff, Paris 1968. F. Köprülü, *Türk Edebiyatında ilk mütesavvıfler*, Istanbul 1918, reste utile bien qu'à critiquer. Analyse française par L. Bouvat dans *Revue du Monde Musulman*, 1921.

6) Formation des principautés turcomanes: İ.H. Uzunçarşılı, *Anadolu Beylikleri*, Ankara 1937, a été l'objet par lui-même et d'autres de plusieurs révisions, la dernière en 1969, et voir aussi son *Osmanlı Tarihi*, Ankara 1961 et dans l'*Isl. Ans.*; travail encore précieux pour celles des principautés n'ayant fait l'objet d'aucune monographie mais sans effort de synthèse. Comme monographie, après le modèle donné par P. Wittek, *Das Fürstentum Mentesche*, Istanbul 1934, Barbara Flemming, *Landschaftsgeschichte von Pamphylien, Pisidien und Lykien im Spätmittelalter*, Wiesbaden 1964, X. de Planhol, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens: nomadisme et vie paysanne*, Paris 1958.

ABRÉVIATIONS

Ak. W.W.: *Akademie der Wissenschaft zu Wien* (Vienne)
B.E.O.: *Bulletin d'Etudes Orientales* (Damas)
Byz. Z.: *Byzantinische Zeitschrift* (Munich)
C.S.H.B.: *Corpus Scriptorum Historicae Byzantinae* (Bonn)
J.A.: *Journal Asiatique* (Paris)
J.E.S.H.O.: *Journal of the Economic and Social History of the Orient* (Leyde)
R.C.E.A.: *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe* (La Caire)
R.E.I.: *Revue des Etudes Islamiques* (Paris)
R.H.C.: *Recueil des Historiens des Croisades* (Paris) (Occidentaux, Orientaux, Arméniens...)
W.Z.K.M.: *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* (Vienne)

J.G. Agadzanov et K.N. Yuzbashian, "Contribution à l'histoire des incursions turques en Arménie", *Palestinskiy Sbornik*, XIII/7, 1965, 144-159
Hélène Ahrweiler, "Les forteresses construites en Asie Mineure face à l'invasion seldjukide", *Akten des XI. internationalen Byzantinischen Kongress*, Munich 1958-1960.
H. Ahrweiler et P. Lemerle, *Byzantina Sorbonnensia*, Paris 1983
Mustafa Akdağ, *Türkiye'nin İktisadi ve İçtimai Tarihi*, I, *1243-1453* Ankara 1959
İbrahim Artuk et Cevriye Artuk, *İstanbul Arkeoloji Müzeleri Teşhirde sikkeler Kataloğu*, I, Istanbul 1971.
Ahmed Ateş, "Yabgulular Meselesi", *Belleten* 1965.
" "Hicri VI-VIII (XII-XIV) - asırlarda Anadolu farsça eserleri", *Türkiyat Mecmuası*, 1945.
A. Atiya, *A history of Eastern Christianity*, Londres 1968
Michel Balard, *La Romanie génoise (XII^e-début du XV^e s.)*, 2 vols, Paris 1978
K.J. Basmadjian, *Numismatique générale de l'Arménie* (en arménien), Vienne 1936
P. Bedoukian, "The bilingual coins of Hethoum I^er (1226-1270), King of Cilician Armenia", *American Numismatic Society, Museum notes*, 7, New York 1957
I. Beldiceanu, "Fiscalité et formes de possession de la terre arable dans l'Anatolie pré-ottomane", *JESHO*, XIX, 1976.
H. Berbérian, "Le patriarcat arménien du sultanat de Rûm", *Revue des Etudes arméniennes*, 1966.
Th. Bianquis, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide, 359-456 H/969-1076*, thèse en Sorbonne, 1984, sous presse, Damas.
A. Bombaci, *Storia delle letteratura turca*, Milan 1956-trad. franç. de I. Mélikoff, Paris 1968
" "The army of the Saljuqs of Rûm", *Annali dil Istituto Orientali de Napoli*, vol. 38, 4, 1978.
" et S. Shaw, *L'impero ottomano*, Turin 1982.
G.I. Bratianu, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII^e siècle*, 1929.
M. Broome, "Some silver dinars of the Seldjuq of Erzerum", *Num. Circular* 84, 1976.
" "New thoughts on the silver coinage of the Seldjuqs of Rum", Communication à la Royal Numismatic Society.
A. Bryer, "A byzantine family, the Gabrades", *Univ. of Birgmingham Historical Journal*, XII, 1970-72.
Cl. Cahen, "Sur les traces des premiers Akhis", *Fuad Köprülü Armağanı (Mélanges Fuad Köprülü)*, Istanbul 1953.
" "L'alun avant Phocée", *Rev. d'histoire économique*, 1965, 443-449
" "Bâbâ Ishâq, Bâbâ Ilyas, Hadjdjî Bektash et quelques autres", *Turcica*, I, 1970.
" "A propos d'un article récent et des Bâbâ'is" note sur A.Y. Ocak, *J.A.* CCLXVIII, 1980.
" "La campagne de Manzikert d'après les sources musulmanes", *Byzantion*, 1934, ou *Turco-Byzantina*, 2.
" "Une campagne du seldjuqide Alp-Arslan en Géorgie", *Bedi Kartlisa* (Revue de Kartvélologie), XLI-XLII, 1962, 87.
" "Le chi'isme dans l'Asie Mineure turque pré-ottomane", Actes du Colloque sur le *Shi'isme imamite*, Strasbourg, 1968 (paru en 1970).
" "Le commerce anatolien au début du XIII^e siècle", *Mélanges L. Halphen*, Paris 1951, 91-101.
" "Y a-t-il eu des corporations professionnelles dans le monde musulman?", *The Islamic City*, A.H. Hourani et S. Stern eds, Oxford, 1970 (reproduit dans *Peuples musulmans*).
" "L'évolution de l'*iqtâ'* du IX^e au XIII^e siècle, *Annales ESC* 1953, et *E.I.*[2].
" "Une famille byzantine au service des Seldjuqides d'Asie Mineure", *Polychronion. Festschrift für F. Dölger*, Munich 1966.
" "A propos de quelques anciennes institutions ottomanes: questions de méthode", *Mémorial O.L. Barkan*, Istanbul 1980.

" "Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane du Moyen-Age", *Arabica*, 1958-59 et à part 1959.
" *Orient et Occident au temps des Croisades*, Paris 1983.
" *Les peuples musulmans dans l'histoire médiévale*, Damas 1977.
" "La première pénétration turque en Asie Mineure", *Byzantion*, 1948, ou *Turco-Byzantina*, 1, 2 et 3.
" *Pre-ottoman Turkey*, Londres 1968.
" "Les principautés turcomanes au début du XIV[e] siècle d'après Pachymère et Grégoras", *Mélanges İ. Hakkı Uzunçarşılı, Tarih Dergisi*, XXXII, 1979.
" "Qutlumush et ses fils avant l'Asie Mineure", *Der Islam* 39, 1964 *(Mélanges Taeschner)* ou *Turco-byzantina*.
" "Questions d'histoire de la province de Qastamonu au XIII[e]s., *Selçuklu Araştırmaları Dergisi*. III, 1971.
" "Simples questions hérésiographiques en Asie Mineure", *Festchrift Fr. Meier*, Wiesbaden 1975.
" "Seldjuqides, Turcomans et Allemands au temps de la 3[ème] Croisade", *Mélanges Duda, W.Z.K.M.*, 1960.
" *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la Principauté franque d'Antioche*, thèse, Paris 1940.
" "Note sur l'histoire des Turcomans de Rûm", *J.A.*, 1951, 335-354.
" "Les tribus turques d'Asie occidentale pendant la période seldjuqide", *W.Z.K.M.*, 1952.
" "La *tughra* seldjuqide", *J.A.*, 1947 (années 1943-1945).
" "La *tughra* seldjuqide et les Khazars", *J:A.*, CCLXXIII 1985.
" *Turco-byzantina* et *Oriens Christianus* (Variorum Reprints), Londres 1974.
" Compte rendu de Sp. Vryonis dans *IJMES*, 1972.
P. Casanova, "Numismatique des Danishmendites", *Revue Numismatique*, XII, 1896, 445.
F. Chalandon, *Les Comnènes*, I- *Alexis I*", II- *Jean et Manuel*, Paris 1900-1912.
G. Dédeyan, "L'immigration des Arméniens en Cappadoce (XI[e] s.)", *Byzantion*, 45, 1975.
" *Histoire des Arméniens*, Toulouse 1983.
Demiroğlu, dans *Tarih Enstitüsü Dergisi*, XII, 1981-82, 621-626.
Jean Deny, "Fütüwwet-name et romans de chevalerie turcs", Session de la fédération des sociétés orientales, *J.A.*, XVI, 1920, 182.
S. Der Nersessian, *Armenian and the Byzantine Empire, A study of Armenian art and civilization*, Cambridge (Mass.), 1947.
" *Manuscrits arméniens illustrés du XII[e] au XIV[e] s.*, Paris 1937.
E. Eickhoff, *Friedrich Barbarossa im Orient*, Munich 1977.
K. Erdmann, *Ibn Bîbî als Kuntshistorische Quelle*, Tübingen 1962.
" *Der Orientalische Knüpfteppich*, Tübingen 1955.
" *Das anatolische Karavansaray des 13. J.*, Tübingen 1961.
Osman Ergin, "Sadr al-dîn al-Qunawî ve eserleri", *Şarkiyat Mecmuası*, 1958.
B. Flemming, *Landschaftsgeschichte von Pamphylien, Pisidien und Lykien im Spätmitelalter*, Wiesbaden 1964.
Ch. H. de Fouchecour, "Hadâyeq al-Siyar, un miroir des Princes de la cour de Qonya au VII[e]-XIII[e] s.", *Studia Iranica*, 1/2, 1972.
A. Gabriel, *Monuments turcs d'Anatolie*, 2 vols, Paris 1934.
W.v. Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, 6 vols, Leipzig 1881-1895.
A. Gölpınarlı, *Mevlânâ Celâleddin*, Istanbul 1952.
" *Yunus Emre*, Istanbul 1936.
VI. Gordlevsky, *Gosudarstvo Seldjukidov Maloy Azii*, Moscou 1941.
R. Grousset, *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem*, 3 vols, Paris 1934-36.
A. Hartmann, *An-Nâsir li Din Allâh (1180-1225)*, Hambourg 1975.
F.W. Hasluck, "Christianity and Islam under the Sultans of Konia", *Annual of the Brit. Sch. of Athens*, XIX, Athènes, 1912-13.

F. Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliotheque Nationale*, 5, Paris 1985.
W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, 2 vols, Paris 1885.
G. Hill, *History of Cyprus*, 1, 4 vols, Cambridge 1940-1952.
E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, Bruxelles, 1935.
" "Le couvent de Bar Saumâ et le Patriarcat jacobite d'Antioche et de Syrie", *Corpus Scirptorum Christianorum Orientalium*, vol. 146, VII, 1954.
Cl. Huart, "Affif eddin Soleiman de Tlemcen", *Centenario della nascita di Amari*, II, Palerme 1910.
H. Jansky, "Selçuklu Sultanlardan birinci Alâ al-dîn Key-Kubad'in emniyet politikası", *Zeki Velidi Togan'a Armağan*, Ankara 1955.
W.E. Kaegi, "The contribution of archery to the Turkish conquest of Anatolia", *Speculum* 39, 1964.
J.v. Karabacek, "Ein Koranfragment im Besitz des Kaïqubad", *Ak WW*, PA Klasse 184-3 Zur Or. Akd 6), 1917.
Neçrat Kaymaz, *Pervâneh Mu'înü'din Süleyman*, Istanbul 1970.
Dimitri Kitzikis, *L'empire Ottoman*, Que sais-je ?, Paris 1985.
M.M. Koman, *Sahib Ata*, Qonya 1934
İ.H. Konyalı, *Konya Tarihi*, Qonya 1964.
F. Köprülü, "Ahmed Faqih", *Anatolischen Dichter in der Seldschukenzeit*, II, Budapest (Körösi Csoma Archivum) 1926.
" "Bizans müesseselerinin Osmanlı müesseselerine te'siri hakkında bazı mülahazalar" *Türk Hukuk ve İktisat Tarihi Mecmuası*, 1931, trad. italienne, *Alcune osservazioni in torno all'influenza delle istituzioni bizantine sulle istituzioni ottomane*, Rome 1953.
" "Le féodalisme turc musulman au Moyen Age", *Belleten*, 1941.
" *Türk Edebiyatı Tarihi*, 2 vols, Istanbul 1926-28.
D.K. Kouymjian, Communication au Congrès des Orientalistes de Paris, 1973.
" "Mxit'ar (Mkhitar) of Ani on the rise of the Seljuqs", *Rev. Et. arméniennes*, VI, 1969.
J.H. Kramers, "Islam in Asia Minor", *Analecta Orientalia* 1, 1954.
" "The role of the Turks in the history of hither Asia", *ibid.*
J. Lafontaine-Dosogne, "Une église inédite de la fin du XII[e] s. (?) en Cappadoce", *Byz. Z.*, 1968, II.
" "Nouvelles notes cappadociennes", *Byzantion*, 1963.
Sp. Lampros, "E Ellènikè ôs épisèmos glôssa tôn soultanôn", *Néos Ellènomnémôn*, 5, Athènes 1908.
St. Lane-Poole, *Catalogue of the oriental coins in British Museum*, 1870-90, vol VIII
A. Launois, "Monnaies musulmanes d'Erzerum et de Khwarezm", *Rev. numismatique*, VI S., 2, 1959-60.
P. Lemerle, *Actes de Kutlumus* (Archives de l'Athos II), Paris 1946, réédition en cours.
E. Leuthold, "Monete con leggende in arabe-islamiche e dei Crociati in un ripostiglio del XIII secolo", *Riv. ital. numismatica*, 1971, 181.
R.J. Lilie, "Die Schlacht von Myriokephalon", *Revue des Etudes byzantines*, 35, 1977, 257-275.
P. Lindner, *Nomads and Ottomans in Medieval Anatolia*, Indiana Univ., Bloomington, 1983
" "The challenge of Qilidj-Arslan IV", *Mélanges Miles*, Beyrouth 1974
M. Mansuroğlu, "The rise and development of written turkish in Anatolia", *Orients*, 1954.
L. Mas-Latrie, *L'histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 3 vols, Paris 1852.
L. Massignon, "L'ceuvre hallagienne d'Attar", *R.E.I.*, 1941-46, 117, et "Les Sept Dormants d'Ephèse (Ahl al-Kahf) en Islam et en Chrétienté", *R.E.I.*, XXIII, 1955, 93.
J. Matuz, "Der Niedergand der anatolischen Seldschuken bei Köseh-Dâgh", *Central Asiatic Journal*, XVII, 1973.
I. Melikoff, *Abu Muslim*, Paris 1962.
K.E. Müller, *Kulturhistorische Studien zur Genese pseudo-islamischen Sektengebilden in Vorderasien*, Wiesbaden 1967.

C. Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien und den umliegenden Ländern*, 3 vols, 1780.
M. Nystazopoulos, "La dernière reconquête de Sinope par les Grecs de Trébizonde", *Revue des Etudes byzantines*, Paris 1964.
Ahmet Y Ocak, *La révolte de Baba Resul. Un mouvement socio-religieux dans la première moitié du XIII^e siècle en Anatolie*, thèse de 3^e cycle, Strasbourg 1978.
" "Les *Menâkib'ul-Kudsîya fî menâsib'il-Unsîya*: une source importante pour l'histoire religieuse de l'Anatolie au XIII^e s.", *J.A.*, 1979.
N. Oïkonomidès, "Les Danishmendites entre Byzance et Bagdad et le Sultanat d'Iconium", *Revue numismatique*, XXV, 1983.
M. Omont, "Peintures d'un évangéliaire syriaque", *Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot*, Paris 1912.
G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates*, trad. franç. *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris 1954.
K. Otto-Dorn, *Türkische Keramik*, Ankara 1957.
X. de Planhol, "Le bœuf porteur dans le Proche-Orient et l'Afrique du Nord" *JESHO* XII, 1969.
" *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris 1968.
" *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens: nomadisme et vie paysanne*, Paris 1958.
J. Prawer, *Histoire du Royaume latin de Jérusalem*, (2 vols), Paris 1969-70.
W. Ramsay, *The historical geography of Asia Minor*, Londres 1980, réédition 1962.
H. Ritter, "Djalal al-dîn Rûmî", *Der Islam*, 1940.
St. Runciman, *History of the Crusades*, 3 vols, Cambridge 1951.
O. Ferit Sağlam, "Şimdiye kadar görülmeyen Cimri sikkesi", *Belleten* 1945.
G.C. Savvidès, *Byzantium in the Near East: its relations with the Seldjuk Sultanate of Rum in Asia Minor - The Armenians of Cilicia and the Mongols A.D.C. 1192-1237*, Thessalonique 1981
A.C. Schaedlinger, "Amter und Funksionen des Rum Seldjuken nach Ibn Bîbî", *W.Z.K.M.* 62, 1967, *Festschrift Herbert Jansky*.
Ali Sevim, "Hârûn b. Khân" (en turc), *Belleten*, 1979.
Denis Sinor, "The inner Asian Warriors", *Journal of the American Oriental Society*, 101-2, 1981.
B. Spuler, *Die Mongolen in Iran*, Berlin 1943, 4^e édition 1986.
C.A. Storey, *Persian Literatur*, I, Londres 1927-53.
F. Sümer, "Anadoluda Mogollar", *Selçuklu Araştırmaları Dergisi* I, 1969-70.
" "Anadolu'ya Yalnız Göçebe Türkler mi geldi?", *Belleten* XXIV, 1960.
" "Saltuklular". *Selçuklu Araştırmaları Dergisi* III. 1971.
Fr. Taeschner, "Beitrage zur Geschichte der Achis in Anatolien (14-15 Jhdt) auf Grund neuer Quellen", *Islamica*, 1929, 1-47.
" *Zünfte und Bruderschaften im Islam*, Zurich/Munich 1979.
" "Konya", *E.I.*[1].
Ahmed Temir, *Kırşehir Emiri Cacaoğlu Nureddin'in Arapça-Moğolca vakfiyesi*, Ankara 1959.
" "Anadolu'da Ilhanlı valilerinden Samağar Noyan", dans les *Mélanges Köprülü*, Istanbul 1953.
Ahmed Tevhid, *Catalogue des anciennes monnaies islamiques du Musée (Muse-i Humâyûn) d'Istanbul*, vol. IV, Istanbul 1321/1904.
Nicole Thierry, articles dans la *Revue des Etudes arméniennes*, 1968 et suiv.
F. Tournebise, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris 1910.
O. Turan, "Selçuk Kervansarayları", *Belleten* 39, 1946.
" "Le droit terrien sous les Seldjuqides de Turquie: terres domaniales et diverses formes de propriété privée", *Rev. Et. Islamiques*, 1947.
" "Celâleddin Karatay vakıfları", *Belleten*, 1948.
" "L'islamisation dans la Turquie du Moyen Age", *Studia Islamica*, 1959.
" "Les souverains seldjuqides et leurs sujets non musulmans", *Studia Islamica*, 1953.
" "Selçuklular Zamanında Sivas Şehri", *Ankara Üniv. Tarih Dergisi*, IX, 1951.
" "Selçuk Devri Vakfiyeleri", *Belleten*, 1947, 1948.

" *Selçuklular Zamanında Türkiye*, (en turc), Istanbul 1971.
" *Türkiye Selçukluları hakkında resmî Vesikalar*, Istanbul 1958.
İsmail Hakkı Uzunçarşılı, *Osmanlı Devleti Teşkilâ'tına Medhal*, Istanbul 1941.
" *Anadolu Beylikleri*, 1937, mise à jour dans *Osmanlı...* et *İsl. Ans.*
G. Vajda, "Les certificats de transmission dans les manuscrits arabes de la B.N. de Paris", *Bull. inf. IRHT* 3, Paris 1954.
Vasiliev, "The foundation of the Empire of Trebizond", *Speculum* XI, 1936.
" *The Goths in the Crimea*, Cambridge (Mass.), 1936.
Sp. Vryonis, *The decline of medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamisation from the XIIth through the XVth century*, UCLA, Los Angeles, 1971.
E. Werner, *Das Gebürt einer Grossmacht. Die Osmanen*, nouvelle éd. Vienne/Cologne 1985.
P. Wittek et P. Lemerle, "Recherches sur l'histoire et le statut des monastères athonites sous la domination turque", *Archives d'histoire du droit oriental* III, 1948.
P. Wittek, "L'épitaphe d'un Comnène à Qunya", *Byzantion*, X, 1935, et XII, 1937.
" *Das Fürstentum Mentesche*, Istanbul 1934.
" "La descendance chrétienne des Seldjuqides en Macédoine", *Echo d'Orient*, XXXIII, 1934.
" "Von der byzantinischen zur türkischen Toponymie", *Byzantion* X, 1935.
" "Zur Geschichte Angoras im Mittelalter", *Festschrift für G. Jacob*, 1932.
R.L. Wollf, "The Lascarids' Asiatic frontiers one's more", *Orientalia Christiana Periodica*, 1948-49.
Yaşar Yücel, *Çoban oğulları/Djandar oğulları*, Ankara 1980 (repris de deux articles dans *Oriens*,
K.N. Yuzbashian, "Les Daylémites dans l'Histoire d'Aristakès Lastivertc'i", *Palestinskiy Sbornik* VII, 1970.
E. Zakhariadou, "Pachymeres on the 'Amourioi of Kastamonu' ", *Byzantine and Modern Greek Studies* 3, 1977.
A. Zakkar, *Banû Mirdas* (en arabe), (Les Mirdasides), Damas 1972.
E. de Zambaur, *Manuel de généalogie*, 2 vols, Hanovre 1927.
Histoire des Croisades (A history of the Crusades), K. Setton coll., Univ. of Wisconsin, 5 vols, 1955-1985.
Mélanges Jerphanion, *Orientalia Christ. Per.*, XIII
Mémorial Levi-Provençal, Paris 1962.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

TURQUIE	PROCHE - ORIENT (hors Turquie)	OCCIDENT
Premières incursions turques	1055 Entrée de Toghrul Beg à Bagdad	
1071 Manzikert		
1092 Mort de Malik-Shâh Sulaymân b. Qutlumush occupe Antioche		
1096-1099	Première Croisade	
1107 Mort du Qilidj-Arslân I		
1140 Mort du Dânishmendite Mohammed		
	1146 Mort de Zenghi	
	1148 Deuxième Croisade	
1155 Mort de Mas'ûd		
	1174 Mort de Nûr al-dîn	
1176 Myriokephalon		
1177 Annexion des domaines dânishmendites par Qilidj-Arslan II		
	1187 Saladin prend Jérusalem	
	1190-92 Troisième Croisade	
1192 Mort de Qilidj-Arslân II Dissensions entre ses fils	1192 Mort de Saladin	
	1202-04 Quatrième Croisade	
1205 Mort de Kay-Khusraw I		
1218 Avènement de Kay-Qubâdh		
	1228 Sixième Croisade - Frédéric II	
1230 Invasion khwarizmienne Bataille de Yassı-Tshiman		
1237 Mort de Kay-Qubâdh		
1243 Bataille du Köseh-Dâgh		
	1248 Septième Croisade - Saint Louis	
		1250 Mort de Frédéric II
1256 Deuxième invasion mongole en Rûm		
	1258 Prise de Bagdad par les Mongols	
	1260 Bataille de Ayn-Djâlût Avènement de Baybars	
1261 Reprise de Constantinople par les Byzantins		
Fuite de Kay-Kâûs II à Constantinople		
1265 Mort de Rukn al-dîn Qilidj-Arslan IV		
		1270 Mort de Saint Louis
1276-77 Invasion de Baybars Exécution du Pervâneh Mu'în al-dîn Crise de Djimri		
1292 Campagne de Gay-Ghatu Timurtash		

INDEX

ABAGHA : 253, 254, 256-260, 263 et n. 85, 265, 267-271, 273, 276, 280, 284.

Abbaside(s) : 178, 180, 208, 220.

ʿABD al-ʿAZÎZ (mustawfî) 326.

ʿABDALLAṬÎF al-BAGHDÂDÎ: 212 et n. 252.

ʿABDELMADJÎD b. ISMÂʿÎL b. SAʿD (de Hérat) : 210.

ʿABD al-MASÎḤ : 43, 44.

ʿABD al-RAḤMÂN : voir "RAMA".

ABGURUM (ABGARM) : 231, 268, 271, 281, 282, 316, 341.

ABÎL-KHAYR : voir ALPIKHARA.

ABLASTÂN : voir *ALBISTÂN.*

ABÛ BAKR : voir "POUPAKÈS".

ABÛ'L-FATḤ MUḤAMMAD : 50.

ABÛ'L-FIDÂ : 116.

ABÛ ḤAMÎD al-GARNAṬÎ : 122.

ABÛ ḤANÎFA ʿABD al-KARÎM : 211.

ABÛ ISḤÂQ : voir BOESSAS.

ABÛ MANṢÛR (Saltuqide) : 51, 64.

ABÛ MUSLÎM : 319, 335.

ABÛ'L-QÂSIM (lieutenant de Sulaymân) : 14, 15, 23 n. 50.

ABÛ'L-QÂSIM (de Malatya) : 41.

ABÛ'L-QÂSIM ʿALÎ al-TÛSÎ : 200, 201 n. 215, 233 n. 13.

ABÛ'L-QASM : 50.

ABÛ SAʿÎD : 294, 314, 323 n. 65, 345, 346.

ABYDOS : 24.

ACRE : 127.

adab : 211.

ADANA : 28.

Adawiya : 336.

ADHARBAYDJÂN : 6, 14, 49, 53, 79, 80, 84, 85, 95, 102, 103, 107, 121, 123, 155 n. 108, 157, 159, 171, 215, 218, 222, 251, 336.

AL-ʿÂDIL : 60, 61, 65-67 n. 217, 72, 73, 79.

AL-ʿÂDIL II d'Égypte : 91.

ADIYAMAN : voir *ḤISN MANṢÛR.*

ʿAdjam : 179.

ADJÂY : 257-259.

ADRAMYTION : 24, 44.

AL-AFḌAL : 65, 66 et n. 215, 73, 87, 91.

AFḌAL al-DÎN al-KHUNADJÎ : 214.

ʿAFÎF al-DÎN SULAYMÂN al-TILIMSANÎ : 215, 331.

AFLÂNÎ : 345.

AFRÎDÛN : 41, 42, 47.

AFSHIN : 7.

AFRIQUE DU NORD : 102.

Afshâr : 107.

AFSHAR : 251.

AFYON QARAḤIṢÂR : voir *QARAḤIṢÂR*.

Aghatsheris : 105, 108, 240, 241, 245, 251.

AḤMAD/COTERINUS : 229.

AḤMAD . voir AKHI AḤMAD.

AḤMAD d'Ardabîl : 317, 319 ; peut-être Akhi Aḥmad ?

AḤMAD (Ilkhân) : 276, 277 et n. 127, 278 et n. 132, 280, 332, 341.

AḤMAD FAQÎH : 219, 335.

AḤMAD LAKÛSHÎ : voir SHAMS al-DÎN AḤMAD LAKÛSHÎ.

AḤMAD b. MUḤAMMAD al-TÛSÎ al-QÂNIʿÎ : 217, 333.

AḤMAD YASEVÎ/YESEVÎ : 97, 334.

AḤMADḤIṢÂR : 239.

AḤMADSHÂH : voir AKHI AḤMADSHÂH.

AḤMADSHÂH b. SULAYMÂN b. SHÂHÂNSHÂH : 53, 79.

AHRON : 174.

akhi, pl. akhian : 151, 152, 154-160 et n. 108 et 111, 174, 213 n. 253, 216 n. 272, 231, 267, 272, 278, 283, 287, 288 n. 154, 316-320 et n. 58.

akhî, pl. ikhwân : 156 et n. 111.

AKHI AḤMAD : 272, 278, 317, 318.

AKHI AḤMADSHÂH : 272, 278, 283, 288 n. 154, 317, 318.

AKHI AMÎR MUḤAMMAD : 317.

AKHI DJIBRÎL : 159 n. 117.

AKHI EVRÂN : 318, 319, 336.

AKHI FARADJ ZANDJÂNÎ : 157.

AKHÎ MEDJD al-DÎN : 155 n. 119.

AKHI ṢIDDIQ : 317.

AKHI TÜRK : 157.

AKHLÂT : 28 n. 67, 50 et n. 163 61 n. 198, 66, 79-82, 84-87, 133 et n. 69, 144, 209.

akritaï : voir ûdj.

AKROPOLITE : 68.

ALA-DÂGH : 284.

ʿALÂ al-DÎN (Saltuqide) : 51 n. 172.

ʿALÂ al-DÎN ʿALÎ-BEG : 236.

ʿALÂ al-DÎN KAY-QUBÂDH : voir KAYQUBÂDH.

ʿALÂ al-DÎN KAY-QUBÂDH (fils de Kay-Khusraw II) : 230, 234, 235, n. 15, 238-242, 246.

ʿALÂ al-DÎN KAY-QUBÂDH b. FARÂMURZ : 277, 293, 318.

ʿALÂ al-DÎN NAW-MUSULMÂN : 78, 221.

ʿALÂ al-DÎN SÂWÎ : 326.

ʿALAM al-DÎN QAYṢAR : 272.

ʿALAM al-DÎN SANDJAR : 263.

ALAMÜT : 78, 220.

ALÂRA : 75.

ALASHÉHIR : voir *PHILADELPHIE.*

ʿALÂYA/KALONOROS (CANDÉLORE) : 74, 75 et n. 237, 85, 136, 149, 158, 170, 180, 202, 203, 229, 248, 288, 291, 304, 306, 307, 340.

ALBARA : 29 n. 75.

ALBISTÂN (ABLASTÂN) : 41, 56, 60, 61 et n. 198, 64, 69 n. 223, 73, 83, 87, 93, 173, 199, 239, 245, 261, 265, 269, 271.

ALDOBRANDINI : 67, 123.

ALEP - Alépin(s) : 7, 24 n. 55, 27, 35, 38, 47, 56, 67, 72, 73, 78, 83, 87, 88, 91, 93, 94, 97, 108, 119, 121, 126, 173, 204 et n. 227, 209, 211, 218, 228, 233, 235, 237, 241, 247.

alevi/alaouites : 220.

ALEXANDRE III (pape) : 174 n. 165.

ALEXANDRETTE : 37.

ALEXANDRIE : 67, 123, 124, 167, 172.

ALEXIS (pseudo-) : 61, 62 n. 203, 63.

ALEXIS D'AULPS : 44-45.

ALEXIS Ier COMNÈNE : 11-15 et n. 14, 17-19, 24, 25, 164-167, 170, 179.

ALEXIS II COMNÈNE : 47, 48.

ALEXIS III ANGE : 61 n. 198, 62-64, 68, 122, 123.

ALEXIS COMNÈNE de Trébizonde : 71 et n. 227 et 228.

ʿALÎ : 159, 220.

ʿALÎ (fils de Fakhr al-dîn Sîwâstûs) : 170.

ʿALÎ de Hérat : 116.

ʿALÎ (ARMENI-ARSLÂN) : 22, 50.

ʿALÎ BAHÂDÛR : 239, 244, 245, 249, 250.

ʿALÎ-BEG : 250, 251, 273.

ʿALIDJÂQ : 246, 247, 249, 253.

ʿAlî-ilâhî (d'Iran) : 220.

ʿALÎSHÎR : 272, 281, 342.

ALLEMAGNE - Allemand(s) : 56 n. 182, 57-59.

Almohade(s) : 192.

ALP-ARSLÂN (neveu de Toghrul) : 7, 8, 11, 12.

ALP-ARSLÂN de Gangres : 29, 196.

ALP b. SÛLÎ : 200.

ALP YÜREK/ALP YÜRÜK : voir ḤUSÂM al-DÎN ALP YÜREK.

ALP QUTLUGH ULUGH HUMÂYÛN : voir SHÂHÂNSHÂH de Divrighi.

"ALPHÉE" (ALP..?) : 56 n. 182.

ALPIKHARA (ABÎL-KHAYR)/PIKHARA : 25.

ALTAI : 5.

ALTALUOGO : voir *ÉPHÈSE.*

ALTINBEH : voir SHAMS al-DÎN ALTUNABEH.

ALTÎN-KHÂN : 252.

ALTINTASH : 253, 268.

ALTUN-ABA/ALTUN-APA : voir SHAMS al-DÎN ALTUNABEH.

aman : 232.

AMANUS : 56.

"AMASA" : 24 n. 56.

AMASTRIS : 166.

AMASYA : 12, 29, 42, 45, 56, 61, 65, 68 n. 221, 86, 95, 161, 166, 181, 182, 196, 200, 223, 227, 239, 253, 276, 283, 305, 310, 322, 337.

AMÎD (DİYÂR BEKİR/DİYÂR BAKR) : 3 n. 3, 40, 61, n. 198, 66, 73, 77, 87, 88, 91-93, 119, 228, 233, 239, 244, 245, 247.

amîn : 153.

AMÎN al-DÎN (amîr-dâd) : 262.

AMÎN al-DÎN MÎKÂÎL : 248, 252, 257, 259, 261, 264-267, 325, 326.

AMÎN al-DÎN YAʿQÛB : 252.

**amîr* : 192, 198.

**amîr-akadish* : 152.

**amîr-akhûr/kundestabl* : 69, 183, 192, 200, 201, 234, 243, 244, 249, 250.

**amîr-ʿalam* : 92, 183.

**amîr-ʿârid* : voir ʿârid.

**amîr-dâd* : 69 n. 223, 188, 190, 231, 236, 238, 262, 279, 286, 325, 327.

**amîr-dawât* : 235.

**amîr-djalîs* : 246.

**amîr-djândâr* : 92, 183, 268.

**amîr al-ḥadjdj* : 239, 252.

**amîr-ḥâdjib* : voir *ḥâdjib*.

**amîr-ispahsalâr* : 52, 200.

**amîr-kabîr* : 188.

**amîr-khâṣṣ* : 68 n. 220.

**amîr-madjlis* : 69, 92, 183, 200.

**amîr-saʿîd* : 285.

**amîr-shâh* : voir MUDJÎR al-DÎN MEḤMED.

**amîr-shikâr* : 183, 263.

**amîr-silâḥ* : 183, 252.

**amîr al-umarâ* : 68 n. 220, 188, 192.

AMÎR AMÎRÂN : 39 et n. 118, 40.

AMÎR GHÂZÎ : voir GÜMÜSHTEGIN.

AMORIUM (AMORION) : 7, 272.

Amour(oi) : 346.

ANAMÛR : voir *STAMIRRA*.

ANAPOUN : 25.

ANANIA de Sîwâs : 172.

ANATOLIE - 'Anatolien(s) : passim.

ANCYRE : voir *ANKARA*.

ANDRASHMÂN : 34 et n. 95.

ANDRIONOPLE (ANDRIANAPOLIS)/DOGHANḤISÂR : 34, 57.

ANDRONIC Ier COMNÈNE : 34, 47, 48, 169.

ANDRONIC II PALÉOLOGUE : 169, 343.

ANDRONIC GIDOS : 76.

ANDRONIC VATATZÈS : 45.

ANDÛSANDJ : 75.

ANGE : voir ISAAC II, ALEXIS III.

ANGLETERRE : 120.

ANI/NIZ : 7, 24, n. 56, 50 et n. 165, 212, 252.

ANÎT : 288.

ANKARA (ANKÛRIYA/ANCYRE) : 11, 16, 32, 37, 41, 43, 56, 59, 61, 63, 69, 77, 90, 91, 97, 112, 149, 150 n. 96, 152, 159, 166, 167, 196, 202, 211, 244, 250, 264, 272, 290, 319, 342.

ANNE COMNÈNE : 24, 25 notes et Bibliographie.

"ANSARARIS" : 29.

ANTÂLYA/ATTALIA-SATALYA : 25, 31, 35, 48, 67 et n. 218, 68, 69, 70, 74, 75, 91, 112, 116, 121-125, 137, 145, 150, 157, 161, 166, 174, 180, 203, 204, 236, 237, 240, 243, 247-249, 253, 264, 304, 306, 307, 342.

ANTIOCHE : 14, 15, 18, 19 et n. 30, 29, 35, 36, 38, 56, 62, 65, 67, 68, 71, 72, 108, 121, 165, 167, 191.

ANZANÎN : 87.

AQBUQÛ : 277, 284.

AQSARÂY/ARCHELAUS : 56, 60, 84, 116, 118-120, 149, 158, 161, 165, 169, 202, 234, 238, 242, 249, 250, 253, 254, 267, 268, 271, 279, 285, 291, 303, 312.

AQSARÂYÎ : 143-145, 174, 202, 217, 234, 235 n. 15, 239, 240, 243, 248, 249, 253, 258, 264, 270, 273, 279, 281, 284, 285, 288-291, 294, 307, 312, 313, 341, 345, notes et Bibliographie.

AQSHÉHIR : 74, 78, 83, 91, 139, 170, 202, 218, 231, 253, 268, 271, 277, 285, 316, 341.

AQ-SU : 87.

AQTSHEH DERBENE : 87.

ʿARAB (frère de Masʿûd) : 23 n. 47, 28 et n. 68, 29.

ʿARAB (fils de Samagha) : 293.

Arabe(s) : passim.

ARABGÎR : 90.

ARABIE : 142.

ARABISSOS/YARPUZ : 78, 266 n. 95.

ARAMTÂY : 89.

ARARAT (MONT) : 88.

ARCHELAUS : voir *AQSARÂY*.

**archisatrape* : voir beglerbeg.

ARDABÎL : 317, 319.

ARGHÛN : 277, 278 et n. 132, 279-281, 283-286.

ARÎB : 266.

**ârid* : 186, 201 n. 215, 233, 235, 236 et n. 19, 239, 245, 246, 266, 267, 326.

**arîf* : 153.

ARKA : 32.

ARKHATÛ : 265.

ARMAGÂNSHÂH : voir MUBÂRIZ al-DÎN ARMAGÂNSHÂH.

ARMÂTÛSÛN : 287.

ARMÉNIE - Arménien(s) : passim.

ARQA : 173.

ARQÂSÛN : 271.

ARRÂN : 79, 86.

"ARSANÈS" (ARSLÂN) : 61, 62.

ARSHAD al-DÎN KIRMÂNÎ : 218.

ARSLÂN : voir "ARSANÈS".

ARSLÂN-DOGHMUSH (amîr-akhûr) : 234, 235, 239, 240, 242, 243, 256-57.

ARSLÂN-DOGHMUSH : voir BADR al-DÎN SHÂHÂNSHÂH b. ARSLÂN-DOGHMUSH.

ARSLÂN b. QÂYMAZ : voir NAṢÎR al-DÎN ARSLÂN.

ARSLÂNSHÂH : 56.

ARTUQ - Artuqide(s) : 12, 21, 23, 26, 27, 32, 40-42, 50, 64, 66, 68 n. 221, 73, 77, 81, 82, 87, 91, 129, 130, 173, 180.

ASAD (amîr-akhûr) : 250.

ASAD al-DÎN (amîr-dâd) : 286.

ASAD al-DÎN AYÂZ al-GHÂLIBÎ : 183, 204.

ASAD al-DÎN RÛZBEH : 230, 325.

"ASAN KATOUKH" : 23 n. 50, 25 n. 59; voir aussi ḤASAN de Cappadoce.

AL-ASHRAF : 73, 77-88, 91, 232.

ASIE CENTRALE : 1, 3, 5, 15 n. 25, 19 n. 37, 97, 102, 104, 107, 118, 120, 122, 126, 133, 153, 154, 213, 214, 217-220, 222, 224, 299, 301, 315, 330, 334-336, 347.

ASIE MINEURE : passim.

ASKARAKIS : 267.

"Assassins" : 78, 221.

ATABÂY : 259.

**atabeg* : 23, 46, 79, 82, 90, 91, 181, 182 et n. 180, 184, 188, 189, 197, 203, 230, 231, 235, 240, 256, 259, 261, 264, 266, 270, 276 et n. 120, 325.

"ATABEG" (l') : voir BADR al-DÎN SHÂHÂNSHÂH b. ARSLÂN-DOGHMÛSH.

ATHÎR al-DÎN : 236.

ATSIZ : 12, 165.

ATTALIA : voir *ANTÂLYA*.

'awâmil : 144.

'awâriẓ dîwânî : 144.

AL-AWḤAD (fils d'al-'Âdil) : 79.

AYAS : 304.

AYASOLUK : voir *EPHESE*.

AYBEK le Shaykh : 269. Peut-être 'Izz al-dîn Aybek ?

AYDÎN/TRALES : 338, 343, 344.

AYDIN : voir MUḤAMMAD b. AYDIN.

"AYDOGHDU" : 29.

'AYN al-DAWLA/DAWLAB : 30 et n. 78, 32, 36.

'AYN-TÂB : 36, 37.

'ayyârun : 154, 157.

AYYÛBḤISṢÂR : 84, 202, 246.

Ayyûbide(s) : 58, 61, 65, 66, 73, 79, 81, 83, 84, 87, 90, 122, 131, 133 n. 69, 163, 172, 184, 232, 237, 245 n. 40.

AL-'AZÎZ (d'Alep) : 87, 88, 122.

'AZÎZ al-DÎN MUḤAMMAD b. SULAYMÂN : 272, 274, 280 et n. 139, 282, 283, 327.

BÂBÂ : voir MUḤAMMAD de Malatya.

BÂBÂ-DÂGH : 63.

BÂBÂ ILYÂS : 97, 219, 334.

BÂBÂ ISḤÂQ : 95, 97, 181, 182, 206, 219, 251, 334, 335.

BÂBÂ RASÛL : voir BÂBÂ ISḤÂQ.

BÂBÂ TUGHRÂÎ : voir SHAMS al-DÎN MAḤMÛD.

"bâbâî" : 95, 200, 334.

BÂBURT : voir *BAYBURT*.

BADJEH : 234.

BADR al-DÎN ABÛ ḤÂMÎ HÂDJDJÎ MUḤAMMAD : 204.

BADR al-DÎN GÖHERTASH : 252.

BADR al-DÎN IBRÂHÎM : 272.

BADR al-DÎN KHUTANÎ : 264, 272.

BADR al-DÎN MÎKÂÎL : 261 n. 82.

BADR al-DÎN MURÂD : 281, 282.

BADR al-DÎN QÛS : 261.

BADR al-DÎN SHÂHÂN-SHÂH b. ARSLÂN-DOGHMUSH l'Atabeg : 46 et n. 155, 181, 261, 262, 325.

BADR al-DÎN 'UMÂR : 281.

BADR al-DÎN YÛSUF : 61.

"bâdûkiya" : voir "nâvûkiya".

BADÛN : 89.

BAFRA : voir *PAURAÈ*.

BAGDAD/BAGHDÂD : 6, 44, 47 n. 159, 155, 178, 215 n. 262, 237, 247, 314.

BÂGHBANG : 87.

"BAGHDAYN" (ministre de Mas'ûd) : 37.

BAHÂ al-DÎN (malik al-sawâḥil) : 253, 264, 268, 342.

BAHÂ al-DÎN DJÂKIRMÎ : 284.

BAHÂ al-DÎN QUTLUGH-SHÂH : 189.

BAHÂ al-DÎN RÛDKARDÎ : 276, 325.

BAHÂ al-DÎN SHÂHÂN-SHÂH : 253.

BAHÂ al-DÎN VELED 84 n. 264, 218.

BAHÂ al-DÎN WURUKARDÎ (RÛDKARDÎ) : 278; voir aussi BAHÂ al-DÎN RÛDKARDÎ.

BAHÂ al-DÎN YÛSUF b. NÛḤ ERZINDJÂNÎ : 231, 233-235.

BAHÂDUR : 260.

BAHÂDUR YAKHSHÎ/NABSHÎ : 265 et n. 93.

BAHRÂMSHÂH : voir FAKHR al-DÎN BAHRÂMSHÂH.

BAHSHUR : 328.

BAKTÛT AL-ATABEKÎ : 261.

BALABÂN : 79.

BALABÂN de Gurgurum : 281, 282.

BALABÂN : voir 'IZZ AL-DÎN KHÂṢṢ BALABÂN.

BALAK l'Artuqide : 23, 26, 27, 50-52.

BALBISSA/BALBIATE : 167.

bâlish : 274, 313.

BALKANS : 176, 344.

BALKH : 218.

AL-BALKHÎ : 111.

BALSAMON : voir THÉODORE BALSAMON.

BALTÛ : 280 et n. 139, 290, 293.

BAR HEBRAEUS : 95, 173, 174, 234, 239, 240, 253, 260, 291, 323, notes et Bibliographie.

BAR SAUMA fils d'André : 245.

BAR SAUMA : voir MÂR BAR SAUMA.

BARBEROUSSE : voir FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

BARDI de Florence : 307.

BARGÛSH BAHÂDUR : 280.

'Bariani'' : 58 n. 190.
barîd : 186.
BÂRÎMÛN : 246.
BARKALÛDJÂ : 267.
BARKAN (Ömer Lütfi) : 135, 146.
BARKYARUQ : 50.
BASILE du Monogrotton : 167
''basmules'' : 151 n. 99.
BÂTÛ : 97, 228, 231, 233, 235, 238, 241, 242, 246.
BAUDOUIN II d'Édesse : 18, 19.
BAUDOUIN III de Jérusalem : 38.
BAUDOUIN II de Constantinople : 94.
BAYÂN : 245.
BAYBARS : 161, 216, 249, 254, 256-262, 264-269, 271, 275.
BAYBURT/BÂBURT : 80, 119 303.
BAYDJÛ : 97, 227, 238, 240, 241 et n. 33, 242-244, 246, 252, 265, 293.
BAYDÛ : 286, 291-293.
BAYENDJAR : 328.
BAYGÛT/BAYGHÛT : 265, 327.
BAZAR-BULU : 267.
BÂZBÂREH : 269.
**beg* : 188, 192, 198.
**beglerbeg* : 24, 69, 188, 189, 192, 203, 230, 234, 239, 241, 247, 248, 253, 256, 258, 265, 272, 274, 278, 280 et n. 139, 282, 327, 345.
BEHÂ al-DÎN QUTLUDJDJA: 201 n. 215.
BEHESNÎ : 36-38 n. 111, 39, 42 43, 47, 87.
BEKDJAKANA : voir SAYF al-DÎN BALABÂN.
Bektashis : 334.
BELDICEANU (Irène) : 146, notes et Bibliographie.
beneficium : 140 ; voir *tîmâr*.
BEREKEH-KHÂN : 86, 93, 200.
BEYSHÉHİR/KARALİS (KARALEİA)/SULAYMÂNSHÉHİR : 31, 104 n. 4, 115, 149, 180, 222, 281 n. 140, 286, 338, 341.
bid'a : 333.
BÎDJÂR : voir ḤUSÂM al-DÎN BÎDJÂR.
BILLAIOS : 46.
BÎRA : 87, 256, 259.
BIRGI : 338.
BÎSÛTÂY : 243.
BITHYNIE : 38, 46.
BITLIS : 28 n. 67, 86.
BÎTSHÂR : voir ḤUSÂM al-DÎN BIDJÂR.
BLANCHE DE CASTILLE : 94.
BOESSAS/BOESSACH (ABÛ ISḤÂQ) : 24 n. 56; Voir ''POUCHÉAS'' ?
BOHÉMOND I^er^ (d'Antioche) : 18, 19 et n. 30.
BOHÉMOND II : 29.
BOHÉMOND III : 44 n. 149, 56.
BOHÉMOND IV : 65, 72, 75.
BOLU : voir *CLAUDIOPOLIS*.
BONIFACIO DE MOLINIS : 302.
BOSPHORE : 13, 17.

BOTANIATE : voir NICÉPHORE BOTANIATE.
''*boucran*'' : 303.
BRAGANA : 230.
BRYENNE : 13.
BULDADJÎ : voir ḤASAN BULDADJÎ.
''bulgares'' : 106.
BURÂQ ḤÂDJIB de Kirmân : 83 n. 262.
BURGHLU(ULUBURLU)/SOZOPOLIS : 48, 56, 61, 62, 67 n. 218, 91, 137, 203, 204, 239, 243, 251, 254, 273, 277 n. 129, 289, 342.
BURHÂN al-DÎN MUḤAQQIQ : 218.
BURSUQ : 13, 15.
Buyides : 6.
Buzâ'a : 73.
BÛZÂN : 14, 15.
BYZANCE - Byzantin(s) : passim.

**cadi/qâḍî* : 14, 77, 81, 110, 148, 150, 187, 188, 189, 190, 209, 210, 215, 227, 228, 231, 232, 233 n. 14, 234, 236, 237, 239, 248, 252, 258, 269, 270, 273 n. 111, 276, 281, 312, 331.
CAFFA : 305, 346.
CAIRE (Le) : 247 n. 47, 288.
**Califat - Calife* : 6, 29, 43, 44, 73, 74, 78, 88, 155, 159, 178, 179, 208, 209, 216, 220, 221, 235 n. 15, 237, 240, 247 n. 47, 324.
CANDELORE : voir *'ALÂYA*.
CAPPADOCE : 7, 14, 16, 23 et n. 50, 36 n. 107, 43, 46, 55, 104, 112, 121 n. 43, 168, 169.
CARIE : 58, 62, 344.
CARÛS AL-'ATÎQ : 266.
CASSIANOS : 28, 30.
Catalan : 343.
CAUCASE : 122.
çepni/tshepni : 107, 345.
CÉRASONTE : 123, 166.
CÉSARÉE : voir *QAYSARIYA*.
CHANKIRI : voir *TSHANGRÎ*.
CHARITION (DIT DE PLATON) : 160, 168.
CHERSON : 76.
CHINE - Chinois : 246, 305, 307.
CHIO : 15.
CHLIARA : 43.
CHOBAN (PONT DE) : 306.
CHOBAN/TSHUPÂN : 293, 294, 341.
CHOBAN de QASTAMÛNÎ : voir ḤUSÂM AL-DÎN TSHUPÂN.
CHONAS/KHÛNAS : 46, 61, 62, 63, 204, 250.
Chrétien(s) : passim.
CHRISTOPHE (chancelier) : 40, 186.
''*Chronique géorgienne*'' : 64.
CHRYSOSCULOS : voir ERISGHEN.
CHYPRE - Chypriote(s) : 25 n. 61, 67, 69, 70, 75, 119, 123, 124, 126, 187, 192, 291, 302, 304, 306, 307.
CILICIE - Cilicien(s) : passim.
CLAUDIOPOLIS/BOLU : 46, 63.
CLAUDYA : voir *KLAUDYA*.

CLAZOMÈNE : 15.
CLÉMENT de Sasima : 167.
COLOGNE : 160.
COLONIA : voir *QUGHÛNIYA*.
COMANA : 28, 267, 322.
COMNÈNE(S) : 13, 174 ; voir ALEXIS I^er^, ALEXIS II, ALEXIS de Trébizonde, ANDRONIC I^er^, ANNE, DAVID de Trébizonde, ISAAC, JEAN, MANUEL I^er^, MICHEL.
COMNÈNE (émir) (gendre ? de Maurozome) : 63 n. 206, 75, 169.
CONRAD II : 35.
CONSTANTIN (connétable arménien) : 72.
CONSTANTIN GAVRAS de Trébizonde : 24, 27, 51.
CONSTANTIN GAVRAS (ambassadeur de Manuel) : 40.
CONSTANTIN de LAMPRON (père de Héthoum I^er^) : 75, 94.
CONSTANTIN de LAMPRON (idem ?) : 229, 230, 231.
CONSTANTINOPLE : passim.
COTERINUS : voir AḤMAD.
Coumans : 299 n. 2.
CRACCA/KORYKOS : 251, 252.
"CRAZZARA" : 59.
CRIMÉE - Criméen(s) : 75, 76, 77, 123, 125, 189, 203, 249, 268, 276, 277, 303, 305, 344-346.
Croisade(s) - Croisé(s) : 3, 14 n. 19, 16, 17 et n. 26, 18, 19 et n. 30, 24 n. 56, 34, 35, 56 n. 182, 57-59, 62 n. 203, 65, 73, 83, 103, 114, 115, 160, 163, 191, 196, 204-205 n. 227, 348.
CUCUSOS : 172.

DADYBRA/DEVREK : 63.
DALAMÂN(DALMÂN)/PADU DALAMAN-TSHAY : 250, 251.
dalây : 313.
DAMAS : 42, 77, 78, 91, 93, 126, 218, 247.
DANDAL-SU : 62.
DANDÂNQÂN : 5.
DÂNISHMEND/TAYLU : 16 et n. 24, 17 et n. 25, 18, 19 et n. 30, 28 n. 68, 93, 170.
Dânishmendite(s) : 20, 23, 27, 32 et n. 88, 34, 36-39, 41, 46, 50-53, 61, 68 n. 221, 69, 110, 112, 128-130, 167, 168, 172, 173, 180-182, 196, 199, 200, 209, 212, 233, 250, 254, 261, 272, 282.
"Dânishmendnâmeh" : 15 n. 22, 335.
Dâr al-Islâm : 171, 179.
Dâr al-Ṣulaḥâ : 237.
DARANDA : 231 ; voir *LARANDA* ?
DARDANELLES : 15, 24.
DÂÛD l'Artuqide : 27, 28 n. 67.
DÂÛD (fils de Suqmân d'Akhlât) : 28 n. 67.
DÂÛD d'Erzindjân : 52.
DÂÛDSHÂH d'Erzindjân : 78, 80, 202.
DAVALÛ : 239.
DAVID (mari de Thamar) : 51.
DAVID (neveu de Russudan) : 92, 230 n. 7.
DAVID COMNÈNE de Trébizonde : 65, 71.
DAWLAB : voir ʿAYN al-DAWLA.
DAWLAB (Seldjuqide) : 26.
DELÜDJE : 263, 264.
DENİZLI (TUNGUZLU)/LÂDİQ : 120, 149, 158, 204, 237, 243, 244, 250, 273, 277 n. 129, 282, 287, 288 n. 154, 303, 306, 340, 343, 344 ; voir aussi *LAODICÉE*.
DENYS BAR SALIBHI : 173.
DETROITS : 14, 15, 17, 304, 344.
DEVELIḤISÂR : 290.
DEVREK : voir *DADYBRA*.
DHÛ'L-NÛN : 32 et n. 89, 38, 41 et n. 131, 42-45, 50, 129.
DHÛ'L-QARNAYN : 36, 39, 129.
"DIADION" : voir *DÛDÂN*.
dihqân (propriétaire) : 144.
dinar : 131, 145, 232, 248, 307, 308, 312.
dirham : 127, 232, 235, 308.
divân : voir *dîvân*.
DIVRIGHI : 37 n. 110, 51-54, 79, 198, 223, 268, 269.
diwân(s) : 56, 186, 196, 236, 313.
"Diwân" de Djalâl al-dîn Rûmî : 333, 335.
diyâ' : 245.
ḌIYÂ al-DÎN : 266.
ḌIYÂ al-DÎN MAḤMÛD b. KHATÎR : 258, 262, 265 n. 94, 266.
ḌIYÂ al-DÎN INANDJ YABGHU ALP TUGHRIL-BEG : 50.
ḌIYÂ al-DÎN QARA-ARSLÂN : 86, 185.
DIYÂR BAKR / DIYÂR BEKIR : 3 n. 3, 25 n. 59, 51 n. 172, 55, 60, 82, 85, 87, 119, 129, 181, 260, 331 ; voir aussi *AMİD*.
DIYÂR MUDÂR : 88, 90, 92.
DIYÂR RABÎʿA : 55.
DJADJABEY : 337.
DJAHÂN : 23, 26, 27, 30, 32, 35, 37, 39, 41, 78.
DJAHÂNSHÂH : voir RUKN al-DÎN DJAHÂNSHÂH.
DJALÂL al-DÎN ABÛ'L-BARAKÂT : 233 n.
DJALÂL al-DÎN ḤABÎB (ḤÂDJIB) : 239, 269 et n. 99.
DJALÂL al-DÎN MAḤMÛD : 252, 259, 260, 262-264, 266, 273, 274, 325, 326.
DJALÂL al-DÎN MANGUBERTÎ le Khwârizmshâh : 78, 80, 81 et n. 258, 82-84, 88, 89, 155 n. 108, 205, 248, 260, 312.
DJALÂL al-DÎN QARATÂY : 54, 92, 105, 145, 160, 181, 204, 216, 223, 230, 233, 234, 235, 236-240, 242, 250, n. 55, 261, 266, 306, 315, 316, 325.
DJALÂL al-DÎN QAYṢÂR : 69 et n. 223, 182, 201 n. 215 et 216.
DJALÂL al-DÎN RÛMÎ : 151, 152, 174, 175, 214, 218, 270, 304-306, 316, 317, 332-337.
DJALÂL al-DÎN SIVRIḤISÂRÎ : 252.
Djalayrides : 295.
DJAMÂL al-DÎN (mustawfî) 326.

DJAMÂL al-DÎN (nâ'ib) : 286, 288, 289, 325.

DJAMÂL al-DÎN b. AMÎR al-ḤADJDJ MAḤMÛD : 326.

DJAMÂL al-DÎN DARAZÎ SAWADJÎ : 236.

DJAMÂL al-DÎN FARÛKH : 82, 183.

DJAMÂL al-DÎN KHURASÂNÎ : 239.

DJAMÂL al-DÎN MUḤAMMAD : 326.

DJAMÂL-GHÂZÎ : 41 n. 132.

**djandâr* : 84, 93, 183, 244, 261, 263.

DJANDÂR - Djandarides : 345, 346.

DJANDJÎN : 72, 75.

DJÂNÎT : 71 n. 228.

djarîb : 128, 145.

Djâwâliqî : 334.

AL-DJAWBARÎ : 216, 219.

DJAZÎRA/DJÉZIREH : 21, 22 et n. 41, 73, 77, 80, 87, 88, 90, 91, 92, 244.

djihâd : 163, 179, 180, 242, 244.

DJIHÂN : 43, 265, 267.

DJIMRÎ : 267 n. 97, 268, 271-273, 276 et n. 125, 316, 317, 328.

djizya : 141, 143, 144, 313.

djuft : 311 n. 38 ; voir *tshift*.

djuft-i 'awâmil : 144.

DJURMÂGHÛN : 97, 227, 228.

DOGHANḤIṢÂR : voir *ANDRINOPLE*.

DOGODAPH/TÚGHTÂB : 86, 89.

Dokuz Oghuz : 107.

DOMENICO DORIA : 307.

DON : 228.

DORYLÉE/ESKISHÉHIR : 17, 24, 35, 38, 45, 46, 56 n. 183, 63, 88, 149.

DOUKAS : 12.

DÛDÂN : 48 et n. 160.

DUDOGHU : 90 n. 280.

DULÛK : 35, 37.

DUNAYSIR : 331.

DÛZAKH DEREH : 87.

ÉDESSE/URFA : 3 n. 3, 18, 19, 29, 30, 35, 88, 173, 192, 204 n. 227, 210.

EFLAKÎ : 161, 175, 284, 285, 304, 307, 317, 333, 340.

EGÉE (mer, côtes, îles) : 14, 15, 17, 19, 24, 46, 112, 302, 342-344.

EGHRIDIR : 342.

ÉGYPTE - Égyptien(s) : passim.

"EL-ELDIN" : 29.

"ELEGMÈN : 25 n. 60.

ELPENKOUS (ALP-KUSH ?) : 29.

ENGÜREK : 243, 245.

EPHÈSE/ALTALUOGO (AYASOLUK) : 19, 303, 307.

ÉPIRE : 19.

EREGLI (HÉRACLÉE)/KYBISTRA : 12, 18, et n. 28, 47, 56, 63, 166, 201, 264, 287, 340.

ERENDJEN : 293, 294.

ERETNA - Eretnides : 295.

ERGANÎN/ERGANÉ : 119.

ERISGHEN/CHRYSOSCULOS : 13.

ERMENEK : 75, 204, 251, 264, 272, 277, 340.

ERTÖKÜSH : voir MUBÂRIZ al-DÎN ERTÖKÜSH.

ERZERÛM/QALIQÂLA-THÉODOSIOPOLIS : 16, 22, 41, 49, 50 et n. 169, 51 et n. 170, n.172, n. 173, 52, 53, 61, 64, 66, 69, 74, 76, 78-80, 82-86 et n. 265, 89, 93, 97, 112, 121, 123, 130 n. 66, 139, 149, 161, 164, 172, 197, 198, 202, 214, 227, 263, 277, 278 n. 132, 304-306.

ERZÎN : 51 n. 172.

ERZINDJÂN/KELTZINÈ : 16, 49, 51-54, 64, 73, 78-80, 83, 85, 86, 97, 112, 116, 119, 120, 139, 149, 150, 160, 161, 164, 170, 172, 191, 193, 198, 212, 218, 231-233, 236, 245, 249 n. 51, 252, 258, 259, 260, 263, 268, 274, 279, 280, 283, 303, 305, 313, 321-323.

ESHREF - Eshref : 267, 277-279, 281, et n. 140, 283, 286-288, 291, 318, 331, 341, 344.

ESKISHÉHIR : voir *DORYLÉE*.

ESPAGNE - Espagnol : 120, 153, 215.

EUMATHIOS KAMITZÈS : 24.

EUPHRATE : 7, 12, 14, 19, 26, 27, 35, 36, 47, 65, 70, 73, 77, 87, 90, 95, 172, 252, 256, 275.

EUROPE : 3, 5, 13, 15, 19, 29, 40, 118, 119, 304.

EVLIYÂ TSHELEBI : 158.

eyâlet-i vilâyet : voir *iyâlat*.

EYDJÎ : 282.

faddân : 128, 311 et n. 38.

FAKHR al-DÎN (émir des ikdîsh): 270 n. 101, 272.

FAKHR al-DÎN (mushrif) : 279, 326.

FAKHR al-DÎN ABÛ BAKR : 183.

FAKHR al-DÎN 'ALÎ/SÂḤIB 'ATÂ : 204, 223, 238, 240, 241, 248, 249, 252-254, 256-258, 261, 264, 266, 268, 270-274, 277-282 et n. 139, 287, 288, 306, 315, 316, 325-328, 337, 342, 343, 345.

FAKHR al-DÎN 'AṬṬÂR ABÛ BAKR : 230-232, 325.

FAKHR al-DÎN AYÂZ (AYÂS) A'RADJ : 201 n. 215, 245.

FAKHR al-DÎN BAHRÂM-SHÂH : 52-54, 57, 64, 73, 78, 80, 212.

FAKHR al-DÎN BUKHÂRÎ : 227, 228.

FAKHR al-DÎN DÎNÂRÎ : 93.

FAKHR al-DÎN GHADANFAR : 333.

FAKHR al-DÎN b. HAMAWAYH : 78.

FAKHR al-DÎN al-'IRÂQÎ : 331, 332.

FAKHR al-DÎN KHALÎL : 239.

FAKHR al-DÎN KUDJAKÎ/KÜTSHÜK : 269.

FAKHR al-DÎN MAS'ÛD : 286.

FAKHR al-DÎN QAZWÎNÎ : 281-284, 314, 318, 326.

FAKHR al-DÎN SÎWÂSTÛS (SÉBASTE) : 170, 233.

**faqîh*, pl. *fuqahâ* : 23, 209, 210, 214.

**faqîr* : 244.

FARÂMURZ (frère de Mas'ûd) : 217, 277.
FARÎD : voir KÎR FARÎD.
Fatimides : 6.
fatwa : 91.
FERGHANA : 216.
FERGHÂNÎ : voir SA'ÎD al-DÎN al-FERGHÂNÎ.
FERÎD al-DÎN 'AṬṬÂR : 336.
FERÎDÛN b. AḤMAD : 333.
"FERMA"/"FERMIN" : 59 n. 193.
FIDJI : 284.
"Fihi mâ fihi" de Djalâl al-dîn Rûmî : 333.
FÎLÛBÂD : 180.
FINIMINI : 59 n. 193 ; voir aussi *PHILOMÉLION*.
fiqh : 216.
fityân : 153-158, 220.
FLANDRE : 303.
FLORENCE : 307.
Franc(s) : passim.
FRANCE : 94, 120, 164.
franciscain : 323.
"F.R.D.Kh.LÂ" ? : 77.
FRÉDÉRIC II : 75, 83.
FRÉDÉRIC BARBEROUSSE : 48, 57 et n. 185 et 186, 58 et n. 187, 59, 102, 160.
funduq : 305.
**fuqahâ* : voir *fâqih*.
futuwwa/fütüvvet : 73, 154-159, 216, 220, 316, 317, 319, 331, 332.
"Futuvvetnâmeh" : 317, 319.
GABRIEL (gouverneur de Malatya) : 18.
GANDJEH : 53, 81, 212.
"GANDRA" : 59.
GANGRES : voir *TSHANGRI*.
GANTSHÎN : 72.
GARGAR : 27, 28 n. 67.
AL-GARNAṬÎ : voir ABÛ ḤAMÎD al-GARNAṬÎ.
Gascon(s) : 192.
GAUTIER de MONTBÉLIARD : 67.
GAVRAS : 170, 174 ; voir CONSTANTIN, CONSTANTIN de Trébizonde, ḤASAN b. IKHTIYÂR al-DÎN b., MICHEL.
GAYGHÂTÛ : 278, 279, 283, 285 et n. 14, 286-292 et n. 154, 307, 315, 317.
GAYTA : 34.
GAZGAR : 77. Peut-être *GARGAR* ?
GEIRÉ : 62.
GÊNES - Génois : 119, 124, 302, 304-307, 343, 346.
GEORGES BOGOLYUSKI : 51 n. 170.
GÉORGIE - Géorgien(s) : 7, 50 et n. 16, 51 et n. 170, 55, 56 n. 182, 64, 65, 79-82, 84-86, 88, 89, 92, 95, 103, 109, 121, 164, 172, 211, 223, 230 et n. 7, 252, 265, 266, 288 n. 154, 321, 344.
GEREDÉ : voir *KRATEIA*.
Germyân : 95, 106, 113, 127, 268, 272, 279-283, 285-288, 318, 336, 342-344.

GHÂZÂN : 291-293, 307, 310, 311, 314, 337, 343.
ghâzî : 6, 12 n. 9, 20, 53, 107, 130, 163 et n. 132, 180, 335.
GHÂZÎ : voir MAS'ÛD I".
GHÂZÎ de Mayâfâriqîn : voir SHIHÂB al-DÎN GHÂZÎ.
GHÂZÎ TSHELEBÎ : 304, 346.
GHÂZÎYA-KHÂTUN : 91.
Ghaznévide(s) : 5, 74.
GHIDRÂN/GHIDRÂS : 254.
GHIYÂTH al-DÎN KAY-KHUSRAW : voir KAY-KHUSRAW.
GHIYÂTH al-DÎN MAS'ÛD II : 169, 276, et n. 125, 277 et n. 127, n. 129, n. 131, 278-293 et n. 140, 317, 345, 346.
**ghulâm* : 263.
GIRÂY : 288.
GIRDEBOLU : 346.
GOGH-ARSLÂN : 43, 196.
GÖK-SU : 264.
GÖKTÂY : 288.
"GOTHIE" : 76, 125.
GOTTFRIED von WIESENBACH : 57.
Grec(s) = Byzantin(s) : passim.
GRÉGOIRE IX (Pape) : 94, 174 et n. 165.
Guerre sainte : voir *djihâd*.
GUILLAUME de 'AZÂZ : 26.
GUILLAUME II de Sicile : 58 n. 188.
GUILLAUME de RUBROUCK : 111, 162, 302, 304, notes et Bibliographie.
GÜLSHEHRÎ : 336.
GÜMÜSHASHÂR : 343.
GÜMÜSH-BAZAR : 244.
GÜMÜSH HÂNE : 119.
GÜMÜSH-SARÂY : 119, 303.
GÜMÜSHTEGIN (chef turc) : 7.
GÜMÜSHTEGIN/MUḤAMMAD/AMÎR GHÂZÎ : 16, 23, 25 n. 59, 27-30 et n. 75, 51, 129, 170, 179.
GURGURUM : 248, 253, 279, 281, 287.
GÜYÜK : 238 n. 25.
HÂBÎG : 233.
HADATHA : 87.
ḥadjdj : voir *amîr al-ḥadjdj*.
ḤÂDJDJÎ BÂBÂ : 243, 249.
ḤÂDJDJÎ BEKTASH : 334.
**ḥâdjib*, pl. *ḥudjdjâb* : 53, 61, 80, 183, 184, 242, 243.
**ḥakîm* : 201 et n. 215, 286, 289.
HAKKEBÂTZ/HAKKEBÂZ : 182, 201, n. 215.
HALYS : 29.
HAMADHÂN : 245.
ḤAMDULLÂH MUSTAWFÎ QAZWÎNÎ : voir MUSTAWFÎ.
Ḥamîdides : 341, 342.
HÂN (DJIHÂN ?) : 267.
Hanéfite(s) : 22, 209, 210, 213, 214.
HARAMLU : 235, 236.
HARMALA : 61.
HARRÂN : 83, 88, 93.

HÂRÛN b. KHÂN : 12 n. 9.
ḤASAN de Cappadoce : 23 et n. 50.
ḤASAN (ministre de Nûr al-dîn Sulṭânshâh) 60.
ḤASAN le Petit : 295.
ḤASAN-BEG : 291.
ḤASAN BULDADJÎ : 14, 15, 23 n. 50.
ḤASAN-DÂGH : 14 n. 18.
ḤASAN B. GAVRAS (IKHTIYÂR al-DÎN ?) : 34 et n. 96, 45, 46, 57, 58, 134 n 70, 170, 185.
ḤASAN b. PÎRÛZ al-MARÂGHÎ : 53.
HASSA-KÖI : voir *SASIMA*.
**hawâydj-salâr* : 239.
Hekkarites : 244, 245 n. 40.
HELLESPONT : 23.
HENRI de Constantinople : 68.
HENRI II d'Angleterre : 46 n. 154.
HÉRACLÉE : voir *EREGLI*.
HÉRAT : 116, 209, 210.
HÉTHOUM (gouverneur de Sinope) : 72, 76.
HÉTHOUM Ier : 75, 89, 94, 230, 242, 245.
HÉZARFENN : 41 n. 132.
AL-HÎDJÎ : 264.
HIÉRAKORYPHITÈS : 25.
ḥisba : 153.
ḤIṢN-KAYFÂ : 41, 42, 47, 73, 77, 87.
ḤIṢN MANṢÛR/ADIYAMAN : 22, 77, 87, 245.
ḤOMS : 78, 91, 93, 262.
Hongrois : 40, 44.
"Horde d'Or" : 305.
Hospitaliers (Ordre des) : 69 n. 222, 75, 252, 344.
HÖYÜK : 69.
HROMGLA/RÛM-QALA (RÛM-QAL'EH) : 172, 275.
HUART (Cl.) : 333.
ḥudjdjâb : voir *ḥâdjib*.
HÛLÂDJÛ : 278, 279.
HÜLAGÜ : 241, 244-246, 247-250 et n. 46 et 51, 252-254, 278, 312.
HUMÂM al-DÎN (le djandâr) : 84.
HUMÂM al-DÎN SHADBAHÂR : 239, 326.
HÚRÛN : 265.
ḤUSÂM al-DÎN (akhî) : 332.
ḤUSÂM al-DÎN d'Ankara : 159.
ḤUSÂM al-DÎN le tashtdâr : 249.
ḤUSÂM al-DÎN ALP YÜREK/ALP YÜRÜK : 276, 345.
ḤUSÂM al-DÎN b. ABÎ 'ALÎ : 80.
ḤUSÂM al-DÎN BÎDJÂR/BÎTSHÂR : 234, 239, 259, 260.
ḤUSÂM al-DÎN KIYÂVUK : 266.
ḤUSÂM al-DÎN MAḤMÛD : 289.
ḤUSÂM al-DÎN QAYMARÎ : 87, 92.
ḤUSÂM al-DÎN YÛSUF AMÎR TSHUPÂN/TSHOBAN : 69, 77, 199, 203, 289, 345.

ḤUSÂM al-DÎN YÛSUF al-SULṬÂNÎ : 199.
ḤUSÂM TASHTÎ : 243
ḤUSAYN TSHUPÂN : 245.

IBN 'ABD al-ẒÂHIR : 265, notes et Bibliographie.
IBN ADÎ : voir SHARAF al-DÎN MUḤAMMAD b. ADÎ.
IBN 'ARABÎ : 215, 216, 330-332.
IBN al-ATHÎR : 64, 65, 67, 76, 123, notes et Bibliographie.
IBN BALAS : voir SHARAF al-DÎN b. SHUDJÂ' al-DÎN DÂÛD BALAS.
IBN BAṬṬÛṬA : 116, 117, 119, 154, 157-159, 161, 303, 318, 319, 336, 339, 343, 345, 346, notes et Bibliographie.
IBN BAYTÂR : 216.
IBN BÎBÎ : 48, 51, 64, 67, 68, 74, 75, 76, 82, 86, 95, 106, 127, 135, 140, 144, 151, 187, 203, 217, 227, 229, 232, 234, 235, 240, 253, 254, 273, 326, 333, 345, notes et Bibliographie.
IBN DJADJA : voir NÛR al-DÎN DJADJA.
IBN al-DJAWZÎ : 111.
IBN DJUBAYR : 47 n. 159.
IBN FARÎD : 216.
IBN al-FUWATÎ : 253.
IBN KHATÎR : voir SHARAF al-DÎN MAS'ÛD b. KHATÎR.
IBN KIYÂ MÂZANDARÂNÎ : 303, 314, 346.
IBN al-MU'TÂZZ : 328.
IBN NAẒÎF : 94, notes et Bibliographie.
IBN SA'ÎD : 116, 117, 120, 126, 148, 202, 342, notes et Bibliographie.
IBN SHADDÂD ('Izz al-dîn) : 209, 253, 256, 258-262, notes et Bibliographie.
IBN al-TA'ÂWÎDHÎ : 47 n. 159.
IBRÂHÎM (Dânishmendite) : 41 et n. 132.
IBRÂHÎM (fils de Sulaymân Pasha) : 345.
ICONIUM : voir *QUNYA*.
ikdîsh : 106, 151 et n. 99, 152, 191, 267, 270 n. 101, 272.
**ikdîshbâshî* : 95, 152, 245.
IKHTIYÂR al-DÎN ḤASAN b. GAVRAS : 170 ; voir HASAN b. GAVRAS ?
IL-ARSLÂN : 23 n. 45.
ILBASHAR : 290.
ILGHÂZÎ : 25 n. 59, 26, 27, 50 et n. 16.
*Ilkhân - Ilkhânide(s) : 143, 145, 163, 174, 219, 248, 249, 253, 257-260, 267, 273, 274, 276, 277, 279 n. 137, 280-282, 284-287, 290, 292-294, 301, 303-307, 309, 310, 312-314, 322-325 et n. 65, 327, 329, 330, 333, 334, 337, 343, 345, 346.
IL-KHÂN le Beglerbeg : 15.
ILQÂ : 257.
**iltshi(s)* : 232, 234-236, 248, 253, 327.
ILYÂS-BEG : 250, 251.

Ilyâsîs : 334 ; voir BÂBÂ ILYAS.
'IMÂD al-DÎN (de Mar'ash) : 241, 245.
'IMÂD al-DÎN HEZARDINARÎ : 204.
'IMÂD al-DÎN ZANDJÂNÎ : 326.
"imâms" : 209.
imara : 202, 328.
INAL : 29, 129.
INDE : 331, 334.
INDIEN (Océan) : 305.
indjû(s) : 253, 274, 291, 313.
INNOCENT IV (pape) : 174.
inshâ : 186, 331.
iqṭâ' : 78, 84, 86, 91, 134, 136-141, 144, 190 n. 195, 194, 197, 198, 200-202, 205-207, 231, 233, 245, 253, 259, 261, 268, 309-312, 322.
IRAN - Iranien(s) : passim.
IRAQ - Iraqien(s) : 6, 154, 181, 184.
'IRÂQÎ : voir FAKHR al-DÎN al-'IRÂQÎ.
IRBIL : 323.
irdabb : 127.
ISAAC II ANGE : 47, 48, 57, 58, 62.
ISAAC COMNÈNE : 11.
ISAAC COMNÈNE (frère de Jean II) : 28-30.
ISAAC COMNÈNE (rebelle byzantin) : 48 n. 160.
ISAURIE - Isaurien : 24 n. 54, 37, 65, 75, 112, 116, 119, 230, 233, 251, 340.
Isfandiyârides : 202.
ISFENDYÂR : 290.
ISḤÂQ (fils de Mangudjaq) : 52.
ISḤÂQ : voir BÂBÂ ISHÂQ.
ISḤÂQ b. SHÂHÂNSHÂH : 54.
Islam : passim.
ISLÂM (ARSLÂN)-BEG : 251.
ISMÂ'ÎL (fils de Yâqûtî) : 16, 49 n. 161.
ISMÂ'ÎL (de Sîwâs) : 41 et n. 132, 42.
Ismâ'îlien(s) : 6, 219, n. 285.
ISPAHÂN : 184.
**ispahsalâr* : 46, 68 n. 220, 82, 135, 181, 188, 192, 199, 204, 333.
ISPARTA : 67 et n. 218, 203.
ISTANBUL : 158, 223, 251.
ITALIE - Italien(s) : 119, 126 191, 303-307, 320.
Ivâî : 107.
iyâlat (eyâlet)-i wilâyat (vilâyet) : 328.
IZDI : voir *SHOGAGAN*.
'IZZ al-DÎN le Saltuqide : 51 n. 171.
'IZZ al-DÎN (frère du Pervâneh) : 26.
'IZZ al-DÎN (fils du Pervâneh) : 275.
'IZZ al-DÎN AYBEḴ : 271 ; peut-être AYBEK LE SHAYKH ?
'IZZ al-DÎN KAY-KÂÛS (fils de Kay-Khusraw I^er^ : voir KAY-KÂÛS I^er^.
'IZZ al-DÎN KAY-KÂÛS II : 164, 170, 184, 199-201, 217, 230 et n. 6 et 8, 231, 233-235 et n. 15, 238-250 et n. 50, n. 51, n. 55, 252, 254, 260, 268, 273, 276, 277, 292, 310, 312, 327, 335.
'IZZ al-DÎN b. KAY-QUBÂDH : 90, 91, 181, 182.
'IZZ al-DÎN KHÂṢṢ BALABÂN : 278-279 et n. 137, 281, 286, 287.
'IZZ al-DÎN MUḤAMMAD RÂZÎ : 234, 236, 238, 239, 241, 242, 326.
'IZZ al-DÎN MUḤAMMAD-SHÂH : 231.
'IZZ al-DÎN SYÂVUSH (fils de Kay-Kâûs II) : 268, 276 n. 125, 283, 286-291, 318, 345.
'IZZ al-DÎN URMAWÎ : 269.

Jacobite(s) : 48, 146, 163, 276.
JACQUES (métropolite de Tyane) : 167.
JEAN VII (catholicos) : 172.
JEAN II COMNÈNE : 25, 28-31 n. 87, 148 n. 91.
JEAN COMNÈNE (cousin de Manuel) : 34, 169.
JEAN VATATZÈS : 46, 48, 62.
JEAN III VATATZÈS : 94 et n. 297, 169, 239.
JÉRUSALEM : 28, 35, 38, 58, 165, 167, 179, 187.
JOINVILLE : 180 n. 176.
JOSCELIN de COURTENAY (d'Édesse) : 30, 36, 204 n. 227.
jugum : voir *zeugarion*.
Juifs : 149, 150, 174.

KAB : 246.
KABALLA : voir *KAWALÂ*.
KADÛK : 263.
KAFARSUD : 95.
KAHÛRKÂY : 271, 274.
KALÂWIYÂN : 245.
KALBIÂN : voir *KELBIÂN*.
Kalenders : 334.
"KALINOKLÈS" : 29.
KALONOROS : voir *'ALÂYA*.
KAMÂKH : 41, 51, 78, 83 n. 263, 232, 233, 245, 269, 322.
KAMÂL al-DÎN (hawâydj-salâr) : 239.
KAMÂL al-DÎN (marchand) : 305.
KAMÂL al-DÎN KÂMYÂR : 82, 83, 85-88, 90, 92, 182, 216.
KAMÂL al-DÎN ISMÂ'ÎL : 266.
KAMÂL al-DÎN KHUTANÎ : 231, 234.
KAMÂL al-DÎN RUMTASH : 237.
KAMÂL al-DÎN TIFLISÎ : 314, 325.
KAMAR : 272.
AL-KÂMIL (al-Malik) : 78, 83, 84, 87, 88, 90 n. 279, 91, 182, 214.
AL-KÂMIL de Mayâfâriqîn : 244, 247.
KÂMYÂR : voir KAMÂL al-DÎN KÂMYÂR.
KARALIS (KARALEIA) : voir *BEYSHEHIR*.
KARAMÂN : 106 n. 7.
Karamanlï : 106 n. 7, 175.
KARÂY : 263, 265.

KARFARÂK : 77.

KARÎM al-DÎN 'ALÎSHÎR : 252.

KARIM al-DÎN ALPSÂRÛ : 233, 235.

KARMÈ : 24.

kâshânî (faïence) : 266.

AL-KASHÂNÎ : 210, 214.

KAWÂLA (KABALLA)/KAVALA TSHIGIL : 34 et n. 94, n. 95, 288, 291, 341.

KAY-FARÎDÛN IBRAHÎM (fils de Kay-Khusraw) : 69, 74, 217.

KAY-KÂÛS I^er^ (Izz al-dîn) : 53, 68 n. 220, 69-74 et n. 228, 80, 94, 124, 155, 172, 182-185 et n. 182, 187, 192, 197, 199, 200, 215, 221, 235.

KAY-KÂÛS II : voir 'IZZ al-DÎN KAY-KÂÛS.

KAY-KHUSRAW I^er^ (Ghiyâth al-dîn) : 56 et n. 183, 58-70 et n. 198, n. 203, n. 205 et 206, n. 211, n. 215, n. 217, n. 221, 72, 79, 122, 124, 160, 164, 169, 182, 184, 197, 200, 202, 203, 211, 212, 217.

KAY-KHUSRAW II : 78-80 n. 255, 82, 85, 88-95 et n. 277, 97, 98, 164, 170, 174, 182 et n. 181, 183, 184, 186, 200, 202, 214, 227-231 et n. 6, 235 n. 15, 237, 246, 266, 316.

KAY-KHUSRAW III : 254, 258, 259, 266, 271, 277 et n. 129, 278-280, 313, 317, 331.

KAY-QUBÂDH (Alâ al-dîn) : 54, 63 n. 206, 68 n. 220, 69 et n. 223, 72, 74 et n. 235, 76-91 et n. 258, n. 262, n. 264, n. 265, n. 270, n. 276, n. 277, n. 279, 93, 94, 116, 119, 124, 133 n. 69, 136, 139, 149, 160, 161, 170, 177 n. 168, 180, 182 et n. 180 et n. 182, 183-185, 188, 192, 197-205, 212-214, 216-218, 223, 229, 235, 237, 238, 243, 248, 251, 252, 267, 268, 272, 312, 344, 346.

KAY-QUBÂDH : voir 'ALÂ al-DÎN KAY-QUBÂDH.

KAYÂLA : 92 ; peut-être *KAWÂLA* ?

KAYNÛK-HADATHA : 262-263, 265, 267.

KAYQUBÂDHIYA : 180.

kaysarya : 120 n. 41.

KAYSERI : voir *QAYSARIYA*.

KAYSÛN : 30, 36, 37, 39, 42, 43.

KEDREA : 24.

KELBIÂN/KALBIÂN : 23, 24, 34, 35, 47.

KELTZINÈ : 322 ; voir *ERZINDJÂN*.

KHÂBÛR : 19, 22, 41

**khâdim* : 233, 279.

**khâdim khâṣṣ* : 263.

KHÂKH : 85.

KHALÎL BAHÂDUR : 286, 288.

**Khân* : 89.

khân (caravansérail) : 54, 126 et n. 63, 234, 237, 239, 242, 250 et n. 55, 261, 266, 267, 306.

khânaqa : 266.

KHANQAH : 316.

KHANZIT : 23, 27, 28 n. 67.

**Khâqân (Grand)* : 228, 238, 241.

KHAQÂNÎ : 212.

kharâdj : 133, 134, 137, 141-144.

KHARAX : 46.

KHARTPERT : 40, 42, 54 n. 181, 64-66, 80, 81, 83, 85, 87, 90 et n. 279, 93, 233, 239, 244, 260, 276.

KHÂṢṢ BALABÂN : voir 'IZZ al-DÎN KHÂṢṢ BALABÂN.

KHÂṢṢ-OGHUZ : voir SHAMS al-DÎN KHÂṢṢ-OGHUZ.

**khatîb* : 243.

KHATÎR al-DÎN ZAKARYA SIYÂSÎ : 235, 236, 239.

khâzin : 243.

"KHEYR(ÈS)" : 34.

KHUMARTASH al-SULAYMÂNÎ : 181.

KHÛNAS : voir *CHONAS*.

KHURASÂN - Khurasânien(s) : 24 n. 55 et 56, 110, 184, 209, 217, 222, 277, 331, 334.

KHURMÂ-OGHLU : 250.

KHURRAMSHÂH : 95.

khuṭba : 82, 83 n. 262, 91, 288.

KHUY : 159.

KHUZISTÂN : 331.

**khwâdjeh* : 264, 268, 273.

**khwâdjeh-khâdim* : 233.

**khwâdjeh-lâlâ* : 238.

KHWÂDJEH-NOYAN : 243.

KHWÂREZM - Khwârizmien(s) : 75, 79-90 et n. 280, 92, 93, 95, 110, 191, 193, 198, 200, 201, 205, 234, 248, 312, 329.

**Khwârizmshâh* : voir MUḤAMMAD et surtout DJALÂL al-DÎN MANGUBERTI.

KIAHTÂ : 77, 231, 245.

KINNAMOS : 186.

KÎR FARÎD : 74, 78, 136, 137, 170.

KÎR KADÎD : 238.

KÎR KHIYÂ/KÎR KHAYE : 238, 254.

KIRK PÎNAR : 288.

KIRMÂN : 83 n. 262.

KIYÂ MAZANDARÂNÎ : voir IBN KIYÂ MAZANDARÂNÎ.

KIZIL IRMAK : voir *QIZIL-IRMAQ*

KLAUDYA/CLAUDYA : 244, 257.

k.n.l.r.m.i : 282.

KOGH-VASIL : 18 n. 28, 22.

***kondestabl/kundestabl* : voir *amîr-akhûr*.**

KONTOSTEPHANOS : 39, 40.

KÖPEK : voir SA'D al-DÎN KÖPEK.

KORYKOS : voir *CRACCA*.

KÖSEH-DÂGH : 97, 98, 116, 145, 183, 193, 206, 227, 229, 251, 269, 316, 329.

"KOUTOGMÈS" (KUTLUMUSH ?) : 24.

KRATEIA/GEREDÈ : 63.

Kubrawî : 218.

KUDLU (MONT) : 267.

KUGHUNYA : voir *QUGHÛNIYA*.

KULA : 343.

KUNARI-BEG/GÜNERI-BEG : 275, 278, 283, 285, 286, 288, 340.

**kundestabl* : voir *amîr-akhûr*.

Kurde(s) : 21 n. 39, 55, 83, 93, 106, 112, 113, 184, 228, 234, 240, 244, 245, 251, 260, 300, 301, 322,

323, 336, 341, 342.
KURDJÎ-KHÂTÛN : 266.
KUSHLU-SANGUM/KUSHLU-SANKUM : 86, 201.
KUTÂYEH : 24, 38, 47, 56 n. 183, 119, 204, 253, 307, 342.
kutwal : 306.
KYBISTRA : voir *EREGLI*.

LACAONIE : 61 n. 198.
LÂDÎQ : 61 n. 198 ; voir *LAODICÉE* et *DENIZLI*.
LAGZÎ : *286*.
**lâlâ* : 182 n. 180, 183, 246, 263 ; voir atabeg.
LAMPÉ : 23, 62.
LAMPRON : voir CONSTANTIN, HÉTHOUM I^er^.
LAODICÉE/LÂDÎQ : 25, 39, 43, 44 n. 145, 46, 48, 58, 62, 63 et n. 205.
laqab : 51 n. 172, 233 n. 13, 242 n. 34.
LARANDA/QARAMÂN : 37, 38, 59, 61 n. 198, 69 n. 222, 86, 218, 252, 264, 277 et n. 129, 281, 287, 338, 340.
LARISSA : 37.
LASCARIDES : 299 n. 2 ; voir LASCARIS.
LASCARIS : voir THÉODORE I^er^ et THÉODORE II.
"LASKARI" : voir Jean III VATATZÈS.
Latin(s) : 61, 63, 68, 76, 94, 122-125, 164, 174, 192.
Latin (Orient) : 163, 191.
LATTAKIÉ : 44 n. 149, 56.
LÉON I^er^ (de Cilicie) : 28, 29.
LÉON II : 55, 60, 65, 66 et n. 215, 67 n. 217, 69, 71, 72, 74, 75, 172.
LÉON III : 257, 259, 265, 281.
LÉON de BALBISSA : 167.
"Livre du Gouvernement (Le)" de Nizâm al-Mulk : 177.
LOPADION : 24.
LOUIS VII : 35.
LOUIS IX (Saint) : 180 n. 176.
LU'LU' de Mossul : 73, 81, 245.
LU'LU'A : 72, 119, 201, 263, 303.
LYCIE : 48, 67 n. 218.

maden (mine) : 119.
MA'DÎN : 264.
MADJD al-DÎN : voir KUNARI-BEG.
MADJD al-DÎN (atabeg) : 259, 260, 262, 264, 266, 270, 325.
MADJD al-DÎN ABÛ BAKR : 185.
MADJD al-DÎN ISḤÂQ : 215.
MADJD al-DÎN ISMÂ'ÎL : 201 n. 215.
MADJD al-DÎN MEḤMED (MUḤAMMAD) b. ḤUSAYN ERZINDJÂNÎ : 252, 326.
MADJD al-DÎN MUḤAMMAD l'Interprète : 92, 228.
MADJD al-MULUK YAZDÎ : 274.
madrasa (medrese) : 67 n. 218, 136, 160, 209, 210, 222-224, 237, 240, 254, 315, 337.
MAFGHA : 75.

Maghrébin(s) : 215.
MAHDÎ : 294.
MAHDÎ : 41.
MAḤMÛD (fils de Mahdî) : 41.
MAḤMÛD le Ghâznévide : 74.
MAḤMÛD (vizir) : 185.
MAḤMÛD (fils de Qaramân) : 340, 341.
MAḤMÛD de Qastamûnî : 345.
"Makhzân al-asrâr" : 53, 212.
MAKRI (Golfe de) : 117 et n. 30.
mâl-i 'am : 313.
mâl-i bozorq : 313.
Malamatiya : 218.
MALANGIA : 34.
MALATYA/MÉLITÈNE : passim.
MALÂZGIRD : voir *MANZIKERT*.
MALÎFIDÛN/POLYBOTON ? : 272.
**malik* : 29, 179, 229, 235.
**malik-al-sawâḥil* : 253, 264, 268, 325, 343 ; voir aussi *ra'îs al-baḥr*.
**malik-al-umarâ* : 93, 188, 199, 201 n. 215.
MALIK ṢÂḤIB : 50 n. 165 ; voir SALTUQ.
MALIK-SHÂH : 12-16, 18, 164, 167, 180.
MALIK-SHÂH : voir SHÂHÂNSHÂH.
malikane-divânî : 146, 147.
Mamlûk(s) : 111, 136, 161, 181 n. 179, 188, 237 et n. 23, 256, 267, 275, 276, 293, 294, 304, 307, 327, 346.
MANÂZGIRD : voir *MANZIKERT*.
MANDALÉ : 18 n. 28.
MANGAPHAS/MANKOPHAS : 48, 58, 62 et n. 203.
MANGUDJAQ : 27, 49 n. 161, 51, 52, 78, 170.
Mangudjaqide(s) : 16, 41, 49, 51, 54, 64, 78, 79, 134 n. 70, 170, 180, 196, 197, 198, 202, 203, 209, 212, 228, n. 3.
MANGÛRES : 270.
MANGUTIMUR : 89 n. 276.
MANGUTIMUR (fils d'Abagha) : 263 n. 85, 276.
MANKOPHAS : voir MANGAPHAS.
MANHAL RÛZBEH : 249.
mann : 127, 145.
manshur : 182 et n. 182.
"MANPLANÈS" : 35.
MANṢÛR (fils de Qutlumush) 13.
Al-MANṢÛR de Mardîn : 88, 91
"Mantiq ul-ṭa'ir" : 336.
MANUEL I^er^ COMNÈNE : 34, 36-47 et n. 154, 57 et n. 186, 61, 63, 170.
MANZIKERT/MANÂZGIRD (MALÂZGIRD) : 7, 8, 11, 16, 46, 51, 83-85.
"maqtûl" : voir AL-SUHRAWARDÎ.
MÂR ÂṢYÂ : 244, 245.
MÂR BAR SAUMA : 112, 117, 146, 173, 267, 276.
MÂR DÎMÂT : 245.

MAR HISYA SARKIS : voir SARKIS.

MÂR MÂDÎQ : 244, 245.

MAR'ASH : 18, 22, 29, 35, 37, 38 n. 111, 39, 41-43, 55, 60 n. 195, 66 n. 215, 67, 73, 93, 95, 199, 240, 241, 245, 259, 267.

MARCO POLO : 119 et n. 37, 303, 304.

Mardaïtes : 106.

MARDÎN : 42, 87, 88, 91, 93, 240, 244, 247.

MARMARA (mer de) : 112.

MAROC : 192.

MARSEILLE : 119.

MARZBÂN : 36, 37, 43, 73.

"Marzbânnâmeh" : 211.

MASARA : 27, 28 et n. 67, 32, 245.

MAS'ÛD (sultan iranien) : 51.

MAS'ÛD d'Amîd : 77, 228.

MAS'ÛD Ier/GHÂZÎ : 25 et n. 59, 26-30 et n. 68 et 75, 32, 34-37 et n. 109, 45, 129, 160, 172, 179, 185, 196, 210, 214, 223.

MAS'ÛD II : voir GHIYÂTH al-DÎN MAS'ÛD.

MAS'ÛD d'Ankara : voir MUḤÎ al-DÎN MAS'ÛD SHÂH.

MAS'ÛD BEG : 346.

"Mas'ûdiya" (ville) : 160 n. 119.

"Mathnawî" de Djalâl al-dîn Rûmî : 333.

MAUROZOME : 61-63, 169, 204.

Mawlâna : voir Mevlevis.

MAYÂFÂRIQÎN : 27, 78, 83, 88, 91, 93, 97, 181, 244, 247.

maza'â : 146 n. 87.

mażâlim : 188.

MAZANDARÂNÎ : voir IBN KIYÂ MAZANDARÂNÎ.

MÉANDRE : 25, 34, 35, 39, 45, 46, 47, 61, 63, 68, 343.

MÉDITERRANÉE : 3, 67, 117, 124, 230, 305.

medrese : voir *madrasa.*

MEḤMED BEG le Pervâneh : voir MU'ÎN al-DÎN MEḤMED.

MEḤMED BEG de Denizli : 249, 250, 251, 253.

MEḤMED b. QARAMÂN : voir MUḤAMMAD b. QARAMÂN.

"MELIK" : 76 ; voir aussi MUGHÎTH al-DÎN TUGHRILSHÂH.

MELIK PEHLIVÂN KHORASÂNÎ : 328.

MÉLISSÈNE : voir NICÉPHORE MÉLISSÈNE.

MÉLITÈNE : voir *MALATYA.*

"melkite" : 167.

MENTESHE - Menteshe : 267, 288, 342-344.

MÉSOPOTAMIE - Mésopotamien(s) : *passim.*

Mevlevis/Mevlâna (Mawlâna) : 175, 317, 319, 332, 333.

MICHEL VII : 12, 13.

MICHEL COMNÈNE : 62.

MICHEL COMNÈNE (idem ?) : 170 ; voir MICHEL PALÉOLOGUE.

MICHEL GAVRAS : 45.

MICHEL PALÉOLOGUE (MICHEL COMNÈNE : 164, 168, 170, 242 et n. 34, 247, 248 n. 50, 249 et n. 52, 321, 327.

MICHEL le SYRIEN : 48, 117, 122, 165, 172, 173, 187, 211, notes et Bibliographie.

MILAS : 344.

MILET : 12.

MINSHÂR : 69.

MÎRANSHÂH b. QÂVURT : 210.

mîrî (terres) : 135.

"Miroir des princes" : 212.

Mirshâd al-'Ibâd : 218.

MISÎS : 28, 29.

miṣrî : voir *raṭl.*

MITYLÈNE : 15.

MKHITAR/MXIT'AR d'Aïrivank (d'Ani) : 7 n. 4, 50.

MLEH (Roupénien) : 42, 44.

modios : 127, 128.

MOKISSOS : voir *QIRSHÉHIR.*

MONG-KA : 238 n. 25, 241, 242, 245-248.

Mongol(s) : passim.

MONOLYKÈS : 24, 25.

Monophysite(s) : 11, 112, 165, 166, 172, 174, 323.

MOSSUL/MOSSOUL : 19, 42-44, 93, 121, 155 n. 110, 240, 245 et n. 40.

mu'akara : 311 et n. 38.

Al-MU'AẒẒAM TURÂNSHÂH : 77, 78, 93.

MUBÂRIZ al-DÎN TSHAVLI al-SULṬÂNÎ (Abû'l-'Izz) : 69 et n. 223, 75, 83, 85, 93, 184, 199, 228.

MUBÂRIZ al-DÎN ARMAGANSHÂH : 91, 95, 181, 182, 200, 204.

MUBÂRIZ al-DÎN BAHRÂMSHÂH : 183, 200 ; peut-être Mubâriz al-dîn Bashâra ?

MUBÂRIZ al-DÎN BASHÂRA : 69.

MUBÂRIZ al-DÎN ERTÖKÜSH b. 'ABD-ALLÂH : 68, 75, 79, 90, 137, 182, 203, 342.

MUBÂRIZ al-DÎN 'ÎSÂ : 83 n. 263, 93, 183.

MUBÂRIZ al-DÎN MEḤMED : 341.

MUBÂRIZ al-DÎN SÛRÎ : 261 n. 82.

mudd/mût : 127, 128.

Al-MUDJÂHID de Ḥoms : 78, 91.

MUDJÎR al-DÎN MEḤMED l'amîr-shâh : 274, 280-282, 284, 288, 290-292, 312, 313, 325, 328.

MUDJÎR al-DÎN ṬÂHIR b. SA'D al-KHWÂRIZMÎ : 81, 82 n. 259, 248.

**mufti(s)* : 190.

MUGHÂN : 86, 227, 241.

Al-MUGHÎTH : 91.

MUGHÎTH al-DÎN TUGHRILSHÂH : 56, 60, 61, 64, 66, 69, 73, 74, 76, 79, 80, 85.

MUGHLA : 344.

MUGHULTÂY : 89 n. 276.

MUHADHDHAB al-DÎN (fils du

Pervâneh) : 260, 262, 265.

MUHADHDHAB al-DÎN DÂDEH ʿALÎ al-DAYLÂNÎ : 92, 185, 202, 227, 228, 235, 236, 326.

MUḤAMMAD : voir GÜMÜSHTEGIN.

MUḤAMMAD (SHÂHÂNSHÂH/SAYSAN) (sultan) : 19, 22 et n. 43, 23, 24 et n. 53, 50, 179.

MUḤAMMAD (beglerbeg) : 24.

MUḤAMMAD (de Masara) : 28 et n. 68, 30, 31, 32, 34, 129, 179.

MUḤAMMAD le Khwârizmshâh : 80, 218.

MUḤAMMAD le Saltuqide/NÂṢIR al-DÎN QIZIL-ARSLÂN : 51 et n. 172.

MUḤAMMAD/BÂBÂ (de Malatya) : 39-41, 47 et n. 157, 168, 196.

MUḤAMMAD b. AYDIN : 344

MUḤAMMAD b. AYYÛB : 331.

MUḤAMMAD BEG al-UDJÎ : 307.

MUḤAMMAD b. GHAZÎ : 211.

MUḤAMMAD/MEḤMED ʿb. QARAMÂN : 264, 268, 272, 278, 340.

MUḤAMMAD al-MAWṢILÎ : 210.

MUḤAMMAD al-TALIQÂNÎ : 215.

MUḤÎ/MUḤYÎ al-DÎN MASʿÛDSHÂH : 56 et n. 183, 59, 61, 63, 211.

muḥtasib : 150, 153, 190.

MUʿÎN al-DÎN (ikdîshbâshî) : 245.

MUʿÎN al-DÎN MEḤMED le Pervâneh (fils du Pervâneh) : 325, 326, 328, 345, 346.

MUʿÎN al-DÎN SULAYMÂN le Pervâneh : 164, 182, 199, 200, 203, 236, 239, 240, 242-245, 247-249 et n. 49, 252-270 et n. 100, 272-274, 277, 284, 293, 306, 312, 316, 325-328, 331, 337, 342, 345, 346.

Al-MUʿIZZ d'Égypte : 237.

MUʿIZZ al-DÎN QAYṢAR-SHÂH : 56, 59, 61, 65, 212.

mukharnas : 223.

mulk : 136, 140.

**munshî'* : 186, 238.

Munyat al-Muftî : 215.

muqâṭaʿa : 146, 274, 313.

muqṭiʿ : 139, 199, 261, 263 n. 87, 268.

MÛSA : 341.

**mushrif* : 186, 231, 240, 252, 279, 326.

MUṢLIḤ : 233, 238, 246.

**mustawfî* : 86, 185, 235, 236, 248, 252, 262, 263, 264, 266, 273, 274, 284-286, 298, 290, 313, 325, 326.

MUSTAWFÎ QAZWÎNÎ (Ḥamdullâh) : 116, 146 et n. 86, 314.

mût : voir *mudd*.

MÛT : 37, 75, 272, 277, 340.

MUZAFFAR de Hamâh : 87.

MUZAFFAR al-DÎN le Saltuqide : 51.

MUZAFFAR al-DÎN b. ʿALÎ-SHÎR : 95.

MUZAFFAR al-DÎN DJAHÂFÎ : 266.

MUZAFFAR al-DÎN M. (Mangudjaqide) : 78, 202.

MUZAFFAR al-DÎN MAḤMÛD : 61.

MUZAFFAR al-DÎN YAVLUK-ARSLÂN/YAVLAK-ARSLÂN : 276, 289, 345.

MUZAFFAR GHÂZÎ : 50.

muzâriʿ (métayers) : 141, 144.

MXIT'AR : voir MKHITAR.

MYRIOKÉPHALON : 44 n. 149, 45-47, 170, 193.

NABSHÎ NOYAN : 254, 255, 260, 262, 280.

NADJÎB al-DÎN DALÎKHÂNÎ : 235, 252, 326.

NADJM al-DÎN (cadi de Sîwâs) : 232.

NADJM al-DÎN (vizir) : 288, 326.

MADJM al-DÎN ABÛ BAKR b. MUḤAMMAD al-RÂZÎ dit NADJM al-DÎN DÂYA : 218.

NADJM al-DÎN BAHRÂMSHÂH : 183.

NADJM al-DÎN DÂYA : voir NADJM al-DÎN ABÛ BAKR al-RÂZÎ.

NADJM al-DÎN FARRUKH : 245.

NADJM al-DÎN KUBRÂ : 218.

NADJM al-DÎN NAKHJAVÂNÎ/NAKHDJAWÂNÎ (vizir) ; 235, 326.

NADJM al-DÎN b. TÛSÎ : 233.

NADJM al-DÎN YÂGHÎ-BÂSÂN : 200.

NADJM al-DÎN YÛSUF : 264.

"Nagestes" : 58 n. 190.

NAHR KALÎ : 78.

**nâ'ib (al-sulṭân)* : 181, 182, 188, 189, 201 n. 215, 228, 230, 235, 238, 243, 248, 252, 257, 261, 264, 266, 267, 274, 278, 282, 285, 286, 288, 290, 312, 325-327.

na'ibahâ : 313.

NAKHÂKH : 85.

NASAWÎ : 82.

NAṢIBÛR : 88.

Al-NÂṢIR (Calife) : 78, 155, 156, 159, 212 n. 252, 216, 220, 221.

Al-NÂṢIR d'Alep : 88, 91, 237.

NÂṢIR al-DÎN le Turdjmân : 189.

NÂṢIR al-DÎN 'ALÎ : 184.

NÂṢIR al-DÎN ARSLÂN : 93, 189.

NÂṢIR al-DÎN BARKYÂRUQ-SHÂH : 56.

NÂṢIR al-DÎN QIZIL-ARSLÂN : voir MUHAMMAD le Saltuqide.

NÂṢIR al-DÎN TÛSÎ : 219, 330, 331.

NÂṢIR al-DÎN YAVLAK - ARSLÂN : 284-286, 289, 326.

NÂṢIRÎ : 317, 319.

NAṢR al-DÎN HODJA : 336.

navak - navakî : 107 ; voir aussi yavûki.

nâvukiya / badûkiya : 30 n. 85 ; voir aussi yavukî.

NAZIANZE : 166, 167, 322.

**nâṣir mulk* : 186, 239, 326.

NÉOCÉSARÉE : voir *NIKSÂR*.
NERSÈS (Saint) : 172 n. 155.
NEVÂY : 287.
NICÉE : 13, 15-17, 20 n. 36, 24, 34, 44, 48, 63, 66, 67, 70, 71, 76, 94, 97, 168, 169, 242, 247, 339.
NICÉPHORE du Palatinon : 167.
NICÉPHORE BOTANIATE : 13.
NICÉPHORE GRÉGORAS : 339.
NICÉPHORE MÉLISSÈNE : 13.
NICOLO DE SAN SIRO : 302.
NICOMÉDIE : 12.
NIGDEH : 56, 69 n. 223, 86, 167, 201, 223, 239, 244, 253, 254, 261 et n. 82, 262, 263-265, 277, 340, 341.
NIKÉTAS : 40, 43, 48, 62, 63, 64, notes et Bibliographie.
NIKSÂR/NÉOCÉSARÉE : 18, 30, 45, 46 et n. 155, 56, 61, 93, 166, 172, 181, 199, 200, 223, 232, 246, 253.
niyâbat al-sulṭana : 92.
NIZ : voir *ANI*.
NIẒÂM al-DÎN (amîr-dâd) : 279 et n. 137, 327.
NIẒAM al-DÎN (ustâdh-dâr) : 232.
NIẒÂM al-DÎN (fils d'Ibn Khatîr) : 266.
NIẒÂM al-DÎN AḤMAD : 186.
NIẒÂM al-DÎN 'ALÎ b. ILTUMUSH : 243.
NIẒÂM al-DÎN ARGHÛN-SHÂH : 56.
NIẒÂM al-DÎN KHURSHÎD : 234, 242, 243, 325, 326.
NIẒÂM al-MULK : 74, 177, 185, 217.
NIẒÂMÎ : 53, 212, 336.
NOIRE (Mer) : 64, 65, 71, 76, 122-125 et n. 58, 166, 304, 306.
Normand(s) : 12, 13, 17, 191, 192.
"notaroi" : voir *nûtâr*.
**noyan(s)* : 243, 245, 257, 271, 327.
NUDJRAT al-DÎN BAHMÂN : 266.
NÛR al-DÎN : 32, 35-39 et n. 111, n. 119, 42-44, 47, 87, 111, 129, 179, 210, 214.
NÛR al-DÎN de Kamâkh : 83 n. 263.
NÛR al-DÎN 'ABDALLÂH : 238.
NÛR al-DÎN DJIBRÎL b. DJÂDJÂ/DJÎDJÂ : 250, 254, 263 et n. 87, 265.
NÛR al-DÎN ḤAMZA b. al-MUʿAYYA : voir SHAMS al-DÎN ḤAMZA.
NÛR al-DÎN MUḤAMMAD (Artuqide) : 41, 47.
NÛR al-DÎN MAḤMÛD SULTÂNSHÂH : 56, 60.
NÛR al-DÎN b. QARADJÂ : 269.
NÛR al-DÎN YAʿQÛB : 234.
NÛR KAGHÂL : 87.
NÛREH ṢÛFÎ : 251, 334.
NUREMBERG : 57.
Nusayris : 220.

NUṢRAT al-DÎN (amîr-dâd) : 231, 326.
NUṢRAT al-DÎN (ʿârid) : 266.
NUṢRAT al-DÎN (fils de Sinân al-dîn Qaymâz) : 239.
NUṢRAT al-DÎN ḤASAN b. IBRAHÎM : 73, 199.
NUṢRAT al-DÎN MAḤMÛD : 268.
nûtâr / "notaroi" : 187.

OBRUQ : 169, 249.
Oghuz : 5, 55, 107, 108, 299 et n. 2, 300.
OGODÂY : 97.
OÏNAION/UNYE : 36, 64, 71 n. 228.
'OMAR b. al-FARÎD : 331.
'OMAR KHAYYÂM : 211.
'OMAR SUHRAWARDÎ : voir SHIHÂB al-DÎN 'OMAR SUHRAWARDÎ.
ÖNDER (Mehmet) : 160 n. 122.
ORDERIC VITAL : 50.
"Ordu" : 274.
ORKHÂN : 252.
ORONTE : 56.
'OSMÂN : voir 'UTHMÂN.
OSMÂNDJIK : 288, 345.
Ottoman(s) : 3, 106 n. 8, 107, 112, 135, 140, 141, 143 145, 146, 151, 153, 158, 176, 187, 223, 300, 334, 344 et n. 110, 346-348.
PACHYMÈRE : 339.
PADU DALAMAN-TSHAY : voir *DALAMÂN*.
païza : 228, 240, 246, 248, 274.
PALÉOLOGUES : 62, 163, 299 n. 2 ; voir MICHEL et ANDRONIC.
PALESTINE : 12, 14.
PAMPHYLIE - Pamphylien : 56 n. 183.
PANURA : 37.
**Papauté* : 192.
"PAPEROISSOLE" : voir BÂBÂ ISḤÂQ.
PAPHLAGONIE : 29, 45.
PARION : 24.
PATARA : 67 n. 218.
**Patriarcat* : 322.
PATSA : voir *VATIZA*.
PAURAÈ/BAFRA : 36, 64.
PAYNÂK : 254.
PÉGOLOTTI : 121, 127, 303, 305, 307.
PENTAPOLE : 43.
PERGAME : 23, 43.
PERSE - Persan(s) : voir *IRAN*.
"Pertevnâmeh" d'al-Suhrawardî : 211.
PERTOUSD : 22, 37, 67.
**pervâneh* : 69, 74, 82, 86, 88, 164, 181, 182, 188, 201 et n. 215, 202, 230, 243, 247, 248, 274, 325, 326, 328.
PERVÂNEH (le) : voir MUʿÎN al-DÎN SULAYMÂN.
pervânehdji : 182.
Petchénègues : 15.
"PHARCOUS" : 34.
PHILADELPHIE/ALASHÉHIR :

23, 39, 44, 58, 62 et n. 203, 149 n. 92, 343, 344.
PHILARÈTE : 14.
PHILÉTA : 39.
PHILIPPE de Cilicie : 75.
PHILOKALÈS : 23.
PHILOMÉLION : 24, 34 et n. 93, 35, 59 et n. 193.
PHOCÉE : 15, 302.
PHRYGIE : 38, 39, 58.
PIERRE L'ERMITE : 17.
PIKHARA : voir ALPIKHARA.
PINAR-BASHI : 261, 272.
Pisan(s) : 124, 307.
PITHECA : 34.
"PIZMISH" : 23 n. 45.
Plaisantais : 192.
PLATON : 160, 168.
POÏMANENON : 24.
POLVADIN : 341.
POLYBOTOS (POLYBOTON ?) : 24, 272.
"POUCHÉAS" : 24, 25.
"pouloï" (Francopouloï - Turcopouloï) : 151 n. 99.
"POUPAKÈS" (ABÛ BAKR ?) : 39.
"PRACHIMOS" : 29.
PRAKANA : 34.
PRODROME : 29, notes et Bibliographie.
pronoia : 141 ; voir *tîmâr.*
Provençaux : 124, 307
PYLAE : 38.
QÂBÛS b. WASHNEGÎR : 74.
QADGHÂN : 246, 247.
**qâḍî'l-askar/qâḍî-i-lashkar* : 190 ; voir aussi *cadi.*
QÂḌÎ 'IZZ al-DÎN RÂZÎ : voir 'IZZ al-DÎN MUḤAMMAD RÂZÎ.
QAL'A MANDÂS : 238.
QAL'A QADÂGHREH : 250.
QAL'AT HÖYÜK : 231.
QALAWN (sultan mamlûk) : 276.
"Qalila et Dimna" : 217.
QALIQÂLA : voir *ERZERÛM.*
QALSHÂR : 250.
QAMAR al-DÎN : 277.
QAMAR al-DÎN : 75, 116, 204.
QAMAR al-DÎN DÛZBEH : 53.
QANGIRTÂY : 263, 271, 272, 274, 277, 280, 284, 292.
QÂNI'Î : voir AḤMAD b. MUḤAMMAD al-TÛSÎ al-QÂNI'Î.
qanûnî (impôts) : 146.
QAPÂN : 284.
QARA-ARSLÂN (artuqide) : 32, 40.
QARADJÂ (amîr-djandâr) : 92.
QARADJAVÎRÂN : 204.
QARAḤISÂR DEVELI/AFYON QARAḤISÂR : 69, 170, 204, 253, 263, 264, 267, 268, 272, 273, 312, 331, 337, 342.
QARAHÖYÜK : 253.
QARA-KHÂN : 252.
QARAMAN : voir *LARANDA.*
QARAMAN - Qaramanides : 75, 229, 251, 253, 264, 267, 273, 275, 277-279, 281, 283, 285-288, 291, 293, 315, 317, 318, 328, 334, 340, 341 et n. 100, 342, 343.
QARAQORUM : 241 n. 33, 242, 243.
QARASI : 343, 344.
QARASONQOR/QARASUNGUR : voir SAYF al-DÎN QARASONQOR.
QARATÂY : voir DJALÂL al-DÎN QARATÂY.
QARATEGIN (de Sinope) : 15 n. 22.
QARLUQ/SARTUQ : 265.
QARS : 79.
QASHLAR-PÎNAR : 266.
QASTAMÛNÎ : 29, 30, 77, 112, 116, 125, 189, 190, 202, 203, 242, 247, 250, 253, 272, 276, 288-290, 291, 303, 312, 331, 337, 338, 344 et n. 112, 345, 346.
qaṭî'a, pl. *qaṭâ'i'* : 133, 142.
QAYMARÎ : voir ḤUSÂM al-DÎN QAYMARÎ.
QÂYMAZ : voir SINÂN al-DÎN QÂYMAZ.
QAYṢÂR : voir DJALÂL al-DÎN QAYṢÂR.
QAYṢARIYA (KAYSERI)/CÉSARÉE : *passim.*
QAYṢARSHÂH : voir MU'IZZ al-DÎN QAYṢARSHÂH.
QAZWÎN : 215.
QAZWÎNÎ : 234.
QAZWÎNÎ : voir FAKHR al-DÎN QAZWÎNÎ.
QÎBEH le lâlâ : 263.
QILÂWUZ : 284, 285.
QILIDJ-ARSLÂN / "SOLIMAN" : 15-20 et n. 25, n. 36, 22-24 et n. 41 et 50, 28, 179, 181.
QILIDJ-ARSLÂN II : 35-42 et n. 119 et 131, 44-48 et n. 160, 50, 51 n. 171, n. 174, 53 et n. 180, 56-60 et n. 188, n. 195, 63, 64, 122, 126, 129, 130, 159, 160, 170, 172 n. 155, 173, 174, 179, 196, 197, 209-212.
QILIDJ-ARSLÂN III : 61, 65, 67.
QILIDJ-ARSLÂN : voir RUKN al-DÎN QILIDJ-ARSLÂN.
Qiptshaq(s) : 77, 123, 299 n. 2.
QÎRKHÂN : 86, 87, 90.
QIRSHÉHIR/MOKISSOS : 78, 95, 139, 166, 167, 202, 228 et n. 3, 239, 246, 250, 254, 255, 263 n. 87, 285, 319, 337.
QIWÂM al-DÎN : 69 n. 223.
QIWÂM al-DÎN ASHHAR b. ḤAMÎD : 240, 252, 326.
QIZIL ḤAMÎD : 268, 271.
QIZIL-IRMAQ : 126, 263.
QUBÂDHABÂD : 90 n. 279, 95, 180, 222, 248.
QUBILÂY : 246.
QUGHÛNIYA (KUGHUNIYA)/COLONIA/SHEBIN QARAḤISÂR : 51, 54, 78, 119, 149, 202, 269, 271, 322.
QUNYA/ICONIUM : *passim.*
QÛRABAGHAḤISÂR : 272.
QURYAT al-RUMÂN : 266.
QUṬB al-DÎN MAḤMÛD : 266

QUṬB al-DÎN MAḤMÛD b. MAS'ÛD b. MUṢLIḤ al-SHÎRÂZÎ : 276.

QUṬB al-DÎN MALIKSHÂH/QUṬÂB al-DÎN : 53, 56, 57 et n. 185, 58-60 et n. 197, 61, 64, 196, 211.

QUṬB al-DÎN SHIRÂZÎ : 331.

QUTLUDJA : 286, 289, 318.

QUTLUMUSH (QUTULMUSH/QUTALMÜSH) : 12, et n. 10 et 11, 35, 171.

QUTÛ : 265.

QÛZ-OVA : 246.

RA'BÂN : 36, 39, 43, 47, 73.

**ra'ïs* : 153, 270 n. 101.

**ra'ïs al-baḥr* : 235 ; voir *malik al-sawâḥil.*

"RAMA"/'ABD al-RAḤMÂN : 34 et n. 97.

RAMMÂM : 78.

RAQQA : 88.

RASHÎD al-DÎN (vizir) : 185.

RASHÎD al-DÎN : 303, 307, 310, 337, 343.

RASHÎD al-DÎN AYÂZ b. 'ABDALLÂH al-SHIHÂBÎ : 204.

RASHÎD al-DÎN DJUWAINÎ : 233, 235, 236 et n. 19, 246, 267, 269, 326.

raṭl (raṭl miṣrî, raṭl rûmî) : 127.

RAWANDÎ : 216.

"Rawḍat al-'Uqûl" : 211.

RAYMOND d'Antioche : 35.

RAYMOND ROUPEN : 71, 72.

RAY : 218.

RENAUD d'Antioche : 38.

"RESTAGNUS" : voir RUSTEM.

RHODES : 88, 117, 249 n. 52, 250, 344.

RHYNDAKOS : 29, 38.

ribâṭ : 306.

RIBÂṬ AḤMAD : 85.

RICHARD CŒUR DE LION : 164.

RICOLDO DE MONTE CROCE : 111.

Rifa'î : 334.

rikâb-dâr : 278.

rind, pl. runûd, rindân : 157, 231, 233, 243, 283, 286, 316-318.

"Risâla" : 303 ; voir IBN KIYÂ MÂZANDARÂNÎ.

Romain / romano-byzantin (Empire) : *passim.*

ROMAIN DIOGÈNE : 7, 8, 25.

ROME : 173, 174.

"ROSTAGNUS" : voir RUSTEM.

ROUPEN (de Cilicie) : 47.

ROUPÉNIEN(S) : voir LÉON Ier, LÉON II, MLEH, RAYMOND, ROUPEN, SDÉPHANÉ, THOROS Ier, THOROS II.

ROUSSEL de BAILLEUL : 11, 12.

ruba'iyat : 211.

RUHÂ : 61.

RUKN al-DÎN (fils de Kay-Qubâdh) : 90.

RUKN al-DÎN (pervâneh) : 326.

RUKN al-DÎN DJAHÂN-SHÂH : 80-85 et n. 265, 197, 198, 202.

RUKN al-DÎN KAYÛMARTH : 276 n. 125 ; voir 'IZZ al-DÎN SYÂVUSH.

RUKN al-DÎN QILIDJ-ARSLÂN : 170, 200, 228, 230 et n. 8, 231-235, 238-240 et n. 25, 243-255, 260 et n. 77, 268, 269, 278, 292, 310, 312, 327.

RUKN al-DÎN QILIDJ-ARSLÂN : 276 n. 125, 289 ; voir 'IZZ al-DÎN SYÂVUSH.

RUKN al-DÎN SULAYMÂN-SHÂH : 51, 53 et n. 180, 56, 60, 61 et n. 198, 62-66, 70, 79, 123, 160, 200, 211.

RÛM : *passim.*

RÛM-QALA/RÛM QA'LEH : voir *HROMGLA.*

RUMERI : 261 n. 82.

rûmî : voir *raṭl.*

runûd : voir rind.

RUSSIE - Russe(s) : 76, 77, 97, 108, 113, 122, 123, 125, 191, 241, 249, 303, 304.

RUSSUDAN/RUSUDAN : 79, 82, 85, 92, 230 n. 7.

RUSTEM/"RESTAGNUS" (ROSTAGNUS) : 55, 56 et n. 182, 57, 59, 60, 108 n. 11.

RUSUDAN : voir RUSSUDAN.

RÛWÎZÂN KUDLU : 267.

RÛZBEH : voir ASAD al-DÎN RÛZBEH.

SÂBIQ al-DÎN : 263.

SÂBIQ al-DÎN ABÛ'L WAFÂ ILYAS b. UGHUS : 204.

SA'D de Fars : 82.

SA'D al-DAWLA : 284.

SA'D al-DÎN : 42.

SA'D al-DÎN ABÛ BAKR AR-DABÎLÎ : 86, 186.

SA'D al-DÎN KÖPEK : 90-92, 182 et n. 181, 185.

SA'D al-DÎN TSHELEBÎ : 277, 280 et n. 139.

SA'D al-DÎN YÛNIS b. SA'D al-DÎN : 264.

ṢADR al-DÎN QONEVÎ/QUNAWÎ : 215, 216, 218, 239, 270, 330, 331, 337.

Safavides (Séfévides) : 220, 317.

ṢAFÎ al-DÎN al-HINDÎ : 331.

SAFRANBOLU : 289.

**ṣâḥib* : 86, 185, 198, 200-203.

ṢÂḤIB 'ATÂ : voir FAKHR al-DÎN 'ALÎ.

ṣâḥib al-zimâm : 185 ; voir ***mustawfî.***

ṣâḥil : 67 n. 218.

ṢÂ'IB : voir FAKHR al-DÎN 'ALÎ.

AL-SA'ÎD de Mârdîn : 244, 247.

SA'ÎD b. ALÎ al-FARGHÂNÎ : 216 n. 268, 331, 332.

SAINT-GEORGES : 51.

SAINT-MICHEL : 62.

SAKARYA : 272.

SALADIN : 42, 47, 58, 60, 61, 93, 164, 170, 187.

ṢALÂḤ al-DÎN (ispahsalâr) : 82.
ṢALÂḤ al-DÎN ZARKÛB : 332.
SALDUQ : voir SALTUQ.
ṢÂLIḤ (Mangudjaqide) : 54.
AL-ṢÂLIḤ (Ayyûbide) : 87, 91-93.
SALÍMA : 250.
SALTUQ/SALDUQ - Saltuqide(s) : 16, 22, 41, 49 et n. 161, n. 162 et 163, 50, 51 et n. 171, n. 172 et n. 173, 53, 61, 64, 180, 209.
"Saltuqnâmeh" : 51 n. 173.
ṢÂLÛR-BEG : 251.
SÂM : 35.
SAMÂGHAR : 256, 257, 274 et n. 115, 285, 286, 293.
SAMANDÛ : 266, 267.
Samanide(s) : 5.
SÂMÎ : 48.
SAMOS : 15.
SAMOSATE : 36, 65, 87, 91, 199.
SAMSAM al-DÎN QAYMÂZ : 201 et n. 215, 236, 239, 326.
SAMSÛN : 36, 64, 71 n. 221, 123, 124, 254, 282, 304, 305, 344, 346.
SANDYKLI : 43, 253, 273.
SANDJARSHÂH : 56.
SANGARIOS : 30, 34.
SÂNQASÛN QARADJÎ : 228.
SARHANG-SAVTEGIN : 14.
ṢÂRIM al-DÎN ? COMNÈNE : 242 n. 34 ; voir MICHEL PALÉOLOGUE.
SARKIS (SERGE)/MAR HISYA SARKIS : 191, 258-260, 322.
SARMARYA : 88 n. 272 ; voir *SUWAYDA*.
SÂRÛKHÂN : 86.
SÂRÛ-KHÂN : 272 n. 106, 343, 344.
SÂRÛ-OGHLÂ : 272.
SÂRÛM : 251.
SASA : 344.
SASIMA/HASSA-KOI : 166, 167.
SATALYA : voir *ANTALYA*.
SAYF al-DÎN (amîr-djalîs) : 246.
SAYF al-DÎN (djandâr) : 261.
SAYF al-DÎN (fils de Tarantây) : 264.
SAYF al-DÎN ABÛ BAKR : 182, 201 n. 215.
SAYF al-DÎN AMÎR QIZIL : 69, 189.
SAYF al-DÎN BALABÂN dit BEKDJAKANÂ : 266.
SAYF al-DÎN BALÂKÛSH al-DJÂWÎSH/(TSHAUSH ?) : 269-270.
SAYF al-DÎN BAYRÂM/SHAMS al-DÎN : 90.
SAYF al-DÎN DJÂLÎSH b. ISḤÂQ : 263, 266.
SAYF al-DÎN b. DJÂWÎSH : 266, voir SAYF al-DÎN BALÂKÛSH al-DJÂWÎSH ?
SAYF al-DÎN ḤAMÎD b. TÛSÎ : 200, 233 n. 13.
SAYF al-DÎN ILDEGIZ : 202.
SAYF al-DÎN INEH : 68-70, 184, 189.
SAYF al-DÎN b. al-KASNÎ/(AKSÎ ?) : 270.
SAYF al-DÎN KHÂSṢ QÎBEH : 233, 252.
SAYF al-DÎN b. QALÂWZ/QALÂWN : 263 et n. 86.
SAYF al-DÎN QARASONQOR : 204, 237, 250 n. 55, 261 n. 82.
SAYF al-DÎN SHÂHÂNSHÂH : 266.
SAYF al-DÎN SUNGURDJA : 266.
SAYF al-DÎN SUNQUR : 290.
SAYF al-DÎN TARANTÂY/TURUNTÂY : 234, 236, 238, 246, 247, 258-264 et n. 77, 272, 327.
SAYF al-DÎN TURKERÎ : 287.
SAYMARA : 203.
SAYSAN : voir MUḤAMMAD et SHÂHANSHÂH.
"SAYYID BAṬṬÂL" : 335.
Scandinaves : 191.
"Scythes" : 104.
SDÉPHANÉ : 37.
SÉBASTE : voir FAKHR al-DÎN SÎWÂSTÛS.
SEBASTEIA : voir *SÎWÂS*.
Séfévides : voir Safavides.
Seldjuqides : 5, 12.
Seldjuqides d'Iran / Grands Seldjuqides : 1, 13, 14, 16, 19 et n. 30, 21, 22, 49-51, 138, 177, 181, 183-187, 194, 198, 208, 209, 217.
Seldjuqides de Rûm : *passim*.
"Seldjuqnâmeh" anonyme : voir *"Tarikh-i Seldjuq"*.
"Seldjuqnâmeh" d'Ibn Bîbî : 106, 140.
"Seldjuqnâmeh" d'al-Qânî'î : 217.
SELDIUQSHÂH : 244.
SÉLEUCIE/SELEFKÉ : 34, 37, 69 n. 222, 75.
SERGE : voir SARKIS.
Serleshker : 86, 90, 93, 192, 198, 200, 231, 232, 235, 236, 244, 261, 268.
SEVINDJ : 250.
Shaddâdides : 212.
Shâfi'ite : 330.
SHÂH ARMIN SUQMÂN al-QUṬBÎ : 22 n. 43.
Shâh-i Armîn d'Akhlât : 79.
SHÂH-I ARMIN SUKMÂN II : voir SUKMÂN II.
"SHÂNHÂNSHÂH"/"SAYSAN" : voir MUḤAMMAD (sultan).
SHÂHÂNSHÂH (SHÂHINSHÂH)/SOLIMÂN-SAYSAN-QILIDJ ARSLÂN/MALIK SHÂH : 19, 22, 23 et n. 49, 24 et n. 53, 25, 27, 209.
SHÂHÂNSHÂH (fils de Mas'ûd) : 37, 39, 41-45 et n. 149, 179, 196.
SHÂHÂNSHÂH de Divrighi (Alp Qutlugh Ulugh Humayûn Jabugha Turghrîltegin) : 52, 53 et n. 180.
SHÂHMALIK : 245, 250.
SHAMASH-KAZAK : voir *TSHIMISHKEZEK*.
SHAMS al-DÎN de Qunya : 284.
SHAMS al-DÎN de Tustar : 331.
SHAMS al-DÎN AḤMAD LÂKÛSHÎ : 284, 285, 310, 326.
SHAMS al-DÎN ALTUNABEH/ALTINBEH/ALTUN-

ABA : 82, 90, 105, 135, 160, 182, 184, 189, 223, 238, 250.

SHAMS al-DÎN BAYRÂM : voir SAYF al-DÎN BAYRÂM.

SHAMS al-DÎN DJUWAYNÎ : 271, 273, 274, 313, 325, 330, 337.

SHAMS al-DÎN (NÛR al-DÎN) ḤAMZA b. al-MUʿAYYAD : 186.

SHAMS al-DÎN ILYÂS : 68 n. 220.

SHAMS al-DÎN al-IṢFAHÂNÎ : 90, 92, 182, 228, 230-235 et n. 14, 327, 316, 326.

SHAMS al-DÎN KHÂṢṢ-OGHUZ : 230, 327.

SHAMS al-DÎN MAḤMÛD dit BÂBÂ TUGHRÂÎ : 230, 231, 235, 236, 238, 242, 246-248, 253, 273, 312, 326, 345.

SHAMS al-DÎN MUḤAMMAD b. ḤASAN b. ʿALÎ b. ḤUSAYN : 280 n. 139.

SHAMS al-DÎN QÂḌÎDJAQ : 243.

SHAMS al-DÎN ṢAWÂB : 87.

SHAMS al-DÎN TABRIZÎ : 218, 332.

SHAMS al-DÎN ʿUMAR QAZWÎNÎ : 89.

SHAMS al-DÎN YAVTASH/YÜTUSH : 93, 184, 200, 231, 232, 234-236, 239, 241-244 et n. 37, 246, 247 n. 44 et 46, 249 n. 51.

SHANGÎT : 271.

**sharabsalâr* : 182, 184, 201 n. 215.

SHARAF (le Cadi) : 86, 183.

SHARAF al-DÎN ʿABD al-RAḤMÂN TABRIZÎ : 326.

SHARAF al-DÎN HÂRUN : 273.

SHARAF al-DÎN HUBAYS al-TIFLISÎ : 211.

SHARAF al-DÎN MAḤMÛD : 189, 327.

SHARAF al-DÎN MAḤMÛD (serleshker) : 231, 232, 236.

SHARAF al-DÎN MASʿÛD : 199.

SHARAF al-DÎN MASʿÛD b. KHATÎR : 253, 254, 256, 259, 261 et n. 82, 262-264 et n. 88, 266, 327.

SHARAF al-DÎN MUḤAMMAD (pervâneh) : 74, 182.

SHARAF al-DÎN MUḤAMMAD (fils de Shams al-dîn al-Iṣfahânî) : 263.

SHARAF al-DÎN MUḤAMMAD b. ADÎ : 244, 245 et n. 40.

SHARAF al-DÎN b. SHUDJÂʿ al-DÎN DÂÛD BÂLÂS al-ḤEKKARÎ al-MAʿMÛRÎ : 244.

SHARAF al-DÎN al-MULK : 266.

shariya : 146.

**shaykh* : 73, 155, 156, 215, 239, 251, 310.

SHAYKH ADI : 244, 245 n. 40, 336.

SHAYYÂD ḤAMZA : 219, 335.

SHEBIN QARAḤIṢÂR : voir *QUGHÛNIYA*.

SHIHÂB al-DÎN (amîr-dâd) : 245, 326.

SHIHÂB al-DÎN (marchand) : 305.

ʿSHIHÂB al-DÎN GHÂZÎ : 78, 83, 86, 91, 93, 97.

SHIHÂB al-DÎN GHÂZÎ b. ʿALÎSHÎR : 266.

SHIHÂB al-DÎN KIRMÂNÎ : 186.

SHIHÂB al-DÎN ʿOMAR SUHRAWARDÎ (shaykh) : 73, 74 et n. 236, 155, 156, 216, 218, 237.

SHIHÂB ISÂW : 245.

**shihneh* : 192, 198, 201 et n. 215, 283 et n. 143, 286.

Shîʿite(s) - shîʿisme : 5, 6, 14, 159, 208, 209, 219, 220, 294, 321, 330.

SHIKARÎ : 229, 340.

SHIRÂZÎ : voir QUṬB al-DÎN SHIRÂZÎ.

SHÎRKÛH : 42.

SHOGAGAN/IZDI : 72.

SHUDJÂʿ AYNASÎ : 278.

SHUDJÂʿ al-DÎN (fils de Qazwînî) : 234, 236, 238.

SHUDJÂʿ al-DÎN ʿABDARRAḤMÂN : 235, 325.

SHUDJÂʿ al-DÎN AḤMAD BEG : 201.

shuhûd : 190.

SHÛTÎ-BEG : 245.

SIBÉRIE - Sibérien : 5.

SIBṬ b. al-DJAWZÎ : 95, notes et Bibliographie.

**silâḥdâr* : 183.

SÎMAREH : 272.

SIMAW : 343.

SIMON de SAINT-QUENTIN : 93, 95, 97, 116, 118-120, 130, 148, 174, 192, 229, 230 n. 8, 232, 302 notes et Bibliographie.

SINÂN al-DÎN (fils de Arslân-Doghmush) : 261, 262.

SINÂN al-DÎN QÂYMÂZ : 86, 93, 239.

SINÂN al-DÎN TARANTÂY : 262.

SINÂN al-DÎN TUGHRIL : 188.

SINDJAQ : 257.

SINDJAR : 88.

SINOPE : 15 et n. 22, 65, 71 et n. 227, n. 228, 72, 76, 77, 117, 123, 125, 150, 161, 201, 203, 236, 247, 253, 254, 272, 273, 276, 282, 283, 304, 305, 312, 337, 345, 346.

SIRÂDJ al-DÎN (émir de Césarée) : 201 n. 215.

SIRÂDJ al-DÎN AḤMAD b. ḤASAN : 273 n. 111.

SIRÂDJ al-DÎN b. BÂBÂ : 234, 327.

SIRÂDJ al-DÎN ISMÂʿÎL : 265, 266.

SIRÂDJ al-DÎN MAḤMÛD : 273 n. 111.

SIRÂDJ al-DÎN al-ʿURMAWÎ : 215, 216, 270 et n. 101, 331.

"Sirâdj al-Qulûb" : 218.

SIRE BASRÎ : 87.

SIS : 72.

SITT al-MULK : 53.

SIVRIḤIṢÂR : 249, 268, 279, 310.

SÎWÂS/SEBASTEIA : *passim*.

Slaves : 171, 191.

SMYRNE : 15, 19, 23.

SÖGÜT : 344.

"SOLIMAN" : voir QILIDJ-ARSLÂN et SHÂHANSHÂH.

SOVRIKÖY : 343.

SÖZOPOLIS : 25, 30 ; voir *BURGHLU*.

STAMIRRA (ANAMUR ?) : 24 n. 54, 25 n. 61, 75.

**subâshî* : 90, 93, 182, 192, 198-200, 201 et n. 215, 232, 239, 262, 266, 281.

SUBLAION : 45, 46.

Ṣûfî(s) : 216.

SUGHDÂQ : 76, 77, 125, 268.

SUHRAWARDÎ (Shaykh) : voir SHIHÂB al-DÎN ʿOMAR SUHRAWARDÎ.

AL-SUHRAWARDÎ ("maqtûl") ; 211.

SUKMÂN d'Akhlat : 28 n. 67.

SUKMÂN II d'Akhlât (SHÂH-I ARMÎN) : 50 et n. 163.

SULAMISH : 293, 294.

SULAYMÂN (fils de Qutlumush) : 13-15, 18, 35, 110, 165, 167, 179, 181, 184, 185, 189, 209.

SULAYMÂN de Mayâfâriqîn : 27.

SULAYMÂN (général de Masʿûd) : 34.

SULAYMÂN (chef turc) : 39, 43, 197.

SULAYMÂN de Divrighi : 52, 53.

SULAYMÂN BEG : 278, 281 n. 140, 286, 341.

SULAYMÂN PASHA : 345.

SULAYMÂNSHÉHIR : voir *BEYSHÉHIR*.

**sultan* : 14, 22, 178-181, 227, 268, 282, 284, 288, 294, 309, 324, 327, 345 et *passim*.

**sultanat* : 14, 22, 178, 185, 216, 228, 233-235, 240, 242, 246, 277, 278, 284, 293, 342.

SULṬÂN-KHÂN : 273 n. 111.

SULṬÂN VELED : 283, 332, 333.

Sunnite(s) - sunnisme : 5, 6, 208, 209, 219, 220, 330.

sûq/souq : 123, 126, 160, 266.

SURÛDJ : 88.

SUTÂY : 293.

SUWAYDÂ : 87, 88, 93.

SYAWÛSH : voir ʿIZZ al-DÎN SYAWÛSH.

SYBILA : 37.

SYMNADA : 29, 32.

SYRIE - Syrien(s) : *passim*.

TABARISTÂN : 159.

TABRIZ : 123, 218, 284, 293, 304-306, 331, 333.

TÂDJ al-BULGHARÎ : 215 n. 262.

TÂDJ al-DÎN (émir du Ḥadjdj) : 239.

TÂDJ al-DÎN le pervâneh : 86, 88, 90, 183, 201, 202.

TÂDJ al-DÎN (vizir) : 236.

TÂDJ al-DÎN (vizir de Kay-Kâûs II) : 247.

TÂDJ al-DÎN ERZINDJÂNÎ le faqîr : 244.

TÂDJ al-DÎN KÎWÎ : 261-263, 266, 270.

TÂDJ al-DÎN MUḤAMMAD : 268.

TÂDJ al-DÎN MUʿTÂZZ : 248, 249, 253-255, 270, 274, 312, 345.

TÂDJ al-DÎN QILÎDJ : 254.

TÂDJ al-DÎN SIMDJÛRÎ : 232, 233.

TÂDJ al-DÎN ZÎREK : 265, 269.

taghar : 128 n. 64, 145 et n. 84.

**"takavor"* : voir HÉTHOUM Ier.

TALAʿI' b. RUZZIK : 39 n. 119.

"TALGHUZ"/(ILDEGHIZ) : 56 n. 182.

TAMÂDYA : 265.

tamgha : 273, 306, 314.

tamlîk : 136.

TANGRIPERME/TANGRI-VERMISH : 19.

TÂNÛ : 272.

TAQÎ SÎWÂSÎ : 268.

TAQÛT : 200 ; voir *TUQÂT*.

TARANTÂY : voir SAYF al-DÎN TARANTÂY.

"Ṭarîqat ilyâsya" : 334.

"Ta'rikh-i Seldjuq"/Seldjuqnâmeh" anonyme : 68, 71 n. 228, 160, 217, 234, 240, 243, 253, 269, 279, 283-285, 288-290, 316, 318, 333, 340, notes et Bibliographie.

TARKÎLÜ : 272.

TARONITES (famille) : 170.

TARSE : 209, 230.

**tashtdâr* : 82 et n. 261, 235, 249.

TASHTEMIR (TASHTIMUR) KHITAY : 289, 290, 328.

"Tatars" : 97 ; voir Mongols.

TATIKIOS/TATIN L'ESNASÉ : 14 n. 19.

TATWÂN : 86.

TAURUS : 14 et n. 18, 17, 18, 30, 43, 56, 65, 70, 72 et n. 230, 95, 105, 106, 108, 112, 116, 119, 121, 166, 167, 173, 201, 204, 206, 229, 251-253, 266, 305, 340.

TAVTASH : 327, 345.

TÂYBOGHA : 273.

TAYDJÛ : 291.

TAYLU : voir *DÂNISHMEND*.

TEGIN-TIMÛR : 287.

TELL-BÂSHIR : 35, 36, 69 n. 223, 73, 204 et n. 227.

Templiers : 37.

Teutoniques (Chevaliers) : 72 n. 230.

THAMAR : 51.

THÉODORE BALSAMON : 167, 168.

THÉODORE Ier LASCARIS : 63, 65-71, 94, 164 n. 136, 169, 184 n. 183.

THÉODORE II LASCARIS : 244, 247.

THÉODOSIOPOLIS : voir *ERZERÛM*.

THOROS Ier : 28, 29.

THOROS II : 36 et n. 107, 37, 38, 41.

TIFLIS : 86, 211.

TIGRE : 88.

TIL-HAMDÛN : 37.

tîmâr : 140, 141.

TIMURTASH (frère de Sulaymân) : 27.

TIMURTASH (fils de Choban) : 294, 295, 323, 341, 342.

TOGAN (Z.V.) : 314.

"TOLILI" : 57.

TOLOTÂY : 282, 284.

TOQÂT : voir *TUQÂT*.

Toscan(s) : 67, 123.

TRALES : voir *AYDIN*.

TRÉBIZONDE - Trébizondais : 7, 12, 27, 28, 30, 45, 51, 53, 57, 61 n. 198, 64, 65 et n. 211, 66, 67, 70, 71 et n. 228, 75-77, 79, 80 et n. 256, 84, 89, 94, 112, 121, 123-125, 134 n. 70, 149, 170, 204, 253, 273, 302, 304, 321, 344, 346.

TRIBRELITZÈMÂN/TSHIVRELI-TSHEMÂN : 34 et n. 95, 103.

TRIPOLI : 14, 65, 209.

TRIPOLI DU MÉANDRE : 343.

TSHANGHRI (CHANKIRI)/GANGRES : 29, 30, 32, 37, 41, 59, 166, 196, 202 n. 219, 250.

TSHAPNÛQ : 232.

TSHAQÂ : 15.

**tshashnegîr* : 68, 69, 75, 82, 83, 85, 93, 182 n. 181, 183, 184, 200, 261 n. 82, 270, 290.

TSHAVLI : voir MUBÂRIZ al-DÎN TSHAVLI.

TSHEMÂN : voir *TRIBRELITZÈMÂN*.

tshepni : voir çepni.

tshift : 128, 145.

TSHIGIL : voir *KAWÂLA*.

TSHÎLÂQ : 268.

TSHIMISHKEZEK/SHAMASHKAZAK : 41, 77.

tshivreli : 34 n. 95.

TSHIVRELI-TSHEMÂN : voir *TRIBRELITZÈMÂN*.

TSHUPÂN (chef mongol) : voir CHOBAN.

TSHUPÂN/TSHOBAN : voir ḤUSÂM al-DÎN TSHUPÂN.

TSHUPÂN - Tshupânî : 273.

TUDÛN : 257, 263-265, 267, 269.

TUGASHAR : 293.

TUGHÂN : 92, 183.

tughra : 187, 188.

**tughrâî* : 186, 188, 230, 266, 272, 274, 326.

TUGHRÂÎ : voir SHAMS al-DÎN MAḤMÛD dit BÂBÂ TUGHRÂÎ.

TUGHRIL (sultan iranien) : 51.

TUGHRIL d'Amasya : 29.

TUGHRIL-ARSLÂN : 23, 26-28 n. 67.

TUGHRILSHÂH : voir MUGHÎTH al-DÎN TUGHRIL SHÂH.

TUGHRUL-BEG : 6, 7.

TÛGHTÂB : voir *DOGODAPH*.

TUKHÂL : 285.

TUKLUK BAKHSHI : 248, 253, 265 n. 93.

TUNGUZLU : voir *DENIZLI*.

TUQÂT/TOQÂT : 56, 60, 64, 65 n. 211, 69, 97, 180, 197, 199, 200, 235 n. 15, 243 n. 37, 244-248, 253, 262, 266, 271, 303, 306, 312, 322, 331, 337.

TUQU BITEKTSHI NUYAN : 257-259, 262-265, 269, 274, 284.

TURAN (Osman) : 132, 134, 135, 137, 310, 313.

TÛRÂNSHÂH : 93.

Turcs : *passim*.

"TURCHIA" : 103 ; voir *TURQUIE*.

Turcomans : *passim*.

TURKERÎ : 234, 238, 261 n. 82.

TURKESTAN : 239.

TURQUIE : 1, 5, 11, 21, 49, 101, 103, 111, 112, 118, 125, 132, 135, 162, 204-205 n. 227, 214, 222, 322, 330, 347.

turra : 188.

TURUNTÂY : voir SAYF al-DÎN TARANTÂY.

TUSTAR : 331.

TUTUSH : 12 n. 9.

TÛZ AGHATSH : 239, 268.

TYANE : 166, 167.

TYRAGION : 25.

TZAMANDON/TZAMADOS : 37 n. 110, 173.

"TZYKÈS" : 29.

UBRUDJAQ : 287.

ûdj (üç) / akritai : 20, 58, 60, 61, 63, 64, 69, 73, 107, 206, 229, 249, 280, 287.

UGHRUMEḤ : 283 n. 143.

UGHURLU : 243, 244, 249, 250.

ULDJAYTÛ : 293, 294, 310.

ULUBURLU : voir *BURGHLU*.

ʿUMAR al-ABHARÎ : 214.

AL-ʿUMARÎ : 117, 119, 127, 128, 301-303, 307, 339, 343, 345, 346, notes et Bibliographie.

UNYE : voir *OINAION*.

URBÂY (URBATÂ ?) KHÂTÛN : 284.

URFA : voir *ÉDESSE*.

ʿurfiye (taxes) : 146.

URLÂ : 264.

URMYA : 157, 215.

ʿushr (dîme) : 142.

**ustâdh-dâr* - 183, 232, 243, 252.

ʿUTHMÂN/ʿOSMÂN : 343, 344, 348.

Uyghurs : 300.

UZÂK : 266.

VAJDA (G.) : 213.

Valaques : 63.

VAN (lac de) : 86.

Vandales : 102.

VATATZÈS : voir ANDRONIC, JEAN, JEAN III.

VATIZA/PATSA : 305.

VÂYÛZ : 229, 235.

VENISE - Vénitien(s) : 68 et n. 220, 124, 125, 192, 302.

VIRANSHÉHIR : 283.

VINCENT de BEAUVAIS : 95.

VINIMIL : 59 n. 193 ; voir *PHILOMÉLION*.

**vizir - vizirat* : 92, 185 et n. 184, 202, 204, 228, 230-238, 243, 247-249, 252, 253, 257, 258, 261, 266, 268, 271, 273, 276, 278, 281-284, 288, 310, 312, 313, 316-318, 325-327, 330, 337, 345.

VOLGA : 5, 228.

wâlî : 201 et n. 215.

WÂLÎ (VELI) al-DÎN : 183.

waqf - waqfiyeh : 54, 67 n. 218, 79, 105, 117, 120, 121, 123, 135-138, 145, 146, 160, 189, 190, 237, 240, 310, 322.

WA'RA : 84 n. 264.

WATA' : 84 n. 264.

WITTEK (P.) : 60, 62, 64, 67 n. 218, 155 n. 110, notes et Bibliographie.

YAGAN (fils de Gümüshtegin) : 28 n. 68, 30 n. 78.

YAGHÎ-ARSLÂN : voir YÂGHÎ-BASÂN le Dânishmendite.

YÂGHÎ-BASÂN : 18, 19 n. 30.

YÂGHÎ-BASÂN/YÂGHÎ-ARSLÂN/YA'QÛB-ARSLÂN : 32 et n. 88, 34, 36-42 et n. 132, 50 et n. 166, 52, 61, 168 n. 142, 209, 223.

YA'QÛB : 37.

YA'QÛB (Germyân) : 342, 343.

YA'QÛB-ARSLÂN : voir YÂGHÎ-BÂSÂN.

YÂQÛT : 212.

YÂQÛTÎ (Seldjuqide) : 16, 49 n. 161.

yargûdjî : 284.

yarligh : 228, 233-236, 240, 245, 246, 248, 274.

ya(r)uk - (y)â(r)ûki : voir yavukî.

YARPUZ : voir *Arabissos*.

YASI-TSHOMAN : 83, 87, 260.

yatâq : 85.

YAVLAK (YAVLUK)-ARSLÂN : voir MUZAFFAR al-DÎN YAVLAK-ARSLÂN.

YAVTASH/YUTASH : voir SHAMS al-DÎN YAVTASH.

yavukî : 107.

Yazidis : voir Yézidis.

YAZIDJI-OGHLU : 71 n. 227, 106, 140, et Bibliographie.

YEDÎ KAPU : 272.

YÉMEN : 331.

Yézidis - *Yézidisme* : 244, 245 n. 40, 336, 343.

YILAN NUGHU : 86, 201.

YILDUZ-DAGH : 245.

YÛNIS (Dânishmendite) : 28, 32.

YÛNIS (khwâdjeh) : 264, 268.

YUNUS EMRE : 335.

Yürüks : 107, voir aussi Yavukî.

YÛSUF b. SA'ÎD al-SIDJISTÂNÎ : 215.

YÛTASH/YÛTUSH : voir SHAMS al-DÎN YÛTASH.

(y.w.yt) (impôt) : 313.

ZACCHARIA de Gênes : 302.

AL-ẒAHÎR d'Alep : 65, 72, 73.

ẒAHÎR al-DÎN l'Interprète : 93.

ẒAHÎR al-DÎN : 244.

ẒAHÎR al-DÎN ILÎ : 61, 69 et n. 223, 73, 182.

ẒAHÎR al-DÎN MANṢÛR b. KAFÎ : 189.

ẒAHÎR al-DÎN MUTAWWAD b. 'ABD al-RAḤMÂN : 266, 326.

ZAKARYÂ (ḥadjîb) : 61, 184.

ZAKARYÂ (frère de Meḥmed b. Qaramân) : 272.

zakât : 141, 142.

ZAMANDU : 90.

ZANDJÂN : 157.

zarkûb : 248, 312.

zawiya : 27.

Zaydites : 159.

ZAYN al-DÎN (de Divrighi) : 269.

ZAYN al-DÎN (fils de Tadj al-dîn) : 236.

ZAYN al-DÎN AḤMAD ER-ZINDJÂNÎ : 326.

ZAYN al-DÎN BASHÂRÂ (amîr-akhûr) : 69 et n. 223, 183, 200, 201.

ZAYN al-DÎN BASHÂRÂ al-GHÂLIBÎ : 200.

Zayn al-Ḥadjdj wa'l-Ḥaramayn : voir QAMAR al-DÎN DUZBEH.

ZELLI : 87.

ZENGHI : 32.

Zenghîde(s) : 73, 180, 184.

zerkub : voir *zarkûb*

zeugon (zeugarion)/jugum : 128, 145.

ZÎLEH/ZILA : 246, 322.

ZININ : 29 n. 75.

ZÎREK : voir TADJ al-DÎN ZÎREK.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

Introduction

Histoire sommaire des Turcs avant la Turquie 5

Première partie : Histoire générale de la Turquie avant les Mongols (1071-1243)

Chapitre 1. Installation des Turcs en Asie Mineure des origines à 1107 11

Chapitre 2. Activité turque à l'ouest sous Shâhânshâh 22

Chapitre 3. Essor dânishmendite et redressement byzantin 27

Chapitre 4. Dislocation des Dânishmendites: Seldjukides entre Byzance et Nûr al-Dîn 33

Chapitre 5. L'Asie Mineure orientale au XII[e] siècle 49

Chapitre 6. La crise de croissance 55

Chapitre 7. L'apogée de l'État seldjukide 66

- Règne de Kay-Kâûs 69
- Règne de Kay-Qubâdh 74
- Le règne de Kay-Khusraw II jusqu'à l'invasion mongole 90

Deuxième partie : La société et les institutions avant les Mongols

Chapitre 1. Naissance d'une "Turquie" 101

Chapitre 2. La vie économique 114

- La commerce 121
- La monnaie 128

Chapitre 3. Le régime des terres et de l'impôt 132

Chapitre 4. Les villes 148

Chapitre 5. Les non-musulmans 162
Chapitre 6. Les institutions politiques centrales 176
Chapitre 7. L'administration provinciale 194
Chapitre 8. La vie culturelle et religieuse 208

Troisième partie : La période mongole

Première section : Histoire générale

Chapitre 1. L'établissement du protectorat mongol : La période des troubles (1243-1265)
- La fin du règne de Kay-Khusraw 227
- Le gouvernement de Karatay et la révolte de Rukn al-dîn 235

L'expédition de Bayjû et les troubles consécutifs 241

Chapitre 2. Le gouvernement du pervâneh 256
Chapitre 3. La crise des années 1277-1279 271
Chapitre 4. Le gouvernement des Mongols 275

Deuxième Section : Les institutions et la société

Chapitre 1. L'évolution ethnique et socio-économique 299
Chapitre 2. L'évolution du régime des terres et de l'impôt ... 309
Chapitre 3. Les villes 315
Chapitre 4. Les non-musulmans 321
Chapitre 5. Les institutions politiques et administratives 324
Chapitre 6. La vie culturelle en Asie Mineure au temps des Mongols 329
Chapitre 7. La formation des premières principautés turcomanes 339

CONCLUSION 348

BIBLIOGRAPHIE 350

TABLEAU CHRONOLOGIQUE 364

INDEX 365

LISTE DES CARTES

La pénération turque en Asie Mineure occidentale au XI[e] siècle 10
L'Anatolie au XII[e] siècle 32
L'Anatolie à la veille de l'arrivée des Mongols 100
L'Anatolie vers le temps d'al-ʿUmarî 296